This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE ET PAIRE

B
1553
.E334
P4

ÉLÉMENTS

DE LA PHILOSOPHIE

DE L'ESPRIT HUMAIN

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, N° 9

ÉLÉMENTS

DE LA PHILOSOPHIE

DE L'ESPRIT HUMAIN

PAR

DUGALD-STEWART

TRADUCTION FRANÇAISE

REVUE, CORRIGÉE ET COMPLÉTÉE

PAR L. PEISSE

TOME TROISIÈME

PARIS

LADRANGE, ÉDITEUR
QUAI DES AUGUSTINS, 19

L. HACHETTE, LIBRAIRE
RUE PIERRE-SARRAZIN, 12

1845

PRÉFACE DE L'AUTEUR

AU TROISIÈME VOLUME (1).

Trente-quatre ans se sont écoulés depuis la publication du premier volume de cet ouvrage. Je crus alors qu'un petit nombre de chapitres suffiraient pour compléter mon examen des facultés intellectuelles ; mais le sujet s'est tellement agrandi, à mesure que je l'étudiais, qu'il a fini par arriver aux proportions qu'on lui voit maintenant. Il faut y joindre encore mon volume d'*Essais philosophiques*, dont la première partie peut être considérée comme un commentaire sur quelques questions fondamentales qui ont partagé les philosophes dans le XVIIIe siècle. Si quelques-uns de mes jeunes lecteurs me font l'honneur de me suivre dans ces recherches, je désirerais qu'ils lussent mes écrits philosophiques dans l'ordre où ils ont été publiés, c'est-à-dire qu'après avoir achevé le premier volume des Éléments, ils lussent, avant

(1). Voyez *l'Avertissement* de l'éditeur en tête du tome Ier, pages v-vij. Une partie de la traduction de ce troisième volume a été faite avec la collaboration de M. Ricard, principal et professeur de philosophie au collége de Châteauroux.

(*Note de l'éditeur.*)

428752

de passer au second et au troisième, les *Essais philosophiques*. Cet ordre n'est pas, j'espère, absolument indispensable pour les mettre à même de parfaitement comprendre le livre auquel j'ai donné le titre d'*Éléments de la Philosophie de l'Esprit humain*, mais il peut servir à prévenir certains doutes et à éclaircir quelques difficultés qui peuvent, comme l'expérience me l'a appris, se présenter à l'esprit de l'étudiant.

Le second volume de ces Éléments étant entièrement consacré à la *raison* ou à l'*entendement proprement dit*, traite de questions particulièrement arides et abstraites, mais qui me paraissent néanmoins d'une extrême importance ; et, en conséquence, je travaillai, il y a un grand nombre d'années, à en rassembler les matériaux avec tout le soin dont j'étais capable. Les lecteurs intelligents s'apercevront facilement que, dans cette partie de mon ouvrage, mon principal but a été de poser les solides fondements d'un système rationnel de logique, en défendant les principes de la connaissance humaine contre les attaques des sceptiques modernes. C'est là, du reste, l'objet que j'ai eu partout en vue dans ces Éléments, et quiconque prendra la peine de marquer les passages qui y ont trait trouvera qu'ils sont et très-nombreux et importants. Dans le quatrième chapitre du même volume, je traite spécialement de la méthode d'investigation indiquée dans le *Novum organum* de Bacon, en insistant surtout sur les

points qui se rattachent à la théorie des facultés intellectuelles et aux sources premières de la connaissance expérimentale. Sous ce point de vue, Bacon, impatient qu'il était de hâter par sa sagacité prophétique de grands résultats pratiques, laissa beaucoup à faire à ses successeurs; et jusqu'ici aucun d'eux n'a, que je sache, essayé de remplir ce *desideratum* logique. J'ose me flatter qu'il n'y a ni dans cet ouvrage, ni dans mes autres écrits, aucune spéculation qu'on ne puisse facilement comprendre en y apportant l'attention convenable; et l'habitude de réflexion patiente que ces études tendent à former est déjà par elle-même une acquisition du plus grand prix.

Si je conserve assez de santé pour pouvoir consacrer quelques heures à la révision de mes papiers, j'ai l'intention de commencer, dans le courant de l'hiver prochain, la publication de mes *Recherches sur les Facultés actives et morales de l'Homme*. Ceux qui connaissent mon âge avancé et les infirmités dont je suis atteint depuis plusieurs années, ne supposeront pas que je me fasse illusion sur l'incertitude de l'accomplissement de ce projet (1); mais, outre qu'une occupation est nécessaire pour tromper

(1) L'ouvrage annoncé ici par D. Stewart parut en 1828 sous le titre de *Philosophie des facultés actives et morales de l'homme*, en deux vol. in-8, à Édimbourg. (Voyez tom. Ier, Notice sur D. Stewart, p. xv.)

(*Note de l'éditeur.*)

les heures qui passent, ce sera pour moi une satisfaction d'esprit, si je peux, en commençant moi-même l'entreprise, rendre plus facile à d'autres l'exécution de la partie de ma tâche que je laisserai inachevée.

Nihil agere autem cum animus non posset, in iis studiis ab initio versatus ætatis, existimavi honestissime molestias deponi posse, si me ad philosophiam retulissem. (Cicéron, *De offic.*)

Kinneil-House, 24 novembre 1826.

ÉLÉMENTS

DE LA PHILOSOPHIE

DE L'ESPRIT HUMAIN.

CONTINUATION DE LA SECONDE PARTIE (1).

DU LANGAGE.

Après avoir traité avec quelque étendue des principales facultés qui constituent ce que l'on appelle communément l'Entendement humain, je vais passer maintenant à l'examen de quelques facultés auxiliaires, de quelques principes essentiels à notre perfectionnement intellectuel, ou qui lui sont étroitement liés.

La forme et la structure du corps humain, et ses différents organes de perception, ont un rapport évident avec la nature rationnelle de l'homme; tout y est merveilleusement disposé pour encourager et faciliter la culture de son esprit. Cette même observation peut s'étendre à plusieurs autres parties de notre constitution, soit physique, soit morale; mais il en est deux qui réclament plus particulièrement notre attention : le pouvoir d'exprimer nos pensées par le Langage et le principe d'Imitation.

La connexion du langage avec les questions examinées dans les premiers volumes de cet ouvrage est évidente. C'est à l'emploi des signes artificiels, ainsi que nous l'avons précédemment montré (2), que nous sommes redevables de toutes nos conclusions générales; et sans leur secours nos connaissances seraient entièrement limitées aux individus. C'est aussi

(1) Voyez l'Avertissement du second volume.

(2) Voyez vol. I, chap. IV, de l'Abstraction, et vol. II, section II, du Raisonnement général.

à l'usage de ces mêmes signes que nous devons toute la partie de notre instruction qui n'est pas le résultat immédiat de notre expérience personnelle, et cette transmission des acquisitions intellectuelles d'une génération à une autre, qui est la base du perfectionnement progressif de notre espèce.

Je commencerai, en traitant du langage, par quelques remarques sur le *langage naturel*, sans lequel, ainsi que le docteur Reid l'a fort bien observé, la formation d'un langage artificiel eût été impossible (1). La justesse de cette observation ressort clairement de ces deux considérations : que l'établissement des signes *artificiels* n'a pu être que l'effet d'une convention, et que, sans des signes d'une nature quelconque, servant comme d'un *medium* de communication, aucune convention n'aurait pu avoir lieu. En conséquence, on peut avancer, comme un premier principe, que la formation d'un langage artificiel présuppose l'emploi de signes naturels, consistant en certaines expressions de la physionomie, certains gestes du corps et certains accents de la voix. Chacune de ces espèces de signes naturels mérite d'être examinée séparément ; mais je me bornerai ici à quelques aperçus très-généraux et développés dans l'ordre même suivant lequel ils se présenteront à mon esprit.

CHAPITRE PREMIER.

SECTION I.

Langage naturel.

Le langage de la physionomie consiste dans le jeu des muscles du visage, principalement de ceux qui communiquent avec les yeux et la bouche, et dans le changement de couleur déterminé par le mouvement du sang. L'expression du visage dépend, par conséquent, en partie de la *couleur*, en partie du *mouvement*. Remarquons en passant que la *première* de ces deux circonstances est beaucoup moins soumise que la *seconde* à l'empire de la volonté, un changement de couleur

(1) *Recherches sur l'Esprit humain*, chap. IV, sect. II.

trahissant souvent une émotion qui n'a altéré en rien le calme des traits du visage.

Les écrivains physionomistes, ainsi que ceux qui ont traité des principes de la peinture, ont souvent remarqué que chaque émotion, que chaque opération de l'esprit a son expression correspondante dans l'air du visage; et de là vient que les passions auxquelles nous nous abandonnons habituellement et les recherches intellectuelles qui occupent le plus souvent notre pensée, en déterminant une certaine direction des muscles, laissent, pour ainsi dire, après elles des traces de leur action, qui n'échappent pas aux regard d'un observateur attentif. De là vient aussi que la physionomie d'une personne devient de plus en plus expressive, de plus en plus caractérisée, à mesure qu'elle avance en âge; et que la figure d'un jeune homme ou d'une jeune femme, bien que plus *belle*, n'est pas aussi *intéressante*, ni même, en général, un aussi beau sujet pour un peintre, que celle d'une personne dont le caractère a pendant plus longtemps reçu l'empreinte de l'habitude.

Cette expression du visage attire plus souvent et plus fortement notre attention que ses formes purement matérielles. Je suis porté à croire que ce que nous appelons l'*air de famille* consiste plutôt dans la ressemblance de l'expression que dans celle des traits, et que c'est cette circonstance qui fait que souvent une ressemblance frappe une personne, et n'est pas saisie par une autre. On ne saurait imaginer entre deux objets purement matériels une ressemblance qui ne soit à l'instant reconnue par tout le monde; mais il est possible que par suite de nos différentes habitudes d'observation, ou de quelques autres causes, tel ou tel trait de la physionomie soit expressif pour une personne, et ne présente aux yeux d'une autre qu'une forme matérielle. C'est aussi en copiant l'*expression*, beaucoup plus qu'en copiant les *formes* des différentes parties d'une figure, qu'un mime parvient à nous représenter avec tant de force et de vie les personnages qu'il imite. Les traits de l'original et ceux de la copie peuvent souvent former le contraste le plus tranché, au moment même où l'imitation est la plus parfaite et

la ressemblance la plus frappante. En réalité, c'est de ce contraste même que dépend, en grande partie, l'effet plaisant de la mimique.

Il paraît que l'homme est doué d'une aptitude à interpréter instinctivement certaines expressions de la physionomie, certains gestes du corps et certains tons de la voix. Ceci, je le sais, a été fortement contesté par Priestley et d'autres écrivains, qui ont essayé de résoudre ce fait tout entier dans l'expérience et l'observation; mais je pense qu'il y a ici une foule de considérations qui, avec les restrictions convenables, vont assez loin pour justifier l'opinion commune. Il me suffira, pour le but que je me propose en ce moment, d'en mentionner une ou deux. J'aurai occasion de reprendre cette matière avec plus d'étendue, en traitant de l'imitation.

I. Un enfant est de fort bonne heure en état de comprendre le sens du sourire ou de la sévérité du regard, d'un son de voix doux ou menaçant; il fait du moins cette distinction longtemps avant qu'on puisse le supposer doué d'une assez grande puissance d'observation pour remarquer la connexion qui existe entre une passion et ses effets extérieurs (1). Si l'interprétation des signes naturels est le résultat de l'expérience, d'où vient que les enfants comprennent leur signification à une époque bien antérieure à celle où ils commencent à comprendre les signes arbitraires? Si c'était simplement l'effet de l'observation, le contraire devrait avoir lieu; car évidemment il est plus facile de se rappeler le son d'un mot que les plus simples modifications de la physionomie. Il n'y a, du reste, rien de plus étonnant dans cette instinctive interprétation de certains signes naturels que dans plusieurs autres phénomènes qu'on remarque chez les enfants; que dans cette terreur instinctive, par exemple, que la nature inspire à certains animaux à l'égard des animaux ennemis nés de leur espèce.

(1) De là, dans le Pollion de Virgile, la beauté du mot *incipe*, dans ce vers d'une exquise tendresse de sentiment, où le poëte s'adressant à l'enfant qui n'est pas né l'invite à commencer sa vie dans le monde où il va entrer, en apprenant à connaître sa mère à son sourire :

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.

Ce qui mérite aussi d'être observé dans les animaux, c'est que, comme l'homme, ils expriment par des signes naturels ce qui se passe dans leur esprit, et il y a même quelque raison de présumer que plusieurs d'entre eux comprennent instinctivement certains signes naturels que nous employons.

II. Si les signes naturels ne sont interprétés qu'à l'aide de l'expérience, comment se fait-il que nous soyons plus *affectés* par les signes naturels que par les signes artificiels? Un paysan qui n'a jamais entendu parler qu'une langue a autant de raison pour lier les mots *amour* ou *haine* au sentiment que chacun de ces mots exprime, que pour associer l'idée de ces affections de l'âme à leurs expressions naturelles; et cependant les effets de ces deux espèces de signes sont bien différents. Pour confirmer ou restreindre notre conclusion, il serait bon que quelques expériences directes fussent entreprises, si toutefois un phénomène semblable à celui que Cheselden a mentionné se présentait de nouveau à l'attention d'un observateur aussi intelligent.

A mesure que les idées se multiplient, les imperfections du langage naturel se font sentir, et il devient nécessaire d'inventer des signes artificiels dont la signification est fixée d'un mutuel accord. A mesure que le langage artificiel se perfectionne, le langage de la nature va en déclinant, de telle sorte que, dans l'état actuel de la société, il faut beaucoup de réflexion et d'étude pour en recouvrer l'usage. C'est cette étude qui fait, en grande partie, le fond de l'art dramatique et de l'art oratoire.

Chez les anciens, la science des signes naturels paraît avoir été cultivée avec un merveilleux succès. Les pantomimes du théâtre de Rome élevèrent cet art à un degré de perfection qui nous paraît aujourd'hui à peine croyable, et à l'égard duquel, je dois l'avouer, je serais disposé à être fort sceptique si j'avais à former mon jugement d'après les plus heureux essais de ce genre dont j'aie pu être témoin. On rapporte qu'ils représentaient de longues pièces sans y introduire aucun récit, et donnaient cependant aux spectateurs une idée distincte du sujet. Ce qui est surtout à remarquer dans ce fait, c'est que, d'une part, une longue étude était nécessaire pour

acquérir cet art, ou plutôt pour recouvrer une aptitude naturelle, et que, d'une autre part, il n'en fallait aucune pour comprendre ces représentations; elles consistaient en un *langage naturel*, aussi intelligible pour le savant que pour l'ignorant, pour l'homme civilisé que pour l'homme barbare. Lucien, dans son traité περὶ ὀρχήσεως, parle d'un roi dont les États s'étendaient sur les côtes du Pont-Euxin, qui s'étant trouvé à Rome sous le règne de Néron, et ayant vu jouer un pantomime, le demanda à l'empereur dans le dessein de l'employer comme interprète chez les peuples voisins de ses États, avec lesquels il ne pouvait avoir de relations à cause de la différence de leur langage (1).

Quel que soit l'abandon dans lequel est tombé le langage naturel par suite de l'emploi du langage artificiel, les souvenirs qui nous sont restés du premier (quelque imparfaits qu'ils soient) nous rendent des services essentiels quand il s'agit d'apprendre aux enfants à connaître le second. C'est ce dont on peut aisément s'assurer en lisant d'abord à un enfant une des plus simples fables d'Ésope, sans détacher ses yeux de dessus le livre, et sans employer aucune inflexion de voix, et en lui racontant ensuite la même histoire commentée par l'expression de la physionomie, le geste et le son de voix. La propriété qu'a l'expression naturelle d'ajouter ainsi à la signification des signes conventionnels (propriété du *vultus habitusque hominis*) a été remarquée par Horace :

« Docte Cati, per amicitiam divosque rogatus
« Ducere me auditum, perges quocumque, memento.
« Nam quamvis referas memori mihi pectore cuncta,
« Non tamen interpres tantumdem juveris. Adde
« *Vultum habitumque hominis.* »

Des observations que nous venons de faire il résulte, ce semble, qu'il y a des signes naturels des opérations et des états de l'esprit, lesquels sont instinctivement interprétés par tous ceux qui les voient. En même temps, j'avoue sans peine qu'il y a plusieurs expressions de la physionomie dont la signification ne nous est révélée que par l'expérience, expressions que l'on

(1) Voyez les *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, par l'abbé Dubos, ainsi que les Essais de Reid sur les facultés intellectuelles.

peut encore avec justesse appeler des *signes naturels*, puisque leur connexion avec les choses signifiées est l'effet de la constitution naturelle de l'esprit humain, et que, par conséquent, à toutes les époques et chez toutes les nations ils ont présenté les mêmes caractères, mais qui sont néanmoins d'une espèce toute différente de ceux que nous avons considérés jusqu'ici, parce qu'ils ne sont intelligibles qu'à ceux qui ont appliqué, dans une certaine mesure, leur attention à l'étude du *caractère*. Un seul exemple suffira pour éclaircir et pour confirmer cette observation.

Lorsqu'un grand nombre d'idées traverse rapidement l'esprit, les yeux sont constamment en mouvement; à mesure que la pensée passe d'un objet à un autre, il y a dans l'organe un mouvement qui lui correspond. Je ne veux pas dire qu'il soit impossible d'empêcher cette série de mouvements par un effort particulier de la volonté, mais seulement que c'est là un effet naturel et ordinaire des lois générales de notre constitution. Par exemple, faites passer rapidement dans votre esprit les noms d'un certain nombre de personnes de votre connaissance, ou traversez par la pensée les différentes parties d'un pays dont la géographie vous est familière, vous vous apercevrez qu'il se fait un mouvement dans vos yeux chaque fois qu'il se fait un changement dans vos idées, soit quant aux personnes, soit quant aux lieux. C'est ainsi que les personnes d'une imagination vive ou d'un esprit actif ont ce qu'on appelle un *œil vif*. Au contraire, lorsque l'attention est concentrée sur un objet, ou lorsque la succession des idées est lente, comme dans un état de mélancolie profonde, ou s'il s'agit de quelque recherche qui exige de la part de l'esprit une méditation patiente et recueillie, dans ces différents cas les yeux sont complétement fixes, ou leurs mouvemens sont lents et pénibles. L'évêque Atterbury rappelle cette circonstance comme un trait remarquable dans la physionomie d'Isaac Newton. « Ces yeux si vifs et si perçants, dit Atterbury, que M. Fontenelle attribue à Newton dans l'éloge qu'il lui a consacré, je ne les ai pas remarqués, du moins dans le cours de ces vingt dernières années, époque où j'ai commencé à le connaître. La vérité est que, sur sa physionomie et dans tout

son air, il n'y avait rien de cette sagacité pénétrante qui se montre dans ses ouvrages. Il y avait plutôt dans son regard et dans ses manières quelque chose de languissant qui n'était guère propre à donner une haute idée de lui à ceux qui ne le connaissaient pas (1). » Je suis porté à croire que le caractère de physionomie attribué par Atterbury à Newton se retrouve en général chez tous les hommes dont les études habituelles exigent de patientes et profondes méditations, excepté peut-être dans le cas où les effets de leurs études ont été puissamment contre-balancés par l'habitude des affaires ou par des relations étendues avec la société.

Dans les exemples que nous venons de citer, la connexion entre l'esprit et l'apparence extérieure est l'effet de l'action de l'esprit sur le corps. Y a-t-il d'autres connexions résultant de l'action du corps sur l'esprit? c'est là une question bien plus difficile. Dans tous les cas, il est à peine permis de douter que des inductions générales sur le développement des facultés intellectuelles ne puissent être tirées avec quelque confiance de la forme et du volume du crâne, et d'autres circonstances liées avec l'organisation primitive de cette partie du corps. Il n'est pas de père qui n'ait quelque crainte relativement à l'intelligence d'un enfant dont la tête est d'une grosseur extraordinaire, ou dont le crâne s'éloigne considérablement de la forme ordinaire. Dans ce dernier cas, les observations sont aussi vieilles qu'Homère qui nous représente la tête de Thersite (personnage auquel le poëte lui-même donne un esprit mal fait) comme ayant quelque ressemblance avec un cône (2). Quelques-uns ont imaginé qu'aux diversités du caractère intellectuel et moral correspondaient certaines inégalités ou certaines protubérances sur la surface du crâne, et assurément c'est un bien légitime sujet de recherches expérimentales que d'établir jusqu'à quel point cette opinion se trouve d'accord avec les faits. Quelques conclusions sur ce point, obtenues par une sage induction, formeraient un intéressant supplément

(1) Lettre d'Atterbury à M. Thiriot.

(2) . . . . . αὐτὰρ ὕπερθε
Φοξὸς ἐὴν κεφαλήν.
ILIAS, 218.

à ce que Bacon appelle la *doctrina de fœdere* (1). Mais jusqu'ici ces recherches n'ont produit que des assertions hardies et gratuites, et le peu que nous savons avec certitude des signes révélateurs du caractère, en tant qu'ils se produisent à l'extérieur de la tête, a été conclu, non de la surface du crâne, mais des formes que prend la face par le jeu des muscles. Je ne prétends pas décider jusqu'à quel point les règles particulières données à ce sujet par Lavater et autres ont des bases solides dans l'expérience. J'avoue que je suis très-porté à croire que les proportions mathématiques susceptibles d'être mesurées par le compas ne peuvent fournir que de très-grossières indications, et que les traces des plus délicates particularités de l'esprit sont trop compliquées et trop fugitives pour être comprises dans les limites d'une description verbale. D'un autre côté, je ne voudrais pas affirmer que ces traces ne puissent être discernées par ceux qui, grâce à une longue pratique, ont acquis comme un nouveau sens, ou plutôt, une nouvelle faculté perceptive, analogue à celle qu'une longue expérience donne aux médecins pour les symptômes les plus délicats et les plus fugitifs des maladies. C'est ce qui fait que nous trouvons si peu de satisfaction dans les écrits des anciens relatifs aux principes sur lesquels reposait leur art physiognomonique, bien que nous ayons des preuves évidentes du grand succès avec lequel ils en cultivèrent l'étude.

Il y a encore une autre classe de signes qui peuvent être considérés comme *naturels*, en ce que dans un grand nombre de circonstances le sens commun de l'humanité les choisit comme les signes les plus commodes et les plus clairs que l'on puisse employer pour certaines fins particulières. Tel est, par exemple, l'usage où l'on est partout de montrer du respect pour une autre personne, en s'écartant devant elle quand on la rencontre, comme pour lui faire place, en se levant quand elle entre dans un appartement ou quand elle en sort; d'incliner la tête en avant en signe d'assentiment ou d'approbation; de branler la tête en signe de désaccord ou de désapprobation et plusieurs autres signes de même espèce. En général, on peut

(1) *De Augmentis Scientiarum*, lib. IV, cap. I.

remarquer que toutes les fois qu'un signe particulier est en usage parmi des nations qui n'ont entre elles aucune relation, quelque arbitraire, quelque capricieux qu'il puisse paraître au premier abord, il doit avoir quelque fondement dans la nature, ou la raison, ou l'imagination, quoique nous ne soyons peut-être pas capables de donner une explication satisfaisante de son origine. Ainsi l'usage commun à tant de nations dans les différentes parties du globe, d'employer une branche d'arbre comme un emblème de paix, a probablement été suggéré par l'arme naturelle du sauvage, la *massue*, cet emblème présentant à la fois le matériel de l'instrument de l'attaque et le signe d'une disposition pacifique et bienveillante. L'usage de jeter de loin des baisers à une personne, en signe de courtoisie et de respect, semble avoir été presque universel. C'est à cet usage que Juvénal fait allusion comme à une habitude poussée jusqu'à l'extravagance par les parasites grecs, qui, à cette époque, infestaient les rues de Rome :

> Qui semper et omni
> Nocte dieque potest alienum sumere vultum,
> *A facie jactare manus*, etc., etc. (1).

Dans le livre de Job, le même geste est mentionné comme une expression de religieuse adoration, adressée par les idolâtres à la voûte étoilée du firmament. « Si voyant le soleil briller, ou la lune marcher dans son éclat, mon cœur a été secrètement séduit, et si mes lèvres ont baisé ma main, cela aussi est une iniquité digne d'être punie par le juge ; car c'eût été renier le Dieu qui est dans les hauteurs des cieux. »

Cet usage avait probablement son origine dans l'idée qu'un tel geste de la part de celui qui l'employait, signifiait le désir d'envoyer et de jeter, pour ainsi dire, un salut à celui auquel il s'adressait. On a souvent considéré comme un signe distinctif du rang, ou du bel air, de laisser croître les ongles d'un ou de plusieurs doigts, assez pour empêcher la main de remplir la fonction à laquelle elle est destinée.

Pour expliquer cet usage chez les mandarins chinois, on dit

(1) Juvénal, satire III, 106.

qu'ils montraient par là que leurs mains n'étaient employées à aucune opération manuelle; et il est fort vraisemblable que c'est une idée analogue qui a suggéré cette coutume dans d'autres cas. La parure que Laloubère remarqua chez les danseuses de Siam (1), qui portaient au bout des doigts de longs ongles de cuivre, ce qui les faisait ressembler à des harpies, était, suivant toutes les probabilités, un reste et un souvenir de quelque ancienne coutume, semblable à celle des Chinois, et qui s'était jadis établie dans ce pays. N'est-il pas amusant, au milieu des éternels caprices de nos modes européennes, de les voir se rapprocher accidentellement des modes en usage chez des nations d'une civilisation très-différente de la nôtre? Les vers suivants du *Misanthrope* de Molière sont une preuve suffisante que l'usage dont nous venons de parler était adopté à cette époque, au moins pour *un* doigt, par le monde élégant de Paris :

Mais au moins, dites-moi, madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime,
Appuyez-vous, en lui, l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt,
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue avec tout le beau monde
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?

La force avec laquelle lord Chesterfield insiste dans ses Avis à son fils sur ce sujet si frivole des apparences extérieures, part de la même idée : la signification toute particulière qui s'attache aux mains et à tout ce qui en dépend, comme indiquant les habitudes et les occupations ordinaires d'un individu (2).

(1) *Relation historique du royaume de Siam*, chap. I, traduction anglaise. Londres, 1693.

(2) L'anecdote suivante, racontée par madame de Staël, a, je crois, assez de rapport avec mon sujet pour mériter d'être rappelée ici :

« Je me rappelle qu'un membre de l'Institut, conseiller d'État, me dit sérieusement que les ongles de Bonaparte étaient parfaitement bien faits.» «Un autre s'écria : « Les mains du premier consul sont charmantes. » « Ah ! » répondit un jeune seigneur de l'ancienne noblesse, qui alors n'était pas encore chambellan, «de grâce, ne parlons pas politique.» — *OEuvres inédites de madame la baronne de Staël*, publiées par son fils, tome I, p. 49.

En général, partout où il existe une distinction de rang, on peut s'attendre que les modes des grands au milieu de leur mille caprices présenteront plusieurs circonstances *significatives* des commodités, de l'indolence et du luxe dans lesquels ils vivent. Dans les vastes monarchies de l'Europe moderne, qui comprennent une si grande diversité de carrières et de professions, il y a une diversité correspondante dans les formes et les manières, et la plupart des hommes expriment par leur air et par leur allure les habitudes propres au genre de vie qui leur est devenu familier. L'air de la profession, quel qu'il soit, qu'il rappelle l'idée des travaux intellectuels ou corporels, est toujours sensiblement différent de l'air et des formes d'un homme du monde, formes qui, si on les examine attentivement, paraîtront peut-être consister moins dans quelque chose de positif et de spécifique, que dans l'exclusion complète de tout signe qui, même par l'association d'idées la plus éloignée, pourrait faire rapprocher l'individu de l'une des classes laborieuses et utiles de la société. La bizarrerie qui porte les Chinois à attacher un si haut prix à un très-petit pied chez les femmes, a évidemment sa source dans une idée semblable à celle qui a suggéré aux mandarins la coutume de porter des ongles longs; car cette difformité est le signe le moins équivoque des habitudes indolentes dans lesquelles elles ont été élevées depuis leur enfance, et du soin que l'on a eu constamment de leur refuser le libre exercice de leurs membres. Le goût des Chinois, à cet égard, bien que poussé à l'extrême, ne leur est pas exclusivement propre. Il a dominé probablement jusqu'à un certain point parmi toutes les nations civilisées. Ovide, conseillant à son élève dans l'Art d'aimer les flatteries les plus propres à lui concilier les faveurs de celle qu'il aime, le prie de ne pas oublier de louer son *petit pied* et ses *doigts effilés*, deux caractères de la beauté féminine qu'il joint ensemble à cause de leur signification toute particulière, comme indiquant une vie sédentaire et qui s'écoule dans la mollesse :

> Nec faciem, nec te pigeat laudare capillos ;
> Nec teretes digitos, exiguumque pedem.

Le goût français, sur ce point, est assez clairement indiqué

dans un conte oriental que rapporte Montesquieu, dans une de ses lettres à son ami l'abbé de Guasco, au sujet d'un vieil ermite, qui, après avoir résisté pendant une longue vie à toutes les tentations du diable, fut enfin entraîné à sa perte par cet esprit malin et subtil qui lui apparut sous la forme d'une petite pantoufle (1).

Les remarques que nous venons de faire peuvent nous suggérer quelques principes généraux propres à expliquer cet accord de siècles et de peuples si différents dans l'emploi de divers signes qui, au premier coup d'œil, semblent être tout à fait arbitraires; d'autres peuvent se rattacher probablement à certains signes naturels dont ils sont des abréviations, d'une manière analogue à celle dont le docteur Warburton a si ingénieusement rattaché certains caractères écrits aux peintures et aux hiéroglyphes. Je me souviens d'avoir entendu dire à M. Braidwood que les jeunes muets ses élèves, de quelque partie du royaume qu'ils lui vinssent, s'accordaient le plus souvent à exprimer leur assentiment en levant le pouce, et leur dissentiment en levant le petit doigt. En admettant ceci comme un fait (que je ne donne pas cependant comme étant à ma connaissance personnelle), on pourrait l'expliquer en supposant que ces gestes sont des abréviations des signes par lesquels le consentement ou le refus est généralement exprimé dans le langage de la nature; et, de fait, on peut aisément comprendre le procédé à l'aide duquel on y est arrivé. Le signe naturel du consentement est, en effet, de pencher le corps en avant, en plaçant la main devant la poitrine, le dedans tourné vers le corps, et le pouce relevé. Le signe naturel du refus est le même mouvement, avec le revers de la main tourné vers le corps et le petit doigt en l'air. Le premier mouvement suggère une idée de cordialité, de bonne humeur, et d'une franchise qui attire les cœurs; le second est un signe de dégoût et d'aversion. Si l'on rapprochait deux muets pour les faire converser ensemble, on peut supposer avec raison que peu à peu ils abrégeraient, pour gagner du temps, leurs signes naturels, et se contenteraient d'esquisser en quelque sorte ces

(1) *OEuvres de Montesquieu*, tome V, p. 315, édition de Paris, 1788.

mouvements. C'est de cette manière qu'ont pu s'établir ces signes du consentement et du refus, en apparence arbitraires, que nous venons de mentionner.

Lorsque différentes tribus sauvages ont occasion d'avoir quelque relation, soit amicale, soit hostile avec une autre, les imperfections des signes naturels doivent les forcer d'appeler à leur aide les signes conventionnels; signes qui, une fois introduits, deviennent la propriété permanente de tous. De cette manière, il est aisé de concevoir comment les signes les plus capricieux et les plus arbitraires peuvent se répandre sur un continent aussi vaste que l'Amérique, où le territoire que parcourent dans leurs chasses quelques tribus peut être comparé, sous le rapport de l'étendue, au royaume de France. Et, en fait, il paraîtrait, d'après les plus récentes relations, que dans le Nouveau-Monde il existe une sorte de *Lingua franca* muette, au moyen de laquelle les différentes peuplades communiquent les unes avec les autres.

Nous apprenons par un rapport (1) fort intéressant sur les nations indiennes (et l'autorité sous laquelle il est publié nous fait présumer qu'il est en même temps fort authentique) qu'il y existe actuellement un système de signes s'adressant à la vue et intelligible partout où se trouvent des Indiens, sur toute l'étendue du continent américain. « Les Indiens, y est-il dit, ont un langage de signes, à l'aide duquel ils s'entendent dans toutes les occasions où la parole ne serait pas prudente ou convenable, comme, par exemple, lorsqu'ils rencontrent un ennemi, et qu'en parlant ils courraient le risque d'être découverts. Par ce moyen, ils se font comprendre des races d'Indiens dont le langage leur est inconnu; *car toute tribu en comprend une autre de cette manière.* Pareillement, en plusieurs circonstances, les Indiens mettent un soin particulier à ne dire que le moins de mots possible; ils pensent que la loquacité est, chez l'homme, un défaut. Aussi lorsqu'ils veulent raconter en peu de mots quelque chose d'extraordinaire, ils se servent des signes correspondants, ce qui est fort diver-

(1) Celui de la Société philosophique américaine, séant à Philadelphie. Voyez le premier volume des *Transactions* de cette Société, p. 116. (Phil. 1819.)

tissant pour ceux qui les écoutent et qui les regardent, et qui sont à la fois versés dans la connaissance de ce langage et de ces signes; il leur semble qu'on leur explique une peinture placée sous leurs yeux. »

Dans une publication américaine encore plus récente (1), nous trouvons un spécimen des signes visibles et conventionnels employés par les Indiens. L'énumération qu'on en donne remplit un grand nombre de pages. Nous n'en citerons que quelques exemples.

I. « *Soleil.* — L'index et le pouce sont réunis ensemble par les bouts, de manière à former un cercle, et tenus en l'air dans la direction suivie par le soleil. Pour indiquer tel ou tel moment de la journée, la main, formant le signe du soleil dont il s'agit, est étendue vers l'horizon dans la direction de l'est, et ils l'élèvent ainsi par degrés, pour montrer l'ascension de cet astre, jusqu'à ce que la main atteigne une direction propre à indiquer la partie du ciel dans laquelle le soleil sera au moment donné. »

II. « *Nuit ou temps du sommeil.* — Pour les représenter, ils ferment les yeux et penchent un moment leurs têtes sur leurs mains. Autant de fois ce mouvement est répété, autant de nuits sont indiquées (2); très-souvent le signe du soleil est

(1) Relation d'une expédition de Pittsburgh aux Montagnes Rocheuses, entreprise dans les années 1819 et 1820, par ordre du secrétaire d'État de la guerre, rédigée sur les notes du major Long, de M. T. Say, etc., par Edwin James, publiée en 1823.

(2) On voit par l'histoire de Jacques Mitchell, né sourd et aveugle (dans le septième volume des *Transactions* de la Société royale d'Édimbourg), que le même signe est employé par miss Mitchell pour le même but dans ses communications avec son malheureux frère, et que celui-ci en interprète aisément la signification.

Ce vocabulaire de la *Lingua franca* muette, au moyen de laquelle les sauvages de différentes tribus s'entendent les uns avec les autres, peut servir à éclaircir une observation de Court de Gébelin dans son *Monde primitif*.

« Rien ne serait plus aisé que de composer une grammaire du geste, et un dictionnaire du geste. C'est ce qu'avaient assez bien aperçu les religieux de l'ordre de Citeaux, qui, vers la fin du XVIe siècle, convinrent d'un certain nombre de signes pour leur tenir lieu de la parole : ils s'attachèrent le plus qu'ils purent à les rendre imitatifs. Un doigt contre l'oreille signifiait chez eux *ouïr*; ôté de dessus l'œil, *voir*; pour l'opposé, c'était l'action de fermer ces deux organes. *Recevoir*, c'était fermer la main; *donner*, c'était l'ouvrir. *Se baigner*, c'était passer sur la poitrine la main creuse, comme si elle contenait de l'eau. La gorge serrée par la main désignait la cessation de la vie. » *Monde primitif*, tome III, p. 106, 107.

tracé sur le ciel, dans la direction de l'est à l'ouest, pour indiquer la chute du jour, et il précède alors le mouvement dont il s'agit. »

III. « *Combat.* — Les mains serrées sont placées à la hauteur du cou, à cinq ou six pouces de distance; ensuite ils leur font faire deux ou trois tours de chaque côté, pour montrer les mouvements des combattants qui tantôt avancent, tantôt reculent; après quoi, les doigts de chaque main, à partir du pouce, battent l'un contre l'autre, comme lorsqu'on fait une aspersion, pour représenter le mouvement des flèches décochées. »

Ces faits me semblent non-seulement curieux, mais encore propres à fournir les matériaux d'un supplément nouveau et important à la philosophie de l'esprit. Ils mettent en lumière, et d'une manière très-frappante, le penchant instinctif qu'éprouve notre espèce pour la communication naturelle des idées, et la variété d'expédients, souvent assez détournés, que la nécessité suggère à l'homme, même dans l'état le plus grossier, quand il s'agit pour lui d'accomplir cette fin. L'existence d'un langage artificiel, composé de signes visibles, également compris de *toutes* les tribus indiennes répandues sur le continent américain, est un fait que je ne me souviens pas d'avoir rencontré dans aucune des précédentes relations sur ces intéressantes populations; et si nous y réfléchissons bien, ce fait pourra contribuer à diminuer l'étonnement qu'excite l'invention du langage parlé, de cet art que plusieurs philosophes d'une haute réputation ont considéré comme au-dessus des facultés humaines, sans une révélation particulière. Certainement l'esprit d'invention déployé dans ces signes visibles est au moins aussi grand que celui qu'ont exigé l'imposition des noms aux objets qui nous entourent, et plusieurs des procédés ultérieurs de la formation du langage. Cette proposition sera, je l'espère, mise dans tout son jour dans les recherches qui vont suivre.

SECTION II.

Du langage artificiel.

Nous avons observé ci-dessus que, à mesure que les idées se multiplient, les imperfections du langage naturel se font sentir, et qu'on comprend la nécessité d'inventer des signes artificiels, dont le sens est fixé d'un mutuel accord. Des muets, réunis ensemble, ne tardent pas à inventer un langage qui leur est propre, composé de signes visibles, et la même chose a lieu dans ces couvents et dans ces maisons d'éducation où une discipline sévère empêche toute libre communication au moyen du langage ordinaire.

Les signes artificiels peuvent être divisés en signes *visibles* et signes *auditifs*. A la première classe appartiennent les signaux par les feux, qui étaient si fort en usage parmi les anciens. On dit que les Grecs avaient inventé une méthode pour exprimer, par un certain nombre et un certain arrangement de torches allumées, chaque lettre de l'alphabet, de sorte qu'une sentinelle placée sur une éminence pouvait correspondre avec une autre, à une certaine distance, en épelant ces caractères. On trouvera dans Polybe une description complète et curieuse de cette méthode.

Nous trouvons un autre exemple de langage *visible* dans ce système de signaux que Jacques II introduisit, dit-on, dans la marine britannique, et dans la découverte plus récente du télégraphe, découverte qui est susceptible d'applications beaucoup plus étendues et beaucoup plus importantes qu'on n'aurait pu le prévoir *a priori*, et qui probablement comporte de nouveaux perfectionnements propres à étendre et à accélérer les communications des hommes.

Si les hommes avaient été privés des organes de la voix ou du sens de l'ouïe, il n'y a pas de doute qu'ils auraient songé à exprimer, par le moyen d'un alphabet de signes visibles, toutes leurs idées et tous leurs sentiments, comme le font de nos jours les enfants des écoles, qui s'amusent à représenter différentes lettres par certaines figures et certains arrangements

des doigts. Toutefois, ce langage a de grands inconvénients. Il ne peut pas être employé dans l'obscurité, ou lorsque la personne avec laquelle nous nous entretenons est à une distance considérable; nous n'avons, en outre, aucun moyen d'appeler son attention, si par hasard ses yeux sont tournés d'un autre côté. On peut ajouter que ce langage n'est pas susceptible de cette rapidité qui est nécessaire dans les affaires de la vie. Sous tous ces rapports, les signes auditifs présentent d'importants avantages, surtout en ce qui concerne la rapidité, les différentes fonctions des organes de la parole étant merveilleusement adaptées à la puissance perceptive de l'oreille humaine, organe qui, pour le remarquer en passant, est toujours ouvert pour la réception des sons. On a calculé que deux mille lettres, combinées en plusieurs mots, peuvent être prononcées dans une minute, de telle sorte que le son de chaque lettre soit distinctement perçu (1). L'infinie variété des modifications dont la voix est capable nous permet, dans une certaine mesure, d'ajouter le caractère expressif des signes naturels au sens conventionnel des mots arbitraires; et les modulations musicales de la voix font à la fois de ce langage une source de plaisir et un moyen d'instruction.

Aussi, chez toutes les nations, les signes auditifs sont le moyen général de communication intellectuelle, et constituent les matériaux (ainsi que l'étymologie du mot l'indique) de ce qu'on appelle communément *langage* ou *discours :* art merveilleux, infiniment varié quant aux principes qu'il a suivis suivant la diversité des circonstances, et qui admet tous les degrés possibles de perfection, depuis le jargon barbare d'une peuplade sauvage jusqu'aux grâces que peuvent revêtir les langues les plus cultivées dans la bouche de l'orateur ou du poëte.

Ce sujet a fixé au plus haut degré l'attention des esprits spéculatifs, tant anciens que modernes, et leurs travaux les ont conduits à une foule de conclusions ingénieuses. Il a, en effet, une grande étendue, et il n'y a aucune exagération à dire avec M. Burke « qu'il s'étend à l'infini. » Ce serait une entreprise peu intéressante et sans utilité que celle d'énumérer les diffé-

(1) *Conspectus medicinæ theoreticæ,* par le docteur Gregory.

rents points de vue sous lesquels les différents auteurs l'ont examiné; mais quelques-uns semblent nécessairement rentrer dans notre plan, à cause de leur étroite connexion avec la philosophie de l'esprit humain. Au premier rang se placent les recherches relatives à l'origine et à l'histoire du langage.

DE L'ORIGINE ET DE L'HISTOIRE DU LANGAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

Comme chaque individu entre en possession du langage longtemps avant cette période à laquelle s'étend la mémoire, il en résulte que son acquisition, non-seulement se combine, mais s'identifie presque avec toutes nos opérations intellectuelles, et qu'il suffit d'un coup d'œil superficiel pour reconnaître qu'elle fait partie intégrante des principes mêmes de notre constitution. C'est ce qui fait que lorsque nous commençons à soumettre ce point à l'investigation philosophique, et à considérer cette construction aussi vaste que compliquée du langage, nous avons de la peine à nous persuader que, livrées à leurs propres forces, les facultés de l'esprit humain aient pu suffire à cette découverte. Le docteur Ferguson a fort bien remarqué que, lorsque le langage a atteint ce degré de perfection auquel il arrive dans le progrès de la société, les esprits spéculatifs, en comparant les deux points extrêmes de la route parcourue, éprouvent le même étonnement qu'un voyageur qui, après s'être insensiblement élevé sur la pente d'une montagne, commence à regarder en bas du haut d'un précipice d'une élévation presque incommensurable, au sommet duquel il n'eût jamais cru pouvoir s'élever sans quelque secours surnaturel. C'est donc avec intérêt que nous nous transportons en imagination jusqu'à l'enfance des sociétés, et que nous considérons par quels degrés successifs l'humanité a dû arriver à la formation d'un langage, et comment les différents éléments de la parole sont nés graduellement de ces efforts. Aussi ce problème a-t-il exercé la sagacité de quelques-uns des philosophes modernes les plus distingués qui ont présenté à ce sujet une foule d'observations importantes. — Je ne me propose d'ajouter ici qu'un petit

nombre de réflexions dénuées de tout caractère et de toute liaison systématiques.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de remarquer que l'objet du problème n'est pas d'établir un fait historique, mais de retracer les procédés de l'esprit dans l'usage des signes artificiels. Nous ne voulons donc rien préjuger ici quant à la question de savoir si le langage est ou n'est pas le résultat d'une révélation immédiate; nous voulons simplement constater la marche progressive que suivraient vraisemblablement des hommes entièrement livrés à eux-mêmes, dans leurs premiers essais pour se communiquer mutuellement leurs idées. Je tiens, en effet, pour certaine la compétence des facultés humaines dans la formation d'un langage, et le grand avantage des spéculations auxquelles nous nous livrons en ce moment est précisément d'expliquer de quelle manière ces facultés ont exercé leurs droits, et par quelles transitions faciles les divers éléments du langage ont pu sortir les uns des autres.

Une des tentatives les plus philosophiques qui aient été faites pour retracer ce progrès se trouve dans une dissertation publiée par M. Smith, à la fin de sa *Théorie des sentiments moraux*. Quand je dis *les plus philosophiques*, je veux parler de son but et de son plan, car dans les détails on peut opposer à ses idées une foule d'objections très-fortes, et qui se présentent d'elles-mêmes. Cette dissertation ne paraît pas avoir beaucoup attiré l'attention publique, quoique l'auteur l'ait écrite de fort bonne heure, et que ce fût, parmi ses ouvrages, un de ceux qu'il préférait. Elle renferme incontestablement une foule d'observations importantes et lumineuses, et, dans son ensemble, elle me paraît mériter la prédilection que M. Smith a toujours eue pour ce travail (1). Elle fut publiée d'abord, m'a-t-on dit, dans une collection de pièces fugitives de différents auteurs qui parut à Londres, et si elle n'eût été reproduite ailleurs, elle serait depuis longtemps tombée dans l'oubli. Ce fut donc pour lui assurer une publicité plus générale

(1) La preuve la plus forte qu'on puisse donner de cette prédilection, c'est que Smith fit réimprimer ce traité peu de temps avant sa mort, à la fin d'une édition corrigée et augmentée de sa *Théorie des sentiments moraux*, sans y changer un seul mot.

qu'elle fut annexée à la *Théorie des sentiments moraux*. La simplicité sans prétention avec laquelle elle est écrite était si peu faite pour attirer sur elle l'attention de la plupart des lecteurs, que je ne me souviens pas qu'elle ait été souvent citée par les écrivains postérieurs. On reconnaît cependant l'influence de cet ouvrage dans les théories de plusieurs d'entre eux, et notamment des auteurs étrangers qui ont traité de l'origine des langues romanes parlées dans l'Europe moderne; et maintenant plusieurs des remarques qu'elle renferme, et qui, suivant moi, appartiennent en propre à M. Smith, sont si communes que je les ai entendu critiquer, comme n'étant pas tout à fait dignes, par leur trivialité, de l'auteur de la *Richesse des nations*. Tout en renvoyant le lecteur au discours de M. Smith pour les particularités de sa théorie, je profiterai de cette occasion pour présenter moi-même quelques observations critiques sur un ou deux passages qui me semblent moins satisfaisants que le reste de l'ouvrage.

Pour faire mieux comprendre la première de ces critiques, j'ai besoin d'avertir que, suivant M. Smith, le premier pas que les hommes aient fait vers la formation d'un langage a dû être le choix de certains noms particuliers pour désigner des objets particuliers, ou, en d'autres termes, l'institution des noms substantifs, noms qui évidemment, suivant cette théorie, seraient tous des noms propres. Plus tard, à mesure que les hommes ont élargi le champ de leur expérience, ces noms auraient été graduellement appliqués à d'autres objets ressemblant aux premiers, tout comme nous appelons quelquefois un grand général un *César*, ou un grand philosophe un *Newton*; de telle sorte que ces noms, qui étaient dans l'origine des noms propres, seraient graduellement et insensiblement devenus des noms *appellatifs*. C'est par un progrès lent de ce genre (ainsi que M. Smith l'observe), et non par un exercice réfléchi et scientifique de la faculté d'abstraire, que les objets ont pu se classer peu à peu et être rapportés à leurs genres et à leurs espèces propres (1).

(1) Cette théorie de M. Smith, ainsi que quelques-unes de mes propres observations sur le même sujet, ont été appréciées avec beaucoup de sagacité par le docteur Magee, actuellement archevêque de Dublin. Dans une note insérée à

« Lorsque la plus grande partie des objets, dit M. Smith, eurent été ainsi arrangés et distribués dans leurs classes respectives, et distingués par des noms généraux correspondants, il était impossible que la plupart de ces individus formant un nombre presque infini, et compris sous chaque espèce particulière, pussent avoir un nom particulier et propre à chacun d'eux, et distinct du nom général de l'espèce. En conséquence, lorsque l'occasion se présentait de mentionner quelque objet particulier, il devenait quelquefois nécessaire de le distinguer des autres objets compris sous le même nom général, soit, 1°. par ses qualités particulières, soit 2°. par ses relations avec quelque autre. Là est l'origine nécessaire de deux autres espèces de mots, dont l'une est destinée à exprimer les qualités, et l'autre les relations. » — « En d'autres termes, là est l'origine des *adjectifs* et des *prépositions*. *L'arbre vert* distingue un arbre d'un autre dont la sève est épuisée. *L'arbre vert de la prairie* distingue cet arbre, non-seulement par ses qualités, mais encore par les relations qu'il a avec un autre objet. »

Jusqu'ici la doctrine de M. Smith semble tout à la fois simple, ingénieuse et exacte; et, entre autres points, sa théorie sur la transformation graduelle et insensible des *noms propres* en *noms appellatifs* (quelque évidente qu'elle puisse paraître) diffère considérablement de celle que les logiciens et les métaphysiciens nous donnent communément dans leurs ouvrages, où la formation des *genres* et des *espèces* est représentée comme un procédé intellectuel des plus mystérieux et des plus inintelligibles (1). M. Smith n'a pas été moins heureux dans

la fin du second volume de cet ouvrage, j'ai essayé de répondre aux objections de ce savant et très-respectable auteur. Voyez la Note (K), où le lecteur trouvera aussi les observations du docteur Magee citées textuellement.

(1) Rousseau, qui cède fort rarement à l'autorité de l'école, a toutefois, dans cette circonstance, adopté avec beaucoup de confiance l'opinion commune des logiciens. — Voyez son *Essai sur les causes de l'inégalité parmi les hommes*, et *sur l'origine des sociétés*, Ire partie.

Il est assez curieux de voir Leibnitz prendre en quelque sorte comme un axiome le contraire de la doctrine de M. Smith. Dans la première proposition du paragraphe suivant, il pose comme un principe évident par soi-même, que tous les noms propres étaient, dans le principe, des noms appellatifs, proposition qui doit paraître aujourd'hui aussi absurde que si l'on affirmait que les *classes* des objets existaient avant que les objets *individuels* existassent. « Illud pro axiomate habeo, *omnia nomina quæ vocamus propria, aliquando*

ses explications sur l'invention des *adjectifs* et des *prépositions*, et sur les étroites relations qui unissent cette invention avec les procédés successifs de la classification des objets et de la distinction de ces mêmes objets à l'aide des noms généraux. Toutefois, je ne puis être de son avis quant aux observations qu'il présente sur les difficultés métaphysiques attachées à l'invention de ces deux classes de mots ; et comme cette erreur (si c'en est une) s'étend à quelques autres parties de sa théorie, je puis, sans autre justification, montrer en quoi elle consiste. Voici, dans les termes de M. Smith lui-même, la doctrine que je combats : « Il importe d'observer que ces prépositions qui prennent, dans les langues modernes, la place des anciens cas, sont, de toutes les prépositions, les plus générales, les plus abstraites, les plus métaphysiques, et qu'en conséquence, elles ont été probablement trouvées les dernières. Demandez à un homme d'une intelligence ordinaire quelle relation est exprimée par la préposition *sur?* Il n'aura pas de peine à répondre que c'est une relation de *supériorité ;* — par la préposition *au-dessous de?* il se hâtera de répondre que c'est la relation d'*infériorité*. Mais demandez-lui quelle est la relation exprimée par la préposition *de ;* et s'il n'a pas antérieurement arrêté quelque temps sa pensée sur ce sujet,

appellativa fuisse ; alioquin (ajoute-t-il) ratione nulla constarent. Itaque quoties vocabulum fluminis, montis, sylvæ, gentis, pagi, oppidi, villæ, non intelligimus, intelligere debemus ab antiqua nos lingua discessisse. » — Miscell. Berolin. tom. I, p. 1 (1710).

Cependant, lorsque Leibnitz s'applique, dans la suite de ce paragraphe, à mieux expliquer sa pensée, nous remarquons qu'il se sert alors du mot *appellatif* comme synonyme de *descriptif*, et qu'il ne l'emploie pas dans le sens usuel qu'il a comme synonyme de *générique ;* et que sa proposition revient à cette observation banale et dont on ne saurait contester la justesse, que, dans les langues simples et primitives, tous les noms propres (comme les noms de personnes, de montagnes, de lieux, de résidence, etc.) sont descriptifs, ou représentent certains traits dominants et caractéristiques qui distinguent ces objets des autres objets de la même classe. Nous trouvons des exemples nombreux et bien connus de ce fait dans cette énorme quantité de surnoms encore en usage dans toute l'Europe, ainsi que dans les racines primitives des noms de montagnes, de villages, de rivières.

Voyez les observations que j'ai ajoutées sur ce sujet, dans la Note M, à la fin de la seconde partie de la Dissertation que j'ai mise en tête du supplément à l'*Encyclopædia britannica.*

vous pourrez en toute sûreté lui accorder une semaine pour préparer sa réponse (1). »

Il me suffira de faire remarquer, en réponse à cette observation, que la difficulté que l'on éprouve à donner la théorie d'une de nos opérations intellectuelles, n'est pas une preuve d'une difficulté analogue éprouvée dans la pratique, quand il s'agit d'appliquer cette opération au but qui lui est propre; et la difficulté que l'on peut rencontrer à retracer l'histoire métaphysique de quelqu'une des notions de notre esprit, ne prouve nullement qu'à l'origine son acquisition ait exigé un effort extraordinaire d'intelligence. Que de difficultés métaphysiques ne rencontre-t-on pas pour rendre compte des notions mathématiques de ligne et de surface? Quels efforts d'abstraction (pourrait-on dire) a dû couter l'idée de la longueur sans largeur, ou de la longueur et de la largeur sans profondeur! et pourtant, nous savons qu'en fait ces efforts ne coûtent guère à un paysan qui nous parle de la longueur, de la largeur ou de la hauteur de son habitation, ou du nombre d'acres ou de perches de son champ. De même, bien qu'il puisse être difficile de donner une explication satisfaisante de l'origine et de l'introduction des mots *de* ou *par*, on n'en doit pas conclure que l'invention de ces termes présuppose des connaissances métaphysiques chez les individus qui les ont employés pour la première fois. Nous voyons que des enfants de trois ou quatre ans en comprennent parfaitement la valeur.

Ces réflexions critiques sur la théorie de M. Smith se trouvent d'accord avec les observations suivantes du docteur Ferguson. « Les parties du discours qui, dans la spéculation, coûtent tant d'étude au grammairien, sont, dans la pratique, familières au vulgaire; les peuplades les plus grossières, les idiots même et les insensés les possèdent. Elles sont si rapidement apprises dans l'enfance que nous devons supposer que la nature humaine, à son plus bas degré, est capable de s'en servir, et que, sans l'intervention d'aucun

(1) Voyez, pour quelques observations additionnelles sur le problème relatif à l'origine du langage, la Dissertation citée dans la précédente note, 2e partie, p. 121, 122 et suiv.

génie extraordinaire, l'humanité peut, dans une succession donnée de siècles, élever et achever dans tous ses détails ce magnifique monument du langage, qui, lorsqu'il a atteint toute sa hauteur, nous semble si au-dessus des efforts simultanés des intelligences les plus vastes et les plus élevées (1).

(1) *Principes de la science morale et politique*, vol. I, p. 43, Édimbourg, 1792.

Je ne puis m'empêcher de signaler, dans la théorie de M. Smith, un autre point auquel les observations critiques qui précèdent s'appliquent avec encore plus de force; je veux parler des difficultés métaphysiques qui, suivant lui, doivent s'être rencontrées dans l'invention des pronoms personnels, et particulièrement du pronom *je*. « Le mot *je*, dit-il, est un mot d'une nature toute particulière. Tout ce qui parle peut se désigner soi-même par ce pronom personnel. Le mot *je*, par conséquent, est un terme général qui peut être attribué, comme disent les logiciens, à une quantité infinie de sujets. Il diffère cependant de tous les autres termes généraux en ce que les objets auxquels il peut être attribué ne forment pas une classe particulière d'objets distincts de tous les autres Le mot *je* n'exprime pas, comme le mot *homme*, une certaine classe d'objets séparés de tous les autres par des qualités propres et particulières; loin d'être le nom d'une espèce, il indique toujours un individu déterminé, la personne particulière qui parle actuellement. On peut dire qu'il est à la fois ce que les logiciens appellent un terme singulier, et ce qu'ils appellent un terme commun, et qu'il réunit dans sa signification les qualités en apparence opposées de l'individualité la plus précise, et de la généralité la plus *extensive*. Il serait en conséquence difficile que ce mot, qui exprime une idée tout à fait abstraite et métaphysique, eût pu aisément être découvert par les premiers inventeurs du langage. On doit observer aussi que les pronoms personnels sont au nombre des derniers mots dont les enfants apprennent l'emploi. Un enfant dit en parlant de lui-même, *Billy marche*, *Billy s'assied*, au lieu de dire : *je marche*, *je m'assieds*. » *Sentiments moraux*, vol. II, p. 443, 444.

Quelque subtil et ingénieux que paraisse ce raisonnement, c'est, ce me semble, un fait incontestable que le sens du mot *je* (auquel on peut ajouter la signification encore plus métaphysique et encore plus compliquée du mot *mien*) est un de ceux que les enfants comprennent le plus tôt et le mieux, et que lorsqu'un enfant dit : *Billy marche*, *Billy s'assied*, il attache au mot *Billy* la même idée qu'il attachera plus tard au pronom *je*. Quelle autre idée pourrait-il y attacher, à moins qu'il ne s'énonce à la troisième personne, comme César le fait dans ses *Commentaires*, pour éviter le reproche de trop parler de lui? Rien, certes, n'est plus naturel que de l'entendre s'appliquer à lui-même le même nom qui sert à le distinguer constamment lorsque les autres parlent de lui. J'ai connu un enfant d'un esprit très-vif qui, dès ses premiers efforts pour parler, se servait invariablement du pronom *vous*, à la place de *je*. Comme on se servait toujours du premier de ces deux mots quand on lui adressait la parole, il le considérait probablement comme son nom; et comme l'enfant dont parle M. Smith mettait le mot *Billy* à la place de *je*, celui-ci à son tour, par la même cause, prenait un pronom personnel pour l'autre. Et cette méprise me paraît si naturelle que je suis quelque peu surpris qu'elle ne soit pas plus fréquente.

Ce qui a conduit M. Smith à donner une si grande importance aux difficultés inhérentes à la formation des adjectifs et des prépositions, c'est le désir qu'il avait d'expliquer certaines particularités du génie des langues anciennes, et entre autres les variations de la terminaison des substantifs, suivant les différences de genre et autres circonstances, ainsi que l'emploi des *cas*, pour exprimer des relations qui, dans les langues modernes, sont exprimées par les prépositions. Mais quoique cette partie de sa théorie ne me semble pas satisfaisante, le *fait* auquel elle se rapporte est un des plus importants, et distingue profondément les langues grecque et latine de celles de l'Europe moderne; je constaterai plus tard les effets qu'il a produits sur le style des écrivains anciens et modernes.

Pour le moment je me bornerai à remarquer que le passage des substantifs aux adjectifs ne s'est probablement pas opéré d'un seul coup (comme M. Smith le suppose). C'est par un progrès beaucoup plus graduel et, pour ainsi dire, imperceptible, que tous les perfectionnements ont été introduits dans le langage. Ainsi, pour qualifier un objet, on ajouta d'abord au nom qui le représentait le nom de quelque autre objet dans lequel cette qualité était remarquable. Cette manière de s'exprimer est encore adoptée en plusieurs cas, notamment quand il s'agit de la *couleur;* c'est ainsi que nous parlons d'une couleur *orange*, d'une couleur *d'argile*, d'une couleur *de plomb*, et dans une foule de circonstances du même genre, et même, à vrai dire, toutes les fois que la couleur à désigner n'a pas de nom propre et spécifique.

C'est en se plaçant au même point de vue que le docteur Wallis avait déjà dit, il y a longtemps : « Adjectivum respectivum nihil aliud est quam ipsa vox substantiva adjective posita (1). » Il cite à l'appui de cette observation divers exemples empruntés à notre langue.

M. Horne Tooke a poussé beaucoup plus loin ses vues à ce sujet. Suivant lui, « les adjectifs, bien qu'ils soient une abré-

(1) *Grammatica linguæ anglicanæ*, cap. V, *de Adjectivis*.

viation commode, ne sont pas *nécessaires* au langage (1). » En conséquence, cet écrivain, ingénieux grammairien plutôt que profond philosophe, ne les range pas au nombre des parties du discours.

Horne Tooke, cependant, considère comme une imperfection du langage l'absence d'une forme adjective dans les substantifs employés en ce sens; et il suppose, et, suivant moi, avec raison, qu'originairement toutes les langues, à leur état rudimentaire, présentaient cette imperfection. Dans ses éclaircissements sur ce point, il cite de fort curieuses observations du docteur Jonathan Edwards sur le langage des Indiens Muhekaneew Mohegans, comme les Anglo-Américains les appellent communément. « Les Mohegans, dit le docteur Edwards, n'ont point d'adjectifs dans leur langue. Quoiqu'au premier aspect il puisse paraître non-seulement curieux et extraordinaire, mais encore impossible, qu'une langue puisse exister sans adjectifs, c'est pourtant là un fait incontestable (2).

(1) Tom. II, p. 458.

(2) La haute réputation d'habile métaphysicien dont jouit justement le docteur Edwards, et l'occasion qu'il a eue d'acquérir une connaissance complète du langage dont il s'agit, donnent à son témoignage sur ce sujet bien plus de valeur que n'en ont la plupart des autorités ordinairement citées au sujet des idiomes des tribus sauvages.

« Je n'avais encore que six ans, dit cet écrivain, lorsque mon père se retira avec sa famille à Stockbridge, qui était alors presque exclusivement habité par des Indiens. Ces Indiens étant nos plus proches voisins, j'étais constamment avec eux; leurs enfants étaient chaque jour mes maîtres d'école et mes compagnons de jeu. Hors de la maison de mon père, j'ai rarement entendu parler une autre langue que l'indien. De cette manière, j'acquis la connaissance de cette langue et une grande facilité à m'en servir. Elle me devint plus familière que ma langue maternelle. Je connaissais les noms indiens de plusieurs choses que je n'aurais pu nommer en anglais; je pensais même dans la première de ces deux langues, et bien que la prononciation en soit extrêmement difficile à des étrangers, ils reconnaissaient eux-mêmes que je l'avais parfaitement acquise, tandis qu'aucun Anglo-Américain, avant moi, n'avait pu en prendre l'habitude.

« Le langage dont il est ici question est celui des Muhekaneew, ou Indiens de Stockbridge. Les Anglo-Américains leur donnent, ainsi qu'à la peuplade de New-London, le nom de *Mohegans*. Les Indiens n'en parlent pas d'autre dans toute l'étendue de la Nouvelle-Angleterre; chaque tribu, comme celle de Stockbridge, de Farmington, de New-London, a un dialecte différent, mais les radicaux de la langue sont partout les mêmes. La traduction de la Bible, par M. Elliot, est écrite dans l'un des dialectes particuliers de cette langue, qui paraît s'étendre plus qu'aucune autre dans l'Amérique du nord. Les langues parlées par les Delawares en Pensylvanie, par les Penobscots qui sont

Quant aux observations de M. Smith sur l'origine des *verbes*, elles me semblent également sujettes à de fortes objections. « Les verbes, dit-il, ont été nécessairement contemporains des premiers efforts que l'on a faits pour se former une langue, et probablement, ajoute-t-il, ils prirent d'abord la forme impersonnelle (1). » Mais si tous les verbes étaient impersonnels, comment un nom substantif eût-il pu être introduit dans une proposition ? à quoi même, dans ce cas, auraient pu servir les substantifs ? Et remarquez que, dès la première phrase de cette dissertation, on a pris pour accordé que l'invention des noms substantifs doit avoir été le premier pas dans la formation d'un langage (2).

sur les limites de la Nouvelle-Écosse, par les Indiens de Saint-François dans le Canada, par les Shawanes de l'Ohio, par les Chippewaus à l'ouest du lac Huron, sont au fond les mêmes que celle des *Mohegans*. On dit qu'il en est de même des langues des Ottowans, des Nanticooks, des Munsecs, des Menomonees, des Messisaugas, des Saukies, des Ottagaumies, des Killistinoes, des Nipegons, des Algonkins, des Winnebagoes, etc., et je puis affirmer, d'après mes observations personnelles, que les langues des différentes tribus de la Nouvelle-Angleterre, des Delawares, et de la Bible de M. Elliot, sont les mêmes que celle des Mohegans. »

(Observations sur la langue des Indiens Muhhekaneew, communiquées à la Société des arts et des sciences de Connecticut, publiées sur la demande de cette Société, et imprimées par J. Meigs, 1788.)

Je regrette d'être obligé d'ajouter qu'il ne reste aujourd'hui, à ma connaissance, de cet écrit du docteur Edwards, qui ne pouvait manquer d'offrir un si vif intérêt, que cette citation de M. Tooke, vol. II, p. 461.

Ce que rapporte le docteur Edwards du langage des Indiens Mohegans est pleinement confirmé par ce que nous dit lord Monboddo, sur la foi de Gabriel Sagard, au sujet des Hurons, à savoir que dans leur langue une qualité n'est jamais exprimée sans la substance particulière à laquelle elle est attachée ; il n'y a pas dans tout leur vocabulaire un seul adjectif, c'est-à-dire un mot désignant une qualité inhérente à quelque sujet indéterminé ; il va sans dire qu'ils n'ont aussi aucun nom abstrait dérivé des adjectifs, comme bonté, méchanceté, et autres semblables.

« Ce Gabriel Sagard, dit lord Monboddo, était un religieux franciscain, qui fut envoyé comme missionnaire dans le pays des Hurons en 1626, et publia à Paris son voyage, en 1631, sous le titre de *Grand voyage au pays des Hurons*, ouvrage auquel il a ajouté un dictionnaire de leur langue. » Ce livre est devenu si rare, au rapport de Monboddo, qu'il n'en a pu trouver, dit-il, qu'un seul exemplaire à la Bibliothèque Royale à Paris, ce qui lui fournit l'occasion de remercier le bibliothécaire, M. Capperonnier, de sa complaisance. — *Origine et progrès du langage*, tom. I, p. 471, 534.

(1) *Théorie des sentiments moraux*, 6e édition, tom. II, p. 434-435.

(2) Un auteur de nos jours, d'un profond savoir, a critiqué avec une certaine sévérité l'ensemble de cette dissertation ; il a cru pouvoir affirmer que « l'opinion de M. Smith, relativement à l'origine des noms substantifs consi-

Il semble que, dans le sujet dont il s'agit, on pourrait établir, comme une règle générale, que ce sont les imperfections du langage *naturel* qui ont poussé les hommes à inventer des signes *artificiels*, et, en conséquence, il est probable que les premiers signes artificiels auront été employés à rendre les idées que le langage de la nature exprime le plus difficilement. En appliquant cette règle, nous devons conclure que les substantifs ont précédé les verbes, car l'idée des objets individuels doit être plus difficile à communiquer que celle de telle ou telle action, de telle ou telle situation passive particulière. Cela est si vrai que c'est principalement aux verbes que se trouve lié ce que nous appelons l'*action* dans l'art oratoire, preuve évidente que les notions représentées par les verbes sont plus aisément exprimées par les signes naturels que celles qui se lient à telle ou telle autre partie du discours. Ainsi, je suis porté à croire que le langage, dans son état le plus rudimentaire, a dû se composer de signes, les uns naturels, les autres artificiels, les verbes étant représentés par les premiers, les substantifs par les derniers.

M. Smith dit : « Un sauvage qui voit un loup ou un ours s'approcher de lui annoncera ce fait en se servant du mot *venit*, sans substantif (1) ; » il me paraît beaucoup plus probable qu'il s'écriera *lupus* ou *ursus*, sans verbe. Cette exclamation, accompagnée de quelque signe naturel, donnera une idée complète du fait, et dans l'état actuellement plus parfait du langage, on n'aurait probablement pas recours à un autre mode d'expression, tandis que le mot *venit*, quel que soit le signe

dérés comme antérieurs aux adjectifs ou noms de qualités, n'a aucune base dans les faits dont se compose l'histoire du langage. » Le même auteur affirme avec assez d'assurance que les premiers mots étaient des verbes monosyllabiques. — « C'est là, dit-il, un résultat auquel conduit l'analyse. » — (*Histoire des langues européennes*, par Alexandre Murray, docteur en théologie, tom. II, p. 489.) Dans mon opinion, cet habile critique serait resté plus près de la vérité s'il avait blâmé M. Smith de n'avoir pas considéré assez attentivement les conséquences qui devaient découler de la proposition fondamentale sur laquelle repose sa théorie.

Quant à l'assertion du docteur Murray, « que les premiers mots furent des verbes monosyllabiques, » comment peut-elle s'accorder avec ce fait que, dans les langues parlées par les peuples les plus sauvages, les mots sont d'une longueur si démesurée qu'ils nous paraissent tout à fait ridicules?

(1) *Théorie des sentiments moraux*, tom. II, p. 437.

naturel dont nous le supposions accompagné, ne saurait fournir aucun renseignement relatif à l'animal particulier dont on veut annoncer l'approche.

Je crois pouvoir conclure de ces observations qu'aussitôt que les verbes ont été introduits, c'est au mode *personnel* qu'ils ont été employés, excepté dans les cas qui exigent absolument l'emploi des verbes *impersonnels;* et dans ces circonstances, les verbes qui ont été employés une fois impersonnellement continuent toujours à l'être, quels que soient les perfectionnements progressifs de l'art de la parole. Il y a, dans une foule de cas, un motif naturel pour séparer l'agent et l'action : c'est que le même agent peut agir dans une infinie variété de modes; en d'autres termes, le même substantif peut servir de nominatif à un grand nombre de verbes différents. C'est ainsi que nous disons *Petrus ambulat, Petrus sedet, Petrus dormit,* ces trois verbes exprimant trois états différents de la même personne. Quelquefois cependant nous voyons des faits dans lesquels l'agent et l'action, et, par conséquent, le nominatif et le verbe sont inséparablement unis et combinés, et où, par conséquent, nous sommes naturellement conduits à nous servir d'un verbe impersonnel. C'est ce qu'on peut reconnaître dans les exemples suivants, quoiqu'ils n'embrassent pas toutes les variétés qui peuvent se montrer à cet égard.

Premièrement, lorsque l'agent et l'action sont toujours vus à l'état de combinaison, ou, en d'autres termes, lorsque l'agent n'*existe* que dans le mode particulier d'action que le verbe exprime. C'est ce qui a lieu pour les mots *pluie, neige, vent,* mots dans lesquels l'action est renfermée dans les noms substantifs, et où, d'une autre part, le substantif est renfermé ou enveloppé dans les verbes correspondants. Nous ne nous servons donc pas ici, comme dans le premier cas, d'une manière de parler analogue à *Petrus ambulat, Petrus sedet,* mais nous représentons le fait d'un seul mot : *pluit, flat, ningit.*

Secondement, lorsque nous voulons exprimer un *effet,* sans aucun rapport avec sa *cause,* ou énoncer une vérité évidente par elle-même ou un fait universellement admis. Dans cette classe sont compris les verbes *tonat, turbatur, lucet, liquet,*

constat. Dans ces divers cas, l'origine des verbes impersonnels peut aisément être expliquée *par la nature de la chose* que le verbe est destiné à exprimer.

On peut remarquer au sujet d'un grand nombre de verbes impersonnels que, bien qu'ils ressemblent dans leurs formes à ceux que nous venons de citer, ils se rapprochent bien plus encore des verbes personnels quant à la signification et à l'analogie de leur construction. Tels sont les verbes *pœnitet, decet, oportet*, qui ne diffèrent des autres verbes qu'en ce qu'ils ont des infinitifs pour nominatifs, et voilà pourquoi l'infinitif est appelé par quelques grammairiens le *nom* du verbe. Maintenant, il est bien évident, quant aux verbes de cette espèce, que leur origine ne peut être expliquée par le principe de M. Smith (à savoir, la difficulté d'opérer une séparation métaphysique entre le sujet et l'action), car une séparation tout à fait analogue s'opère ici entre l'idée exprimée par l'infinitif et l'idée exprimée par le verbe impersonnel.

On doit sans doute laisser une grande place aux conjectures, lorsqu'il s'agit de décider dans quel ordre les différentes parties du verbe ont été inventées; et de toutes les hypothèses que l'on peut former à ce sujet, il n'en est aucune peut-être qui possède des avantages assez marqués pour réunir tous les suffrages en sa faveur. M. Smith pense qu'il est naturel de supposer que les verbes furent d'abord employés à la troisième personne du singulier. Cette opinion est une conséquence de son assertion, sur laquelle j'ai déjà appelé l'attention, que tous les verbes furent dans l'origine impersonnels, et qu'ils sont devenus personnels par la division du fait en ses éléments métaphysiques. Pour le prouver, il observe que « dans les anciennes langues, tout verbe employé « impersonnellement l'est toujours à la troisième personne « du singulier. La terminaison des verbes qui sont encore « impersonnels est constamment la même que la troisième « personne du singulier des verbes personnels. Ces circon- « stances, jointes à l'évidence naturelle du fait, montrent que

« les verbes sont d'abord devenus personnels dans ce que nous « appelons aujourd'hui la troisième personne du singulier (1). »

Quant à moi, je suis fortement porté à croire, avec Leibnitz, avec le président De Brosses (2) et Court de Gébelin, que le *premier* temps, ou ce que les grammairiens appellent la *racine* du verbe, a été l'impératif. Le dernier de ces écrivains en particulier a appuyé son opinion sur diverses considérations qui me paraissent aussi ingénieuses que solides. Mais je ne m'étendrai pas sur un point si contestable (3).

Il est assez remarquable que, dans cet examen de l'origine des différentes parties du discours, on n'ait pas mentionné les *conjonctions*, dont la nature métaphysique fournit un sujet de discussion non moins curieux que les autres. Plusieurs grammairiens distingués (probablement pour s'éviter la peine de les expliquer) prétendent qu'elles ne font point partie du discours, et qu'elles n'y jouent que le *rôle d'une espèce de ciment qui en unit toutes les parties*. D'autres, poursuivant la même idée, les appellent *les clous et les chevilles du discours*. Suivant moi, leur nature n'a été expliquée d'une manière satisfaisante que par M. Horne Tooke, dans une lettre adressée à M. Dunning en 1778 (4) ; petit écrit dont il a ensuite dé-

(1) *Théorie des sentiments moraux*, tom. II, p. 441.

(2) *Traité de la formation mécanique des langues*, 1765.

(3) « Avant qu'on pût penser à l'avenir ou qu'on cherchât à se rappeler le « passé, il fallut pourvoir au moment présent ; car comment se rappeler l'un « ou rêver à l'autre, tandis qu'on eût été agité du plus pressant besoin, celui « de pourvoir au moment ? Le premier soin des hommes fut donc de réunir « leurs efforts pour se procurer ce qui leur était indispensable pour la vie ; tel « dut donc être le but de leurs premiers discours.

. . . . . .

« Les verbes commencèrent donc par l'*impératif*, par ce temps qui dit de la « manière la plus courte et la plus prompte, ce qu'on doit faire ; car dans les « choses pressées et où il faut exécuter sur-le-champ, on ne saurait chercher « de longs discours ; et ce n'est pas dans le besoin qu'on s'amuse à haranguer.

« Aussi l'impératif est-il comme les discours des muets ; à peine est-il au- « dessus du geste : il est comme lui isolé, décousu, l'affaire de l'instant, un « simple son, comme l'autre est un simple mouvement, presque toujours « composé d'une seule syllabe..... *Ama*, aime, *lege*, lis, *dic*, dis, *fer*, porte, « sont plus courts qu'aucun autre temps de ces verbes. » — *Monde primitif*, etc., par M. Court de Gébelin, 1774, tom. II, p. 240 et suiv.

(4) *Lettre à John Dunning*, esq. par M. Horne, Londres, chez J. Johnson, 1778.

veloppé les principes dans un grand ouvrage intitulé : *les Distractions de Purley.*

La première conjonction sur laquelle H. Tooke a porté son attention est la conjonction *que ;* il affirme qu'elle n'est qu'une manière particulière de se servir de l'article ou du pronom du même nom, et qu'en conséquence elle n'appartient pas à une classe de mots spécifiquement différente. Quelques exemples suffiront pour éclaircir cette théorie.

Exemple : Je vous prie de croire *que* je ne voudrais pas faire de mal à une mouche.

Analyse : Je ne voudrais pas faire de mal à une mouche ; je vous prie de croire *cette* (assertion).

Exemple : Les brigands se lèvent pendant la nuit, *afin qu'ils* égorgent leurs victimes.

Analyse : Les brigands égorgent leurs victimes, et pour CE (dessein), ils se lèvent la nuit.

« On peut décomposer de la même manière toutes les pro-
« positions dans lesquelles est employée la conjonction *que* ou
« son équivalent, et par cette analyse on reconnaîtra qu'elle
« a purement et simplement la force et la signification d'un
« article, et qu'en fait elle n'est pas autre chose.

« Et ceci n'a pas lieu seulement en anglais, où *that* (que) est la
« seule conjonction de la même signification que nous employions
« de cette manière ; la même méthode de décomposition peut
« aussi être appliquée aux langues qui ont différentes con-
« jonctions pour le même but ; car le texte original d'où j'ai
« tiré mon dernier exemple (dans lequel *ut* est employé,
« et non l'article neutre *quod*) pourra s'analyser de la même
« manière.

« *Ut* jugulent homines surgunt de nocte latrones. »

« Car quoique Sanctius, qui se donne tant de peine pour
« retrancher *quod* du nombre des conjonctions, laisse sans
« difficulté *ut* parmi cette classe de mots, *ut* n'est pas pourtant
« autre chose que l'article grec ὅτι, dont les Latins ont fait
« une conjonction, et qu'ils écrivaient originairement *uti*,
« l'*o* ayant été changé en *u* par suite de ce penchant qu'avaient
« les anciens Romains, et que les modernes Italiens ont encore,

« en certaines occasions, à prononcer leur *o* comme un *u*, « ainsi que je pourrais, s'il le fallait, en donner des exemples. « Par conséquent, l'analyse du texte original donnera le même « résultat que celle de la traduction :

« Latrones jugulent homines (ΔΙ) ὅτι surgunt de nocte. »

Il faut convenir que cette doctrine présente, au premier coup d'œil, toutes les apparences d'un jeu de mots ; et comme elle fut mise en avant pour la première fois par ce spirituel écrivain pour opposer un argument à la décision d'une cour de justice, elle fut généralement classée parmi ses autres excentricités politiques ; et ce ne fut qu'à dater de la publication des *Distractions de Purley*, qu'elle commença à attirer l'attention des savants. Toutefois, il n'y eut qu'un petit nombre de philosophes qui furent frappés de ce fait très-remarquable signalé par M. Tooke, que, dans *toutes* les langues, cette conjonction était exprimée par un article ou un pronom. Il a aussi prétendu que la conjonction conditionnelle *if* (si) ou *gif* était l'impératif du verbe saxon *gifan* (accorder) ; que *an* (si), autre conjonction conditionnelle maintenant tombée en désuétude en Angleterre, mais encore employée dans quelques parties de l'Écosse dans le même sens que *if*, était l'impératif de *anan* (accorder), et qu'en général toutes les conjonctions conditionnelles étaient les impératifs de quelques verbes équivalents à *to give* (donner), *grant* (accorder), *be it* (soit), *suppose* (supposer), *allow* (laisser), *permit* (permettre), *suffer* (souffrir).

Et il n'a pas borné sa théorie aux seules conjonctions conditionnelles ; il a, en outre, soutenu sans restriction qu'elle s'applique à tous les mots que nous appelons conjonctions de phrases (*sentences*) (1). Les exemples que M. Tooke a donnés de ces propositions forment une des plus curieuses spéculations grammaticales qui aient jamais été publiées, et je n'en connais pas qui aient plus de droit au mérite de l'originalité. Toutefois, l'évêque Wilkins (ainsi que Tooke en convient de bonne foi) avait, plus d'un siècle auparavant, annoncé que

(1) *Lettre à M. Dunning*, p. 16.

de grandes découvertes seraient faites dans cette branche de la grammaire ; mais ce qu'il avait dit est d'une nature si générale que le mérite de l'écrivain qui a accompli cette prédiction ne saurait en recevoir aucune atteinte (1).

De tous les auteurs antérieurs à Tooke, Court de Gébelin est celui qui approche le plus de la vérité. Dans quelques passages, il semble sur le point de devancer la brillante découverte de Tooke, particulièrement dans ses observations sur la conjonction *que*.

« Les grammairiens ont supposé que nous avions dans notre « langue un grand nombre de *que* différents ; qu'il y en avait « de conjonctifs, de comparatifs, d'exclamatifs : ils ont encore « reconnu un *que* et un *qui* relatifs, absolument différents de « tous ceux-là, puisque ces derniers sont indéclinables, et « que ceux-ci se déclinent surtout dans la langue latine.

« Mais comme la déclinabilité n'est qu'un accessoire, elle « ne peut être un motif suffisant pour regarder tous ces *que*, « même les relatifs, comme des mots différents. Disons donc « qu'il n'en existe qu'un seul, qui offre toujours le même « sens, cette valeur déterminative qui constitue la conjonction « *que*. En ramenant ainsi tous ces *que* à cet unique principe, « leur explication, qui parut toujours si embarrassée et si peu « satisfaisante, devient de la plus grande simplicité et de la « plus grande clarté (2). »

Néanmoins, en relisant avec attention les explications qui suivent, nous voyons que ce savant écrivain a complétement méconnu l'idée de Tooke, et que, au moment où il semblait près d'entrer dans la bonne route, il s'enfonce tout à coup dans un sentier détourné et sans issue. Les deux lignes qu'ils suivent sont tellement divergentes que, tandis que Tooke résout la conjontion *que* dans le relatif du même nom, Court de Gébelin essaie de résoudre le relatif dans la conjonction. Par exemple :

« Le livre *que* vous m'avez envoyé est très-intéressant.

« L'auteur *que* vous citez est excellent juge sur cet objet. »

Propositions qu'il décompose ainsi :

(1) *Ibid.*, p. 21.
(2) *Monde primitif*, tom. II, p. 336.

« Vous m'avez envoyé un livre, et je trouve *que* ce livre est très-intéressant. — Vous citez un auteur, et je trouve *que* cet auteur est un excellent juge sur l'objet en question (1). »

Après m'être expliqué en termes si honorables sur le mérite des spéculations grammaticales de Tooke, je crois nécessaire d'ajouter que l'auteur lui-même ne me paraît pas s'être formé une idée fort exacte de la nature et de l'importance de ses propres *découvertes*. La principale conclusion qu'il en tire, c'est que les classifications des parties du discours, telles qu'on les trouve communément dans les écrits des grammairiens, sont inexactes et antiphilosophiques, et qu'elles doivent puissamment contribuer à retarder les progrès de ceux qui étudient telle ou telle langue particulière; tandis que, en fait, les spéculations de Tooke ne se rapportent pas le moins du monde à l'analyse d'une langue qui a atteint toute sa maturité, mais aux degrés successifs qu'elle parcourt pour arriver à cet état. Ce sont des spéculations purement philologiques, et non métaphysiques, se rattachant à cette espèce particulière de recherche que j'ai appelée ailleurs histoire *théorétique* ou *conjecturale*. En un mot, ce sont des spéculations précisément semblables à celles que renferme la dissertation de M. Smith, et elles peuvent à bon droit être regardées comme un supplément de cet Essai (2). Prouver que les conjonctions sont un élément dérivé du discours, et que, dans le principe, elles étaient remplacées par des mots qui étaient indubitablement des *pronoms* et des *articles*, ce n'est pas prouver qu'elles ne doivent pas être considérées *à présent* comme des

(1) *Ibid.*, tom. II, p. 338.

Le second volume de l'ouvrage de Court de Gébelin, contenant la grammaire universelle, parut en 1774. La lettre de Horne Tooke à M. Dunning fut publiée en 1778.

La mention de cette dernière date me rappelle un fait que, pour ma propre justification, je ne puis m'empêcher de faire connaître; c'est que le haut mérite grammatical de la lettre à M. Dunning fut signalé, peu de mois après sa publication, dans les leçons de philosophie morale que je donnais, à cette époque déjà si reculée de ma vie, et lorsque j'étais encore professeur de mathématiques, à l'université d'Édimbourg, pendant le séjour du docteur Ferguson dans l'Amérique du nord. Je rappelle ici cette petite circonstance parce que j'ai été fort injustement accusé d'avoir parlé légèrement du mérite littéraire de M. Tooke dans l'une de mes premières publications.

(2) *Mémoires biographiques* de Smith, Robertson et Reid, p. 46.

parties distinctes du discours ; pas plus que la théorie de M. Smith, sur la transformation graduelle des noms propres en noms appellatifs, ne prouve que les noms propres et les noms appellatifs soient maintenant devenus radicalement et essentiellement identiques ; pas plus que cette circonstance que les substantifs peuvent être employés à la place des adjectifs (ce que M. Tooke lui-même considère comme un des caractères d'une langue imparfaite) ne prouve qu'il n'y pas de différence entre ces deux parties du discours dans les langues grecque, latine ou anglaise (1).

(1) Comme l'ouvrage cité dans la précédente note peut n'être pas tombé sous la main de plusieurs de mes lecteurs, je demande la permission d'en extraire ici un ou deux paragraphes, qui, je l'espère, répandront un grand jour sur le but des observations précédentes.

« Dans l'étude de l'histoire de l'humanité, comme dans celle des phénomènes du monde matériel, alors même que nous ne pouvons indiquer le procédé à l'aide duquel un fait *a été* produit, il est souvent important de pouvoir montrer comment il *a pu être* produit par des causes naturelles. Ainsi, quoiqu'il soit impossible de déterminer avec certitude quels sont les degrés successifs de formation par lesquels a passé telle ou telle langue particulière, si nous pouvons cependant montrer, par les principes connus de la nature humaine, comment toutes ses différentes parties ont pu graduellement se développer, non-seulement l'esprit est satisfait jusqu'à un certain point, mais de plus on met un frein à cette indolente philosophie qui attribue à un miracle tous les phénomènes qu'elle est incapable d'expliquer, soit dans le monde physique, soit dans le monde moral.

« A cette espèce d'investigation philosophique, qui n'a pas de nom spécial dans notre langue, je prendrai la liberté de donner le titre d'*histoire théorétique* ou *conjecturale*, expression qui coïncide presque, dans sa signification, avec celle d'*histoire naturelle*, dans le sens où M. Hume a employé ce mot (voyez son *Histoire naturelle de la religion*), et avec ce que quelques écrivains français ont appelé *histoire raisonnée*.

. . . . . .

« J'observerai seulement que de ce que des histoires théorétiques très-diverses sont proposées par différents écrivains sur la marche de l'esprit humain dans telle ou telle sphère de son activité, il ne s'ensuit pas que ces théories doivent être considérées comme essentiellement opposées. Si la marche que chacune indique est à quelque degré plausible, il est au moins possible qu'elle ait réellement eu lieu ; car il n'est pas deux circonstances où les affaires humaines présentent une parfaite uniformité. Mais que tel ou tel procédé ait été suivi ou non, c'est souvent là une question de peu d'importance. Dans la plupart des cas, il est bien plus important de découvrir la marche qui est la plus simple que celle qui s'accorde le mieux avec les faits, car, quelque paradoxale que cette proposition puisse paraître, il est certain que le développement réel n'est pas toujours le plus naturel. Le procédé peut en effet avoir été déterminé par des accidents particuliers qui ne doivent probablement pas se reproduire, et qui ne peuvent être considérés comme faisant partie du fonds général que la nature semble tenir en réserve pour le perfec-

SECONDE PARTIE.

DE L'ORIGINE ET DE L'HISTOIRE DU LANGAGE.

M. Smith traite, dans la suite de sa dissertation, des langues composées et des caractères par lesquels leur génie diffère de celui des langues simples et originales. Ses remarques sur ce point donnent beaucoup moins de prise à la critique que la première partie de sa théorie ; de sorte que, dans ce qui va suivre, je ne ferai guère que présenter un résumé de ses propositions principales, en y ajoutant moi-même quelques éclaircissements.

Il résulte des observations de M. Smith, dans la première partie de son *Essai*, qu'une langue originale ne peut guère manquer d'être très-compliquée dans ses déclinaisons et ses conjugaisons, circonstance qui ajoute beaucoup à la difficulté d'étudier les langues, comme connaissances spéciales, bien qu'elle ne se fasse pas sentir à ceux qui sont habitués à les parler dès leur enfance. Toutefois, lorsque des nations différentes viennent à se mêler par suite d'une conquête ou d'une migration, la nécessité où elles sont de connaître mutuellement leur langage les porte naturellement à chercher toutes les simplifications dont cette étude est susceptible, et à recourir à tous les expédients qui peuvent conduire à ce but. De là la substitution graduelle, dans les langues de l'Europe moderne, des prépositions aux déclinaisons, et des verbes substantifs et possessifs aux conjugaisons. M. Smith a éclairci cette observation de la manière la plus ingénieuse et la plus heureuse par l'exemple suivant :

« Un Lombard qui essayait de parler latin devait, ce semble, « suppléer naturellement à son ignorance des déclinaisons par « l'usage des prépositions, et quand il voulait faire entendre « que telle personne était un citoyen *de* Rome, ou avait rendu « des services *à* Rome, si, par hasard, il n'était pas fami- « liarisé avec le génitif et le datif du mot *Roma*, il avait na-

tionnement de notre espèce. » — *Mémoires biographiques* sur Smith, Robertson et Reid, Édimbourg, 1811, p. 48, 49, 53, 54.

« turellement recours aux prépositions *ad* et *de* placées devant « le nominatif; de sorte qu'au lieu de *Romæ*, il disait *ad* « *Roma* et *de Roma*. C'est ainsi que les descendants des an- « ciens Lombards et des Romains disent aujourd'hui *a Roma* « et *di Roma* pour exprimer ces relations et toutes les autres « relations semblables. Les prépositions semblent donc avoir « pris la place des anciennes déclinaisons. Des altérations « analogues se sont introduites dans la langue grecque depuis « la prise de Constantinople par les Turcs.

« C'est par des expédients de ce genre qu'on est parvenu, « dans tous les cas semblables, à se débarrasser presque « complétement des entraves des conjugaisons. Dans toute « langue, il y a un verbe désigné sous le nom de *verbe* « *substantif;* en latin, ce verbe est *sum;* en anglais, *I am* « (je suis). Ce verbe exprime non pas l'existence de tel ou « tel phénomène particulier, mais l'existence en général. Il « est, sous ce rapport, le plus abstrait et le plus métaphysique « de tous les verbes, et, en conséquence, il ne saurait avoir « été inventé dès les premiers temps. Une fois trouvé, comme « il possédait tous les temps et tous les modes de tout autre « verbe, on put s'en servir en le joignant au participe passé, « pour tenir la place de la forme passive et pour simplifier « cette partie de la conjugaison, comme l'usage des préposi- « tions avait déjà simplifié les déclinaisons. Un Lombard qui « avait besoin de dire : *Je suis aimé*, mais qui ne pouvait se « rappeler le mot *amor*, était naturellement obligé de suppléer « à son ignorance en disant : *Ego sum amatus*. L'expression « italienne actuelle : *Io sono amato* correspond à la phrase « citée. Il y a un autre verbe, qui se trouve également dans « toutes les langues, et qu'on désigne sous le nom de *verbe* « *possessif*. En latin, c'est *habeo;* en anglais, *I have*. Ce verbe « désigne aussi un fait d'une nature extrêmement abstraite et « métaphysique, et, par conséquent, on ne peut pas en rat- « tacher l'invention aux premiers temps. Cependant dès qu'il « eut été découvert, on ne tarda pas à le joindre au participe « passif, et, sous cette forme, il put remplacer en grande « partie la forme active, de même que le verbe substantif « suppléait à la forme passive. Un Lombard qui voulait dire :

« *J'avais aimé*, mais qui ne se souvenait pas du mot *amave-*
« *ram*, y suppléait en disant : *Ego habebam amatum*, ou
« *ego habui amatum. Io aveva amato*, ou *io ebbi amato*,
« sont aujourd'hui les deux expressions italiennes correspon-
« dantes. C'est ainsi que, par le mélange de plusieurs nations
« avec une autre, les conjugaisons ont, au moyen de différents
« verbes auxiliaires, presque atteint le degré de simplicité et
« d'uniformité des déclinaisons.

« En général, on peut établir comme un principe que plus
« une langue est simple dans sa composition, plus elle doit
« être complexe dans ses déclinaisons et ses conjugaisons ; et,
« qu'au contraire, plus elle est simple dans ses déclinaisons et
« ses conjugaisons, plus elle doit être complexe dans sa com-
« position. »

M. Smith appuie cette observation générale de quelques exemples particuliers pour lesquels je crois devoir renvoyer à sa *Dissertation.*

Les circonstances indiquées par M. Smith comme distinguant les langues grecque et latine du français, de l'italien et de l'anglais, établissent de remarquables différences entre le génie des langues anciennes et celui des langues modernes, considérées à la fois, soit comme matériaux d'agréables compositions, soit comme instruments de communication philosophique. J'indiquerai aussi brièvement qu'il me sera possible une ou deux de ces différences caractéristiques.

Premièrement, les inflexions des noms et des verbes, qui tenaient la place, dans les langues anciennes, des prépositions et des verbes auxiliaires, assuraient à ces langues un grand avantage sur les langues modernes sous le point de vue de la *concision.* Les mots *Dei* et *Deo*, par exemple, expriment chacun une idée qui ne peut être représentée en anglais que par deux mots : *Of God, to God* (de Dieu, à Dieu). La différence est encore plus considérable quant aux conjugaisons. Ce qu'un Romain eût exprimé par le seul mot *amavissem*, un Anglais est obligé de l'exprimer à l'aide de quatre mots : *I should have loved* (j'aurais aimé). C'est là, en grande partie, ce qui fait que, dans les épitaphes et autres inscriptions dont la brièveté exige l'élégance la plus achevée, l'emploi des lan-

gues modernes est presque insupportable pour ceux qui sont familiarisés avec les beautés dont les langues anciennes sont susceptibles à cet égard, en rejetant tout ce qui est superflu et embarrassant.

Le docteur Campbell a fait ressortir l'avantage que les langues anciennes présentent sur les langues modernes sous le rapport de la *concision*, en montrant combien il est difficile de traduire en langue moderne, sans en détruire complétement l'esprit et la vivacité, quelqu'une de ces courtes sentences latines qu'on appelle en français *devises*. Par exemple, combien la devise : *Non mille quod absens* est froidement rendue par la phrase anglaise correspondante (1) ! Un autre exemple cité par Campbell est celui d'un rocher qui s'élève du sein d'une mer orageuse, comme emblème d'un héros qui brave et soutient sans peine les attaques de ses ennemis, et dont la devise est : *Conantia frangere frangit* (2). Toutes les langues de l'Europe présentent le même inconvénient.

Secondement, la structure des langues anciennes laissait, pour l'arrangement des mots, une latitude que les langues modernes ne comportent pas. La structure de ces dernières nous assujettit à un arrangement invariable, ou, du moins, circonscrit notre choix dans des limites fort étroites. Dans le grec et le latin, bien que l'adjectif et le substantif soient séparés l'un de l'autre, la correspondance de leurs terminaisons montre leurs rapports mutuels, et cette séparation ne peut laisser aucune confusion dans le sens. Ainsi, dans ce premier vers de Virgile :

Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi,

nous voyons aisément que *tu* se rapporte à *recubans*, et *patulæ* à *fagi*, parce que les terminaisons mêmes fixent leurs

(1) *A thousand cannot equal one that is absent.*

(2) *I break the things which attempt to break me.* — « Dans cet exemple, dit Campbell, nous sommes obligés de changer la personne du verbe, afin que les mots puissent également s'appliquer, soit dans le sens littéral, soit dans le sens figuré, point essentiel dans cet exercice d'esprit. Le pronom personnel, dans notre langue, doit toujours être placé avant le verbe. Or ici le neutre ne saurait s'appliquer au héros, ni le masculin *he* (il) au rocher, tandis que la première personne s'applique également aux deux. » — *Philosophie de la rhétorique*, tom. II, p. 411, *note*.

mutuels rapports. Mais si nous voulions traduire ce vers littéralement en anglais (1), il serait complétement inintelligible, parce qu'il n'y a pas ici dans la terminaison des différences propres à indiquer à quel substantif chaque adjectif appartient. Il en est de même à l'égard des verbes. En latin, le verbe peut souvent être placé, sans aucune ambiguïté, en quelque endroit que ce soit dans la phrase. Mais, en anglais, sa place est presque toujours rigoureusement déterminée. Dans la plupart des cas, il doit suivre le membre *subjonctif*, et précéder le membre *objectif* de la phrase. On ne saurait rien citer de plus propre à éclaircir ce fait que le passage suivant de Milton, rapporté par M. Smith, dans lequel le poëte a poussé l'inversion et la transposition des mots si au delà des limites que semblait leur assigner le génie de notre langue, que sa pensée en est devenue, sinon tout à fait inintelligible, du moins extrêmement obscure pour ceux qui ne connaissent pas les vers d'Horace, dont ce passage est une introduction (2).

Dans le latin tout est parfaitement clair :

Qui nunc te fruitur credulus aurea,
Qui semper vacnam, semper amabilem
Sperat te ; nescius auræ fallacis.

Ces observations de M. Smith sont importantes, et, à l'époque de leur publication, elles avaient, du moins dans ce pays, tout le mérite de la nouveauté ; mais elles sont loin

(1) *Tityrus, thou of spreading reclining under the shade beech.*

(2) Who now enjoys thee credulous, all gold,
Who always vacant, always amiable,
Hopes of flattering gales unmindful.

Lord Monboddo pense que Milton se proposait de montrer, par cette traduction, combien l'anglais est inférieur au latin, quant à la composition (*Origine et progrès du langage*, tom. I, p. 130); mais ceci n'est pas du tout probable. Milton, dans ses plus beaux ouvrages poétiques, et d'une manière plus remarquable encore dans ses écrits en prose, a montré une certaine disposition à assimiler le style de la composition anglaise à celui de la composition latine, beaucoup plus que ne le comporte le génie de notre langue. Cette traduction, qui doit indubitablement être considérée comme une sorte de *tour de force*, semble avoir pour but de montrer que la langue anglaise admet dans ses transpositions beaucoup plus de grande latitude qu'on ne l'imagine communément.

d'épuiser le sujet, et, en conséquence je prendrai la liberté de pousser un peu plus avant ces spéculations.

Dans l'appréciation de cette différence entre le génie des langues anciennes et celui des langues modernes, il y a deux choses auxquelles on doit faire attention, et qui ont été souvent confondues par les critiques : 1° l'arrangement ordinaire des mots dans la conversation commune, et 2° leur succession irrégulière dans les compositions oratoires et poétiques. Batteux (1) et Monboddo (2) ont fort bien vu le fait, quant au premier point; tous deux ont montré que l'arrangement des mots, dans les langues anciennes, était, à certains égards, plus *naturel* que dans les nôtres; que, par exemple, cette proposition *fructum da mihi* présente, sous un certain point de vue, un arrangement plus naturel (3) que celle-ci : Donne-moi un fruit (4). Mais des observations de ce genre

(1) *Principes de littérature*, tom. V.

(2) *Origine et progrès du langage.*

(3) « Cet arrangement (comme l'observe le docteur Blair, leçon VII) place précisément dans les mots le geste que la nature apprend au sauvage, avant qu'il connaisse l'emploi des mots, » c'est-à-dire que ce sauvage montrerait d'*abord* l'objet, et *lui-même* ensuite.

Suivant Humboldt, c'est cet arrangement *naturel* qui prédomine dans les langues des Indiens de l'Amérique, qui certainement ont autant de droits qu'aucune autre race connue d'être considérés comme une race *originale* ou *primitive*. « L'arrangement des mots est, dit-il, dans le Chayma, tel qu'on le rencontre dans les deux continents en toute langue qui a conservé un certain air de jeunesse. L'objet est placé avant le verbe, le verbe avant le pronom personnel. L'objet qui doit fixer principalement l'attention précède toute modification de cet objet. L'Américain dira : *une liberté complète aimons nous*, au lieu de : *nous aimons une liberté complète* : — *toi avec heureux suis je*, au lieu de : *je suis heureux avec toi*. Il y a quelque chose de direct, de ferme, de démonstratif dans ces tours, dont l'absence de l'article augmente encore la simplicité. Admettrons-nous que, livrées à elles-mêmes, ces nations, sous l'influence d'une civilisation progressive, auraient peu à peu changé l'arrangement de leurs phrases? Nous sommes portés à adopter cette idée, lorsque nous examinons tous les changements que la syntaxe des Romains a éprouvés en passant dans les langues précises, claires, mais quelque peu timides, de l'Europe latine.»—*Relation personnelle*, etc., vol. III, p. 261. Je cite ce passage d'après l'admirable traduction anglaise qu'en a donnée Hélène-Marie Williams. Peu d'auteurs sont assez heureux pour rencontrer un traducteur à la fois aussi fidèle et aussi élégant.

(4) Voyez, sur le même sujet, la lettre de Diderot *sur les sourds et muets*. Diderot a fait sur les inversions des réflexions fort ingénieuses qui méritent d'être approfondies.

« Nous sommes peut-être redevables à la philosophie péripatéticienne, qui a réalisé tous les êtres généraux et métaphysiques, de n'avoir presque plus

ne sauraient répandre aucun jour sur les transpositions que nous rencontrons si fréquemment dans les auteurs classiques, et qui étaient réglées par des principes tout à fait différents. Il nous est impossible aujourd'hui de déterminer quels étaient ces principes; mais nous savons qu'en général, quelque grande que fût la latitude laissée à ces sortes de combinaisons, elle n'était pourtant pas sans limites. Quintilien cite quelques exemples d'inversions, qu'il juge blâmables, et qui nous semblent à peine des inversions. Ainsi il pense que cette phrase de Cicéron, *pro Cluentio*: *Animadverti, judices, omnem accusatoris orationem in duas divisam esse partes*, a besoin de justification. — *In duas partes divisam esse, rectum est* (ajoute-t-il), *sed durum et incomtum.* Certaines transpositions sont, suivant lui, exclusivement propres à la poésie, et on ne saurait les souffrir dans la prose. Ainsi, après avoir cité ce passage de Virgile : *Hyperboreo septem subjecta Trioni*, il ajoute : « Quod oratio nequaquam recipiet. »

Bien que ces citations nous montrent clairement que la disposition des mots dans les anciennes langues était une affaire beaucoup plus délicate que nos modernes écrivains latins ne peuvent l'imaginer, il est, d'autre part, clair comme le jour que les écrivains et les orateurs qui s'en servaient jouissaient, dans l'arrangement de leurs pensées, d'une latitude à laquelle les langues de l'Europe moderne n'offrent rien de comparable.

Il est facile de comprendre combien cette latitude, même dans l'arrangement des mots, a dû contribuer à l'harmonie et à la variété du style dans les productions de l'antiquité. Mais un avantage encore plus important, c'est que les écrivains ou les orateurs y trouvaient le moyen d'arranger les différentes

dans notre langue de ce que nous appelons des inversions dans les langues anciennes. En effet, nos auteurs gaulois en ont beaucoup plus que nous, et cette philosophie a régné tandis que notre langue se perfectionnait sous Louis XIII et Louis XIV. Les anciens, qui généralisaient moins et qui étudiaient plus la nature en détail et par individus, avaient dans leur langue une marche moins monotone, et peut-être le mot d'inversion eût-il été fort étrange pour eux. Vous ne m'objecterez point ici, monsieur, que la philosophie péripatéticienne est celle d'Aristote, et par conséquent d'une partie des anciens; car vous apprendrez sans doute à vos disciples que notre péripatétisme était bien différent de celui d'Aristote. »

idées comprises dans une pensée, dans l'ordre qui plaît le plus à l'imagination, ou qui produit les effets les plus heureux. Batteux cite le vers suivant en preuve de la vérité de cette observation :

> Me, me, adsum qui feci, in me convertite ferrum
> O Rutuli.

L'ordre des mots correspond ici exactement à l'ordre des passions ou des émotions de celui qui parle, et donne à ses expressions une vie qu'il est impossible de faire passer dans une traduction moderne. Voici un passage d'Horace où le simple arrangement des mots, et notamment la position du mot final, produit un effet pathétique qui disparaîtrait inévitablement dans une traduction anglaise ou française :

> Te maris et terræ numeroque carentis arenæ
> Mensorem cohibent, Archyta,
> Pulveris exigui prope littus parva Matinum
> Munera : nec quidquam tibi prodest
> Aerias tentasse domos, animoque rotundum
> Percurrisse polum, *morituro*.

Je ne citerai plus qu'un exemple, les paroles que Virgile met dans la bouche d'Eurydice :

> Ferox ingenti circumdata nocte,
> Invalidasque tibi tendens, heu ! non tua, palmas.

« Delille a-t-il pu faire entendre ce *non tua* désespérant ? » se demande Marmontel (1), et pourtant, à l'exception d'une épithète oiseuse donnée à la mort, Delille paraît avoir réussi aussi bien que le permettait le génie de la langue française :

> Adieu, mon cher Orphée, Eurydice expirante
> En vain te cherche encor de sa main défaillante.
> L'horrible mort jetant son voile autour de moi
> M'entraîne loin du jour, hélas ! et loin de toi.

Même dans les langues modernes, les légères inversions qui y sont permises ont souvent l'effet le plus heureux, principa-

(1) *Œuvres posthumes de Marmontel*, tom. I, p. 322.

lement en poésie, comme dans ces mots de Milton, dont la force et la vivacité n'ont pas besoin de commentaire :

Out flew—millions of flaming swords (1).

Au sujet de ces transpositions, nous pouvons remarquer encore que, par suite de l'ordre gardé dans les langues anciennes, et principalement en latin, l'attention du lecteur ou de l'auditeur était soutenue sans interruption jusqu'à la fin de la période, où le verbe, qui est la clef de la proposition, devait généralement se rencontrer. J'ai en un autre endroit comparé l'effet produit par cette position du verbe à celui du miroir dans une expérience d'optique bien connue, dans laquelle des images en apparence informes et confuses sont transformées en peintures régulières.

Quintilien nous dit que toute transgression de cette règle était contraire aux habitudes établies quant à l'arrangement des mots. — « Verbo sensum cludere, multo, si compositio patiatur, optimum est ; in *verbis enim sermonis vis inest.* » Il ajoute : *Sine dubio omne quod non cludet, hyperbaton est.* Dans nos langues modernes, la première partie d'une proposition est à peine prononcée que le reste peut déjà être

(1) On peut remarquer des beautés du même genre dans les vers suivants de l'Ermite, de Parnell :

Thus when a smooth expanse receives imprest
Calm nature's image on its wat'ry breast,
Down bend the banks, the trees *depending* grow,
And skies beneath with answering colours glow.

Et dans ce beau vers de Gray

Where heaves the turf in many a mouldering heap.

Avec quelle énergie pittoresque l'inversion du verbe *heaves* présente l'image d'un terrain défoncé sur tous les points dans un cimetière où les morts se pressent !

Le poëte a recouru au même artifice dans plusieurs autres passages de cette élégie, et toujours avec une habileté et un goût parfaits.

Now *fades* the glimmering landscape on the sight.
How *bow'd* the woods beneath their sturdy stroke!
Even in out ashes *live* their wonted fires.
Here *rests* his head upon the lap of earth,
A youth—

deviné ; de là l'impossibilité où se trouve un orateur moderne de maîtriser constamment l'attention de l'auditeur, comme le faisaient les anciens orateurs, grâce à la structure même de la langue qu'ils parlaient ; et il ne nous est pas plus possible de donner, au même degré que les anciens, à chaque mot et à chaque phrase tout l'effet qu'ils pourraient produire sur l'imagination ou sur le cœur. Les anciens comparaient la période (ce mot περί οδος signifie littéralement un circuit) à la fronde qui, après quelques tours, lance la pierre, et Cicéron attribue à cette habile combinaison des mots une grande partie des effets produits par l'éloquence de Démosthène. « Demosthenis non tam vibrarent fulmina, nisi numeris contorta ferentur (1). »

J'ai déjà fait remarquer que l'arrangement des mots dans les compositions oratoires des anciens était complétement différent de ce qu'ils considéraient eux-mêmes comme l'ordre *naturel*, tel qu'ils le suivaient dans la conversation. Nous pouvons en juger par l'allure facile de leur style épistolaire, et par le style même de leurs dialogues, dans lesquels (sans en excepter même ceux de Cicéron) il n'y a pas, à beaucoup près, autant d'inversions et de transpositions que dans leurs histoires et leurs discours. Lord Monboddo observe que dans les lettres de Cicéron *ad familiares* (2), « l'arrangement des mots est tel qu'ils peuvent être traduits en anglais dans un ordre presque semblable à celui qu'ils ont dans l'original. » Le même

(1) *Orator ad Brutum*, LXX.

Je dois faire observer cependant que ce n'est pas sans raison, suivant moi, que lord Monboddo considère cette règle générale sur la position du verbe dans la phrase latine, comme ayant pour résultat nécessaire d'introduire la monotonie dans le style des meilleurs écrivains de cette langue. Il cite en exemple deux propositions du commencement des Commentaires de César, où non-seulement chaque proposition, mais encore chaque membre de la proposition se termine par un verbe. « Horum omnium fortissimi sunt Belgæ, propterea quod a cultu atque humanitate Provinciæ longissime absunt, minimeque ad eos mercatores sæpe commeant, atque ea, quæ ad effeminandos animos pertinent important.»—« Proximi sunt Germanis, qui trans Rhenum incolunt, quibuscum continenter bellum gerunt, qua de causa Helvetii quoque reliquos Gallos virtute præcedunt, quod fere quotidianis præliis cum Germanis contendunt, quum aut suis finibus eos prohibent, aut ipsi in eorum finibus bellum gerunt. » — *Origine et progrès du langage*, tom. IV, p. 232, 233.

(2) Le sixième livre de ses Lettres.

auteur fait remarquer l'arrangement simple et naturel des mots employés dans les lois et les décrets des Grecs et des Romains. On trouve dans les discours de Démosthène quelques-uns de ces documents officiels, dans lesquels les mots sont disposés d'une tout autre manière que dans la composition même de l'orateur. Dans les lois romaines, ou *senatus consulta*, et dans les édits des préteurs, tels qu'ils nous ont été conservés dans le recueil que l'empereur Justinien en a fait, nous remarquons la même absence de tout ordre artificiel (1).

Il est aisé de comprendre, par ce qui a été dit précédemment sur l'association des idées, combien cette différence entre la diction ordinaire et la diction oratoire ou poétique, a dû contribuer à donner à celle-ci de l'élévation et de la grâce. Elle permettait en effet à l'orateur et au poëte de donner, sans sortir du vocabulaire commun, aux mots et aux phrases les plus simples les mêmes effets que nous avons beaucoup de peine à obtenir par toutes les délicatesses du langage poétique ou oratoire. Telle était, je crois, la pensée d'Horace dans un passage de son Art poétique qui a été le sujet de longues disputes parmi ses commentateurs;

> In *verbis* etiam tenuis cautusque serendis
> Dixeris egregie, notum si callida verbum
> Reddiderit junctura novum.

« Soyez prudent et réservé dans l'arrangement des mots; un mot ancien placé avec art deviendra nouveau. » Dans les langues grecque et latine, mais surtout dans la dernière, la *callida junctura* devait être un des principaux secrets du beau style, soit en prose, soit en vers (2).

Ces observations doivent suffire pour montrer combien le génie des langues anciennes était favorable aux compositions oratoires et poétiques. Il y a toutefois une question d'une

(1) *Origine et progrès du langage*, vol. IV, p. 218, 219.

(2) Le docteur Beattie, dans quelques remarques critiques sur ces vers, suppose que la pensée d'Horace est que, lorsque nous sommes dans la nécessité d'introduire un mot nouveau, nous devons avoir soin de le placer de manière que sa signification puisse être déterminée par celle des mots auxquels il se lie. Il reconnaît en même temps que ce sens se présenterait d'une ma-

nature toute différente et bien plus intéressante pour nous, c'est celle de savoir jusqu'à quel point il était favorable à la communication des connaissances scientifiques, jusqu'à quel point il pouvait servir les vues de la philosophie.

On peut remarquer, en général, que les circonstances mêmes qui donnaient aux langues anciennes un avantage si marqué dans la poésie et l'art oratoire les rendaient peu propres aux communications philosophiques; car plus l'imagination est excitée et captivée, moins l'entendement a de dispositions pour la recherche de la vérité. Il n'est pas jusqu'à ces *périodes* savantes et compliquées, que le génie des langues anciennes comportait dans une si grande mesure, et dont Cicéron a signalé les effets extraordinaires, qui n'empruntassent leur principal charme à la propriété qu'elles avaient de suspendre l'exercice calme du jugement, en attachant l'imagination, ou en enflammant les passions. En conséquence, le style oratoire qui, dans les temps modernes, a été formé sur ce modèle, bien qu'excellent quand il s'agit de mettre en avant un mauvais argument, ou, comme dit Milton, *de faire paraître bonne une mauvaise raison*, n'est guère propre, dans une assemblée populaire, à repousser les attaques d'un logicien qui vous serre de près, ni à subir l'épreuve du froid examen auquel le soumet un lecteur attentif (1).

nière beaucoup plus distincte et explicite, si les mots *novum* et *notum* avaient été transposés :

Novum si callida verbum
Reddiderit junctura notum.

« Mais la chose était, dit-il, impossible, la première syllable de *novum* étant brève, et la première de *notum*, longue. » On ne saurait être satisfait de la solution donnée à cette difficulté, lorsqu'on songe avec quelle facilité Horace (qui n'était pas obligé d'opérer exclusivement sur ces mots comme un écolier qui fait son devoir) eût pu diversifier ses expressions de mille manières, sans manquer à l'exactitude métrique, et sans encourir le reproche d'obscurité et d'ambiguïté. Ainsi, le texte littéral et l'interprétation grammaticale de la proposition ne me permettent pas de douter que la pensée d'Horace ne fût telle que je l'ai comprise.

(1) *Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,*
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt;
Veraque constituunt, quæ belle tangere possunt
Aureis, et lepido quæ sunt fucata sonore.
LUCRET. lib. I, vers. 642.

Mais ce n'est pas tout. Les *transpositions* usitées dans les anciennes langues ne pouvaient manquer de contrarier ces habitudes d'*association* dans les *mots*, qui, dans beaucoup de cas, sont le fondement de nos raisonnements, et qui nous fournissent les moyens les plus faciles de découvrir les raisonnements erronés des autres. Je m'en rapporte, pour les explications dont cette assertion peut avoir besoin, à la philosophie de la rhétorique du docteur Campbell (1), où le lecteur la trouvera pleinement confirmée par les raisons les plus ingénieuses et les plus profondes. Ces associations doivent nécessairement être beaucoup plus fortes dans une langue astreinte à une construction *analogue* que dans une langue qui admet une construction *transpositive* (2) ; et de là vient que nous sommes

(1) Tom. II, p. 93.

(2) L'abbé Girard est le premier, d'après Court de Gébelin, qui ait introduit ces deux épithètes distinctives; et comme leur usage a été généralement sanctionné par les grammairiens français de nos jours, et que je n'en trouve pas de meilleures, je continuerai de les employer. M. Du Marsais, dans son traité de la *Construction grammaticale*, met à la place de l'adjectif *analogue*, le mot *simple* ou *naturel* (Court de Gébelin, tom. II, p. 511, 512). Gébelin reproche à cette terminalogie de Girard et de Du Marsais, de préjuger une question qu'il considère comme problématique, et y substitue deux expressions de son invention (celles de construction *libre* et de construction *locale*), qui, dans mon opinion, ne valent pas mieux. Toutefois, comme ses critiques ont toujours droit à notre attention, je les transcrirai ici littéralement.

« En donnant à la construction française, ou à celle de telle autre langue « que ce soit, le nom d'*analogue*, on suppose qu'elle a plus d'analogie, de con- « formité, de rapport avec la nature, et qu'elle est la construction la plus « parfaite : et en donnant à la construction grecque et latine le nom de *trans-* « *positive*, on fait entendre que celle-ci intervertit l'arrangement naturel des « mots, qu'elle donne lieu à un ordre opposé à celui de la nature. On suppose « encore par là que la nature a un ordre fixe qui lui est propre, et dont elle « ne peut jamais s'écarter; qu'elle est déterminée invinciblement à suivre la « même route.

« Mais ces questions ont-elles été décidées ? Pouvaient-elles l'être, du moins « dans le temps où l'on commença à donner ces noms tranchants ? Ne préci- « pita-t-on pas son jugement, d'après la différence qu'on voyait entre ces « deux sortes de constructions ? Et ces noms ne pouvaient-ils pas induire en « erreur, en persuadant qu'en effet le latin renversait l'ordre de la nature au- « quel se soumettaient nos langues modernes ? » Tom. II, p. 501, 502.

Pour répondre à ces objections, je n'ai qu'à rappeler au lecteur la distinction établie, page 43, entre l'arrangement ordinaire des mots dans la conversation commune et leur déplacement dans les compositions oratoires et poétiques. Dans le premier cas (par exemple dans la phrase *fructum da mihi*, ou *donne-moi du fruit*), j'admets qu'il y a place pour des disputes qu'il n'est pas aisé de terminer; mais dans le second, je ne vois pas qu'il puisse y avoir

beaucoup plus aisément la dupe d'une absurdité en latin qu'en anglais, bien que nous comprenions également les deux langues.

On peut, en outre, démontrer aisément que le génie des langues anciennes favorisait les équivoques beaucoup plus qu'aucune langue moderne. Quelques observations judicieuses ont été faites à l'appui de cette assertion par le professeur Arthur de Glasgow. Ses remarques, ajoutées à celles qui précèdent, semblent autoriser cette conclusion générale, que si les langues modernes cèdent le pas aux langues anciennes sous le rapport de la concision, de l'harmonie et de l'arrangement plus expressif des mots, sous d'autres rapports, et de beaucoup les plus importants, les premières ont sur les secondes une supériorité décidée (1).

Je terminerai ce sujet par une observation : c'est que les langues modernes, quoiqu'apprises plus aisément, fournissent à la grammaire générale des sujets de discussion plus difficiles que les langues originales. La différence de leur structure et de celle des langues anciennes a eu pour effet de tourner l'attention des philosophes vers les recherches grammaticales, et a, de cette manière, puissamment contribué de nos jours aux progrès de la philosophie de l'esprit humain.

Un écrivain allemand, bien connu dans le monde savant (2), qui me fit l'honneur, il y a plus de vingt ans, d'assister à quelques-unes de mes leçons à l'université d'Édimbourg, ayant entendu celle où je parlai de la Dissertation de M. Smith, voulut bien m'adresser par écrit quelques critiques, à mon avis parfaitement justes, sur la dernière partie de l'Essai de M. Smith. « En comparant, dit-il, les langues anciennes et les « langues modernes, M. Smith aurait dû, en ce qui concerne « ces dernières, s'exprimer avec certaines restrictions. Car le

lieu au moindre doute. Personne assurément n'imaginera que la structure d'une période oratoire de Cicéron soit aussi *naturelle* que celle d'une proposition d'Addison ou de Voltaire.

(1) *Essai sur la construction des langues anciennes et modernes*, par le professeur Arthur. — Voyez les discours du même auteur sur différents sujets, Glasgow, 1803.

(2) Le docteur Nœhden, de l'université de Gœttingue, auteur de l'ouvrage si estimé intitulé : *Grammaire de la langue allemande à l'usage des Anglais.*

« génie des langues modernes, si nous comprenons sous cette « dénomination celles des nations civilisées d'Europe, est fort « différent. L'allemand, par exemple, présente certaines parti- « cularités frappantes qui le distinguent de la manière la plus « tranchée. Il est, à quelques égards, plus compliqué dans sa « structure grammaticale que le grec et le latin; mais ce qui « le caractérise particulièrement, c'est l'arrangement des mots, « arrangement qui, bien que complétement différent de l'ordre « naturel de la construction, est pourtant limité et déterminé « par certaines règles.

« L'arrangement artificiel des parties du discours dans la « langue allemande mérite l'attention des philosophes : il en « résulte peut-être un inconvénient dans les recherches phi- « losophiques, et on pourrait soutenir avec quelque fonde- « ment que l'obscurité du système de Kant doit, jusqu'à un « certain point, être attribuée à la langue dans laquelle il a « écrit, bien que je n'aie pas, pour mon compte, d'opinion « arrêtée à cet égard. Toujours est-il que Plattner, philosophe « allemand fort distingué, a pensé que cet ordre artificiel dans « la disposition des parties du discours était peu favorable au « style philosophique et il accordait une préférence marquée « à la disposition naturelle des mots. Il est allé jusqu'à essayer « de se servir exclusivement de cette dernière, contrairement « à la coutume généralement suivie. Mais les habitudes du « peuple allemand s'opposent tellement à cette innovation que « les ouvrages dans lesquels Plattner a introduit cet arran- « gement naturel des mots sont presque illisibles. J'ai souvent « été obligé de les laisser de côté avec une sorte de dégoût, « et je trouve beaucoup plus de peine à les lire et à les com- « prendre que je n'en trouverais dans des sujets plus difficiles « traités dans la forme ordinaire. » — Le lecteur trouvera la même question traitée avec de nouveaux développements dans la seconde édition de la Grammaire du docteur Nœhden (1).

J'ai à peine besoin d'ajouter que cette critique du docteur Nœhden n'a pas pour but de combattre le raisonnement de M. Smith; elle tend seulement à apporter certaines

(1) Londres, imprimerie de Mawman, 1807, p. 429.

restrictions aux termes dont l'auteur s'est servi pour l'énoncer; elle confirme même les spéculations de M. Smith, en ce que, l'allemand, étant évidemment compris dans l'idée qu'il se fait d'une langue originale, doit naturellement différer, dans sa construction, des langues romanes, aussi bien que de l'anglais, qui, bien que teutonique dans ses bases, a ultérieurement admis dans sa composition de nombreux éléments empruntés au normand-français, qui est lui-même un mélange du latin avec le celtique et le teutonique.

SECTION III.

Du langage considéré comme instrument de la pensée.

Il est encore un autre point de vue sous lequel on peut considérer le langage, et qui se lie étroitement avec la philosophie de l'esprit humain, je veux parler des fonctions des mots comme instruments de la pensée et de la spéculation solitaire. Par l'importance de ses applications pratiques, ce point de vue réclame la *première* place parmi les diverses branches de notre sujet; et je ne crois pas aller trop loin en avançant que si jamais un philosophe réussit enfin à coordonner un système de logique rationnelle, ce sujet formera le plus important chapitre de son ouvrage. Mais comme j'ai déjà épuisé dans mes précédentes publications ce que j'avais à dire sur ce point, et que je ne veux pas exposer mes lecteurs à l'ennui des redites, je me contenterai de les renvoyer aux passages de mes ouvrages dans lesquels je l'ai déjà examiné (1).

Quand je publiai mes premiers volumes, je n'avais pas lu encore l'ingénieux Essai de Michaelis sur l'influence des opinions sur le langage, et du langage sur les opinions (2).

(1) Voyez les *Éléments*, etc., tom. I et tom. II. — *Essais philosophiques*, 3e édit., p. 147 et suiv., 201 et suiv., 207 et suiv., 226 et suiv., 232 et suiv.

(2) Une traduction anglaise de cet Essai a été publiée à Londres en 1771, chez Johnson; mais je n'en avais pas entendu parler jusqu'à ces derniers temps où un ami a eu l'obligeance de m'en communiquer un exemplaire. J'en avais lu auparavant une traduction française, qui, ce me semble, donne le sens de l'auteur bien plus clairement que la traduction anglaise. Toutefois celle-ci, qu'on assure, dans la préface, avoir été revue par l'auteur, est enrichie d'une dissertation de Michaelis sur les avantages et la possibilité d'une

Le titre en est imposant, et piqua vivement ma curiosité; et la manière dont le sujet est traité, bien qu'elle ne réponde pas tout à fait à la grande réputation de l'auteur, doit pourtant le faire considérer comme une acquisition de quelque valeur pour la philosophie de l'esprit humain. A la premiere lecture que je fis de ce livre, je remarquai avec peine que l'auteur n'avait emprunté que peu ou point d'exemples aux sciences qui offrent au philosophe les points de comparaison les plus intéressants sur l'influence mutuelle du langage et des opinions; mais en y réfléchissant, je ne tardai pas à penser que les explications tirées des sciences relatives au monde matériel tourneraient au profit des logiciens qui cultivent la science de l'esprit; car s'il y a quelque chose d'évident, c'est que toutes les conclusions de l'auteur relativement aux erreurs produites par l'abus des mots dans la botanique et les autres branches de l'histoire naturelle, doivent s'appliquer *a fortiori* aux spéculations qui ont pour objet les phénomènes de l'esprit. Toutefois, comme cette induction ne se présentera probablement qu'à un petit nombre de lecteurs, on peut considérer cette question comme un champ de recherches toujours ouvert; et après tout ce qu'on a déjà dit sur ce point, on pourra y récolter encore une abondante moisson de remarques originales et de nouvelles critiques sur les spéculations des philosophes antérieurs. C'est là, certes, un sujet qui ne saurait être mis trop souvent sous les yeux de ceux qui étudient la philosophie.

Je suis tellement frappé de l'importance de ce sujet, considéré comme une branche de la logique, que j'ai songé un moment à réunir et à reproduire ici les différents passages de mes précédentes publications qui s'y rapportent. Mais la crainte de devenir ennuyeux m'a fait abandonner ce dessein. Je ne puis cependant me dispenser de citer les deux passages suivants, parce qu'originairement ils ont été publiés dans un autre ouvrages, et que, par conséquent, ils peuvent ne pas être connus de tous mes lecteurs; mais surtout parce

langue savante universelle, où l'on trouve quelques observations fines et profondes.

qu'ils renferment quelques indications pratiques, dont une longue expérience m'a montré l'utilité. Sous ce double rapport, ils me semblent mériter une place dans ces Éléments.

« Chacun doit avoir remarqué qu'en parlant de la mémoire (et la même observation peut s'appliquer aux autres facultés de notre esprit), une foule de métaphores, toutes plus singulières les unes que les autres, se mêlent à nos expressions. Tantôt, nous l'assimilons à une sorte de *réceptacle*, dans lequel les *images* des choses s'accumulent dans un certain ordre, tantôt notre imagination nous la représente comme des *tablettes*, sur lesquelles ces *images* s'impriment plus ou moins profondément; d'autres fois, enfin, nous la considérons, ce semble, comme quelque chose d'analogue à la *toile* du peintre. On peut trouver dans Locke même des exemples de toutes ces différentes expressions.

« L'entendement, dit-il quelque part, ne ressemble pas « mal, suivant moi, à un *cabinet*, complétement fermé à « la lumière, et n'ayant qu'une petite ouverture, pratiquée « dans le but de laisser passer les ressemblances visibles, ou « idées des objets extérieurs; *si ces peintures, en entrant « dans cette chambre obscure, s'y fixaient et s'y disposaient « dans un tel ordre qu'on pût les y retrouver au besoin*, elles « ne ressembleraient pas mal à l'entendement de l'homme, « par rapport à tous les objets de la vue, et aux idées que » nous en avons. »

« Dans un autre passage de son Essai, il a accumulé dans un petit nombre de phrases toutes ces différentes formes d'expression, passant successivement de l'une à l'autre, suivant que dans tel ou tel moment elles frappaient son imagination. « Chez quelques hommes, observe-t-il, la mémoire est fort « *tenace*, et cette qualité semble quelquefois tenir du pro- « dige. Cependant toutes nos idées, celles-là même qui ont « laissé les *empreintes* les *plus profondes*, et dans les esprits « les plus *rétentifs*, semblent éprouver un déchet continuel; « de telle sorte que si elles ne se renouvellent pas de temps « en temps par un exercice répété des sens, ou de la ré- « flexion appliquée aux objets qui les ont d'abord suggérées, « *l'empreinte s'efface*, et il vient un temps où tout a dis-

« paru. C'est ainsi que les idées, comme des enfants que « nous avons eus dans notre jeunesse, meurent souvent « avant nous, et que notre esprit nous présente l'image de « ces pierres funéraires dont le marbre et l'airain subsis- « tent, tandis que les inscriptions qui y avaient été gravées « sont effacées par le temps, et que les figures qui y étaient « sculptées tombent en poussière. *Les peintures de notre « esprit sont exécutées avec des couleurs qui passent, et si « nous ne les retouchons de temps en temps, elles s'évanouis- « sent et disparaissent.* » Il ajoute ensuite : « que souvent « une maladie *dépouille* l'esprit de toutes ses idées, et que « le *feu de la fièvre n'a besoin que de quelques jours pour « consumer et réduire en cendres ces images qui semblaient « aussi durables que si elles eussent été gravées sur le mar- « bre.* » Le langage est si pauvre qu'il est peut-être impossible, en ce qui touche la mémoire, de trouver des termes qui ne présupposent pas quelqu'une de ces hypothèses, et, pour tout philosophe éclairé, il n'en est pas une seule qui, considérée comme simple forme d'expression, ne soit admissible, puisque, dans aucun cas, au moment où il s'en sert, ses raisonnements ne portent sur le signe, mais seulement sur la chose signifiée. Quant aux matérialistes, il est à propos de leur faire remarquer que ces différentes hypothèses s'excluent réciproquement, et de leur demander si l'emploi que nos écrivains les plus corrects font indifféremment de ces *métaphores évidemment contradictoires*, ne nous autorise pas à conclure qu'aucune d'elles n'a de liaison avec la véritable théorie des phénomènes à expliquer; de sorte que ce fait ne mérite de fixer l'attention des métaphysiciens que comme un exemple familier et frappant de la puissante influence exercée par le *langage* et par nos premières associations d'idées sur nos pensées les plus abstraites (1).

« Un grammairien philosophe, d'un mérite éminent, vivement frappé des erreurs auxquelles nous sommes exposés dans la philosophie de l'esprit humain, par les imperfections de notre phraséologie moderne, a, depuis longtemps

(1) *Essais philosophiques*, p. 227, 228, 229.

recommandé de proscrire complétement les termes figurés de toutes les discussions abstraites (1). D'Alembert lui objecte qu'il faudrait pour cela créer une nouvelle langue, inintelligible pour tout le monde; et par ce motif, il conseille aux philosophes de se servir des expressions en usage, tout en se tenant en garde, autant que possible, contre les faux jugements dont elles sont fréquemment l'occasion (2). Pour moi, je crois que la création d'un langage particulier serait tout à fait impossible, du moins dans l'état actuel des sciences métaphysiques. Si, en effet, la nouvelle nomenclature était formée à l'aide de sons purement arbitraires, elle serait ridicule; si elle était composée sur le modèle de celle qui a été récemment introduite en chimie, elle ne servirait, suivant toutes les probabilités, qu'à systématiser une foule d'hypothèses, aussi peu fondées que celles dont nous cherchons à nous débarrasser.

« Aucun de ces écrivains n'a songé au seul remède véritablement efficace à apporter à cet inconvénient, et qui consiste à *varier*, de temps en temps, les métaphores que nous employons, de manière à empêcher l'une d'entre elles d'acquérir sur les autres, soit dans notre propre esprit, soit dans l'esprit de nos lecteurs, un ascendant illégitime. C'est, en effet, par l'emploi exclusif de quelque figure favorite, que les penseurs inattentifs sont peu à peu conduits à prendre des analogies plus ou moins éloignées pour une théorie légitime (3). »

Je me suis attaché à suivre cette règle générale dans tout le cours de ces Éléments, et je me suis exprimé à peu près de la même manière, en traitant de la mémoire (4). En même

(1) Du Marsais, article *Abstraction*, dans l'*Encyclopédie*.

(2) *Mélanges*, tom. V, p. 30.

(3) *Essais philosophiques*, p. 232 et suiv., 3e édit.

(4) « Telle est, à la vérité, la pauvreté du langage qu'il est impossible de « parler sur ce sujet sans employer des expressions qui supposent quelque « théorie de ce genre. Mais il faut bien se souvenir que toutes ces expressions « sont purement figurées et ne fournissent aucune explication des phéno- « mènes auxquels elles se rapportent. C'est en partie pour rappeler au lecteur « cette remarque que j'ai eu soin d'éviter en ces matières un langage trop « uniforme; parce que me voyant forcé d'user d'expressions métaphoriques « et analogiques, je voulais au moins ne marquer pour aucune une sorte de « préférence; et il est même possible que cette précaution m'ait conduit à des

temps, j'avoue que lorsque je publiai mon premier volume, je n'étais pas encore pénétré de l'importance de cette règle, et que je songeais alors à essayer d'introduire diverses innovations dans la phraséologie commune de la métaphysique. J'ai même dit un mot dans ce sens à la fin de la section IV du chapitre IV (1). Mais après de plus mûres réflexions, j'ai abandonné ce projet pour adopter une méthode moins ambitieuse, et, je l'espère, un peu plus sage. Le lecteur comprendra aisément en quoi elle consiste, s'il parcourt les observations préliminaires placées en tête de mon second volume. Ce qui contribua le plus à m'ouvrir les yeux à ce sujet, ce fut un passage des *Mélanges* de d'Alembert, que je ne puis me dispenser de citer ici, pour ajouter le poids de son autorité aux préceptes logiques dont l'application me paraît si essentielle.

« En général, il est beaucoup plus simple, et par conséquent plus utile, de se servir dans les sciences des termes reçus en fixant bien les idées qu'on doit y attacher, que d'y substituer des termes nouveaux, surtout dans les sciences qui n'ont point ou qui n'ont guère d'autre langue que la langue commune, ou dont les termes sont assez généralement connus, comme la métaphysique, la morale, la logique et la grammaire; il en coûte moins au commun des hommes de réformer leurs idées que de changer leur langage. Il faut du moins, si la nécessité oblige à créer de nouveaux termes, n'en hasarder qu'un très-petit nombre à la fois, pour ne pas rebuter par une langue trop nouvelle ceux qu'on se propose d'instruire. On doit en user pour changer la langue des sciences, comme pour notre orthographe, qui, quoique très-vicieuse et pleine d'inconséquences et de contradictions, ne pourra cependant être réformée que peu à peu, et comme par degrés insensibles; les changements trop considérables et trop nombreux qu'on voudrait y faire tout à coup ne serviraient qu'à perpétuer le mal au lieu d'y remédier. *Hâtez-vous lentement*, doit

« changements de métaphores trop brusques et trop fréquents, si on les en-« visage sous le point de vue de l'élégance du style. » *Éléments de la phil. de l'esprit humain*, tom. I, p. 306.

(1) Tom. I, p. 154.

être, ce me semble, la devise de presque tous les réformateurs (1). »

Ce passage me frappa vivement. Je reconnus que d'Alembert avait mieux vu que la plupart des philosophes français de son temps combien l'emploi inconsidéré du langage comme instrument de la pensée est propre à engendrer des jugements erronés, notamment dans les recherches métaphysiques. Les différentes remarques semées dans ses ouvrages me prouvèrent qu'il était entré complétement dans l'esprit des observations de Locke sur cet important sujet, bien qu'il y eût été conduit par ses propres réflexions, et sans rien emprunter à son illustre prédécesseur. Voici comment il s'exprime dans une occasion : « Nous ressemblons, bien plus souvent que nous ne le croyons, à cet aveugle-né qui disait que la couleur *rouge* lui paraissait devoir tenir quelque chose du son de la *trompette*. Il est facile, ce me semble, de trouver la raison de ce jugement si bizarre et si absurde. L'aveugle avait entendu dire souvent du son de la trompette (qu'il connaissait) que c'était un son *éclatant;* il avait entendu dire aussi que la couleur rouge (qu'il ne connaissait pas) était une couleur *éclatante:* ce même mot, employé à exprimer deux choses si différentes, lui avait fait croire qu'elles avaient ensemble de l'analogie. Voilà l'image de nos jugements en mille occasions, et un exemple bien sensible de l'influence des langues sur les opinions des hommes (2). »

Quand d'Alembert citait cette anecdote, évidemment il ignorait qu'elle était d'origine anglaise, et qu'elle a été rapportée pour le même but dans l'*Essai sur l'entendement humain.* « Un aveugle, ami de l'étude, qui avait fortement appliqué son attention aux objets visibles, et avait eu recours à ses livres et à ses amis pour obtenir quelques explications sur les noms les plus usuels servant à exprimer la lumière et les couleurs, se vanta un beau jour de comprendre ce que signifiait le mot *écarlate.* Sur quoi un de ses amis lui demandant ce

(1) *Mélanges*, tom. V, p. 31.

(2) Comme je n'ai pas sous la main les OEuvres de d'Alembert, je ne puis indiquer l'endroit où se trouve ce passage; mais comme il est transcrit de ma main, je puis garantir l'exactitude de la citation.

que c'était que l'*écarlate*, l'aveugle lui répondit que c'était comme le son d'une trompette (1). »

Je ne puis abandonner ce sujet sans faire remarquer combien d'Alembert est malheureux dans la théorie qu'il propose pour expliquer la méprise de cet aveugle. Une explication beaucoup plus simple se présente immédiatement à un Anglais, à savoir : d'une part, la couleur *rouge* de l'uniforme militaire, et d'autre part, le rang distingué que la trompette a occupé de tout temps parmi les instruments de musique employés à la guerre.

L'effet puissant que devait produire sur l'ouïe d'un aveugle le *son d'airain* de la trompette, accompagnant, dominant même les autres instruments de musique guerrière, a dû naturellement être pour lui un signal qui annonçait quelque pompeuse parade militaire ; et telle est la force de l'association entre les deux idées d'écarlate et de profession militaire que parmi le peuple *habits rouges* et *soldats* sont des termes synonymes. Dryden a même introduit cette expression populaire dans sa poésie :

> The fearful passenger who travels late,
> Shakes at the moonshine shadow of a rush,
> And sees a *red-coat* rise from every bush (2).

Je suis porté à croire que d'Alembert lui-même aurait préféré cette solution à celle qu'il a proposée, si l'*écarlate* avait été la couleur de l'uniforme en France (3), ou si la couleur indiquée par l'aveugle, au lieu d'être l'écarlate, eût été le blanc.

(1) *Essai sur l'entend. hum.*, liv. III, chap. IV, sect. II.

(2) « Le voyageur craintif tremble à la vue de l'ombre d'un roseau et voit un « *habit rouge* dans chaque buisson. » « Dans la première croisade, dit M. Gibbon, toutes les croix étaient rouges ; dans la troisième, les Français seuls conservèrent cette couleur, pendant que les Flamands adoptaient des croix vertes, et les Anglais des croix blanches. Cependant aujourd'hui, en Angleterre, le rouge semble toujours la couleur favorite, et pour ainsi dire la couleur nationale de nos drapeaux et de nos uniformes. » *Décadence et chute*, etc., tom. XI, p. 11.

(3) J'avais toujours pensé que cette explication devait se présenter immédiatement à l'esprit de tout Anglais capable de la plus légère réflexion, lorsque j'ai rencontré le passage suivant d'un Essai sur la tragédie, par Horace Walpole.

« Lorsque le professeur aveugle, Sandérson, a dit qu'il se représentait « l'écarlate à peu près comme le son de la trompette, cela prouve qu'on lui « avait dit que l'écarlate était la plus vive des couleurs, mais cela montre en

Quelque opinion qu'on se forme sur ce point, qui est d'ailleurs de peu d'importance, d'Alembert n'en mérite pas moins des éloges pour avoir si ingénieusement cité cette anecdote comme exemple de l'influence puissante du langage sur la pensée. L'imagination de Locke paraît aussi en avoir été vivement frappée sous le même point de vue ; car il y a fait plus d'une fois allusion dans différentes parties de son Essai.

SECTION IV.

Observations diverses sur le langage.

Les écrivains récents qui se sont occupés de la question du langage ont principalement dirigé leur attention sur l'étude étymologique des différentes langues, comme propre à éclairer nos recherches sur l'origine et les migrations des races humaines. Comme ce sujet ne paraît avoir, au premier abord, qu'un rapport fort éloigné avec la philosophie de l'esprit humain, je n'y consacrerai que quelques remarques détachées. Plusieurs d'entre elles, si je ne m'abuse, ne paraîtront pas cependant tout à fait étrangères à l'objet de cet ouvrage.

Le premier écrivain de marque qui ait ouvert la voie à ces spéculations étymologiques est Leibnitz, dont les œuvres contiennent, en assez forte proportion, diverses considérations sur cette branche des connaissances. Dans sa première publication sur ce sujet, publication qui forme le premier article du premier volume des *Mémoires de l'Académie de Berlin*, il a déterminé avec beaucoup de clarté et de concision les importants résultats auxquels, dans son opinion, cette étude doit conduire, et indiqué le principe fondamental qu'il se proposait de suivre dans ses recherches. Je me contenterai de citer le paragraphe qui sert d'introduction ; mais le Mémoire tout entier mérite de fixer l'attention de ceux que ces questions intéressent.

« même temps qu'il n'en avait pas une autre idée. »—*Pensées sur la Tragédie*, par Lord Orford. Voyez ses Œuvres, tom. II, p. 309.

Cette citation, disons-le en passant, peut servir à prouver qu'il ne faut pas trop se fier aux anecdotes du noble auteur, même lorsqu'il parle de ses propres contemporains. Son inexactitude, dans cette circonstance, est d'autant plus surprenante qu'il avait été lui-même élève de Sanderson, et avait vécu avec lui dans des relations d'intimité, pendant qu'il étudiait à Cambridge.

« Cum remotæ *gentium origines* historiam transcendant, « *linguæ* nobis præstant veterum monumentorum vicem. Et « vetustissima linguarum vestigia supersunt in nominibus flu- « viorum atque silvarum, quæ mutatis accolis plerumque « persistunt; proximæ sunt locorum ab hominibus constitu- « torum appellationes; quanquam enim multæ villæ, multa « oppida a conditoribus nominentur, quod in Germania valde « est frequens, quæ serius exculta est; alia tamen loca a situ, « a proventu, a cæteris qualitatibus appellantur, et vetustio- « rum difficilis est etymologia. Nomina enim vetera hominum, « quorum nulla Germaniæ gens plura Frisiis retinuit, ducunt « nos in sacraria, ut sic dicam, veteris linguæ. Illud enim « pro axiomate habeo, *omnia nomina quæ vocamus propria,* « *aliquando appellativa fuisse*, alioqui ratione nulla consta- « rent (1). Itaque quoties vocabulum fluminis, montis, silvæ, « gentis, pagi, oppidi, villæ, non intelligimus, intelligere « debemus ab antiqua nos lingua discessisse (2). »

En d'autres endroits de ses ouvrages, Leibnitz insiste sur l'ignorance où nous laissent les souvenirs historiques à l'égard des migrations primitives de l'espèce humaine, et établit solidement ce principe, aujourd'hui admis par les philosophes les plus sensés, que, si jamais quelque lumière nouvelle doit éclairer cette partie de l'histoire de l'humanité, c'est de ces recherches étymologiques, fécondées par une érudition étendue et guidées par un jugement droit et discret, qu'il faut surtout l'attendre.

A l'appui de cette idée, je citerai un passage de M. Horne Tooke, auteur dont l'opinion doit être prise en grande considération dans toutes les discussions étymologiques, et que son bon sens naturel a souvent empêché de s'égarer dans ces ressemblances et ces analogies chimériques qui ont si puissamment influé sur les théories du plus grand nombre de ses

(1) *Alioqui ratione nulla constarent.* « Autrement, ils existeraient sans qu'il y eût aucune raison de leur existence. »

Leibnitz semble ici faire allusion à son fameux principe de *la raison suffisante*, et vouloir dire que, si les premiers noms propres n'avaient pas été descriptifs ou significatifs, il n'y aurait pas eu de *raison* ou de motif qui déterminât leurs inventeurs à choisir un son plutôt qu'un autre.

(2) *Miscellan. Berolin*, 1710, p. 1.

prédécesseurs dans cette branche de la philologie. Je ne rapporte ce passage que comme une preuve de la confiance avec laquelle, dans l'opinion de Tooke, nous pouvons raisonner sur les migrations de notre espèce dans les temps les plus reculés, d'après les affinités qui existent entre les langues parlées sur les différents points du globe.

« Les étymologistes soit italiens, soit latins, sont tombés « dans une grande méprise, en supposant que tout l'italien « devait se trouver dans le latin, et tout le latin dans le grec ; « car il en est tout autrement. Le grec forme la masse princi- « pale et comme le fondement du latin ; mais une grande « partie du latin dérive de la langue de nos ancêtres du « Nord, entée sur le grec. Pour toute cette partie du latin que « le grec ne saurait fournir, c'est à nos langues du Nord que « l'étymologiste doit recourir ; et c'est là qu'il la trouvera avec « autant de facilité que d'évidence, sans détours, sans subtilités, « sans torturer ni forcer ridiculement le sens des mots. Nous « n'avons donc pas besoin du témoignage des historiens, pour « affirmer que les fondateurs de la république romaine et de « la langue latine venaient, non de l'Asie, mais du nord de « l'Europe ; car *le langage ne peut mentir ;* et du langage de « chaque nation nous pouvons avec certitude induire son ori- « gine. C'est ainsi que, n'y eût-il aucune relation historique « du fait, et supposé même qu'un autre Virgile et un autre « Denis eussent fait venir, soit en prose soit en vers, un « autre Énée d'une autre Troie pour fonder la moderne Ita- « lie, après la destruction de l'empire romain, en dépit de « ces fausses histoires et du silence même de l'histoire, nous « serions fondés à conclure avec certitude, de la langue « toujours une de ce pays (laquelle ne peut pas mentir), que nos « ancêtres du Nord ont fait une nouvelle irruption également « heureuse en Italie, et ont greffé leur propre langue sur le « latin, comme ils l'avaient entée auparavant sur le grec ; car « tout ce qui, dans l'italien, ne peut être aisément ramené au « latin, peut l'être très-bien à nos langues du Nord (1). »

(1) *Récréations de Purley*, tom. II, p. 140, 4e édition. — Leibnitz fait la même observation dans le Mémoire cité plus haut : « Ex Celtis, id est, Ger- « manis Gallisque, Alpes Pyrenæosque transgressis, Italiam et Hispaniam

On peut, je crois, s'attendre à d'importantes découvertes dans cette branche de la littérature, à mesure que des communications toujours plus étendues seront ouvertes entre les différents peuples, et que l'on étudiera avec plus de soin les affinités des langues. Celles qui ont déjà été constatées entre quelques-unes des langues en apparence les plus éloignées et les plus opposées suffisent pour démontrer combien peu nous connaissons les migrations de notre espèce; et si elles ne suffisent pas encore pour nous donner une preuve directe de la commune origine des différents habitants du globe, elles tendent incontestablement, à mesure qu'on les approfondit davantage, à ajouter de nouvelles présomptions en faveur de cette opinion.

Toutefois, pour que l'étude des affinités des langues fournisse un fondement solide à nos conclusions, il est nécessaire que ceux qui s'y livrent, prenant en considération les limites des facultés humaines, se tiennent en garde contre le danger de voir leurs travaux frappés de stérilité, s'ils prétendaient atteindre un but qui dépasse tout à fait la portée de notre esprit. La connaissance grammaticale et critique d'un petit nombre d'idiomes leur fournirait plus de matériaux utiles que le don miraculeux des langues que supposent les travaux d'Adelung et de quelques-uns de ses successeurs (1). En m'exprimant ainsi, je n'entends rien retrancher au mérite si universellement reconnu de ces prodiges

« habitatores accepisse credibile est, longe ante illos qui memorantur Livio « Gallorum posteriorum adventus. Aborigines Italiæ intelligo, id est incolas « Græcis, Lydis, Phrygibus, Phœnicibus aliisque mari advectis antiquiores. « Nam antiquissimæ migrationes omnes terra factæ sunt, serius et ægre ma- « gna multitudo navigavit : quanquam Tacito contrarium exciderit. Græcorum « deinde multæ in Italia maritimæ coloniæ conditæ sunt ; inde lingua latina « ex celtica græcaque mistis nata. Postea pars Italiæ citerior Galliæ cisal- « pinæ, ulterior Magnæ Greciæ nomen tulit ; in medio Latini et Tusci cum « vicinis plurimum utrinque trahebant. Hetruscam antiquam non intelligi- « mus, ac quæ ipsius in lapidibus nonnullis supersunt ne legimus quidem. » — P. 10.

Voyez aussi sur ce sujet le *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, avec le *Discours préliminaire*, dans le sixième volume du *Monde primitif* de Court de Gébelin.

(1) Je l'appelle un *don miraculeux*, parce qu'en parcourant des tables telles que celles qu'on trouve dans le supplément à l'*Encyclopædia britannica* (voyez l'article *Langues*) je ne puis qu'admirer des facultés dont j'avoue sincèrement être complétement privé.

littéraires. Ce qu'ils ont fait était nécessaire pour préparer la voie aux entreprises plus modestes de leurs successeurs. Les grands traits une fois esquissés, et les limites des principales branches du sujet une fois fixées, il doit être beaucoup plus aisé pour les travailleurs en sous-œuvre de compléter les détails. On peut beaucoup espérer, car il a déjà été beaucoup fait par ces missionnaires en pays étrangers, qui, au milieu d'occupations plus importantes, ont cru employer très-dignement leur temps en étudiant avec soin les langues parlées chez les nations qu'ils désiraient convertir. On sait tout ce qu'ils ont fait dans l'Inde, où ils ont traduit les saintes Écritures en différentes langues, même dans la langue sacrée des brahmes, et je soupçonne qu'en ce moment plusieurs de ces missionnaires ont une connaissance plus intime et plus familière de ces langues qu'aucun des savants qui ont visité l'Orient avant eux.

D'un autre côté, il est impossible de ne pas se laisser aller à un peu de scepticisme à l'égard des recherches étymologiques, lorsqu'elles portent sur des langues qui ne sont accessibles qu'à un petit nombre de curieux; les subterfuges auxquels on a recours pour appuyer des théories de ce genre étant d'autant plus faciles que l'obscurité qui enveloppe le sujet est plus profonde. Quand je parle de *subterfuges*, je ne veux, en aucune façon, dire qu'ils sont toujours volontaires et coupables. C'est une faiblesse naturelle et bien pardonnable de s'exagérer la valeur du peu qu'on sait dans une science qui n'est possédée que par quelques hommes; et un *adepte* peut aisément être excusé, lorsqu'en en discutant devant le public son sujet favori, il prend un ton plus confiant qu'il ne le ferait certainement si la question qu'il traite était accessible à tout le monde. Ajoutons que lorsque l'esprit est une fois infatué d'une théorie, il s'attache avec ardeur à la moindre apparence qui semble la favoriser, et qu'en général, il est la première dupe du système qu'il a créé (1). Je me sou-

(1) Pour prémunir mes jeunes lecteurs contre le penchant à ajouter foi, avec trop de facilité, aux séduisantes théories des étymologistes, je citerai ici la sage opinion exprimée par un écrivain qui, de tous nos contemporains, était le juge le plus compétent en ces matières par les grandes découvertes

viens encore du retentissement universel qu'eurent les spéculations du savant et respectable général Vallancey, lorsqu'il essaya de démontrer qu'il y avait une analogie frappante entre le celtique et la langue parlée par les anciens Phéniciens. Plaute nous a conservé un spécimen de cette langue dans une

dont nous lui sommes redevables J'ai à peine besoin de dire que je veux parler de sir William Jones.

« L'étymologie est, sans doute, d'une certaine utilité dans les recherches « historiques, mais c'est là une méthode de démonstration si trompeuse que, « pour un fait qu'elle éclaire, il en est mille qu'elle obscurcit, et elle touche « au ridicule bien plus souvent qu'elle ne conduit à de solides conclusions; il « est rare qu'elle trouve les éléments d'une conviction *intrinsèque* dans la res- « semblance positive des sons et dans la similitude des lettres, mais en « l'absence de ce genre de démonstration, elle peut souvent s'appuyer in- « contestablement sur des preuves d'une évidence extrinsèque. Nous savons « *a posteriori* que les mots *fitz* et *hijo*, par la nature même des deux dialectes « auxquels ils appartiennent, sont dérivés de *filius*; que le mot *uncle* vient « de *avus*, et *stranger* de *extra*; que *day, jour*, dérive, au travers de l'italien, « de *dies*, *rossignol* de *luscinia*, ou le chanteur des bois : que *scturo*, *écu-* « *reuil* et *squirrel*, sont composés de deux mots grecs renfermant une sorte « de description de cet animal. Ces étymologies, bien que non démontrées *a* « *priori*, n'en serviraient pas moins à prouver, si une telle preuve était néces- « saire, une connexion entre les différents membres d'un grand empire. « Mais lorsque nous dérivons notre mot *hanger*, ou *épée courte*, du persan, « parce que des voyageurs ignorants prononcent ainsi de travers le mot « *khanjer*, qui, en fait, désigne une arme toute différente, ou du grec le mot « *sandal-wood*, parce que les *sandales* étaient quelquefois faites de ce bois, « nous n'avançons en rien la démonstration de l'affinité des nations, et nous « ne faisons qu'affaiblir les preuves bien meilleures qu'on peut en donner (*).»

On voit par cette citation combien sont trompeuses les conclusions relatives à l'affinité des différentes langues, lorsqu'elles ne reposent que sur la similitude ou même l'identité des sons, sans s'appuyer en même temps sur des considérations collatérales. On voit en même temps avec quelle confiance on peut rapporter quelquefois l'origine d'un mot à un autre mot, appartenant à une autre langue, bien qu'il n'y ait pas une seule lettre commune à ces deux mots, en ayant égard à la permutation systématique d'une lettre en une autre que l'on observe souvent dans les langues qui ont entre elles quelque parenté. Par conséquent, cette étude, pour être poursuivie avec succès, suppose une connaissance parfaitement exacte des langues comparées, avantage qui n'est possédé que par le petit nombre des étymologistes. L'un d'entre eux, assez connu et d'une sagacité incontestable, va jusqu'à considérer ce qui lui manque à cet égard comme favorable à ses recherches. « Dans les langues modernes, en assez petit nombre, que j'ai essayé de « parler, dit M. Whiter, dans le français, l'italien, l'allemand et l'espagnol, « je n'ai jamais pu acquérir de l'aisance et du naturel; néanmoins, cette cir- « constance même a été favorable à mes recherches; *je me suis efforcé de* « *suppléer par le nombre à ce qui me manquait du côté de la perfection, et*

(*) *OEuvres* de sir William Jones, tom. I, p. 20.

de ses pièces, où il fait parler le Carthaginois Hannon dans l'idiome de son pays : et dans l'opinion de quelques-uns de ceux qui ont consacré le plus de temps à l'étude des langues celtiques, notre auteur aurait aussi démontré avec un plein succès l'identité de ce fragment phénicien avec l'irlandais, en tenant compte toutefois des changements que ces langues doivent avoir subis pendant un laps de temps si considérable, ainsi que des altérations que les passages carthaginois de la pièce de Plaute doivent avoir éprouvées par suite des méprises et de l'ignorance des copistes.

A l'appui des conclusions auxquelles Vallancey a été conduit par cette découverte, on a observé en outre que les lettres phéniciennes introduites par Cadmus en Grèce étaient (d'après Tacite et Pline) au nombre de seize, et que l'alphabet irlandais en compte dix-sept (1). Il est à remarquer aussi que, dans l'alphabet irlandais, les voyelles ne viennent qu'après toutes les consonnes, et qu'en ce point il ne ressemble à aucun alphabet connu, si ce n'est aux alphabets libyen et phénicien (2).

On a objecté que si les Irlandais avaient reçu leurs lettres des Phéniciens ils auraient, comme les Phéniciens, écrit de droite à gauche. Mais en l'examinant de près, cette objection même semble favorable à l'hypothèse en question. Il n'y a pas de doute que les Grecs reçurent leurs lettres des Phéniciens. Par conséquent nous devons supposer qu'au temps de Cadmus ils écrivaient de droite à gauche, comme le faisaient les Phéniciens ; et cependant on sait que, dès le temps d'Hérodote,

« *quand j'ai su tout ce que je pouvais apprendre d'une langue, j'ai passé à* « *une autre.* En procédant ainsi, j'ai pu aller assez vite, et en comparant « un grand nombre de langues, j'ai pu me faire une idée des affinités de « toutes. » (Introduction à l'*Etymologicon magnum*, ou *Dictionnaire étymologique universel* de M. Whiter, avec des exemples tirés de différentes langues : de l'anglais, du gothique, du saxon, de l'allemand, du danois, etc., etc.; du grec, du latin, du français, de l'italien, de l'espagnol, du gaélique, de l'irlandais, du breton, etc.; des dialectes sclavons, et des langues orientales, à savoir de l'hébreu, de l'arabe, du persan, du sanscrit, du bohémien, du copte, etc., etc. Cambridge, 1800). — Si les autres polyglottes étaient aussi sincères, je ne doute pas qu'ils ne fissent le même aveu.

(1) *Grammaire de la langue irlandaise*, par le général Vallancey.

(2) Vallancey, *Collectanea de rebus hibernicis*, tom. II, p. 194.

les Grecs écrivaient de gauche à droite (1), car en parlant des Égyptiens, cet historien remarque, comme une particularité extraordinaire, qu'ils écrivaient en sens contraire. Les Irlandais ont donc pu aussi, dès la plus haute antiquité, écrire de droite à gauche, et changer ensuite de système comme les Grecs. Quelques-unes des inscriptions irlandaises de New Grange (2) sont écrites de droite à gauche et de gauche à droite alternativement, ainsi que plusieurs anciens manuscrits irlandais. Les Grecs appelaient cette manière d'écrire *boustrophedon*, parce qu'elle ressemblait à la marche d'une charrue, et le général Vallancey nous dit que les Irlandais l'appellent *le pas des moissonneurs* (3).

Une autre circonstance qui, suivant ces auteurs, mérite d'être remarquée, c'est que les Irlandais, comme les Égyptiens, ont des caractères sacrés et des caractères populaires ou profanes. Les caractères sacrés sont appelés *ogham*, et ressemblent, dit-on, beaucoup aux caractères de *Persépolis* (4). Nous apprenons par la correspondance du général Vallancey et de sir William Jones que ce mot *ogham* ou *agam* exprime dans la langue sanscrite des *connaissances mystérieuses* (5);

(1) Euterpe, XXXVI.

(2) New Grange, près Drogheda, comté de Meath, où se trouvent les plus anciennes inscriptions d'Irlande. *Collectanea de rebus hibernicis*, tom. II, p. 210.

(3) *Ibid.*, p. 326.

(4) « Les caractères irlandais appelés *ogham* ont beaucoup de rapport avec ceux de Persépolis. » Bailly, *Lettres sur l'Atlantide*, p. 458.

(5) Je me permettrai d'observer, avec toute la déférence due à un nom si illustre, que l'appui que sir William Jones a donné aux spéculations du général Vallancey, ainsi que les nombreux Mémoires sur les îles sacrées de l'Ouest, de son spirituel ami, l'infatigable, mais trop crédule, major Wilford, ont beaucoup contribué à l'intérêt général que les rêves du savant irlandais ont un instant excité.

La citation suivante, tirée des discours de sir William Jones à la Société de Calcutta, fera mieux comprendre et justifiera ma remarque.

« On a observé que l'écriture de Persépolis offre une étroite ressemblance « avec celle que les Irlandais appellent *ogham*; en sanscrit, le mot *agam* « signifie *connaissance mystérieuse*; mais je n'oserais pas affirmer que ces « deux mots aient une origine commune. Je veux seulement établir que si « les caractères en question étaient réellement alphabétiques, ils étaient pro- « bablement secrets et à l'usage exclusif du corps sacerdotal, ou peut-être « de purs chiffres dont les prêtres seuls avaient la clef. » *OEuvres* de sir William Jones, vol. I, p. 86.

« Le colonel Vallancey, dont les savantes recherches dans le domaine de

et quant au mot même de *sanscrit*, on a établi d'une manière certaine, sur l'autorité des savants les plus versés dans la langue celtique, qu'il signifiait dans l'idiome gaélique un *écrit ancien* (1).

Le magnifique legs que M. Henri Flood (le célèbre orateur du parlement irlandais) a fait au collége de la Trinité, à Dublin, avait particulièrement pour objet d'encourager les travaux consacrés à l'explication de ces faits aussi problématiques qu'intéressants (2). Sir Laurence Parson rapporte que « il a souvent entendu M. Flood exprimer ses regrets de « ce que, tandis que dans l'Orient des hommes habiles s'oc- « cupaient à colliger et à traduire, avec une activité si « louable, les anciens écrits des habitants des régions si- « tuées entre l'Indus et le Gange, aucune tentative n'était « faite pour lier leurs recherches à celles de nos antiquaires « celtiques. Il pensait qu'un grand nombre de vérités de l'his- « toire ancienne devaient se trouver à ces deux extrémités « du monde ; que les lumières se réfléchiraient de l'une sur « l'autre, et nous conduiraient à une connaissance plus cer- « taine de l'histoire primitive de l'homme (3). »

Près de vingt années se sont écoulées depuis cette publication de sir Laurence Parson, et, durant tout ce temps, je n'ai pas appris qu'aucun progrès ait été fait dans les recherches que le legs de M. Flood était destiné à encourager. On peut en conclure, ce semble, que les découvertes qu'il avait prédites avec tant de confiance n'ont pas répondu à son attente ; ou plutôt, que les faits sur lesquels il s'appuyait, comme sur autant de principes, n'ont pas été confirmés par une vérifica-

« l'ancienne littérature de l'Irlande présentent un si haut intérêt, m'assure « que *crishna* en irlandais signifie le soleil, et nous voyons que les poëtes « romains considéraient Apollon et le Soleil comme la même divinité. Je « suis, à la vérité, porté à croire que, non-seulement *Crishna* et *Vishna* « mais même *Brahma* et *Siva*, lorsqu'ils sont unis et qu'ils sont représentés « par le mot mystique O'M, servaient, chez les premiers idolâtres, à dési- « gner la flamme solaire, etc., etc. » *Ibid.*, p. 268. « Ce mot mystique, nous « dit-il dans une autre partie du même discours, ne s'échappe jamais des « lèvres du pieux Hindou ; il se contente de le méditer en silence. »

(1) *Ancienne métaphysique*, tom. IV, p. 348.

(2) La rente annuelle que M. Flood a léguée dans ce but est de 5,000 livres. *Observations de sir Laurence Parson sur le legs de M. Flood*, p. 70.

(3) *Ibid.*, p. 55, 56.

tion plus scrupuleuse. Il n'est guère possible, d'ailleurs, de douter que cette vérification n'ait été faite, lorsque l'on sait combien de savants versés dans la langue celtique (soit irlandais, soit écossais) ont visité l'Inde dans cet intervalle.

Après cette issue d'une entreprise qui promettait tant, il n'est pas étonnant que le scepticisme touchant les spéculations des polyglottes contemporains n'ait fait que s'accroître, au lieu de diminuer.

Le silence gardé pendant longtemps sur cette question a été si profond qu'elle serait probablement tombée dans un complet oubli, si le legs patriotique de M. Flood n'avait perpétué le souvenir des écrits du général Vallancey. Quant à la génération qui s'élève, ces quelques mots sur l'histoire de cette déconvenue philologique ne lui seront peut-être pas tout à fait inutiles.

SECTION V.

Observations diverses sur le langage. — Suite.

Parmi les autres spéculations qui ont trouvé faveur auprès de nos modernes philologues, je ne dois pas oublier de mentionner une opinion qui, d'après un dialogue de Platon, paraît avoir été soutenue par quelques-unes des écoles philosophiques de l'ancienne Grèce. Cette théorie prétend qu'en vertu du principe que rien n'existe sans une *cause*, ou, comme Leibnitz s'exprime, sans une *raison suffisante*, nous devons conclure que les sauvages qui, les premiers, imposèrent des *noms* aux objets qui les environnaient furent déterminés dans le choix des différents sons par la ressemblance ou l'analogie qu'ils imaginaient entre le son et la chose qu'il devait représenter. Ceci se comprend aisément en ce qui touche aux objets sonores, et en fait on pourrait en citer plusieurs exemples empruntés à toutes les langues. C'est ainsi qu'en anglais nous disons qu'un serpent *siffle* (*to hiss*), qu'une mouche *bourdonne* (*to buzz*), qu'un lion *rugit* (*to roar*), qu'un âne *brait* (*to bray*), qu'un coq *coqueline* (*to crow*). Dans ces

cas, et dans tous les cas semblables, on peut, en toute sûreté, admettre la théorie en question.

Mais lorsqu'il s'agit d'objets perçus seulement par la vue, et surtout de choses intellectuelles et morales, l'application de cette théorie rencontre beaucoup plus de difficultés. Toutefois, même dans ce cas, on a pensé qu'une certaine analogie, obscure, il est vrai, et lointaine avait été aperçue entre la chose et son nom primitif. Pour le prouver, on a donné une assez longue liste de sons articulés ayant la même signification dans un grand nombre de langues, bien que les choses que ces sons représentent semblent n'avoir aucune relation avec les objets de l'ouïe. On a supposé que le mécanisme des organes au moyen desquels ces mots sont prononcés avait quelque analogie avec les qualités distinctives des objets désignés par ces sons, et que cette circonstance avait dû suffire, toutes choses égales d'ailleurs, pour déterminer le choix des premiers hommes (1). C'est ainsi que le président de Brosses

(1) Aulu-Gelle, dans le passage suivant, a essayé d'établir une relation entre la configuration des organes et l'émission de la voix dans la prononciation des monosyllabes *vos* et *nos*, et la signification respective de ces deux mots. Ses raisonnements ont une ressemblance remarquable avec ceux de quelques écrivains français.

« Une question qui a été souvent agitée parmi les philosophes, c'est celle de savoir si les noms sont les signes naturels des choses, ou s'ils leur ont été imposés par hasard. P. Nigidius a soutenu à ce sujet, dans ses Commentaires littéraires, que les mots, tant ceux qu'on appelle noms propres que les noms appellatifs, ont été attachés aux objets, non par suite de quelque circonstance accidentelle, mais en vertu d'une certaine impulsion instinctive de la nature. Il donne différentes preuves pour établir que les mots sont des signes naturels plutôt que des signes arbitraires. Je me contenterai de citer celles qui suivent, comme les plus ingénieuses et les plus curieuses. Quand nous disons *vos*, observe-t-il, nous exécutons un certain mouvement des organes de la parole, correspondant à la signification du mot; c'est-à-dire que nous avançons peu à peu les lèvres, et que nous chassons notre souffle vers les personnes auxquelles nous nous adressons. Lorsqu'au contraire nous prononçons le mot *nos*, il n'y a aucune expulsion du souffle, aucun mouvement en avant des lèvres; nous dirigeons en sens contraire et comme en nous-mêmes le mouvement des lèvres et du souffle. On peut remarquer la même particularité quand nous disons *ego* et *tu*, ou *mihi* et *tibi*. Car de même que, lorsque nous exprimons par signes notre assentiment ou notre refus au sujet d'une demande qui nous est faite, le mouvement de la tête et des yeux a quelque analogie avec la chose signifiée, de même, dans les mots dont nous avons parlé, nous pouvons observer, si je puis m'exprimer ainsi, l'instinctive gesticulation de la bouche et de la poitrine. Les mêmes remarques s'appliquent aux mots correspondants dans la langue grecque. » A. Gellius, *Noct. Atticæ*, lib. X, c. 4.

admet que, dans la plupart des langues, *st* marque la stabilité ou le repos; *fl* la fluidité, etc. Des imaginations analogues avaient, il y a déjà longtemps, trouvé place dans la froide tête du mathématicien Wallis, qui, dans sa Grammaire de la langue anglaise, signale comme un des mérites distinctifs de notre langue le grand nombre des mots commençant par des combinaisons de lettres qui expriment naturellement les choses signifiées. « Notandum autem est in vocibus linguæ nostræ « nativis magnum ut plurimum literarum reique significatæ « consensum reperiri.

« Adeoque literarum soni tenuiores, acutiores, crassiores, « obtusiores, molliores, fortiores, obscuriores, magisque stri- « duli, etc., pares non raro in rebus significatis affectus in- « nuunt, et quidem plures nonnumquam in eadem voce licet « monosyllaba (1)..... Et hoc quidem tam frequenter, ut vix

(1) Le docteur Wallis en donne de nombreux exemples; les uns sont, sans contredit, heureusement choisis pour appuyer sa proposition; mais les autres ne peuvent qu'à l'aide de beaucoup d'imagination, ou plutôt de subtilité, être employés à cet usage. Quelques citations en donneront une idée.

« Sic voces b *str* inchoatæ, fortiores, rei significatæ vires et conatus innuunt; ut *strong* (ex στρόννυω, στρόννυμι), *strength, to strow, to strike, a stroke, a stripe, strife, to strive, to straggle, to stretch, streight, to strain, string, strap, stream, strand, to strip, to stray, to struggle, strange, stride, straddle,* etc. Neque obstat, quod in horum aliquot manifeste compareant latinæ originis vestigia : quippe Angli, ut ad hujusmodi sonos formant ipsi vocabula, ita et aliunde sic formata avidius arripiunt.

« *St* vires item, sed minores, innuit : quantæ scilicet parta tuendo potius quam nova acquirendo sufficiant (quasi esset ex *sto* desumptum), ut : *to stand, a staff, to stay, to stuff, to stifle, to strick, to stutter, stammer, to stagger, to stickle, to stick, stock, stem, a sting, to sting, a stump, to stumble, to step, to stamp* (unde *to stamp,* ferro imprimere); *a stone, steel, stanch* (firmus), *to stare, steep, steeple, a standard,* in quibus omnibus *st* firmum quid et fixum innuit (*).

(*) Cette combinaison de lettres a frappé, plus peut-être qu'aucune autre, nos plus célèbres étymologistes, non-seulement Wallis, mais encore le président de Brosses et Court de Gébelin. « Nous ne citerons ici (dit le dernier de ces écrivains) qu'un seul « exemple de cette nature; mais il vaut lui seul une légion : c'est *st*. Ce mot désigne la « propriété d'être fixé, arrêté, de rester en place; c'est le mouvement ou le cri de ceux « qui désirent qu'on s'arrête, qu'on reste en place: d'où vient cela, si ce n'est parce « qu'en prononçant *s*, on produit une espèce de sifflement qui excite l'attention de ce- « lui qui va devant, et que l'intonation *t* qui, venant à la suite, est sèche, brève et fixe, « indique naturellement la fixité dans laquelle on désire que soit cette personne.

« Quoi qu'il en soit, il n'y a aucune langue d'Europe, dans laquelle *st* ne soit la racine « d'une multitude de mots regardés eux-mêmes comme des mots radicaux. » *Monde primitif,* tom. III, p. 353.

« ulla, quam scio, lingua hac in re huic æquiparanda videatur : « Adeo ut in una nonnumquam voce monosyllaba (quales « sunt nostræ fere omnes, si flectionem demas) illud signanter « exprimitur, quod in linguis aliis nisi compositis, aut de- « compositis, aut longa, nonnumquam verborum periphrasi « vix aut ne vix explicari potest. »

Ces remarques, et d'autres encore de même nature, que les auteurs cités n'avaient présentées peut-être que comme des exercices d'esprit curieux et amusants, ont été poussées plus loin, et ramenées à une forme sérieuse et systématique par quelques auteurs de nos jours, dont le plus connu est M. Court de Gébelin, auteur d'un ouvrage intitulé : *Monde primitif, analysé et comparé avec le monde moderne, considéré dans l'histoire naturelle de la parole*, ou *Origine du langage et de l'écriture*. Cet ouvrage fait, sans contredit, beaucoup d'honnenr au savoir de son auteur, et renferme plusieurs observations ingénieuses et originales ; et ce qui ajoute beaucoup à sa valeur, c'est le résumé qu'il présente de

« *Thr* violentiorem motum innuunt; ut *to throw, to thrust, to throng, to throb, to threaten*, etc., etc.

« *Wr* obliquitatem quandam seu distortionem innuunt, ut *wry, to wreathe, to wrest, to wrestle, to wring*, etc., etc.

« *Cr* ruptum quid, saltem incurvatum seu luxatum innuit; ut *to crack, to crackle, to crow, to crowd, to cram*, etc. Quæ omnia vel fractionis aliquid vel fragoris crepitusve videntur insinuare.

« Alia, quasi ex cruce desumerent *cr* decussationem innnunt; ut *to cross* (decussare), *to cruise, a crutch, a crosier, cross-grained*. Hinc Richardus olim rex Angliæ dicebatur *crouch-backed, non quod dorso fuerit incurvato, sed quod a tergo gestare gestiebat formam crucis.* » — La *Grammatica anglicana* se trouve dans le troisième volume des *Opera mathematica* du docteur Wallis.

Leibnitz lui-même n'a pas cru que cette question d'étymologie fût tout à fait indigne de son attention. « Ex ipsa natura soni, litera canina motum violentum notat, at *K* finale ejus obstaculum, quo sistitur. Sic in *ruck* (*einen ruck thun*) (faire un mouvement brusque) promotio violenta est, sed per gradus ubi quavis vice motus sistitur. Sic etiam adhibetur *recken* (tirer avec force), cum subito vi magna nec sine sono intenditur filum vel aliud, ita tamen ut non rumpatur, sed sistat impetum : ita habemus ex linea curva rectam, eamque instar cordæ tensam. Sed ubi ruptio fit, pro litera K sistente, sequitur S, vel Z, motus exeuntis index, et fit *riss, reissen, riz*. Tales detegunt sese primæ origines vocabulorum, quoties penetrari potest ad radicem τῆς ὀνοματοποιίας. Sed plerumque tractu temporum, crebris translationibus veteres et nativæ significationes mutatæ sunt aut obscuratæ. Neque vero *ex instituto* profectæ, et quasi lege conditæ sunt linguæ, sed naturali quodam impetu natæ hominum, sonos ad affectus motusque animi attemperantium. » *Miscellanea Berolin.*, tom. I, p. 2.

tout ce qu'il y a d'important dans les travaux de ses prédécesseurs. Il faut avouer, cependant, que la lecture en est ennuyeuse, l'auteur ayant disséminé ses matériaux en neuf volumes *in-4°*, tandis qu'ils auraient pu être resserrés, avec grand avantage, en deux ou au plus en trois volumes. Notamment, toute la partie relative à la mythologie ancienne, que l'auteur considérait probablement comme ayant le plus de valeur, aurait pu, dans mon opinion, être omise sans aucun préjudice pour sa réputation.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le système de M. de Gébelin, c'est de tenter de prouver qu'il y a, dans chaque lettre en particulier, l'expression de quelque idée, de quelque sensation ou sentiment, de telle sorte qu'il regarde chaque lettre de l'alphabet comme une espèce de racine de la langue primitive, et, par conséquent, de toutes les langues qui en sont dérivées. Il considère les *voyelles* comme la peinture et le langage des *sensations* (1); les *consonnes*, comme la peinture et le langage des *idées*. Quelques-unes des preuves qu'il développe en faveur de cette proposition hardie sont extrêmement curieuses; mais je dois renvoyer, à cet égard, le lecteur à l'ouvrage même.

Il est facile de distinguer les premiers germes, pour ainsi dire, de cette théorie, non-seulement dans les spéculations dont je viens de donner quelque idée au lecteur dans mes citations de Wallis et de Leibnitz, mais encore, comme je l'ai dit au commencement de cette section, dans l'un des Dialogues de Platon (2). Je ne

(1) Comment l'auteur concilie-t-il cette doctrine qui représente toutes les voyelles comme autant de radicaux, avec sa proposition fondamentale que, dans la comparaison des mots, *il ne faut pas tenir compte* des voyelles? « Les voyelles ne sont rien dans la comparaison des mots. » — *Monde primitif*, tom. III, p. 47.

(2) *Cratylus*, sive de Recta Nominum Ratione, Πρῶτον μὲν τοίνυν τὸ Ρ ἔμοιγε φαίνεται ὥσπερ ὄργανον εἶναι πάσης τῆς κινήσεως, etc., etc. (Platon, *Op. Serrani*, p. 426). Ce passage tout entier est curieux, mais beaucoup trop long pour qu'on puisse le citer ici. Le résumé succinct de M. Gray donne une idée générale de la doctrine que Platon met dans la bouche de Socrate, relativement « aux propriétés de quelques lettres grecques, et à la manière dont elles sont formées; le P, par exemple, exprime le mouvement, il est formé par un mouvement tremblant de la langue; l'I exprime la ténuité et la petitesse; le Φ, le Ψ, le Σ, le Z, expriment tout bruit fait par l'air; le Δ et le T expriment la cessation du mouvement, le Λ, ce qui s'échappe aisément, ce qui

puis m'empêcher de croire que le docteur Murray a cédé, en partie, à une préoccupation pareille lorsqu'il a formé sa liste quelque peu ridicule des neuf monosyllabes cités au bas de la page, qu'il donne comme la base de toutes les langues de l'Europe (1). Il paraît parfois s'apercevoir lui-même de cette préoccupation.

« Il est certain, observe-t-il quelque part, qu'il existe une « connexion naturelle entre le son et la signification, et qu'en « conséquence nous exprimons des sensations rudes par des « sons articulés analogues. » Sans doute, en s'exprimant ainsi d'une manière générale, il semble plutôt vouloir dire que les sons radicaux sont exclusivement obtenus par voie d'induction

est fluide; la même lettre précédée du Γ, l'adhérence et la viscosité; le N, tout ce qui est intérieur; l'A, la largeur; l'O, la rondeur, et l'H, la longueur.»

Il faut pourtant ajouter que, dans l'opinion de M. Gray (et c'est un excellent juge) ce dialogue est « le moins important des écrits de Platon, et qu'il le composa probablement étant encore fort jeune. » — *Œuvres* de Gray, tom. II, p. 376.

(1) I. Action de frapper ou de mouvoir, de manière à produire un effet rapide, égal, pénétrant ou vif : *ag! ag!*

Mouvement moins soudain, bien que de même espèce : *wag*.

Mouvement violent et supposant un grand effort : *hwag*.

Ce sont là autant de variétés d'un mot unique, originairement employé pour représenter le mouvement du feu, de l'eau, du vent, des javelots.

II. Action de frapper avec une impulsion prompte, vigoureuse : *bag* ou *bwag*, dont *fag* et *pag* sont des variétés adoucies.

III. Donner un coup rude, violent, vigoureux : *dwag*, dont les variétés sont : *thwag* et *twag*.

IV. Mouvoir ou ébranler avec une impulsion prompte, inégale : *gwag* ou *cwag*.

V. Frapper avec une certaine souplesse : *lag* et *hlag*.

VI. Serrer avec force de manière à condenser, à fouler, ou à contraindre : *mag*.

VII. Frapper de manière à écraser, à détruire : *nag* et *hnag*.

VIII. Frapper avec une force rude, pénétrante, violente : *rag* ou *hrag*.

IX. Imprimer un mouvement d'impulsion pesante : *swag*. — *Histoire des langues européennes*, etc., par Alexandre Murray, DD., tom. I, p. 31, 32.

« C'est à l'aide de ces neuf monosyllabes (dit le docteur Murray) que toutes les langues européennes ont été formées. » *Ibid.*, p. 39.

Dans la suite du même ouvrage, il nous dit que le sanscrit et le persan ont été formés aussi à l'aide de ces neuf monosyllabes. » On a montré comment « la langue originale de l'Europe est sortie de ces neuf monosyllabes et de « leurs variétés; tous les verbes originaux du sanscrit ou du persan sont, ou « ces neuf mots et leurs variétés, ou de simples composés de ces mêmes mots, « qui pourraient être appelés verbes secondaires, ou des composés de verbes « secondaires et de mots originaux ayant la même signification, composés qui « pourraient être appelés ternaires ou *dérivatifs*. » *Ibid.*, tom. II, p. 229.

et d'analyse : toutefois, il ne serait pas impossible qu'il eût cédé, plus qu'il ne le pensait lui-même, à l'influence d'une théorie ; et en supposant même que son esprit ait été complétement dégagé de toute préoccupation spéculative, nous n'en sommes pas moins obligés de recourir à une théorie du genre de celles de Gébelin et de de Brosses, pour expliquer comment les premiers qui ont créé le langage se sont accordés si souvent à employer les mêmes sons pour exprimer les mêmes idées.

Je suis loin de penser que ces théories soient complétement dénuées de fondement ; mais je suis profondément convaincu qu'elles ont toutes été poussées trop loin, et que l'imagination a eu une grande part à leur formation. Je ne dois pas me faire un scrupule de me permettre cette remarque, quels que soient le savoir et le talent de l'écrivain auquel elle s'applique, lorsque je l'étends en même temps à Gébelin et à de Brosses, et aux noms plus illustres encore de Wallis et de Leibnitz (1).

Dans ces dernières années, les philologues ont trouvé, dans le sanscrit ou langue sacrée des brahmes de l'Inde, un sujet complétement neuf de spéculation ; par la régularité systématique de sa structure, aussi bien que par son *impénétrable antiquité*, cette langue semble faire exception parmi tous les autres idiomes connus dans l'histoire de l'espèce humaine. Ce sujet a, dès le principe, vivement piqué la curiosité des savants par l'espoir, qu'avaient conçu plusieurs des membres les plus distingués de la Société asiatique que la connaissance de cette langue donnerait la clef des immenses trésors de science et

(1) Je n'ai pas l'avantage de connaître personnellement le docteur Murray, mais je connais parfaitement la haute estime que professent pour son savoir philosophique deux des juges les plus compétents de ce pays, le docteur Leyden et M. Hamilton, du collége d'Hertford. Indépendamment d'une foule d'autres témoignages, l'opinion du second de ces savants est consignée dans le Mémoire si curieux et si intéressant que sir Henri Moncreiff Wellwood a mis en tête des *OEuvres posthumes* de Murray. Quelque jugement que l'on porte sur les neuf monosyllables énumérés ci-dessus, et sur quelques autres notions théoriques du docteur Murray, on ne saurait nier l'étendue et l'exactitude de ses connaissances dans les langues européennes et asiatiques, et lorsqu'on songe aux difficultés contre lesquelles il a eu à lutter, eu égard à l'éducation qu'il avait reçue, on ne peut s'empêcher de considérer ce fait comme un des plus extraordinaires dans l'histoire des lettres.

d'imagination renfermés dans les sanctuaires des brahmes. Mais comme cet espoir n'a pas été réalisé, on a été assez porté à croire, dans ces derniers temps, qu'il ne fallait guère attendre de ces prêtres artificieux des communications propres, soit à reculer les limites de la science, soit à ajouter aux trésors de littérature classique qui sont déjà en notre possession. Le sanscrit est donc devenu pour les philosophes un objet de curiosité plutôt pour sa valeur intrinsèque que pour son utilité comme instrument de découverte. Sous ce point de vue, il a été publié de nos jours des documents trop intéressants pour être passés sous silence, et je n'ai pas besoin d'excuse en consacrant une section spéciale à leur examen.

Si, en traitant ce sujet, je parais lui accorder une étendue peu en rapport avec son importance, j'espère que l'on excusera ma partialité pour une hypothèse qui me semble aussi plausible que nouvelle; et j'essaierai en même temps, en variant les objets de ces études, de faire disparaître en partie l'inévitable monotonie de ces discussions abstraites.

SECTION VI.

Suite des observations diverses sur le langage. — Conjectures relatives à l'origine du Sanscrit.

Il y a déjà fort longtemps que les rapports de ressemblance entre le sanscrit et le grec (et par conséquent entre le sanscrit et le latin, qui est le plus ancien dialecte du grec) ont été signalés par M. Halhed et M. Wilkins, les premiers, ce semble, qui, en Angleterre, ont entrepris l'étude grammaticale du sanscrit (1). Ils ont particulièrement fait remarquer une ressemblance frappante entre plusieurs de ces mots qui sont nécessairement contemporains des premiers développements d'une société civilisée, et qu'en conséquence aucune langue ne pourrait avoir empruntés d'une autre, à moins qu'elle ne fût une dérivation ou un dialecte de cette même langue. Tels sont les noms de nombre, ceux des membres du corps hu-

(1) Voyez la préface de la *Grammaire de la langue sanscrite*, par Charles Wilkins, LL. D.

main, et des relations de famille, comme ceux de père, de mère et de frère (1).

Nous sommes redevables à M. Halhed de deux autres faits fort importants, à savoir que : « tout verbe sanscrit a une « forme équivalente à la voix moyenne des Grecs, employée « dans tous les temps dans un sens réfléchi (2), » et que « tous les verbes grecs en μι sont formés précisément d'après « les mêmes principes que les conjugaisons sanscrites, même « dans les plus petits détails (3). »

Comme complément de ces faits, M. Wilkins remarqua la coïncidence du sanscrit avec le grec dans les mots qui se forment à l'aide de la lettre *a*, impliquant la négation de la qualité exprimée par le mot principal, et qu'en conséquence les grammairiens grecs ont appelée *alpha privativum*. D'après M. Wilkins, cette combinaison est commune aux deux langues (4).

On trouve, selon moi, une autre preuve également convaincante de l'étroite affinité qui existe entre le sanscrit et le grec dans l'exacte conformité du système prosodique de ces deux langues. Nous avons sur ce point le témoignage concluant de sir William Jones. « La prosodie du sanscrit est belle et fa- « cile. Les savants y trouveront presque la même quantité que

(1) *Métaphysique ancienne*, tom. IV, p. 326.

(2) *Grammaire de la langue du Bengale*, imprimée à Hoogly, dans le Bengale, 1778, p. 101.

(3) *Ibid.*, p. 126.

(4) Cette coïncidence entre le sanscrit et le grec n'est signalée, autant que je sache, dans aucune des publications personnelles de M. Wilkins ; mais elle est établie avec assurance, et *sur son autorité*, par lord Monboddo, dans le quatrième volume de sa *Métaphysique ancienne*, p. 331. Voici comment il s'exprime : « Mais il existe dans le sanscrit une combinaison plus extraor- « dinaire qu'aucune de celles que j'ai mentionnées jusqu'ici ; elle se retrouve « aussi dans le grec, et forme dans ces deux langues une particularité si re- « marquable qu'il est, je crois, impossible qu'elle se rencontre ailleurs qu'en « des langues originairement identiques. La combinaison dont je parle est celle « qui a lieu à l'aide de la lettre *a* exprimant une négation de la qualité repré- « sentée par le mot auquel elle est jointe, ce qui l'a fait appeler par les gram- « mairiens grecs *a privatif*, comme dans les mots ἄκρατος, ἀβλαβής, et cent « autres. Or, non-seulement M. Wilkins, mais encore quelques autres savants « qui se sont appliqués à l'étude du sanscrit, et particulièrement M. Hastings, « qui est aussi instruit dans la langue grecque que dans le sanscrit, me disent « que cette combinaison est aussi fréquente dans cette dernière langue que « dans le grec. »

« dans le grec, et c'est une chose remarquable combien la lan-
« gue des brahmes se prête naturellement à la forme des sa-
« phiques, des alcaïques et des iambes (1). »

Un grand nombre d'autres exemples d'affinité ou d'analogie entre ces deux langues ont été cités par d'autres écrivains, depuis que la première idée en a été donnée par M. Halhed et M. Wilkins; mais les faits les plus décisifs que j'aie pu rencontrer se trouvent dans une lettre adressée à un correspondant anonyme en Angleterre, par le révérend David Brown, principal du collége de Fort William. Cette lettre est datée de Calcutta, le 13 septembre 1806.

Après avoir fait connaître qu'une traduction des deux premiers évangiles, entreprise par les missionnaires, doit être terminée à la fin de cette année, M. Brown ajoute : « Le san-
« scrit correspond au grec comme dans une glace l'image à
« l'objet. La traduction sera parfaite, bien qu'elle soit presque
« mot à mot. Une édition sanscrite des Évangiles sera publiée
« avec le texte grec en regard, aussitôt que nous pourrons
« nous procurer des caractères grecs. Vous verrez que les
« verbes se correspondent dans leurs modes et leurs temps,
« et que les noms et les adjectifs se correspondent dans les
« cas et les genres. L'idiome et la syntaxe sont les mêmes;
« là où le grec prend la forme absolue le sanscrit la prend
« aussi, et dans plusieurs cas les primitifs ou racines sont les
« mêmes. Tout cela présentera un curieux phénomène aux sa-
« vants d'Europe (2). »

La prudence me conseillerait peut-être de me taire complé-

(1) *OEuvres* de sir William Jones, tom. I, p. 359.

(2) Le lecteur qui sera curieux d'obtenir à ce sujet de plus amples renseignements peut consulter un article du 33e volume de la *Revue d'Édimbourg*, p. 431, où les analogies les plus frappantes entre le grec et le sanscrit (principalement dans les inflexions des verbes) sont citées d'après une publication allemande de Francis Bopp. Je regrette beaucoup que mon ignorance complète de cette langue m'empêche d'avoir recours à l'ouvrage original.

L'auteur de cet article nous apprend que les philologues de l'Allemagne ont dans ces derniers temps fixé leur attention sur les langues de l'Inde. Il parle notamment avec les plus grands éloges d'un Essai sur la langue et la philosophie des hindoux, par le célèbre M. Frédéric Schlegel. Je ne connais cet écrit que par l'exposition très-générale que madame de Staël a donnée de son but et de ses résultats, dans son ouvrage intitulé : *De l'Allemagne*. — Voir le tom. III, p. 119.

tement sur une coïncidenee si surprenante; mais le lecteur me pardonnera, je l'espère, d'ajouter quelques conjectures à celles de mes prédécesseurs, relativement à un fait qui peut être considéré comme unique dans l'histoire de l'homme. Ces conjectures m'ont été suggérées par une remarque que M. Gibbon présente dans son Histoire. « J'ai toujours soup-« çonné, observe-t-il, qu'une partie, et *peut-être une grande* « *partie,* de la science indienne provenait des Grecs de la Bac-« triane (1). » Toutefois, je n'avais pas donné une grande attention à cet aperçu, lorsque je trouvai la même opinion développée avec une force remarquable par le savant Meiners, dans son *Historia de vero Deo.* Il cite à l'appui les preuves alléguées par Bayer, dans son *Historia Regni Græcorum Bactriani.* Mais en parcourant cet ouvrage de Bayer, j'ai été désagréablement surpris de voir qu'il n'embrasse qu'un côté fort étroit de la science indienne, et qu'il se rapporte presque exclusivement aux noms de nombre, à la division du temps en minutes, heures, semaines, mois, etc.; au calendrier hindou, et à certains cycles astronomiques que les Indiens, ainsi qu'il s'attache à le démontrer, auraient empruntés aux Grecs et non les Grecs aux Indiens. Il déploie dans cette discussion une érudition fort curieuse; mais il s'abandonne aussi fort souvent à de pures conjectures, qu'il justifie du reste par des raisons qui me semblent aussi justes que philosophiques. C'est même uniquement pour avoir occasion de citer ici cette justification que j'ai été conduit à parler de cet ouvrage; je me flatte qu'elle pourra servir à me faire pardonner à moi-même cette excursion dans un sujet que je n'ai pas la prétention de pouvoir éclaircir à l'aide de connaissances dans les langues orientales.

« Sed de græcis artibus, quemadmodum cum Oriente com-« municatæ fuerint, ex conjectura egi. Quo in loco veniam « mihi dari cupio, si minutis suspicionibus plus fuerim ob-« secutus, quam vobis videbitur æquum esse. Odiosum hoc « est sæpe, suspicari; attamen, ut mea opinio fert, in tem-« pore et loco necessarium atque utile. Ut enim in obscuris-

(1) *Histoire* de Gibbon, tom. VII, p. 294.

« simis quæstionibus primum hoc est, suspicari, ita, si nihil « proficiamus amplius, extare et cognosci suspiciones nos- « tras convenit, quibus fortassis alii occasio præbeatur, aut « hoc ipsum, aut novum et diversum iter sibi muniendi, quo « proxime ad veritatem perveniatur (1). »

Avant de rien dire sur le sanscrit, il sera utile de rappeler au lecteur quelques faits sur les anciens rapports de la colonie grecque de la Bactriane avec les habitants de l'Hindostan.

On sait généralement (2) qu'après les conquêtes d'Alexandre en Asie, un des grands buts de sa politique fut d'assurer la durée de son nouvel empire, en incorporant et en assimilant, autant que possible, ses sujets asiatiques et ses sujets européens. C'est dans cette vue qu'aussitôt après la victoire d'Arbelles il prit, ainsi que plusieurs de ses officiers, les habits persans, et adopta plusieurs des coutumes du peuple conquis. D'un autre côté, il encouragea les nobles persans à apprendre la langue grecque, et à cultiver leur goût pour la littérature de ce pays. Toujours par suite du même dessein, nous le voyons non-seulement épouser lui-même une des filles de Darius, mais encore choisir parmi les plus illustres familles persanes des épouses pour une centaine de ses principaux officiers. Cet exemple fut suivi avec tant d'empressement dans les rangs inférieurs de l'armée que plus de dix mille Macédoniens épousèrent, à ce qu'on dit, des femmes persanes, et reçurent des présents de noces des mains d'Alexandre, comme un témoignage de son approbation.

On ne saurait douter, bien qu'il n'y ait pas de preuve directe du fait, qu'il suivit la même politique dans ses possessions de l'Inde; mais il fut bientôt arrêté dans l'exécution de son plan par l'esprit d'insubordination de ses soldats, et presque immédiatement après par une mort prématurée (3).

(1) Bayeri *Historia Regni Græcorum Bractriani*. Petropoli, 1738.

(2) *Recherches* du docteur Robertson *sur l'Inde ancienne*, p. 24 et suivantes, édition de 1791. Le lecteur trouvera toutes les autorités sur lesquelles s'appuie ce savant soigneusement citées au bas de chaque page.

(3) « Alexandre avait tellement à cœur de rendre aussi complète que pos- « sible cette union entre tous ses sujets qu'après sa mort on trouva dans « ses tablettes ou commentaires (parmi quelques autres grands projets qu'il « méditait), un projet de fondation de différentes villes nouvelles, les unes

Toutefois, les mesures qu'il avait prises pour la conservation de ses conquêtes avaient été si bien concertées que l'Inde obéit paisiblement à Python, fils d'Agénor, et ensuite à Séleucus, qui régnèrent successivement sur cette partie de l'Asie. Durant le règne de ce dernier, qui finit quarante-deux ans après la mort d'Alexandre, la puissance macédonienne et ses possessions dans l'Inde demeurèrent intactes.

Après la mort de Séleucus, les monarques syriens semblent avoir perdu ces possessions. Mais les Grecs continuèrent à entretenir des relations avec l'Inde, et même à étendre leur domination dans cette contrée. Ces relations avaient leur point de départ dans le royaume de Bactriane, originairement soumis à Séleucus, mais détaché du reste de ses États sous son fils ou son petit-fils, environ soixante-neuf ans après la mort d'Alexandre, et érigé en État indépendant. Il résulte des données imparfaites que nous pouvons recueillir à cet égard dans les anciens auteurs que le commerce de la Bactriane avec l'Inde était considérable; qu'il s'étendait fort avant dans l'intérieur du pays, et que les conquêtes des rois bactriens avaient été plus importantes que celles d'Alexandre lui-même. On voit de plus, par les recherches de M. de Guignes sur les historiens chinois, que ce royaume de Bactriane avait subsisté près de cent trente ans, quand il fut détruit par une horde de Tartares, environ cent vingt-six ans avant l'ère chrétienne.

Si l'on pèse bien ces faits, on ne trouvera peut-être pas tant d'extravagance dans cette conjecture de Meiners, que ce fut par suite de ces relations entre la Grèce et l'Inde, après les conquêtes d'Alexandre, que les brahmes furent conduits à inventer leur langue sacrée (1). « Car, dit-il, à moins

« en Asie, les autres en Europe, et qu'il aurait peuplées, celles-là avec des « Européens, celles-ci avec des Asiatiques; il pensait, ajoute un historien, que « par les mariages et par un échange de bons offices, les habitants de ces « deux grands continents pourraient peu à peu arriver à une complète con- « formité de sentiments, et s'attacher les uns aux autres par les liens d'une « mutuelle affection. » Diod. Sicul, lib. XVIII, c. 4. — *Recherches* de Robertson *sur l'Inde ancienne*, p. 191.

(1) Meiners n'est pas le seul écrivain qui ait soupçonné que le sanscrit pouvait bien être une invention des prêtres indiens. Le colonel Dow, dans sa Dissertation sur les coutumes, les mœurs, le langage, la religion et la

« qu'ils n'eussent préféré adopter une langue étrangère « (parti qui aurait inévitablement rencontré d'insurmontables « difficultés) ; il était nécessaire pour eux d'inventer un *nou-* « *veau* langage, au moyen duquel ils pussent exprimer leurs « nouvelles idées, et en même temps cacher aux autres castes « indiennes leurs doctrines philosophiques, quand elles « n'étaient pas conformes aux opinions communément re- « çues. » Je ne puis cependant admettre avec Meiners que la tâche ait été si laborieuse qu'il ait fallu pour l'accomplir le travail de plusieurs générations (1); car avec le secours de

philosophie des hindoux, est le premier écrivain anglais qui ait exprimé cette opinion d'une manière positive.

« Le sanscrit, observe-t-il, a-t-il été à une certaine époque de l'antiquité « la langue vulgaire de l'Hindostan, ou bien a-t-il été inventé par les brahmes, « pour être le dépôt mystérieux de leur religion et de leur philosophie, c'est « ce qu'il est difficile de déterminer. Toutes les autres langues, il est vrai, « ont été inventées par les hommes à mesure qu'ils avaient à exprimer leurs « idées et leurs besoins; mais l'étonnante construction du sanscrit semble dé- « passer de tout point la puissance du hasard. La régularité de ses dériva- « tions étymologiques et de sa syntaxe, est bien au-dessus de celle de « l'arabe. En somme, tout prouve jusqu'à l'évidence que cette langue a été « construite d'après des principes rationnels, par une corporation de sa- « vants qui se sont attachés à y mettre de la régularité, de l'harmonie, et de « plus une simplicité et une énergie admirables d'expression.

« Bien que le sanscrit soit d'une richesse surprenante, une petite gram- « maire, un petit vocabulaire, suffisent pour en expliquer tous les principes. « Dans un traité de quelques pages sont compris tous les primitifs et toutes « les racines, et les règles pour les dérivations et les inflexions sont si uni- « formes que l'étymologie d'un mot est découverte à l'instant avec facilité. « La prononciation est la plus grande difficulté que l'on rencontre, lorsqu'on « veut posséder parfaitement cette langue. Cette prononciation est telle « qu'on peut, même avant l'âge de puberté, travailler longtemps à l'acqué- « rir sans y parvenir complétement; mais dès qu'on y est parvenu elle « charme l'oreille par son harmonie et son étonnante hardiesse. » Page 30 de la dissertation placée en tête de l'*Histoire de l'Hindostan*, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la mort d'Akbol, traduite du persan de Ferishta. Londres, 1767.

(1) Je rapporterai ici quelques passages de Meiners qui peuvent donner une idée générale de ses vues sur ce sujet, en me contentant d'observer qu'en citant le premier paragraphe, qui n'est placé ici que pour la liaison des idées, je n'entends pas approuver les conjectures de l'auteur sur *Budda* ou *Butta*, qu'il considère comme l'auteur de cette fusion de la philosophie grecque avec les superstitions indiennes.

« Hic Butta sive Budda vel omnium primus, vel inter primos saltem fuisse videtur, qui Græcorum placita cum antiquis brachmanum superstitionibus et vivendi ratione copulaverit.

. . . . . .

« Huic meæ conjecturæ alteram adjicio, ex hujus nempe aliorumque virorum, qui eadem fere tempestate ad externa studia sese applicuerunt,

la langue grecque, qui était là pour leur servir de modèle, avec celui de leur propre langue, qui leur fournissait les principaux matériaux, où donc aurait été la grande difficulté de former un idiome, qui empruntait au grec à peu près le même système d'inflexions des noms et de conjugaisons des verbes, et qui se réduisait ainsi à déguiser le dialecte local à l'aide de nouvelles terminaisons et d'une autre syntaxe? Si Psalmanazar fut capable de créer, sans aucun secours, une langue dont tous les mots sans exception n'avaient eu jusqu'alors d'existence que dans sa propre imagination, on peut supposer, ce semble, sans trop de témérité, qu'une corporation de savants, déjà pourvus d'une ample provision de mots applicables aux besoins ordinaires de la vie, a pu, sans beaucoup de temps et d'efforts d'intelligence, porter à un haut degré de perfection systématique une langue artificielle, en ayant pour guide la langue la plus riche et la plus régulière qui ait jamais été parlée sur la terre, et abondamment pourvue de tous les termes abstraits et techniques que leur propre idiome n'aurait pu fournir.

Quelque chose de semblable paraît avoir eu lieu dans les monastères catholiques romains, où une teinture du latin (langue de l'Église) formait une partie essentielle de l'éducation ecclésiastique, et où l'on peut fort bien supposer, sans blesser la charité, que les prêtres trouvaient parfois convenable de rendre leurs conversations inintelligibles pour les domestiques laïques. J'ai été surpris bien souvent de voir dans les abbayes de Flandre et de France, avant la révolution française, avec quelle facilité les moines, qui étaient, en général, les plus ignorants et les moins lettrés des hommes, exprimaient, dans une sorte de latin barbare, une foule de petits détails de la vie ordinaire, qui auraient décon-

institutionibus, ingentes sine dubio discipulorum catervas prodiisse, quorum opera et junctis viribus præclara illa et toties laudata antiqua brachmanum lingua inventa sit. Nisi enim semper peregrino sermone uti volebant; de nova ipsis lingua cogitandum erat, qua novas res, atque incognitas hactenus notiones exprimere, simulque doctrinas suas cum patria religione pugnantes ceteros Indorum ordines celare poterant. *Ejusmodi vero linguæ inventio adeo arduum atque difficile negotium esse mihi videtur, ut illud non nisi multis hominum ætatibus perfici potuisse existimem.* » Meiners, *Historia doctrinæ de vero Deo*, Lemgoviæ, 1780, p. 134, 135.

certé un Parr ou un Parson. Cette espèce de dialecte était connu parmi les ecclésiastiques écossais et anglais établis dans des pays catholiques sous le nom significatif de *kitchen-latin* (latin de cuisine) ; locution qu'ils avaient probablement empruntée aux Allemands (1). Ceux qui ont lu le *Polemo Middinia* de Drummond, mélange de latin et d'écossais poussé jusqu'à l'extravagance la plus comique, peuvent se faire une idée générale de l'espèce de latinité dont je veux parler.

Coat-Leughes nigri girnantes more Divelli (2).

Mais bien qu'il n'ait pas fallu de très-grands efforts pour

(1) Le paragraphe suivant est extrait du *Dictionnaire de la langue écossaise*, par le docteur Jamieson, article *Dog-latin* (latin de chien).

« Lord Hailes, parlant du Testament de Kennedy, dit : « Les vers sont com-« posés avec des bribes du bréviaire, mêlées avec ce que nous appelons *dog-« latin*, et les Français *latin de cuisine*. C'est ce que les Allemands appellent « *kuchon-latein*, que Wachter rend par *kitchen-latin*, c'est-à-dire *à l'usage « des cuisiniers*.» Je serais plutôt porté à croire qu'il s'agit *du latin en usage dans les réfectoires*. »

Buchanan, dans sa satire intitulée *Franciscanus*, fait allusion à ce latin barbare, en usage chez les moines. S'adressant à un jeune novice qu'il suppose récemment admis dans l'ordre, il lui donne quelques conseils relatifs à la marche qu'il doit suivre dans ses études :

Nec te Grammaticas opus est ediscere nugas,
Et tetricis languere scholis, etc., etc.

. . . . . .

Nec te vox barbara turbet,
Aut temere erumpens lingua titubante solæcus.
. . . . . *Mysteria sacra*
Turpe est grammaticis submittere colla capistris.

Buchanani, *Opera*, tom. II, p. 273, Lugduni-Batav. 1725.

(2) Le style latin des histoires écrites par les moines au xve siècle était à peu près du même genre. C'est ainsi que Guillaume de Worcester nous dit que le duc d'York revint d'Irlande, *et arrivavit apud Redbanke, prope Cestriam* (et arriva à Redbanke, près de Chester) : et Jean Rous, antiquaire de Warwick, dit : que Thomas Grey, marquis de Dorset, fils de la reine Élisabeth, veuve d'Edouard IV, et sir Thomas Grey son frère furent obligés de prendre la fuite, *quod ipsi contravissent mortem ducis Protectoris Angliæ* (parce qu'ils avaient *conspiré* (en anglais *contrived*), contre les jours du duc Protecteur de l'Angleterre). *Histoire* de Henry, tom. X, p. 118. Le docteur Henry cite ces barbarismes comme une preuve de la décadence des études à cette époque; mais ils viennent probablement, du moins en partie, de l'usage habituel que faisaient les ecclésiastiques de leur *kitchen-latin*, pour les conversations. Quelque ridicules qu'ils soient, ils peuvent fort bien avoir échappé à la plume des écrivains les plus capables de lire et d'interpréter tous les classiques latins connus de leur temps.

L'usage du *kitchen-latin* dans les monastères donna tout naturellement naissance parmi leurs oisifs habitants, à la poésie macaronique. Le pays

donner à ce nouveau langage tout le degré de perfection dont il avait rigoureusement besoin pour remplir la fin que les brahmes se proposaient, toutefois, il est probable que ce ne fut que successivement et dans le cours des siècles qu'il reçut tous les perfectionnements dont il était susceptible. Il est difficile de comprendre jusqu'à quel point ces perfectionnements ont pu être poussés, vu qu'il s'agit, dans ce cas particulier et sans exemple, d'une langue qui n'a jamais été souillée en passant par les lèvres du vulgaire, et qui n'a été parlée que par des hommes d'habitudes contemplatives et élevées, et occupés de ces études abstraites qui s'allient si étroitement à celle de la grammaire et de la philologie. Il faut se rappeler aussi combien leur travail dut être facilité par la régularité systématique du modèle sur lequel les premiers inventeurs avaient travaillé. Ce que les juges les plus compétents nous rapportent sur les perfectionnements progressifs du sanscrit semble s'accorder de tout point avec

natal de ce genre de composition, autant qu'on peut l'induire de son nom, fut l'Italie, où un moine de Mantoue, de l'ordre de Saint-Benoît, appelé *Folengo* (né en 1491), se distingua par quelques publications dans ce style, dans lesquelles l'on remarque pourtant, au milieu de beaucoup de détails licencieux, plusieurs passages qui décèlent une intelligence faite pour de plus nobles entreprises. Voy. Guinguené, *Histoire littéraire d'Italie*, tom. V, p. 533 et suivantes. Cet exemple fut bientôt suivi, à ce que je crois, dans tous les pays catholiques, particulièrement en France (qui, entre autres conceptions du même genre, produisit un poëme macaronique, *de Arte dansandi*), en Allemagne et dans les Pays-Bas.

L'auteur du *Polemo Middinia*, qui avait longtemps résidé en pays étranger, et dont les imitations anglaises de quelques sonnets italiens, comparées à celles de ses contemporains, ne le cèdent guère en élégance et en douceur qu'à celles de Milton, fut tellement frappé de la gaieté et de l'esprit (*humour*) de ces compositions macaroniques, qu'à son retour dans sa patrie il voulut essayer l'effet que produirait un mélange de latin et d'écossais, analogue à celui dont Folengo et autres lui avaient donné l'exemple en combinant le latin avec d'autres langues modernes. L'exemplaire que j'ai actuellement sous les yeux fait partie de l'édition *in-folio* des *OEuvres* de Drummond, imprimée à Edimbourg en 1711. Je sais qu'il existe une édition plus ancienne, avec des notes en latin par l'évêque Gibson, publiée à Oxford en 1691. Je ne pourrais dire en ce moment en quelle année parut la première édition, mais je pense que ce fut dans les premières années du XVIIe siècle, l'auteur étant mort en 1649.

Depuis Drummond, je ne sache pas qu'un nouvel essai de ce genre ait été fait dans la Grande-Bretagne, si l'on excepte toutefois celui du révérend Alexandre Geddes, membre très-savant, mais non tout à fait orthodoxe, de l'Église catholique romaine.

cette hypothèse, surtout quant à la date que l'on assigne à sa plus grande perfection. « Le sanscrit, dit M. Colebrooke, « est une langue fort bien faite, qui a été perfectionnée peu « à peu, jusqu'à ce qu'elle ait été fixée dans les ouvrages « classiques de quelques poëtes élégants, *qu'on suppose avoir « fleuri, pour la plupart, dans le siècle qui a précédé l'ère « chrétienne* (1). »

Pendant l'intervalle qui sépare l'invasion d'Alexandre de la période que nous venons de mentionner, le temps n'a pas manqué pour polir et porter au dernier degré de perfection cette langue artificielle. Et on ne saurait s'expliquer comment un si grand nombre de poëtes classiques ont paru presque immédiatement après la mort d'Alexandre, autrement que par l'impulsion que cet événement donna aux esprits, et par les nouvelles lumières que les Hindoux puisèrent dans leurs relations avec les Grecs et les Perses (2).

D'après l'idée que nous venons d'en donner, nous devons nous attendre à trouver le sanscrit aussi répandu que l'ordre même des brahmes (3) ; et si les conjectures que nous déve-

(1) Sur le sanscrit et le pracrit, par H. J. Colebrooke, Esq. — *Recherches asiatiques*, tom. VII, p. 200.

(2) « Le mot *sanskrita*, nous dit M. Wilkins dans la première page de sa Grammaire, est un participe composé, signifiant littéralement : *une chose faite ou formée entièrement, complétement* (en latin, *confectus*) ; ses éléments sont la préposition inséparable *sans*, signifiant *tout à fait* (en latin *col, com, con, cor*) et *krita, formé*, avec l'interposition d'un *s*, qui étant une lettre *dentale*, exige que la labio-nasale qui précède soit prononcée aussi comme une dentale, c'est-à-dire comme un *n*. Ce mot, dans sa commune acception, représente une chose qui a été *composée* ou *formée avec art, ornée, embellie, purifiée, très-cultivée, polie et régulièrement façonnée, comme une langue.* »

Je n'attache pas beaucoup d'importance à cette étymologie, qui pourrait peut-être être expliquée d'une tout autre manière ; mais je me permettrai de remarquer que si elle est de quelque valeur, elle est plus favorable que contraire à mon l'hypothèse.

(3) « Je crois que la base du malais est monosyllabique : en effet, on y trouve un grand nombre de mots d'origine chinoise ; *les mots sanscrits ont été introduits à mesure que les Malais ont adopté le brahmanisme.* » — Langlès, cité par M. Q. Crawford, dans ses *Recherches sur les Lois, la Théologie*, etc., *de l'Inde ancienne et moderne* ; Londres, 1817, tom. II, p. 206. D'un autre côté, c'est un fait non moins remarquable, que la connaissance du sanscrit est *exclusivement limitée* aux seules contrées où existe encore l'ordre des brahmes. C'est ce qu'établit, dans la *Revue d'Édimbourg*, un des plus savants orientalistes. « Le sanscrit, langue littéraire de l'Inde, dépôt de toutes ses anciennes connaissances, *n'a jamais abandonné le territoire sacré dont il est*

loppons ici ont quelque fondement, cette langue, une ou deux générations après l'invasion d'Alexandre, était probablement familière à tous les membres de cet ordre. La curiosité qui leur était naturelle, jointe à l'esprit de corps, nous porte à penser que l'étude du grec entrait dans leur éducation professionnelle, d'autant plus qu'avec une connaissance superficielle de la syntaxe de cette langue, il ne leur fallait plus, pour apprendre le sanscrit, que quelques exemples de la manière de combiner le grec avec leur propre langue. Nous avons des raisons de croire que la connaissance du grec fut répandue dans l'Inde peu après la période dont il s'agit. On peut en donner différentes preuves (1) ; mais je ne mentionnerai ici que ce fait, rapporté par Strabon, que, sous le règne d'Auguste, les ambassadeurs d'un prince indien arrivèrent à Rome, chargés de différents présents pour l'empereur, *et en même temps d'une lettre écrite en grec par ce prince même* (2). Strabon cite le fait sur l'autorité de Nicolas de Damas, qui, lui-même, s'entretint avec ces ambassadeurs à Antioche, pendant qu'ils se rendaient à Rome, et vit les présents dont ils étaient porteurs (3).

défendu aux brahmes de sortir. » Tom. V, p. 289. Comment expliquer ces deux faits autrement que dans la supposition où les brahmes seraient eux-mêmes les créateurs de leur langue sacrée ?

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Historia Regni Græcorum Bactriani*, de Bayer, XLIV, XLV.

(2) Επιστολην Ελληνικην εν διφθερα γεγραμμενεν, δηλοῦσαν ὁτι Πωρος ειη γραψας, εξαποσιων βασιλεων αρχων. — Strabon, liv. XV. p. 148, éd. Almel.) Parmi ces présents, Strabon cite particulièrement quelques vipères et quelques serpents monstrueux, et un jeune homme qui n'avait pas de bras. La même circonstance est mentionnée par Dion Cassius, qui compare ce jeune homme à un Hermès (— οιους τους Ερμας ὁρωμεν. — Dion Cassius, liv. LIV, p. 527, édition de 1607), et ajoute « qu'à l'aide de ses pieds, il tendait un arc, « décochait des flèches, et prenait une trompette dont il jouait. » Ce dernier historien semble douter de la possibilité du fait; mais aujourd'hui que tout le monde a pu observer un si grand nombre de personnes, qui, réduites à cet état de mutilation, suppléaient par leurs pieds aux mains qui leur manquaient, cette circonstance même devient la plus forte de toutes les présomptions en faveur de la vérité des autres détails moins extraordinaires du même récit. Florus et Suétone parlent aussi de cette ambassade envoyée par un prince indien à Auguste. — Suetonii *Cæsar Octavian. August.* XXI. — Flori *Epitome*, lib. IV, cap. XII.

(3) « La langue grecque fut de bonne heure cultivée en Orient. Avant l'époque de Mahomet, elle était considérée comme une branche de l'éduca-

On peut ajouter à ces considérations que la langue savante en usage parmi les prêtres ayant dû se mêler plus ou moins avec leur langue nationale, nous devons nous attendre à trouver partout, mais principalement dans les mots abstraits et scientifiques, le sanscrit incorporé avec les dialectes parlés dans les différentes contrées de l'Inde. Il n'est donc pas surprenant que M. Wilkins ait affirmé que celui « qui sait le sans-« crit a déjà acquis la connaissance de la moitié de la plupart « des langues de l'Inde, tandis que celui qui ne le connaît « pas ne peut jamais acquérir l'intelligence parfaite et cri-« tique d'aucune d'entre elles, bien qu'il puisse faire quel-« ques progrès dans leur usage pratique. Les différents dia-« lectes que l'on confond sous la dénomination générale « d'hindi, hindani, hindostani et basha, dépouillés des élé-« ments sanscrits qu'ils renferment, non-seulement perdraient « toute leur beauté et toute leur énergie, mais seraient ré-« duits à un état de barbarie absolue, quant à l'expression « des idées abstraites et scientifiques (1). »

Supposez qu'un homme de lettres de Rome, du siècle d'Auguste (Cicéron, par exemple, ou Varron), soit, par un miracle, rendu à la vie sur quelque point de la moderne Écosse, et qu'il conserve encore toutes les connaissances et les habitudes intellectuelles qu'il avait acquises pendant la première période de son existence; supposez en outre qu'après avoir résidé quelques années dans ce pays, il y ait acquis une teinture d'écossais vulgaire analogue à celle que possèdent

tion libérale, et même de l'éducation commerciale; les esclaves grecs étaient communs en Arabie. Les recettes et les dépenses de la trésorerie des califes étaient écrites dans cette langue, plusieurs générations après la mort du Prophète. — *Dissertation* de Richardson *sur les langues*, etc., *des Nations orientales*.

(1) *Grammaire de la langue sanscrite*, par Charles Wilkins, Préface, p. 10, 11.

Le savant auteur de l'*Ancienne métaphysique*, après avoir reconnu les grandes obligations qu'il a à M. Wilkins relativement au sanscrit, ajoute: « J'ai recueilli dans mes relations avec *quelques autres voyageurs* dans l'Inde des mots sanscrits qui étaient évidemment d'origine grecque, comme *gonia*, signifiant en sanscrit un *angle*, *kentra*, un *centre*; en outre, le mot *hora* y est employé dans le même sens qu'en latin. » — *Ancienne métaphysique*, tom. [illegible] 220. Cette indication est précieuse, et aurait encore plus d'importance, si elle s'appuyait sur l'autorité de M. Wilkins.

dans les langues orientales les Européens qui voyagent dans cette partie du monde, et qu'alors un Écossais disposé à s'amuser de sa crédulité (comme firent les brahmes avec le major Wilford) (1) mette dans les mains de ce lettré romain, comme un ouvrage antique, le *Polemo Middinia !* Quel texte de réflexions pour lui que cet étrange mélange de deux langues si différentes ! L'écossais a-t-il été enté sur le latin ou le latin sur l'écossais ? La prépondérance des racines écossaises dans l'ensemble de l'ouvrage l'inclinera vers l'une de ces opinions, tandis que la prédominance presque universelle des inflexions et des formes de la syntaxe latine le décidera en faveur de l'autre, surtout lorsqu'on lui dira combien longtemps ses compatriotes sont demeurés en possession de cette île. L'harmonie des vers, si supérieure à celle d'Ennius, souvent égale à celle de Lucrèce, et parfois même voisine de celle de Virgile, ajouterait pourtant beaucoup à la difficulté du problème. Peut-être finirait-il par admettre, comme l'hypothèse la plus raisonnable, que ce jargon se compose des débris de quelque langue actuellement éteinte, primitivement parlée à Rome comme à Édimbourg ; et les preuves ne manqueraient pas pour justifier la conjecture que jadis cette langue fut l'idiome universel de l'Europe, et qu'il forme la base des différentes langues européennes. Le mélange de mots gothiques que présente le latin de la jurisprudence chez la plupart des nations de l'Europe, et, bien plus encore, les variétés qu'on remarque dans le *kitchen-latin* des monastères, qui change dans les différentes contrées suivant la langue, viendraient probablement en aide à quelqu'une de ces théories.

Il est bon de remarquer, au sujet de cette singulière composition (le *Polemo Middinia*), qu'il est aisément compris par les Écossais qui ont appris les éléments du latin, tandis qu'il est tout à fait inintelligible, comme le serait un passage de Virgile ou d'Horace, pour ceux qui ignorent cette langue. Je citerai pour preuve quelques vers du commencement et de la fin du poëme :

(1) Voir l'Appendice I de cette section.

Nymphæ quæ colitis highissima monta Fifæa,
Sive vos Pittenwema tenent, ceu Crelia Crofta,
Sive Anstræa domus ubi nat Haddocus in Undis.
. . . . . .
Quid multa? — Sic fraya fuit, sic guisa peracta est,
Una nec interea spillata est droppa cruoris.

Pourquoi un jargon analogue, formé à l'aide d'un habile mélange du grec avec les langues originelles de l'Inde, n'aurait-il pu donner naissance au sanscrit? Il aurait pu évidemment (même dans sa forme la plus grossière) répondre au but qu'avaient les prêtres en créant une langue *savante* et *sacrée*, et l'on conçoit en même temps qu'à mesure que les poëtes et les philosophes l'ont employé dans leurs compositions, et qu'il est devenu un objet d'études pour les grammairiens et les philologues, des changements progressifs l'aient peu à peu élevé, dans le cours des siècles, à ce degré de perfection qu'il possède, dit-on. Ce progrès ne serait pas plus surprenant que celui qui a fait passer la langue française des formes de style du traité entre Charles le Chauve et Louis le Germanique à celles des écrits de Voltaire et de Buffon; la langue anglaise, de la Paraphrase de Boèce, par le roi Alfred, au *Spectateur* d'Addison, et le latin des *Douze Tables* à celui de Cicéron et de Virgile (1).

(1) En présentant ces conjectures, je n'entends pas limiter ma supposition à une combinaison de langues précisément semblable à celle que Drummond a adoptée. D'autres combinaisons pouvaient tout aussi bien remplir le but que ces prêtres se proposaient, mais je n'en connais pas qui s'accorde mieux avec la structure régulière attribuée au sanscrit, et qui représente mieux ses nombreuses analogies systématiques avec la langue grecque. Sir William Jones nous a donné de curieux détails sur la manière dont la langue arabe est combinée avec la langue persane; mais ce mode de combinaison est, à tous égards inférieur, quant au but pour lequel j'ai supposé que le sanscrit avait été créé, à celui que nous offre le *latin de cuisine* en usage dans les monastères catholiques.

« La langue arabe se marie à la langue persane d'une façon si singulière « qu'une même période présente quelquefois les deux langues, complète- « ment distinctes l'une de l'autre dans l'expression et l'idiome, mais par- « faitement unies dans le sens et la construction. Ceci doit paraître étrange à « un lecteur européen; mais il pourra se former quelque idée de ce mélange « extraordinaire, quand il saura que les deux langues asiatiques ne sont pas « toujours mêlées; comme les mots d'origine latine et saxonne, dans la « traduction anglaise suivante d'une phrase de Cicéron par le docteur Middle- « ton : The true law is right reason, conformable to the nature of things which

Ne pourrait-on pas, en outre, supposer que le sanscrit ne fut pas formé par suite d'un dessein et d'un système médités d'avance, mais qu'il prit naissance dans une sorte de *gypsey-jargon* (jargon de Bohémien), ou de *grec de cuisine*, dans lequel les prêtres s'entretenaient de sujets interdits aux oreilles profanes? Ses avantages sous ce rapport durent naturellement leur suggérer l'idée de s'en servir aussi dans leurs communications écrites, et les conduire peu à peu à le cultiver d'après des principes de grammaire.

Et que le petit nombre de savants initiés aux mystères de cette langue tant vantée se gardent de rejeter cette hypothèse avec indignation, sur ce motif qu'elle tendrait à jeter un vernis de ridicule sur son origine. Ma manière de voir à cet égard est complétement opposée. En effet, rattacher cette langue à une sorte de *chiffre oral* (si je puis m'exprimer ainsi), inventé par les gymnosophistes de l'Inde, n'est-ce pas lui assigner une plus noble origine que si on la faisait naître de quelque horde sauvage, ou, comme c'est le cas pour quelques-unes des langues les plus polies de la moderne Europe, des relations établies par la conquête entre les soldats romains et les Barbares goths? La manière dont nous avons supposé que le sanscrit a été formé (en considérant les matériaux qui sont entrés dans sa composition) n'est-elle pas incomparablement plus propre à expliquer la naissance d'une langue régulière et raffinée que les combinaisons de circonstances qui ont produit les autres langues parlées dans le monde?

Il peut se faire que ces conjectures, ainsi que plusieurs autres présentées par mes prédécesseurs au sujet du sanscrit, ne soient pas plus près de la vérité que les spéculations de mon lettré de Rome à l'égard du *Polemo Middinia*. Il en est cependant quelques-unes qu'on doit, je crois, rejeter hardiment, à cause de l'absolue impossibilité des suppositions qu'elles renferment, et peut-être pourra-t-on, avec le

« calls us to duty by commanding, deters us from sin by forbidding; » mais « comme le seraient le latin et le français dans cette période : « la véritable « *lex* est *recta ratio*, conforme *naturæ*, qui en commandant *vocet ad officium*, « en défendant *a fraude deterreat*. » *OEuvres* de sir Williams Jones, tom. II, p. 131, 132.

temps, approcher de la vérité, en suivant ce que les mathématiciens appellent la *méthode d'exclusion.*

Parmi ces conjectures, celle qui paraît le plus généralement accréditée chez les orientalistes est précisément, à mes yeux, la plus insoutenable. Elle suppose que le sanscrit fut, à une époque reculée, parlé dans une grande étendue de l'Asie, et qu'il forme encore la base de tous les dialectes qui y existent aujourd'hui.

« La grande source de la littérature indienne, dit M. Halhed, « la mère de la plupart des dialectes parlés depuis le golfe « Persique jusqu'à la mer de Chine est le sanscrit, langue dont « la vénérable antiquité se perd dans la nuit des temps, et qui, « bien qu'ensevelie aujourd'hui dans les bibliothèques des « brahmes, bien qu'appliquée uniquement aux idées reli- « gieuses, paraît avoir eu cours dans la plus grande partie « du monde oriental, et a laissé presque partout en Asie des « traces encore visibles de sa vaste domination (1). »

M. Colebrooke est tout aussi décisif et plus précis encore dans ses assertions. « Le sanscrit, nous dit-il, tire évidem- « ment son origine d'une langue primordiale, qui se perfec- « tionna peu peu à en différents pays, et *devint* le sanscrit « dans l'Inde, le pahlavi en Perse, le grec sur les bords de la « Méditerranée..... Il n'est guère maintenant qu'une langue « morte ; mais il n'y a aucune raison de douter qu'il ait été « jadis parlé universellement dans l'Inde (2). »

Il serait à souhaiter que cet ingénieux auteur eût expliqué de *quelle manière* il concevait que cette langue primordiale fût *devenue* sanscrit dans un pays, pahlavi dans un autre, et grec dans un troisième. Certainement si la marche suivie par le sanscrit ressemblait à celle qu'a suivie la langue latine pour *devenir* l'italien en Italie, l'espagnol en Espagne, le français en France, les résultats présenteraient en Orient le contraste le plus frappant avec ceux qui ont été réalisés dans l'Europe moderne. En effet, tandis que les différentes langues *romanes* nous présentent tous les signes les moins équivoques d'une

(1) Préface de la *Grammaire de la langue du Bengale*, par Halhed.

(2) *Sur le sanscrit et le pracrit*, par M. Colebrooke. *Recherches asiatiques*, tom. VII, p. 201.

commune origine, dans l'innombrable quantité de mots qui peuvent évidemment se rattacher à des racines latines, la *syntaxe* (en comprenant sous cette dénomination le système des inflexions des noms et des verbes) a subi dans toutes une altération complète. Quelle différence essentielle ne trouvons-nous pas ici avec l'affinité et l'analogie constatées par M. Brown entre le sanscrit et le grec (1), ou celles qui sont caractérisées par la ressemblance des inflexions des verbes des deux langues dans le passage déjà cité de Bopp (2) ! D'après tous les documents qui ont passé sous mes yeux, je suis porté à croire que dans le sanscrit le nombre des mots à racine grecque est incomparablement moins considérable que celui des mots d'origine latine dans les langues romanes. Dans l'hypothèse que j'ai proposée, toutes ces circonstances sont non-seulement explicables, mais encore nécessaires.

C'est en m'appuyant sur ces données que j'ai remarqué, dans une précédente publication, « que les affinités et les « filiations des différentes langues, telles qu'elles se manifes- « tent dans la correspondance de leurs racines, et en d'autres « coïncidences, s'expliquent avec infiniment plus de facilité « que l'analogie systématique que l'on dit exister entre le « sanscrit et le grec dans les conjugaisons et les inflexions de « leurs verbes, et dans plusieurs autres particularités de leur « mécanisme (3). »

Si des savants tels que le docteur Bentley ou le docteur Parr font un jour du sanscrit l'objet sérieux de leurs études, ils seront, je crois, en mesure de décider sans trop de difficultés, et *d'après l'évidence interne*, laquelle des deux langues est primitive, laquelle n'est qu'un dialecte dérivé. Ils seront aussi en état de déterminer si l'on peut induire avec certitude du mécanisme du sanscrit qu'il a été formé à l'aide des procédés systématiques que j'ai supposés. Telle est, ce me

(1) Voir la page 79 de ce volume.

(2) Voir la *Revue d'Édimbourg*, tom. XXXIII, p. 431. « Grec : voix moyenne, σέβομαι, σέβεσαι, σέβεται, σεβόμεθα, σέβεσθε, σέβονται. Sanscrit : voix moyenne, sebe, sebase, sebate, sebamahe, sebadhva, sebante. La racine *seb* a la même signification en grec et en sanscrit. »

(3) Dissertation placée en tête du supplément à *l'Encyclopædia britannica*, part. II, p. 167.

semble, la seule manière de mettre ces différents points hors de toute controverse.

A tout cela nous pouvons ajouter, qu'il semble difficile ou même impossible de concevoir comment une langue qui fut jadis parlée dans des pays d'une aussi vaste étendue aurait *cessé* d'être une langue vivante. C'est, en général, à la suite de conquêtes qui bouleversent tout de fond en comble que certaines langues ont été changées ou détruites ; or, des causes de ce genre n'ont pas agi sur les contrées où l'on prétend que le sanscrit a dominé autrefois, comme il est facile de le démontrer par l'immobilité des institutions civiles et politiques, et notamment la division des castes, qui, si haut qu'on remonte dans les temps historiques, a toujours été la même (1).

(1) « La conquête de l'Hindostan par les nations mahométanes, dit M. Mill, « ne fut ni très-sanguinaire ni très-destructive. Elle substitua des souve- « rains d'une race aux souverains d'une autre race, et mêla aux anciens ha- « bitants une petite proportion d'habitants nouveaux ; mais elle n'altéra pas « la constitution de la société ; *elle n'altéra pas la langue du pays ;* les ha- « bitants primitifs demeurèrent possesseurs du sol ; ils continuèrent d'être « gouvernés par leurs propres lois, par leurs propres institutions. Il y a « plus, toute l'administration, à l'exception de l'armée et d'un petit nombre « de fonctions publiques élevées, demeura entre les mains des magistrats et « des officiers indigènes. Les rares persécutions auxquelles ils furent exposés, « pour affaires de religion, sous le règne d'un ou deux princes bigots, furent « de trop courte durée et trop circonscrites pour produire des effets consi- « dérables. » *Histoire de l'Inde britannique*, par Mill ; tom. I, p. 437, 438.

D'après le major Rennel, dont l'autorité est incontestable dans tout ce qui tient à l'histoire et à la géographie de l'Inde « le sanscrit fut la langue de « l'ancien Hindostan, mais *il cessa d'être la langue nationale aussitôt après « la conquête des musulmans dans le onzième siècle.* » Mémoire de Rennel sur une carte de l'Hindostan, p. 20, Introduction. Je désirerais savoir sur quelles preuves cette assertion s'appuie. M. Halhed nous dit « que l'Hindoustani ou « langue indienne paraît avoir été parlé *durant plusieurs siècles* dans toute « l'étendue de l'Hindostan proprement dit. » Préface de sa *Grammaire de la langue du Bengale*, p. 9. D'un autre côté, sir William Jones, tout en n'élevant aucune espèce de doute sur le fait que le sanscrit aurait été jadis une langue vivante (sans pouvoir dire toutefois *où* et *quand*) me semble avoir cru *qu'il ne fut jamais, à aucune époque, la langue vulgaire ou nationale de l'Inde.* Mais pour qu'on ne puisse pas m'accuser de lui prêter des opinions qu'il n'aurait pas explicitement professées, je citerai ses expressions :

« On doit vivement regretter que ni les Grecs qui accompagnèrent Alexan- « dre dans l'Inde, ni ceux qui furent longtemps en rapport avec ce pays « sous les rois bactriens, ne nous aient laissé aucun moyen de savoir avec « certitude quelle langue nationale ils trouvèrent à leur arrivée dans cet « empire. Nous savons que les musulmans entendirent les habitants de l'Hin- « dostan proprement dit parler une langue d'une construction fort singu- « lière, appelée bhâshâ, dont le dialecte le plus pur était répandu dans les

On ne conçoit pas mieux que, contrairement à toutes les analogies connues, une langue aussi parfaite ait pu sortir des formes populaires et tout à fait accidentelles d'un dialecte local.

La même objection s'applique, ce me semble, avec encore plus de force à une hypothèse proposée dans la *Revue d'Édimbourg* par un écrivain dont l'autorité est considérable dans tous les sujets qui se lient à la littérature indienne. Dans son opinion « *il n'est pas improbable* que les brahmes entrèrent « dans l'Inde comme conquérants et y introduisirent leur « langue, leur religion et leurs institutions civiles. Les Purana (1) « (ajoute cet écrivain) semblent même nous désigner ce con- « quérant dans la personne de Parusaramo, qui, à la tête « d'une armée de brahmes, détruisit les tribus militaires et « renversa toutes les monarchies existantes. Mais l'époque de « cet événement est antérieure à tous les souvenirs histo- « riques (2).

« Quelle que soit l'antiquité du sanscrit, dit William Jones, « il est d'une merveilleuse structure, plus parfaite que le grec,

« districts d'Agra, et principalement sur le sol poétique de Mat'hurá; et « c'est ce qu'on appelle communément l'idiome de Vraja. Cinq mots peut- « être de cette langue sur six étaient dérivés du sanscrit, dans lequel « étaient composés les livres de religion et de science, et qui paraît avoir « été tiré, à l'aide des plus ingénieuses combinaisons grammaticales, comme « l'indique le nom même, de quelque idiome grossier; mais le fond de l'Hin- « doustani, principalement dans les inflexions et les régimes des verbes, dif- « fère aussi complétement de ces deux langues que l'arabe diffère du persan, « et l'allemand du grec. Or, le résultat ordinaire des conquêtes est de laisser « intacte la langue du peuple conquis, ou de ne l'altérer que fort peu dans « ses éléments fondamentaux, tout en y mêlant un nombre considérable de « mots étrangers, exprimant soit des choses, soit des actions, ainsi qu'il est « arrivé dans tous les pays que je me rappelle en ce moment, où les con- « quérants n'ont pu préserver leur propre langue de tout mélange avec celle « des naturels du pays, comme, par exemple, les Turcs en Grèce et les « Saxons en Angleterre. Cette analogie peut nous porter à penser que le « pur hindou, qu'il soit d'origine tartare ou chaldéenne, exista primitivement « dans l'Inde supérieure, où le sanscrit fut apporté d'un autre royaume, « par des conquérants, à une époque fort reculée. On ne saurait douter, en « effet, que la langue des Védas n'ait été en usage dans la grande étendue de « pays précédemment indiquée, aussi longtemps que la religion de Brahma « y a prévalu. » *Recherches asiatiques*, tom. I, p. 421, 422.

(1) D'après M. Bentley, les Purana ne remontent pas à plus de 700 ans; et M. Pinkerton regarde comme démonstratives les raisons qu'il donne à l'appui de cette assertion. Voyez sa *Géographie*, tom. I, p. 718.

(2) *Revue d'Édimbourg*, tom. XIII, p. 369.

« plus riche que le latin, et plus élaboré que ces deux langues(1), « tout en présentant avec elles une trop étroite affinité, soit « dans les racines des verbes, soit dans les formes grammati- « cales, pour que cette conformité ait pu être produite par un « simple accident, et si frappante en même temps qu'il n'est « pas de philosophe qui, en les examinant toutes trois, ne re- « connaisse qu'elles sont sorties d'une souche commune, qui, « peut-être, n'existe plus (2). » Suivant moi, la seule supposition qui permette de tout expliquer, c'est que le sanscrit fut une langue créée par les brames, et dont l'usage resta toujours circonscrit dans leur corporation; et que la langue grecque non-seulement leur servit de modèle quant à la syntaxe et au système d'inflexions, mais encore combla les vides de leur vocabulaire pour les idées abstraites et scientifiques. Je sais que des difficultés peuvent être soulevées contre ces conjectures, et qu'en particulier, on peut objecter qu'il y a plusieurs autres langues (telles que le pehlavi, par exemple, ou l'ancien persan) qui présentent avec le sanscrit la plus étroite affinité (3). Mais il faut voir si ces objections s'ap-

(1) Après tout, ne serait-il pas possible que les perfections du sanscrit aient été quelque peu exagérées par sir William Jones, par suite de cette même préoccupation qui l'a porté à exagérer si fort les mérites de ces productions littéraires anciennes, qu'il a mis le public à même de juger à l'aide de ses traductions? M. Mill observe avec raison que «beaucoup de langues, aux- « quelles on accorde les mêmes éloges qu'au sanscrit, sont souvent des idio- « mes de peuples ignorants et incultes. Molina nous apprend que la gram- « maire de la langue des Chiliens est aussi parfaite que celle des langues grec- « que et latine; qu'il n'est pas de langue dont la formation et la structure « soient plus ingénieuses et plus heureuses. M. Marsden nous représente la « langue des Malais, comme étant d'une douceur remarquable et parfaite- « ment propre à la poésie. Clavigero ne sait comment contenir son admira- « tion pour la langue mexicaine, qui est si riche, si bien faite, si expressive, « que plusieurs la placent au-dessus du latin et même du grec. » *L'Inde*, par Mill, tom. I, p. 392. Je me souviens qu'au temps où il était d'aussi bon ton de parler avec enthousiasme des poëmes d'Ossian, qu'il l'est maintenant, pour la même classe de critiques, de les tourner en ridicule, j'ai entendu plusieurs de nos savants vanter le gaélique avec la même exagération. Ils trouvaient que la traduction de Macpherson était aussi bonne qu'une traduction anglaise peut l'être; mais ils prétendaient (et qui aurait pu les contredire?) qu'il y avait dans l'original une richesse et une force auxquelles aucune autre langue, si ce n'est le grec, ne pouvait atteindre.

(2) *OEuvres* de sir William Jones, tom. I, p. 26.

(3) J'ai en ce moment-ci sous les yeux un livre intitulé : *Tableaux synoptiques des mots similaires qui se trouvent dans les langues persane,*

pliquent exclusivement à l'hypothèse que j'ai proposée, ou si elles ne portent pas également sur toutes les théories connues. Toutes ces théories, qu'on s'en souvienne bien, ont le défaut commun d'être forcées de supposer des événements qui *peuvent* s'être passés dans des temps antéhistoriques. On peut, au contraire, alléguer en faveur de mon hypothèse, qu'elle a, d'une part, l'avantage de ne présupposer aucun événement imaginaire, et que, d'autre part, les difficultés qu'elle soulève sont susceptibles d'une solution facile et plausible. Quelles que soient les langues étrangères qui, à différentes époques, ont été introduites dans l'Inde, elles ont pu fournir des mots qui ont été incorporés avec le sanscrit tout comme avec les langues vulgaires, ou plutôt qui se sont incorporés au premier par l'intermédiaire des secondes. Il importe aussi de considérer si ces langues vulgaires de l'Inde, dont on suppose que le sanscrit est la base, n'auraient pas elles-mêmes, à différentes époques, fourni à cette langue sacrée les mots qu'on rattache communément au sanscrit comme à leur source originale.

La plus redoutable objection repose sur ce que quelques savants trouvent que le sanscrit ressemble au latin beaucoup plus encore qu'au grec. Voici comment s'exprime à cet égard M. Halhed : « Observons en passant que tout comme le latin « est un dialecte plus ancien que le grec, tel du moins que « nous le possédons, de même il ressemble beaucoup plus au « sanscrit, soit quant aux mots, soit quant aux inflexions, soit « quant aux terminaisons (1). »

Dans un autre passage il nous dit que, « dans la langue « sanscrite, ainsi que dans le grec, il y a des formes d'infinitifs « et de participes qui impliquent une idée de temps, et qu'il y « a aussi d'autres formes du verbe qui *semblent* analogues aux « gérondifs et aux supins des Latins (2). »

sanskrite, grecque, latine, mœsogothique, irlandaise, suéco-gothique, suédoise, danoise, anglo-saxonne, celto-bretonne ou armorique, anglaise, alémanique ou francique, haut-allemande, et bas-allemande, par H. A. Le Pileur, etc., etc. Paris et Amsterdam (ce livre ne porte pas de date, mais il a été évidemment publié sous le gouvernement impérial).

(1) *Grammaire de la langue bengale*, p. 137.

(2) *Ibid.*, p. 138.

De son côté, sir William Jones, dans la préface de sa traduction de Sacontala, se prononce formellement à l'égard de l'étroite ressemblance du sanscrit et du latin : « J'ai com-
« mencé par le traduire mot à mot en latin, langue dont la res-
« semblance avec le sanscrit est si grande qu'elle est plus propre
« qu'aucune autre à permettre une version exactement inter-
« linéaire. Ensuite, j'ai traduit ce latin en anglais (1). »

On peut répondre, en premier lieu, à cette objection, que bien que j'aie supposé avec Meiners que la première ébauche du sanscrit a été faite aussitôt après que l'invasion d'Alexandre eut mis les savants de l'Inde en rapport avec la langue et la philosophie des Grecs, cette supposition n'implique pas qu'aucune autre langue n'ait contribué, pour sa part, à l'enrichir ultérieurement. Les relations commerciales que les Romains eurent pendant si longtemps avec l'Inde, soit par mer, soit par terre, nous expliquent suffisamment toutes les affinités qui peuvent exister entre le sanscrit et le latin. Lorsque nous considérons que la première de ces deux langues était (d'après l'hypothèse que j'ai adoptée) un système artificiel, exclusivement élaboré par les prêtres, il est impossible de déterminer l'étendue des changements qui ont dû être introduits dans cette langue par les caravanes de marchands romains qui visitaient l'Inde de temps en temps, ou même par des voyageurs isolés qui pouvaient accidentellement parcourir ces contrées, et par l'intermédiaire desquels on peut raisonnablement supposer que les brames auront été curieux d'acquérir quelque connaissance de la langue parlée par les conquérants du monde. Je remarque même, comme une circonstance frappante, que les noms de nombre en sanscrit sont *en partie* à très-peu près les mêmes qu'en grec, et *en partie* presque les mêmes qu'en latin. Il en est de même des noms des membres du corps humain (2).

(1) On me permettra de remarquer ici que, quelque positives que soient ces assertions sur la ressemblance entre le sanscrit et le latin, elles ne sont ni aussi décisives ni aussi précises que celles de M. Brown, qui doit avoir puisé ses renseignements, en ce qui touche aux rapports du sanscrit et du grec, auprès des traducteurs des Évangiles. Il me semble que ce sujet réclame de plus amples éclaircissements de la part des hommes spéciaux.

(2) Bayer a mentionné cette circonstance, quant aux nombres indiens, et

Il me semble qu'on ne peut expliquer ces faits, qu'en supposant que le sanscrit a éte formé à peu près comme je viens de l'exposer. Quant au persan, dont la connaissance était, dans une certaine mesure, répandue dans l'Inde à l'époque de l'in-

il ajoute qu'un savant, avec lequel il était en correspondance, pensait que les brames avaient emprunté les noms de nombre, non aux Grecs, mais aux Romains. « Reverendus Benjamin Schultzius, qui Madrastæ in littore « Coromandelino ecclesiam Christo ex paganis colligit, brahmanas hæc nume- « rorum nomina à Romanis accepisse existimavit. Haud equidem dissimulare « queo in quibusdam formam Romanis potius congruere quam Græcis, ut « *sapta, septem; nova, novem.* Consideremus præterea in progressione nu- « merorum cardinalium, eorum rationem. In omnibus enim numeris cardi- « nalibus, qui denarium proxime antecedunt, ita effari solent Indostani, « *unawi, undeviginti, unatri, undetriginta, unatschaheli, undequadra-* « *ginta, unapangja, undequinquaginta.* Et tametsi ejusmodi rationem Græci « quoque sequuntur, tamen non video illam apud eos formam esse, quæ in « Romanis Indicisque quasi ex condicto est eadem. » Bayeri *Hist.*, etc., p. 117. Après avoir cité quelques autres particularités qui semblent, au premier abord, favoriser l'hypothèse de son ami, Bayer ajoute : « Sed quid « adeo negotii cum Romanis fuerit Indis non invenio. Si Plocamus aliquis « aut Romanus civis alius versatus est in India, nihil hoc adhuc efficere « potuit, ut Indi a paucis peregrinis, exiguo tempore inter eos versantibus « mercaturæ caussa, numeros peregrini soni addiscerent et cum suis com- « mutarent. » *Ibid.*, p. 119. Mais bien que cette considération puisse être invoquée contre la probabilité de grands changements produits dans la langue *populaire* de l'Inde par un petit nombre de marchands étrangers, elle n'a aucune force contre la supposition que quelques mots latins ont été incorporés avec la langue sacrée des prêtres, par suite de relations entre ces sages et des voyageurs romains. Nous pouvons supposer que les prêtres épiaient toutes les occasions d'enrichir le sanscrit à l'aide des emprunts qu'ils pouvaient faire aux langues étrangères.

« Quant aux parties du corps humain, dit Monboddo, M. Wilkins m'a donné « les noms de quelques-unes ; du pied, qui s'appelle *pada*, évidemment le « même mot que ποῦς, ποδός des Grecs ; et du nez, qui s'appelle *nasa*, « même mot que le latin *nasus*. » *Métaphysique ancienne*, tom. IV, p. 328. A quoi il ajoute l'anecdote suivante qu'il cite, ce semble, dans les termes mêmes de M. Wilkins : « Ayant vu un jour dans une pagode un tabouret à « trois pieds sur lequel était placée une statue, je demandai au brame qui « était avec moi quel était le nom de cet objet en sanscrit, et il me dit que « c'était *tripada*. C'est de la même manière qu'ils combinent le mot *danta*, « signifiant *une dent*, avec le nombre *trois*, et qu'ils disent *tridanta*, c'est- « à-dire *un trident*. » *Ibid.*, p. 330.

« Le lecteur, continue-t-il, peut observer ici que, comme le latin est le « plus ancien dialecte du grec, plusieurs mots sanscrits ont plus de res- « semblance avec le latin qu'avec le grec. C'est ainsi, comme je l'ai ob- « servé ci-dessus, que le mot *nasa*, signifiant *nez*, est tout à fait latin, et « diffère complétement du mot grec ῥίν, qui désigne cette partie du vi- « sage. » *Ibid.*, p. 328.

Tout cela, je l'avoue, me semble s'expliquer avec la plus grande facilité dans l'hypothèse que j'ai proposée, et ne pouvoir l'être dans aucune des autres.

vasion d'Alexandre, et qui probablement avait pénétré dans ce pays à une époque plus reculée, on peut raisonnablement penser, d'après les beautés particulières de cette langue, qu'elle a dû entrer pour une large part dans les éléments originaux du sanscrit (1).

Il reste une dernière objection, qui, aux yeux de bien des gens, doit avoir beaucoup de poids. Dans l'article de la *Revue d'Édimbourg* cité ci-dessus, je trouve l'assertion suivante : « Pour adopter l'hypothèse du savant Bayer, il nous faudrait « supposer que les habitants de l'Hindostan ont attendu « qu'Alexandre le Grand se rendît maître de la Bactriane, pour « avoir des termes propres à désigner les liens les plus doux « de la nature, et pour être capables d'exprimer les vénéra- « bles rapports de père et de mère (2). »

(1) Ainsi que je l'ai déjà remarqué, rien n'oblige de supposer que *tous* les éléments du sanscrit, tel qu'il est maintenant étudié par les Européens, sont entrés dès le commencement dans la composition de la langue. Combien n'a-t-il pas *dû* gagner par les perfectionnements que les brames y ont introduits ! Combien n'a-t-il pas *dû* s'enrichir par suite des relations des Hindoux avec les nations étrangères ! La conquête musulmane dut introduire de nombreux éléments persans, et par l'intermédiaire du persan de nombreux éléments teutoniques. Sir William Jones nous dit que « le jargon de l'Hindos- « tan (fort improprement appelé la langue des noirs) contient un si grand « nombre de mots persans qu'il pouvait, presque sans difficulté lire les « fables de Pilpai traduites dans cet idiome. » *OEuvres* de sir William Jones, tom. II, p. 132. Or, il est impossible de supposer que la langue populaire ait été altérée à ce point par ce mélange de mots étrangers, sans que la langue même des savants s'en soit également un peu imprégnée. Cette remarque est, ce semble, assez justifiée par les vicieuses locutions empruntées, comme on l'a vu, par quelques historiens du moyen âge aux langues vulgaires de leur pays. Comment, en effet, des hommes accoutumés à faire un usage journalier de leur *latin de cuisine*, auraient-ils pu toujours éviter ces barbarismes dans leurs écrits ?

(2) Je ne puis m'empêcher de soupçonner que le savant et respectable auteur de cette critique n'a jamais vu le livre de Bayer; car Bayer lui-même dit expressément qu'il est loin d'avoir une aussi pauvre idée des acquisitions intellectuelles des Hindoux, avant l'invasion d'Alexandre. Son unique but, nous dit-il, était de s'élever contre cette disposition, qui commençait déjà à se manifester au temps où il vivait (et qui s'est produite depuis sur une bien plus grande échelle), à rapporter aux Hindoux *toutes les sciences* et *tous les arts* dont les Grecs passent communément pour les inventeurs. Comme j'ai tout lieu de croire que cet ouvrage est fort rare en Angleterre, je citerai ses propres expressions :

« Credidi autem dignam esse eruditorum hominum studio operam, cum « satis appareat, artes et disciplinas in humano genere peregrinatas et aliis

L'hypothèse de Bayer à laquelle on fait ici allusion est, je pense, celle que j'ai déjà citée comme formant un des points

« atque aliis in populis vel diversatas fuisse, vel domicilium collocasse, ea-
« rum si nos quasi itinera investigemus. Non semper eædem gentes fuerunt
« vel sapientes, vel barbaræ; fuit hujusce et dedecoris et laudis quædam in
« genere humano vicissitudo. Neque una aliqua gens per se vidit omnia et
« reperit : neque quæ aliquid invenit, eadem semper perfecit aut constanter
« retinuit. Ne in Græcis quidem hæc statuo; quamquam, si ea gens non
« plurima vel prima vidit, vel expolivit, tamen nulla est alia in qua illus-
« triora ad fidem extent monumenta, quantum fuerit enisa. Græcorum testi-
« monio gentes præterea recolimus sapientes, Chaldæos, Ægyptios, Indos :
« ast eorum numquam mihi sese probavit oratio, qui omnia præclare inventa
« ad eos referrent auctores, et nescio quid immensæ scientiæ et omni qui-
« dem ævo in iis fuisse prædicarent. Si hujus tantæ existimationis causam re-
« quiratis, fastidium est rerum notarum : ita fit, ut, quæ non satis sint co-
« gnita, ea ubi in mentem venerit aliquo in loco esse habenda, tanto cupidius
« efferamus, quo minus cognoscuntur. Itaque Græcos ab iisdem nonnulla
« accepisse, ultro et lubenter quidem concedo : modo item alii eosdem po-
« pulos a Græcis quædam cum ut nova et inchoata, tum prope consummata
« accepisse consentiant. » Bayeri. *Hist.*, etc., *in præfat.*

On voit par cette citation que l'opinion de Bayer, en ce qui touche à l'histoire des sciences en général chez les Hindoux, s'accorde d'une manière fort remarquable avec celle que l'illustre Laplace, après un mûr examen, s'était formée de l'astronomie en particulier. « M. Laplace (dit son savant ami « M. Delambre) qui avait quelque intérêt à soutenir la grande ancienneté de « l'astronomie indienne, et qui avait d'abord parlé des mouvements moyens « et des époques des Hindoux de la manière la plus avantageuse, a fini pour- « tant par croire et imprimer que leurs tables ne remontent pas au delà du « XIIIe siècle. » Lettre de M. Delambre à M. Quintin Crawford, du 21 juillet 1815, citée dans les *Recherches*, de M. Crawford, *sur les lois*, etc., *de l'Inde*. Londres, 1817.

Laplace cependant, tout en rejetant les extravagantes conclusions de Bailly, admet sans difficulté que les Hindoux ont cultivé avec succès l'astronomie, et quelques autres branches des mathématiques, dès les temps historiques les plus reculés. « Cependant, dit-il, l'antique réputation des Indiens « ne permet pas de douter qu'ils n'aient dans tous les temps cultivé l'astrono- « mie. Lorsque les Grecs et les Arabes commencèrent à se livrer aux scien- « ces, ils allèrent en puiser chez eux les premiers éléments. C'est de l'Inde « que nous vient l'ingénieuse méthode d'exprimer tous les nombres avec dix « caractères, en leur donnant à la fois une valeur absolue et une valeur de po- « sition, idée fine et importante, qui nous paraît maintenant si simple que « nous en sentons à peine le mérite. Mais cette simplicité même, et l'extrême « facilité qui en résulte pour tous les calculs, place notre système d'arithmé- « tique au premier rang des inventions utiles; et l'on appréciera la difficulté « d'y parvenir, si l'on considère qu'il a échappé au génie d'Archimède et « d'Apollonius, deux des plus grands hommes dont l'antiquité s'honore. » *Exposition du système du monde*, liv. V, chap. I.

Le nom de Bayer, mis en cause par la *Revue d'Édimbourg*, et la déférence qu'on doit, en matière de littérature orientale, au moindre aperçu sanctionné par l'autorité de M. Hamilton, seront, je l'espère, mon excuse pour la longueur de cette note.

Le reproche que fait M. Hamilton à Bayer d'avoir estimé trop bas les con-

les plus importants de son *Historia regni Græcorum Bactriani*, et consistant à soutenir que les Hindoux ont reçu des Grecs plusieurs choses que les Grecs sont généralement censés avoir reçues des Hindoux.

Avant d'examiner cette objection, comme pouvant, jusqu'à un certain point, infirmer mes propres conjectures, je crois devoir remarquer d'abord, en faveur de Bayer, que je ne trouve dans son ouvrage rien qui motive cette critique, son raisonnement s'appliquant presque exclusivement aux noms de nombre, au système de numération, et à un petit nombre d'autres idées scientifiques. Autant que je puis me le rappeler, il n'y est pas dit un seul mot des termes qui expriment les différentes relations de parenté.

Mais, en admettant même que cette critique soit concluante contre l'hypothèse de Bayer, elle ne touche aucunement à la mienne. Car, de ce qu'il y a quelque ressemblance entre les noms sanscrits de certains objets particuliers et les noms grecs de ces mêmes objets, il ne s'ensuit pas que les Hindous n'aient pas eu, jusqu'à l'invasion d'Alexandre, de mots de la même signification dans leur langue natale. J'ai déjà supposé que les créateurs du sanscrit avaient à leur disposition des mots appartenant à des langues différentes. Dès lors on conçoit que les circonstances les plus insignifiantes, et souvent de purs caprices, ont décidé de la préférence qu'ils ont donnée à tel mot sur tel autre. Probablement, ils ont surtout eu égard aux sons qui étaient le plus agréables à leur oreille ou qui s'accordaient le mieux avec leur système prosodique, et souvent aussi aux combinaisons de lettres dont la prononciation était la plus facile pour eux.

Dans les conjectures que j'ai présentées, je n'ai pas cru nécessaire d'avoir égard à la distinction établie par quelques écrivains entre les *brames* et les *bramines*, ni d'aborder la question de savoir si le culte de Boudda fut antérieur ou

naissances anciennes des Hindoux, peut, à bien plus juste raison, être adressé à Meiners, qui a été jusqu'à dire : « Ante Alexandri ætatem nullas inter Indos « litteras, neque veram philosophiam extitisse. » *Historia de vero Deo*, p. 107. Cette opinion est, je pense, suffisamment réfutée par le témoignage de l'antiquité tout entière.

postérieur à celui de Brahma (1). Il suffit à mon but qu'il soit prouvé qu'une corporation de prêtres, savants, adroits et ambitieux, existait, au moins en germe (2), à l'époque de la conquête d'Alexandre. Or, nous en avons une preuve suffisante dans cette circonstance rapportée par Strabon, sur la foi d'Onésicrite (qui avait vu et entendu ce dont il s'agit), qu'Alexandre ayant désiré obtenir quelques éclaircissements sur les dogmes et les pratiques des brahmanes, se décida à envoyer Onésicrite pour s'entretenir avec eux, parce qu'il savait que s'il leur disait de paraître devant *lui*, ils refuseraient d'obéir à cette invitation, par ce motif que ceux qui dé-

(1) Voyez la *Géographie* de Pinkerton, tom. I, p. 713.

Cette différence entre les brames et les bramines ne paraît pas très-grande aux yeux de M. Crawford. « Si nous comparons, dit-il, les *bramines* « de nos jours avec les *brahmanes* de l'antiquité, nous trouverons dans les « principaux traits de leur caractère, la plus étroite ressemblance. Les dif- « férences qui peuvent exister entre eux doivent en partie s'être introduites « insensiblement dans le cours des âges ; mais la portion la plus notable doit « être attribuée aux révolutions survenues dans leurs gouvernements. Ces « deux noms sont évidemment les mêmes, et tirent leur origine de *Brahma*, « *Dieu.* » *Esquisses*, etc., *des Hindoux*, p. 190.

(2) Je dis *au moins en germe*, car bien qu'en apparence il ne résulte pas du témoignage de Strabon que, à l'époque dont il s'agit, les brames formassent une tribu distincte et, pour ainsi dire, lévitique, ayant dans l'Inde cette influence illimitée qu'ils acquirent depuis, on peut néanmoins conclure avec certitude des particularités qu'il mentionne relativement aux études de ces *sophistes*, à leur désir d'attirer l'attention par la singularité de leurs manières, et, par-dessus tout, à leurs hautes prétentions à la supériorité sociale que déjà ils travaillaient, systématiquement, et non sans succès, à obtenir un ascendant illégitime sur l'esprit de leurs compatriotes.

Voici comment Arrien s'exprime sur le compte des *bramines* dans son *Histoire de l'Inde* : « Les Indiens sont divisés en sept castes ou classes, parmi « lesquelles on compte celle de leurs sophistes ou sages ; elle est de beaucoup « inférieure en nombre à toutes les autres, mais elle est supérieure en hon- « neur et en dignité. Ceux qui en font partie ne sont jamais astreints à des « travaux manuels, et ils ne participent pas aux charges publiques ; dans « aucune circonstance ils n'ont à s'occuper de quoi que ce soit, leur unique « office étant d'offrir des sacrifices pour la prospérité publique; et si quelqu'un « veut sacrifier en particulier, il faut que ces sages indiquent et dirigent les « pratiques et les cérémonies ; sans quoi le sacrifice ne serait pas, à ce qu'ils « croient, accepté par les dieux. Ils sont, en outre, les seuls devins de « l'Inde; seuls ils sont autorisés à exercer l'art divinatoire. Ils ne se mêlent « jamais d'affaires particulières, soit qu'ils pensent que l'art divinatoire ne « s'étend pas à des choses si basses, soit, peut-être, qu'ils regardent comme « au-dessous de leur profession de s'abaisser jusqu'à ces misères. » Arrien, *Histoire de l'Inde*, chap. x et xi.

sirent s'instruire doivent aller vers ceux dont ils attendent l'instruction (1).

Les particularités suivantes, relatives à la question de la priorité du brahmanisme et du bouddisme, pourront intéresser quelques-uns de mes lecteurs. Je les puise dans un écrit fort curieux sur la religion et la littérature des Burmahs, par le docteur Francis Buchanan (2). « M. Chambert, *le « plus judicieux de nos antiquaires indianistes*, a établi par « de bonnes raisons que le culte de Boudda s'était autrefois « étendu sur l'Inde entière, et qu'il n'avait pas été détruit « par les brahmanes, dans le Dehkan, avant le IXe, ni même « avant le XIIe siècle de l'ère chrétienne (3). » Le même auteur (le docteur Buchanan) a remarqué ailleurs que, « quel- « que sottes et ridicules que soient les légendes et les idées « des adorateurs de Boudda, elles ont été en grande par- « tie adoptées par les brahmanes, avec les additions les plus « monstrueuses. Les rajahs et les héros ont été transformés « en divinités, et ils ont ajouté l'impossible à l'impro- « bable (4). »

APPENDICE I.

Avant que le lecteur prononce un jugement définitif sur la valeur des conjectures que je viens de soumettre à son examen, j'appelle toute son attention sur la longue citation qui suit. Elle renferme l'aveu le plus détaillé et le plus sincère, fait par M. Wilford lui-même, des supercheries de quelques brames qui l'aidaient dans ses recherches. Je transcrirai ce passage textuellement, parce que j'ai tout lieu de croire qu'il ne pourra manquer d'ébranler, chez toutes les personnes qui le liront avec attention, la foi qu'elles pou-

(1) Les motifs qui, suivant Strabon, guidèrent la conduite d'Alexandre dans cette occasion, font honneur à sa prudence et à son jugement. « Proinde cum « essent tales, neque decorum putaret Alexander ad illos accedere, nec vellet « invitos cogere ut quicquam facerent præter patria instituta, se missum in- « quit, etc. » Strabon, liv. XV. Amstelod., rd., p. 715.

(2) *Recherches asiatiques*, tom. VI.

(3) *Ibid.*, p. 163.

(4) *Ibid.*, p. 661.

vaient avoir à *la mystérieuse antiquité du sanscrit*, et à l'exactitude de tous les autres documents qui nous arrivent par un canal aussi suspect que celui des prêtres de l'Inde. Cette espèce de palinodie du major Wilford est depuis longtemps publiée; cependant elle a beaucoup moins attiré l'attention que les fictions qu'il a si honorablement désavouées.

« Une découverte à la fois heureuse et très-désagréable a « contribué au retard que la publication de cet écrit a « éprouvé. Bien que je n'eusse jamais douté de l'authenticité « de mes documents (que j'avais rapidement collationnés avec « les originaux, peu de temps avant d'achever mon *Essai*), « toutefois, en réfléchissant combien un auteur doit prendre « de précautions, et combien il lui est facile de se tromper, « je me décidai un jour à collationner d'une manière géné- « rale et complète mes notes avec les originaux, avant de « livrer mon *Essai* à l'impression; c'était un devoir, non-seu- « lement envers le public, mais encore envers moi-même.

« En avançant dans ce travail, je m'aperçus bientôt que « toutes les fois que le mot *S'wetam*, ou *S'weta-dwipa* (1), « nom de la principale des îles Sacrées ainsi que de l'en- « semble de ces îles, se présentait, l'écriture variait quelque « peu, et que le papier était de couleur différente, comme « s'il avait été taché. Surpris de ce fait étrange, j'examinai la « page au grand jour, et je remarquai aussitôt qu'on avait « gratté le papier en cet endroit, et qu'un peu de colle y « avait été appliquée. Le mot primitif n'avait pas même été « tellement effacé que je ne pusse le lire quelquefois par-

(1) Il est bon d'avertir ceux qui ne connaissent pas les *Recherches* du major Wilford, que son principal but est de prouver que les îles Sacrées des Hindoux sont les îles britanniques, et notamment que *S'weta-dwipa*, ou l'*île Blanche*, est l'Angleterre.

« Les îles Sacrées de l'ouest, nous dit-il, dont *S'weta-dwipa*, ou île Blanche « est la principale et la plus fameuse, sont, en fait, la terre sainte des Hin- « doux. C'est là que se sont accomplis les mystères fondamentaux de leur re- « ligion, considérée dans son origine et dans ses développements. L'île « Blanche, cette terre sainte de l'ouest, est si étroitement liée à leur reli- « gion et à leur mythologie qu'elle ne peut en être séparée; et par suite les « théologiens de l'Inde sont aussi familiarisés avec l'idée de ce pays que les « musulmans avec l'Arabie. » *Recherches asiatiques*, tom. VIII (édit. in-8), p. 246.

« faitement. Je demeurai comme frappé de la foudre, mais « j'éprouvai quelque consolation en pensant que mon manu- « scrit était encore en ma possession. Je pris mon *Essai sur « l'Égypte*, et je collationnai avec les originaux les citations « que j'y avais faites; mes craintes ne furent que trop réali- « sées; la même fraude avait été commise, les mêmes mots « avaient été grattés. J'épargnerai à la société le tableau de ce « que je sentis au moment où je fis cette découverte. Mon « premier soin fut d'en informer mes amis, soit verbalement, « soit par lettres, afin de m'assurer, au moins, le mérite de « la première révélation.

« Quand je songeai que cette découverte aurait pu être « faite par d'autres, soit avant soit après ma mort; que, « dans le premier cas, ma situation aurait été véritablement « affreuse, et que, dans le second, mon nom aurait passé à « la postérité pour y être voué à la honte et pour grossir le « calendrier de l'imposture, je tombai dans un désespoir si « violent que ma santé alors chancelante faillit être très-gra- « vement compromise. Au premier moment, je formai la « résolution d'abandonner complétement mes recherches, et « d'instruire le gouvernement et le public de ma mésaven- « ture; mais mes amis me dissuadèrent de prendre un parti « aussi précipité, et me conseillèrent de m'assurer si la fraude « s'étendait à l'ensemble des autorités que j'avais citées, ou « seulement à une partie d'entre elles. Je suivis leurs avis, « et ayant continué de collationner mes documents avec des « manuscrits non suspects, je trouvai que les interpolations « n'allaient pas si loin que je l'avais craint.

« La cause première de mon malheur était dans la nature « même de mes recherches. Il ne me serait pas arrivé, si « elles avaient été limitées à un objet particulier, suscepti- « ble d'être traité à l'aide d'un petit nombre de livres, comme « l'astronomie, par exemple; mais j'étais dans de tout autres « conditions. La géographie, l'histoire et la mythologie des « Hindoux sont dispersées dans une foule de gros volumes, « d'une confusion et d'une prolixité fatigantes. En outre, « les titres de leurs livres n'ont que rarement rapport à leur « contenu, et j'ai souvent trouvé les matériaux les plus im-

« portants dans des traités dont le titre n'annonçait rien « d'intéressant.

« Aussi, quand je commençai à étudier la langue sans- « crite, je fus obligé de m'avancer, non sans difficulté, au « travers d'une foule de gros volumes, sans y rien trouver « le plus souvent d'assez curieux pour me dédommager de mes « peines. Mais, dans le cours de nos conversations, mon Pan- « dit, et autres savants du pays, me citaient souvent d'in- « téressantes légendes, qui présentaient la plus étonnante « affinité avec celles des mythologues de l'Occident.

« En conséquence, j'employai mon Pandit à faire des ex- « traits de tous les *Purânâs*, et autres livres relatifs à mes « recherches, et à les disposer en des chapitres distincts. Je « lui donnai un nombre suffisant d'aides et de copistes, je « lui demandai de me procurer un autre Pandit pour m'aider « dans mes études, et, pour l'encourager, je lui obtins une « place au collége de Bénarès. En même temps, je me mis « à lui expliquer notre mythologie, notre histoire, notre « géographie anciennes. La chose était absolument nécessaire « pour qu'il pût s'orienter dans une aussi vaste entreprise, « et j'avais en lui pleine confiance. Ses manières étaient gros- « sières et incultes, et les objections qu'il me faisait sur « différents points de religion avec sang-froid et assurance « (chose tout à fait rare parmi les naturels du pays, qui, « dans ces sortes d'occasions, ou refusent la discussion, ou « ont l'air d'être de votre avis), ne faisaient qu'ajouter à mon « estime pour lui. J'affectais de le considérer comme mon « *guru*, ou maître spirituel; et à certaines fêtes, en échange « de ses découvertes et de ses communications, je lui faisais « à lui et à sa famille de fort jolis cadeaux.

« Je continuais à traduire, comme simple exercice, les ex- « traits que je recevais de lui; au bout de quelques années, cette « collection devint véritablement volumineuse. Dès le début, je « lui avais prescrit d'être fort exact et attentif dans ses extraits « et ses citations, et je l'avais averti que si un jour je me décidais « à publier quelque chose, son travail serait collationné avec « le soin le plus scrupuleux. Il parut consentir à tout, et nous « avancions ainsi, sans aucun soupçon de ma part, lorsque sir

« William Jones me pressa vivement de publier quelques-unes « de mes découvertes, notamment en ce qui concerne l'Égypte. « Je réunis immédiatement tous mes matériaux relatifs à ce « pays, je revis avec soin mes traductions, je choisis les pas- « sages les plus importants, je les comparai avec tous les « fragments analogues que je pus trouver chez nos anciens « auteurs, et j'en composai un *Essai*. Je prévins alors mon « Pandit qu'avant d'envoyer mon travail à sir William Jones, « je voulais que mes citations fussent collationnées avec les « manuscrits originaux dont elles étaient tirées, avec le soin « le plus scrupuleux.

« Il y consentit, non-seulement sans la moindre altération « dans son visage, mais même avec le plus grand plaisir; et « comme il eut plusieurs mois devant lui, il eut le temps de « s'y préparer; si bien que lorsque la collation se fit je ne « vis aucun motif de me défier de l'exactitude de ses extraits, « et je restai très-satisfait.

« J'ai appris depuis que, comme l'argent destiné à rému- « nérer les services de ses collaborateurs passait par ses mains, « son avarice le portait à se l'approprier tout entier, en es- « sayant de suffire à lui seul à la tâche, ce qui était impraticable. Pour s'éviter la peine de consulter les livres, il eut « l'idée de composer lui-même des légendes à l'aide de ce « qu'il avait lu dans les *Purânâs*, *et de ce qu'il avait recueilli* « *dans ses conversations avec moi*. Comme il était on ne peut « plus versé dans la connaissance des *Purânas*, et autres sem- « blables livres, par suite des relations qu'il avait eues dans sa « jeunesse avec un chef mahratte du plus haut rang, c'était « pour lui une entreprise facile, et il s'étudiait à mettre dans « sa composition le plus de vérité possible, pour éviter le dan- « ger d'être immédiatement découvert.

« Plusieurs de ces légendes étaient fort exactes, excepté en « ce qui touche au nom du pays, qu'il changeait généralement « en celui d'*Égypte* ou de *S'wetam*.

« Ses falsifications étaient de trois sortes. La première con- « sistait seulement à changer un mot ou deux; la seconde à « composer des légendes, ce qui était une altération maté-

« rielle plus considérable encore, et la troisième à en écrire « souvent de mémoire.

« En ce qui touche aux altérations de la première espèce, « lorsqu'il vit que j'étais décidé à collationner les manuscrits, « il commença à altérer et à défigurer son propre manuscrit, le « mien et ceux du collége, en effaçant le nom original du pays, « et en écrivant à sa place celui d'*Égypte* ou de *S'wetam*.

« Pour empêcher que je ne vinsse à découvrir celles de la « seconde espèce, qui n'étaient pas nombreuses, mais qui en « elles-mêmes étaient de la plus grande importance, les livres, « dans l'Inde, n'étant pas reliés comme ceux d'Europe, et « chaque feuille étant détachée, il enleva une ou deux feuilles « et en substitua d'autres contenant de fausses légendes. Dans « les livres de quelque antiquité, il n'est pas rare de voir « des feuillets d'origine récente mis à la place de ceux qui « manquaient.

« Pour déguiser ses interpolations de la troisième classe, « qui étaient les plus nombreuses, il eut la patience d'écrire « deux grandes sections qui sont supposées appartenir, l'une au « *Scanda-purânâ*, l'autre au *Brahman'-da*, et dans lesquelles « il lia entre elles toutes les légendes dans le style ordinaire « des *Purânâs*. Ces deux sections, dont il connaissait seule- « ment les titres, ne comprennent pas moins de 12,000 *slocas* « ou lignes de son écriture. Les sections véritables sont si rares « qu'on les croit généralement perdues, et elles le sont pro- « bablement, à moins qu'elles ne se trouvent dans la biblio- « thèque du rajah de *Jayanâgar*. D'autres imposteurs ont eu « recours au *Scanda*, au *Brahmânda* et aux *Padma-purânâs*, « dont une partie considérable est aujourd'hui tout à fait in- « trouvable; et c'est pour cette raison que ces derniers sont « appelés les *Purânâs des fripons et des imposteurs*, bien que « l'authenticité des parties qu'on en possède n'ait jamais été « mise en question. Quelques personnes essayèrent, par des « moyens semblables, de tromper le célèbre *Jayasinha* et « *Ticatraya*, premier ministre du *Nabob* de *Oude*. Ils furent « découverts, perdirent leurs appointements et furent dis- « graciés.

« Mon Pandit principal n'avait pas certainement prévu, au « premier moment, à quelles extrémités il serait entraîné. « J'avais l'habitude (ainsi que je l'ai déjà remarqué) de tra- « duire comme sujet d'exercice les extraits qu'il faisait pour « moi, et je n'avais jamais songé, pendant tout ce temps, à « les comparer avec les originaux, d'abord parce que je n'avais « aucune raison de douter de leur authenticité, et en second « lieu, parce qu'il me semblait que je serais toujours à temps « de les collationner quand je me déciderais à en publier « une partie quelconque.

« C'est là vraisemblablement ce qui l'endormit dans une « trompeuse sécurité; mais, plus tard, ayant eu quelque pres- « sentiment du danger qu'il courait d'être découvert, il fut « conduit, pour se tirer d'affaire, à pratiquer sur les origi- « naux les falsifications les plus audacieuses. Lorsqu'il se vit « découvert, il tomba dans les plus violents paroxysmes de la « rage, appelant sur lui et sur ses enfants, avec les plus hor- « ribles imprécations, toutes les vengeances du ciel, si ses « extraits étaient falsifiés. Il amena *dix brahmines*, non-seu- « lement pour le justifier, mais encore pour attester, par ce « qu'il y a de plus sacré dans leur religion, la fidélité de ces « extraits. Après les avoir sévèrement réprimandés de prosti- « tuer à ce point leur caractère sacerdotal, je refusai de les « entendre.

« Je terminerai ici l'exposé de tout ce qui concerne person- « nellement un homme dont je me suis cru obligé de dévoiler « la supercherie au public. Lorsqu'il vint me trouver, il était « dans la misère, mais avec une bonne réputation; il est « maintenant dans l'abondance, mais couvert d'infamie par « son ingratitude, ses fraudes et sa mauvaise foi. Ses volumi- « neux extraits sont encore pour moi d'un grand usage, parce « qu'ils renferment beaucoup de vérités, et que, par suite, « les savants n'ont pas été trompés dans les conclusions géné- « rales qu'ils ont tirées de mon *Essai sur l'Égypte*, bien « qu'on ne pût sans danger en détacher tel ou tel passage « isolé, et l'appliquer à un sujet particulier. Dans le cours « de mon présent ouvrage, j'ai recueilli avec soin ce

« que j'ai pu trouver dans l'Inde concernant l'Éthiopie et « l'Égypte (1). »

D'après un passage déjà cité, on voit que M. Wilford semble croire que ses compatriotes seraient beaucoup moins exposés à se laisser tromper à l'égard des Mémoires astronomiques des Hindoux, que pour les manuscrits qui ont été l'objet de ses études. Mais les recherches de M. John Bentley montrent que, même dans le domaine de l'astronomie, on a fait aussi des falsifications sur la plus grande échelle et avec beaucoup de succès. Les recherches dont je veux parler sont exposées dans son *Essai sur l'antiquité du Surya-Siddhanta*, imprimé dans le sixième volume des *Recherches asiatiques* (édition in-8). Il importe de dire ici que le *Surya-Siddhanta* est généralement considéré comme le plus ancien traité d'astronomie que possèdent les Hindoux, et que, conformément à leurs idées, il leur a été donné par une révélation divine à la fin du *Satya-yug*, du vingt-huitième *Maha-yug*, du septième *Manwantara*, c'est-à-dire il y a 2,168,899 ans. — Après divers calculs relatifs à la formation des cycles astronomiques indiqués dans cet ancien monument, M. Bentley continue ainsi :

« Mais, indépendamment de tout calcul, nous savons par « les livres *hindoux* à quelle époque et par qui le *Surya-* « *Siddhanta* a été écrit. Dans le commentaire sur le *Bhasvoti*, « on déclare que l'auteur du *Surya-Siddhanta* fut *Vara'ha*. Le « *Bhasvoti* fut écrit l'an 1021 de Saka, par un certain *Sotanund*, « qui, d'après les récits des *Hindoux*, était le pupille de *Va-* « *ra'ha* sous la direction duquel il déclare lui-même avoir « écrit cet ouvrage. *Vara'ha* était donc vivant au moment où « ce livre fut composé, ou du moins vivait peu de temps aupa- « ravant, ce qui s'accorde, aussi exactement que possible, avec « l'époque ci-dessus indiquée ; car le *Bhasvoti*, en 1799, aura « précisément 700 ans. »—« D'après ce qui vient d'être dit, il « paraît extrêmement probable que le nom de *Vara'ha* fut « donné au *Surya-Siddhanta* à l'époque où il fut écrit, et « pendant que son auteur était bien connu ; mais que, après

(1) *Essai sur les îles Sacrées de l'Occident*, etc., etc., par le capitaine F. Wilford. *Recherches asiatiques*, tom. VIII, p. 247 et suiv. Edition in-8.

« sa mort, les prêtres trouvèrent les moyens de l'altérer, et « d'inventer la ridicule histoire d'après laquelle *Meya* ou « *Moya* aurait reçu ce livre par l'intermédiaire d'une révéla- « tion divine à la fin du *Satya-yug*, misérable fiction sur « laquelle repose son antiquité prétendue. Mais ce n'est pas « là, ce semble, la seule fraude pieuse qui ait été commise « par les enfants rusés de Brahma, car il paraît qu'un certain « nombre d'autres ouvrages astronomiques furent alors com- « posés, dans le but également de tromper. On ajouta, à « l'égard de quelques-uns d'entre eux, que les paroles qu'ils « renferment étaient sorties de la bouche de telle ou telle divi- « nité; tels sont le *Brahma-Siddhanta*, le *Vishnou-Sid-* « *dhanta*, et les ouvrages de *Siva*, communément appelés « *Toutros*, etc., etc., etc. »

Tout commentaire sur ce passage serait superflu. Je me contenterai donc de poser une question, qui, quelque essentielle qu'elle soit évidemment à la solution de la difficulté, n'a pas encore, que je sache, reçu de réponse, et bien plus, n'a pas même été jusqu'ici proposée par aucun des nombreux auteurs qui ont traité de la littérature indienne, à la seule exception de M. Pinkerton, dans sa géographie (1). De quelle espèce de matière sont composés les plus anciens monuments connus de la science sanscrite, et par quels *critères* les bramines peuvent-ils juger de l'antiquité des manuscrits? D'après les rapports les plus authentiques, ils ne possèdent aucun de ces moyens de vérification auxquels les savants et les antiquaires d'Europe ont l'habitude d'avoir recours en de semblables occasions. Le docteur François Buchanan, dont l'exactitude à l'égard de tous les faits qu'il a personnellement

(1) Voici comment s'exprime M. Pinkerton : « Les Hindoux ne connaissent « pas l'art de l'imprimerie comme les Chinois. Les substances dont ils se « servent pour leurs livres paraissent n'avoir aucune solidité, et nous « n'avons aucune règle pour déterminer l'antiquité de ces manuscrits. Pour « des esprits rigoureux, c'eût été là le premier objet de recherche; mais, « tout au contraire, il a été complétement négligé. Nous ne possédons, au « lieu de preuves, que les hardies assertions des bramines, accueillies avec « ardeur par la crédulité européenne. » Tom. I, p. 718. « Les bramines, « ajoute-t-il, sont plus versés dans les quatrillions, trillions et billions, « que dans l'art de vérifier les petites dates des savants d'Europe. » *Ibid.*, p. 739.

observés dans l'Inde est universellement admise, nous apprend que « la plupart des manuscrits du Bengale, par « suite de la mauvaise qualité du papier, ont besoin d'être « copiés au moins une fois tous les dix ans, vu que sous ce « climat ils ne pourraient être conservés plus longtemps. » Il observe en outre que « on doit soupçonner que chaque « copiste ajoute aux vieux livres toutes les découvertes qu'il a « faites lui-même, renonçant ainsi à la réputation qu'il pour- « rait se faire par sa science, dans l'unique but de contribuer « au succès de la grande et fructueuse entreprise de sa secte, « celle de tromper la multitude (1). »

APPENDICE II.

Les détails historiques dans lesquels je suis entré (voyez p. 81 et suiv.), sur les anciennes relations entre la colonie grecque de la Bactriane et les habitants de l'Hindostan, jettent le plus grand jour sur les conjectures de Gibbon relativement aux sources de la science indienne. Quand nous considérons la longue durée de ces relations entre la Grèce et l'Inde, nous devons être convaincus, non-seulement qu'il est probable que la première de ces deux nations a ouvert à la seconde d'abondantes sources de lumière, mais encore qu'il est absolument impossible qu'il en ait été autrement. Nous pouvons même penser sans témérité que dans l'armée qui accompagna Alexandre se trouvaient un certain nombre d'individus parfaitement au courant des opinions philosophiques des écoles grecques. Tous mes lecteurs connaissent l'histoire de ce savant personnage que la cruauté d'Alexandre a rendu célèbre. Je veux parler de Callisthène, le neveu d'Aristote, que l'on peut, je pense, raisonnablement considérer comme l'un de ceux qui enseignèrent aux bramines l'usage du syllo-

(1) *Essai sur la littérature des Burmas.* — *Recherches asiatiques*, tom. VI (édition in-8), p. 174.

Après avoir donné tant d'importance aux doutes qui se sont élevés relativement aux monuments de la littérature indienne, il est bon d'appeler l'attention du lecteur sur ce qui a été établi avec tant de savoir en faveur de la thèse opposée par M. Colebrooke, dans un écrit sur les *Védas*, ou saintes écritures des Hindoux. *Recherches asiatiques*, tom. VIII, p. 377.

gisme. A la vérité, sir William Jones semble incliner vers l'hypothèse contraire, car il cite « une tradition qui, d'après « l'auteur parfaitement informé du *Dabistan*, avait cours « dans le *Panjab* et dans quelques provinces de la Perse, « et suivant laquelle, entre autres curiosités indiennes que « Callisthène transmit à son oncle, se trouvait un système « technique de logique, que les bramines avaient communiqué « à ce *Grec questionneur*, et que l'écrivain musulman sup- « pose avoir été la base du fameux système aristotélique. » Mais à coup sûr si le nom de Callisthène se trouve associé en quelque façon que ce puisse être à la logique syllogistique dans les traditions indiennes, il est probable qu'il y est cité plutôt comme celui qui introduisit le premier dans l'Inde une connaissance de cet art, que comme un *Grec questionneur* qui se serait fait remarquer, pendant l'occupation de l'armée d'Alexandre, par sa curiosité logique. Dans le premier cas, en effet, sa mémoire doit nécessairement avoir été en grande considération parmi les savants; dans le second, son nom, si même il a été connu, n'a pas dû vraisemblablement produire une impression durable.

Nous pouvons, en outre, objecter d'abord l'absolue impossibilité que Callisthène eût été le seul Grec qui reçut des Indiens cette science syllogistique, et que tout le reste de l'armée d'Alexandre n'en eût pas entendu parler, et ensuite l'absurdité qu'il y aurait à supposer qu'Aristote ait pu prétendre à l'honneur d'avoir inventé cette théorie, du vivant même d'un si grand nombre de ses compatriotes qui auraient pu si aisément dévoiler la fausseté de ses prétentions.

J'ai déjà eu l'occasion de poser, dans le second volume de cet ouvrage, la question de savoir si les Indiens ont tiré de la Grèce leur connaissance du syllogisme, ou les Grecs de l'Inde. Plus je réfléchis sur ce sujet, plus je suis convaincu que la seconde supposition est improbable, et les considérations qui précèdent me semblent établir avec une évidence presque démonstrative que la chose était tout à fait impossible. Je suis disposé à dire de même de toutes les autres branches des sciences morales, et entre autres des différents systèmes d'éthique professés dans les écoles grecques. Parmi toutes les

accusations que ces sectes se sont mutuellement adressées, on ne voit pas qu'aucune d'entre elles ait été accusée d'avoir tiré ses doctrines d'un pays étranger.

J'observerai enfin que les différents systèmes de morale, chez les Grecs, furent des plantes tout à fait indigènes, puisqu'ils furent (ainsi que M. Smith l'a démontré avec tant de talent dans sa *Théorie des sentiments moraux*) le résultat naturel de l'état instable et turbulent de la société au sein des républiques grecques. Il serait difficile de comprendre que ces systèmes, et entre autres celui des stoïciens, eussent pu naître chez les habitants de l'Hindostan, lorsqu'on songe aux récits qui déposent unanimement, dès les temps les plus reculés, de leur caractère tranquille, soumis et pacifique (1).

La question relative à l'antiquité de l'astronomie indienne et des autres branches des sciences mathématiques est beaucoup plus problématique, et doit être résolue d'après d'autres données. Mais il me semble que l'accord frappant que sir William Jones a remarqué entre les dogmes des sectes indiennes et ceux que professaient les différentes sectes dans l'ancienne Grèce, sur les sujets de morale, ne saurait être expliqué d'une manière plus simple et plus satisfaisante que celle que Gibbon a proposée.

CHAPITRE II.

DU PRINCIPE OU LOI DE L'IMITATION SYMPATHIQUE.

SECTION I.

De notre penchant pour cette espèce d'imitation.

La question du Langage nous conduit, par une transition naturelle, à celle de l'Imitation, principe de la nature humaine auquel les enfants doivent leurs premières acquisitions dans l'art de la parole, et qui, à tout âge, exerce une très-puissante influence sur notre accent, notre prononciation et notre ma-

(1) Voyez la *Théorie des sentiments moraux* par Smith, tom. II.

nière de nous exprimer. Toutefois, ce n'est pas uniquement, ni même principalement sous ce rapport que je vais traiter ici de l'Imitation. Le point de vue sous lequel je me propose de l'envisager touche essentiellement à quelques autres phénomènes de notre constitution, qui, bien que tout aussi importants, ont jusqu'ici beaucoup moins fixé l'attention des philosophes. En effet, les phénomènes dont j'ai parlé en commençant sont le sujet d'une expérience de tous les jours, et ils attirent forcément l'attention des observateurs les moins curieux.

En rangeant l'Imitation parmi les principes originels ou faits primitifs de notre constitution, je crois à peine nécessaire d'observer que je n'emploie pas ce terme précisément dans sa signification populaire et commune. Je ne suppose pas, par exemple, que c'est par quelque opération instinctive ou mystérieuse qu'un peintre ou un écrivain forme son goût dans la peinture ou le style sur les modèles laissés par ses prédécesseurs; car tout cela peut évidemment être ramené de la manière la plus satisfaisante à des lois plus simples et plus générales. L'Imitation que je veux étudier ici, et que j'ai appelée *sympathique*, est celle qui dépend principalement des facultés *mimiques* liées à notre organisation corporelle, et qui, dans certaines combinaisons de circonstances, semble résulter, presque indépendamment de la volonté, d'une certaine sympathie entre la constitution physique de différents individus (1). Nous craignons bien que la philosophie ne soit jamais

(1) Il y a dans l'*Histoire naturelle* de Buffon un passage duquel on pourrait conclure, au premier abord, que cet écrivain avait remarqué entre les deux espèces d'imitation la différence que je viens d'essayer d'indiquer; et que ce qu'il appelle l'*Imitation machinale* correspond exactement à ce que j'ai appelé *Imitation sympathique*. Cependant, un examen plus attentif montre qu'il n'entend par là que la cause qui produit l'uniformité dans les opérations instinctives des animaux de la même espèce, cause qui, d'après lui, consiste purement et simplement dans l'uniformité de leur organisation, et qui, par conséquent, ne peut avec propriété s'appeler *Imitation*, sans abandonner complétement la signification commune de ce mot.

« D'ailleurs il faut distinguer deux sortes d'imitation; l'une réfléchie et sen-
« tie, et l'autre *machinale* et sans intention; la première acquise, et la se-
« conde, pour ainsi dire, innée : l'une n'est que le résultat de l'instinct com-
« mun répandu dans l'espèce entière, et ne consiste que dans la similitude
« des mouvements et des opérations de chaque individu, qui tous semblent
« être induits ou contraints à faire les mêmes choses; plus ils sont stupides
« plus cette imitation tracée dans l'espèce est parfaite : un mouton ne fait et

en état de donner une complète explication de différentes particularités de cette classe de phénomènes (1).

« ne fera jamais que ce qu'ont fait et font tous les autres moutons; la pre-
« mière cellule d'une abeille ressemble à la dernière; l'espèce entière n'a pas
« plus d'intelligence qu'un seul individu, et c'est en cela que consiste la dif-
« férence de l'esprit à l'instinct; ainsi l'imitation naturelle n'est dans chaque
« espèce qu'un résultat de similitude, une nécessité d'autant moins intelli-
« gente et plus aveugle qu'elle est plus également répartie; l'autre imitation,
« qu'on doit regarder comme artificielle, ne peut ni se répartir, ni se com-
« muniquer à l'espèce; elle n'appartient qu'à l'individu qui la reçoit, qui la
« possède sans pouvoir la donner; le perroquet le mieux instruit ne trans-
« mettra pas le talent de la parole à ses petits. »

(1) Je n'examinerai pas ici si le penchant pour cette imitation corporelle est ou non réductible en celui qui donne naissance aux arts imitatifs. M. Burke considère ces deux penchants comme un seul et même principe, comme un seul et même fait élémentaire de notre constitution. « De même que la sym-
« pathie nous fait prendre intérêt à tout ce que sentent nos semblables;
« l'imitation nous dispose à reproduire tout ce qu'ils font; et en conséquence,
« nous éprouvons du plaisir à imiter, nous aimons tout ce qui touche à l'imi-
« tation, considérée comme telle, sans aucune intervention de nos facultés
« de raisonnement. C'est par imitation, beaucoup plus que par des leçons, que
« nous apprenons les choses. Elle forme nos opinions, nos manières, nos af-
« fections. C'est à cette source que la peinture, et plusieurs autres arts
« d'agrément, puisent les principaux éléments de leur puissance. » *Essai sur le beau et le sublime.*

Pour empêcher qu'on ne se méprenne sur la véritable pensée de M. Burke, je crois devoir rappeler à mes lecteurs qu'il est ici question du *penchant* à l'imitation, et du *plaisir* qui accompagne l'imitation; et non de la *faculté* d'imiter, ni des *moyens* que nous avons de satisfaire ce penchant. Dire de cette *faculté* et de ces *moyens*, considérés dans leurs rapports avec les arts d'imitation, qu'ils ne sont pas susceptibles d'analyse, ce serait une manifeste absurdité. Quant au *penchant* et au *plaisir*, M. Burke les considère comme des lois générales de notre constitution, soit qu'ils se montrent dans l'imitation purement corporelle des individus, ou dans les arts de la peinture et de la poésie. Dans le premier de ces deux cas, le seul dont nous nous occupions actuellement, j'avoue que le *penchant* et la *faculté* sont pour moi également inexplicables.

M. Burke termine la section fort courte et fort superficielle qu'il a consacrée à ce sujet, en observant « qu'Aristote a parlé dans sa *Poétique* avec
« tant de détails et de solidité sur la faculté d'imitation, que de plus longs dis-
« cours sur ce point seraient superflus. » Je n'ai pas besoin d'ajouter que le plan suivi par Aristote dans ce traité ne lui permettait pas même d'effleurer l'espèce d'imitation que j'essaie en ce moment de mettre en lumière. Il paraît cependant avoir, ainsi que Burke, compris cette espèce d'imitation dans l'idée générale qu'il attachait à ce mot, et qu'il n'a pas cru non plus nécessaire de spécifier les circonstances qui la distinguent si nettement de toutes les choses auxquelles s'applique la même appellation.

« L'Imitation, dit Aristote, est innée à l'homme dès l'enfance. Un des ca-
« ractères qui le distinguent le mieux des autres animaux, c'est qu'il est plus
« qu'eux porté à l'imitation, qu'il s'instruit par son secours, et qu'il y trouve
« toujours une source de plaisir. C'est ce que prouvent bien les œuvres de

On peut remarquer, en général, que toutes les fois que nous apercevons dans la contenance d'une personne quelque changement soudain, surtout lorsque ce changement exprime quelque passion ou émotion particulière, aussitôt notre propre physionomie a une tendance à se conformer à la sienne (1). Il n'est personne qui n'ait éprouvé cela, en voyant quelqu'un qui rit ou qui est plongé dans une profonde mélancolie. Quelque chose d'analogue a lieu dans ce spasme des muscles de la bouche, que nous éprouvons dans le bâillement ; action qui, comme chacun sait, n'est souvent produite que par l'influence contagieuse de l'exemple. Il y a plus. Lorsque, dans la solitude, nous nous représentons les effets extérieurs de quelque passion, notre physionomie porte des traces visibles de l'influence que cette simple conception exerce sur l'organisme. C'est là un fait dont tout homme qui s'observera lui-même doit avoir conscience ; et cette circonstance a souvent été remarquée à l'égard des peintres d'histoire, au moment où ils transportent sur la toile les vives peintures de leur imagination créatrice.

Si l'on admet ce fait général, il pourra servir à expliquer un phénomène qui, bien que négligé par la plupart des hommes, tant il est familier, ne peut manquer de fournir un intéressant sujet de réflexion à ceux qui donneront à ses principales circonstances une suffisante attention. Le fait que je signale, c'est qu'un acteur sait, sans consulter un miroir, et par une sorte de conscience ou de sentiment intérieur, le moment où il a saisi la physionomie qu'il veut présenter aux spectateurs. Ce phénomène (qui m'a toujours paru extrêmement curieux et important) semble ne pouvoir être expliqué qu'en supposant que, lorsque les muscles de la face, chez cet acteur, sont modifiés de manière à produire dans ses traits la combinaison qu'il désire, il éprouve jusqu'à un

« l'art dans lesquelles nous nous plaisons à la représentation la plus exacte « des choses mêmes que nous voyons avec le plus de dégoût ; par exemple, « des monstres les plus hideux, des cadavres, etc. » *Poétique d'Aristote*, chap. IV.

(1) Ut ridentibus arrident, ita flentibus adflent
Humani vultus.

HORAT., *Ars poet.*

certain point les mêmes sentiments ou sensations qu'il avait ressentis lorsque, pour la première fois, il a observé lui-même les traits originaux qu'il essaie maintenant d'imiter.

Et ce ne sont pas seulement les apparences *visibles* que nous avons une disposition à imiter. Nous reproduisons encore instinctivement la voix des personnes avec lesquelles nous vivons, leur ton, leur accent et leur prononciation. De là cette ressemblance générale d'air et de manières que l'on observe chez tous ceux qui sont habituellement ensemble, et que tout homme, dans ces circonstances, contracte plus ou moins; ressemblance qui échappe peut-être à ceux qui la voient journellement, et dont l'attention est en conséquence plus fortement sollicitée par les traits plus saillants qui distinguent un individu d'un autre, mais qui frappe les yeux d'un étranger bien plus vivement que ces nuances spécifiques par lesquelles les innombrables variétés de la physionomie humaine se révèlent aux yeux d'un observateur plus rigoureux.

L'influence de ce principe d'imitation sur les apparences extérieures est beaucoup plus étendue que nous ne sommes communément disposés à le supposer. En effet, il agit principalement sur la physionomie et les mouvements, sans modifier sensiblement les formes matérielles à l'état de repos. Toutefois, il est si difficile d'apprécier ces formes en elles-mêmes, indépendamment de tout ce qui leur sert de cortége habituel, que les membres d'une même société, accoutumés qu'ils sont dès leur enfance à une même manière de se conduire dans les relations de la vie privée, semblent, aux yeux d'un observateur peu attentif, avoir entre eux beaucoup plus de ressemblance qu'ils n'en ont en réalité, tandis que, d'un autre côté, il s'exagère les diversités physiques qui caractérisent les différentes nations.

Les importants effets de ce même principe, considéré dans ses rapports avec notre constitution *morale*, seront développés plus tard. Pour le moment, je me contenterai de remarquer que la réflexion que Shakspeare met dans la bouche de Falstaff, au sujet des manières de Justice Shallow et de sa suite, et que sir John exprime avec toute la précision d'un *observa-*

teur philosophe et toute la gravité d'un moraliste, peut être appliquée aux plus sérieux objets de la vie humaine. « C'est « une chose merveilleuse à voir que la similitude et l'analogie « qu'il y a entre l'esprit de ses gens et le sien; eux, à force « de l'avoir devant les yeux, se comportent comme de sots « juges de paix, et lui, à force de converser avec eux, a « pris la tournure d'un valet de juge. Leurs esprits se sont « si bien mariés et assortis en vivant en société, qu'ils s'at- « troupent et volent de concert comme des oies sauvages..... « Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il en est de l'air et des « manières comme des maladies; cela se gagne par la fré- « quentation : c'est pourquoi les hommes doivent bien prendre « garde qui ils hantent. »

Le comte Rumford, dans son établissement d'industrie à Munich, paraît avoir très-habilement mis à profit ce principe de notre nature. « Pour inspirer aux nouvelles géné- « rations une ardeur précoce pour le travail, il invita les « parents à envoyer leurs enfants dans son établissement « avant l'âge où ils peuvent exécuter quelque travail, et il les « paya pour ne rien faire et simplement pour assister au tra- « vail des autres. Ces enfants, dit-il, étaient placés sur des « siéges établis tout autour des salles où travaillaient les autres « enfants, devant lesquels ils étaient obligés de demeurer « comme simples spectateurs; et, dans cette situation, leur « inaction leur devint bientôt si insupportable, qu'ils sollici- « taient, parfois avec une grande importunité, la faveur « d'être employés, et qu'ils se mettaient souvent à pleurer si « cette faveur ne leur était pas accordée sur-le-champ. » Il est vrai que plusieurs motifs différents pouvaient ici être en jeu; mais on doit, je crois, attribuer dans ce cas particulier une grande influence à la sympathie et à l'instinct d'imitation.

C'est par suite de ce penchant que les enfants apprennent insensiblement à modeler leurs habitudes sur les manières de ceux avec lesquels ils vivent familièrement. C'est ainsi, sans doute, qu'ils apprennent à parler, quelque peu de peine qu'on se donne pour cela; c'est ainsi qu'ils forment leurs organes

flexibles à articuler tous les sons qu'ils sont accoutumés à entendre (1).

A mesure que nous avançons en âge, notre penchant à l'imitation devient plus faible, le progrès de nos facultés détournant peu à peu notre attention des modèles réels qui nous entourent pour la fixer sur un modèle idéal plus en rapport avec nos goûts ; tandis qu'en même temps, par suite de certains changements produits dans notre corps, cette flexibilité du système musculaire, qui favorisait si puissamment la satisfaction de ce penchant, s'affaiblit ou disparaît complétement. La même combinaison de lettres qu'un enfant de trois ou quatre ans prononce sans aucun effort apparent, lui présenterait, vingt ans plus tard, des difficultés telles qu'elles résisteraient aux efforts les plus persévérants. L'analogie permet de supposer raisonnablement que les muscles dont dépendent les facultés d'imitation de la face et de toutes les autres parties de notre organisation contractent, sous l'influence de la même cause, une rigidité semblable.

Si cette observation est fondée, ce ne serait nullement une expérience concluante d'entreprendre l'éducation d'un jeune sauvage de sept ou huit ans, dans le but de déterminer jusqu'à quel point il est possible d'assimiler son air et ses manières à ceux d'un Européen ou d'un Anglo-Américain bien élevés. En effet, longtemps avant cet âge, la plupart de ses habitudes les plus importantes sont déjà fixées, et il a même déjà beaucoup perdu de cette flexibilité d'organisation qui est l'instrument du principe d'imitation. Un tel individu conservera, par conséquent, durant sa vie entière cette expression caracté-

(1) Cette partie de mon sujet mérite un examen plus approfondi. En apprenant à articuler des mots, les enfants, on ne saurait en douter, se servent à la fois des yeux et de l'oreille; et je crois principalement de la dernière, car les enfants aveugles articulent distinctement, et pour le moins aussi vite que ceux qui jouissent de la vue; peut-être même, en général, trouverait-on qu'à cet égard ils sont plus précoces. Au contraire, les enfants sourds sont en même temps et sans exception muets. A la vérité je ne comprendrais guère comment les yeux pourraient aider les enfants dans l'imitation des sons, si ce n'est pour les voyelles et les consonnes labiales ; et de là, peut-être, les premiers noms qu'ils donnent à leurs parents dans la plupart des langues, pour ne pas dire dans toutes. Pour toutes les autres lettres, leur vue ne saurait saisir les différentes conformations des organes de la parole.

ristique de l'état sauvage, qui nous choquerait si fort si nous pouvions supposer qu'il a avec nous une commune origine. Ce n'est pas tout. Cet individu se trouvera hors de son élément dans une société dont il n'a pu que si imparfaitement apprendre les usages; et si, dans un âge plus avancé, il se trouvait par hasard replacé au milieu des scènes de sa première enfance, il est assez probable qu'il reprendrait très-aisément les habitudes dont il avait perdu le souvenir, mais qui, ayant commencé pour lui avec l'existence, étaient devenues une seconde nature.

Dans les recherches relatives aux variétés que présente l'espèce humaine, on a, en général, donné trop peu d'attention à l'influence que l'esprit exerce sur l'expression extérieure. On aurait vu que, par suite de cette influence, de nombreuses différences dans la forme et l'aspect général de l'homme ont leur source dans les degrés divers de culture que ses facultés intellectuelles et morales reçoivent dans les différents états de société (1).

Le sauvage, n'ayant ni l'occasion ni le désir d'exercer ses facultés intellectuelles, excepté quand il s'agit de pourvoir à ses besoins immédiats, perd la plus grande partie de son temps dans un repos stupide et insouciant. Il est donc impossible que ses traits acquièrent cette expression intelligente et cette mobilité qui dénotent un esprit cultivé et actif. Supposons deux individus ayant originairement la même forme physique, et jetés, pour ainsi dire, dans le même moule, dont l'un serait, dès l'enfance, élevé dans les habitudes de la vie sauvage, tandis que l'autre serait façonné aux manières d'une société perfectionnée, je ne doute pas qu'en faisant abstraction complète de l'influence du climat et des autres circonstances physiques, leur extérieur ne dût, avec le temps, présenter un contraste frappant. Rien ne prouve mieux ce fait que le changement rapide produit par quelques mois d'éducation sur la physionomie de ces enfants muets, auxquels le génie de notre

(1) On trouvera d'ingénieuses et importantes remarques sur ce sujet, dans un *Essai sur les causes de la variété de complexion et de figure dans l'espèce humaine*, par le révérend Samuel Stanhope Smith, docteur en théologie, vice-président et professeur de philosophie morale au collége de New-Jersey.

siècle fournit des moyens de culture intellectuelle, changement qui les fait passer d'un état d'indifférence, de distraction et de stupidité apparentes à une expression de contentement intérieur, de réflexion et d'intelligence. Il est vrai que, même dans un état de société aussi avancé que le nôtre, la plupart des hommes sont aussi peu capables de réflexion que des sauvages; mais le principe d'imitation, qui, jusqu'à un certain point, donne un air de ressemblance à tous les membres du même groupe, communique les dehors de l'intelligence et de la culture à ceux-là mêmes auxquels ils conviennent le moins : et c'est ainsi que nous voyons souvent la plus complète imbécillité accompagnée d'un air digne et imposant, ou, en d'autres termes, d'un extérieur qui a par l'imitation l'expression de l'intelligence.

J'ai déjà dit que chez la plupart des hommes la faculté d'imitation s'affaiblit à mesure qu'ils s'éloignent de l'époque de l'enfance. C'est là probablement ce qui fait que l'exacte ressemblance qui permet à peine de distinguer deux jumeaux dans leur enfance, s'efface graduellement dans la plupart des cas, à mesure que le développement de leur caractère respectif donne plus d'expression à leur physionomie. Toutefois, cette faculté peut, comme toutes les autres, se conserver durant tout le cours de la vie par notre persévérance dans les habitudes de nos premières années. Aidée d'une culture systématique, elle peut même s'élever à un degré de force très-supérieur à celui qu'atteignent nos facultés livrées à elles-mêmes. C'est ainsi que se forme le talent mimique, talent que presque tous les enfants ont une certaine disposition à déployer, et dont il est souvent difficile de modérer chez eux l'exercice. La différence des tempéraments et des complexions fait varier la force de ce penchant; mais il est prouvé qu'il n'y a pas de faculté qui soit plus susceptible d'être perfectionnée par l'éducation. En conséquence, lorsque ce genre de talent devient à la mode dans la haute société, il cesse bientôt d'être rare. Chez l'autre sexe, la faculté d'imitation est, en général, à ce que je crois, beaucoup plus grande que dans le nôtre (1).

(1) « Tout en elles est plus expressif; des fibres plus délicates, une physio-

On a remarqué que la fréquente répétition du même acte communique à l'esprit, non-seulement plus de facilité pour l'exécuter, mais encore une propension ou disposition plus grande à le répéter. Ceux qui s'exercent habituellement à la pantomime vérifient d'une manière remarquable la justesse de cette observation. Leur penchant à l'imitation acquiert toujours de nouvelles forces à mesure qu'ils s'y abandonnent, et quelquefois il devient si puissant qu'il échappe presque au contrôle de la volonté. J'ai pu, en plus d'une occasion, observer moi-même des exemples de ce fait, et, dans quelques cas, on a parfaitement constaté que cette propension était devenue si irrésistible qu'elle constituait une sorte de maladie. M. George Garden (médecin, à ce que je crois, du comte d'Aberdeen) nous a conservé un fait mémorable de ce genre dans un des premiers volumes des *Transactions philosophiques* (1).

« nomie plus mobile, un accent plus flexible, un maintien plus naïf; tout « parle plus clairement à nos regards, tout porte mieux l'empreinte de leurs « caractères, de leurs affections et de leurs pensées ; leur âme, enfin, semble « moins invisible, et par ce qu'elles paraissent on juge mieux de ce qu'elles « sont. » *Discours* de M. de Bouflers, lors de sa réception à l'Académie française.

(1) Voyez dans les *Transactions philosophiques*, tom. XII, l'extrait d'une lettre d'Aberdeen, 1676-77, *relative à un homme doué de la plus extraordinaire faculté d'imitation*. Il me suffira d'en citer ici les particularités les plus intéressantes.

« Ce Donald Alonzo (c'était là son nom) homme d'un certain âge, simple « dans ses manières, d'une complexion grêle et fluette, avait été, à ce qu'il « disait lui-même, sujet à cette infirmité dès son enfance; il craint beaucoup « d'être observé, et c'est pourquoi il marche toujours les yeux baissés dans « les rues et les détourne lorsqu'il est en compagnie. Nous avions fait plu- « sieurs expériences à son insu et sans qu'il s'aperçût de nos intentions, et « nous eûmes ensuite beaucoup de peine à le faire rester en place. Nous le « caressâmes beaucoup, et nous pûmes alors observer qu'il imitait tous les « mouvements qu'il voyait faire, comme se gratter la tête, serrer les mains, « se moucher, allonger les bras, etc. Nous n'eûmes pas besoin de grands com- « pliments pour lui persuader de se couvrir, car il ôta et remit son chapeau « absolument comme il nous le vit faire; et il répétait tous les mouvements « avec une telle exactitude, et avec tant de naturel et d'aisance que nous ne « pûmes plus soupçonner qu'il le fît volontairement. Lorsqu'on tenait ses « deux mains serrées, et qu'on exécutait devant lui certains mouvements, il « demandait qu'on le laissât libre. Mais lorsque nous voulûmes savoir de lui- « même ce qu'il éprouvait, il ne put nous donner que cette réponse que cela « *tourmentait son cœur et son cerveau.*

« Je vous laisserai rechercher à quelle crase des esprits, à quel désordre « de l'imagination on peut attribuer ces phénomènes, et quelle analogie ils

De même que nous avons une certaine faculté d'imiter les apparences physiques des gens qui nous entourent, nous sommes capables aussi de façonner, jusqu'à un certain point, notre propre extérieur d'après les formes idéales que crée notre imagination. La faculté d'embellir la nature, qu'exercent le poëte et le peintre, peut de cette manière être mise au service de l'amélioration personnelle de l'individu. Celui-ci, par une étude attentive des meilleurs modèles qu'il trouve dans le cercle de ses connaissances, peut se former comme un idéal de toutes les perfections qui leur sont communes, laissant de côté les traits particuliers et spécifiques de ses modèles, et il peut ensuite s'efforcer de copier et de réaliser en lui-même ce type imaginaire. C'est par un procédé analogue (ainsi que l'a si heureusement démontré sir J. Reynolds) que se sont élevés les grands maîtres de la peinture, et tel est aussi le procédé que Quintilien recommande au jeune orateur qui aspire aux grâces de l'élocution et de l'action : « Imitez, dit-il, les meilleurs orateurs que vous « trouverez ; mais n'imitez que les perfections qui leur sont « communes (1). »

Ce grand critique a aussi remarqué que, bien qu'une certaine disposition à imiter soit, dans les jeunes gens, un des plus heureux symptômes de leurs succès futurs, il n'y a pourtant pas beaucoup à attendre de ceux qui, dans le but de faire rire, se plaisent à contrefaire les individus (2). Il y a plus. Une attention exclusive donnée aux modèles que fournit la vie humaine dénote quelque défaut dans ces facultés d'imagination et de goût qui auraient présenté un modèle idéal bien plus parfait ; en conséquence, quelque grandes que puissent

« ont avec les mouvements involontaires du bâillement lorsqu'on voit les « autres bâiller, et le rire provoqué par le chatouillement (effet qui peut, pour « quelques hommes, avoir lieu aussi à distance, à la vue seule du mouve- « ment des doigts imitant l'action de chatouiller) ; vous jugerez si, en suppo- « sant que sa nourrice l'eût, dans son enfance, accoutumé à imiter les gestes « et les postures, cette éducation n'aurait pas contribué à donner un pli par- « ticulier à son cerveau et à ses esprits, et à le disposer à cette ridicule sin- « gerie. »

(1) « Habet omnis eloquentia aliquid commune. Id imitemur quod commune « est. » Quint., *Inst.*, lib. X, cap. III.

(2) « Non dabit mihi spem bonæ indolis, qui hoc imitandi studio petit, ut « videatur. » Quint., *Inst.*, lib. I, cap. III.

être les facultés d'exécution, elles ne peuvent jamais produire autre chose qu'une copie, probablement assez mauvaise, de l'original (1).

Ces observations sont de nature à répandre quelque jour sur la distinction entre les facultés du mime et celles de l'acteur. Le premier s'attache à l'imitation individuelle; le second, également fidèle à l'étude de la nature, s'efforce, à l'aide d'une observation plus étendue, de surprendre les expressions générales de la passion et du caractère, dépouillées des singularités individuelles auxquelles elles sont toujours mêlées dans la réalité (2). On a souvent remarqué que ces

(1) Dans la crainte que quelqu'un de mes lecteurs n'étende trop loin la remarque de Quintilien, je les prie de se souvenir qu'il parle ici de l'éducation d'un orateur pour qui, j'en conviens, l'imitation particulière de tels ou tels habiles parleurs serait très-nuisible. Du moins je n'ai jamais vu qu'aucun de ceux qui ont suivi cette méthode ait réussi à conserver une manière propre, naturelle, décidée et caractéristique. Quant à ce genre bien plus élevé et plus rare d'imitation, dont l'objet est de représenter le portrait vivant de quelque homme éminent, le cas est différent. Il révèle quelquefois une observation exacte et délicate que le langage ne saurait exprimer, et peut passer pour du génie. Et lorsque ce talent est accompagné (ce qui n'arrive pas toujours) d'un heureux naturel, du goût et du désir de plaire, il est un des plus agréables tributs que la jeunesse et la gaîté puissent apporter aux plaisirs de la société. Il est certain que quelques esprits doués des plus hautes et des plus brillantes facultés n'ont pas dédaigné de faire usage de ce talent. L'illustre d'Alembert (ainsi que je l'ai appris de quelques-uns de ses plus intimes amis) aimait à égayer les réunions dans lesquelles il se trouvait parfaitement libre et sans gêne, en y déployant ses extraordinaires facultés mimiques. On dit qu'il excellait surtout à imiter le son de voix. Madame du Deffand, avec le manque de cœur qui la caractérise, mentionne ce talent remarquable de ce grand et aimable philosophe, comme la seule circonstance qui lui fit regretter la perte de sa société après sa querelle avec mademoiselle de l'Espinasse : « J'aime à la folie à voir bien contrefaire ; c'est « un talent qu'a d'Alembert, et qui fait que je le regrette. » *Lettres de la marquise du Deffand à l'honorable Horace Walpole*, tom. I, p. 153.

On dit que Machiavel, et sir William Petty, possédaient le même talent. Voyez le *Diction. historique*, art. MACHIAVEL, et les *Mémoires d'Evelyn*.

On voit par les Mémoires du comte de Grammont, que ce talent était en grande faveur à la cour de notre Charles II, et ce fut même une des choses qui contribuèrent le plus à faire du duc de Buckingham son favori. « Son « talent particulier était d'attraper le ridicule et les discours des gens, et de « les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en aperçussent. Bref, il « savait faire toutes sortes de personnages avec tant de grâce et d'agrément, « qu'il était difficile de se passer de lui, quand il voulait bien prendre la peine « de plaire. »

(2) Dans un Essai plein d'affectation et d'enflure sur l'Action dramatique, par Aaron Hill, je trouve un passage que je veux citer à cause de l'attention toute particulière que l'auteur semble avoir donnée aux choses du théâtre, de

facultés sont rarement réunies chez la même personne ; et cette remarque, renfermée dans de justes limites, me paraît juste. Il est certain qu'on peut posséder dans la plus grande perfection le talent mimique, sans avoir le talent du comédien, parce que le premier ne suppose qu'une simple faculté d'exécution, qui n'est pas nécessairement liée soit avec le goût, soit avec l'imagination. D'un autre côté, celui qui possédera ces qualités indispensables du grand acteur, aura probablement peu de disposition à cultiver ces habitudes de minutieuse et vigilante attention pour les *singularités*, qui sont la base de la mimique. Mais les facultés de l'acteur présupposent et renferment évidemment les facultés du mime, si toutefois il a jugé leur culture digne de son attention ; de la même manière que le peintre d'histoire réussirait également dans l'exécution des simples portraits, s'il choisissait ce genre plus modeste de peinture. On pourrait, si je ne me trompe, citer plus d'un fait à l'appui de cette conclusion.

l'intimité dans laquelle il vivait avec Garrick, avec madame Pritchard, et autres acteurs distingués, et des critiques fines et judicieuses que renferment plusieurs de ses lettres, sur plusieurs des principaux acteurs de son temps. Malgré l'absurdité de quelques-unes des expressions de l'auteur, je crois apercevoir dans les remarques suivantes quelques vérités importantes :

« Le premier principe dramatique est celui-ci :

« Pour bien jouer la passion, l'acteur ne doit jamais commencer son imita-
« tion avant que son imagination ait conçu une idée assez vive et assez forte
« pour exciter en lui les mêmes émotions qu'y fait naître la passion, quand
« elle est irréfléchie et naturelle.

« C'est là une règle absolument nécessaire, la seule qui soit générale et
« complétement fondée sur la nature.

« 1° L'imagination doit concevoir une idée vive et forte de la passion.

« 2° *L'idée ne peut être fortement conçue, sans qu'elle imprime, pour ainsi*
« *dire, sa propre forme sur les muscles de la face.*

« 3° Les muscles du visage ne peuvent éprouver certaines modifications
« sans communiquer sur-le-champ des modifications correspondantes aux
« muscles du corps, etc., etc. »

Mason paraît avoir eu la même idée, lorsqu'il a écrit ces vers dans sa traduction de Dufresnoy :

Ce n'est point à force de patience et de travail qu'on exprime bien les passions,
Celui qui les sent le plus vivement est celui dont la main les peint le mieux.

Le traducteur ajoute, au sujet de ces vers : « Ceci ne veut pas dire que le
« meilleur peintre des passions serait l'homme passionné, mais l'homme qui
« en a la conception la plus claire, c'est-à-dire qui sent leurs effets dans la
« physionomie et la contenance des autres, comme chez les grands acteurs
« sur la scène, et, dans la vie réelle, chez les personnes fortement émues. »

Foote n'était, comme on sait, qu'un acteur fort ordinaire ; et plusieurs autres mimes d'une supériorité reconnue dans leur spécialité ont encore plus mal réussi que lui sur le théâtre. Mais je n'ai jamais connu un bon acteur qui ne possédât en même temps assez de talent mimique pour montrer que c'était sa faute s'il n'était pas arrivé à une plus grande perfection. Garrick, à ce que m'ont dit quelques personnes qui l'avaient connu particulièrement, amusait quelquefois ses amis par des *portraits* individuels, incomparablement plus fidèles et plus achevés que ceux de Foote (1).

Dans tout ce que j'ai dit ici sur notre penchant à l'imitation, plus particulièrement dans l'enfance, je me suis contenté d'un simple exposé des faits, sans essayer d'analyser avec exactitude la manière dont ce penchant opère. On pourrait croire, d'après certaines de mes expressions, que je regarde les actes qu'il provoque comme absolument involontaires. Je dois observer maintenant, pour empêcher qu'on ne se méprenne sur ma véritable pensée, que le mot *involontaire* ne doit pas être entendu ici dans le sens logique le plus rigoureux, mais dans l'acception plus vague et plus populaire que l'usage lui donne. Je ne doute pas que, dans tout phénomène d'imitation, un acte de volonté ne précède le mouvement musculaire, de la même manière que, suivant moi, un acte de volonté précède le clignement des paupières lorsqu'un objet vient à passer rapidement devant nos yeux. Il est probable que, dans les deux cas, l'effet serait empêché par un acte énergique de volonté contraire ; mais cet effet est tellement fréquent, qu'il faut évidemment qu'il y ait une certaine propension à la volition, ayant sa source dans les principes généraux de notre constitution. C'est uniquement cette *propension* que j'ai maintenant en vue d'établir comme un fait, sans pousser plus loin l'analyse métaphysique ; et lorsque je me sers à cette occasion du mot *involontaire*, je l'emploie dans le même sens que lorsqu'il s'applique à ces actes habituels qui, bien qu'ils *puissent* être suspendus par la volonté, ne le pourraient cepen-

(1) Quant aux talents mimiques de Garrick, voyez sa vie par Davies. On dit que lorsqu'il contrefaisait, dans le rôle de Bayes, quelques-uns des acteurs contemporains, il était aussi admirable que dans ses autres représentations théâtrales.

dant que par l'exercice de la froide réflexion, accompagnée d'une intention persévérante et ferme dirigée vers cette fin particulière.

Cette propension à l'imitation, bien que plus marquée dans l'enfance, ainsi que je l'ai déjà dit, continue de se manifester dans certaines occasions particulières pendant tout le cours de la vie; et, autant que je puis en juger, elle constitue une loi générale à laquelle on peut ramener bon nombre des phénomènes que M. Smith a rapportés au principe de sympathie. A la vérité, si, par Sympathie, M. Smith eût voulu seulement exprimer un fait, ce terme m'eût paru tout aussi acceptable que la locution d'*imitation sympathique* que j'ai adoptée moi-même dans ce chapitre. Mais il faut se rappeler que, dans les écrits de M. Smith, le mot *sympathie* implique une théorie ou hypothèse qui lui est propre; car il nous dit expressément que toutes les fois que ce principe se montre, l'effet est produit par une illusion de notre imagination qui nous fait supposer que nous sommes placés nous-mêmes dans une situation semblable à celle des autres. « Quand nous voyons menacer d'un coup la jambe ou « le bras d'une autre personne, tout naturellement nous reti- « rons en arrière notre jambe ou notre bras, et si le coup « a porté, nous le ressentons jusqu'à un certain point comme « celui qui l'a reçu. Lorsque la foule est réunie pour voir un « danseur de corde, chacun des spectateurs, par un mouve- « ment naturel, incline et balance son corps en même temps « que le danseur, et comme il sent qu'il devrait le faire s'il se « trouvait dans la même situation. Les individus à fibres dé- « licates, et dont la constitution est faible, se plaignent qu'à « la vue des plaies et des ulcères que les mendiants étalent « dans les rues, ils éprouvent dans la partie correspondante « de leur propre corps une sorte de malaise ou démangeaison. « L'horreur dont ils sont saisis à la vue de ces malheureux « affecte chez eux tel ou tel membre plutôt que tel ou tel « autre, parce que cette horreur a sa source dans l'idée de « ce qu'ils souffriraient eux-mêmes s'ils étaieut à leur place, « et si chez eux ce membre particulier était actuellement « atteint de ce mal hideux. »

Ces faits sont sans doute extrêmement curieux, et je ne prétends pas les expliquer complétement. On peut cependant, je crois, affirmer avec confiance que, dans aucun des cas mentionnés ci-dessus, la sympathie que montre le spectateur n'est fondée sur une illusion de l'imagination qui le porterait à se placer lui-même dans la même situation que la personne réellement intéressée. Dans l'exemple du danseur de corde, le plus concluant de tous ceux que cite M. Smith, la sympathie qui accompagne les mouvements du danseur est très-analogue à celle qui se manifeste en plusieurs autres occasions dans lesquelles cette théorie est évidemment inapplicable. Par exemple, un homme qui joue aux boules, et qui est vivement intéressé dans le jeu, tout en suivant sa boule de l'œil, accompagne ses déviations de la ligne droite de quelque mouvement correspondant du corps (1), quoiqu'on ne puisse assurément imaginer qu'en agissant ainsi il se représente lui-même comme lancé de sa propre main, et roulant à terre à la manière de ce corps rond qui le préoccupe si vivement. Et pourtant, il est tellement inquiet sur le résultat, qu'il ne peut empêcher son corps de suivre, dans ses mouvements, la direction de ses désirs, ni s'empêcher d'imaginer, tant que l'événement est encore en suspens, qu'il est en son pouvoir de l'accélérer par quelque expression verbale, ou même purement mentale, de son désir et de sa volonté. De

(1) Mox, ubi funduntur late agmina crebra minorem
Sparsa per orbiculum, stipantque frequentia metam,
Atque negant faciles aditus; jam cautius exit,
Et leviter sese insinuat revolubile lignum.
At si forte globum, qui misit, spectat inertem
Serpere, et impressum subito languescere motum,
Pone urget sphæræ vestigia, et anxius instat,
Objurgatque moras, currentique imminet orbi.
Atque ut segnis honos dextræ servetur, iniquam
Incusat terram, ac surgentem in marmore nodum.
Nec risus tacuere, globus cum volvitur actus
Infami jactu, aut nimium vestigia plumbum
Allicit, et sphæram a recto trahit insita virtus.
Tum qui projecit strepitus effundit inanes,
Et, variam in speciem distorto corpore, falsos
Increpat errores, et dat convicia ligno.
Sphæra sed irarum temnens ludibria, cæptum
Pergit iter, nullisque movetur surda querelis.
Sphæristerium (*Le jeu de boules*), auctore Jos. Addison.

là vient que lorsque la boule fait fausse route, le joueur est tout prêt à lui adresser la parole, comme si elle pouvait l'entendre ou obéir à sa voix, tandis qu'en même temps son corps cessant d'accompagner, comme auparavant, le mouvement de la boule, se penche maintenant avec force en sens contraire de la direction qu'elle a prise (1). Le mouvement sympathique du spectateur, dans le cas du danseur de corde, me semble offrir une analogie frappante avec le fait dont il s'agit, toute concession faite à l'intérêt bien plus vif qu'inspire la position périlleuse d'un de nos semblables, comparé au simple plaisir de réussir dans un jeu d'adresse; mais, du reste, j'avoue franchement être incapable, dans les deux cas, de rendre compte de tous ces phénomènes d'une manière complétement satisfaisante. Une partie de ces faits doit indubitablement être rapportée au principe d'*imitation sympathique;* il est certain, du moins, que dans le cas du danseur de corde, aussi longtemps que les mouvements du spectateur s'accordent avec ceux qu'il voit faire, et même lorsqu'il s'efforce, ainsi qu'il arrive souvent, de redresser par un mouvement contraire le faux mouvement du danseur, l'effet paraît pouvoir être expliqué par ce principe, car, dans ce dernier cas, l'événement *conçu et souhaité* impressionne plus vivement que ce qui est actuellement présent aux sens, et l'imitation se dirige alors sur un objet non plus *réel*, mais *idéal.*

Avant de terminer ces observations générales sur l'imitation, il convient d'ajouter que ce penchant n'appartient pas exclusivement aux êtres doués de raison. Les facultés imitatives de plusieurs espèces d'oiseaux sont prouvées de reste par l'étonnant empire qu'ils exercent sur les muscles des organes de la voix, et il n'y a que la mimique humaine qui surpasse la ri-

(1) Dans cette circonstance, nous semblons croire un moment que la boule est animée; c'est ainsi que dans un accès de violente colère on cherche à se venger d'un bâton ou d'une pierre, ou de tout autre objet évidemment privé de sentiment. Dans ces deux cas, les principes animaux ou instinctifs de notre nature acquérant un ascendant momentané sur nos principes rationnels, nous retombons pour un moment dans les conceptions habituelles de l'enfance. Pareillement, lorsqu'un chien voit une boule rouler à terre, il manque rarement de la poursuivre avec ardeur, comme si c'était une proie, aboyant ou hurlant jusqu'à ce qu'il l'ait atteinte, et essayant alors de la saisir avec sa gueule et avec ses pattes.

la richesse de formes que déploient ces facultés chez les singes.

Je cite ce dernier fait, parce qu'il a beaucoup d'importance aux yeux des écrivains qui tiennent à attribuer la supériorité intellectuelle de l'homme sur les animaux à certaines circonstances de son organisation corporelle. Ces écrivains ne peuvent manquer de trouver des raisons très-plausibles, à l'appui de leur théorie, dans cette combinaison qui existe, chez les singes, de la ressemblance extérieure avec l'homme, et de ce penchant à l'imitation qui est si étroitement lié avec notre perfectionnement intellectuel. Mais, en examinant plus attentivement le fait, cette même espèce d'animaux, qui a été si souvent citée dans le but de rabaisser la nôtre, fournit le plus fort de tous les arguments en faveur de la distinction essentielle qui existe entre leur nature et celle de l'homme; car on voit qu'en définitive ni leur grossière ressemblance avec la figure humaine, ni l'usage des mains, ni la faculté d'imitation (toutes choses qui sont d'une si grande valeur sous la direction d'une intelligence supérieure) ne peuvent leur donner un avantage réel, ni même les élever au niveau des quadrupèdes les plus intelligents.

SECTION II.

De la faculté d'Imitation.

Les observations que nous avons faites jusqu'ici sur le principe de l'imitation sympathique se rapportent principalement à notre *propension* ou *penchant* à imiter, fait de la nature humaine qui a été remarqué et mis en lumière par différents écrivains tant anciens que modernes. La *faculté* par laquelle l'imitation se réalise est un sujet d'étude non moins intéressant que la *propension* correspondante, et cependant elle n'a pas encore, que je sache, attiré l'attention des philosophes.

Nous avons observé précédemment que le talent d'imitation, développé à un degré si extraordinaire par les acteurs, ne semble qu'une continuation des facultés que tout homme pos-

sède dans les premières années de son existence, mais qui, faute d'exercice, disparaissent bientôt en grande partie chez la plupart des individus. En conséquence, l'examen de certaines circonstances qui se lient à ce talent particulier pourra peut-être jeter quelque jour sur les principes généraux de la constitution humaine.

Lorsqu'un mime veut copier la physionomie d'une personne qu'il voit pour la première fois, quels sont les moyens qu'il emploie pour atteindre son but? Supposerons-nous que ses efforts se bornent à des essais, à des tâtonnements, c'est-à-dire qu'il essaie successivement toutes les manières possibles de modifier ses traits, jusqu'à ce qu'il trouve enfin, en consultant son miroir, qu'il a réussi à imiter l'original? Quiconque a réfléchi un instant sur ce sujet reconnaîtra que ce n'est pas du tout ainsi que les choses se passent. Au contraire, c'est un fait universellement reconnu que l'imitation est souvent parfaite dès le premier essai, et que ce n'est pas son miroir, mais son propre état intérieur, que le mime consulte pour juger de l'exactitude de son imitation. Je reconnais d'ailleurs que la chose se passe quelquefois différemment, et que, dans certains cas, les mimes les plus habiles font des efforts successifs avant d'atteindre leur but, et qu'il leur arrive même de ne pas réussir du tout malgré tous ces efforts. Mais on ne saurait nier que la première observation ne soit vraie en général, lorsque l'aptitude mimique est très-prononcée, et que, même dans ces cas exceptionnels, il y a toujours du premier coup une approximation telle à la ressemblance cherchée que l'on voit clairement que si l'expérience peut servir à l'achèvement du portrait, la plus importante partie de l'opération doit être rapportée à des causes d'une tout autre nature. Les choses se passent d'une manière exactement semblable dans l'imitation des sons. Un bon mime est capable, la première fois qu'il entend parler une personne, d'exécuter sur-le-champ une copie ou *fac-simile* exact de ce qu'il a entendu, avec toutes les particularités d'intonation ou d'accent; et alors même qu'il ne réussit pas complétement, il approche habituellement de très-près de l'original. Un enfant qui a de l'oreille et une voix flexible répète presque instantanément un

air qu'il entend, ou du moins il réussit après un très-petit nombre d'essais. Dans ces cas-là, l'*approximation*, il est très-important de le remarquer, est aussi étonnante que le serait une reproduction parfaite, et prouve non moins péremptoirement que, dans ces efforts d'imitation, nous ne sommes pas guidés par l'expérience seule.

J'attache une importance particulière à cette dernière considération, parce que quelques observateurs superficiels, *dans leur zèle pour expliquer les phénomènes communément rapportés à l'*INSTINCT, ont été récemment conduits à cette conclusion étrange que, partout où l'expérience a évidemment *quelque* part dans la direction de nos actions, il est inutile d'avoir recours à l'intervention d'une autre cause. A ce compte, sans doute, il leur est très-facile d'établir leur doctrine, car, en général, la nature n'a rien fait, soit pour l'homme, soit pour les animaux, que ce qui était absolument nécessaire pour les mettre à même de profiter de l'expérience; et, sans donner à leurs efforts une détermination parfaitement précise, elle accomplit invariablement pour eux l'office essentiel que Bacon aurait appelé l'*abscissio infiniti* (1), en même temps qu'elle circonscrit le champ de leurs expériences dans les limites déterminées par leurs facultés respectives. Ainsi l'agneau, bien que la nature elle-même lui apprenne aussitôt qu'il est né (probablement à l'aide du sens de l'odorat) à s'approcher de l'organe qui lui fournira sa nourriture, ne s'attache ordinairement, et peut-être jamais, à l'une des mamelles de sa mère qu'après des tâtonnements répétés. Une oreille musicale, dans l'espèce humaine, est indubitablement, en grande partie, un don de la nature; cependant, là où cette capacité existe, quels merveilleux développements n'est-elle pas susceptible de recevoir par la culture? Quelque chose d'analogue a lieu, ce semble, dans l'acte de l'imitation corporelle, la nature dirigeant nos efforts vers le but, et laissant à notre adresse le soin de le toucher. Dans ces cas-là, le problème le plus intéressant pour le philosophe n'est pas de savoir si l'expé-

(1) Expression que Bacon applique à quelques expédients employés dans la Mnémotechnie.

rience ne contribue pas *pour une part quelconque* à rendre efficaces les opérations de l'instinct (ce dont on ne peut guère douter en général), mais si l'expérience est par elle-même suffisante pour expliquer *toute* la difficulté : question qu'on se pressera d'autant moins de résoudre affirmativement qu'on aura examiné le sujet avec plus d'attention. Le développement de cette vue me conduirait naturellement à une des plus importantes distinctions entre nos instincts, considérés comme *purs* et *mixtes ;* mais ce sujet rentre beaucoup plus directement dans une autre partie de mon plan général.

L'opération instinctive que je suppose avoir lieu dans cet exemple n'a rien de plus étonnant que ce que nous éprouvons dans tout mouvement volontaire du corps. Je *veux* mouvoir mon bras, et soudain le mécanisme qui doit produire ce mouvement s'arrange et entre en action. Je n'ai d'autre pensée que celle d'une *fin* à atteindre ; mais les *moyens* à l'aide desquels cette fin est atteinte ne sont ni combinés par ma raison ni soumis à mon examen. De même, lorsqu'un mime veut copier une physionomie, il se représente vivement dans son esprit le portrait à faire. Il ne pense qu'à la *fin*, et il y arrive avec peu d'efforts par un procédé que la philosophie ne saurait expliquer. Il est vrai que, dans ce dernier cas, nous éprouvons plus de surprise, soit parce que l'effet est plus compliqué, soit parce que le talent duquel il dépend est plus rare, mais la comparaison des deux genres de phénomènes nous montrera qu'en réalité cet effet est du même genre que ceux que nous observons dans tout mouvement corporel volontaire.

Je conclus donc que, de même que dans tout mouvement volontaire nous n'avons qu'à *vouloir* la *fin*, sans nous occuper des *moyens* qui sont tout préparés d'avance, de même dans la mimique l'acteur se forme seulement une vive *conception* des traits qu'il veut reproduire, et réalise, par des efforts répétés, l'effet désiré. C'est aussi ce qui a lieu dans l'imitation du son de voix ; il se représente et conçoit vivement ce qu'il désire imiter, et les muscles nécessaires à cette fin obéissent, comme dans les autres cas, à sa volonté. C'est ce qui arrive encore lorsqu'un chanteur qui a de l'oreille répète un air après l'avoir

entendu jouer une seule fois sur un instrument ou chanter par une autre personne.

Il résulte d'un grand nombre de faits que nous perdons, par défaut d'habitude, l'usage de différents muscles évidemment destinés à des mouvements volontaires. Les voyageurs ont remarqué la dextérité vraiment extraordinaire des sauvages pour mouvoir les doigts des pieds. Je me souviens moi-même d'avoir vu, il y a plus de vingt ans, une jeune fille anglo-américaine, que l'on montrait à Édimbourg, qui suppléait, en grande partie, aux *mains* qui lui manquaient à l'aide des *pieds*. Je me rappelle, entre autres particularités, qu'elle découpait avec des ciseaux de petits morceaux de papier de toutes sortes de figures, opération qu'elle exécutait avec beaucoup de sûreté et une étonnante rapidité. Je dois ajouter que, dans le but de conserver à ses pieds la sensibilité et la flexibilité (qui étaient comparables à celles des mains des autres individus), elle avait été obligée de s'interdire presque entièrement la marche. Cette dernière circonstance pouvait tenir aussi peut-être au soin qu'elle prenait des gants blancs de peau qu'elle portait à ses pieds, et dont la propreté paraissait être pour elle l'objet d'une attention de petite-maîtresse.

Chacun doit avoir rencontré, dans le cercle de ses relations, des individus qui pouvaient à volonté se disloquer le pouce. J'ai connu particulièrement un homme qui avait tellement l'habitude de ce tour d'adresse qu'il l'exécutait souvent sans y faire attention en parlant; il me disait que les enfants qui avaient été élevés avec lui dans la même école avaient aussi cette faculté, et qu'en classe, aussitôt que le maître avait les yeux fixés sur son livre, l'un d'eux donnait un signal pour que tous levassent leurs pouces et fussent prêts à exécuter, à un second signal, cette manœuvre. La conséquence que je tire de ces faits, c'est que plusieurs muscles qui, chez les autres hommes, n'obéissent pas à la volonté, ont acquis chez le mime, par l'exercice, un certain degré de mobilité, de sorte que lorsqu'il veut se donner une expression déterminée, il n'a qu'à vouloir la fin, et son intention est immédiatement remplie.

Cependant il n'arrive pas toujours que l'acteur réussisse du

premier coup. Plusieurs personnes doivent se rappeler avoir entendu lord Cullen (le plus habile mime qu'on ait vu) expliquer la difficulté qu'il avait eue à reproduire les traits de lord Kames, et comment, après bien des efforts impuissants, il réussit tout d'un coup pendant un voyage qu'il fit avec un de ses amis dans les montagnes d'Écosse. Sitôt qu'il eut acquis l'empire sur l'appareil musculaire, jusque-là endormi, dont dépendait l'effet, il eut immédiatement *conscience* qu'il avait saisi la ressemblance qu'il cherchait, et il invoqua aussitôt le témoignage de son compagnon sur la fidélité du portrait. Cette imitation devint même ensuite la plus parfaite de toutes celles qu'il exécutait (1).

L'interprétation des signes naturels, *en tant qu'elle résulte d'un instinct que l'expérience seule ne saurait expliquer*, me paraît étroitement liée à la faculté d'imitation. Les considérations qui suivent suffiront pour montrer que cette idée n'est pas tout à fait dénuée de fondement (2).

Il est évident que l'interprétation des signes naturels n'est, dans aucun cas, le résultat *d'un instinct pur et sans mélange*. Je ne connais aucun philosophe qui ait été assez hardi pour établir explicitement l'opinion contraire, qui ait affirmé, par exemple, que les signes naturels de la *colère*, tels qu'ils se manifestent chez une autre personne, doivent donner une idée de cette passion à un homme qui n'a jamais éprouvé ses effets en lui-même (3). Le vrai problème en ceci est, en réalité, d'une

(1) Je crois devoir ajouter à l'honneur de lord Cullen (homme d'une instruction profonde et de grands talents), que plusieurs années avant sa promotion à la judicature, il avait complétement renoncé à l'exercice de l'art mimique, même avec ses plus intimes amis. Cependant il lui arrivait parfois, en racontant quelque anecdote, de s'oublier un moment et il trahissait sans s'en apercevoir cette merveilleuse faculté qu'il avait tant à cœur de dissimuler. Je me souviens notamment que longtemps après la mort de M. Adam Smith, je fus frappé plus d'une fois, en conversant avec lord Cullen, d'entendre sa voix accompagnée de l'imitation de son regard et de toutes ses manières.

(2) Voir la page 4 de ce volume.

(3) Le docteur Reid a souvent été accusé de soutenir cette doctrine; et il faut avouer que l'énumération qu'il a faite des différentes espèces de signes naturels fournit à un adversaire habile de très-plausibles motifs de lui imputer cette manière de voir. Voyez ses *Recherches sur l'esprit humain*, chap. v, sect. III. C'est ce dont je m'étais aperçu moi-même depuis longtemps. Je transcris ici mot à mot quelques lignes d'un Essai sur l'objet de la

tout autre nature que ne l'ont supposé récemment la plupart des théoriciens, et sa solution, si je ne me trompe infiniment, tient, beaucoup plus qu'ils ne sont disposés à l'accorder, aux profondeurs mêmes de la philosophie de l'esprit.

Ceux qui prétendent que l'expérience seule fournit une suffisante explication du phénomène en question peuvent faire deux suppositions différentes sur la manière dont il est produit ; et à ces deux suppositions, je ne puis, même en imagination, en ajouter une troisième. En premier lieu, on peut concevoir qu'un enfant qui a appris, *par et sur lui-même*, qu'un sourire est le signe ou l'effet naturel d'une disposition d'esprit douce et bienveillante, est porté *par le principe d'association*, en voyant sourire sa nourrice, à attribuer cette expression à des émotions semblables à celles qu'il a lui-même éprouvées. On peut, en second lieu, admettre qu'ayant observé que les sourires de sa nourrice sont constamment le prélude des sensations agréables qu'il a l'habitude de recevoir comme témoignages de sa tendresse, il apprend peu à peu à interpréter leur signification, et à deviner les sentiments affectueux qu'ils présupposent, de la même manière qu'il apprend par expérience, à une époque plus avancée de sa vie, à interpréter la signification du langage conventionnel.

Quant à la première de ces théories, il suffit d'observer que, pour lui donner seulement une ombre de probabilité, il faut supposer que l'enfant a recours au miroir pour pouvoir

philosophie naturelle que je lus, il y a plus de quarante ans, devant la Société royale d'Édimbourg. Voyez l'Histoire de cette société en tête du premier volume de ses *Transactions*.

« Je soupçonne qu'on pourrait établir entre les signes naturels une meilleure classification que celle qu'a donnée le savant et habile docteur Reid dans ses *Recherches*. Quant à la perception de la dureté des corps, non-seulement notre sensation nous donne la qualité extérieure, mais c'est en outre par cette voie que nous en acquérons d'abord l'idée. Les choses semblent se passer tout autrement à l'égard des expressions naturelles des passions. Celles-ci sont, à la vérité, interprétées instinctivement ; mais nos premières idées des passions sont probablement puisées dans notre propre conscience. Je ne puis concevoir qu'une modification quelconque des traits d'un homme pût suggérer l'idée de la colère à celui qui n'aurait jamais ressenti cette passion.... Il n'y a aucun phénomène extérieur qui puisse donner l'idée de *colère* à un homme qui n'a jamais éprouvé cette passion ; mais après qu'il en a puisé l'idée dans la conscience de ses propres états, il devient capable d'en interpréter instinctivement l'expression naturelle. »

connaître l'*existence* de ses propres sourires, et savoir quelle est la modification visible qu'ils impriment à la physionomie. Je regarde comme très-probable que les modifications particulières des traits, liées à cette expression, sont elles-mêmes accompagnées d'une sensation agréable ; mais cela n'éclaircit en rien la difficulté dont il s'agit, tant qu'on n'explique pas par quel procédé l'enfant apprend à identifier ce qu'il *sent*, ce dont il *a conscience* en lui-même, avec ce qu'il *voit* chez les autres.

C'est à l'autre hypothèse que le docteur Priestley se range évidemment, comme on peut le voir par l'exposition très-explicite qu'il en a donnée lui-même. « Je ne balance pas à dire « que, s'il était possible de prendre l'habitude d'intimider et « d'effrayer un enfant par des paroles, tout en conservant un « visage calme, et de ne prendre avec lui cette contenance « tranquille que dans les cas où on voudrait s'en faire crain- « dre, et en même temps de ne le flatter ou caresser qu'avec « ce qu'on appelle un air dur et sévère, la liaison des idées « serait renversée, et nous verrions cet enfant épouvanté par « un sourire et réjoui par un froncement de sourcil (1). »

Cette manière de voir assimile exactement l'interprétation des signes *naturels* à celle des signes *conventionnels ;* mais elle donne immédiatement lieu à deux questions préalables fort importantes. Tant que ces questions n'auront pas reçu une réponse satisfaisante, la solution du docteur Priestley n'est d'aucune valeur ; et cependant il paraît n'avoir pensé ni à l'une ni à l'autre dans son raisonnement. 1° Comment se fait-il que nous interprétions les signes *naturels*, si longtemps avant les signes *conventionnels ?* 2° A quelle cause faut-il attribuer l'immense différence que présentent leurs *effets* respectifs sur la constitution humaine ? J'ai à peine besoin d'ajouter que cette théorie méconnaît complétement cette sympathie *physico-morale* qui, par l'intermédiaire du corps, établit une sorte d'harmonie entre les différents esprits, et qui est un des faits les plus importants, et en même temps les plus incontestables, de notre nature.

(1) *Examen de la doctrine de Reid*, par Priestley, etc., p. 91.

Jusqu'à quel point les vues que je vais présenter peuvent servir à l'explication de ces phénomènes, c'est ce que je ne prétends pas décider.

De même que toute émotion de l'âme produit un effet sensible sur le corps, de même lorsque nous donnons à notre physionomie une expression forte, accompagnée de gestes analogues, nous ressentons à quelque degré l'émotion correspondante à l'expression artificielle imprimée à nos traits. M. Burke assure avoir souvent éprouvé que la passion de la colère s'allumait en lui à mesure qu'il contrefaisait les signes extérieurs de cette passion ; et je ne doute pas que chez la plupart des individus la même expérience ne donne le même résultat. On dit (comme l'observe ensuite M. Burke) que lorsque Campanella, célèbre philosophe et grand physionomiste, désirait savoir ce qui se passait dans l'esprit d'une autre personne, il contrefaisait de son mieux son attitude et sa physionomie actuelles en concentrant en même temps son attention sur ses propres émotions (1). En général, je crois qu'on trouvera

(1) Le passage suivant offre le résumé des observations de M. Burke sur ce curieux sujet.

« Il est évident pour moi, d'après plusieurs exemples, que lorsque le corps « est, par un moyen quelconque, disposé aux émotions qu'il pourrait recevoir « par certaines passions, il survient quelque chose de semblable à cette pas- « sion dans l'âme elle-même.

« M. Spor, dans ses *Recherches d'antiquité*, nous raconte, à ce sujet, une « curieuse histoire sur le célèbre physionomiste Campanella. Il paraît que ce « philosophe non-seulement avait fait des observations très-exactes sur les vi- « sages humains, mais qu'il réussissait parfaitement à contrefaire ceux qu'il « trouvait un peu remarquables. Lorsqu'il voulait pénétrer les intentions de ceux « avec lesquels il avait affaire, il composait exactement ses traits, ses gestes, et « tout son maintien, sur ceux de la personne qu'il se proposait de deviner; cela « fait, il observait la nouvelle disposition que prenait son esprit par ce chan- « gement. Par ce moyen, dit notre auteur, il n'y avait pas un homme dont il « ne pût connaître les pensées et les sentiments, comme s'il eût été métamor- « phosé en cet homme même. J'ai souvent observé qu'en contrefaisant les re- « gards et les gestes d'un homme courroucé ou paisible, épouvanté ou auda- « cieux, mon âme se sentait involontairement livrée à la passion dont j'es- « sayais de reproduire l'apparence; je crois même qu'il est fort difficile de « l'éviter, quelque effort qu'on fasse pour isoler la passion des gestes qui lui « correspondent. Nos esprits et nos corps sont si étroitement, si intimement « liés, que l'un ne peut souffrir ou jouir sans l'autre. Campanella, dont nous « parlions, parvenait si bien à distraire son attention des souffrances corpo- « relles, qu'il put endurer la torture sans souffrir extraordinairement; et pour « des douleurs plus légères, chacun peut avoir observé qu'en concentrant « fortement son attention sur autre chose, la douleur se trouve momenta-

que ces deux talents, celui du mime et celui du physionomiste, ont entre eux une très-étroite relation. On dit qu'ils s'unissent à un haut degré chez les sauvages de l'Amérique du nord, et la même observation a été faite par quelques-uns de nos navigateurs de ces derniers temps, à l'égard des grossiers insulaires des mers du sud (1).

Pour mieux éclaircir ces principes, je citerai encore, comme particulièrement digne d'attention, un fait bien connu : c'est qu'à cette disposition mimique se joint souvent la faculté d'entrer dans les pensées et les sentiments habituels d'un individu au point d'être capable, dans une occasion donnée, de jouer jusqu'à un certain point son rôle, d'agir et de parler comme il le ferait. Un comédien anglais, qui vivait dans les premières années du dernier siècle, nous offre un exemple remarquable à ce sujet. Voici ce que nous rapporte sur son compte un observateur plein d'exactitude et de pénétration qui le connaissait bien. « Estcourt (dit Colley Cibber) était un mime

« nément suspendue. D'autre part, si par une cause quelconque le corps était « incapable d'exécuter les mouvements, ou d'éprouver les émotions qu'une « certaine passion produit ordinairement en lui, cette passion elle-même ne « pourrait jamais naître, sa cause opérât-elle d'ailleurs avec la plus grande « force, fût-elle purement mentale et entièrement indépendante de l'influence « immédiate des sens. C'est ainsi que les liqueurs opiacées ou spiritueuses « peuvent suspendre l'action de la tristesse, de la peur, de la colère, en dépit « de tous nos efforts, en développant dans le corps une disposition contraire « à celle qu'il reçoit de ces passions. » — *Du sublime et du beau*, part. IV, sect. IV. On trouvera de plus amples détails sur Campanella, dans la note A.

(1) On a souvent remarqué que la *propension à l'imitation, en général*, a un degré tout particulier de force dans l'état le plus rudimentaire de société, et qu'elle semble être une conséquence naturelle du peu de développement des facultés inventives. Cette propension générale, dirigée le plus habituellement, parmi ses autres applications, vers cette espèce d'imitation qui dépend du corps, nous semble suffisamment expliquer la persistance, à tous les âges de la vie, parmi les nations sauvages et barbares, de ces facultés mimiques de la face et du corps, qui, chez les esprits cultivés, sont communément bornées à la période de l'enfance. Sous ce rapport, les sauvages continuent toujours à être « de grands enfants. »

On conçoit, en outre, que ce soit surtout dans l'enfance des sociétés, lorsque le gouvernement et les lois n'ont encore qu'une forme imparfaite, et qu'en conséquence l'accomplissement des contrats dépend surtout de la sincérité et de la fidélité des parties, que cette science pratique de la physionomie, doit plus particulièrement se rencontrer. Si les observations présentées dans le texte ont quelque fondement dans les faits, cette circonstance mérite notre attention comme cause additionnelle de la propension et du talent que les sauvages ont en général pour l'imitation corporelle.

« si étonnant et si extraordinaire qu'il n'y avait pas un « homme, pas une femme, depuis la coquette jusqu'au con- « seiller privé, dont il ne pût contrefaire à l'instant la voix, « le regard, l'air et tous les mouvements, après les avoir « vus agir ou entendus parler. Je l'ai entendu faire de longues « harangues, et développer divers arguments, dans le style « même d'un avocat éminent, imitant avec tant de per- « fection les moindres traits et les singularités de son élocu- « tion, qu'il en était réellement l'*alter ipse*, et qu'il eût été « difficile de le distinguer de l'original. » Il y a probablement ici un peu d'exagération ; mais d'autres faits plus ou moins semblables doivent s'être présentés à quiconque s'est mêlé à la société (1).

Cette classe de faits ouvre un vaste champ à des spéculations neuves et curieuses ; mais je ne dois pas en ce moment me livrer à la discussion d'un sujet qui ne s'est présenté que d'une manière accidentelle. Toutefois, quelques courtes observations pourront servir à tenir mes lecteurs en garde contre certaines conclusions qu'un théoricien irréfléchi pourrait tirer de la citation qui précède.

C'est dans ce but que je crois important de faire observer : 1° que ces imitations ne portent presque entièrement que sur la manière d'agir des individus dans les situations les plus triviales de la vie commune, ou de ceux qui se distinguent par certaines particularités très-marquées et saillantes. Personne n'imaginera qu'en imitant la physionomie d'un Bacon ou celle d'un Newton, un comédien puisse se sentir intérieurement animé d'une portion de leur sagacité philosophique.

2° Que la description de Cibber renferme probablement (ainsi que je l'ai déjà fait entendre) de notables exagérations.

(1) Sir Richard Steele, dans un article du *Spectateur*, a confirmé le témoignage de Cibber sur les talents mimiques d'Estcourt. « Ce qu'il y avait de « plus remarquable dans cet artiste, c'est que dans ses imitations non-seule- « ment il reproduisait la physionomie, les manières et les gestes des per- « sonnages, mais qu'il prenait en outre parfaitement le *tour de leurs pensées* « dans les scènes où il les faisait figurer, et où chacun d'eux, celui de l'esprit « le plus cultivé, aussi bien que celui de l'entendement le plus grossier, par- « lait et agissait toujours conformément à son caractère. » — *Spectateur*, vol. VI, n. 468.

La plus faible imitation du style caractéristique d'un orateur, tant sous le rapport de la pensée que sous celui de la diction, si elle est en même temps accompagnée de l'imitation de sa voix et de ses gestes, paraîtra, même à de bons juges, une copie beaucoup plus fidèle qu'elle ne l'est en réalité, de même que l'effet d'un portrait médiocrement ressemblant est si étonnamment relevé par une fidélité minutieuse dans la reproduction des particularités de l'habillement habituel de l'original. Dans ces cas-là, le spectateur, qui applaudit au talent du mime ou du peintre, sait rarement pour quelle large part sa propre imagination contribue à achever l'esquisse qu'on lui présente (1).

3° La métamorphose produite dans l'esprit du comédien, pendant qu'il imite l'expression physionomique d'un individu, peut en grande partie être attribuée à la mémoire et à l'association des idées. La faculté de l'imitation *mentale* implique nécessairement un œil singulièrement exercé à remarquer ce qu'on peut, je crois, sans impropriété, appeler l'*effet dramatique* du caractère et de la vie humaine (2) ; et les parti-

(1) Voir l'Appendice de ce chapitre.

(2) « Estcourt (dit sir Richard Steele, dans un article cité dans la précé-« dente note) avait un discernement si exquis de tout ce qu'il y avait de dé-« fectueux dans un objet, qu'en un instant il pouvait vous montrer le côté « ridicule de ce qui aurait passé pour beau et convenable, même aux yeux « des hommes d'un jugement assez droit, avant qu'il leur en eût fait remar-« quer les défauts. C'est ce qu'il était facile d'observer dans sa manière tout « à fait inimitable de raconter une histoire. Il n'était pas moins habile dans « l'appréciation du beau. » —*Spectateur*, n. 468.

Le discernement délicat et juste des particularités individuelles et, si je puis m'exprimer ainsi, des *points les plus significatifs* de la physionomie et des manières des hommes, et les facultés supérieures d'observation et de goût qu'implique cette appréciation, sont, je crois, ce qui donne son principal charme au talent dont nous nous occupons en ce moment. Cette faculté tire son principal prix de ce qu'elle donne à celui qui la possède une langue pour un genre de critique trop déliée et trop fugitive pour être rendue par la parole. Sous ce point de vue, elle mérite d'occuper un rang élevé parmi les exercices de l'esprit. Quant à la simple faculté d'imitation corporelle (consistant à reproduire la voix, les gestes et la tournure extérieure), on la rencontre souvent dans sa plus grande perfection chez les enfants, et même chez des individus presque idiots. Elle est parfaitement décrite dans ces paroles que Virgile applique au fantôme d'Énée, dont Junon se sert pour tromper Turnus :

Dat inania verba,
Dat sine mente sonum, gressusque effingit euntis.
Enéide, X, 639.

cularités de physionomie ou d'élocution qui sont demeurées plus profondément imprimées dans l'esprit du mime doivent naturellement réveiller en lui quelques-unes des pensées ou des émotions que manifestaient ces signes au moment où il les observa pour la première fois chez son modèle. L'effort même de l'imitation ne peut manquer de présenter, par lui-même, de la manière la plus vive et la plus énergique, à la conception l'image de l'original; et, en conséquence, il n'est pas étonnant que, dans ces cas, l'artiste entre plus complétement dans les idées et les sentiments qu'il veut traduire, et réussisse à s'identifier un instant (si je puis m'exprimer ainsi) avec l'archétype qu'il a en vu, beaucoup mieux qu'il ne l'eût fait si toutes ces causes réunies n'avaient pas agi sur son imagination (1).

Je suis si profondément convaincu de cette vérité que je suis porté à croire que lorsque Foote composait ses petites scènes si pleines de vie et de naturel, il prenait successivement, dans la solitude du cabinet, le regard, le son de voix, les manières et peut-être quelquefois le costume des différentes personnes qu'il voulait représenter sur la scène. La souplesse, et en même temps la vérité et la fraîcheur de son exécution mimique sont, ce me semble, des preuves évidentes de cette espèce d'inspiration.

Et cependant il me semble aussi que l'effet doit être attribué en *partie* à la connexion physique établie entre l'esprit et l'expression extérieure de ses opérations. Lorsque nous es-

(1) Bien qu'une partie considérable du passage suivant (et en particulier la première proposition) soit tout à fait inintelligible pour moi, je crois cependant devoir le rapporter ici tout au long. Il prouve que son habile auteur avait été vivement frappé aussi de l'importance des faits que nous examinons en ce moment, et qu'il pensait, comme nous, qu'ils offrent un sujet intéressant et curieux aux investigations du physiologiste et du philosophe. « Quand « on s'associe aux affections morales d'un homme, on répète au moins sommairement les opérations intellectuelles qui leur ont donné naissance; on « l'imite; aussi les personnes chez qui l'on reconnaît, au plus haut degré, le « talent d'imitation, sont-elles en même temps celles que leur imagination « met le plus promptement, le plus facilement et le plus complétement, à la « place des autres; ce sont elles qui tracent, avec le plus de force et de ta- « lent, ces peintures des passions, et même tous ces tableaux de la nature « inerte, qui ne frappent et saisissent nos regards qu'autant qu'une sorte de « sympathie les a dictés. » — CABANIS, *Rapport du physique et du moral de l'homme*, tom. II, p. 431.

sayons d'imiter la physionomie et les gestes de quelque orateur ou de telle autre individualité saillante, de reproduire à la fois toutes les particularités de son élocution, l'hésitation ou la facilité, la concision ou la redondance de sa diction, le tour lâche et négligé de sa phrase ou le rhythme artificiel de ses périodes, il est naturel que nos sentiments et nos pensées ressemblent, dans une certaine mesure, à ce qu'il éprouve et sent lui-même ; et c'est surtout à l'influence *générale* de cette cause sur une imagination inventive que je suis porté à attribuer toute la similitude qu'on croit remarquer en ce cas dans la marche des opérations intellectuelles. Mais c'est là un point sur lequel je n'oserais décider qu'avec une grande défiance.

Une conclusion qui peut, je pense, être considérée comme suffisamment établie sur les faits les mieux constatés (quelque opinion qu'on adopte d'ailleurs sur la connexion qui existe entre l'organisation corporelle et les facultés de l'intelligence), c'est que la disposition d'un homme, son *humeur*, pendant qu'il est sous l'influence de quelque passion ou émotion, pourrait être connue par un mime capable d'imiter exactement son extérieur, et de réfléchir au moment même de cette transformation sur ses propres sensations. Et si la chose est probable pour le mime, n'est-il pas probable aussi que quelque chose de semblable arrive, plus ou moins, à tout homme qui voit une passion se prononcer fortement sur les traits d'un individu, l'irrésistible tendance à l'imitation, que nous avons tous dès nos plus tendres années, étant encore assez puissante pour exciter quelque sentiment correspondant dans son âme, bien que les spectateurs n'aperçoivent aucun changement sensible dans sa contenance ? N'est-il pas probable, en outre, que c'est par quelque procédé de ce genre que les éléments les plus simples et les plus essentiels du langage naturel sont sitôt compris des enfants ? En effet, la *propension* à l'imitation sympathique est chez eux si forte, et la *faculté* d'imitation si parfaite, que leurs corps sont des *instruments* infiniment plus favorables aux communications des différents esprits (en tant que ces communications sont nécessaires à la conservation de l'enfant) qu'ils ne peuvent l'être par la suite, lorsque cette flexibilité et cette mobilité du système, à l'aide desquelles

le principe d'imitation opère, ont fait place à ces habitudes artificielles qui impriment insensiblement à la constitution physique et morale de l'homme une forme fixe et invariable ?

Je ne prétends pas être en mesure d'expliquer de quelle *manière* se fait ce commerce ; mais je pense que les faits et les observations que nous venons de présenter permettent de conclure que le principe de l'imitation sympathique forme un des anneaux les plus importants de cette chaîne mystérieuse. S'il est vrai que les modifications particulières des traits qui caractérisent un air riant ou refrogné sont accompagnées, les unes d'une sensation agréable, les autres d'une sensation désagréable, et que la simple imitation de ces expressions extérieures a quelque tendance à susciter les émotions dont elles sont les signes, il s'ensuit que lorsqu'un enfant reproduit, par imitation ou par sympathie, l'air souriant ou sévère de sa mère, les émotions correspondantes doivent nécessairement, à quelque degré, s'éveiller dans son cœur, et imprimer un caractère *pathétique* à ces signes naturels et visibles de tendresse ou de mécontentement que les théories de Hartley et de Priestley n'ont pas même essayé d'expliquer : *Incipe, parve puer,* RISU *cognoscere matrem* (1). Je suis bien loin de pen-

(1) Je trouve extraordinaire que les commentateurs, dès les temps les plus anciens, aient pu être à ce point divisés d'opinion sur le sens de ce passage ; car sous le rapport de la beauté poétique, il n'y a pas de comparaison entre les deux interprétations qui en ont été données. Il est encore plus extraordinaire que Dryden ait pu donner la préférence à celle que son excellent goût devait, ce semble, lui faire rejeter tout d'abord. Mais il avait en sa faveur de grandes autorités, et malgré ses rares talents comme poëte, il semble avoir eu peu de goût pour le tendre et le pathétique. Voici sa traduction :

> Begin, auspicious boy, to cast about
> Thy infant eyes, and, with a smile, thy mother single out.

La suite de ce passage (qu'il n'a pas mieux traduite) aurait dû l'avertir de sa méprise :

> Incipe, parve puer : cui non risere parentes,
> Non deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

Ce que Dryden rend ainsi :

> Them smile; the frowning infant's doom is read,
> No god shall crown the board, nor goddess bless the bed.

Voir sur ce sujet le Virgile de Heyne.

ser que les vues que je viens d'indiquer aillent au fond de la difficulté; mais j'ai tout lieu de croire qu'elles ne seront pas tout à fait inutiles pour ceux qui essaieront de soumettre à une analyse exacte cette partie si curieuse et encore inexplorée de la constitution humaine.

SECTION III.

De certains phénomènes qui semblent pouvoir s'expliquer, en partie, par les principes qui précèdent (1).

Le caractère contagieux des convulsions, des affections hystériques, de la peur et des différentes espèces d'enthou-

(1) Dans un aperçu général que j'ai donné ailleurs (voir la Dissertation placée en tête du supplément à l'*Encyclopédie Britannique*, part. I, p. 50) sur les services que lord Bacon a rendus à la philosophie de l'esprit humain, j'ai fait remarquer l'attention toute particulière qu'il avait donnée à cette classe de phénomènes. Le lecteur me pardonnera de transcrire les paragraphes suivants, où j'ai signalé la sagacité prophétique avec laquelle Bacon a deviné la marche future des recherches philosophiques dans les sciences métaphysiques, comme dans les sciences physiques.

« En considérant l'imagination comme liée au système nerveux, et plus « particulièrement à cette espèce de sympathie à laquelle les médecins ont « donné le nom d'*imitation*, lord Bacon a suggéré des vues fort importantes, « qu'aucun de ses successeurs n'a poursuivies jusqu'ici; et en même temps, « il nous a laissé un modèle de prudente recherche, digne d'être étudié par « tous ceux qui essaieront de découvrir les lois qui règlent l'union de l'esprit « et du corps.

« Bacon donne à cette branche de la philosophie de l'esprit le titre de *Doc-* « *trina de fœdere, sive de communi vinculo animæ et corporis* (*De Aug.* « *scient.*, lib. IV, cap. I); il signale à ce propos, parmi d'autres *desiderata*, « une recherche (qu'il recommande aux médecins) relative à l'influence de « l'imagination sur le corps. Ses expressions sont très-remarquables, et sur- « tout le passage où il remarque comment une forte concentration de l'atten- « tion peut donner à un objet idéal la puissance même de la réalité sur notre « croyance. « Ad aliud quippiam, quod huc pertinet, parce admodum, nec « pro rei subtilitate, vel utilitate, inquisitum est; quatenus scilicet *ipsa ima-* « *ginatio animæ vel cogitatio perquam fixa, et veluti in fidem quandam* « *exaltata, valeat ad immutandum corpus imaginantis.* » (*Ibid.*) Il propose « aussi, comme un problème fort curieux, de déterminer jusqu'à quel point « il serait possible de fortifier et d'exalter l'imagination, et par quel moyen « ce but pourrait être réellement atteint. Les faits auxquels il fait allusion « sont évidemment de la même espèce que ceux sur lesquels les prétentions « de Mesmer et de Perkins ont récemment appelé l'attention des philo- « sophes. « Atque huic conjuncta est disquisitio, quomodo imaginatio intendi « et fortificari possit? Quippe, si imaginatio fortis tantarum sit virium, operæ « pretium fuerit nosse quibus modis eam exaltari, et se ipsa majorem fieri « detur? Atque hic oblique, nec minus periculose se insinuat palliatio quæ-

siasme est communément rapporté par les médecins au *principe d'imitation;* et, en effet, ce principe paraît avoir une liaison intime avec cette partie de notre constitution. Toutefois, parmi ces phénomènes il en est quelques-uns qui dépendent aussi d'une combinaison de causes très-puissantes d'une autre nature; par exemple, de l'influence de l'imagination, et de ces passions qui s'enflamment aisément toutes les fois que des hommes sont réunis en assemblées nombreuses. En conséquence, rapporter tous ces phénomènes à l'*imitation* seule, ce serait avancer une erreur théorique positive, ou donner au sens de ce mot une extension que rien ne saurait justifier. Ce n'est pas chose facile, à la vérité, que de distinguer avec précision les causes diverses qui, dans ces cas-là, concourent à l'effet, et je n'ai pas l'intention d'entreprendre cette

« dam et defensio maximæ partis *Magiæ ceremonialis.* » — « Voyez en outre « ce que Bacon a dit sur la *Magia ceremonialis.* » — *De Aug. scient.*, lib. IV, cap. III.

On rencontre dans la *Sylva sylvarum* de Bacon plusieurs passages frappants tant sur l'imagination que sur l'imitation. L'une de ses observations sur ce dernier sujet coïncide si exactement avec ce que j'en ai dit moi-même (page 122), que je n'aurais pas manqué, si elle s'était alors présentée à mon esprit, de la citer en cet endroit, à la fin de la note. Je la reproduirai donc ici, bien qu'elle n'y semble pas trop à sa place. Je ne supprimerai même pas l'absurde hypothèse vers laquelle inclinait ce grand homme, consistant à rapporter les phénomènes de l'imitation à *la transmission des esprits* d'un individu à un autre. L'extravagance même de cette théorie la rend d'autant plus digne d'attention, en ce qu'elle prouve, indirectement il est vrai, mais pourtant d'une manière démonstrative, que Bacon avait parfaitement compris (ce que les observateurs qui sont venus après lui ne me paraissent pas avoir fait) l'insurmontable difficulté du problème dont il poursuivait la solution. Aucun autre motif n'aurait pu le décider à recourir, dans cette occasion, à la transmission *magique* des esprits d'un corps à un autre. « *C'est, si l'on y réfléchit* « *bien, une chose extraordinaire que la manière dont les enfants et certains* « *oiseaux apprennent à imiter la parole. Ils ne font aucune attention aux* « *mouvements de la bouche de celui qui parle; car on enseigne à parler aux* « *oiseaux aussi bien dans les ténèbres qu'à la clarté du jour.* Les sons articu- « lés du langage sont si délicats et si variés, qu'il doit paraître très-difficile « de les apprendre. Il est vrai qu'on n'y parvient qu'avec du temps, peu à « peu, et après beaucoup d'essais et d'efforts; *mais tout cela n'ôte rien au* « *surprenant de la chose.* Elle pourrait nous faire aller jusqu'à croire (quoique « ce que je vais dire doive sembler bien étrange) qu'il se fait là une transmis- « sion d'esprits; que les esprits du maître, mis en mouvement, agissent sur « les esprits de l'élève et leur impriment une disposition à imiter et à perfec- « tionner graduellement l'imitation. Mais de ces opérations par *transmission* « *des esprits* (*qui sont un des plus profonds secrets de la nature*), nous en « parlerons plus tard, en lieu convenable, surtout lorsque nous traiterons de « l'imagination. »

analyse en ce moment. Il me suffira de remarquer d'une manière générale que, bien que je suive dans ce chapitre la classification ordinaire des physiologistes, en exposant sous le titre d'*imitation* les observations qui suivent, je n'entends pas négliger complétement les autres circonstances qui peuvent concourir, pour une certaine part, à la production de cet ordre de phénomènes. Ma seule excuse pour ceux qui pourraient me reprocher de m'arrêter aux simples faits, sans rechercher et démêler avec soin les lois générales, se trouve dans les applications pratiques dont les *faits mêmes* sont susceptibles, abstraction faite de toute considération des lois auxquelles ils doivent, en définitive, être ramenés, et en même temps dans le désir que j'ai, dans un sujet d'une telle importance, d'ajouter quelque chose à l'histoire de l'esprit humain, plutôt que de m'abandonner à des spéculations et à des conjectures d'une utilité plus contestable (1).

Les faits que j'examine en ce moment ont reçu de notables

(1) Le docteur Gregory, dans son ouvrage si philosophique et si élégant intitulé : *Conspectus Medicinæ theoreticæ*, tout en adoptant la langue commune des physiologistes sur l'imitation, indique très-explicitement, avec sa sagacité et sa prudence habituelles, que les différentes classes de phénomènes qui se rapportent à ce principe ont seulement *un certain degré d'affinité*. Le passage entier mérite bien d'être cité.

« Porro, sola imitatione multa facimus, multa discimus. Imitatur nondum « conscius infans quicquid vel videt vel audit : et vir adultus, et suæ spontis, « inscius vel forte invitus, tantum adhuc imitatur, ut hominum quibuscum « versatur mores et sermones prolationem, quamvis sæpe nolens, acquirat. « Omnem sermonem infans imitando discit, aliter, ut quibusdam persuasum « est philosophis, mutum et turpe pecus futurus.

« *Huic quodammodo affinis est*, altera illa, subita et vehementior imita- « tio, quæ dementiæ instar, non singulos tantum homines, sed totos populos, « nonnumquam rapuit. Hac tanquam contagione, varii animi affectus, tris- « tes, læti, ridiculi, ab unius vultu per omnium pectora dimanant. Ardor pu- « gnæ, et plus quam spes victoriæ, ab alacri ducis cui confidunt milites vultu, « totam aciem dicto citius pervadit, et multa millia pectorum pariter accen- « dit : iidem vero milites, victoria jam pacta, unius vel ignoti hominis terrore « perculsi, turpiter terga dederunt, nulla auctoritate, nulla vi coercendi.

« Quin et fanaticorum quorumdam furor, simili modo aliquando diffusus « est : hominesque se sanos credentes, qui talem insaniam tempsissent et ir- « risissent, solo visu et auditu furentium, ipsi dementiæ facti sunt parti- « cipes.

« Par ratio est affectionum quarumdam *nervosi generis*, oscitationis, *hyste- « riæ, epilepsiæ*, quæ solo visu mirum immodum sæpe propagantur. »

Consp. med. theoret., sect. 345, 346, 347, 348, Edin., 1782. Dans les écrits de médecine de sir Gilbert Blane, il est souvent revenu sur la question de l'imitation. Voyez entre autres sa Dissertation sur le Mouvement musculaire

accroissements, par suite des recherches philosophiques qui ont été entreprises à Paris à l'occasion des prétendues guérisons obtenues au moyen du magnétisme animal. L'extrait suivant du rapport des commissaires nommés par Louis XVI pour examiner les prétentions de Mesmer et de ses disciples offre quelques-uns des résultats les plus intéressants de ces recherches; et, bien qu'il contienne trop d'assertions purement théoriques, il peut cependant donner une idée suffisamment nette de la nature du sujet qu'il s'agit d'éclaircir dans cette section (1).

Après avoir remarqué combien sont insignifiants les résultats que présentent des sujets isolés, eu égard à tous les efforts qu'on fait pour agir sur leur imagination, les commissaires font observer que, même en public, les *crises* ne commencent guère qu'au bout de deux heures. « Peu à peu, continuent-ils, les impressions se communiquent et se renforcent, « comme on le remarque aux représentations théâtrales où les « impressions sont plus grandes lorsqu'il y a beaucoup de « spectateurs, et surtout dans les lieux où on a la liberté « d'applaudir. Le signe des émotions particulières établit une « émotion générale que chacun partage au degré dont il est « susceptible. C'est ce qu'on observe encore dans les armées « un jour de bataille, où l'enthousiasme du courage comme « les terreurs paniques se propagent avec tant de rapidité. Le

(*Choix de Dissertations sur différents sujets de médecine*, p. 268, 269, 270). Voyez aussi ses *Éléments de logique médicale*, 2e édit. p. 260.

Je ne suis pas compétent pour prononcer sur le mérite spécial de ces ouvrages; mais sans être accusé d'une partialité injuste à l'égard d'un de mes amis les plus anciens et les plus chers, on me permettra de dire que je ne connais aucune publication médicale où les discussions pratiques sur l'art de guérir soient associées d'une manière plus agréable et plus instructive aux lumières d'une saine philosophie.

(1) On sait que ce rapport fut rédigé par l'illustre et infortuné Bailly, et malgré le grand mérite de ce document, il présente trop souvent des traces de ce langage figuré qui caractérise son style, et qui était tout à fait hors de propos dans le sujet dont il s'agit. Dans les passages que je cite, je signalerai les plus choquantes de ces locutions, en les imprimant en italiques. (Je me suis servi de la traduction anglaise publiée par Johnson (*), en 1785, et précédée d'une bonne Introduction historique.)

(*) C'est le texte même de Bailly qui est ici reproduit.
(*Note de l'éditeur.*)

« son du tambour et de la musique militaire, le bruit du « canon, la mousqueterie, les cris, le désordre ébranlent les « organes, donnent aux esprits le même mouvement, et mon- « tent les imaginations au même degré. Dans cette *unité* « *d'ivresse*, une impression manifestée devient universelle; « elle encourage à charger ou elle détermine à fuir. La même « cause fait naître les révoltes; l'imagination gouverne la mul- « titude; les hommes réunis en nombre sont plus soumis à « leurs sens, la raison a moins d'empire sur eux; et lorsque « le fanatisme préside à ces assemblées, il produit les Trem- « bleurs des Cévennes. C'est pour arrêter ce mouvement si « facilement communiqué aux esprits que, dans les villes « séditieuses, on défend les attroupements. Partout l'exemple « agit sur le moral : l'*imitation machinale* met en jeu le « physique; en isolant les individus, on calme les esprits; en « les séparant, on fait cesser également les convulsions, tou- « jours contagieuses de leur nature. On en a un exemple ré- « cent dans les jeunes filles de Saint-Roch, qui, séparées, « ont été guéries des convulsions qu'elles avaient étant réu- « nies (1).

« On retrouve donc le magnétisme, ou plutôt l'imagination, « agissant au spectacle, à l'armée, dans les assemblées nom- « breuses comme au baquet; agissant par des moyens diffé- « rents, mais produisant des effets semblables. Le baquet est « entouré d'une foule de malades; les sensations sont conti- « nuellement communiquées et rendues; *les nerfs, à la lon-*

(1) « Le jour de la cérémonie de la première communion, faite en la pa- « roisse de Saint-Roch, il y a quelques années (1780), après l'office du soir, « on fit, ainsi qu'il est d'usage, la procession en dehors; à peine les enfants « furent-ils rentrés à l'église et rendus à leurs places qu'une jeune fille se « trouva mal et eut des convulsions. Cette affection se propagea avec une « telle rapidité que dans l'espace d'une demi-heure, cinquante à soixante « jeunes filles de douze à dix-neuf ans tombèrent dans les mêmes convulsions, « c'est-à-dire serrement à la gorge, gonflement à l'estomac, l'étouffement, le « hoquet et les convulsions plus ou moins fortes. Ces accidents reparurent à « quelques-unes dans le courant de la semaine; mais le dimanche suivant, « étant assemblées chez les dames de Sainte-Anne, dont l'institution est « d'enseigner les jeunes filles, douze retombèrent dans les mêmes convul- « sions, et il en serait tombé davantage si on n'eût eu la précaution de ren- « voyer sur-le-champ chaque enfant à ses parents. En séparant ainsi les en- « fants, et ne les tenant assemblés qu'en petit nombre, trois semaines suf- « firent pour dissiper entièrement cette affection convulsive épidémique. »

« *gue, doivent se fatiguer de cet exercice;* ils s'irritent, et « le femme la plus sensible donne le signal. Alors les cordes, « partout tendues au même degré et à l'unisson, se répondent « et les crises se multipliant, elles se renforcent mutuellement; « elles deviennent violentes; en même temps les hommes « témoins de ces émotions les partagent à proportion de leur « sensibilité nerveuse; et ceux chez qui cette sensibilité « est plus grande et plus mobile tombent eux-mêmes en crise. « — Et cette grande mobilité, en partie naturelle et en partie « acquise, tant chez les hommes que chez les femmes, de- « vient habitude. Ces sensations une ou plusieurs fois éprou- « vées, il ne s'agit plus que d'en rappeler le souvenir, de « monter l'imagination au même degré pour opérer les mêmes « effets.... Alors il n'est plus besoin de traitement public, on « n'a qu'à toucher les hypocondres, promener le doigt et la « baguette de fer devant le visage; ces signes sont connus. Il « n'est pas même nécessaire qu'ils soient employés; il suffit « que les malades, les yeux bandés, croient que ces signes « sont répétés sur eux, se persuadent qu'on les magnétise; « les idées se réveillent, les sensations se reproduisent; l'ima- « gination, *employant ses moyens accoutumés et reprenant* « *les mêmes voies*, fait reparaître les mêmes phénomènes. »

Un recueil fort intéressant de faits authentiques, propres à éclaircir encore davantage ce point de l'histoire naturelle de l'homme, a été publié depuis par le docteur Haygarth, dans son *Essai sur l'Imitation*, considérée comme cause et comme remède des maladies, avec des exemples fournis par les convulsions épidémiques et les tracteurs métalliques (1).

Je laisserai cependant aux médecins le soin d'examiner ces faits, qui rentrent spécialement dans le cercle de leur profession, et je me renfermerai principalement dans l'étude de phénomènes plus fréquents et plus accessibles à l'observation de chacun. Je me permettrai en même temps de recommander à ceux qui aborderont après moi cette branche d'étude d'exa-

(1) Bath., imprimerie de R. Crutwell, 1800. On peut trouver des faits curieux et quelques observations du même genre dans le traité du docteur Whytt sur *la nature, les causes et les traitements des maladies nerveuses*, Édimbourg, 1765. Voir les p. 215, 216-219, 220.

miner et de comparer avec le plus grand soin tous les faits qui se lient, soit à l'usage des tracteurs métalliques, soit à la pratique du magnétisme animal, comme fournissant de précieuses données pour la connaissance des lois de l'union de l'âme et du corps. Le jour nouveau que ces faits jettent sur les différentes questions relatives à l'imagination doit recommander Mesmer et Perkins à la reconnaissance de tous ceux qui cultivent la philosophie de l'esprit, quels qu'aient été d'ailleurs les motifs qui ont inspiré les expériences de ces médecins et le mal qu'ils ont pu faire accidentellement. Dans l'extrait du rapport des commissaires, on signale la tendance contagieuse de l'enthousiasme religieux ; tendance qu'ils paraissent attribuer justement en grande partie aux violentes agitations corporelles qu'il détermine, et à la rapidité avec laquelle ces commotions se propagent dans une assemblée (1). Ils citent, en exemple, les enthousiastes des *Cévennes*, généralement connus sous le nom de *camisards*. Quelques autres faits du même genre, qui eurent lieu en Écosse à l'époque où M. Whitefield la visita pour la première fois, sont authentiquement constatés, et consignés dans la statistique de la paroisse de Cambuslang (2). Cependant les détails que je vais citer constituent un document plus authentique encore, s'il est possible, sur ce sujet, parce qu'ils s'appuient sur le témoignage d'un écrivain que ses talents rendaient fort capable de décrire avec exactitude tout ce qui tombait dans le cercle de ses observations, et que ses doctrines religieuses mettent au-dessus du soupçon d'avoir mêlé des exagérations ridicules aux faits qu'il raconte. L'écrivain dont je veux parler est M. Barclay, l'auteur bien connu de l'*Apologie des quakers*, qui s'attache à montrer les salutaires résultats qu'on peut se promettre, au point de vue religieux, de leurs *assemblées*, même lorsque toute communication verbale est interrompue.

« Ce qui prouve avec la plus grande évidence la force divine « qu'ils se communiquent en se réunissant ensemble et en « priant en silence, c'est que quelquefois, lorsque l'un d'eux

(1) Lord Shaftesbury fait d'excellentes observations à ce sujet dans sa Lettre sur l'Enthousiasme, et en divers autres endroits de ses *Mélanges*.

(2) *Statistique de l'Écosse*, tom. V.

« entre dans l'assemblée avec un esprit distrait et inattentif, « cette force, qui s'est déjà développée à un haut degré dans « la masse des assistants, agit soudainement sur son âme, « exalte merveilleusement en lui le bien, et son cœur est dou- « cement pénétré et réchauffé par cette influence ; à peu près « comme il arrive à un homme qui, ayant froid, s'approche « d'un poêle. Bien plus, dans certains moments, lorsqu'on « n'entend pas une voix et que tous attendent en silence, si « un homme livré au mal et à la puissance des ténèbres entre « tout à coup, il ne peut manquer, si l'assemblée est tout « entière unie en intention, d'être frappé de terreur, et il se « sentira incapable d'y résister. Quelquefois la force de Dieu « fond impétueusement sur toute l'assemblée, et, pendant « que chacun des assistants cherche à subjuguer en lui le mal, « il se fait dans les âmes un tel travail intérieur par la lutte « violente de ces deux puissances contraires, le mal et le bien, « que les hommes sont agités comme sur un champ de bataille, « et que la plupart, sinon tous, éprouvent des convulsions et « des tremblements. Et c'est à cause de cela qu'on nous « donna d'abord le surnom injurieux de Trembleurs (quakers), « dont nous ne rougissons pas, quoique nous ne l'ayons pas « choisi nous-mêmes, et dont, au contraire, nous avons lieu « de nous réjouir, puisque nous savons que cette puissance « divine s'est souvent emparée de nos adversaires mêmes, et « les a forcés de s'abandonner et de se joindre à nous, et de « confesser la vérité *avant qu'ils eussent aucune connaissance « précise de nos doctrines, de telle sorte qu'un grand nombre « ont été convaincus de cette manière dans nos assemblées ; « et qu'elle se développe quelquefois aussi et opère avec « une énergie étonnante, même chez les petits enfants, à « l'admiration et à la surprise de tout le monde.* »

Les faits de ce genre, lorsqu'ils sont aussi authentiquement établis, non-seulement forment une curieuse addition à l'histoire de notre espèce, mais encore offrent un texte d'importantes réflexions à l'homme d'État philosophe, et à tous ceux qui ont occasion de gouverner les passions de la multitude assemblée. Mais avant d'examiner les conclusions pratiques qu'on en peut tirer, il sera peut-être utile d'exposer quelques

résultats particuliers de l'examen qui précède, et d'y joindre un petit nombre de remarques propres à mieux éclaircir un ou deux points qui ont été examinés un peu trop légèrement, eu égard à leur importance.

1° Parmi ces résultats, un des plus importants est la nature contagieuse de certaines affections du corps, même lorsqu'elles ne sont accompagnées d'aucune passion ou émotion mentale, comme le prouve la rapidité avec laquelle les désordres convulsifs et hystériques sont propagés dans une assemblée. Il importe pourtant de se souvenir (bien que, pour quelques personnes, cette précaution puisse paraître superflue et frivole) que cette contagion n'est pas, comme celle de la fièvre, la conséquence immédiate du simple voisinage physique, ou même du contact : elle opère toujours, d'une manière ou d'une autre, par le *medium* de *l'esprit*, puisqu'elle implique nécessairement une connaissance ou perception (soit par la vue, soit par l'ouïe) de l'état d'agitation de la personne primitivement affectée. Il paraît que cette perception aurait par elle-même, toutes les fois que les symptômes de désordre sont tels qu'ils impressionnent profondément l'esprit, une tendance à placer l'organisme dans un état semblable à celui du voisin, surtout lorsque, par suite d'une certaine irritabilité du système, il existe une prédisposition à ces affections spasmodiques. A quelque principe qu'on veuille rapporter ce fait, et quelque nom qu'on lui donne, celui d'*imitation* ou celui de *sympathie*, toujours est-il qu'il est, dans sa généralité, suffisamment établi par l'observation et l'expérience ; et il paraît présenter une parfaite analogie avec ceux dont nous avons déjà traité dans les précédentes sections de ce chapitre. On voit, en outre, par le rapport des commissaires français, comme par les faits que chacun a pu avoir l'occasion d'observer, que, bien que l'*ouïe* ait une certaine part à la production de ces effets, c'est la *vue* (qu'on a si justement appelée le premier ministre de l'imagination) qui est, dans la plupart des cas, l'agent ou l'instrument principal.

Une question qui mérite d'être étudiée avec plus d'attention que ne l'ont fait jusqu'ici les médecins, c'est de savoir si certaines espèces de folie n'ont pas une influence contagieuse assez

analogue à celle dont il vient d'être question. J'ai bien des fois éprouvé sur moi-même que le bavardage incohérent et les gestes frénétiques d'un fou peuvent bouleverser et troubler de la manière la plus pénible les pensées de ceux qui les regardent, et je n'ai jamais assisté à ce triste et affligeant spectacle sans ressentir une vive impression à la pensée du danger auquel je serais exposé si j'en étais témoin tous les jours. Aussi, j'ai toujours lu avec une admiration particulière cette scène de la tragédie du *Roi Lear*, dans laquelle on voit le vieux roi passer des belles et pathétiques réflexions qu'il fait sur la tempête à un état de frénésie violente, sans que rien soit changé dans les circonstances extérieures au milieu desquelles il se trouve. Pour rendre cette transition plus graduelle, le poëte introduit Edgar, qui, pour ne pas se faire connaître à Lear, prend l'air et les manières d'un fou. A chacune de ses paroles, l'esprit du roi, *dont les sens* (comme on nous l'a dit dans la scène précédente) *commençaient à se troubler*, se dérange de plus en plus jusqu'à ce qu'il perde enfin jusqu'aux dernières lueurs de raison.

2° De même que les affections du corps semblent être, dans certains cas, contagieuses, alors même qu'elles ne sont accompagnées d'aucune passion ou émotion morale, de même les passions et les émotions ressenties, ou supposées ressenties par un individu, ont une tendance à se communiquer à ceux qui l'entourent, même en l'absence de toute espèce de signes extérieurs. Tout homme doué de quelque sensibilité aura remarqué l'effet dont il s'agit, au moment où une personne à qui il est récemment arrivé quelque grand événement heureux ou malheureux entre dans une assemblée nombreuse, et ce qui se passe alors est suffisamment expliqué par notre disposition naturelle à sympathiser avec les sentiments de ceux avec qui nous vivons. Cependant, lorsqu'une multitude d'hommes se trouvent réunis dans un but commun, et que les sentiments de tous doivent être en quelque sorte à l'unisson (par exemple dans une fête ou un deuil publics), l'impression produite dans chacun des assistants sera considérablement augmentée, et, dans ces circonstances, il arrivera que ceux mêmes qui, dans la solitude et livrés à eux-mêmes, auraient à peine fait atten-

tion à l'événement, s'abandonnent aux démonstrations les plus vives de la joie ou de la douleur.

Les sentiments de dévotion sont, de la même manière, excités et exaltés par la seule présence d'autres personnes réunies dans le même lieu, et *cela* indépendamment de toute cérémonie extérieure, et souvent même lorsque chacun est immobile et silencieux.

3° Lorsque les deux conditions précédentes se trouvent réunies, c'est-à-dire lorsque les sentiments d'une assemblée sont à l'unisson ou censés l'être sous l'influence d'une cause commune, et lorsque, en même temps, ces sentiments commencent à se manifester chez quelques individus par des mouvements violents du corps, on conçoit que l'effet doit être incomparablement plus grand, l'esprit agissant sur le corps, le corps réagissant sur l'esprit, et l'influence de chacun d'eux se manifestant par l'inexplicable contagion de l'imitation sympathique.

4° Toutefois, indépendamment de ces considérations, il y a dans le spectacle d'une grande multitude quelque chose de beaucoup plus favorable à l'excitation de l'imagination et des passions qu'à l'exercice calme et froid de la raison. Tout homme habitué à s'adresser à un nombreux auditoire doit avoir vérifié l'exactitude de cette observation. Aussi lorsque, dans les assemblées populaires, un orateur s'abandonne aux déclamations ou essaie d'exciter les passions des assistants, on le voit le plus souvent promener ses yeux de côté et d'autre sur son auditoire, ou quelquefois peut-être, dans un moment d'animation extraordinaire, l'embrasser tout entier d'un seul coup d'œil ; mais lorsqu'il se contente de *raisonner* et d'exposer des faits, il s'efforce de concentrer ses pensées en oubliant qu'il est devant une assemblée, et en fixant les yeux sur un seul individu. Pendant ce temps, ses auditeurs (ceux du moins qui n'ont pas encore appris, par une longue expérience, à se posséder et à se maîtriser dans ces circonstances si peu favorables à la réflexion) deviennent entre ses mains des instruments purement passifs, et sont prêts à le suivre partout où il les conduira ; tant est vraie cette maxime du cardinal de Retz, que « toutes les grandes assemblées sont *populace*, et

« que les plus frivoles motifs influent sur leurs délibérations. » Il y a peu de faits, dans l'histoire de la nature humaine, plus curieux et plus importants que celui-ci : qu'au moment où de grandes masses d'hommes sont rassemblées sur un point, et où leur force physique est le plus irrésistible, leurs esprits sont le plus facilement subjugués par l'autorité de ce qu'ils considèrent comme la voix même de la sagesse et de la vertu. La conscience même de cette puissance, la plus élevée, sans contredit, qu'un homme puisse posséder sur ses semblables, contribue, plus qu'aucune autre chose, à inspirer, à soutenir dans son essor l'éloquence qu'elle suppose; et c'est ce qui a fait dire à Cicéron que « l'éloquence est impossible sans un « nombreux auditoire (1). »

Dans ces occasions, la contagion de l'imitation sympathique aide si puissamment l'ascendant du talent de l'orateur, qu'on approuvera Démosthènes d'avoir accordé tant d'importance à l'action (2) comparée aux autres éléments de l'art oratoire. Buffon paraît avoir eu la même opinion en faisant, dans son discours de réception à l'Académie française, la peinture suivante des effets de l'éloquence *populaire*. Cette description est, à mes yeux, très-exacte, et tracée de main de maître; mais je ne la cite que pour avoir une occasion d'exprimer mon *dissentiment* à l'égard de la conclusion qu'elle est destinée à établir. « La véritable éloquence suppose l'exercice du « génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de « cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une « qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, « les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes « sentent vivement, s'affectent de même, le marquent forte-

(1) « Fit autem ut, quia maxima quasi oratori scena videatur concio, na- « tura ipsa ad ornatius dicendi genus excitetur. Habet enim multitudo vim « quamdam talem, ut quemadmodum tibicem sine tibiis canere, *sic orator,* « *sine multitudine audiente, eloquens esse non possit.* » (*De Oratore,* lib. II, LXXXIII. Voyez aussi le traité intitulé *Brutus, sive de Clar. Orator.*, LI « Nec « enim posset idem Demosthenes dicere, etc., etc. »)

(2) Cicéron nous apprend dans le passage suivant du *De Oratore,* lib. I, cap. v, l'idée que les anciens attachaient au mot *Action* : « Quid ego de *ac-* « *tione* ipsa plura dicam, quæ motu corporis, quæ gestu, quæ vultu, quæ vo- « cis conformatione ac varietate moderanda est? Quæ sola per seipsa quanta « sit, histrionum levis ars et scena declarant. »

« ment au dehors, et, par une impression purement méca-
« nique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs
« affections. *C'est le corps qui parle au corps ;* tous les mou-
« vements, tous les signes concourent et servent également.
« Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner ? que
« faut-il pour ébranler la plupart des autres hommes et les
« persuader ? Un ton véhément et pathétique, des gestes
« expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes (1). »

Buffon montre ensuite le contraste qui existe entre cette éloquence populaire et celle que l'on cultivait dans l'Académie française, en donnant sans détour la préférence à la dernière, et traitant même la première avec dédain (2). La conséquence immédiate à tirer, ce semble, de ses prémisses, est que, si un orateur peut tant faire à l'aide de ces moyens seuls et en l'absence des qualités bien plus essentielles, il produirait des effets bien autrement puissants s'il joignait à ces avantages secondaires les dons supérieurs de l'intelligence. Pourquoi déprécier un art uniquement parce qu'il s'accorde aussi bien avec les principes de notre constitution physique qu'avec ceux de notre constitution morale ; un art qui, dans les temps anciens, fut cultivé par des hommes aussi distingués par l'éclat de leurs vertus guerrières que par ces talents qui ornent et adoucissent l'esprit, et qui, à la beauté de la composition, que nous serions fiers après tant de siècles de pouvoir imiter de loin, semblent avoir ajouté toute l'énergie et toute la grâce que la prononciation et le geste, réglés par le goût et la philosophie, peuvent donner au discours ? L'éloquence des académiciens français, considérée dans son rapport avec les objets spéciaux auxquels elle s'applique, a les plus légitimes droits à notre admiration ; mais pourquoi l'opposer à cette éloquence

(1) Sénèque dit dans le même but : « Quidam ad magnificas voces excitan-
« tantur, et transeunt in affectum dicentium, alacres vultu et animo; nec
« aliter concitantur quam Phrygii solent tibicinis sono semiviri et ex imperio
« furentes. » Seneca, ep. 108.

(2) « Mais pour le petit nombre de ceux dont la tête est ferme, le goût dé-
« licat et le sens exquis, et qui comme vous, messieurs, comptent pour peu
« le ton, les gestes et le vain son des mots ; il faut des choses, des pensées,
« des raisons, il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner ; il ne
« suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper les yeux, il faut agir sur l'âme et
« toucher le cœur en parlant à l'esprit. » Buffon.

à laquelle elle ne ressemble que de nom, qui, dans les États libres, a si souvent décidé de la destinée des nations, et qui ne peut être inspirée que par la sympathie contagieuse des émotions populaires et patriotiques ? Les compositions mêmes de Buffon, qui sont les modèles les plus achevé peut-être de ce style noble et poli dont il fait tant de cas, que sont-elles lorsqu'on les compare à ces puissantes manifestations du génie qui

Lançait la foudre sur le Macédonien et sur le trône d'Artaxerce ?

Que sont-elles, lorsqu'on les compare à cette éloquence (tempérée, comme elle l'est, par les institutions et les mœurs modernes) dont notre siècle et notre pays ont fourni de si illustres exemples, et qui, dans des assemblées politiques bien plus sagement et heureusement réglées que celles de la république athénienne, investit ceux qui en sont doués d'une autorité qu'aucune autre distinction ne saurait donner ? Pour acquérir un tel ascendant, il faut nécessairement réunir des talents aussi divers que les principes de la nature humaine sur laquelle ils sont destinés à agir, et quiconque, en cultivant cet art, oublie combien la constitution physique de l'homme est étroitement liée à son imagination et à ses passions, doit renoncer à l'ambition d'exercer sur l'esprit de ses semblables l'empire auquel aspiraient les orateurs de l'antiquité, et se contenter de faire admirer son élégance, sa finesse et son esprit.

Peu d'années après la mort de Buffon, l'ascendant que Mirabeau acquit, et qu'il conserva quelque temps, dans l'Assemblée constituante de France, — « en gouvernant à sa guise la fière démocratie, » — offrit un éclatant exemple de l'influence de cette espèce d'éloquence qui, dans l'opinion de Buffon, est si au-dessous de celle des académiciens français. Et si les rares talents de cet homme extraordinaire avaient été unis à une physionomie moins repoussante et à un caractère public et privé irréprochable, quels services n'eût-il pas rendus à son pays s'il eût vécu plus longtemps !.... Suivant toutes les probabilités, il eût été capable de prévenir bien des atrocités

qui ont accompagné la révolution, et il eût peut-être recueilli la gloire de léguer à la France les bienfaits d'une monarchie tempérée par des lois constitutionnelles (1).

SECTION IV.

Des avantages qui résultent de cette constitution de la nature humaine.

Il suffit de réfléchir avec l'attention convenable sur les phénomènes examinés dans les précédentes sections de ce chapitre, et de les comparer avec les lois générales de notre constitution, pour acquérir la conviction profonde que les principes dont dépendent ces phénomènes concourent dans leur *ensemble* à des fins importantes et utiles; et que les inconvénients dont ils peuvent être accidentellement la source sont plutôt le résultat de quelque vice d'éducation qui fausse leur application qu'un effet nécessaire des lois établies par la nature. Pour mieux mettre en lumière cette idée consolante, j'exposerai ici quelques aperçus et quelques questions qui, bien que plus propres à exciter la curiosité qu'à la satisfaire, pourront peut-être suggérer à mes lecteurs des conclusions pratiques utiles.

J'ai déjà signalé l'Imitation comme un des plus importants principes auxquels on doive avoir égard dans l'éducation des enfants; et j'ai particulièrement fait remarquer avec quelle facilité ils acquièrent, à l'aide de ce principe, l'usage de la parole. Nous avons une preuve frappante et irrésistible de son efficacité en ce point, dans l'extrême difficulté qu'on rencontre à obtenir une articulation distincte de ceux qui, par suite de quelque vice de l'ouïe, sont arrivés à l'âge mûr sans acquérir l'usage du langage oral, et l'absolue impossibilité où

(1) Il est peut-être bon de rappeler ici au lecteur, que, en combattant ainsi l'opinion de Buffon, je n'entends parler que de l'éloquence considérée comme une simple manifestation des facultés de l'esprit humain. Jusqu'à quel point, dans l'état actuel de la société et de nos constitutions politiques, est-il convenable de lui donner cours et de lui assurer, dans une assemblée législative, une influence nécessairement supérieure à celle de talents plus importants encore, c'est une question sur laquelle je n'oserais me prononcer.

se trouvent ceux-là mêmes qui jouissent de la plénitude de leurs facultés auditives de bien prononcer une langue à laquelle ils n'ont pas été accoutumés dès l'enfance.

Combien d'autres talents les enfants ne pourraient-ils pas acquérir par la même voie, par la seule observation habituelle des bons modèles, talents qui deviendraient ainsi en eux une *seconde nature*, et n'exigeraient pas dès lors le temps qu'ils perdent ensuite à les étudier systématiquement comme des *arts*. On peut citer en ce genre tout ce qui tient à la *grâce*, soit dans la prononciation, soit dans l'action, qualité qu'il devient tout à fait impossible d'acquérir lorsqu'on a laissé s'établir de bonne heure de mauvaises habitudes produites par la contagion de l'exemple, et trop profondément enracinées dans notre constitution pour que la conviction purement spéculative du ridicule qui les accompagne puisse les en arracher complétement.

On a observé que le principe d'imitation détermine une ressemblance générale dans l'air et les manières des individus qui vivent habituellement ensemble, comme membres d'une même famille ou d'une même communauté. On a même supposé que, de cette manière, le mari et la femme acquéraient une certaine ressemblance même dans leurs traits et dans l'expression de la physionomie : et je ne trouve pas cette opinion tout à fait sans fondement. A mesure que les relations sont moins intimes, on peut s'attendre à ce que la ressemblance soit de moins en moins sensible ; mais ce qui est certain, c'est que chez la nation la plus considérable, dont toutes les parties ont toujours été unies ensemble, dans le cours des siècles, par la même langue, la même religion, les mêmes lois, il y a dans l'air, l'aspect, la démarche des individus qui lui appartiennent une ressemblance qui, bien qu'inaperçue pour ceux auxquels elle est familière, frappe immédiatement les yeux des étrangers.

N'est-il pas probable que cette ressemblance extérieure exerce à son tour quelque influence sur l'esprit, et qu'elle tend à faciliter l'action du principe d'imitation sympathique, et à resserrer les liens moraux qui unissent les citoyens d'une même nation ? N'est-ce pas là en partie ce qui fait que nous

entrons bien plus aisément dans les sentiments, l'humeur et le caractère d'un compatriote que dans ceux d'un étranger, quelque familiarisés que nous soyons avec la langue qu'il parle ?

Ne pourrait-on pas tirer de ces considérations un argument en faveur de l'éducation publique ? Un personnage distingué de l'antiquité répondit fort bien à ceux qui lui demandaient ce qu'il avait fait apprendre à ses enfants : « Des choses, « dit-il, qu'ils puissent mettre à profit quand ils seront « devenus hommes (1). »

En appliquant cette maxime à toute cette portion de la génération naissante qui est destinée aux devoirs actifs de la société, je demanderai quelles acquisitions pourraient valoir cette discipline qui initie de si bonne heure les enfants à l'interprétation de la nature humaine, au prompt discernement de l'humeur et des sentiments de leurs semblables, et les dispose à une sympathie franche et naturelle dans le commerce habituel de la vie ; qualités qui sont beaucoup plus étroitement liées qu'on ne le pense communément à la fermeté et à la décision du caractère dans les circonstances plus sérieuses. Nous n'avons pas à rechercher jusqu'à quel point l'éducation, en communiquant ces qualités, agit sur l'âme, jusqu'à quel point elle agit sur le corps. Mon opinion est qu'elle agit très-puissamment sur l'une et sur l'autre, et que l'un de ses instruments les plus actifs est le principe d'*assimilation* ou d'imitation sympathique. Quelque opinion que l'on adopte sur ce point théorique, la conclusion pratique sera la même, pourvu qu'on m'accorde, d'une part, que les qualités dont il s'agit ont réellement la valeur que je leur ai attribuée, et, d'autre part, que c'est uniquement en les cultivant de très-bonne heure qu'on peut les acquérir dans toute leur perfection.

Et ce n'est pas seulement sous ce rapport que le principe d'imitation fournit un argument en faveur de l'éducation publique. De même que l'imitation d'une *expression*, fortement marquée dans la physionomie et le maintien d'un individu,

(1) Ταῦθ' οἷς καὶ ἄνδρες γενόμενοι χρήσονται. (Plutarch., *Apophthegm. Lacon.*)

tend à éveiller en nous à quelque degré la passion correspondante, de même, par la raison inverse, la suppression du signe extérieur tend à calmer la passion qu'il exprime. On dit que Socrate, toutes les fois qu'il sentait la colère s'allumer en lui, devenait tout à coup silencieux ; et je ne doute pas qu'en observant cette règle, non-seulement il évitait les occasions d'offenser ses semblables, mais encore qu'il étouffait le germe de plusieurs de ces affections malveillantes qui sont le poison le plus dangereux de la félicité humaine. Un exemple analogue, quoique par des motifs moins élevés, est celui de ces hommes qui sont toujours chagrins et moroses au sein de leurs familles, tandis qu'ils se montrent gais et de bonne humeur avec des étrangers. Chez eux, ils donnent une libre carrière à leurs passions, et leur irritabilité naturelle s'exaspère encore par la réaction même de l'agitation organique qu'elle occasionne. En société, la contrainte des bienséances s'opposant à cet épanchement, ils sont obligés de cacher les sentiments de déplaisir qu'ils peuvent éprouver; et bientôt ils en viennent jusqu'à ressentir en réalité ces dispositions aimables et faciles dont ils s'étaient efforcés de contrefaire les dehors.

L'application de ces observations à l'éducation est si évidente que je n'ai pas besoin de la développer. Par quel autre moyen que la société de leurs semblables les jeunes gens pourraient-ils acquérir cet empire sur les manifestations extérieures de leurs caprices, qui doit devenir un jour le frein le plus puissant que la raison puisse employer pour maîtriser et dompter les passions ?

Les remarques suivantes de Bacon ont évidemment le même but. « Si l'habitude a déjà tant de force chez un individu « isolé, elle en a bien plus encore sur les hommes réunis. Là, « en effet, l'exemple instruit, la société fortifie l'émulation, « aiguillonne la gloire, exalte les âmes, de sorte que c'est « dans ces conditions que l'empire de la coutume atteint son « apogée ; assurément la multiplication des vertus dans notre « espèce dépend de la sage discipline et du bon ordre des « sociétés (1). »

(1) Essais de Bacon, *De la coutume et de l'éducation.*

En développant ces vues en faveur de l'éducation publique, comme plus conforme que l'éducation privée aux lois générales de la nature humaine, je n'entends pas plaider la cause de nos écoles actuelles. Depuis que je suis capable d'avoir une opinion sur ce point, j'ai la conviction qu'il y a dans ces établissements des défauts essentiels. Mais, assurément, lorsque nous considérons l'état de l'Europe à l'époque où ils prirent naissance, et les vues très-étroites, pour ne pas dire erronées, qui dirigèrent leurs fondateurs, on peut, sans être taxé de trop de partialité en faveur de notre époque, supposer qu'il est possible de les réformer, de manière à faire disparaître leurs défauts sans se priver d'aucun de leurs avantages.

Le même ordre de considérations m'a quelquefois conduit à soupçonner que plusieurs de ces particularités nationales des manières et du caractère qu'on attribue communément à l'influence physique du climat sont des effets du principe d'imitation, qui assimile plus ou moins l'organisation de chaque individu à celle qui domine dans le cercle où il vit. Quelque ignorant que l'on soit en langue française, on ne peut voir une réunion de Français sans partager jusqu'à un certain point leur gaieté et leur vivacité. Sans le vouloir, et probablement sans en avoir conscience, on aura une certaine propension à reproduire, dans ses propres mouvements, les particularités les plus expressives que l'on remarque dans les leurs, et on se trouvera assurément dans une situation d'esprit toute différente de celle qu'on prendrait dans un café hollandais. Il ne nous est guère possible, lorsque nous parlons français, d'éviter de faire les gestes que nous avons l'habitude de voir faire aux Français; et il est encore plus difficile de singer l'air et les allures qui caractérisent les habitants de ce pays sans éprouver en soi, dans le moment même, quelques-unes des dispositions du caractère national. En admettant que la prestesse et la vivacité de ces allures aient été dans l'origine l'effet de circonstances morales agissant sur l'*esprit* public, il n'est pas moins certain qu'à leur tour elles doivent, par une sorte de réaction, accroître l'influence des causes qui les ont produites.

Les Gascons, dit Hume, sont la population la plus vive

« et la plus gaie de France ; mais à l'instant où vous franchis-« sez les Pyrénées, vous êtes avec des Espagnols. » Hume conclut de là qu'un changement si soudain doit être l'effet de causes morales, et non de causes physiques. Je crois que sa conclusion est juste ; mais on peut demander cependant si des causes purement morales, lorsqu'elles agissent d'une manière constante, et pendant un temps considérable, ne peuvent pas produire elles-mêmes des effets physiques sur notre constitution ; effets qui peuvent devenir des causes d'une efficacité aussi générale que celle qu'on attribue communément au climat. Si un Anglais accoutumé à se rendre compte de ce qu'il éprouve passe de France en Espagne ou d'Espagne en France, et se *naturalise* un peu dans le nouveau pays qu'il visite, l'influence contagieuse du caractère national lui paraîtra assez sensible pour le mettre en état de juger, par sa propre expérience, de la vérité de ces observations.

De tous les phénomènes sur lesquels le sujet de la présente discussion a dirigé notre attention, il n'en est pas peut-être de plus étonnants que ceux qui ont été récemment mis en lumière à la suite des investigations provoquées par les prétentions médicales de Mesmer et de ses associés. Que ces prétentions impliquent beaucoup d'ignorance ou beaucoup d'imposture, et peut-être l'une et l'autre, c'est ce qui a été complétement démontré par l'excellent rapport des académiciens français ; mais s'ensuit-il que les *faits* observés et authentiquement certifiés par ces académiciens doivent partager la défaveur encourue par des empiriques qui les travestissent ou qui les altèrent ? Pour moi, il me semble que les résultats généraux des expériences de Mesmer, relativement aux effets physiques de l'imitation et de l'imagination (plus particulièrement dans les cas où ces deux facultés agissent ensemble) sont incomparablement plus curieux que s'il avait effectivement réussi à démontrer l'existence de son fameux fluide, et je ne vois pas sur quelle bonne raison un médecin, qui admet l'efficacité des agents *moraux* employés par Mesmer, se ferait un scrupule de lui emprunter les procédés nécessaires pour soumettre ces agents à son empire, lorsqu'il n'hésiterait pas à employer de nouveaux agents *physiques*, tels que l'élec-

tricité ou le galvanisme. Les arguments contraires, allégués par les commissaires, prouvent simplement que l'influence de l'imagination et de l'imitation peut donner lieu à de grands abus entre des mains ignorantes ou criminelles; mais ne peut-on pas en dire autant des remèdes les plus précieux que la médecine possède? Il y a plus : les résultats fâcheux auxquels ont réellement abouti les partisans du magnétisme animal ne sont-ils pas un motif des plus puissants d'examiner de près les principes réels de ces merveilleux effets, de manière à pouvoir mettre à la disposition des praticiens des agents si énergiques et si efficaces? Cette manière de procéder n'est-elle pas parfaitement analogue à celle que suivent d'ordinaire les médecins lorsqu'ils découvrent quelque nouvelle substance douée de propriétés *vénéneuses?* Cette circonstance même n'est-elle pas considérée au moins comme une forte présomption que la substance en question pourrait devenir un remède énergique si l'on pouvait seulement bien connaître les désordres propres et spécifiques que son application détermine, et n'est-il pas souvent arrivé qu'en poursuivant cette idée on a multiplié les ressources de l'art de guérir?

Les expériences si ingénieuses et si satisfaisantes sur les *tracteurs* métalliques, publiées par l'éminent médecin, le docteur Haygarth, conduisent évidemment aux mêmes conclusions, et, tout en démontrant la futilité des vues théoriques relatives aux vertus supposées de ces instruments *matériels*, elles mettent en lumière l'importance médicale des principes *intellectuels*, causes réelles des phénomènes en question (1).

(1) Sur ce sujet les commissaires font une distinction juste et très-importante. — « Il reste à examiner si les crises ou les convulsions produites par « les procédés de ce prétendu magnétisme, dans les assemblées autour du ba- « quet, peuvent être utiles et guérir ou soulager les malades. Sans doute l'ima- « gination des malades influe souvent beaucoup dans la cure de leurs mala- « dies. L'effet n'en est connu que par une expérience générale, et n'a point été « déterminé par des expériences positives; mais il ne semble pas qu'on en « puisse douter. C'est un adage connu que la foi sauve en médecine; cette foi « est le produit de l'imagination; alors l'imagination n'agit que par des moyens « doux; c'est en répandant le calme dans tous les sens, en rétablissant l'ordre « dans les fonctions, en ranimant tout par l'espérance. L'espérance est la vie « de l'homme; qui peut lui rendre l'une contribue à lui rendre l'autre. Mais

Mais c'est surtout l'influence *morale* de l'imitation et de l'imagination que nous étudions dans ce chapitre ; et, sous ce rapport, quelques-uns des faits cités comme analogues aux effets du magnétisme animal ouvrent une vaste carrière à ceux qui aiment à s'enquérir des *usages*, des choses, ou, comme on s'exprime ordinairement et avec moins de justesse, de leurs *causes finales*. On sait avec quelle facilité extraordinaire les grandes assemblées cèdent à l'autorité de l'éloquence, et on a signalé les dangers auxquels les peuvent entraîner l'ambition ou l'enthousiasme des démagogues. Cependant on ne saurait guère contester que cette disposition de la nature humaine, quels qu'en soient accidentellement les inconvénients, ne soit en définitive favorable à l'ordre et au bonheur des sociétés, sa tendance naturelle étant de soumettre à l'intelligence d'un homme la force physique de la foule. S'il n'en était pas ainsi, les délibérations des assemblées nombreuses, si souvent absurdes et extravagantes, auraient dans la plupart des cas des conséquences funestes ; elles ne pourraient du moins que très-rarement réunir en faveur d'une décision un nombre de suffrages suffisant pour lui assurer le degré de force nécessaire à son exécution. Dans l'enfance des sociétés, cette circonstance a pu avoir, dans certains cas, des avantages incalculables, en donnant à l'esprit d'un Minos ou d'un Lycurgue le pouvoir d'animer une masse d'hommes ignorants et sauvages, et en réalisant les merveilles que la mythologie ancienne attribue à la lyre d'Orphée et d'Amphion.

Les phénomènes d'enthousiasme religieux, dont nous trouvons des exemples dans les réunions des *camisards* et des quakers, ont d'étroites relations avec les faits dont il s'agit.

« lorsque l'imagination produit des convulsions, elle agit par des moyens « violents ; ces moyens sont presque toujours destructeurs. Il est des cas « très-rares où ils peuvent être utiles ; il est des cas désespérés où il faut tout « troubler pour ordonner tout de nouveau. Les secousses dangereuses ne « peuvent être d'usage en médecine que comme les poisons ; il faut que la né- « cessité les commande et que l'économie les emploie. Le besoin est mo- « mentané, la secousse doit être unique. Loin de la répéter, le médecin sage « s'occupe des moyens de réparer le mal nécessaire qu'elle a produit ; mais au « traitement du magnétisme, les crises se répètent tous les jours ; elles sont « longues, violentes ; l'état de ces crises étant nuisible, l'habitude n'en peut « être que funeste. »

Ces phénomènes (tels que ceux, par exemple, que Barclay a si bien décrits dans son *Apologie*) ne nous suggèrent-ils pas d'utiles enseignements sur l'instruction publique et populaire? S'ils prouvent qu'il est possible à l'homme de gouverner avec une force irrésistible les esprits et les cœurs de ses semblables, contrairement aux inspirations calmes de la raison et de l'expérience, pourrions-nous douter de l'action efficace de ces mêmes causes, alors que l'expérience et la raison, au lieu d'être combattues par l'imagination et l'imitation, s'appuient sur ces puissants auxiliaires, dirigés par le goût et la philosophie?

On peut encore prouver que cette idée n'est pas tout à fait chimérique, par la rapidité, pour ainsi dire électrique, avec laquelle l'enthousiasme du sentiment *moral* et les émotions qui s'y rattachent peuvent se développer dans une foule. Et pour établir ce fait il n'est pas nécessaire de citer les congrégations qui se réunissent dans un but d'instruction religieuse ou de culte commun, ni l'impulsion presque miraculeuse produite par ces prédications qui, en s'adressant aux passions, savent toucher les fibres les plus délicates de la nature humaine. La même chose arrive toutes les fois qu'un certain nombre de personnes se trouvent réunies dans le même lieu, et qu'un but commun les rallie, ce but ne fût-il qu'un simple divertissement et une distraction. *Homo sum, humani nihil a me alienum puto.* On sait l'effet que ces paroles, prononcées par un vieillard sur un théâtre, produisirent sur une assemblée romaine, et, bien qu'on ait cité cette anecdote comme contrastant avec l'indifférence morale des assemblées anglaises (1), je suis pleinement convaincu que l'effet n'eût pas été moindre sur un théâtre d'Angleterre ou de France. Lord Shaftesbury observe que « la pièce de Shak-« speare qui semble avoir le plus fortement touché les cœurs « anglais, et qui est peut-être de toutes les pièces de notre « théâtre celle qui a été jouée le plus souvent (je présume « qu'il veut parler de la tragédie d'Hamlet) (2), n'est guère

(1) Par sir Richard Steele dans le *Spectateur*, n° 502.

(2) Le passage suivant des *Mélanges dramatiques* de M. Davies, publiés en 1785, confirme ma conjecture.

« Si nous nous en rapportons au récit de Down, *Hamlet* est la première

« d'un bout à l'autre qu'une longue moralité. » Le même auteur remarque « que le poëte doit être philosophe pour bien « manier les sujets moraux ; il doit du moins, dans le cours « de sa pièce, se montrer honnête et ami de la vertu. De « cette manière, il ne déchoira pas aux yeux du sage et de « l'homme de bien, et la foule elle-même, quoique corrom- « pue, l'approuvera. » Rien ne prouve mieux cette vérité que l'immense popularité qui s'est attachée par ce seul motif à certaines compositions dramatiques, malgré tous les défauts de composition et de style qui pouvaient blesser le goût ou le jugement.

> Interdum speciosa locis, morataque recte
> Fabula, nullius veneris, sine pondere et arte,
> Valdius oblectat populum meliusque moratur,
> Quam versus inopes rerum, nugæque canoræ.

Si j'ai le temps de publier mes recherches sur les Facultés actives de l'homme, je m'appuierai sur ces mêmes faits pour combattre quelques-unes des théories les plus accréditées de ce siècle relativement à la constitution morale de la nature humaine. En attendant, je me contenterai de remarquer en passant, comme une conséquence de ce qui précède, que le propre d'une nombreuse réunion d'hommes n'est pas de *créer* l'émotion qui se manifeste, ni même simplement d'en modifier la nature : elle ne sert qu'à nous la montrer agissant sur une plus grande échelle. Dans ces circonstances assurément nous n'avons pas le temps de la réflexion, et d'ailleurs les émotions dont nous avons conscience en ces moments-là sont d'une nature telle que des considérations intéressées quelconques seraient incapables de les exciter. C'est dans des situations de ce genre que nous nous oublions le plus complète-

« pièce de Shakspeare qui fut jouée après la restauration, au théâtre du duc « d'York ; le principal rôle fut rempli par Betterton, qui le jouait souvent, à « l'ouverture du théâtre, comme moyen infaillible pour attirer du monde. « Wilks, à Drury Lane, et Ryan, à Lincolns-Inn-Field, choisissaient souvent « ce rôle favori pour ouvrir la saison d'hiver de ces théâtres rivaux. Ainsi de « tout ce qui s'est passé au sujet de cette tragédie depuis sa première repré- « sentation jusqu'à nos jours, nous pouvons raisonnablement conclure qu'il « n'y a pas de pièce dramatique qui ait si constamment obtenu la faveur pu- « blique, et qui ait été si souvent jouée. » Tome III, p. 4.

ment nous-mêmes comme individus, et que nous sentons plus profondément l'existence de cette chaîne morale à l'aide de laquelle le Créateur a voulu unir les différents membres de l'humanité.

Tout le monde est méchant ! oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule ;
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés. Voyez à nos spectacles,
Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la Nature (1).

Dans les occasions semblables à celles que ce poëte a décrites avec tant d'élégance et de force, lorsque l'enthousiasme contagieux de la multitude a renversé toutes les barrières de la réserve, et, ouvrant un libre passage aux sentiments naturels de générosité, de pitié, ou de vertueuse indignation, arrache au même instant à tous les spectateurs un mouvement involontaire d'émotion qui proclame la loi morale gravée dans tous les cœurs; dans ces occasions, dis-je, comment s'empêcher de s'écrier en secret : Quelles précieuses données pourraient recueillir ici le législateur et l'homme d'État ! et quel spectacle la société humaine ne présenterait-elle pas, si ces semences de bonté si libéralement prodiguées par le Tout-Puissant étaient cultivées par des mains plus soigneuses et plus habiles !

Mais pour ne pas anticiper ici sur ce que j'aurai peut-être à dire dans une autre occasion au sujet des étroites relations qui existent entre la morale publique et un bon système d'économie politique, je me contenterai de faire remarquer combien les phénomènes que nous venons d'examiner réclament l'attention du législateur dans ses prescriptions relatives

(1) *Le Méchant*, comédie de Gresset.

soit à l'instruction, soit aux plaisirs du peuple. Si je ne me trompe, plusieurs applications aussi neuves qu'importantes des mêmes principes peuvent être faites à l'éducation de la jeunesse, malgré l'assertion dogmatique du docteur Johnson, « que l'éducation est *maintenant* et *depuis fort longtemps* « aussi bien comprise qu'elle *puisse* jamais l'être. » Il me semble, je l'avoue, qu'il reste encore quelque chose à faire après ce qui a été fait ou tenté par nos ancêtres pendant les ténèbres du moyen âge. En faisant servir, avec mesure et discrétion, le progrès des lumières à corriger les erreurs ou à combler les lacunes laissées par nos prédécesseurs, ne pourrait-on pas donner à la fois à leurs vénérables institutions et plus d'utilité et plus de stabilité? Mais je ne veux pas m'étendre plus longuement sur ce sujet. Suivant toute apparence, l'époque d'une réforme est beaucoup trop éloignée pour que le développement de ces vues pût obtenir le moindre intérêt pratique.

« Hélas! qu'ils sont pâles et vacillants les rayons de beauté et de vérité « qui traversent les ombres épaisses de la nuit gothique dont les nations « sont encore enveloppées! (1) »

APPENDICE.

On pourrait citer des faits sans nombre, pour montrer combien les effets de tous les arts d'imitation trouvent un puissant auxiliaire dans l'imagination des spectateurs ou des auditeurs; mais je me contenterai de rapporter dans cet Appendice un exemple qui, à ma connaissance, n'a pas encore attiré l'attention des philosophes: je veux parler du talent du *ventriloque*, talent qui, si je ne me trompe, a avec l'art plus relevé du peintre des relations plus étroites qu'on ne serait disposé à le croire au premier abord.

Dans ce qui va suivre, je suppose que mes lecteurs connaissent la distinction si admirablement développée par l'évê-

(1) ——— Alas! how faint,
How slow the dawn of beauty and of truth
Breaks the reluctant shades of gothic night,
Which yet involve the nations!

que Berkeley entre les perceptions primitives et les perceptions acquises de nos différents sens, et plus particulièrement entre les perceptions primitives et les perceptions acquises de la vue et de l'ouïe. C'est sur le premier de ces deux sens que Berkeley s'est le plus étendu, et il a traité ce sujet d'une manière si claire et si complète que les écrivains postérieurs n'ont guère fait que répéter ses raisonnements, sans presque y rien changer. Les problèmes métaphysiques de l'ouïe ont été négligés jusqu'ici par la plupart de nos physiologistes, bien qu'ils offrent des points de discussion non moins curieux et non moins difficiles que ceux qu'on rencontre dans la théorie de la vision.

Le sens de l'ouïe et le sens de la vue s'accordent en ce point qu'ils nous fournissent l'un et l'autre des renseignements sur les *distances* et sur la *direction* de leurs objets respectifs. Sans doute les informations que nous recevons du premier ne sont pas aussi précises que celles que nous recevons du second, mais elles sont cependant d'une utilité essentielle dans les circonstances ordinaires de la vie. A chaque instant, nous avons occasion de juger qu'un son vient d'un objet placé tout près de nous, un autre d'un objet à distance, un autre d'en haut, d'en bas, d'en arrière, d'en avant, de droite, de gauche, et nous portons ces jugements avec la plus parfaite confiance.

Quant aux *signes* qui nous guident dans l'estimation de la *distance* par l'ouïe, il n'y a guère de difficulté : ils ne consistent, ce semble, que dans les différents degrés d'intensité et de netteté dont les sons sont susceptibles. Quant à l'appréciation de la *direction* des sons, elle n'a pas encore été expliquée d'une manière satisfaisante, et même, à l'exception de M. Gough de Kendal, je ne connais aucun écrivain qui ait essayé de résoudre ce problème. Les difficultés tiennent probablement, jusqu'à un certain point, à l'imperfection de nos connaissances sur la théorie du son, sujet qui, malgré toutes les recherches de Newton, est encore enveloppé d'épaisses ténèbres. Une chose qui semble à peu près prouvée, c'est que l'effet dont nous avons *conscience* dépend d'une impression *mécanique*, liée elle-même à la direction suivant laquelle la

dernière impulsion est produite sur l'organe de l'ouïe ; mais comment cette impulsion peut être modifiée suivant la position du corps sonore, c'est ce qu'il n'est pas facile de concevoir, bien que l'expérience journalière démontre qu'il en est ainsi.

Il suivrait de là que l'imitation du ventriloque, en ce qui touche à la *direction*, serait non-seulement inexplicable, mais encore absolument impossible, puisque l'impression auditive, qui est pour celui qui la reçoit le *signe* de la place de l'objet, ne dépend pas d'une modification particulière quelconque du son que le ventriloque puisse reproduire, mais de la direction *actuelle* suivant laquelle le son arrive à l'organe.

M. Gough lui-même paraît avoir remarqué cette difficulté, et, en conséquence, il suppose que le talent du ventriloque consiste dans la faculté qu'il a de diriger sa voix comme il lui plaît vers les différents murs d'un appartement, de manière à produire un *écho* dans la direction particulière qu'il lui convient de choisir. Voici comment il s'exprime : « Celui qui « excelle dans cet art n'a *rien autre chose à faire* que de « tourner sa bouche obliquement par rapport à la compagnie, « et de *lancer ses paroles*, si je puis m'exprimer ainsi, contre « un objet placé vis-à-vis, et qui puisse les réfléchir immé- « diatement, de manière que le son arrive à l'oreille des « assistants dans une direction tout à fait imprévue, et que « par suite l'objet qui renvoie le son leur semble être celui qui « le produit réellement. » Mais on peut faire à cette théorie deux objections très-simples et insurmontables : 1°. En supposant que le ventriloque possède cette faculté tout à fait extraordinaire de produire un écho dans une salle où auparavant on n'en avait jamais entendu aucun, il reste encore à expliquer comment il se fait que cet écho étouffe, ou plutôt *annihile* le son original. Dans toute production d'écho deux sons au moins sont perçus ; d'où vient donc que l'écho qui répond à la voix du ventriloque remplace si complétement le son original qu'il attire uniquement et exclusivement l'attention des auditeurs ?

2°. M. Gough, dans sa théorie, part de cette supposition que le talent du ventriloque ne peut se déployer que dans

l'enceinte d'un appartement. Mais le phénomène peut être produit également en plein air ; et ce fait seul termine d'un seul coup toute controverse à ce sujet.

C'est avec le plus grand plaisir que je remarque l'accord de ces deux observations (qui me frappèrent lorsque je lus pour la première fois l'écrit de M. Gough) avec la critique suivante qui a été faite de sa théorie du ventriloquisme dans un article fort bien fait de la Revue d'Édimbourg. Après avoir cité le passage rapporté plus haut, l'auteur de l'article ajoute :

« Bien que cette exposition nous fasse connaître le dessein « de l'auteur, nous pensons qu'elle ne fournit qu'une expli- « cation défectueuse et insuffisante, même pour le cas parti- « culier où le ventriloque est supposé exercer son art dans « une chambre fermée. Il paraît bien difficile, ou plutôt « presque impossible, qu'un homme ait la faculté de projeter « sa voix contre une muraille unie, de manière à ce qu'elle « soit réfléchie dans une direction donnée ; mais en accordant « même que cette faculté puisse être acquise, les sons réfléchis « de la voix devraient être un simple écho ; ceux qui sortent « directement de la bouche du ventriloque, ayant plus d'in- « tensité et étant en outre les premiers produits, devraient « nécessairement, ainsi qu'il arrive dans toute espèce d'écho, « étouffer les premières syllabes des mots réfléchis, et le reste « des sons secondaires devrait se distinguer des sons primitifs. « L'auteur semble avoir été conduit à cette théorie par l'ana- « logie des phénomènes de la lumière, sans considérer peut- « être assez que les particules lumineuses se meuvent succes- « sivement en ligne droite, tandis que les ondulations du son « doivent nécessairement s'étendre et s'élargir autour du corps « résonnant. Mais le ventriloque opère souvent *sub dio*, c'est- « à-dire dans des circonstances où rien ne favorise cette « réflexion de la voix, et auxquelles, par conséquent, la « doctrine de l'auteur ne peut en aucune façon s'appliquer. « Il a oublié de mentionner une particularité qui a une grande « influence sur l'illusion produite, je veux parler de l'attente « excitée dans l'esprit du spectateur par l'artiste, qui indique « toujours d'avance le point d'où il se propose de faire partir « le son. Cette attente, qui dans certains cas équivaut à

« une croyance absolue, et une imitation habile des sons les « plus frappants ou les plus singuliers de la voix humaine, tels « par exemple que les cris d'un enfant qui s'étouffe, donnent « peut-être une explication plus probable des phénomènes du « ventriloquisme (1). »

C'est avec raison que l'auteur de cet article rapporte à l'influence de l'*Imagination* l'illusion produite par le ventriloque; circonstance que M. Gough n'a pas remarquée, et qui, dans mon opinion, est un des principes fondamentaux de cette discussion. Je suis en effet très-porté à croire que le talent du ventriloque, *lorsqu'il produit une illusion quant à la direction du son*, consiste moins dans ses facultés d'imitation que dans l'adresse avec laquelle il agit sur l'imagination de son auditoire. Sous ce rapport, la ventriloquie et la peinture me semblent exactement la contre-partie l'une de l'autre. Le peintre peut reproduire avec une exactitude mathématique les signes des diverses *directions;* mais il lui est impossible de copier *tous les signes* liés à la différence des *distances*, par cette raison fort simple que dans sa copie les objets sont tous placés à la même distance de l'œil, et par conséquent sont perçus par l'œil sans qu'il se fasse aucun changement dans sa conformation ou dans la direction des axes optiques. Le ventriloque, de son côté, peut reproduire les signes des *distances*, mais non ceux des *directions*. On sait cependant, en ce qui touche les perceptions de la vue, que si tous les signes des directions sont exactement copiés, comme dans un bon dessin de perspective, l'imagination peut en très-grande partie suppléer elle-même aux signes des distances. L'imitation ne saurait aller jusqu'à produire une illusion complète ; mais ses effets sont puissamment aidés par l'imagination du spectateur, qui ici, comme dans tous les autres arts d'imitation, ne saurait mieux faire, dans l'intérêt de son plaisir, que de s'abandonner sans résistance aux agréables illusions que l'artiste présente à son esprit. Pareillement, dans le cas de l'ouïe, n'est-il pas probable, par analogie, que si le ventriloque sait imiter les signes des *distances*, l'imagination peut

(1) *Revue d'Édimbourg*, tome II, p. 194, 195.

elle-même fournir les signes des *directions?* Toutefois, pour que ce résultat soit atteint, il est nécessaire que l'imagination des spectateurs soit sous l'empire du ventriloque, empire qu'il lui est facile d'acquérir avec un peu d'expérience et d'adresse, et en même temps il faut que l'oreille soit privée de tous les secours qu'elle est accoutumée à recevoir des yeux, dans les jugements qu'elle porte sur la situation locale des objets. On verra par les observations qui suivent que ces deux choses sont, dans une certaine mesure, du domaine de cet art.

1°. Le ventriloque, en cachant les mouvements de ses lèvres, peut parvenir à soumettre tout l'ensemble de son jeu au seul jugement de l'oreille. Tous les ventriloques que j'ai pu voir essayaient, sous un prétexte ou sous un autre, de cacher leur visage pendant qu'ils parlaient, et l'un d'eux me dit que la ventriloquie s'élèverait à sa perfection, si seulement il devenait possible de parler distinctement sans faire aucune espèce de mouvement des lèvres (1).

2°. Le ventriloque peut diriger l'imagination de ses auditeurs vers le point d'où l'on suppose que le son doit partir. Plusieurs faits établissent cette possibilité. J'ai vu un individu qui, en contrefaisant les gestes d'un joueur de violon, tandis qu'il imitait le son avec sa voix, attirait les regards des assistants sur l'instrument, bien qu'on n'entendît d'autres sons que ceux qui sortaient de sa bouche. J'en ai vu un autre qui, en imitant les aboiements d'un petit chien, forçait toute la compagnie à diriger les yeux sous la table.

Un mime d'un talent remarquable (Savile Carey), qui,

(1) Il est probable que dans les représentations de Mathews l'illusion est facilitée par la légère déviation paralytique de la bouche de ce ventriloque. Grâce à cette difformité, il peut aisément cacher le mouvement de ses lèvres aux spectateurs, en ne leur montrant que l'autre côté de son visage. Toutefois, ceux qui ont eu l'occasion de le voir reconnaîtront aisément que cette circonstance ne sert que médiocrement à rendre compte de son talent de ventriloque. Elle peut faciliter un peu l'exécution de ses tours, mais l'illusion produite dépend bien plus encore de ses remarquables talents mimiques, aidés de l'ascendant qu'il sait prendre sur l'imagination de son auditoire par la supériorité de son esprit comique et de son habileté théâtrale, qualités que l'on trouve rarement unies au talent fort secondaire du ventriloque.

entre autres choses curieuses, imitait parfaitement le sifflement du vent soufflant dans un appartement à travers une étroite ouverture, me disait un jour que, par manière d'essai, il avait souvent exécuté ce tour dans le coin d'un café, et qu'habituellement il avait vu quelques-unes des personnes qui s'y trouvaient se lever pour examiner si les fenêtres étaient bien fermées, tandis que d'autres, plus attentifs à lire leur journal, se contentaient de mettre leurs chapeaux et de boutonner leurs habits.

On peut faire la même observation, mais sur une plus grande échelle, dans ces théâtres autrefois assez communs sur le continent où un acteur exécutait avec ses lèvres, ses yeux et ses gestes, la pantomime d'un homme qui chante, tandis qu'un autre, caché aux regards du spectateur, chantait réellement. On sait que l'illusion est dans ces cas-là si complète, *du moins au premier moment*, que l'oreille la plus fine, les yeux les plus pénétrants y sont trompés. Je présume qu'il en est tout à fait de même des illusions du ventriloque, dont l'art me paraît tenir surtout à un tour d'adresse, par lequel il parvient à tromper l'auditeur sur la direction du son (1). Le reste s'explique très-bien par une application spéciale de la pantomime, *celle des signes des distances*, jointe à toutes les autres ressources dont disposent les mimes. Parmi ces moyens, il en est un que les ventriloques paraissent étudier d'ordinaire avec un soin particulier, c'est l'imitation de l'altération des sons qui résulte de leur *obstruction*, par exemple, celle d'une voix qui se ferait entendre dans un appartement contigu ou qui sortirait de dessous terre, ou du bruit d'une voiture passant dans la rue.

L'illusion, après tout, est renfermée dans d'étroites limites, et je soupçonne qu'elle résulte en grande partie de la surprise soudaine qu'elle produit. Elle peut être complète, quand il ne

(1) M. Gough, qui a eu le malheur d'être aveugle dès son enfance, ne pouvait pas du tout juger par sa propre expérience de l'illusion qu'on pouvait produire au moyen de ces indications ou signes adressés au sens de la vue. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait été conduit à adopter quelques-unes des conclusions que j'ai déjà pris la liberté de combattre. Du reste, son écrit, considéré dans son ensemble, lui fait le plus grand honneur, tant pour la sagacité philosophique que pour le talent d'observateur habile et consciencieux qu'il y déploie.

s'agit que d'une légère différence de direction; mais si la différence devient considérable, l'illusion s'évanouit, surtout quand l'expérience est longtemps continuée. Aussi, n'est-ce que sur de grands théâtres que cette division du travail dans l'exécution d'un opéra, dont je viens de parler, a pu réussir complétement. Pour mon compte, j'ai toujours fini par me soustraire à l'illusion, à mesure que le spectacle se prolongeait, et j'ai souvent éprouvé quelque surprise de m'y être laissé prendre un seul moment.

On s'imagine généralement que les ventriloques possèdent certaines facultés organiques particulières dont les autres hommes sont dépourvus. Les anciens supposaient qu'ils avaient le pouvoir de tirer des sons articulés du ventre ou de l'estomac. De là leur nom d'Ἐγγαστριμυθοι. M. Gray, dans ses Commentaires sur Platon, semble ajouter pleine confiance à cette supposition.

« Ceux, dit-il, qui possèdent cette faculté (celle de tirer « des sons du ventre ou de l'estomac) peuvent gouverner « leur voix d'une manière si étonnante qu'ils semblent la « faire partir d'où ils veulent, et non-seulement d'eux-mêmes, « mais encore de toute autre personne de la compagnie, et « même du fond d'un puits, d'une cheminée, d'un étage « inférieur, etc. etc., comme j'en ai été moi-même témoin (1). » M. Gray n'a pas essayé d'expliquer comment cette faculté de faire sortir la voix du ventre ou de l'estomac pourrait donner à celui qui la possède le pouvoir d'opérer tous ces miracles. Parmi les modernes, une théorie différente a prévalu; on a admis que cette faculté particulière consistait seulement à pouvoir parler dans le moment même de l'inspiration de l'air. Hobbes est le premier philosophe qui, à ma connaissance, ait émis cette idée. « Les hommes, dit-il, qui se sont exercés à parler « en *aspirant* (que l'on désignait dans l'antiquité sous le nom « de *Ventriloqui*), de manière que la faiblesse de leur voix « semble résulter, non du manque de force de l'organe vocal, « mais de la distance, peuvent faire croire à beaucoup de « gens que c'est une voix du ciel qu'ils entendent, quoi

(1) *Œuvres* de Gray, édit. de Mathias, tome II, p. 424.

« qu'ils lui fassent dire (1). » La même théorie a été adoptée de nos jours par des philosophes d'une haute réputation, et elle a reçu quelque consistance par l'adhésion de plusieurs habiles observateurs de ma connaissance. Pour moi, j'avouerai que j'en doute beaucoup, car je ne puis comprendre quels secours le ventriloque pourrait retirer, dans l'exercice de son art, d'une faculté aussi extraordinaire, alors même qu'il en serait réellement doué. Cependant, comme je n'ai eu que de rares occasions d'assister à des représentations de ce genre, et que je n'ai jamais pu examiner de près et avec attention le ventriloque, on voudra bien ne voir dans ce que je dis ici que des questions posées et non une opinion positive sur le point dont il s'agit (2). Je suis très-convaincu que la simple imagination des spectateurs, lorsqu'elle est habilement dirigée, peut aider, au plus haut degré, le ventriloque à atteindre son but; et que lorsque ce moyen d'illusion est secondé par le talent d'imitation que possèdent certains mimes, il suffit pleinement à l'explication de tous les phénomènes de ventriloquie dont j'ai entendu parler.

Supposons, par exemple, qu'un ventriloque ait à représenter un père qui, placé à une fenêtre, prête l'oreille à la voix de son fils, qui est exposé dans la rue à quelque danger imminent. On comprend aisément que pour peu qu'il soit habile, il

(1) Hobbes, *République chrétienne*, chap. XXXVII. — Si le ventriloque possède cette faculté, c'est probablement beaucoup moins parce qu'il *affaiblit* sa voix (comme Hobbes le suppose), que parce qu'il sait supprimer tout signe de sa direction et du lieu d'où elle part, de manière que cette altération de la voix devient par là un moyen très-favorable à l'illusion.

Dans le dialogue de Platon intitulé *le Sophiste*, on lit les paroles suivantes Ἐντὸς ὑποφθεγγόμενον, ὡς ἄτοπον Εὐρύκλεα (Platon, éd. Serrani, tome I: p. 252, C.). M. Gray remarque à l'occasion de ce passage qu'Eurycles était un Ἐγγαστρίμυθος, et qu'après lui ceux qui avaient cette faculté furent appelés *Eurycliteæ*. Serranus traduit ἄτοπον par *importunum* et *absurdum*. N'est-il pas plus raisonnable de supposer que Platon emploie le mot ἄτοπον dans son sens littéral, qui est ici le véritable, pour désigner la faculté distinctive du ventriloque, à l'aide de laquelle il semble *n'avoir pas de place* ou *de position*, ou, ce qui revient au même, changer à son gré de place apparente, suivant ce mot de Sénèque : *nusquam est, qui ubique est.* (Sen. epist. 2.)

(2) Je regretterai toujours que l'état de ma santé m'ait empêché d'assister aux représentations tout à fait extraordinaires, et à ce qu'il paraît véritablement sans exemple, données récemment en Écosse par M. Alexandre.

transportera en imagination son auditoire sur le lieu où l'enfant est supposé se trouver, et attirera si facilement leur attention sur ce qui se passe en cet endroit qu'en imitant les cris faibles et éloignés de l'enfant, il produira une illusion beaucoup plus complète qu'elle ne le serait sans cette circonstance; ou, pour citer une autre scène que manquent rarement d'exécuter les ventriloques, supposons que l'artiste placé devant une cheminée veuille établir une conversation imaginaire avec un ramoneur en danger d'être étouffé. Quelque imparfaite qu'elle puisse être, l'imitation des cris d'un individu placé dans une situation si exceptionnelle suffira, pour peu que l'artiste ait de talent, pour produire un degré de ressemblance propre à exciter cette agréable surprise qui est, plus ou moins, l'objet de tous les arts d'imitation. Même dans la *peinture*, l'artiste ne prétend jamais produire une illusion tout à fait complète; car le plaisir ayant, en grande partie, sa source dans le sentiment de la *difficulté vaincue*, il diminuerait si le peintre avait l'air d'avoir réalisé une véritable impossibilité. « L'illusion (dit sir Josué Reynolds), si souvent recommandée « par ceux qui ont écrit sur la théorie de la peinture, au lieu « d'être un progrès de l'art, est en réalité un retour à l'état « d'enfance (1). » Diderot partageait complétement cette opinion, et il l'a exprimée d'une manière plus claire et plus explicite. « Les arts d'imitation sont toujours fondés sur une « hypothèse; ce n'est pas le vrai qui nous charme, *c'est le men-* « *songe approchant de la vérité le plus près possible* (2). » Dans ce peu de mots, Diderot a complétement rendu ma manière de voir sur la source du plaisir que nous procure l'imitation du ventriloque.

On voit par l'intéressante relation du capitaine Lyon que l'art de la ventriloquie n'est pas inconnu chez les Esquimaux, et qu'ils l'emploient pour le but auquel il a si souvent servi dans l'antiquité. Le passage suivant me paraît si curieux que je le transcrirai en entier.

(1) *Œuvres* de Reynolds, tome III, p. 176, 3e édition.

(2) Diderot, observations sur un ouvrage intitulé : *Garrick et les acteurs anglais, Mémoires historiques*, etc., par M. le baron de Grimm, tome I, p. 100. Londres, chez Colburn, 1814.

« Parmi les Igloolik de notre connaissance se trouvaient « deux femmes et quelques hommes qui passaient pour devins. « Le principal de ces personnages s'appelait Toolemak. Il était « rusé et intelligent, et soit à cause de sa profession, soit pour « son adresse à la chasse, et peut-être pour ces deux raisons, il « était considéré par toute la tribu comme un homme d'im- « portance. Comme je professais en toute occasion la plus « grande déférence pour son opinion sur tous les sujets de sa « compétence, il me communiquait volontiers ses connais- « sances les plus élevées, et il consentit à m'admettre à ses « entrevues avec Tornga, son esprit familier. En conséquence, « je saisis la première occasion qui se présenta d'inviter mon « ami à venir dans ma cabine, pour m'y montrer son habileté. « Sa vieille femme était avec lui, et à force de prévenances, « et en étalant à ses yeux un couteau d'un éclat éblouissant et « quelques grains de verroterie, j'obtins son appui auprès de « son mari. *Toute entrée ayant été fermée à la lumière*, notre « sorcier commença à chanter devant sa femme avec beaucoup de « véhémence, et celle-ci lui répondit en chantant le Amna-aya, « qu'elle continua sans interruption pendant toute la cérémonie. « Autant que je pus l'entendre, il commença ensuite à tourner « sur lui-même avec rapidité, à appeler Tornga d'une voix « haute et forte avec une grande impatience, en soufflant et « ronflant comme un veau marin. Ses cris, son impatience, « son agitation, augmentaient de moment en moment, et il « finit par s'asseoir sur le pont, en variant ses cris, et en agitant « avec bruit ses vêtements.

« Tout à coup sa voix s'adoucit, et il la ménagea de manière « qu'elle semblait sortir de dessous le pont ; elle s'éloignait de « plus en plus, et parut un moment à plusieurs pieds au-des- « sous de la cabine, lorsque tout à coup elle cessa entièrement. « Alors sa femme, pour répondre à mes questions, me dit le « plus sérieusement du monde que son mari venait de plonger, « et qu'il allait faire monter Tornga. En effet, une demi-mi- « nute après, j'entendis comme un souffle qui, d'abord « éloigné, s'approchait lentement, et une voix qui différait de « celle que j'avais d'abord entendue se mêlait par moments à

« ce souffle, jusqu'à ce qu'enfin les deux sons devinrent dis-
« tincts; et la vieille femme m'avertit alors que Tornga était
« arrivé pour répondre à mes questions. J'adressai immédia-
« tement quelques questions à cet esprit subtil, et il fut ré-
« pondu à chacune par deux coups assez forts frappés sur le pont,
« signes censés favorables. Une voix très-sourde, et pourtant
« forte, mais très-différente de celle de Toolemak, chanta
« pendant quelque temps, et ce chant fut bientôt remplacé
« par un effroyable mélange de sifflements, de gémissements,
« de petits cris, comme ceux du coq, se succédant rapidement.
« La vieille femme qui chantait redoubla les éclats de sa voix,
« et comme tout cela avait pour but d'épouvanter le Kabloona, je
« m'écriai à plusieurs reprises que j'étais fort effrayé. Comme
« je m'y attendais, cela versa de l'huile sur le feu, et le pauvre
« immortel continua de se démener jusqu'à ce que, épuisé par
« ses propres efforts, il demanda la permission de se retirer. La
« voix s'éloigna peu à peu, comme au commencement, et un
« sifflement, d'abord indistinct, lui succéda; en s'approchant
« il résonnait à peu près comme les basses cordes d'une harpe
« éolienne : il se changea bientôt en un sifflement prolongé,
« semblable à celui d'une fusée volante, et Toolemak annonça
« son retour par un hurlement. J'avais retenu ma respiration
« en entendant le premier sifflement dans le lointain, et par
« deux fois j'avais été obligé de respirer, tandis que notre
« sorcier n'avait pas respiré une seule, et même à son
« retour il poussa son terrible hurlement final sans s'arrêter
« pour prendre haleine (1). »

Le passage suivant offre une nouvelle preuve de l'étendue et de la flexibilité des facultés d'imitation de quelques-uns de ces sauvages.

« Ohotook et son intelligente épouse Iligliak me rendirent
« une visite, et j'obtins d'eux qu'ils me donnassent les noms
« de différents oiseaux et animaux dont je leur montrais les
« figures dessinées. Leur jeune enfant, petit glouton laid et
« au regard stupide, m'étonna par la facilité avec laquelle il

(1) Journal particulier du capitaine Lyon, p. 359, 360.

« imitait le cri de chaque animal à mesure qu'on le lui mon-
« trait : sa manière de contrefaire de jeunes canards qui ré-
« pondent de loin au cri de leur mère ressemblait tout à fait
« à la ventriloquie. Cet enfant imitait tout avec une perfection
« surprenante, depuis le sourd grognement d'un ours jusqu'au
« bourdonnement aigu des moustiques (1). »

(1) Journal particulier du capitaine Lyon, p. 149, 150.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

DES VARIÉTÉS DE LA CONSTITUTION INTELLECTUELLE DE L'HOMME.

SECTION I.

Observations générales.

Jusqu'ici nous nous sommes occupés à décomposer l'entendement humain en ces facultés simples dont les diverses opérations intellectuelles dépendent. Cette analyse est probablement fort incomplète ; mais j'espère pourtant qu'elle est assez claire et assez étendue pour expliquer les phénomènes les plus importants, et pour mettre en lumière la méthode à l'aide de laquelle les observateurs futurs pourront faire avancer cette science.

On trouve dans tous les esprits quelque germe des facultés examinées dans la première partie de cet ouvrage. L'abstraction elle-même, cette faculté qui, plus qu'aucune autre, demande pour se développer une certaine culture, entre en exercice en plusieurs occasions chez les enfants et les sauvages, quoiqu'à un degré bien inférieur à celui qu'elle atteint chez les esprits spéculatifs. Ces facultés peuvent donc être considérées comme des capacités essentielles à l'intelligence humaine, comme des qualités caractéristiques de notre espèce.

Des diverses combinaisons et modifications possibles de ces facultés résultent toutes les variétés d'esprit et de caractère intellectuel qu'on remarque parmi les hommes. Nous ne saurions dire en quoi consistent les inégalités *originelles* des esprits, mais on peut présumer, d'après l'analogie du corps, que ces inégalités existent, quoi qu'aient pu avancer de con-

traire à cette opinion Helvétius et ses disciples. J'avoue, pour mon compte, que je n'ai jamais été au nombre des admirateurs de cette philosophie, si à la mode il y a quarante ans sur le continent, mais je n'entends pas discuter en ce moment ses principes. C'est une vérité incontestable que les différentes situations dans lesquelles les hommes sont jetés par les accidents de la vie produiraient des diversités profondes dans leurs talents, alors même que leurs capacités originaires auraient été semblables; mais assurément c'est forcer les conséquences de ce principe que d'en conclure qu'il n'existe pas d'inégalités primitives, lorsqu'aucune preuve de fait ne peut être donnée de cette assertion, et que l'opinion contraire s'appuie sur une analogie aussi frappante que celle que fournissent les inégalités naturelles des qualités physiques des hommes. Cette opinion peut, en outre, invoquer en sa faveur, suivant moi, l'art du physionomiste, art qui, malgré les prétentions exagérées et absurdes de quelques-uns de ceux qui le professent, semble avoir un fondement réel dans les principes de la nature humaine. On ne conteste pas qu'il y ait des variétés naturelles dans la forme de la tête et dans les traits, et si ces variétés sont liées aux opérations intellectuelles, on est conduit à supposer des variétés correspondantes dans les dispositions mentales. Il est assez curieux que cette théorie de l'égalité primitive des esprits fasse partie du système qui explique tous les phénomènes de la pensée par l'arrangement mécanique des particules de la matière (1).

En même temps, il faut reconnaître qu'en supposant deux intelligences originairement égales sous tous les rapports, les circonstances extérieures les plus insignifiantes peuvent établir entre elles, quant au résultat, les plus importantes différences. « Ipsi animi, magni refert quali in corpore locati sint : multa « enim e corpore existunt, quæ acuant mentem; multa quæ « obtundant (2). » Combien d'hommes ou de femmes auxquels

(1) Les observations des médecins sur les indications que peut fournir, relativement aux caractères, l'étude des *tempéraments* chez différents individus, fournit une présomption nouvelle, et non moins forte, contre la théorie d'Helvétius.

(2) Cicéron, *Tuscul. disp.*, lib. I, c. XXXIII.

leur beauté a fait tourner la tête! Combien de fois encore n'a-t-on pas vu une difformité corporelle provoquer le développement de facultés, de talents extraordinaires! « Il faut « donc, dit lord Bacon, considérer la laideur non comme un « *signe*, qui trompe quelquefois, mais comme une *cause* qui « manque rarement d'avoir son effet : celui qui se connaît un « défaut personnel qui peut l'exposer au mépris ressent par « cela même un perpétuel aiguillon qui le pousse à s'en « garantir (1). »

La *taille* même a une influence qui mérite d'être observée. Un exact et profond observateur a remarqué que « les petits « hommes sont d'ordinaire décidés et tranchants dans leurs « opinions. » Il n'est pas aisé de comprendre à quoi cela tient, mais je ne doute guère de la réalité du fait. Il y a tant de vie et d'esprit dans le portrait qu'on va lire, qu'il doit nécessairement avoir été fait d'après nature.

« Nous nous arrêtâmes auprès de l'Université pour regarder « quelques affiches de livres qu'on venait d'attacher à la porte; « plusieurs personnes s'amusaient aussi à les lire, et j'aperçus « parmi ceux-là un *petit homme* qui disait son sentiment sur « ces ouvrages affichés; je remarquai qu'on l'écoutait avec « une extrême attention, et je jugeai en même temps qu'il « croyait mériter qu'on l'écoutât : il paraissait vain et il avait « l'esprit décisif, comme l'ont la plupart des petits hom- « mes (2). »

(1) Essais de Bacon. — Cette observation, aussi juste que profonde, a probablement trait aux théories physiognomiques de Campanella, qui étaient alors fort à la mode en Europe; théories dans lesquelles il y a sans doute beaucoup de vérité, mais qui souffrent de nombreuses exceptions, par suite de l'action supérieure des causes morales sur les causes physiques lorsqu'elles se trouvent en conflit.

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus.
Rem magnam præstas, Zoile, si bonus es.
MARTIAL, epig. 54.

Le trait épigrammatique est ici assez heureux, mais la pensée est banale et superficielle, si on la compare à celle de Bacon qui signale l'effet probable que les défauts extérieurs peuvent avoir, en excitant, dans une puissante intelligence, la noble ambition de surmonter les obstacles qu'ils apportent à ses progrès. — William Hay a développé aussi cette idée d'une manière ingénieuse et agréable. Voyez son *Essai sur la laideur*, Londres, 1754.

(2) Gil Blas, liv. IV, ch. VI.

J'ai toujours pensé que ce serait un intéressant et important sujet de recherche que d'examiner les effets produits sur les facultés intellectuelles par les différentes occupations auxquelles les hommes se livrent dans une société civilisée, et c'est dans cette vue, qu'en traitant de la faculté d'abstraction, j'ai présenté quelques remarques sur les résultats différents produits par les habitudes spéculatives et les habitudes actives. Ces observations, du reste, ne portaient que sur les cas les plus communs et les plus généraux du problème, et n'étaient pas de nature à jeter du jour sur les particularités plus délicates, résultant de la spécialité des études, qui distinguent les différentes classes de savants et de lettrés. Par exemple, le métaphysicien, le mathématicien, le poëte, le critique, l'antiquaire, exercent et développent dans leurs occupations respectives certaines facultés et certains principes, tandis qu'ils négligent la culture des autres. Ce serait un objet de recherche non moins utile qu'intéressant de déterminer avec quelque précision logique sous quels rapports les caractères intellectuels de ces différentes classes d'hommes doivent plus particulièrement se manifester et se distinguer les uns des autres.

Mais avant d'aborder ce sujet, je profiterai de l'occasion qui se présente d'ajouter quelques observations d'une nature plus générale à celles que j'ai déjà exposées dans mon premier volume.

En réfléchissant sur les infinies variétés du Caractère, une des distinctions les plus importantes et en même temps les plus frappantes est celle qui existe entre les hommes qui, dans la conduite de la vie, sont guidés par des vues suivies et systématiques, et ceux, en bien plus grand nombre, qui, sans aucun principe fixe, obéissent au jour le jour à l'influence des intérêts immédiats, des caprices du moment ou des opinions, et aux coutumes toujours changeantes de leur époque. Il est évident qu'on ne peut se former une juste idée de ces deux sortes d'hommes sur un examen rapide ou des rapports passagers. L'homme du caractère le plus faible et le plus dénué de principes, si on l'observe dans des circonstances où son intérêt, son humeur, la mode s'accordent par hasard avec la raison et le devoir, pourra paraître

déterminé par des motifs qui lui sont étrangers, tandis qu'un homme du caractère le plus décidé et de l'intelligence la plus haute, jugé par un observateur d'un esprit inférieur, lui paraîtra irrésolu, inconséquent, par une fausse appréciation de certains actes qui, rapprochés de l'ensemble de sa conduite antérieure, seraient au contraire la preuve la moins équivoque de l'infatigable constance avec laquelle il a poursuivi son but. Il n'y a que ceux qui connaissent parfaitement toutes les circonstances d'un long voyage, les variations du vent, les changements de courants qui ont forcé le pilote à changer de temps en temps de direction, qui soient capables de prononcer sur sa vigilance et sur son habileté. Pour celui qui n'a observé le navire que dans un moment isolé de sa marche, combien sa destination paraîtra différente de ce qu'elle est en réalité! Et pourtant combien cette apparente déviation n'était-elle pas nécessaire pour le conduire au port!

Les différences que nous venons de remarquer dans la conduite des individus dépendent, les unes du caractère intellectuel, les autres du caractère moral. A la première de ces deux classes, on doit rapporter la conception originale d'un grand dessein et le choix des moyens à l'aide desquels il peut être accompli; à la seconde, il faut rattacher la fermeté, la persévérance et la force d'âme déployées dans l'exécution du projet, et par-dessus tout ses conséquences dernières sur le bonheur et le perfectionnement de nos semblables. Cependant, malgré sa justesse, cette distinction théorique n'a pas, pour nos recherches actuelles sur la nature humaine, l'importance qu'on lui supposerait à la première vue. Il est rare qu'une intelligence étendue et éclairée ne soit pas accompagnée d'un développement correspondant des qualités du cœur, et il est plus rare encore qu'un esprit faible, superficiel et étroit ne cherche pas à rédiger pour son usage une petite morale égoïste et casuistique.

Si, de ces hommes qui ne sont occupés que de leurs intérêts, on passe à ceux qui se meuvent dans une plus haute sphère; si on étudie l'histoire de ces rares hommes d'État qui ont voulu associer leur renommée aux intérêts permanents de l'humanité et de leur pays, on trouvera de nouvelles raisons

de se défier du jugement de leurs contemporains sur leur compte. Accoutumés par leurs habitudes d'esprit (habitudes fort sages eu égard au but qu'ils se proposaient) à se diriger d'après des principes généraux plutôt que par des expédients temporaires, ils ont dû souvent descendre, dans l'opinion publique, au-dessous de ces hommes qui, en flattant les passions et les préjugés de leur temps, paraissaient conduire la multitude, tandis qu'ils ne faisaient que la suivre. — « Les enfants de ce monde (dit l'Écriture) sont plus sages *dans leur génération* que les enfants de lumière, » et en conséquence, c'est des générations futures que ceux qui « brillent comme des flambeaux au sein des ténèbres » doivent attendre leur récompense.

Et cette récompense elle-même n'est pas assurée; il faut, pour qu'ils l'obtiennent, qu'ils aient eu le temps, dans le cours d'une longue vie publique, de développer les principes généraux de politique qui, au milieu de toutes leurs anomalies apparentes, dirigeaient systématiquement leur conduite. Une remarque précédemment faite au sujet des faiseurs de projets dans la vie privée se vérifie bien mieux encore pour les hommes d'État : c'est qu'ils succombent souvent au moment même où ils sèment le champ que d'autres sont destinés à moissonner. « Quelques années de plus leur auraient assuré la récompense sur laquelle ils comptaient, et l'opinion du monde (qui se règle toujours sur le fait accidentel du succès ou de la chute), au lieu de rire de leur folie, eût admiré leur persévérance et leur sagacité.

« Le comte de Bussi a dit : « Le temps remédie à tous les « maux, et si les hommes meurent misérables, c'est unique- « ment parce qu'ils ne vivent pas assez longtemps : le maré- « chal d'Estrées, qui mourut riche à l'âge de cent ans, serait « mort pauvre, s'il n'en avait vécu que quatre-vingts. » Cette sentence, ainsi que beaucoup d'autres apophthegmes, est exprimée en termes beaucoup trop absolus, mais elle peut fournir un texte intéressant de réflexions à ceux qui ont suivi avec attention les personnages qui ont passé devant eux sur le théâtre de la vie, ou qui s'amusent à remarquer les motifs

frivoles qui déterminent la multitude dans ses jugements sur la prévoyance ou l'imprudence des hommes (1). »

Mais je ne dois pas m'arrêter plus longtemps sur ce sujet, qui est sans limites; mon objet, dans ce chapitre, est beaucoup plus restreint et circonscrit. Je veux seulement exposer en peu de mots les effets de certaines recherches scientifiques sur les facultés intellectuelles. J'examinerai d'abord l'influence qu'exercent, sous ce rapport, les études métaphysiques; je considérerai ensuite les effets des études mathématiques, et enfin ceux de la culture des arts qui s'adressent à l'imagination. Les considérations développées sous ces trois chefs, jointes à quelques remarques sur les différences caractéristiques des sexes, donneront une idée suffisante des recherches que j'ai en vue.

SECTION II.

Le métaphysicien.

J'ai déjà eu occasion d'indiquer l'étymologie du mot *métaphysique* et les différentes acceptions dans lesquelles il a été employé, à diverses époques, dans les écoles de philosophie. Dans cette section, ce mot sera pris dans le sens large et populaire qu'il a ordinairement dans notre langue, sens si étendu qu'il désigne une grande variété d'études n'ayant entre elles que des relations fort éloignées, mais qui, par cela seul qu'elles exigent toutes le même genre de travail intellectuel, peuvent sans impropriété être réunies dans les recherches qui suivent. De ces études, la première en dignité comme en utilité est sans contredit celle qui a pour objet les facultés de l'esprit humain, à laquelle on peut joindre, comme branches de la même science, les recherches logiques sur la conduite de l'entendement, les recherches éthiques sur la théorie de la morale, les recherches philologiques sur la grammaire générale et les recherches critiques sur la philosophie de la rhétorique et des beaux-arts. Le mot de *métaphysique* s'applique également aux spéculations abstraites sur

(1) Voyez tome II, p. 102.

les mathématiques et la physique, celles, par exemple, qui ont pour objet le nombre, la proportion, l'espace, la durée, les premiers principes de la méthode algébrique, les premiers principes de la méthode des fluxions, du calcul des probabilités, la mesure des forces et des autres quantités dont l'examen est du domaine de la philosophie naturelle, l'étude de nos idées de dureté, de mollesse, d'étendue, de figure, de mouvement, et autres qualités analogues de la matière, qui, nous étant de fort bonne heure très-familières, sont rarement l'objet d'un examen scientifique. Ce mot continue surtout à s'appliquer (et, suivant les idées communément répandues, avec une justesse toute particulière) aux discussions scolastiques sur la nature et l'essence de l'âme, et à plusieurs autres sujets à l'égard desquels l'expérience et l'observation ne fournissent aucune donnée à nos raisonnements.

Dans les différentes acceptions que nous venons d'énumérer, le mot métaphysique semble, au premier abord, s'appliquer à des idées totalement différentes; il est pourtant probable qu'avec un peu d'attention on parviendrait à découvrir entre elles certains caractères communs. Ce n'est pas tout à fait au hasard qu'un terme philosophique est transporté d'une chose à une autre. On a dû apercevoir entre les deux objets, par une sorte d'intuition, quelque connexion ou analogie, bien qu'il puisse être difficile de dire exactement en quoi elle consiste. L'étude de l'application métaphorique, et surtout de l'application *transitive* (comme je l'ai appelée ailleurs (1)) du langage, peut nous aider à déterminer les relations qui existent entre les différents objets de nos connaissances, ou du moins à nous rendre compte du procédé intellectuel qui a conduit les hommes à comprendre sous un terme commun des choses en apparence très-différentes et même hétérogènes.

Quant aux recherches précédemment énumérées, on trouvera, après examen, qu'elles s'accordent toutes en ce qu'elles exigent le même genre de travail intellectuel, puisque toutes empruntent leurs principaux matériaux à cette faculté que

(1) *Essais philosophiques*, p. 218. — J'ai emprunté cette expression à M. Payne Knight, auteur des ingénieuses *Recherches analytiques sur les principes du goût*.

Locke appelle *réflexion*, par laquelle l'esprit dirige son attention sur ses propres opérations, sur les faits de conscience. Dans l'étude des facultés intellectuelles et actives, l'esprit dirige son attention sur les facultés qu'il exerce ou sur les penchants qui mettent ces facultés en mouvement; dans toutes les autres recherches que j'ai indiquées, les matériaux de nos raisonnements sont tirés principalement, sinon entièrement, de notre propre fonds; ainsi la connaissance que nous avons de l'espace et de la durée ne dérive pas de l'observation expérimentale des choses extérieures, mais de la réflexion sur des idées qui sont contemporaines du premier exercice de nos sens. Les idées, il est vrai, sont d'abord suggérées à l'esprit par les perceptions des sens, mais lorsqu'à leur sujet nous nous livrons à quelques recherches métaphysiques, c'est au dedans de nous-mêmes que nous puisons tous les matériaux de nos connaissances. De même, c'est par les sens que nous acquérons nos idées de dureté, de mollesse, de figure, de mouvement; mais lorsque ces idées sont une fois formées, le métaphysicien est en possession de tous les *data* dont il doit déduire toutes ses conclusions ultérieures. Dans ces sortes de recherches, des milliers d'expériences sur les différents corps durs, mous, figurés ou en mouvement ne lui apporteraient aucun secours; en effet, toute la connaissance métaphysique que nous pouvons avoir de ces qualités se réduit à la connaissance des différentes manières suivant lesquelles les idées que nous en avons se sont introduites dans notre esprit, ou, pour s'exprimer avec plus de rigueur, des occasions dans lesquelles nos pensées se sont pour la première fois dirigées sur ces sujets. Par conséquent, bien que nos recherches métaphysiques sur la dureté, la mollesse, la figure et le mouvement semblent, au premier abord, avoir pour objet des existences extérieures, elles sont pourtant le produit exclusif de la réflexion s'appliquant à nos opérations mentales. Il en est de même des considérations métaphysiques sur le nombre et la proportion. Dans les recherches critiques sur les principes des beaux-arts, notre objet est de fixer ces idées, qui d'ordinaire traversent si rapidement l'esprit que nous ne leur donnons aucune attention, de manière à découvrir les causes de nos jouissances;

exercice de nos facultés tout à fait semblable au cas précédent. En un mot, je pense que toutes nos spéculations métaphysiques sur ces différents points n'ont d'autre but que d'arriver à une *définition* plus précise de nos idées, ou plutôt à une description des circonstances dans lesquelles elles ont été formées.

Si telle est la nature, si tel est l'objet des études métaphysiques, il est évident que les individus qui s'en occupent habituellement ne peuvent manquer d'acquérir une capacité plus qu'ordinaire pour détacher leurs pensées des choses extérieures et pour les diriger sur les phénomènes de l'esprit. Ils contractent, en même temps, une certaine disposition à examiner l'origine de toutes les combinaisons qu'ils peuvent trouver établies dans leur imagination, et l'habitude de dominer toutes les associations accidentelles qui subjuguent les intelligences ordinaires. De là l'exactitude et la subtilité de leurs distinctions sur tous les sujets; de là ces vues toutes particulières qui caractérisent toute spéculation libre et originale. Mais le plus précieux, peut-être, de tous les avantages qu'ils retirent de leurs recherches, c'est cette scrupuleuse précision dans l'emploi des mots de laquelle dépendent, plus que de toute autre cause, l'exactitude logique de nos raisonnements et la justesse de nos conclusions. Aussi, en examinant l'histoire des sciences, trouvera-t-on que les progrès les plus importants qui aient été réalisés dans celles qui semblent le plus étrangères à la métaphysique, dans l'*économie politique*, par exemple, ont été faits par des hommes rompus à l'exercice de leurs facultés intellectuelles, par l'habitude précoce des méditations abstraites (1).

Cependant, le métaphysicien ne peut se flatter d'acquérir ces importants avantages, sans courir quelque danger de tomber dans des inconvénients correspondants. Comme les matériaux de ses raisonnements, dans ses recherches favorites, sont entièrement au dedans de lui-même, il n'a pas d'occasions de chercher au dehors des objets propres à exercer ses facultés, ou à satisfaire sa curiosité; et à moins qu'il ne se donne beaucoup de peine pour contrarier cette tendance par d'autres études, il

(1) Locke, Hume, Smith, Quesnai, Turgot, Morellet, Genovesi, etc.

pourra bien contracter peu à peu l'habitude de rester inattentif à ce qui se passe autour de lui, et de ne trouver aucun intérêt dans l'observation, non-seulement des phénomènes physiques, mais encore des caractères et des mœurs des hommes. En conséquence, lorsque le métaphysicien de profession sera appelé à s'occuper d'autres sujets, il ne pourra aisément se plier à l'examen des détails, à la vérification des faits, et il sera disposé à prendre un petit nombre de *data* pour des premiers principes qu'il suivra hardiment jusqu'à leurs dernières conséquences, employant ensuite toute son habileté à concilier par de fausses subtilités ses hypothèses avec les exceptions qui semblent les contredire. La somme de ses connaissances acquises est souvent extrêmement limitée, car les phénomènes qui attirent habituellement sa curiosité fournissent d'inépuisables matériaux à ses facultés de raisonnement et d'invention, sans l'assujettir à la fatigue d'une observation minutieuse et détaillée, ou d'un examen laborieux des opinions des autres. Une circonstance qui contribue encore à borner ses connaissances, c'est la nature tout à fait spéciale et circonscrite de l'objet de ses études. La plupart des autres sciences ont des connexions et des relations si étroites que l'attention que nous donnons à l'une d'entre elles excite notre curiosité à l'égard de toutes les autres, et, en outre, elles tendent toutes à diriger, par occasion, la pensée vers les spéculations que le métaphysicien considère comme son domaine particulier. Mais il n'y a que les études métaphysiques qui présentent ce caractère distinctif d'absorber entièrement l'attention dès qu'elles l'ont une fois fortement excitée, et de nous fermer tous les canaux extérieurs du développement intellectuel, en détournant notre curiosité du champ de l'observation et de l'expérience.

Les études métaphysiques, lorsque leurs effets ne sont pas contre-balancés par le puissant contrôle des principes moraux et des sentiments naturels, ont une certaine tendance à un scepticisme illimité à l'égard des plus importants objets des recherches philosophiques. Comme elles nous montrent l'origine accidentelle de plusieurs de ces associations qui nous paraissaient inséparables de notre constitution, elles peuvent inspirer des doutes sur la certitude des opinions qui avaient à

nos yeux la plus claire évidence. L'impression produite par ces doutes est d'autant plus grande que nous n'avons pas ici, pour nous tenir en garde contre les abus de nos facultés de raisonnement, les mêmes barrières qui nous protégent contre l'erreur dans les autres sciences. Dans la physique, nos méprises spéculatives sont contredites par les faits qui frappent nos sens. Dans les mathématiques, une supposition erronée se détruit bientôt elle-même par l'absurdité et les contradictions qu'elle implique. Mais en métaphysique les absurdités et les contradictions auxquelles nous conduisent presque tous les systèmes proposés jusqu'ici, au lieu de suggérer des corrections et des modifications à introduire dans ces systèmes, ont communément pour effet d'engendrer le scepticisme à l'égard de tous les systèmes indistinctement. Nous avons de ceci une preuve bien remarquable dans l'aveu plein de candeur que fait Hume dans le passage suivant : « Le sentiment profond de ces « contradictions et de ces imperfections de la raison humaine « m'a si vivement impressionné, et a si fort échauffé mon « cerveau, que je suis prêt à rejeter toute croyance et tout « raisonnement, et à ne considérer aucune opinion comme « plus probable qu'une autre. »

Les études métaphysiques, lorsqu'elles sont poussées trop loin, ont, en outre, pour effet d'étouffer tout enthousiasme, et de tarir la source des joies les plus pures. En des âmes ardentes, habituellement préoccupées des affaires de la vie, les facultés intellectuelles se dirigent sur leurs objets, sans se replier sur elles-mêmes (du moins au moment de leur exercice), et plus ces objets absorbent la pensée, moins l'intelligence est disposée à spéculer sur ses propres opérations. Chez le métaphysicien, l'attention est partagée entre l'objet et son propre esprit, et souvent le premier n'a d'autre valeur que d'être une occasion d'expériences et d'observations sur le second.

Ces études ont une influence semblable sur notre sensibilité pour les diverses sources des émotions agréables, notamment en matière de goût. En détournant notre attention du plaisir lui-même pour la fixer sur l'investigation ou l'analyse de ses causes, elles tendent à dissiper l'espèce d'illusion dont nos

jouissances dépendent dans un si grand nombre de cas. Les beautés de l'art, et quelquefois même celles de la nature, s'évanouissent aux yeux de celui qui les observe au microscope, ou du moins elles ne sont goûtées dans toute leur plénitude que lorsque nous nous abandonnons sans réserve à leur attrait. Aussi, ce n'est guère que dans la période de la jeunesse et de l'irréflexion qu'elles s'emparent de l'âme, et la ravissent jusqu'à l'enthousiasme. C'est alors que nous éprouvons un délicieux étonnement à la vue de ce monde nouveau qui s'ouvre à nos sens, et de nos forces intellectuelles non encore éprouvées; mais nous sommes alors trop absorbés par le plaisir pour songer à constater ses causes efficientes ou finales. Notre situation est alors semblable à celle des héros de roman, qui voient se dérouler sous leurs yeux ces magnifiques spectacles créés par une baguette magique, et qui entendent avec ravissement une musique céleste sans pouvoir découvrir le musicien (1).

Cependant, tout en rétrécissant en ce sens la sphère de nos plaisirs, les études métaphysiques l'agrandissent à l'égard de ces jouissances qui naissent de l'exercice de l'intelligence et de la sa-

(1) Je citerai ici les observations de l'abbé Morellet sur les impressions qu'il éprouva à son arrivée à Rome, à la vue des chefs-d'œuvre de peinture et de statuaire dont cette capitale abonde. Comme, dès sa jeunesse, il s'était livré avec passion aux recherches métaphysiques, et rompu aux exercices de la méditation, son témoignage sur ce sujet a une valeur toute particulière. « Je dois dire, à ma honte, que l'impression que je recevais de ces chefs-« d'œuvre des arts était faible en comparaison de celle que je voyais en quel-« ques véritables amateurs et dans les artistes. D'abord ma vue est un peu « courte, ce qui est un désavantage immense; mais ensuite je suis fort incliné « à croire que l'habitude de penser un peu profondément, d'occuper au de-« dans toutes les facultés de son âme, de se concentrer, pour ainsi dire, en « soi, est, jusqu'à un certain point, ennemie ou exclusive de la sensibilité que « demandent les arts du dessin. Difficilement un métaphysicien sera-t-il un ha-« bile artiste, ou un habile artiste un bon métaphysicien. Celui-ci est un « homme intérieur qui ne voit qu'en lui-même, qui a, si j'ose ainsi parler, les « yeux tournés en dedans; l'artiste et l'amateur sont au contraire tout yeux « et tout oreilles, leur âme se répand au dehors; les couleurs, les formes, les « situations, voilà ce qui les frappe sans cesse, tandis que le philosophe « n'est occupé que de rapports, de différences, de généralités, d'abstractions.

« Que cette opposition de l'esprit et du goût des beaux-arts avec l'esprit « métaphysique et philosophique soit générale ou non, je déclare qu'au « moins elle est en moi jusqu'à un certain degré. Les tableaux m'ont fait peu « de plaisir. » — *Mémoires* de l'abbé Morellet, tome I, p. 56, 57.

tisfaction de la curiosité. Je ne veux pas rechercher, pour le moment, si la compensation est complète ou non (1), mon but étant, non de comparer les avantages et les inconvénients des différentes occupations littéraires, mais de faire remarquer leurs effets généraux, quant aux modifications qu'elles apportent dans les principes de notre nature, comme êtres sensibles, intelligents et actifs. Quelque opinion qu'on puisse avoir sur cette question spéculative, il est un point qui est au-dessus de toute contestation, c'est que si les œuvres de l'imagination nous donnent des jouissances d'autant plus exquises qu'elles ne sont pas contrôlées par la raison, ce n'est cependant qu'en combinant les plaisirs de l'imagination et ceux du jugement que la durée des premières peut être prolongée au delà de la période si courte de la jeunesse, et que, même à cette époque de la vie, on peut en jouir longtemps sans éprouver la fatigue et la satiété. L'activité qui accompagne toujours l'exercice de nos facultés de raisonnement semble être absolument nécessaire pour secouer cette espèce d'indolence intellectuelle que les plaisirs de l'imagination et du goût ont une certaine tendance à favoriser. C'est dans une combinaison de ce genre qu'on trouvera le moyen le plus efficace, et peut-être unique, de conserver jusqu'aux derniers jours de sa vie, dans toute leur vigueur, les facultés d'imagination; tandis qu'en même temps, sans le *stimulus* que nos penchants actifs trouvent dans ces facultés, le raisonnement et l'invention n'auraient guère de motifs de s'exercer, après la période où les passions ont déjà épuisé leurs forces.

Le champ dans lequel les facultés du métaphysicien se montrent avec le plus d'avantage est celui des vues générales et

(1) On peut voir par le passage suivant quelle était l'opinion de Sterne sur ce point : « Je ferais à pied cinquante milles pour aller baiser les mains de « l'homme dont le cœur généreux abandonnera les rênes de son imagination « à son auteur sans s'inquiéter du *comment* et du *pourquoi*. »

M. Burke a exprimé la même opinion en termes encore plus forts et plus clairs : « Les plaisirs de l'imagination sont beaucoup plus vifs que ceux qui « résultent de la rectitude du jugement : le jugement, pour la plupart des « hommes, ne sert qu'à semer des obstacles sur la route de l'imagination, à « faire disparaître les scènes qui l'enchantent, et à nous placer sous le joug « pénible de notre raison. » — Voir l'Essai sur le Goût, qui précède ses *Recherches sur le sublime et le beau*.

compréhensives de la science et des affaires humaines, comme celles que Leibnitz attribue à Bacon et à Campanella (1), dans le passage suivant : « Certains hommes déploient dans des travaux qui exigent de la minutie un esprit vigoureux, subtil et souple, et semblent capables des entreprises les plus difficiles. Mais quand ils sont appelés à agir sur un grand théâtre, ils hésitent, et se perdent dans leurs propres réflexions, parce qu'ils se défient de leur propre jugement et ont conscience de leur incapacité à faire face aux circonstances où ils sont placés ; en un mot, ce sont des hommes qui ont l'esprit plus pénétrant qu'étendu. On peut remarquer une différence analogue parmi les auteurs. Qui a l'esprit plus pénétrant que Descartes en physique, ou que Hobbes en morale ! Et pourtant, si l'on compare le premier à Bacon, et le second à Campanella, Descartes et Hobbes semblent se traîner à terre, et les deux autres monter jusqu'aux cieux, par l'étendue de leurs conceptions, de leurs plans et de leurs entreprises, et même poursuivre un but placé hors de la portée des facultés humaines. En conséquence, les premiers sont destinés à nous enseigner les premiers éléments des connaissances, les seconds à établir et à développer des conclusions d'une application importante et générale. »

Cette tendance à l'abstraction et à la généralisation devient de plus en plus prononcée à mesure que nous avançons dans la vie, soit que notre impatience dans l'étude des choses particulières aille toujours en augmentant, soit par l'incapacité où nous sommes, par suite du déclin de nos facultés, d'embrasser avec exactitude une multitude de petits détails. L'esprit est alors naturellement porté à éprouver un surcroît de satisfaction à se placer dans ces points de vue élevés, d'où il peut embrasser d'un coup d'œil le vaste ensemble de ses études favorites. Des yeux fatigués, qui ne pourraient s'arrêter longtemps à examiner les beautés microscopiques de l'aile d'un insecte, pourront encore se plaire au spectacle varié qu'offre une forêt d'automne, et admirer les magnificences d'un paysage alpestre.

(1) On comprend difficilement comment Leibnitz a été conduit à joindre ensemble ces deux noms.

N'est-ce pas cette cause, parmi quelques autres, qui fait que le temps nous semble passer plus vite à mesure que nous vieillissons? Les événements dont nous contemplons le spectacle grandissant en importance (l'attention étant chaque jour moins occupée des individus, et s'attachant de plus en plus aux sociétés et aux nations), la scène doit naturellement changer plus lentement, et le drame marcher moins vite vers son dénoûment. Par conséquent, cette petite portion de notre vie qui reste sans emploi nous semble de plus en plus disproportionnée à l'espace qui devrait être occupé par les événements dans lesquels nous sommes intéressés. Vers la fin de sa vie, Franklin se plaignait souvent devant moi que le temps passait beaucoup plus vite depuis qu'il était vieux que dans sa jeunesse. « L'année, disait-il, n'est pas plutôt commencée qu'elle est déjà finie, » ajoutant, avec sa gaieté habituelle : « Je suis souvent tenté de penser qu'elle ne nous fait pas aussi bonne mesure à présent qu'autrefois. » Quiconque comparera la dernière partie de la vie de ce grand homme avec la première ne sera pas surpris de ce changement dans sa manière de mesurer le temps.

Le sentiment qu'éprouvait Franklin dans sa vieillesse, par suite des circonstances tout accidentelles de son propre caractère, est l'effet naturel des habitudes d'esprit auxquelles le philosophe aime à s'abandonner. Par une conséquence de ces habitudes, il se sent chaque jour davantage citoyen de l'univers, et s'unissant par la pensée aux habitants des régions les plus reculées, il prend plus d'intérêt au drame général des affaires humaines. Et si, par suite, les années lui semblent passer beaucoup plus vite, on ne doit pas perdre de vue qu'à un certain âge cette illusion n'a plus rien de fâcheux. Franklin lui-même considérait les choses sous ce point de vue, bien qu'il affectât de tenir un langage différent; et certes il ne pouvait donner une plus forte preuve du bonheur dont il jouissait dans ses derniers jours que ses plaintes mêmes sur la rapidité du temps. Ce n'est guère que lorsque la réalité s'accorde avec nos souhaits que nous sommes exposés à cette illusion.

SECTION III.

Le mathématicien.

Les habitudes intellectuelles du mathématicien sont les mêmes, à quelques égards, que celles que nous venons d'examiner; mais sous d'autres points de vue elles en diffèrent profondément. Les unes et les autres contribuent puissamment à développer l'*attention*, mais non pas de la même manière ni au même degré.

Les habitudes du métaphysicien développent la faculté de fixer son attention sur les faits de conscience, sans être distrait par les objets extérieurs, mais elles n'exercent que peu ou point cette espèce d'attention qui nous rend capables de suivre une longue série de raisonnements, et d'avoir présents à l'esprit tous les pas successifs d'une recherche, jusqu'à la conclusion. Dans les mathématiques, ces suites de raisonnements sont beaucoup plus longues que dans aucune autre science, et par suite leur étude est plus propre qu'aucune autre à fortifier en nous l'habitude de penser d'une manière serrée et suivie: faculté qui, dans toutes les entreprises, soit spéculatives, soit actives, est une des plus précieuses que nous puissions posséder. Toutefois, il est bon d'ajouter que ce n'est pas en suivant les méthodes modernes, mais par l'étude de la géométrie grecque, que l'on peut acquérir cet empire sur son attention; et on l'obtiendra surtout, en s'accoutumant à parcourir de longues chaînes de raisonnement, sans recourir à aucune figure sensible, et en concentrant toutes ses pensées sur ces lignes idéales que la conception et la mémoire nous rendent capables de former (1).

(1) L'observation suivante de Descartes sur une particularité du caractère intellectuel du mathématicien a, au premier abord, tout l'air d'un paradoxe, et néanmoins l'autorité de ce penseur est si grande, dans les mathématiques comme dans la métaphysique, que tout ce qu'il a écrit sur de tels sujets doit être l'objet de l'examen le plus attentif. Ses expressions, prises dans le sens littéral, sembleraient supposer que l'*imagination* est une faculté que les mathématiques tendent à développer au plus haut degré, et que c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer le peu de succès des mathématiciens en métaphysique, tandis qu'il est évident et incontestable en fait que de toutes les branches

Ce n'est pas, pourtant, de ces seuls efforts que dépend le succès de nos recherches dans quelques-uns de nos travaux les plus importants. Quelque exacte que puisse être la marche logique, si nos premiers principes sont posés à l'aventure, ou si nos expressions sont vagues et ambiguës, il n'y a pas d'absurdité, quelque grande qu'elle puisse être, que nous ne soyons entraînés à adopter; et il arrive par malheur que, tandis que les études mathématiques exercent nos facultés de

des connaissances humaines, les mathématiques sont celles auxquelles l'imagination a le moins de part. « Admodum difficile est, uti scribis, Analystarum « vestrorum opiniones de existentia Dei, deque honore illi exhibendo, corri- « gere, non quod desint satis validæ rationes quibus convincantur, sed quia « ejusmodi homines cum putent se pollere ingenio, sæpe sunt minus quam « alii rationi obsequentes; ea enim ingenii pars, *imaginatio* nempe, quæ ad « Mathesin maxime juvat, plus nocet quam prodest ad metaphysicas specu- « lationes. » — *Cartesii Epist.*, pars II, ep. XXXIII.

Mais après un examen plus attentif de ce passage, il m'a paru que le mot *imagination* est pris ici non dans son sens ordinaire, mais comme synonyme de *conception*, au sens que nous lui avons donné dans ces Éléments. Dans cette supposition, la réflexion de Descartes reviendrait à ceci : que l'habitude qu'a le géomètre de considérer des *figures* pendant qu'il poursuit ses raisonnements s'oppose au développement de ces facultés de réflexion abstraite dont dépend le succès de nos recherches métaphysiques. Je trouve une justification de l'interprétation que je donne à ce passage dans une lettre adressée au comte Stanhope (22 mars 1751) par le docteur Robert Simpson de Glascow, où ce mathématicien distingué prend le mot *imagination* dans le sens que j'attribue ici à Descartes. Sous d'autres rapports encore, ce passage est digne d'attention, les moindres fragments d'un tel écrivain étant très-précieux, quand il nous y retrace quelque phénomène lié à l'histoire de son propre esprit.

« A mon âge (j'ai en ce moment plus de soixante-trois ans), on perd géné- « ralement la vivacité, et la facilité d'*imagination* de la jeunesse; et la mé- « moire (qui suivant moi n'est que la faculté d'imaginer les sensations pas- « sées, ou de rappeler les représentations que l'imagination a précédemment « formées) décline visiblement; pour moi, j'éprouve souvent de la difficulté « à me rappeler les choses que je savais il y a une heure, ou même quelques « minutes auparavant. Et quand il s'agit de longues recherches, où il est né- « cessaire de regarder si souvent en arrière, cet affaiblissement devient plus « sensible, surtout lorsque les moments n'en sont pas fixés sur le papier; car « je me souviens qu'il fut un temps où, sans rien écrire, j'aurais pu avancer « beaucoup plus loin que je ne le fais avec le secours de l'écriture. Ceci me « fait craindre, mylord, que je ne sois pas capable de m'engager dans l'entre- « prise que vous voulez bien me recommander, bien que, n'en doutez pas, « j'eusse trouvé beaucoup de plaisir à appliquer la méthode des anciens aux « inventions modernes, comme s'il s'agissait (pour me servir ici de l'allusion « aussi élégante que juste de votre seigneurie) de les démontrer de manière « à convaincre un Euclide, un Archimède, ou un Apollonius, sortis du tom- « beau pour les examiner. » Voyez l'intéressante Notice sur le docteur Simpson, par le docteur Traill.

raisonnement ou de déduction, elles laissent sans emploi les autres facultés de l'intelligence nécessaires à la recherche de la vérité. Elles développent, au contraire, un certain penchant à admettre trop facilement toute espèce de *données*, et à circonscrire le champ de la spéculation par des définitions incomplètes et arbitraires. On pourrait en citer plus d'un exemple tiré des œuvres de ces géomètres et de ces algébristes, qui, privés des avantages d'une éducation libérale ou de relations étendues avec le monde, se sont mis à spéculer sur des questions étrangères à leurs recherches ordinaires. Un mathématicien fort distingué, appartenant à la communion catholique romaine, paraît avoir éprouvé en lui-même, du moins jusqu'à un certain point, cette disposition, lorsqu'il s'excuse de s'être mêlé de discussions théologiques, en disant : « qu'il appartient aux docteurs de Sorbonne de disputer, au pape de prononcer, et au mathématicien d'aller au paradis en ligne perpendiculaire. » (*Éloge* de M. Ozanam, par Fontenelle.) Je suis porté à croire que l'athéisme et le matérialisme professés par quelques-uns des mathématiciens du continent dans ces derniers temps, doivent, du moins pour plusieurs d'entre eux, être attribués à la même cause, la mode les ayant poussés à se jeter tête baissée dans l'incrédulité du jour, comme leurs prédécesseurs s'étaient courbés sous le joug des dogmes de l'Église infaillible (1).

Une autre circonstance encore fortifie la tendance que nous venons de signaler : je veux parler de la confiance que le mathématicien acquiert naturellement en ses facultés de raisonnement et de jugement, et qui fait que, bien qu'il puisse être garanti d'erreur dans ses propres recherches par les absurdités

(1) Locke s'exprime assez vaguement au sujet des études mathématiques. « Voulez-vous qu'un homme *raisonne* bien ? Qu'il use de sa raison de bonne « heure, qu'il exerce son esprit à observer la liaison des idées, et à les suivre « dans leur enchaînement. Il n'y a rien de plus propre à cela que l'étude des « mathématiques, et en conséquence, je pense que tous ceux qui en ont le « temps et l'occasion doivent les apprendre, moins pour devenir des mathé- « maticiens que pour devenir des créatures *raisonnables*. » (*Conduite de l'entendement.*) Bacon est beaucoup plus précis sur ce point. « Si l'esprit d'un « homme s'égare, faites-lui étudier les mathématiques ; car dans les démon- « strations, pour peu qu'il s'écarte, il sera obligé de recommencer. » *Essais.*

mêmes auxquelles elles le conduiraient, il est assez peu disposé à reculer devant des conclusions absurdes dans les autres sciences. Même en physique, quelques mathématiciens ont été conduits à adopter des assertions qui semblent ridicules à ceux qui ont des habitudes intellectuelles différentes. C'est ainsi que, dans la *Mécanique* d'Euler, cet homme illustre, après être arrivé à un résultat dont l'extravagance évidente choquait son sens commun, n'en professe pas moins, dans les mémorables paroles qui suivent, une foi absolue à l'infaillibilité de l'art algébrique : « Sed potius calculo algebraico quam « nostro judicio est fidendum. » L'intrépidité avec laquelle les premiers auteurs qui traitèrent de l'*arithmétique de l'infini* poussèrent leurs principes jusqu'aux conclusions les plus paradoxales et les plus révoltantes est une preuve encore plus palpable de la justesse de cette remarque.

Le premier mathématicien de notre époque cite les exemples suivants de la fausse application qu'on peut faire des principes mathémathiques. « Je mets encore au rang des illusions l'ap« plication que Leibnitz et Daniel Bernoulli ont faite du cal« cul des probabilités à la sommation des séries. Si l'on réduit « la fraction dont le numérateur est l'unité et dont la déno« mination est l'unité plus une variable, dans une suite or« donnée par rapport aux puissances de cette variable, il est « facile de voir qu'en supposant la variable égale à l'unité, la « fraction devient $\frac{1}{2}$, et la suite devient *plus un, moins un,* « *plus un, moins un,* etc. En ajoutant les deux premiers ter« mes, les deux suivants, et ainsi du reste, on transforme la « suite dans une autre, dont chaque terme est zéro. Grandi, « jésuite italien, en avait conclu la possibilité de la création, « parce que la suite étant toujours égale à $\frac{1}{2}$, il voyait cette « fraction naître d'une infinité de zéros, ou du néant. Ce fut « ainsi que Leibnitz crut voir l'image de la création dans son « arithmétique binaire, où il n'employait que ces deux carac« tères zéro et l'unité. Il imagina que l'unité pouvait repré« senter Dieu, et zéro le néant, et que l'être suprême avait « tiré du néant tous les êtres, comme l'unité avec le zéro ex« prime tous les nombres dans ce système d'arithmétique. « Cette idée plut tellement à Leibnitz, qu'il en fit part au jé-

« suite Grimaldi, président du tribunal des mathématiques à « la Chine, dans l'espérance que cet emblème de la création « convertirait au christianisme l'empereur d'alors qui aimait « particulièrement les sciences. Je ne rapporte ce trait que « pour montrer jusqu'à quel point les préjugés de l'enfance « peuvent égarer les plus grands hommes (1). »

Les fausses applications des principes mathématiques dont parle ici Laplace sont sans contredit extrêmement curieuses, et peuvent fournir au logicien un sujet d'importantes réflexions, mais, tout en contribuant à mettre en lumière *l'influence exercée sur les intelligences les plus puissantes par les préjugés de l'enfance*, elles peuvent aussi être considérées comme des exemples des absurdités auxquelles les mathématiciens sont exposés lorsqu'ils apportent leur manière habituelle de penser et de raisonner à la recherche des vérités métaphysiques ou morales. Si je ne me trompe, on pourrait trouver même dans l'Essai philosophique sur les probabilités des exemples de ce danger.

« Dans un savant et ingénieux article du Supplément de l'*Encyclopædia britannica* (que l'on attribue généralement, et avec raison, je crois, à un de mes meilleurs amis), on lit le passage suivant (2) : « La formation des *décimales circu-* « *lantes* nous offre un bel exemple de cet enchaînement secret « qui lie la succession des *événements physiques*, et qui dé- « termine les cycles du retour des saisons (3), principe que « les anciens stoïciens et quelques autres philosophes ont har- « diment étendu au monde moral. » Je ne puis m'empêcher de considérer cette observation comme un exemple encore plus décisif que les précédents de l'influence des habitudes mathématiques de la pensée sur une intelligence d'une vigueur et d'une originalité remarquables.

Pour remédier à ces fâcheux effets des études mathématiques, il n'y a qu'à examiner les circonstances qui distinguent les mathématiques des autres sciences, et qui, dans cette

(1) *Essai philosophique sur les probabilités*, par M. le comte Laplace, p. 194, 195.

(2) Voyez l'article *Arithmétique*.

(3) Devons-nous donc considérer les décimales circulantes comme des événements physiques ?

branche de nos connaissances, nous permettent d'atteindre à une certitude démonstrative, tandis que dans les autres on ne s'élève jamais au-dessus de la simple probabilité. Si Pitcairn et Cheyne avaient bien pesé ces circonstances, ils n'auraient jamais conçu l'extravagant projet de compenser, par la rigueur de quelques formules mathématiques, l'incertitude qui s'attache nécessairement à tous nos *data*, lorsque nous raisonnons sur des sujets de médecine. « Non dubito (dit le premier « de ces écrivains) me solvisse nobile problema, quod est: « dato morbo, invenire remedium. Jamque opus exegi. » D'autres tentatives, encore plus absurdes, ont été faites pour appliquer le raisonnement mathématique à la morale.

Cette tendance au dogmatisme, que je viens d'attribuer aux mathématiciens, est, je le sens bien, en contradiction avec l'opinion commune, qui accuse au contraire leurs recherches d'encourager une certaine disposition sceptique à l'égard des vérités morales et une hésitation d'esprit qui ne saurait s'allier avec une conduite ferme et énergique dans les affaires de la vie. Comme le mathématicien n'admet dans ses propres recherches d'autre évidence que celle de la démonstration, on le croit enclin à exiger la même évidence à l'égard de certaines vérités qui ne la comportent pas. Le docteur John Gregory qui avait consacré sa jeunesse aux travaux mathématiques, et qui possédait une bonne part du génie mathématique héréditaire dans sa famille, tout en avouant sa partialité pour une science qu'il appelle avec beaucoup de vérité « la plus séduisante de toutes les études, » a lui-même donné quelque consistance à cette opinion (1), qui est en général partagée par les plus chauds admirateurs des mathématiques. Et cependant l'examen le plus superficiel du sujet suffit pour démontrer qu'elle n'a rien de fondé, ni dans la théorie ni dans les faits.

Nous avons déjà dit que les propositions spéculatives des mathématiques ne se rapportent pas à des *faits*, et que toutes les démonstrations de cette science se réduisent à montrer une connexion nécessaire entre certaines suppositions et certaines conclusions. Lorsque ces suppositions se réalisent actuellement dans un cas particulier, la démonstration nous force à appli-

(1) Voyez ses Leçons sur les devoirs et les qualités du médecin. Leçon III.

quer la conclusion. Ainsi, si je pouvais tracer un triangle dont les trois côtés seraient des lignes mathématiquement et rigoureusement droites, je pourrais affirmer de cette figure individuelle que ses trois angles sont égaux à deux angles droits; mais comme l'imperfection de mes sens m'empêche d'être *certain* de l'exacte correspondance de la figure que je trace avec les définitions données dans les éléments de géométrie, je ne peux jamais appliquer avec confiance un théorème mathématique à une figure particulière. D'un autre côté, tous les jours le témoignage même de nos sens nous apprend que les vérités spéculatives de la géométrie peuvent être appliquées aux objets matériels avec un degré d'exactitude suffisant pour les besoins de la vie, et la société a retiré les plus grands avantages de ces applications. C'est seulement dans des cas de ce genre qu'une proposition mathématique exprime un fait; et il faut remarquer que toutes les fois que cela arrive, l'affirmation a toujours plus ou moins ce caractère d'incertitude dont on s'est plaint si souvent dans les autres sciences. Elle a quelque chose de cette incertitude qui dérive de l'imperfection de nos organes de perception, et elle est exposée à toutes les attaques sceptiques dirigées contre les déceptions des sens. Dans quelques-unes des applications pratiques des vérités mathématiques, l'incertitude s'accroît étonnamment. La plupart des faits astronomiques sur lesquels nous raisonnons tous les jours n'ont d'autre évidence que celle du témoignage des hommes, et ce témoignage se rapporte à des faits qui ne peuvent être établis et prouvés sans un degré peu ordinaire d'habileté et d'attention. Il n'y a jamais eu que je sache de mathématicien qui fût sceptique en astronomie ou en physique, et pourtant il y a peu de branches de nos connaissances qui offrent plus de champ aux subtilités métaphysiques. Au contraire, ne voyons-nous pas tous les jours des gens qui, sur la foi de quelques calculs, basés peut-être sur des observations faites par d'autres, prédisent, avec la plus entière confiance, des phénomènes qui ne doivent arriver que dans plusieurs années? Dans ces cas-là, il y a accumulation d'incertitudes, résultant de la possibilité d'une méprise de la part du premier observateur, de la faillibilité du témoignage, du manque d'évi-

dence de l'uniformité des lois de la nature, et de diverses autres sources. Et pourtant un mathématicien se moquerait de quiconque oserait élever un doute sur la probabilité d'une éclipse de soleil ou de lune à l'instant précis annoncé d'avance par quelque habile astronome.

Il semble donc que, dans toutes les circonstances où l'on peut dire que le mathématicien croit à des *faits*, il reconnaît implicitement l'authenticité des sources d'évidence qu'admettent les autres philosophes. On peut donner, en faveur de la même conclusion, une preuve encore plus forte tirée de ces calculs des *probabilités*, sur lesquels les mathématiciens les plus éminents ont exercé leur talent. Dans tous ces calculs, on prend évidemment pour principe, qu'un homme prudent doit régler sa conduite sur une *probabilité démontrée*, tout aussi bien que sur une *certitude démontrée*, et qu'agir en opposition avec la première espèce d'évidence serait aussi déraisonnable et aussi absurde que de se refuser à la conviction qui est nécessairement produite par la seconde. Le seul effet qu'on puisse raisonnablement attendre de ce genre d'études sur l'esprit du mathématicien, est une suspension prudente et, à tout prendre, salutaire du jugement sur les questions problématiques, jusqu'à ce que l'évidence ait été de part et d'autre pleinement appréciée, et je ne vois aucun danger à redouter de ce côté, si ce n'est une certaine disposition, dans quelques esprits faibles, à vouloir calculer avec une précision arithmétique des probabilités qu'on ne peut apprécier qu'à l'aide de la sagacité pratique qui s'acquiert à l'école du monde. Je dois me borner à ces courtes indications que je livre aux réflexions de ceux qui voudront approfondir ce sujet.

Si l'on fait bien attention aux observations qui précèdent, on aura quelque peine à comprendre comment les études mathématiques pourraient avoir quelque tendance à encourager le scepticisme à l'égard des sources de l'évidence dans les autres sciences. Je professe sur ce point une opinion si différente que, pour certains cas particuliers de scepticisme, je serais tout disposé à recommander ces études comme le remède le plus efficace contre la faiblesse d'esprit qui le produit. Lorsqu'on parcourt l'histoire de la philosophie naturelle avant Bacon, et

qu'on observe la succession de chimères qui jusqu'alors avaient amusé les hommes de science, on est tout disposé à penser que ces hommes s'appliquaient à une étude placée hors de la portée de l'esprit humain. Ceux-là surtout seront de cet avis, et avec beaucoup plus de vraisemblance encore, qui ont porté leur attention sur les inintelligibles controverses des métaphysiciens scolastiques, ou sur les vagues hypothèses des médecins théoriciens. D'un autre côté, les mathématiques et la philosophie naturelle, depuis qu'elle s'est alliée aux mathématiques, offrent les plus éclatants exemples de la force de l'esprit humain, et des sublimes hauteurs auxquelles il peut atteindre par une bonne culture. La connaissance de ces sortes de sciences nous porte naturellement à faire cas de nos facultés, et à nourrir la plus vive espérance de voir les autres branches de nos connaissances se perfectionner de jour en jour. Ajoutons que les vérités mathématiques et physiques étant parfaitement désintéressées dans leurs conséquences, l'intelligence est toujours prête à accorder son assentiment à l'évidence qui lui est offerte, et de cette manière on peut raisonnablement espérer qu'elle acquerra des habitudes de ferme croyance en ses propres conclusions, qui contribueront à la fortifier contre les faiblesses du scepticisme dans les recherches plus intéressées relatives à la morale.

Tous les faits relatifs aux variétés du caractère intellectuel que j'ai eu occasion d'observer confirment ces remarques. Dans le cours de ma vie je n'ai jamais rencontré un *pur mathématicien* qui ne fût en même temps crédule à l'excès, et crédule non-seulement en ce qui touche le témoignage humain, mais crédule encore dans des questions de pure opinion, et qui ne fût enclin, pour tous les objets qu'il n'avait pas étudiés lui-même avec soin, à céder beaucoup trop aisément à l'autorité des noms illustres et consacrés. Et cela n'est pas étonnant. Ce penchant à accorder une foi illimitée à la véracité des autres hommes, penchant qui est certainement un des principes instinctifs de notre nature, ne peut être corrigé que par une expérience directe de la mauvaise foi des hommes, et notre défiance doit en général être en rapport avec l'étendue même de notre expérience à cet égard. Quelle est la science,

par exemple, dont les affirmations soient plus exposées à l'incertitude et à l'erreur que la médecine ? aussi cet ancien sarcasme dirigé contre les médecins, *ubi tres medici, duo athei*, bien qu'il soit évidemment empreint d'exagération, signale toutefois, il faut l'avouer, une tendance professionnelle impossible à nier. Mais le mathématicien se trouve toujours dans sa science en présence de la vérité et de la vérité seule; et s'il juge des autres branches de connaissances par celle qui lui est familière, il ne pourra guère manquer de s'exagérer l'autorité de ceux qui passent pour les avoir cultivées avec succès (1).

La circonstance qui, à mon avis, a donné naissance à cette accusation de scepticisme généralement dirigée contre les mathématiciens, c'est l'oubli de la distinction essentielle qui existe entre les habitudes spéculatives de *croyance* dans les choses morales, et la *sensibilité* morale qui a son principe dans le cœur. Sous ce dernier rapport, il faut avouer que (bien

(1) Nous pouvons joindre à cette crédulité des mathématiciens un trait de leur caractère qui a été remarqué par Swift dans son *Histoire des mathématiciens de Laputa*. Je veux parler de leur ardente curiosité pour la politique et les nouvelles du jour.

« La plupart d'entre eux, et notamment ceux qui s'occupent d'astronomie, « ont grande foi en l'astrologie judiciaire, bien qu'ils n'osent pas en faire « l'aveu publiquement. Mais ce que j'admire surtout en eux, et ce que je regarde « comme tout à fait inexplicable, c'est un penchant très-vif à s'occuper de « politique et à recueillir des nouvelles; leur attention est sans cesse solli- « citée par les affaires publiques; ils donnent leurs décisions sur les matières « d'État, et disputent avec passion sur les opinions des partis. J'ai à la vé- « rité observé la même disposition parmi les mathématiciens que j'ai connus « en Europe, quoique je n'aie jamais pu découvrir la moindre analogie entre « les deux sciences. »

Comme tout le monde sait que le docteur Arbuthnot (qui était lui-même un mathématicien de quelque mérite) a largement contribué à cet ouvrage de Swift, les remarques précédentes, ainsi que quelques autres du même genre qui se rencontrent dans ce chapitre, méritent plus d'attention que si elles n'étaient sanctionnées que par l'autorité d'un homme d'esprit.

D'un autre côté, il faut observer que, comme il n'y a pas d'études qui puissent mieux que les mathématiques se passer de connaissances préparatoires, il n'y en a pas non plus dans lesquelles on ait vu tant d'hommes dépourvus d'éducation première s'élever par leurs propres efforts à un rang distingué. (Voyez les divers exemples qu'on en donne dans le *Dictionnaire mathématique* du docteur Hutton, et entre autres les intéressants détails sur le célèbre Thomas Simpson de Woolwich, et sur le savant, laborieux et utile compilateur William Emerson). Plusieurs des défauts intellectuels qui, en pareils cas, sont communément attribués à l'influence des études mathématiques doivent être rapportés à l'absence d'une éducation libérale dans la première jeunesse.

qu'on ne puisse rien alléguer de positif contre les études mathématiques) il y a peu de chose à dire en leur faveur.

Dans nos recherches sur les lois de l'ordre physique et de l'ordre moral, nous rencontrons à chaque pas des marques de *dessein* qui élèvent nos pensées jusqu'à la contemplation du Tout-Puissant ordonnateur. Mais dans les mathématiques pures ou abstraites, les vérités, objets de nos recherches, sont conçues comme nécessaires et immuables, et en conséquence, elles ne peuvent guère exciter ces sentiments moraux qu'inspire si naturellement l'ordre de l'univers, excepté, peut-être, dans un esprit exercé par les recherches métaphysiques à un examen réfléchi de ses propres pensées et de ses facultés. On doit en même temps ne pas perdre de vue que cet inconvénient des études mathématiques n'existe que pour ceux qui les cultivent exclusivement, et que lorsqu'elles se lient, comme cela a lieu généralement aujourd'hui, à un certain goût pour les sciences physiques, elles agrandissent merveilleusement nos idées sur la sagesse et la puissance déployées dans l'univers. Du reste, l'intime alliance qui existe, depuis l'apparition de la philosophie de Newton, entre les différentes branches des connaissances mathématiques et physiques, rend le pur *mathématicien* un phénomène fort rare et peut-être même impossible aujourd'hui, et doit avoir puissamment contribué à effacer les caractères particuliers de ces esprits exclusivement occupés des figures et des quantités abstraites. On peut aussi se promettre d'importants avantages de l'influence de ces habitudes de spéculation sur des sujets de métaphysique et de morale que l'étude des mathématiques et de la physique tend si fortement à encourager dans tout esprit curieux et cultivé. Par conséquent, dans l'état actuel de la science, les recherches mathématiques semblent, par un mouvement naturel, appeler l'attention sur l'emploi des remèdes les plus efficaces contre les inconvénients mêmes dont, au premier abord, elles paraissent devoir être la source, et qu'elles ont produit, selon toute apparence, trop souvent, lorsque l'éducation était dirigée d'après un plan moins étendu et moins éclairé qu'aujourd'hui.

Cette observation souffre, je l'avoue, quelques exceptions,

lorsque, par exemple, l'étude des mathématiques abstraites s'empare de l'esprit avant qu'il ait pris le goût de l'étude de la nature, et notamment lorsque ce goût s'est concentré sur certaines branches de la philosophie naturelle (telles que l'astronomie physique et l'optique) qui sont, en grande partie, inaccessibles à ceux qui n'ont pas reçu une éducation mathématique régulière, et qui dirigent l'attention beaucoup moins sur des choses d'expérience que sur les propriétés nécessaires des quantités et des figures. La plupart de ceux qui se livrent à cette dernière espèce de recherches y ont été conduits, moins par un goût naturel pour la physique, que par leur passion pour la géométrie qui les pousse peu à peu à en étudier les différentes applications. Ces esprits-là sont fort exposés à oublier que, bien que les mathématiques soient un instrument utile et nécessaire dans la philosophie naturelle, ces deux sciences diffèrent complétement l'une de l'autre par leur nature et par leur objet, et c'est encore par suite de l'oubli de cette circonstance que leurs premières habitudes les disposent à trop viser, dans la philosophie naturelle, à cette forme rigoureusement systématique qui est essentielle aux mathématiques par la nature même de leurs *data*, mais qui ne saurait appartenir à une science fondée sur des faits recueillis par l'expérience et l'observation.

Pour prouver la vérité de cette dernière remarque, il suffit d'observer que, dans les différentes branches de nos connaissances expérimentales, quelque loin que nous puissions pousser nos simplifications, nous sommes obligés, en définitive, d'en appeler à des faits constatés par les sens, et qu'en conséquence on n'ajoute pas le moins du monde à la certitude logique de la science (comme quelques mathématiciens semblent l'avoir supposé), en diminuant le nombre de ces premiers principes. Loin de là, cette tentative peut fréquemment induire en erreur, et affaiblir même l'évidence de nos conclusions. Ainsi, il y a une belle et frappante analogie entre quelques-unes des lois du mouvement, comme entre quelques autres lois générales de la nature; mais cette analogie pourrait bien pourtant dépendre de la simple volonté du Créateur, et, dans tous les cas, elle ne paraît pas à notre

raison fondée sur une connexion tellement nécessaire que nous soyons autorisés à déduire l'une de ces lois de l'autre par voie de conséquence logique. Une autre analogie fort remarquable est celle qui s'offre d'elle-même entre l'égalité d'action et de réaction dans le choc des corps, et ce qui a lieu dans leur gravitation mutuelle, ainsi que dans quelques autres phénomènes physiques. L'analogie est ici tellement parfaite qu'elle permet d'embrasser aisément tous les faits particuliers dans une proposition générale. Non que je prétende que les différents faits ne soient pas en connexion nécessaire, comme conséquences d'un principe général; mais comme l'évidence de cette connexion ne frappe pas tous les esprits, on faciliterait le progrès des études, sans s'écarter des règles d'une logique rigoureuse, en établissant le fait dans chaque cas particulier par l'expérience et l'observation, et en considérant *la loi de l'action et de la réaction* simplement comme une règle générale ou un théorème obtenus par induction.

Des exemples sans nombre prouveraient que les auteurs de traités physico-mathématiques ont été entraînés à de faux raisonnements par ce désir de donner à leurs doctrines une forme géométrique. Tout le monde sait (pour prendre un exemple familier) que c'est un principe fondamental en mécanique, « que lorsque deux corps se font contre-poids l'un à l'autre au moyen d'un mécanisme quelconque, et sont ensuite mis tous deux en mouvement, les quantités de mouvement avec lesquelles l'un descend et l'autre monte perpendiculairement sont égales. » Cet équilibre a une si étroite ressemblance avec le cas où deux corps mus avec une égale vitesse s'arrêtent l'un l'autre en se rencontrant, que plusieurs écrivains ont pensé que la cause de l'équilibre dans certaines machines pouvait être immédiatement déterminée en disant que, puisqu'un corps perd toujours autant de mouvement qu'il en communique à un autre, deux corps en collision de force doivent rester en repos, lorsqu'ils se trouvent placés dans des circonstances telles que l'un ne peut descendre sans forcer l'autre à monter en même temps, et avec la même quantité de mouvement; car, alors, si l'un commence à descendre, il doit perdre à l'instant tout son mouvement en le communiquant à l'autre. Mais ce raisonne-

ment, quelque plausible qu'il puisse paraître, n'est rien moins que concluant. En effet (comme le docteur Hamilton l'a fort bien observé (1)), quand nous disons qu'un corps *communique* son mouvement à un autre, nous devons nécessairement supposer que le mouvement existe *d'abord* dans l'un, et *ensuite* dans l'autre; mais dans l'exemple actuel, où les deux corps sont tellement unis qu'il est impossible que l'un commence à se mouvoir avant l'autre, on ne peut pas dire que le corps qui descend *communique* son mouvement à l'autre, ni par conséquent qu'il le fait monter; et en conséquence (en admettant la vérité de la loi générale qui se manifeste dans le choc des corps), nous pourrions supposer que, dans la machine, le poids supérieur du corps le plus pesant fait monter le plus léger avec la même quantité de mouvement qu'il emploie lui-même à descendre.

Si cette excessive simplification des principes de philosophie naturelle affaiblit dans *quelques* cas l'évidence de la science, et en *d'autres* cas l'exactitude de nos raisonnements, on peut dire qu'elle a dans *tous* une tendance à détourner notre attention de ces considérations pleines d'intérêt auxquelles la contemplation de la nature conduit tout homme doué de quelque goût et de quelque sensibilité. Dans les mathématiques pures, où toutes les vérités ont entre elles une connexion nécessaire (par cela seul qu'elle sont nécessairement liées aux *hypothèses* qui sont les principes de la science), la disposition des pensées est d'autant plus belle que les principes sont moins nombreux, et ce que nous admirons peut-être le plus dans cette science, c'est l'étonnante variété de conséquences qui peuvent être démonstrativement déduites d'un aussi petit nombre de prémisses. Mais, dans la philosophie naturelle, il est assurément plus agréable, et en même temps beaucoup plus exact au point de vue logique, de considérer les phénomènes de l'univers comme des parties symétriques d'un grand et beau dessein, que comme le résultat nécessaire d'un ordre éternel et immuable, et d'admirer dans ces analogies qui se manifestent entre des lois différentes, non, comme en géométrie, l'enchaînement systématique de certains théorèmes, mais l'unité

(1) Voir les *Essais philosophiques* de Hugh Hamilton, professeur de philosophie à l'université de Dublin, p. 135 et suiv., 3e édition (Londres, 1772).

de plan qui éclate dans la nature, et cette sagesse bienfaisante qui tout à la fois charme l'imagination par l'infinie diversité de ses opérations, et les soumet à ces lois simples et harmonieuses qui les mettent à la portée de nos facultés bornées.

Dans les observations qui précèdent, j'ai eu surtout en vue quelques mathématiciens du continent auprès desquels la fausse logique que je signale a depuis longtemps pris faveur et semble aujourd'hui être plus à la mode que jamais. Elle fut d'abord, si je ne me trompe, introduite par Leibnitz, dont l'esprit, quelle que fût sa puissance et son étendue, paraît, d'après divers passages de ses écrits, avoir été singulièrement disposé à transporter dans les objets physiques et même dans les choses morales les habitudes que ses études géométriques l'avaient conduit à cultiver (1). Si l'on y regarde de près, on verra que le génie de ce philosophe a influé incomparablement plus qu'aucun autre sur le goût qui a prévalu en France, aussi bien qu'en Allemagne, dans le siècle passé, tant dans les mathématiques pures que dans les mathématiques mixtes.

Lorsque le mathématicien raisonne sur des sujets étrangers à ses études favorites, il est porté à adopter avec trop de confiance certains *principes intermédiaires* comme fondement de ses arguments. J'emploie ces mots dans le sens que Locke y attache, dans son traité de la *Conduite de l'entendement*, duquel je vais extraire l'explication qu'il en donne, non-seulement parce que ce passage est le meilleur commentaire de ces expressions, mais encore parce que les vues que l'auteur y développe montrent pourquoi les mathématiciens sont plus exposés que les autres classes de gens de lettres à l'influence de cette cause de raisonnements sophistiques.

« Il me semble que l'esprit, pour s'aider en ceci et s'épar-
« gner la fatigue de remonter chaque fois aux premiers
« principes par une longue suite de pensées, doit se ménager
« plusieurs stations, c'est-à-dire des principes moyens aux-
« quels il puisse avoir recours dans l'examen des cas particuliers
« qu'il trouve sur son chemin, quoique ces derniers principes

(1) Je crois pouvoir rapporter à la même cause le grand usage qu'il a fait dans ses recherches philosophiques *de la loi de continuité* et *du principe de la raison suffisante*.

« ne soient pas évidents par eux-mêmes; avec tout cela, si on « les a tirés des autres par une bonne et juste déduction, l'on « peut s'y reposer comme sur des vérités incontestables, et « s'en servir à prouver d'autres points qui en dépendent par « une raison plus immédiate que celle qu'ils ont avec les « maximes générales. Ces principes moyens peuvent servir de « signaux pour faire voir ce qui est dans le droit chemin de la « vérité, et ce qui s'en éloigne. C'est ainsi que font les « mathématiciens, qui, dans chaque nouveau problème, ne « remontent pas aux premiers axiomes à travers toute la suite « des propositions qu'il y a entre eux. Certains théorèmes « qu'ils se sont fixés sur de bonnes démonstrations leur servent « à résoudre une infinité de propositions, qui en découlent « avec autant d'évidence que si l'esprit passait de nouveau « par les chaînons de la chaîne qui les lie avec les premiers « principes, qui sont évidents par eux-mêmes. Mais dans les « autres sciences, il faut bien prendre garde à établir ces « principes moyens avec tout le soin, l'exactitude et l'impar- « tialité que les mathématiciens emploient pour établir quel- « qu'un de leurs grands théorèmes. Si l'on n'en vient là, et si « l'on adopte des principes, dans quelque science que ce puisse « être, sur la foi d'autrui, par inclination ou par intérêt, à la « hâte, et sans un examen sérieux et sans les preuves les plus « convaincantes, on se tend un piége à soi-même et on se « livre volontairement, pieds et poings liés, à l'erreur, au « mensonge et à la fausseté (1). »

Je ne puis m'empêcher de penser que la recommandation de Locke, sur l'usage des *principes intermédiaires*, doit n'être admise, dans les sciences morales en général, qu'avec de plus grandes restrictions qu'il ne paraît l'avoir cru lui-même; car, s'il y eût songé, il n'aurait pas manqué d'avertir ses lecteurs, plus explicitement et plus sérieusement qu'il ne l'a fait, de l'extrême difficulté, sinon de l'impossibilité, qu'il y a à établir dans les sciences des *principes intermédiaires* tout à fait analogues aux théorèmes des mathématiques. En mécanique et en chimie, il y a, sans aucun doute, plusieurs principes intermédiaires qui, dans l'état de perfectionnement où se trou-

(1) Locke, *De la conduite de l'entendement*, § 21.

vent maintenant ces sciences, peuvent à bon droit être pris pour des *data;* mais combien sont peu nombreux, comparativement, les principes de ce genre dans les diverses branches des sciences morales, sans en excepter même la science toute moderne, et parfois trop dogmatique, de l'économie politique! Dans ces matières le conseil de Locke servira beaucoup moins à la découverte de la vérité qu'au succès d'un disputeur dans une discussion orale ou à la conduite d'une controverse dans un journal. Je crois avoir remarqué chez les mathématiciens un penchant particulier à s'appuyer dans les luttes de ce genre sur des principes sanctionnés par quelques noms imposants, et à éviter toutes les discussions qui pourraient conduire à un examen rigoureux des vérités fondamentales, ou les obliger à une analyse rigoureuse de leurs idées. Le passage de Locke, que nous avons cité sans aucun commentaire, explique suffisamment ce penchant.

Comme le métaphysicien, le mathématicien n'est que trop porté dans une discussion (à moins qu'il ne soit en garde contre le péché auquel il est le plus sujet) à tomber dans l'extrême opposé, en disputant le terrain pied à pied à son adversaire; et, après avoir chicané sur les principes sanctionnés par le consentement universel et l'expérience des siècles, il conteste encore ces premiers principes de la connaissance humaine qui, s'ils étaient sérieusement mis en question, enveloppeaient toutes les sciences dans une complète incertitude.

Avant de quitter ce sujet, il convient d'indiquer une objection que l'on pourrait faire contre la solidité des observations précédentes, bien qu'en réalité les apparences sur lesquelles elle se fonde soient des conséquences nécessaires des principes que j'ai voulu établir. J'ai dit que, de toutes les branches des connaissances humaines, les mathématiques sont celles qui exercent le moins l'imagination. Cependant il est certain que chez les mathématiciens qui se sont exclusivement occupés des mathématiques, on a souvent observé une disposition marquée pour cette espèce d'enthousiasme religieux dans lequel l'imagination est l'élément prédominant, et qui se propage dans la foule comme une contagion. Dans une de nos plus célèbres universités, qui a eu longtemps la gloire d'être

la métropole des sciences mathématiques dans ce pays, lorsque l'esprit de fanatisme a infecté quelques-uns des membres les moins sensés de ce corps savant (ce qui peut arriver accidentellement dans une société nombreuse), la contagion a toujours sévi plus fortement sur les mathématiciens que sur les hommes d'érudition. La forte tête de Waring, qui était incontestablement un des plus habiles analystes que l'Angleterre ait produits, ne put résister à la maladie, et il paraît qu'à la fin (ainsi que me l'a rapporté le docteur Watson, évêque de Landaff) il tomba dans une profonde mélancolie religieuse, voisine de la folie.

Lorsque Whitefield visita l'Écosse pour la première fois, et y produisit par son inculte mais puissante éloquence de si merveilleux effets, le docteur Simpson, le célèbre professeur de mathématiques de Glasgow, eut la curiosité d'assister à l'un de ses sermons en rase campagne ; mais il ne voulut pas, malgré toutes les sollicitations de ses amis, en entendre un second. Il avait probablement senti son imagination se trop exalter, et, avec son bon sens ordinaire, il avait pris la résolution de ne pas s'exposer aux dangers d'un seconde épreuve. J'ai observé, en plusieurs occasions, que les effets des représentations dramatiques sont beaucoup plus marqués sur les mathématiciens de profession que sur des hommes adonnés aux arts qui s'adressent à l'imagination.

Ces phénomènes confirment de tout point un principe que j'ai essayé d'établir dans le dernier chapitre du premier volume de ces Éléments : « L'exercice habituel qu'on donne à « la faculté d'imagination apprend à la gouverner et à la sou- « mettre à l'empire de la volonté. Comme nous avons le pou- « voir de refuser notre attention aux objets des sens, et de « nous transporter à notre gré dans un monde de notre pro- « pre création ; de même, lorsque nous sentons que l'enthou- « siasme commence à nous égarer et qu'il convient de le mo- « dérer, nous pouvons écarter les fantômes de l'imagination « et rentrer dans le monde des réalités. Au contraire, un es- « prit auquel ces visions intellectuelles ne sont pas familières « et qui les reçoit d'emblée du dehors, n'a point de prise sur « sa propre imagination, et cette faculté une fois excitée chez

« lui devient tout à fait ingouvernable, et ressemble à une « folie momentanée. » « De là (ai-je ajouté) tous les effets de « l'éloquence populaire, qui sont toujours plus grands sur « la multitude ignorante que sur les hommes d'un esprit « cultivé. »

En conséquence, les accès passagers d'enthousiasme religieux auxquels certains mathématiciens ont été sujets, loin d'indiquer chez eux la prédominance de l'imagination, sont les effets naturels de l'état d'engourdissement dans lequel cette faculté a été obligée de rester pendant le cours de leurs études habituelles, et de l'ascendant despotique qu'elle manque rarement de prendre, une fois excitée, sur toutes les autres facultés, dans des esprits qui ne sont pas suffisamment familiarisés avec ses visions et ses illusions.

M. Gray qui, d'après plusieurs passages de ses écrits, semble avoir étudié les phénomènes de l'esprit humain avec beaucoup plus d'attention et de succès que la plupart des poëtes, a exprimé sur ce point, dans un passage précédemment cité, une manière de voir tout à fait semblable à la mienne. « Le propre « de l'éloquence, dit-il, est de régner sur les esprits *lents et* « *sans imagination;* de présenter les objets entourés d'une « lumière qui n'avait jamais lui pour eux; de s'emparer de « leur attention par des détails savamment gradués; de re- « hausser et d'embellir les objets par des images et des cou- « leurs inconnues, et d'exalter et intéresser leurs passions « au degré voulu par l'orateur. » (*Lettres* de GRAY.)

D'Alembert, dans ses *Éléments de Philosophie* (ouvrage qui abonde en vues profondes et originales), fait entre autres remarques sur ce qu'il appelle l'*esprit géomètre*, celle-ci : qu'il ne se lie pas toujours à l'*esprit métaphysique*. A cette observation (qui, pour le dire en passant, confirme tout à fait une remarque précédemment citée de Descartes), d'Alembert ajoute, comme une circonstance encore plus curieuse, que le génie des mathématiques et l'aptitude aux jeux de combinaison, bien qu'analogues en apparence, se trouvent rarement réunis, et qu'il y a même moins d'affinité entre ces deux sortes d'esprit qu'on ne l'imagine communément. Cette question pourra sembler frivole à quelques personnes; mais

comme d'Alembert ne l'a pas jugée indigne de son attention, et comme elle l'a conduit à des considérations applicables à des occupations d'une importance plus grande que celles des joueurs, je citerai textuellement le passage dont il s'agit : « L'*esprit géomètre* est sans doute un esprit de calcul et de combinaison, mais de combinaison scrupuleuse et lente, qui « examine l'une après l'autre toutes les parties de son objet, « qui les compare successivement entre elles, qui prend garde « de n'en omettre aucune, et de les rapprocher par toutes « leurs faces; en un mot qui ne fait qu'un pas à la fois, et qui « a soin de le bien assurer avant de passer au suivant. L'*esprit* « *du jeu* est un esprit de combinaison rapide qui embrasse « d'un coup d'œil et comme d'une manière vague un grand « nombre de cas, dont quelques-uns même peuvent lui « échapper, parce qu'il est moins assujetti à des règles, et « qu'il n'est qu'une espèce d'instinct perfectionné par habi- « tude. D'ailleurs le géomètre peut se donner tout le temps « nécessaire pour résoudre ses problèmes; il fait un effort, se « repose, et repart de là avec de nouvelles forces. Le joueur « est obligé de résoudre ses problèmes sur-le-champ, et de « faire dans un temps fixé et très-court tout l'usage de son « esprit. Il n'est donc pas surprenant qu'un grand géomètre « soit souvent un joueur très-médiocre (1). »

Le fait indiqué par d'Alembert est d'accord avec mes propres observations. Parmi les différents mathématiciens avec lesquels j'ai été lié (et quelques-uns d'entre eux étaient, sans contredit, du premier mérite,) je ne puis m'en rappeler aucun qui se soit distingué comme joueur de whist. Pourtant plusieurs d'entre eux étaient passionnés pour le jeu, et y consacraient régulièrement une partie de leurs heures de loisir. Mais tous, sans exception, étaient de véritables novices, lorsqu'on les comparait, non-seulement avec les joueurs de profession, mais encore avec les personnes des deux sexes qui dans une réunion nombreuse peuvent être choisies pour faire une partie de cartes.

Le seul point sur lequel je conserve quelques doutes, c'est

(1) *Éléments de phil.*, art. XV, *Géométrie.*

le degré d'effort intellectuel que d'Alembert suppose dans les habiles joueurs. Pour mon compte, je pense que tout se réduit à une application rapide de certaines règles, acquise par l'imitation et la pratique; et quant à l'infériorité des mathématiciens, je crois pouvoir l'attribuer à une confiance téméraire en la promptitude de leur jugement, en des occasions où il ne devrait être guidé que par les résultats éprouvés de calculs plus réfléchis.

On peut remarquer quelque chose de semblable dans toute application de nos facultés qui exige absolument de la promptitude. Dans ces cas-là, une rapide application des règles, fournies par la réflexion ou par l'expérience générale, est plus propre à assurer le succès que ces conclusions précipitées et vagues formées sous la contrainte des exigences du moment.

Et ce ne sont pas là les seules occasions où un exercice intempestif de nos facultés de raisonnement et d'invention devient nuisible; c'est ce qui arrive toutes les fois que la supériorité d'un homme sur un autre dépend de la promptitude et de la facilité que donnent l'exercice et l'habitude. D'où vient qu'un mathématicien calcule d'ordinaire moins vite qu'un calculateur illettré, si ce n'est parce que son activité intellectuelle répugne à l'acquisition toute passive d'une dextérité purement mécanique? C'est ce qui fait encore que la facilité à apprendre les langues s'allie rarement (du moins après l'âge de la maturité) avec les hautes qualités de l'intelligence. La facilité extraordinaire des enfants sous ce rapport et sous quelques autres tient principalement à la réceptivité et à la ténacité de la mémoire à cet âge; mais il faut aussi, suivant moi, tenir grand compte de la faiblesse de leurs facultés de raisonnement, et de leur défaut absolu de réflexion. On voit par là combien il est important de leur donner tous les *talents* qui sont réellement utiles, avant que les facultés plus nobles de l'entendement commencent à s'ouvrir à des objets plus dignes d'attirer la curiosité intellectuelle.

SECTION IV.

Le poëte.

En abordant ce sujet, il convient d'observer que nous ne prenons pas le mot *poëte* dans le sens restreint qu'on y attache communément, mais dans son acception originale de *faiseur* ou de *créateur*. Dans la langue usuelle, il désigne ceux qui s'adonnent à la culture des arts qui s'adressent à l'imagination, et chez lesquels l'imagination est censée prédominer sur les autres facultés intellectuelles. En donnant à ce mot cette latitude, nous pourrons généraliser des observations qui sans cela paraîtraient s'appliquer exclusivement aux différentes classes de versificateurs (1).

La plus vive jouissance du poëte étant l'exercice de son imagination, le tour et la forme de son esprit doivent nécessairement être très-différents de ceux qui distinguent les hommes adonnés aux sciences abstraites. Celles-ci détachent du monde les pensées de l'homme, et les dirigent vers les relations nécessaires des idées générales, ou vers les opérations solitaires de son propre esprit. La culture de l'imagination ne diminue pas l'intérêt que nous inspire la vie réelle, mais elle est très-propre à en donner de fausses conceptions. Comme cette faculté tire son principal charme de ce qu'elle se représente des choses plus parfaites que celles qui existent, elle tend à élever nos espérances au-dessus du niveau de notre condition présente, et elle repaît souvent la jeunesse d'espérances chimériques, nous préparant ainsi, pour l'âge mur, le désappointement et le dégoût. En général, c'est le propre d'un esprit poétique d'embrasser avec ardeur l'avenir; disposition assurément fort utile, quand elle est secondée par

(1) Quant à cette latitude que je donne au mot *poëte*, je puis invoquer l'autorité de Bacon et de d'Alembert; le premier, en effet (*De aug. scient.*, l. II, cap. 1), comprend sous le titre de poésie toutes les fables ou histoires inventées, soit en prose, soit en vers; tandis que le second y renferme la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique et leurs différentes divisions.— Voyez le discours préliminaire publié en tête de l'*Encyclopédie*.

une industrieuse activité, mais qui, lorsqu'elle est accompagnée (comme il n'est que trop ordinaire) d'indolence et de présomption, est la source d'innombrables mécomptes.

On a souvent accusé les poëtes d'irréflexion, d'imprévoyance et d'imprudence dans la conduite. Horace les représente comme beaucoup trop préoccupés et absorbés par leurs études favorites pour penser à autre chose :

> Vatis avarus
> Non temere est animus, versus amat, hoc studet unum ;
> Detrimenta, fugas servorum, incendia ridet, etc. (1).

Cette insouciance à l'égard des biens de la fortune est un défaut qui résulte tout naturellement de leur genre d'études, et qui n'a d'autre remède que l'âge et l'expérience, ou l'alliance (d'ailleurs fort rare) du génie poétique avec une dose plus qu'ordinaire de cette modeste qualité qu'on appelle *le sens commun.*

Akenside a esquissé en très-beaux vers l'histoire de son propre esprit sous ce rapport :

« Le bronze façonné par l'artiste, la mélodie des chœurs, les joyeux applaudissements d'un peuple libre, le sénat attentif à la voix de l'orateur, les lois établies par les conseils et l'éloquence de Timoléon, sont des choses trop grandes pour la vie du commun des hommes. En vain elles s'offrent comme une brillante perspective aux yeux de la naïve jeunesse ; les arts, plus humbles et plus positifs de notre âge ont dit pour longtemps adieu à ces pensées romanesques (2). »

Sans doute cette observation admet quelques exceptions, mais elles sont en si petit nombre, que leur rareté confirme la règle générale plutôt qu'elle ne l'affaiblit. Il suffit de citer les tristes détails rappelés par le docteur Johnson dans ses *Vies des Poëtes.* Il n'est pas facile de deviner quels étaient les poëtes français contemporains de Boileau, auxquels il faisait allusion dans ces admirables vers :

> Travaillez pour la gloire, et qu'un sordide gain
> Ne soit jamais l'objet d'un illustre écrivain.

(1) Épître à Auguste.
(2) *Ode au Sommeil,* voyez la note B.

Je sais qu'un noble esprit peut sans honte et sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime.
Mais je ne puis souffrir ces auteurs renommés
Qui, dégoûtés de gloire, et d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire,
Et font d'un art divin un métier mercenaire (1).

L'imagination étant la faculté prédominante du caractère poétique, et cette faculté s'exerçant sur des créations plus parfaites que celles qu'offre le monde réel, on doit naturellement s'attendre à ce que le *goût moral* du poëte, ainsi que cette espèce de goût dont les beaux-arts forment le domaine, recevra un degré de culture qu'on ne rencontre guère chez le commun des hommes. De là, en poésie, l'union naturelle et si attachante de ces peintures qui nous rappellent les beautés de la nature extérieure, et de ces *peintures morales* qui touchent et charment le cœur. De là cette opinion qui n'est pas tout à fait dénuée de fondement, bien qu'elle ait été souvent poussée trop loin, qu'il y a une liaison inséparable entre un bon *cœur* et un bon *goût*. « Jamais homme ne fut poëte, ou « aima la lecture des poëtes qui n'eût le cœur assis en bon « lieu (2). » Rien de plus vrai, si par bon cœur on entend purement et simplement la perception délicate du bien ou du mal moral; mais si l'on veut que ces mots s'appliquent, en outre,

(1) Boileau, *Art poétique*, chant IV.

(2) *Scaligerana* (édit. de Cologne, 1695, p. 318).

Le savant le Clerc fait sur cette pensée de Scaliger cette singulière remarque dans son *Parhasiana* : « Je crois que par *avoir le cœur assis en bon « lieu*, il entend être glorieux; car en effet, il n'y a guère de poëte qui ne le « soit un peu. » — (P. 33, édit. d'Amsterdam, 1699.)

« Avoir le cœur assis en bon lieu, » est une vielle expression proverbiale tant en français qu'en anglais, et qui signifie : *avoir un bon naturel*. Dans notre langue, elle n'a pas encore vieilli, et on la rencontre plus d'une fois dans le petit roman de Tremaine, où elle est employée, si je m'en souviens bien, dans le charmant portrait de Jack Careless.

Le passage suivant du *Guardian* peut servir de commentaire à la pensée de Scaliger :

« Si je le pouvais sans manquer à la modestie, je me donnerais pour grand « admirateur de la poésie, mais les poëtes vont disant partout que j'ai un cœur « généreux et tendre, un cœur capable de ressentir les joies et les douleurs des « autres, et même celles d'êtres imaginaires; un cœur assez large pour recevoir les plus grandes idées que la nature puisse fournir et assez délicat pour « goûter les plus belles; il faut que les hommes croient que je suis capable de « pénétrer toutes ces grâces subtiles et cette divine élégance dont le charme se « sent, mais ne peut s'exprimer. » (N° 51.)

à la conformité de la *vie* avec les préceptes, objets de notre respect, l'expérience ne nous fournit que trop de preuves des nombreuses exceptions que rencontre cette maxime. Nous trouvons cette importante leçon énergiquement, bien qu'indirectement, indiquée dans Milton : « Le démon s'arrêta tout « confus : il sentit combien l'innocence est auguste ; il com- « prit combien la vertu est aimable : il le comprit et sentit « amèrement sa perte. »

Dans les recherches scientifiques, les habitudes d'esprit qui sont le fondement du génie poétique peuvent sans doute être parfois utiles, en fournissant à l'esprit, comme texte intéressant d'examen philosophique, certaines *analogies* qui, bien qu'elles n'aient souvent d'autre avantage que d'amuser l'imagination, peuvent conduire *quelquefois* à d'importantes découvertes. En outre, la faculté d'invention est nécessairement liée aux facultés de conception et d'imagination ; du moins celles-ci fournissent-elles une grande partie des matériaux soumis au travail de l'invention. J'ai à peine besoin d'ajouter combien elle sert au théoricien, en lui fournissant des exemples heureux et variés en faveur de ses hypothèses, avantage qui, il faut bien l'avouer, a, dans le *passé* de la science, bien plus souvent servi à rendre l'erreur plausible qu'à éclaircir et à établir la vérité. C'est de l'influence séduisante de ces facultés que la *Zoonomie* de Darwin tire son principal charme, et de là aussi vient la grande facilité avec laquelle les romans philosophiques de ce genre égarent les esprits jeunes et sans expérience.

Dans cette dernière remarque, j'ai un peu anticipé sur ce qui me reste à dire de l'influence des habitudes poétiques sur les facultés intellectuelles ; je veux parler de la tendance qu'elles ont, en entretenant le goût des combinaisons analogiques, d'affaiblir ce bon sens sévère et pénétrant, qui peut seul nous guider sûrement dans la recherche de la vérité. Ce n'est pas que je veuille, avec M. Diafoirus, retourner la proposition et conclure que plus l'imagination est faible, plus nos autres facultés doivent nécessairement être fortes. « J'augure, dit ce « bon père, de la pesanteur d'imagination de mon fils qu'il « aura un jour un excellent jugement (1). » Tout ce que je

(1) « Monsieur, ce n'est parce que je suis son père, mais je puis dire que

voudrais établir, c'est qu'une vivacité et une chaleur d'imagination extraordinaires auront besoin d'être disciplinées par les préceptes logiques et des habitudes intellectuelles philosophiques, pour maintenir celui qui les possède dans les véritables voies de la science. L'observation de Locke au sujet de l'Esprit peut, je pense, être étendue, presque sans aucun changement, aux autres éléments et circonstances du génie poétique. « Si la vivacité d'esprit, dit-il, consiste à avoir pour « ainsi dire sous la main toutes les idées qu'on a acquises, « l'exactitude du jugement et la lucidité de la raison, que les « hommes possèdent à différents degrés, consistent en grande « partie dans la netteté de ces idées et dans l'aptitude à les « distinguer les uns des autres, quelque légère que soit leur « différence. »—« C'est là peut-être, continue-t-il, qu'on trou- « vera l'explication de cette remarque vulgaire, que les hom- « mes qui ont beaucoup d'esprit et la mémoire prompte « n'ont pas toujours le jugement le plus lucide ou la raison la « plus profonde (1). »

Comme exemple de la tendance qu'ont les analogies à égarer le jugement, je me permettrai de citer un passage d'un écrivain distingué dont l'imagination féconde, en appelant parfois à son service, à l'appui d'un argument, ce que Pope appelle *une populace de métaphores*, ne laisse pas à son lecteur le loisir d'examiner leur justesse, et donne quelquefois à ces visions l'apparence d'un savoir et d'une profondeur plus qu'ordinaires. Je suis loin de croire pourtant que l'auteur lui-même soit toujours abusé par sa propre imagination. Je présume au contraire que le plus souvent il s'en sert comme d'un engin de rhétorique pour se rendre maître de la raison de ses lecteurs; et c'est là un artifice contre lequel ils feront bien de se tenir en garde. Cette manière brillante, d'abord mise à la mode par M. Burke, a été adoptée par l'écrivain, non moins heureusement doué, auquel je fais allusion. Ce style semble

« j'ai sujet d'être content de lui. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce « feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par là que j'ai « toujours bien auguré de sa jeunesse; cette lenteur à comprendre, cette pe- « santeur d'imagination est la marque d'un bon jugement à venir. »— Molière, *Le Malade imaginaire*.

(1) *Essai sur l'entendement humain*, part. II, chap. XI, sect. II.

en effet fait exprès pour la dose d'attention qu'on accorde communément aux articles de journaux ou aux discours parlementaires. Le passage qui suit est extrait d'un article où l'on cherchait à montrer les brillantes perspectives que la France, suivant l'auteur, vit s'ouvrir devant elle à l'époque du rétablissement des Bourbons. Il convient de remarquer cependant, pour être juste, que les vues libérales et bienveillantes de cet écrivain en faveur de la propagation des institutions libres dans le monde, et en particulier le désir qu'il a de voir nos voisins d'outre-mer jouir des mêmes avantages politiques que nous, semble avoir extraordinairement échauffé et exalté son imagination, à l'époque de la crise au milieu de laquelle cet article fut écrit.

« Les époques dans lesquelles la société et l'intelligence « humaine ont fait les plus grands et les plus mémorables « progrès sont précisément celles qui ont suivi les périodes « d'agitation et de désordre. Les esprits ont besoin, ce me « semble, d'être profondément et fortement remués, pour « devenir féconds en grande pensées, en résolutions vigou- « reuses ; il faut qu'une sorte de fermentation s'empare de la « masse entière de la société et l'agite dans tous les sens, pour « que cette bienfaisante chaleur, qui seule fait éclore les germes « cachés du génie et du progrès, puisse s'y développer. Quel- « que raison qu'on puisse en donner, toujours est-il que le « fait est certain et qu'on peut l'expliquer *sans mystère et* « *sans métaphores.*

« Une révolution soit politique, soit religieuse, ou tout autre « événement qui donne lieu à une lutte générale et prolongée, « engendre naturellement le mépris de l'autorité, une grande « hardiesse de pensées chez ceux qui dirigent le combat, et « en même temps un essor imprévu de l'imagination et de « l'intelligence chez une foule d'hommes qui, en temps ordi- « naire, auraient stupidement végété à la place que le sort leur « a assignée. Le pouvoir et les distinctions, et tout ce qu'il y a « de plus recherché dans la loterie de la vie, sont mis à la « portée d'une portion beaucoup plus considérable de la com- « munauté, et cet esprit vivifiant d'ambition, qui est la vraie « source de tout perfectionnement, au lieu de se concentrer « sur quelques points isolés, aux sommités de la société, ga-

« gne alors tous ses membres. Au premier moment, beau-
« coup de folies, et, suivant toutes les probabilités, beaucoup
« de crimes et de misères accompagnent cette explosion sou-
« daine des talents et de l'esprit d'entreprise au sein de ces
« classes où jusqu'alors ils n'avaient pu légitimement se pro-
« duire et s'exercer. Mais les éléments discordants finissent
« par trouver leur sphère et leur équilibre. Le désordre cesse;
« mais il reste l'activité. Les masses, que de dangereuses pas-
« sions et des illusions de toute espèce ont appelées à l'existence
« intellectuelle, ne retombent pas dans leur première torpeur
« après que leurs passions se sont calmées et que leurs illu-
« sions se sont évanouies. La puissance et l'activité de la com-
« munauté reçoivent de perpétuels accroissements; et les ta-
« lents et les forces qui bouleversaient l'État, en se déployant
« sans mesure et sans règles, font, en étant plus sagement di-
« rigés, sa prospérité et sa gloire. S'il était permis de mesurer
« ce bien définitif sur l'étendue même et la gravité des désor-
« dres qui l'ont précédé, nous ne saurions être trop hardis
« dans nos prévisions sur la félicité qui attend la génération
« naissante. La fermentation, tout le monde en convient, a
« été assez violente et d'assez longue durée pour faire rendre
« toutes leurs vertus aux ingrédients divers qui ont été soumis
« à son action; elle a vomi trop d'écume et exhalé trop de
« vapeurs pestilentielles pour qu'on n'ait pas l'espoir raison-
« nable que le *résidu* sera abondant et pur (1). »

L'aversion de Locke pour les comparaisons est bien connue, et véritablement il l'a poussait à l'extrême. Il y a pourtant beaucoup de vérité et de bon sens dans les réflexions suivantes :

« Ceux qui dans leurs discours frappent l'imagination des
« auditeurs et l'entraînent après eux avec la même rapidité
« qu'ils prononcent leurs paroles, sont de beaux parleurs
« qu'on applaudit et qui passent pour les plus habiles. Il n'y a
« rien qui contribue plus à ceci que les *similitudes* qui font
« accroire à bien des gens qu'ils s'entendent mieux eux-mêmes
« parce que les autres les entendent mieux; mais c'est
« une chose de penser juste, et c'en est une autre de savoir

(1) *Revue d'Édimbourg*, n° XLV, p. 2, 3.

« exposer ses pensées avec avantage et clairement, soit qu'elles « se trouvent justes ou non. Pour en venir à bout il faut em- « ployer des comparaisons, des métaphores, des allégories, « et les disposer avec ordre; et, comme on les tire d'objets « déjà connus et familiers à l'esprit, on les conçoit aussitôt « qu'on les a mises au jour, et après avoir conclu la justesse « de leur rapport, on s'imagine entendre la chose même qu'elles « servent à éclaircir. C'est ainsi que l'imagination passe pour « une véritable science, et qu'on prend pour solide ce qui est « agréablement exprimé (1).... »

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici l'opinion vulgaire, que je crois une erreur, relative à la prétendue incompatibilité de l'imagination et de la mémoire. En fait, on peut observer que de tous les auxiliaires de la mémoire l'imagination est le plus puissant, et *cela* par la même raison qui rend les objets de la *vue* si propres à nous rappeler toutes les idées ou toutes les circonstances avec lesquelles ils ont été accidentellement associés. C'est la faculté d'imagination ou de conception (car ici ces deux mots peuvent être employés comme synonymes) qui nous permet de placer devant *les yeux de l'esprit* les principaux traits d'une scène intéressante dont nous avons été témoins, et qui par là même fournit à nos facultés de ressouvenir un *adminicule naturel*, parfaitement analogue à la mémoire topique des anciens rhéteurs. Je ne veux pas pourtant nier qu'il n'y ait quelque fondement dans la remarque si heureusement exprimée dans ce distique bien connu de Pope :

> Là où brillent les rayons d'une imagination impétueuse,
> Les molles empreintes de la mémoire s'effacent (2).

Le fait est, selon moi, que les fictions et les couleurs de l'ima-

(1) *Conduite de l'entendement*, § 32.

(2) Le commentaire du docteur Warburton sur ces vers mérite bien d'être transcrit ici. « Cette observation, dit-il, est fondée sur une connaissance pro- « fonde de la nature humaine.... Quant à l'affaiblissement de la mémoire par « suite d'un exercice trop violent de l'imagination, le poëte lui-même semble « en avoir révélé la cause par l'épithète qu'il a donnée à cette dernière faculté. « En effet, si, d'après les principes de la philosophie atomistique, la mémoire « des choses se conserve en une chaîne d'idées, formée par les esprits ani- « maux se mouvant en séries continues, la force et la rapidité de l'imagina-

gination ont une certaine tendance à se mêler aux souvenirs des réalités et trompent souvent l'observateur lui-même aussi bien que ceux auxquels il parle (1). Cette circonstance nuit indubitablement à la sûreté de la mémoire, et, en conséquence, c'est surtout dans l'exactitude des petits détails que les hommes à vive imagination doivent inspirer de la défiance. Leur mémoire pourtant, comme on peut s'y attendre et comme mes observations me l'ont prouvé, n'en sera pas moins excellente sous le rapport de l'étendue. Et cette espèce de mémoire, malgré ses défauts, est loin d'être sans valeur pour un homme de lettres, car les souvenirs qu'il a, quelque généraux et quelque imparfaits qu'ils puissent être, lui donnent toujours moyen, lorsque c'est dans les livres qu'il a puisé ses connaissances, de faire revivre ou de corriger les impressions affaiblies en recourant aux sources originales. Parmi les auteurs que j'ai pu connaître personnellement, ceux dont les écrits renferment l'instruction la plus étendue et la plus variée

« tion, qui continuellement vient briser et disperser les anneaux de cette « chaîne, en formant toujours de nouvelles associations, doivent nécessaire- « ment affaiblir et désorganiser le souvenir. »

La philosophie de l'esprit humain doit certainement avoir fait quelques progrès depuis l'époque de Warburton, car on ne pourrait assurément trouver aujourd'hui un commentateur qui, avec tout l'esprit et toute l'érudition de Warburton, osât insulter à la crédulité publique par une réflexion aussi complétement dénuée de sens et aussi absurde.

(1) « J'ai souvent observé (remarque gravement M. Boswel, dans son *Voyage* « *avec le docteur Johnson dans les Hébrides*, que les scènes de la nature « *gagnent à demeurer dans la mémoire; elles y mûrissent.* »

Pour expliquer ce curieux phénomène mental qu'il considérait comme quelque chose d'analogue à l'effet du temps sur le vin, il a présenté diverses théories, sans jamais toucher à la véritable cause, qui est l'insensible influence par laquelle l'imagination supplée à l'affaiblissement de la mémoire. Sans doute le fait, tel qu'il l'a établi, trouve la plus éclatante confirmation dans son propre exemple, car les histoires qu'il contait, et que j'ai souvent pris plaisir à entendre, *gagnaient* évidemment beaucoup à rester ainsi dans sa mémoire. Elles étaient beaucoup plus amusantes que ses anecdotes imprimées, non-seulement à cause du tour pittoresque de son style de conversation, ou plutôt de table, mais plus encore peut-être à cause du sérieux passablement humoristique et bizarre de sa physionomie et de ses manières. Quant aux anecdotes qu'il destinait au public, elles n'avaient pas la chance de recevoir cette espèce de *perfectionnement*, attendu la scrupuleuse fidélité avec laquelle (probablement par l'effet d'une secrète défiance de sa mémoire) il avait l'habitude de confier au papier toute conversation qui lui avait paru intéressante, quelques heures après qu'elle avait eu lieu.

ne se sont pas fait plus remarquer par leur mémoire que par la vivacité et la chaleur de leur imagination.

Bayle dit de Plutarque, qu'il semble s'être beaucoup trop fié à sa mémoire, et que *sa mémoire était plus étendue que fidèle.* Je ne prétends pas décider jusqu'à quel point cette critique est juste, mais cette distinction entre les deux espèces de mémoire fait honneur à Bayle, comme observateur des variétés du caractère intellectuel.

J'ai remarqué, dans le premier volume de cet ouvrage, que « la perfection du langage philosophique, considéré soit comme instrument de la pensée, soit comme moyen de communication avec nos semblables, consiste à employer des expressions, qui, par leur généralité, n'ont aucune tendance à réveiller nos facultés de conception et d'imagination, ou, en d'autres termes, à se rapprocher le plus possible du langage de l'algèbre (1). » — « Combien est différent le but de la poésie ! (ai-je dit en une autre occasion) ; celle-ci n'aspire à rien moins qu'à séduire la raison elle-même par ses chants de sirène, et dans ses plus sublimes efforts elle tend à revenir aux premières impressions et au langage primitif de la nature, en revêtant chaque idée d'une image sensible, et en laissant constamment l'imagination déployer ses ailes (2). »

Si ces observations sont vraies, les habitudes intellectuelles du poëte devront être tout à fait contraires aux recherches métaphysiques. Pourtant, quelques exemples remarquables pourraient être allégués contre l'universalité de cette assertion. Ainsi, pour ne pas sortir du cercle de nos contemporains, on pourrait rappeler les noms de Darwin, de Beattie, et surtout celui de mon aimable, savant et spirituel ami, le docteur Brown. A cette objection il suffira de répondre, pour le moment, qu'il n'y a pas de règle si générale qui ne souffre d'exception, et que, dans mon opinion, le docteur Brown lui-même eût été un bien meilleur métaphysicien, s'il n'eût pas été poëte, et un bien meilleur poëte, s'il n'eût pas été métaphysicien (3).

Dans une autre occasion, je me suis assez longuement

(1) Voyez tome I, p. 137, 138.
(2) *Essais philosophiques*, p. 248, 3e édit.
(3) Voyez la note C.

étendu sur le mérite métaphysique du docteur Darwin. Et quant à celui du docteur Beattie (que je ne songe pas plus à comparer avec le docteur Brown comme métaphysicien, que je n'oserais comparer le docteur Brown, comme poëte, avec l'auteur du Ménestrel,) ce que j'en ai dit dans la troisième section de mon second volume suffit pour donner une idée du cas que je fais de cet écrivain. Il est un seul point sur lequel le docteur Beattie pourrait à bon droit réclamer l'avantage : c'est qu'il n'a jamais été conduit à adopter telle ou telle opinion par l'attrait de la singularité, et que, dans les questions les plus abstraites et les plus importantes de la métaphysique, il se laissait sagement guider par les opinions de ses amis Reid et Campbell ; non qu'ils lui parussent posséder des talents supérieurs aux siens, mais uniquement parce qu'il se croyait tenu à un certain degré de déférence pour leur jugement, à cause de l'examen plus approfondi qu'ils avaient fait des objets de leurs études communes. Toutefois, ses spéculations métaphysiques ne sauraient affaiblir en rien (et celles du docteur Darwin bien moins encore) la force des observations précédentes.

L'une des plus fâcheuses conséquences de la culture du talent poétique, considérée dans ses effets moraux, c'est la tendance à nourrir une vanité puérile et irritable, et à énerver la force et l'indépendance du caractère. Exclusivement occupé des plaisirs des autres, soit par sa personne sur la scène, comme l'acteur et le mime, soit par ses compositions littéraires qui n'ont d'autre but que de plaire ou d'amuser, le poëte se trouve par là, à quelque degré, sous la dépendance des caprices et de l'humeur du public. La diversité du jugement des hommes sur les choses de goût est incomparablement plus grande que celle de leurs opinions spéculatives ; aussi, un mathématicien publiera une démonstration géométrique, et un philosophe un raisonnement abstrait, avec une bien autre confiance que le poëte, communiquant une de ses productions, même à un ami intime. En outre, dans toutes les autres branches de la littérature, *plaire* n'est qu'un objet secondaire. C'est, en poésie, l'objet principal. De là cette timidité de caractère, ce besoin insatiable et puéril d'éloges, et cette dépendance des applaudissements capricieux

de la foule, qui si souvent portent atteinte à la dignité personnelle de ceux dont les productions honorent le plus l'esprit humain.

Dans le tableau que je viens de faire des effets opposés des recherches mathématiques et des travaux poétiques, j'ai la satisfaction de pouvoir invoquer, à l'appui de ma propre opinion, l'autorité de d'Alembert, écrivain auquel les matières de goût étaient aussi familières que celles de science. Ses réflexions sur ce point me semblent si fines et si justes que je citerai le passage tout entier :

« Il en est du mérite d'un homme comme de ses ouvrages ; « personne ne peut mieux les juger que lui, parce que personne « ne les a vus de plus près, et plus longtemps. C'est pour cette « râison que plus la valeur d'un ouvrage est intrinsèque et « indépendante de l'opinion, moins on s'empresse de lui con- « cilier le suffrage d'autrui. De là vient cette satisfaction in- « térieure si pure et si complète que procure l'étude de la « géométrie ; les progrès qu'on fait dans cette science, le « degré auquel on y excelle, tout cela se toise, pour ainsi « dire, à la rigueur comme les objets dont elle s'occupe. Nous « n'avons recours à la mesure des autres que dans les cas où, « cette mesure n'étant pas tout à fait fixée, nous espérons « qu'elle pourra nous être favorable. Or, dans les matières de « goût et de belles-lettres elle ne consiste que dans une espèce « d'estime toujours un peu arbitraire, sinon dans la totalité, « du moins dans une certaine portion que la négligence, les « passions ou le caprice se donnent la liberté de resserrer ou « d'étendre. Je ne doute point, en conséquence, que si les « hommes vivaient séparés et pouvaient s'occuper dans cet « état d'un autre objet que de leur propre conservation, ils « ne préférassent l'étude des sciences qu'on appelle exactes à « la culture des sciences agréables ; c'est pour les autres prin- « cipalement qu'on se livre à celles-ci, et c'est pour soi qu'on « étudie les premières. Un poëte, ce me semble, ne serait « guère vain dans une île déserte, au lieu qu'un géomètre « pourrait encore l'être (1). »

(1) *Mélanges*. Essais sur les gens de lettres.

Marmontel, dans son beau portrait des qualités sociales de d'Alembert (portrait que je ne veux pas m'exposer à gâter en le traduisant) attribue, en partie, à la nature des études favorites de ce philosophe sa gaieté en société. « De cette société « l'homme le plus gai, le plus animé, le plus amusant dans « sa gaieté, c'était d'Alembert. Après avoir passé sa matinée « à chiffrer de l'algèbre, et à résoudre des problèmes de dy- « namique ou d'astronomie, il sortait comme un écolier « échappé du collége, ne demandant qu'à se réjouir; et par « le tour vif et plaisant que prenait alors cet esprit si lumi- « neux, si profond, si solide, il faisait oublier en lui le phi- « losophe et le savant, pour n'y plus voir que l'homme aimable. « La source de cet enjouement si naturel était une âme pure, « libre de passions, contente d'elle-même, et tous les jours « en jouissance de quelque vérité nouvelle, qui venait de ré- « compenser et de couronner son travail, privilége exclusif « des sciences exactes, et que nul autre genre d'études ne « peut obtenir pleinement (1). »

Ceux qui ont connu la Société littéraire d'Édimbourg, telle qu'elle existait il y a quelques années, se souviendront d'un autre mathématicien pour lequel le portrait qui précède semble avoir été tracé.

L'Esprit est communément regardé comme un des éléments, ou du moins comme un auxiliaire inséparable du talent poétique. La connexion de ces deux choses paraît tellement étroite, que les auteurs du temps de la reine Anne donnaient généralement le nom d'*esprits* aux *poëtes*, comme si ces deux mots étaient synonymes. Cette manière de s'exprimer se rencontre souvent chez Pope. Voyez surtout son *Essai sur la Critique* (passim). Voyez aussi son imitation de l'épître d'Horace à Auguste. « Mais pour les *esprits* du temps des deux « Charles, etc. » Dans un passage, il va même jusqu'à employer le mot esprit comme synonyme de *poésie :* « Le grand « philosophe de Stagire quitta le premier le rivage, déploya

(1) *Mémoires*, etc., tome II, p. 110.

« toutes ses voiles et osa explorer l'abîme des mers ; il navigua « avec sécurité et au loin, guidé par l'astre de Méonie. Les « *poëtes*, race longtemps indépendante et libre, orgueilleuse « et passionnée pour sa liberté farouche, reçurent ses lois, et « reconnurent qu'il était juste que celui dont le génie avait « conquis la nature fût aussi le maître de l'*esprit* (Wit) (1). »

Dans le premier volume de ces Éléments, j'ai constaté l'affinité qu'il y a entre l'esprit et l'imagination poétique (2); affinité si étroite que leur réunion chez le même individu n'a rien qui doive surprendre. Mais bien que cette combinaison puisse se rencontrer dans quelques cas, peut-être même dans la plupart, elle n'est pour cela ni universelle ni nécessaire, et dépend de circonstances purement accidentelles. Si l'on suppose un poëte dont les premières années se sont écoulées dans la solitude, la faculté d'invention poétique peut se développer en lui au plus haut degré, sans la plus légère teinte de ce qu'on appelle l'*esprit*, cette dernière qualité étant une habitude intellectuelle qui ne saurait naître qu'au sein d'une société nombreuse et cultivée. Je crois, à la vérité, que le talent poétique est le plus souvent, ou même toujours, accompagné d'une dose plus ou moins forte d'*humour*. Du moins, parmi les poëtes de ma connaissance il n'en est pas un qui ne fût très-libéralement partagé de ce côté, tandis que j'ai connu des poëtes d'un grand mérite qui n'avaient aucune prétention à l'*esprit*. Nous pouvons aussi remarquer que l'*humour* se révèle souvent dès l'âge le plus tendre chez les enfants qui, vivant au milieu de gens de goût, ont communément, au plus haut degré, le sentiment du ridicule. Je crois que beaucoup d'individus, s'ils avaient à préciser l'origine de ces associations comiques dans leur esprit, seraient forcés d'en rapporter un grand nombre à la période de l'adolescence et même à celle de l'enfance. Je me souviens d'avoir entendu le docteur Robertson citer une observation de M. Burke relative à un Irlandais de ses amis avec lequel il se rencontrait souvent à Londres ; il disait que quelque peine qu'ils se donnassent habituellement l'un et l'autre pour dissimuler leur dialecte national, ils ne

(1) *Essai sur la critique.*
(2) Voyez tome I, p. 223 et suiv.

manquaient jamais, dès qu'ils se trouvaient ensemble à table, et avaient bu quelques verres de vin, de retomber insensiblement dans les habitudes de langage de leur enfance. Le docteur Robertson ajoutait que, dans un voyage qu'il eut occasion de faire en Angleterre, il avait souvent fait la même remarque au sujet de ses compatriotes. Rien ne prouve mieux combien le sentiment du ridicule est identifié à nos associations et à nos impressions primitives.

Et ce n'est pas seulement dans nos premières années que l'*humour* et le sentiment du ridicule se montrent dans toute leur force. Ce sont souvent les dernières qualités que nous perdons avec l'âge. C'est ce que Pope a remarqué dans une lettre à M. Blount sur la mort de M. Wycherley. « Je ne puis, « dit-il, m'empêcher de remarquer que la maladie qui souvent « détruit à la fois l'esprit et la science, fait rarement dispa- « raître ce talent que nous appelons *humour* (1). » On voit par le récit de la mort de Falstaff, qui resta à ces derniers moments tel qu'il avait toujours été, que cette observation n'avait pas non plus échappé à Shakspeare (2).

Il résulterait de ces considérations que, tandis que l'esprit n'est autre chose qu'une habitude *intellectuelle* d'association, l'*humour* est une habitude greffée sur le caractère général, et, si je puis parler ainsi, incorporée avec la constitution et l'étoffe même de l'âme. C'est ce que prouve également l'observation que j'ai déjà faite dans un autre ouvrage que l'*humour* s'allie presque toujours au talent pour le pathétique (3), observation qui pourrait être confirmée par de nombreux exemples tirés non-seulement des poëtes (4) et des romanciers, mais encore des peintres, et surtout des comédiens, dont plusieurs ont

(1) *Lettre* de Pope à Édouard Blount sur la mort de Wycherley.

(2) La plaisanterie de Falstaff mourant sur la mouche qu'il voit sur le nez de Bardolph peut être considérée comme le dernier trait que Shakspeare donna à cette étonnante créature de son esprit.

(3) *Essais philosophiques.*

(4) Horace place dans ces deux qualités le génie caractéristique de Virgile, et semble supposer qu'elles étaient le fruit naturel de la vie des champs.

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camenæ.
SAT. lib. I, sat. 10. Voyez la note D.

uni le pathétique le plus exquis au plus haut comique, et même quelquefois à la farce et à la bouffonnerie. Et il ne faut pas s'en étonner, puisque ces talents sont fondés l'un et l'autre sur une vive sympathie avec les sentiments des autres, et qu'ils supposent en outre tous deux une vivacité particulière d'imagination. De là le goût des écrivains qui excellent dans l'un ou dans l'autre pour la minutieuse spécification des circonstances pittoresques, à l'aide desquelles ils présentent, autant que possible, l'objet plaisant ou pathétique, sous le point de vue où ils l'ont eux-mêmes vu ou imaginé. Une nouvelle preuve de l'étroite liaison qui existe entre ces qualités, si opposées en apparence, nous est fournie par l'affinité même des expressions physionomiques que chacune d'elles tend à produire. C'est en effet une remarque déjà bien ancienne que le rire et les larmes ne sont séparés que par un très-petit intervalle, et elle se vérifie chaque jour dans les brusques transitions de l'un de ces états à l'autre chez les enfants et chez les individus d'une irritabilité nerveuse excessive. Dans certaines maladies nerveuses, et en particulier dans les affections paralytiques, le penchant à verser des larmes s'accompagne, je crois, toujours d'une disposition involontaire à rire aux éclats à tout propos. Ce n'est pas que l'état de maladie rende *alors* l'esprit plus susceptible que dans l'état de santé, mais c'est parce que la volonté perd son empire sur l'expression extérieure de nos passions, de manière à rendre leurs signes naturels perceptibles aux personnes qui nous entourent, même quand la passion n'est ressentie qu'à son plus faible degré. Un vieil auteur anglais, sir Henri Wotton, semble avoir été frappé de ce phénomène remarquable de la constitution de l'homme. « Je rappellerai ici, non sans étonne-« ment, une observation qui m'a été communiquée par des « artistes de grand mérite, à savoir, que bien que la joie et « la tristesse soient opposées dans leur nature, elles sont telle-« ment liées et rapprochées dans l'art, qu'un seul et dernier « coup de pinceau pourrait transformer une physionomie « triste en une physionomie riante (1) ; exemple qui, parmi

(1) « La coïncidence des affections extrêmes nous est représentée par Homère

« plusieurs autres, me remet en mémoire les ingénieuses « spéculations du cardinal Cusanus sur la coïncidence des « extrêmes. »

SECTION V.

Les sexes.

D'après Platon, « il n'y a aucune différence naturelle entre « les sexes, si ce n'est quant à la force. Lorsqu'on compare « sexe à sexe, le sexe féminin est sans contredit inférieur à « l'autre; mais quand on considère les individus, la femme a « souvent l'avantage sur l'homme (1). »

Platon a raison. Les différences intellectuelles et morales entre les sexes me semblent entièrement le résultat de *l'éducation*, en employant ce mot dans le sens le plus étendu, pour exprimer non-seulement l'instruction communiquée par les maîtres, mais encore les habitudes d'esprit imposées par la situation ou par l'organisation physique de l'individu (2).

Il ne faut pas perdre de vue que certaines habitudes intellec-

« dans la personne de l'épouse d'Hector, les peintres et les poëtes ayant « toujours eu entre eux une sorte de parenté :

> Ὡς εἰπὼν ἀλόχοιο φίλης ἐν χερσὶν ἔθηκεν
> Παῖδ'ἑόν· ἡ δ'ἄρα μιν κηώδεϊ δέξατο κόλπῳ,
> Δακρυόεν γελάσασα.
>
> (*Iliade*, c. VI, v. 482.)

« Elle prit son fils entre ses bras avec un sourire mêlé de larmes. »
Éléments d'Architecture, par sir Henry Wotton, 1624. (Imprimé dans le troisième volume des Traités de Sommer, par sir Walter Scott, p. 622.)

(1) Platon, *De republica*, liv. V.

(2) Voltaire regarde les femmes comme supérieures aux hommes en tout point, sauf dans la faculté d'invention. « On leur accorde tous les talents, « dit Condorcet, hors celui d'inventer. C'est l'opinion de Voltaire, l'un des « hommes qui ont été le plus justes envers elles, et qui les ont le mieux con- « nues. Mais cette opinion (ajoute Condorcet avec raison) me paraît très-in- « certaine. Si on compare le nombre des femmes qui ont reçu une éducation « soignée et suivie à celui des hommes qui ont reçu le même avantage, ou « qu'on examine le très-petit nombre d'hommes de génie qui se sont formés « d'eux-mêmes, on verra que l'observation constante allégué en faveur de « cette opinion ne peut être regardée comme une preuve. » — *Œuvres complètes de Condorcet*, tome XII, p. 25, 26.

tuelles et morales sont autant de conséquences naturelles et nécessaires de cette différence de forces, qui, suivant Platon, distingue les sexes. Les formes mêmes de l'homme montrent clairement qu'il est particulièrement fait pour les exercices corporels, et que cet exercice est beaucoup moins nécessaire à la conservation de la santé de la femme. De là les habitudes sédentaires acquises de bonne heure par les femmes, et cette timidité relative résultant de ce qu'elles n'ont pas d'occasion de se familiariser avec les atteintes extérieures auxquelles les hommes sont chaque jour exposés (1). Il faut remarquer cependant que cette timidité n'entraîne pas d'impatience à l'égard des souffrances présentes, car les femmes, bien que moins courageuses que les hommes, sont communément plus résignées et plus patientes au milieu des grandes douleurs. Sous ce rapport, la constitution morale des deux sexes est heureusement appropriée aux différentes fins qu'ils ont à accomplir dans la vie, l'homme étant le protecteur naturel de la femme au moment du danger et des soudaines alarmes, et la femme la consolatrice et le soutien de l'homme dans les jours de l'affliction et des longues souffrances.

La délicatesse plus grande de leur constitution, les nombreuses incommodités qu'entraîne nécessairement le tempérament propre à leur sexe, enfin leur participation habituelle aux souffrances des autres, font que la sympathie des femmes pour les malheurs d'autrui est beaucoup plus vive, et qu'elles sont plus promptes que les hommes à porter du secours, toutes les fois que la chose leur est possible. L'expérience confirme à chaque instant la vérité de cette observation, et les récits des voyageurs nous autorisent à l'étendre aux femmes dans tous les degrés de civilisation. On peut regarder comme tout à fait décisif sur ce point le témoignage de Ledyard (le célèbre voyageur à pied) (2).

(1) Beaucoup d'autres particularités morales des femmes peuvent être rapportées à leur organisation. Le lecteur trouvera sur ce point plusieurs observations non moins justes que curieuses dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme* de Cabanis.

(2) Bien que ce récit ait été cité assez souvent pour être connu de la plupart de mes lecteurs, je ne puis me refuser le plaisir de le transcrire ici.

« Je ne me suis jamais adressé à une femme, civilisée ou sauvage, en lui

Par suite d'une irritabilité nerveuse plus grande, le système musculaire des femmes semble posséder à un plus haut degré cette mobilité qui est le principal instrument de l'imitation sympathique. De là leur prédisposition aux affections hystériques, et cette espèce d'enthousiasme religieux qui se propage par une sorte de contagion. De là aussi leur penchant pour l'imitation mimique, et leur tact délicat pour tout ce qui touche aux nuances les plus déliées du caractère. La vivacité et la promptitude d'association que nous leur avons déjà attribuées ne peuvent manquer de contribuer puissamment à ce tact exquis (1).

Dans l'état actuel de la civilisation, les occupations scientifiques ou professionnelles des jeunes gens assujettissent de bonne heure leur intelligence à l'influence de principes d'association plus rigoureux et plus philosophiques, tandis que le jugement des jeunes filles, comme celui des hommes bien élevés en possession d'une fortune indépendante, est beaucoup plus accessible aux effets d'impressions accidentelles, et d'associations d'idées propres à influer puissamment sur la direction d'un esprit qu'aucun objet particulier ne préoccupe et ne fixe.

C'est, suivant moi, à cause de ces premières habitudes, que les femmes sont en général inférieures aux hommes bien élevés dans la faculté de concentrer leur attention, ou en d'autres termes, dans cette capacité de *réflexion patiente* dont parle Newton. Leur peu d'aptitude pour l'art d'employer le langage comme instrument de la pensée est un nouvel obstacle qu'elles rencontrent dans les recherches abstraites, tandis que les jeunes gens, grâce à leurs études scientifiques, doivent nécessairement posséder cet art à un degré plus ou

en lui parlant avec politesse et bonté, sans en recevoir une réponse décente et amicale. — Avec les hommes, il en a souvent été autrement.

« Dans mes voyages à travers les plaines stériles du Danemark, à travers « la Suède, la Laponie, la Finlande, la Russie et les vastes régions de la « Tartarie, quand j'ai eu faim ou soif, quand j'ai eu froid, quand j'ai été « mouillé, quand j'ai été malade, les femmes m'ont partout traité avec égard : « et ce qui ajoute à leur mérite, ces bons soins m'ont partout été donnés avec « tant de franchise et d'abandon, que je buvais et mangeais avec un double « plaisir ce qui m'était offert pour étancher ma soif, ou pour apaiser ma « faim. »

(1) Voyez tome I, p. 218-219.

moins élevé. Me permettra-t-on d'ajouter, qu'en Europe, l'éducation grammaticale que les enfants reçoivent en apprenant le latin, en leur démontrant expérimentalement les secours que la mémoire reçoit des règles, les prépare à acquérir des habitudes de généralisation quand le moment de commencer leurs études philosophiques est arrivé (1)? C'est aussi en grande partie par la même circonstance que je serais disposé à expliquer le peu de curiosité que les jeunes filles montrent ordinairement à l'égard des *causes* des phénomènes physiques ; car ce qu'on appelle vulgairement connaissance des *causes* (ainsi que je l'ai souvent remarqué dans cet ouvrage) n'est autre chose que la connaissance des lois générales. On peut, j'en conviens, citer plusieurs brillantes exceptions, car il n'y a pas une seule branche de connaissances qui n'ait été traitée par les femmes avec la plus haute distinction; mais ce qui prouverait que les

(1) Je vois avec plaisir que le latin commence à entrer de plus en plus dans l'éducation des femmes. Rien n'a plus longtemps retardé l'introduction de ce progrès, que certains passages répréhensibles dont les classiques latins fourmillent, et dont il est bien à désirer que les éditions destinées à la jeunesse des deux sexes soient purgées avec soin.

Toutefois, en conséquence de la méthode suivie jusqu'ici dans l'éducation classique des femmes, il ne paraît pas qu'elle tende à préparer leur intelligence aux recherches scientifiques au moyen des mêmes études grammaticales qui sont prescrites aux jeunes gens dans les écoles; car, autant que je puis savoir, les jeunes filles suivent généralement dans leurs études du latin le plan recommandé par Dumarsais dans l'*Encyclopédie* française. En ceci, leurs instituteurs agissent, à mon avis, fort judicieusement; et bien que je fusse fâché de voir cette innovation introduite dans nos classes de grammaire, je pense qu'il est à désirer qu'on adopte pour l'autre sexe le plan qui sera le plus propre à lui faciliter l'acquisition de cette langue; car on peut présumer que peu de femmes viseront à une connaissance des *minutiæ* grammaticales plus approfondie qu'il ne le faut pour être capables de goûter les beautés des auteurs classiques. Le doux Mélanchton eût été, j'en suis sûr, disposé à tempérer, en faveur de leurs instituteurs, la sévérité des dispositions pénales à l'aide desquelles il voulait réprimer l'hérésie de certains maîtres d'école qui de son temps commençaient déjà à abandonner les méthodes orthodoxes de leurs prédécesseurs.

« Pessime de *pueris* merentur præceptores, qui aut regulas nullas tradunt, « aut certe statim abjiciunt, et magnifice promittunt fore ut usu loquendi « discantur *constructiones*. Nam illi qui non norunt regulam, etiamsi legunt « exempla in auctoribus linguæ, tamen loqui non satis audent, quia non « habent certam rationem, ad quam dirigant compositionem verborum. « *Quare publice debebant in tales præceptores pœnæ constitui, qui præcepta « fastidiunt.* Omnino enim danda est opera, ut tamdiu in ipsa arte detineantur « adolescentes, donec perfecti grammatici, donec architecti sermonis, et « absoluti artifices evaserint. »

exemples en sont comparativement assez rares, c'est que le bon sens et le bon goût disposent habituellement les femmes qui ont fait des progrès extraordinaires dans quelqu'une des sciences abstraites à jeter un voile sur leurs travaux, comme peu conformes aux qualités propres de leur sexe.

Le goût pour la philosophie de l'esprit est plus particulièrement assez rare parmi les femmes; il est même plus rare que le goût pour les mathématiques pures. Et on ne doit pas s'en étonner; car, comme leurs premières habitudes dirigent constamment leur attention vers les objets sensibles, leur intelligence acquiert une vivacité toute particulière à l'égard des choses extérieures, et par suite elle est plus disposée à contracter ces habitudes d'inattention pour les phénomènes du monde intérieur, qui, en même temps qu'elles leur ôtent toute curiosité à l'égard de ces phénomènes, les empêchent d'exercer cette faculté de *réflexion*, sans laquelle il est impossible de les étudier avec fruit. Il résulte de tout cela que l'influence des associations accidentelles sur leur jugement est chez elles un mal (si toutefois c'est un mal) à peu près sans remède, à moins d'un concours tout à fait extraordinaire de circonstances (1).

(1) Les ouvrages de madame de Staël renferment sans doute sur les sciences morales une foule d'observations qui portent l'empreinte d'une profonde réflexion sur les opérations et les sentiments de son propre esprit, et l'on trouve dans les écrits de Miss Edgeworth sur l'éducation beaucoup d'idées originales sur la culture de l'intelligence, indiquant un esprit heureusement doué pour les recherches abstraites. Cependant on peut dire qu'en somme le monde ne doit pas regretter que le génie de cette dame ait été de bonne heure détourné de ces intéressantes spéculations, pour entrer dans la carrière plus brillante de la littérature, qu'elle a parcourue avec un éclat sans égal. Après ces deux noms illustres, ma mémoire ne m'en rappelle pas un troisième qui mérite d'être cité comme formant exception à mon assertion.

Les réflexions suivantes d'un excellent observateur des différences caractéristiques des sexes se rapprochent beaucoup de quelques-unes des remarques qui précèdent.

« La recherche des vérités abstraites et spéculatives, des principes des « axiomes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées, n'est « point du ressort des femmes : leurs études doivent se rapporter toutes à la « pratique; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a « trouvés, et c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à « l'établissement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui « ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des « hommes ou aux connaissances agréables qui n'ont que le goût pour objet; « car quant aux ouvrages de génie, ils passent leur portée; elles n'ont pas

Néanmoins, c'est à l'influence de ces associations accidentelles sur la marche ordinaire de leurs pensées, que l'on peut attribuer la supériorité des femmes dans la conversation et dans le genre épistolaire, et ces grâces naturelles qui distinguent leurs compositions de celles du savant qui vit retiré du monde. Madame de Sévigné connaissait parfaitement les circonstances auxquelles elle était redevable de l'aisance et du naturel parfait de ses transitions, quand elle écrivait : « Il faut un peu entre bons amis laisser trotter les plumes comme elles veulent; la mienne a toujours la bride sur le cou. »

Mais ce n'est pas à cette seule cause que Madame de Sévigné doit le rang éminent qu'elle occupe, au jugement de ses compatriotes, dans le genre épistolaire. Il faut aussi tenir grand compte d'un autre talent particulier à son sexe et à ses habitudes de cour, je veux parler du tact délicat et sûr avec lequel elle prodigue, avec une sorte de négligence, les idiotismes propres à la langue française, sans jamais tomber cependant dans des façons de s'exprimer employées par le peuple (1). Rien ne peut nous donner une idée plus exacte de l'horreur qu'une sensibilité presque maladive lui inspirait pour les expressions communes et proverbiales, que l'anecdote suivante qu'elle raconte elle-même avec gaieté. « Un président m'est

« non plus assez de justesse et d'attention pour réussir aux sciences exactes; « et quant aux connaissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus « agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets; c'est à celui qui a le plus « de force et qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres sensibles « et des lois de la nature. » « L'art de penser n'est pas étranger aux femmes; « mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie « conçoit et ne retient pas grand'chose, ses plus grands progrès sont dans la « morale et les choses de goût; pour la physique, elle n'en retient que quel- « ques idées des lois générales et du système du monde. » Rousseau, *Émile*.

(1) C'est ce qui me ferait croire que l'enthousiasme avec lequel les Anglais parlent souvent du style de madame de Sévigné est quelque peu affecté. Telle était du moins l'opinion de M. Suard, excellent juge dans ces matières, et du petit nombre de ceux auxquels on pourrait appliquer le mot d'Horace : *docte sermones utriusque linguæ*.

« Les étrangers, dit-il, ne peuvent acquérir une parfaite connaissance de « ces gallicismes que par une étude approfondie de la langue, et par une « longue habitude de vivre avec des personnes qui parlent bien. Le grand « monde a donné cours à ces acceptions, et c'est à l'heureux emploi qu'on « en fait qu'on reconnaît les personnes qui y ont vécu. Madame de Sévigné « fourmille de ces gallicismes qui donnent à ses lettres une grâce inexpri- « mable. » Suard, *Essai sur les gallicismes*.

« venu voir, avec qui j'ai une affaire que je vais essayer « de finir, pour avancer mon retour autant que je le puis. Ce « président avait avec lui un fils de sa femme, qui a vingt ans, « et que je trouvai, sans exception, de la plus agréable et de « la plus jolie figure que j'aie jamais vue. J'allais dire que je « l'avais vu à cinq ou six ans, et que j'admirais, comme « M. de Montbazon, qu'on pût croître en si peu de temps. « Sur cela il sort une voix terrible de ce joli visage, qui nous « plante au nez, d'un air ridicule, que *mauvaise herbe croît* « *toujours* ; voilà qui fut fait, je lui trouvai des cornes. S'il « m'eût donné un coup de massue sur la tête, il ne m'aurait « pas plus affligée. Je jurai de ne me plus fier aux physio- « nomies. »

Ce passage, assurément fort amusant dans une lettre écrite par une dame élevée à la cour de Louis XIV, eût paru, en Angleterre, beaucoup trop excentrique même pour la plume d'Horace Walpole.

Le goût caractéristique de madame de Sévigné (exquis d'ailleurs dans son genre) était surtout cette espèce de goût *conventionnel*, sur lequel j'ai fait déjà quelques remarques (1). C'est un goût fondé sur une certaine facilité d'association, pour lequel les femmes ont, ce me semble, une aptitude spéciale, et qui, si je ne me trompe, est beaucoup plus prononcé chez les Françaises que chez les Anglaises. C'est là ce qui explique, comme je l'ai déjà observé ailleurs, plusieurs des traits les plus remarquables de leur caractère intellectuel et moral. J'ai surtout signalé la facilité avec laquelle elles contractent et perdent les habitudes, et s'accommodent à de nouvelles situations, ainsi que leur penchant à cette espèce de superstition qui repose sur une combinaison purement accidentelle de circonstances (2). J'aurais pu ajouter encore la facilité avec laquelle elles apprennent les langues étrangères en les entendant parler. Je me souviens d'avoir entendu dire à un Français très-versé dans sa langue, qu'il n'avait jamais rencontré d'Anglais qui parlât le français avec plus de pureté et de correction

(1) Voy. tom. I, chap. VII. Voy. aussi *Essais philosophiques*.
(2) Tome I, p. 218-219.

que M. Fox, mais qu'il connaissait pourtant quelques dames anglaises qui le parlaient encore mieux.

Par suite de ces particularités distinctives de leur intelligence, les femmes ont en général une plus grande *docilité* à apprendre que les hommes; docilité qui est chez elles puissamment favorisée par une foi implicite en l'infaillibilité de leurs maîtres, résultat de la déférence qu'on leur inspire de bonne heure pour la supériorité des connaissances, et qui, il faut l'avouer, ne sert trop souvent qu'à les tromper. C'est cependant à cette confiance qu'elles doivent, en grande partie, la facilité qui les distingue, non seulement dans l'étude des langues, mais dans toutes les branches usuelles de l'éducation.

SECTION VI.

Conclusion du chapitre premier.

On pourrait étendre les réflexions qui forment le sujet de ce chapitre à toutes les occupations scientifiques ou actives des hommes; mais j'en ai assez dit pour donner une idée générale de mes vues sur cette branche de la philosophie de l'esprit humain et sur les diverses applications qu'on en peut faire. De toutes ces applications, la plus importante consiste à nous avertir du danger des études trop spéciales et exclusives, et à corriger par là ces vicieuses habitudes d'esprit que Bacon désigne sous le titre d'*idola specus* (1). Elles peuvent aussi être utiles, en nous indiquant les remèdes les plus efficaces contre les diverses maladies, soit naturelles, soit acquises, auxquelles l'esprit humain est sujet.

« Il n'y a point de vice, ni de défaut de l'esprit, dit Bacon, « qui ne puisse être corrigé par des études appropriées, de « même qu'on peut traiter les maladies du corps par des exer- « cices convenables. Le jeu de boules est bon contre la pierre et « les maux de reins; le tir de l'arc pour les poumons et la poitrine, « la promenade pour l'estomac, l'équitation pour le cerveau,

(1) *De Augmentis Scientiar.*, lib. V, cap. IV.

« et ainsi de suite. De même si un homme a l'esprit distrait « et trop mobile, faites-lui étudier les mathématiques, car, « dans une démonstration, pour peu que son esprit se détourne « et s'égare, il lui faudra tout recommencer; s'il est incapable « de trouver ou de discerner les différences et les distinctions « des choses, qu'il étudie les scolastiques, gens qui savent « partager un grain de millet; s'il n'est pas en état de dé- « brouiller un sujet ni d'éclaircir une chose par une autre, « qu'il lise les cas des jurisconsultes. C'est ainsi que chaque « maladie de l'esprit trouvera son remède (1). »

J'ai abordé déjà dans le premier volume de ces éléments une autre question essentiellement liée aux recherches qui précèdent. « De quelque manière, ai-je dit (2), qu'on explique le phénomène, soit qu'on veuille l'attribuer à l'organisation primitive, ou à l'influence de quelques causes morales qui agissent dès la plus tendre enfance, c'est un fait certain et tout à fait incontestable qu'il y a entre les enfants des différences d'esprit et de caractère très-importantes, qui se font apercevoir avant l'époque où commence en général leur éducation intellectuelle. Il y a aussi un caractère héréditaire qui se manifeste d'une manière frappante dans certaines familles, soit par une suite de quelque rapport dans la constitution physique de ceux qui la composent, soit par l'effet de l'imitation ou par l'influence d'une situation commune. On voit quelquefois, pendant une suite de générations, des hommes issus d'une même souche avoir un génie marqué pour les sciences abstraites, et manquer d'imagination, de goût, de vivacité. Dans une autre famille on se transmet, comme par héritage, l'esprit, l'imagination, la gaieté, mais aussi une sorte d'incapacité pour ce qui demande des recherches profondes, pour ce qui requiert une attention patiente et soutenue. Le système d'éducation convenable en chaque cas particulier doit sans contredit avoir quelque rapport à ces circonstances, et tendre à fortifier les facultés intellectuelles ou actives qui peuvent être naturellement défectueuses. Montesquieu et

(1) *Essais*, § XLVIII. *Des Études*.
(2) Voir, tome I, p. 20.

d'autres écrivains politiques ont insisté sur le rapport de l'éducation et des lois au climat. Je ne prétends point déterminer ici jusqu'à quel point leurs principes à cet égard sont justes et applicables. Mais je pense que le bon sens et la philosophie s'accordent à prescrire d'adapter la première éducation au tour d'esprit que doivent naturellement faire supposer les penchants héréditaires et la situation morale de ceux qu'il s'agit d'élever. »

Je crois important d'ajouter que dans les pays d'Europe où les personnes d'un haut rang ne s'allient qu'à des familles de même condition, ces particularités héréditaires, ces marques de famille, si l'on me passe le terme, doivent naturellement se développer d'une manière beaucoup plus prononcée que dans les autres pays. Quelque chose d'analogue à ce qui se pratique dans quelques contrées de l'Angleterre pour perfectionner certaines races d'animaux (1) a lieu ici pour l'espèce humaine, et les suites ont, de part et d'autre, une ressemblance frappante. Certaines particularités, soit du corps, soit de l'esprit, deviennent caractéristiques dans certaines familles, et se lient aisément, dans l'imagination de la multitude, aux idées de noblesse et d'ancienneté de race; mais dès que ces particularités deviennent dominantes, on observe constamment que *l'homme* dégénère moralement, intellectuellement et physiquement. La supériorité marquée de la noblesse anglaise sur celle du continent résulte sans aucun doute des fréquentes alliances qui ont lieu chez nous entre les diverses classes de la société. Ce résultat doit probablement être en grande partie attribué à des causes *morales*, au *croisement*, si je puis parler ainsi, des qualités et des préjugés; mais qui oserait affirmer que l'espèce humaine échappe complétement à ces lois *physiques* auxquelles les autres animaux sont soumis à un degré si remarquable ?

Un observateur exact et intelligent a remarqué qu'on rencontre souvent parmi les *crétins* de Chamouny, quelque bornées que soient, en général, leurs facultés intellectuelles, des

(1) Voyez *l'Économie rurale* des comtés du centre, par M. Marshall, Londres, 1790.

individus doués, à un degré extraordinaire, de certains talents naturels, tels, par exemple, que ceux des arts mécaniques, de la musique, du dessin, et quelques autres arts d'imitation (1). Cette remarque s'accorde si bien avec ma propre expérience, que j'ai toujours considéré la prédominance d'une disposition prononcée et exclusive de ce genre, lorsqu'elle se manifeste dans le premier âge, comme un très-fâcheux augure quant à la vigueur et à l'étendue futures de l'intelligence.

Mais tout en nous tenant en garde contre les effets des recherches scientifiques et littéraires trop circonscrites, nous devons avoir soin de ne pas tomber dans l'erreur opposée. Cette précaution me paraît plus que jamais nécessaire aujourd'hui que la génération qui s'élève a une forte tendance à considérer les connaissances, plutôt comme un instrument pour la conversation, que comme une acquisition solide, applicable à un but d'une utilité réelle et permanente. J'emprunte à ce sujet à *la Revue d'Édimbourg* une description animée des talents qui sont considérés « aujourd'hui comme indispensables à un homme qui veut être admis dans la société polie et cultivée; » description, qui, je le crains bien, n'est que la trop fidèle peinture de l'état actuel de nos mœurs.

« Un homme peut difficilement être admis dans la société « éclairée sans savoir quelque peu d'économie politique, de « chimie, de minéralogie, de géologie et d'étymologie; il faut « qu'il ait quelques notions de peinture, de sculpture et d'ar- « chitecture, du goût pour le pittoresque, et une teinture de « littérature allemande et espagnole, même du sanscrit et « de l'histoire de l'Inde et de la Chine; mais avant tout il « faut qu'il sache quelque chose du commerce et de l'agri- « culture, et de ce qu'on appelle la philosophie de la politique, « et qu'il possède une connaissance bien autrement étendue « qu'autrefois des partis, des factions, et des individualités « éminentes, nationales ou étrangères, soit en littérature, soit « en politique (2). »

Sénèque a parfaitement décrit les effets que peut produire

(1) *Traité du Goître et du Crétinisme*, par F. E. Fodéré, ancien médecin des hôpitaux civils et militaires. A Paris, an VIII.

(2) *Revue d'Édimbourg*, tome XVII, p. 168.

sur l'intelligence cette passion pour l'universalité des connaissances : « Plus scire velle quam sit satis, intemperantiæ genus « est. Quid, quod ista liberalium artium *consertatio*, moles- « tos, verbosos, intempestivos, sibi placentes facit, et ideo « non discentes necessaria, quia supervacua didicerunt (1). »

Les observations suivantes de Diderot sur le même sujet, ne sont pas moins dignes d'attention : « Une grande mémoire « suppose une grande facilité d'avoir à la fois ou rapidement « plusieurs idées différentes ; et cette facilité nuit à la compa- « raison tranquille d'un petit nombre d'idées que l'esprit doit, « pour ainsi dire, envisager fixement. Pour moi, je pense que « c'est par cette raison que le jugement et la grande mémoire « vont si rarement ensemble. Une tête meublée d'un grand « nombre de choses disparates est assez semblable à une biblio- « thèque de volumes dépareillés. C'est une de ces compilations « germaniques, hérissées sans raison et sans goût d'hébreu, « d'arabique, de grec, et de latin, qui sont déjà fort grosses, « qui grossissent encore, qui grossiront toujours, et qui n'en « seront que plus mauvaises. C'est un de ces magasins rem- « plis d'analyses et de jugements d'ouvrages que l'analyste « n'a point entendus ; magasins de marchandises mêlées, dont « il n'y a proprement que le bordereau qui lui appartienne. « C'est un commentaire où l'on rencontre souvent ce qu'on « ne cherche point, rarement ce qu'on cherche ; et presque « toujours les choses dont on a besoin, égarées dans une « foule d'inutilités. » (*Lettre sur les sourds et muets.*)

(1) *Lettre* 88. Lagrange dans sa traduction de ce passage a conservé toute la force et toute la concision de l'original. « Il y a une sorte d'intempérance à « vouloir savoir plus que le besoin n'exige. Ajoutez que les vaines recherches « rendent les savants insupportables, bavards, importuns, suffisants, et peu « occupés d'apprendre le nécessaire quand ils sont pourvus du superflu. »

CHAPITRE II.

COMPARAISON ENTRE LES FACULTÉS DE L'HOMME ET CELLES DES ANIMAUX.

Les actions des bêtes sont peut-être un des plus profonds abîmes sur quoi notre raison se puisse exercer ; et je suis surpris que si peu de gens s'en aperçoivent.

(Bayle, *Dict.*, art. *Barbe*, note C) (1).

SECTION I.

S'il est un fait qui n'ait pas besoin d'être prouvé, c'est que les animaux n'ont que la nature pour guide, tandis que l'homme règle, en très-grande partie, sa propre destinée par l'exercice de sa raison. De quelle manière la nature opère chez les animaux, c'est ce que nous ignorons complétement ; mais ce qu'il y a de très-certain, c'est que ce n'est pas à la suite d'un choix délibéré, analogue à ce que nous éprouvons en nous-mêmes, qu'ils sont déterminés à poursuivre telle ou telle fin particulière, et que ce n'est pas non plus par un procédé analogue à notre raison qu'ils combinent les moyens propres à l'atteindre.

Nous donnons le nom d'instinct à cette cause inconnue, mais évidemment intelligente, qui guide les actions des bêtes, sans prétendre décider *où* réside cette intelligence; tout de même à peu près que, dans un problème algébrique, nous donnons aux quantités inconnues le nom des lettres x et y. Les caractères qui distinguent l'instinct de *la raison* sont si remarquables et si frappants pour l'observateur le moins attentif, qu'il ne peut y avoir de dispute sur ce point entre des personnes de bonne

(1) Je ne voudrais pas qu'en lisant cette épigraphe tirée de Bayle, qui exprime mon opinion bien arrêtée, mes lecteurs pussent supposer que je me flatte de répandre sur ce sujet une lumière bien vive ou bien nouvelle. Je n'aspire en réalité qu'à corriger quelques opinions extravagantes qui ont encore cours parmi les écrivains de nos jours, et qu'à donner un exemple d'une manière de philosopher que je regarde comme plus sage et plus rationnelle.

foi. Les plus importants de ces caractères me paraissent être les suivants : 1° l'uniformité avec laquelle l'instinct agit dans tous les individus de la même espèce, et 2° l'infaillible certitude avec laquelle il atteint son but antérieurement à toute expérience. Sous ces deux rapports les opérations de *la raison* ou de *l'art* proprement dits, semblent être essentiellement différentes de tout ce que nous observons chez les êtres animés, en ce qu'on n'a jamais vu deux individus de notre espèce employer précisément les mêmes combinaisons de moyens (du moins lorsque ces moyens présentent quelque complication) pour atteindre les mêmes fins, et qu'en outre la raison, privée du secours de l'expérience, est un principe tout à fait stérile et impuissant.

Bacon a reconnu la justesse de cette observation, lorsque avec plus de justesse que de précision il a défini *l'art* « une « appropriation des choses naturelles, par *la pensée et par* « *l'expérience humaine*, aux vues et aux usages de l'huma- « nité. » On pourrait le définir avec plus de concision : le choix des *moyens* les plus propres à atteindre *la fin* désirée. D'après cette idée de l'art, il est nécessairement le résultat de la raison et de l'invention, et par suite il présuppose nécessairement l'expérience et l'observation, sans lesquelles il serait impossible au plus grand génie d'établir une seule conclusion sur l'ordre de l'univers, ou sur les moyens à employer pour produire un effet quelconque, soit physique soit moral.

En essayant de tracer ainsi une ligne de démarcation entre les opérations de la raison et celles de l'instinct, je n'entends pas rapporter toutes les actions de l'homme à l'un de ces principes, et toutes celles des bêtes à l'autre. Au contraire, on verra par la suite que les instincts des bêtes sont susceptibles de se modifier considérablement sous l'influence des circonstances extérieures et de l'expérience accidentelle des individus. Et d'une autre part rien de plus évident qu'il existe dans notre espèce divers penchants naturels qui semblent parfaitement analogues à l'instinct, dans leurs lois et dans leur origine. C'est ainsi qu'un enfant, à l'instant où il vient au monde, accomplit parfaitement la fonction de la respiration, fonction qui exige la contraction et l'extension alternative de certains muscles dans un ordre régulier de succession ; et

l'enfant n'a certes aucune idée de la nécessité de respirer pour vivre, ni aucune connaissance des moyens par lesquels cette fin est remplie.

C'est de la même manière qu'un nouveau-né exécute les opérations de la succion et de la déglutition. Les anatomistes comptent trente paires de muscles qui doivent entrer en jeu à chaque déglutition (1). Qui est-ce qui met ces muscles en mouvement, et règle l'ordre dans lequel ils doivent agir? Nous ne craindrons pas d'affirmer que, si ces opérations révèlent une intention et une raison, cette intention et cette raison ne sont pas celles de l'enfant.

Si on considère attentivement ces faits, on sera plus aisément disposé à admettre ce penchant instinctif à interpréter les signes naturels, et cette instinctive facilité à comprendre leur signification que j'ai cru pouvoir attribuer à notre espèce. Quelques philosophes modernes ont essayé de ramener, tout cela à l'expérience et à l'observation, et de prouver que nous *apprenons* à interpréter les signes naturels précisément de la même manière que nous apprenons la signification du langage conventionnel. Je n'ai pas la moindre objection à faire à cette doctrine, tant qu'elle reposera sur des faits. Il me paraît au contraire raisonnable et philosophique de la pousser aussi loin que les faits nous y autorisent, car une foule d'exemples montrent que la nature n'a fait pour l'homme que ce qui était nécessaire à sa conservation, lui laissant la tâche d'acquérir par lui-même diverses connaissances qu'elle communique immédiatement aux animaux (2). Mon opinion, ainsi que je l'ai déjà dit en différentes occasions, est que

(1) Reid, *Essais sur les facultés actives de l'homme.*

(2) Un exemple aussi frappant qu'incontestable de ce fait, est la perception instinctive de la distance, qui, dans plusieurs espèces animales, a lieu à l'instant même de la naissance, comparée avec ce qui se passe chez l'homme. L'analogie a conduit l'ingénieux et profond docteur Campbell à penser que leurs perceptions, dans ce cas, étaient semblables aux nôtres. « Il y a quelque raison de croire, observe-t-il, d'après l'exacte analogie que « les organes des animaux présentent avec les nôtres, qu'ils acquièrent la « connaissance des distances de la même manière que nous. *Sur ce point cependant je ne voudrais rien affirmer.* » — *Philosophie de la Rhétorique*, tome I, p. 135.

Dans l'Essai sur les *Sens extérieurs*, publié dans les Essais posthumes de

l'instinct et l'expérience interviennent ici à la fois, et que la part qui revient à chacun dans la production du résultat ne peut être établie que sur des faits. Attaquer cette conclusion comme antiphilosophique, uniquement parce qu'elle rattache *en partie* les phénomènes à une cause que nous ne connaissons que par ses effets, c'est trahir une présomptueuse confiance dans les forces de la raison humaine, confiance qui s'accorde mal avec les étroites limites qui lui sont imposées dans des recherches aussi abstraites. Indépendamment de cette classe particulière de phénomènes, notre espèce offre une foule d'autres opérations non moins merveilleuses, et si l'on accorde que l'homme apprend tout par l'expérience, que dirons-nous de ces opérations des bêtes, qui sont uni-

M. Adam Smith, on montre de la manière la plus satisfaisante combien l'argument fondé sur l'analogie pèche dans ce cas-ci.

« Qu'antérieurement à toute expérience, les petits de la plupart des animaux aient quelque perception instinctive de cette espèce, c'est ce qui « semble tout à fait évident. La poule ne fait pas manger ses poussins en introduisant leur nourriture dans leur bec, comme font les linottes et les « grives. Dès que les poulets sont éclos, au lieu de leur donner à manger, « elle les conduit dans les champs où ils marchent sans embarras et paraissent « avoir la perception la plus distincte de tous les objets qui les entourent. On « les voit souvent courir en ligne directe vers un grain que la mère leur « montre, même à plusieurs pas de distance, et à peine leurs yeux sont-ils « ouverts à la lumière qu'ils semblent comprendre le langage de la vision « aussi bien qu'ils le feront dans la suite. Les petits de la perdrix et du coq « de bruyère ont aussi, à ce qu'il paraît, en naissant la perception la plus « distincte des objets de la vue. Le perdreau, à peine sorti de sa coque, se « dirige vers le gazon et les blés touffus; le jeune faisan court aux bruyères, « et ils ne pourraient manquer de se heurter à tous les obstacles s'ils n'avaient « la perception la plus fine et la plus juste des objets qui non-seulement les « environnent, mais qui les pressent de tous côtés. Il en est de même des petits de l'oie, du canard, et, autant que j'ai pu l'observer, du plus grand « nombre des oiseaux qui font leur nid sur la terre; ainsi que de la plupart de ceux que Linnée a rangés dans la classe des poules et de l'oie, et « de plusieurs de ces oiseaux à jambes longues placés par lui dans l'ordre des « *grallæ*. » -- « Les petits de plusieurs espèces de quadrupèdes semblent « jouir aussi en naissant de la faculté de voir aussi parfaitement qu'ils le font « ensuite. Le jour ou le lendemain de sa naissance le veau suit la vache et le « poulain la jument, et, bien qu'à cause de leur timidité ils s'éloignent rarement de la mère, ils paraissent pourtant marcher en pleine liberté et à leur « aise, ce qu'ils ne pourraient pas faire certainement s'ils ne distinguaient « pas avec une certaine précision la forme et le volume des objets tangibles « que tout objet visible représenté. » Smith, *Essais posthumes*, p. 233 et suiv.

Les ingénieuses observations de M. Frédéric Cuvier sur *l'Instinct*, consignées dans une publication récente, concordent de tout point avec celles de Smith. (Voyez la note E.)

formes dans chaque individu de la même espèce, et aussi parfaites dès le premier essai qu'après le millième ?

Mais qu'a-t-on besoin de recourir ici aux instincts des animaux, ou à ces opérations de notre propre espèce qui ont eu lieu à une époque dont nous n'avons gardé aucun souvenir ? Y a-t-il dans ce qu'on nomme communément *l'instinct*, quelque chose de plus mystérieux que les moyens par lesquels s'exécutent les mouvements volontaires du corps ? Je *veux* remuer ma main ou mon pied, et à l'instant la fin désirée se trouve accomplie. Les physiologistes m'enseignent que, dans cette opération, certains muscles doivent entrer en exercice, et que la contraction de ces muscles est produite par l'influence des nerfs (1). Mais, en exécutant cette action, je ne pense qu'au *but*, et le mécanisme nécessaire pour l'atteindre s'ar-

(1) Il y a quelques années, les physiologistes se vantaient d'en savoir beaucoup plus sur ce sujet. Ce qui suit est extrait d'un auteur fort savant et fort ingénieux qui écrivait en 1775, et on ne saurait aujourd'hui s'empêcher de sourire de ce ton d'oracle avec lequel les rêves les plus extravagants de l'imagination sont présentés au lecteur comme autant d'articles de foi médicale. La seule raison qui me détermine à choisir cette citation dans un ouvrage français, c'est que j'ai en ce moment cet ouvrage sous la main. Je ne doute pas qu'on ne trouve dans les publications anglaises d'une date aussi récente des passages analogues.

« Mais comment est-ce que notre volonté tire tous ces nerfs ? par un agent « le plus simple en apparence, le moins matériel qui se puisse, et qui tient « un milieu en quelque sorte entre le corps et l'esprit : par un liquide dont les « nerfs sont remplis, et qu'on appelle *esprits animaux*. On doit les considé- « rer comme une liqueur éthérée très-légère, composée de molécules que « leur rapport (ou leur affinité) rassemble, en sorte qu'ils s'attirent mutuel- « lement comme l'aimant attire le fer ; et si déliés, que les microscopes les « meilleurs n'ont pu encore les rendre sensibles. C'est par une suite de ces « esprits animaux que les nerfs sont le siége du sentiment et du mouvement, « comme nous l'avons déjà dit.

« Ces esprits animaux ne sont pas seulement contenus dans les nerfs ; « ils occupent aussi les cavités du cerveau, de la moelle de l'épine, et des « fibres musculeuses. Ils sont certainement élastiques, de l'aveu des meil- « leurs physiciens, susceptibles par conséquent de se raréfier et d'occuper « une place beaucoup plus considérable. Mais lorsque les esprits animaux « contenus dans les nerfs viennent à se gonfler il faut nécessairement que « les nerfs s'élargissent, par conséquent qu'ils se raccourcissent. En se « raccourcissant, ils soulèvent donc le diaphragme et les autres muscles « auxquels ils sont attachés ; ceux-ci soulèvent la poitrine, et de là le jeu de « la respiration entier occasionné par la volonté.

« On peut voir de plus grands détails sur ces *esprits animaux*, sur leur exi- « stence, leurs diverses espèces, et sur la manière dont ils sont unis, dans les

range à l'instant et entre en mouvement, sans que j'aie conscience d'aucune coopération de ma part.

La seule différence entre ces mouvements volontaires et les opérations de l'instinct, c'est que dans les premiers nous *voulons* la fin et nous ignorons les moyens employés pour l'atteindre, tandis que dans les actes instinctifs nous ne songeons ni à des moyens ni à une fin (1).

La disposition qu'ont certains écrivains de nos jours à nier les opérations de l'instinct dans l'homme ne peut s'expliquer que par le désir d'affaiblir les fondements de la religion naturelle. Parler de propensions et d'instincts innés, c'est disent-ils, le langage du *mysticisme*. Mais c'est bien plutôt le langage de la véritable science, qui se contente de constater et de généraliser des faits, et qui s'arrête dès qu'elle a atteint les limites prescrites à la curiosité humaine. Le reproche de mysticisme peut être adressé à bon droit à ceux qui, dans le but de se dissimuler à eux-mêmes, ou de dissimuler aux autres leur ignorance à l'aide de formules théoriques, obscurcissent l'étude de la nature par des *mots vides de sens* (2).

Plus tard peut-être je pourrai reprendre ce sujet, si je prolonge assez ma carrière pour traiter des preuves de dessein que manifeste l'ordre de l'univers. Pour le moment il me suffira de remarquer (et cette remarque ne repose sur aucune

« Essais anatomiques d'un homme célèbre (*), digne de la place à laquelle il « vient d'être élevé. » — (*Monde primitif*, par M. Court de Gébelin, tome III, p. 78, 79.)

(1) Newton a évidemment été frappé de l'analogie de ces deux classes de phénomènes, lorsqu'il les a joints ensemble dans une de ses questions : « Comment les mouvements du corps succèdent-ils aux actes de la volonté, « et d'où vient l'instinct chez les animaux ? » — *Optique*, livre III.

(2) Ce que Newton a dit pour justifier l'emploi du mot *gravitation*, dans le sens qu'il a dans sa philosophie, contre les objections de ceux qui l'accusaient de ressusciter *les qualités occultes* des péripatéticiens, peut également s'appliquer au mot *instinct*, pris dans le sens que nous lui donnons ici. « Ces « qualités sont manifestes ; leurs causes seules sont *occultes*. Les péripatéti- « ciens donnent le nom de qualités occultes, non à des qualités manifestes, « mais seulement à des qualités qui sont *supposées* cachées dans les corps, « et que l'on considère comme les causes inconnues d'effets parfaitement « connus. » — *Optique* de Newton.

(*) *Dissertation de la nature et des usages de l'esprit animal*, par M. Lieutaud, premier médecin du roi, à la suite de ses *Essais anatomiques*, in-8, Paris, 1742.

théorie, elle est le simple énoncé d'un fait) que, bien que les opérations de l'instinct n'aient aucune base dans l'expérience ou la raison de l'animal, elles révèlent de la manière la plus claire une intelligence dans l'être qui a créé l'animal, et qui, en appropriant si admirablement sa constitution aux lois du monde matériel, a fait éclater une unité de plan qui prouve que toutes les choses, tant animées qu'inanimées, sont l'ouvrage du même créateur tout-puissant. Je ne me ferai donc aucun scrupule, dans la suite de cette discussion, de parler de *la sagesse* de la nature, telle qu'elle se déploie dans ces merveilleux phénomènes, sans toutefois prétendre proposer pour le moment une théorie relativement aux *moyens prochains*, qui sont mis en œuvre pour produire l'effet. J'ai à peine besoin d'ajouter que, lorsque je parle de la sagesse de la nature, j'entends toujours parler de la sagesse de l'auteur de la nature. Cette expression a pour elle la sanction d'un usage immémorial; elle est concise, et suffisamment claire pour les amis sincères de la vérité, et elle nous permet d'éviter, dans nos raisonnements philosophiques, le retour trop fréquent d'un nom qui ne doit jamais être prononcé qu'avec le plus profond respect.

En présentant ces observations, je n'entends pas désapprouver les tentatives de quelques écrivains de nos jours pour analyser les différentes opérations qui sont ordinairement rapportées au principe général de l'instinct. Mais je me permettrai de leur rappeler que, quelque loin qu'on pousse l'analyse, on ne peut en définitive aboutir qu'à un dernier *fait*, non moins merveilleux que ceux qu'on veut expliquer. Ainsi, parviendrait-on à prouver que les actions du nouveau-né ont été apprises par le *fœtus in utero*, il n'en faudrait pas moins admettre, comme un fait primitif, l'existence d'une certaine détermination originelle à tel ou tel mode particulier d'action utile ou nécessaire à l'animal, et on n'aurait fait que reporter l'origine de cet instinct à une période plus reculée de l'histoire de l'esprit humain.

Dans un ouvrage original et fort curieux, publié il y a environ trente ans, sous le titre de *Zoonomia*, on a analysé avec beaucoup de talent, et parfois avec succès, la plupart des

phénomènes qui sont communément rapportés à l'instinct; et notamment les prodigieux efforts que l'enfant est capable de faire pour sa propre conservation à l'instant où il voit la lumière (1). On prétend, par exemple, que le *fœtus*, pendant qu'il est encore dans le sein de sa mère, apprend à exécuter la déglutition et à se délasser d'un repos continuel par un changement de position; d'ou il suivrait que quelques-unes des actions que les enfants sont supposés accomplir en vertu d'un instinct existant dès leur naissance, ne sont que la répétition de mouvements déjà établis à une époque antérieure de leur vie. La remarque est ingénieuse et probablement juste; mais elle ne prouve pas que *l'instinct* soit un terme antiphilosophique, et elle ne rend pas les opérations de l'enfant moins mystérieuses qu'elles ne le sont dans la supposition vulgaire. Elle ne fait que montrer ces opérations sous un nouveau jour, et, je pourrais peut-être ajouter, sous un jour plus frappant qu'auparavant.

Le même auteur essaie d'expliquer d'une manière à peu près semblable les différents degrés de force corporelle que les petits des animaux déploient au moment de leur naissance. Ainsi les veaux et les poulets sont capables de marcher presque immédiatement, tandis que l'enfant, dans les circonstances même les plus favorables, atteint l'âge de six et quelquefois de douze mois avant de pouvoir se tenir debout. A ces phénomènes, le docteur Darwin assigne deux causes : la première, c'est que les petits de certains animaux viennent au monde dans un état plus complet que d'autres; le poulain et l'agneau, par exemple, ont, sous ce rapport, un avantage manifeste sur le chien et le lapin; la seconde, c'est que la marche de quelques espèces s'accorde mieux que celle des autres avec les mouvements antérieurs du *fœtus*. Les efforts de tous les animaux dans le sein de leur mère, selon la remarque du même auteur, ressemblent aux mouvements qu'ils font pour nager; car c'est le meilleur moyen qu'ils aient de changer de position dans l'eau; or la manière dont nagent le veau et le canneton

(1) *Notices biographiques* sur Smith, Robertson et Reid, p. 485. Quelques-uns des paragraphes suivants sont extraits de la dernière de ces notices.

ressemble aux mouvements ordinaires de leur marche; ils ont donc appris à exécuter en partie ces derniers mouvements pendant qu'ils étaient cachés à nos regards. Au contraire, la natation dans l'enfant diffère entièrement de la marche; il ne peut donc apprendre à marcher que lorsqu'il est sorti du sein de sa mère. Cette théorie est extrêmement plausible et prouve la sagacité de son auteur; mais elle ne fait que mettre dans un nouveau jour la prévoyance avec laquelle la nature veille sur ses créatures dès le premier moment de leur existence.

Un autre exemple peut jeter encore plus de lumière sur le sujet qui nous occupe. L'agneau, quelques minutes après sa naissance, se met à chercher sa nourriture dans la touffe d'herbe qui seule peut la lui fournir, et il applique ainsi à la fois ses jambes et ses yeux aux fonctions qui leur sont propres. Le paysan observe ce fait et donne le nom d'instinct, ou quelqu'autre nom analogue, au principe inconnu qui fait agir l'animal. Par un examen plus approfondi, le philosophe est amené à croire que c'est le sens de l'odorat qui conduit ici l'animal. Entre autres faits curieux à l'appui de cette opinion, on a cité le suivant : « En disséquant une chèvre pleine, dit « Galien, je trouvai l'embryon vivant; je le détachai de la « matrice, et l'ayant emporté avant qu'il eût vu sa mère, je « le déposai dans une chambre où se trouvaient plusieurs « vases remplis les uns de vin, les autres d'huile, ceux-ci de « miel, ceux-là de lait ou de quelque autre liqueur, d'autres « enfin contenant des grains et des fruits. Nous vîmes d'abord « le petit animal se dresser sur ses jambes et marcher; puis il « se secoua et se gratta le flanc avec un de ses pieds; alors il se « mit à flairer chacun des vases qui étaient placés dans la « chambre, et quand il eut tout flairé il but le lait (1). » Si nous admettons comme vraie cette charmante histoire, et pour ma part je suis loin de la révoquer en doute, elle nous donne seulement les moyens de décrire le fait avec un peu plus de précision, parce qu'elle nous rend certains que c'est au sens de l'odorat que se trouve attachée la détermination instinctive. La conclusion du paysan n'est pas ici en opposition

(1) Darwin, tome I, p. 195, 196.

avec celle du philosophe ; elle en diffère seulement en ce qu'il se sert de termes généraux, appropriés à son ignorance des voies particulières par lesquelles la nature accomplit son dessein dans ce cas. S'il se fût exprimé autrement, il eût été blâmable pour avoir préjugé une question sur laquelle il ne pouvait se former une opinion exacte. Une personne tout à fait étrangère à l'anatomie peut admirer (et sur d'aussi bonnes raisons que Cuvier lui-même) le mécanisme de la main de l'homme, ou de la trompe de l'éléphant.

Je ne puis m'empêcher d'observer ici que le docteur Darwin a évidemment emprunté sa traduction du passage cité ci-dessus, sauf quelques changements et retranchements sans importance, à *la Sagesse de Dieu dans la création*, par M. Ray, ouvrage qui, malgré quelques puérilités, renferme, suivant moi (indépendamment du mérite de cet écrivain comme observateur et comme naturaliste) beaucoup de saine philosophie. Je n'aurais pas fait remarquer cette circonstance, s'il avait cité la suite du passage ; mais la phrase au milieu de laquelle il l'interrompt est si remarquable, qu'il est difficile de comprendre quels motifs ont pu engager un écrivain qui, dans ses œuvres poétiques, semble si sensible aux charmes de la nature physique et morale, à supprimer la suite de ce récit. L'impression que le fait dont il s'agit semble avoir produite sur l'esprit de Galien, forme un contraste si frappant avec celle que le docteur Darwin s'attache indirectement à faire naître, qu'il aurait dû, ce semble, mettre ses lecteurs à même d'en faire eux-mêmes la comparaison. On m'excusera donc (malgré l'inévitable répétition de quelques phrases déjà citées) de rapporter le passage tout entier.

« La nature, formant, façonnant et perfectionnant les par-
« ties du corps, les dispose si bien qu'elles peuvent d'elles-
« mêmes, sans aucune instruction, exécuter les actions qui
« leur sont propres. J'ai fait autrefois à ce sujet une belle
« expérience sur un chevreau qui n'avait jamais vu sa mère.
« En effet, en disséquant une chèvre pleine, pour résoudre
« certaines questions posées par les anatomistes, sur la
« marche de la nature dans la formation du *fœtus*, je trouvai
« l'embryon vivant; je le détachai de la matrice suivant notre

« procédé ordinaire, et l'ayant emporté avant qu'il eût vu sa « mère, je le déposai dans une chambre où se trouvaient « plusieurs vases remplis les uns de vin, les autres d'huile, « ceux-ci de miel, ceux-là de lait ou de quelque autre liqueur, « d'autres enfin, en assez grand nombre, contenant des « grains et des fruits, et je l'y laissai. Nous vîmes d'abord le « petit animal se dresser sur ses jambes et marcher, comme « s'il avait su qu'elles lui avaient été données pour cet usage. « Ensuite il se débarrassa de l'enveloppe visqueuse qui le cou- « vrait dans la matrice, et en troisième lieu, il se gratta le « flanc avec un de ses pieds; alors il se mit à flairer chacun « des vases qui étaient placés dans la chambre, et quand il les « eut tous flairés, il but le lait : sur quoi nous poussâmes « tous un cri d'admiration, voyant clairement la vérité de cette « parole d'Hippocrate, que les mœurs et les actions des ani- « maux ne sont pas le fruit de l'éducation (1) (mais de l'instinct). « Je nourris donc et j'élevai ce chevreau, et je remarquai « ensuite qu'il ne se nourrissait pas seulement de lait, mais « aussi de divers autres aliments qui se trouvaient auprès. « Comme c'était vers l'équinoxe du printemps que je l'avais « tiré du sein de sa mère, deux mois après les arbrisseaux et « les plantes commencèrent à pousser, et il se mit à les flairer, « rejetant immédiatement les unes, mais en goûtant quelques « autres qu'il mangea ensuite et qui étaient celles dont se « nourrissent habituellement les chèvres. Tout ceci peut sem-

(1) Ἐν ᾧ καὶ ἀνεκράγαμεν ἅπαντες, ἐναργῶς ὁρῶντες ὅπερ Ἱπποκρατής ἐφη, φύσεις ζωῶν ἀδιδάκτοι. Nous avons ici un exemple de ce que j'ai appelé (p. 135-136 de ce volume) *instinct pur et sans mélange*; car certainement cet animal n'avait jamais flairé ou goûté du lait avant sa naissance. On peut en dire autant de l'instinct qui, par l'intermédiaire du sens du goût, pousse les agneaux qui viennent de naître à sucer le lait caché dans la tétine de la brebis. — On peut citer encore un autre exemple incontestable du *pur instinct*, qui doit avoir été observé par tous mes lecteurs, celui des jeunes canards couvés par une poule, qui, dès qu'ils aperçoivent une mare d'eau, y courent et s'y plongent sans la moindre hésitation, malgré toute la peine que se donne leur mère adoptive pour les en empêcher. Ce phénomène si commun semble avoir vivement frappé Pline, qui, après avoir parlé des instincts de la poule, ajoute : Super omnia est, anatum ovis subditis atque exclusis, admi- « ratio primo non plane agnoscentis fœtum : mox incertos incubitus sollicite « convocantis : postremo lamentantis circa piscinæ stagna, *mergentibus se* « *pullis natura duce.* » — Plin., *Hist. Nat.*, lib. X, cap. LV.

« bler peu de chose, mais ce que je vais rapporter est bien « plus fort. En effet, après avoir brouté les feuilles et les jeunes « pousses, il les avalait, et quelque temps après il com- « mença à ruminer ; ce que voyant, tous ceux qui se trouvaient « là poussèrent de nouveaux cris d'admiration et de surprise « au spectacle de ces facultés et instincts naturels des animaux. « Car c'était déjà chose curieuse de voir cet animal prendre sa « nourriture avec sa bouche et la mâcher avec ses dents ; mais « c'était plus merveilleux encore de le voir ramener dans sa « bouche la nourriture déjà avalée et reçue dans son premier « estomac, et la remâcher longtemps pour l'avaler de nouveau « et la faire descendre, non dans le même estomac, mais dans « un autre. Mais la plupart des hommes dédaignent d'observer « les œuvres de la nature, pour n'admirer que les choses « étranges et extraordinaires. »

M. Ray remarque ensuite, comme une circonstance très-curieuse que « le chevreau de son propre mouvement *but le « lait de la même manière qu'il l'eût fait dans le ventre de « sa mère*; tandis que s'il avait teté une fois il aurait difficilement humé le lait. » On voit par le membre de phrase que j'ai transcrit en italique, que Ray a eu précisément la même idée que Darwin quant à l'existence de certaines déterminations instinctives des animaux antérieures à leur naissance, mais qu'il ne les regardait pas pour cela comme moins dignes d'admiration. La conclusion pratique qu'il tire de cette dernière remarque n'est pas indigne d'attention. « En conséquence, dit- « il, le meilleur moyen de sevrer les enfants, est de les empê- « cher d'abord de prendre le sein; ils boiront alors du lait sans « aucune difficulté; tandis que s'ils ont commençé à teter on ne « pourra les faire boire qu'avec beaucoup de peine, et quelques- « uns même s'y refuseront toujours. » — « Mais comment se « fait-il que les nouveau-nés aient une telle facilité à prendre « le sein et à le sucer, bien qu'ils ne l'aient jamais fait aupa- « ravant? Ici, nous devons recourir à l'instinct naturel, et à « la direction de quelque cause supérieure » (1).

Les observations précédentes relatives aux instincts du che-

(1) Ray, p. 353, 7e édition.

vreau s'appliquent également bien à l'explication qu'on a essayé de donner des instincts des oiseaux et des poissons voyageurs, par les changements que les vicissitudes des saisons produisent dans leurs sensations. Aucune de ces théories ne me paraît complétement satisfaisante ; et, en même temps, je ne doute pas que ce ne soit par quelques moyens physiques (agissant peut-être sur un ou plusieurs sens dont nous n'avons aucune idée) que l'effet a lieu, et on est en droit d'attendre de nouvelles lumières sur ce point des recherches des naturalistes (1). Mais quel que soit le succès réservé à leurs efforts, les dispositions prévoyantes prises pour la conservation des animaux devront toujours être attribuées, non à leur propre prévision et à leur intelligence, mais à la sagesse et à la bienfaisance de la nature, et les questions posées par le poëte avec une si haute philosophie n'en subsistent pas moins et subsisteront toujours, du moins dans les points essentiels :

« Qui commande à la cicogne d'aller, comme Colomb, à « la recherche de nouveaux cieux et de terres inconnues ? qui « convoque l'assemblée, fixe le jour du départ, dispose la pha- « lange et indique la route (2) ? »

Les sophismes du raisonnement de Darwin sur l'instinct,

(1) D'après quelques observations faites par le docteur Jenner, pour vérifier une conjecture du célèbre John Hunter, on peut regarder aujourd'hui comme établi d'une manière positive, que, chez les oiseaux voyageurs, les causes déterminantes de la migration sont certains changements périodiques survenus dans les organes de la génération du mâle et de la femelle.

Ce fait est extrêmement curieux, mais n'avance en rien la solution du grand problème. Il peut bien expliquer l'inquiétude des oiseaux qui les pousse à changer de place ; mais la même difficulté revient toujours, et ne fait que se présenter sous une nouvelle forme. Comment expliquer la migration constante de l'oiseau vers une région particulière *inconnue* ? Car il ne faut pas oublier que son instinct de migration se rapporte à la fois à une certaine période de la saison dans le pays qu'il quitte et dans le pays où il va. Je ne doute pas que ces deux ingénieux écrivains ne sachent fort bien cela. (*Observations sur les migrations des oiseaux*, par Edward Jenner, *Transactions philosophiques* de la Société royale de Londres, année 1824, part. I.—Voyez aussi les *Observations* de M. J. Hunter sur certaines parties de l'économie animale.)

(2) Who bade the stork Columbus-like explore
Heavens not his own, and worlds unknown before ?
Who calls the council, states the certain day,
Who forms the phalanx, and who points the way ?

(Pope, *Essai sur l'homme.*)

tiennent en partie à l'acception insolite et arbitraire qu'il a attachée à ce mot.

« Si l'on fait attention à ces circonstances, dit-il, plusieurs des « actions des jeunes animaux qui, au premier abord, ne sem- « blaient pouvoir se rattacher qu'à un instinct inexplicable, « ont pour origine, ainsi que les actions animales accompa- « gnées de conscience, *des efforts répétés de nos muscles « agissant sous l'impulsion de nos sensations ou de nos dé- « sirs* (1). »

Or il faut observer ici que, d'après Darwin, nos sensations et nos désirs « constituent un des éléments de notre système, « de même que nos muscles et nos os en forment un autre; » et en conséquence, « on peut, dit-il, les appeler les uns et « les autres *naturels* ou *connés;* mais on ne peut dire ni des « uns ni des autres qu'ils sont *instinctifs*, le mot *instinct*, dans « son acception usuelle, ne s'appliquant qu'aux *actions* des « animaux. » « Le lecteur (continue Darwin) voudra bien faire « attention à cette définition de *l'action instinctive*, de peur « qu'en employant le mot *instinct* sans y attacher une idée « exacte, il ne comprenne sous ce terme général les désirs « naturels de l'amour et de la faim et les sensations naturelles « de peine et de plaisir (2). »

D'après cette explication, la diversité d'opinion du docteur Darwin et de ses adversaires n'est guère que verbale. En effet, soit que nous considérions les actions des animaux, commu-

(1) *Zoonom.*, tome I, p. 189, 3e édit. corrigée, 1801.

(2) *Ibid.*, p. 188.

Si cette limitation tout à fait arbitraire du sens du mot *instinct* était adoptée, nous serions forcés de rejeter comme impropre l'emploi de ce terme dans le passage de M. Smith, cité plus haut, et dans lequel il parle de la *perception instinctive* de la distance chez certaines classes d'animaux (voyez p. 254). Ce mot est employé dans le même sens en divers autres endroits de son ouvrage. « Il semble, observe-t-il quelque part, qu'il y a dans les petits en- « fants une disposition *instinctive* à croire tout ce qu'on leur dit. » Et quelques pages plus loin : « Le désir d'être cru, le désir de persuader, de conduire « et de diriger les autres semble être le plus vif de tous nos désirs natu- « rels. C'est peut-être sur cet *instinct* qu'est fondée la faculté du langage, fa- « culté caractéristique de la nature humaine. » — *Théorie des sentiments moraux*, tome II, p. 382, 384, 6e édit. — Quant à *l'acception usuelle* d'un terme philosophique, M. Smith est, on en conviendra, une autorité de plus grand poids que le docteur Darwin.

nément rapportées à l'*instinct*, comme des effets immédiats de certaines déterminations primitives, soit comme le résultat de *sensations* et de *désirs naturels* ou *connés*, ces actions, fournissent également des preuves de dessein et de sagesse dans le créateur des animaux, puisque, dans les deux systèmes, elles dépendent de causes immédiatement ou médiatement liées à la conservation des créatures. Dans les deux cas, il y a des moyens infaillibles préparés par la main de la nature, pour l'accomplissement des fins qu'elle a en vue.

Je suis heureux de voir que le docteur Paley a fait avant moi la même remarque sur cette partie de la théorie de Darwin. « Je connais, dit-il, la théorie qui résout l'instinct dans la « sensation.... C'est ainsi qu'on rend compte de l'incubation « des œufs par le plaisir que l'oiseau éprouve, à ce qu'on « suppose, à se sentir l'*abdomen* pressé par la surface polie « et convexe de la coquille, ou par le soulagement que la « douce température de l'œuf produit sur les parties inférieures « de son corps, dont la chaleur en effet est, *dans ce moment* « *même*, plus considérable que de coutume.... Dans cette « manière de considérer ce sujet, la sensation tient lieu de « prévoyance; mais cela même est un effet de la prévoyance « du Créateur. Accordons, par exemple, que ce qui pousse « la poule à couver ses œufs, ne soit autre chose que le plaisir « ou le soulagement qu'elle éprouve dans cet acte; comment « se fait-il que cette chaleur, ou démangeaison, ou de quelque « autre manière qu'on l'appelle, qu'on suppose être la cause « de cette disposition de l'oiseau, est ressentie précisément « au moment même où elle est indispensable, et coïncide si « exactement avec la constitution intérieure de l'œuf, et avec « les secours extérieurs que réclame cette constitution même « pour atteindre son plein développement? Suivant moi, cette « solution, une fois acceptée comme un fait, est plutôt propre « à accroître qu'à affaiblir notre admiration pour ce phéno- « mène (1).

(1) En comparant ce passage de la *Théologie naturelle* de Paley avec quelques-unes de ses doctrines favorites en morale et en politique, on voit que les opinions de cet écrivain éminent ont, dans le cours de ses études philosophiques, subi un changement bien remarquable. — Voyez ce que j'ai dit à ce

Les raisonnements des disciples de Darwin à ce sujet me semblent pleins de contradictions. Tantôt ils s'efforcent de nous représenter les animaux comme n'étant guère autre chose que des machines sentantes, ou plutôt des machines dont les mouvements sont déterminés et réglés par les sensations; tantôt, ils semblent vouloir les élever au rang des êtres raisonnables. Nous avons un exemple de la première de ces deux tendances dans la théorie dont Paley vient de faire une critique si fine, imaginée pour expliquer les opérations des oiseaux dans l'incubation de leurs œufs, et de la seconde dans l'explication que Darwin lui-même propose des migrations périodiques de plusieurs espèces d'oiseaux. « Il est probable, « dit-il, que ces émigrations ont été d'abord fortuitement « entreprises par les individus les plus hardis de l'espèce, qui « l'ont ensuite appris aux autres, à peu près comme cela a lieu « chez les hommes pour les découvertes des navigateurs (1). »

Il est curieux que ces philosophes n'aient pas songé à expliquer l'incubation des œufs par l'observation et l'exemple, la tradition et les leçons des parents, d'autant plus que Darwin a eu recours à ce mode d'explication pour les merveilleuses opérations de quelques espèces d'insectes. « Si nous connais- « sions mieux l'histoire des insectes qui vivent en société, « comme les abeilles, les guêpes et les fourmis, leur industrie « et leurs travaux ne nous paraîtraient pas, je crois, si uni- « formes et si fixes que nous le voyons maintenant; nous les « verrions sans doute, comme nos propres arts, sortir peu à « peu de l'expérience et de la tradition, bien que leurs rai- « sonnements portent sur beaucoup moins d'idées, s'appliquent « à beaucoup moins d'objets, et s'exercent avec beaucoup « moins d'énergie (2). »

De ces deux théories, celle dont Darwin se sert pour rendre compte de l'incubation des œufs est, je n'en doute pas, le plus près de la vérité. Quant à l'autre, il est difficile de sup-

sujet dans la première Dissertation placée en tête du supplément de l'*Encyclopédie Britannique*, tome V, p. 200, 201, 202. Je demande la permission de réclamer toute l'attention du lecteur pour les passages auxquels je renvoie.

(1) *Zoonomia*, tome I, p. 231.

(2) *Ibid.*, p. 256, 257.

poser que Darwin lui-même ait parlé sérieusement, lorsqu'il la propose comme explication des migrations des oiseaux. Lorsque l'on considère combien étaient timides et bornées les pérégrinations de l'espèce humaine avant l'invention de la boussole, malgré les secours fournis par l'observation des étoiles, il est impossible de comprendre par quel moyen les espèces voyageuses pourraient revenir aux lieux qu'elles ont quittés, ou même ce qui les détermine, au moment de leur départ, à diriger leur vol vers un point de l'horizon plutôt que vers un autre. C'est à Darwin et à ses disciples à prouver ce qu'ils avancent. En attendant, et tant que le problème demeure sans solution, il nous est bien permis de conserver l'indispensable mot *instinct*, quelque air suranné qu'il ait. Quoi de plus puéril et de moins conséquent que l'aversion des disciples de Darwin pour ce terme, qu'ils ne peuvent éviter qu'en y substituant quelque autre cause qui implique toujours ou beaucoup *moins* ou beaucoup plus d'intelligence qu'on n'en attribue communément à *l'instinct* (1) ?

(1) En même temps je suis prêt à reconnaître, ainsi que je l'ai fait dans une autre occasion (*Essais philosophiques*, p. 561, note 1), que plusieurs écrivains, même parmi les plus profonds ont donné au mot *instinct* beaucoup trop d'extension. On pourrait en citer des exemples tirés de d'Alembert et autres philosophes distingués du continent, ainsi que de nos compatriotes, Hume et Smith ; mais je me contenterai de renvoyer ici à un passage du docteur Reid, dans lequel il donne, un peu vaguement il est vrai, mais assez clairement néanmoins pour un lecteur de bonne foi, le nom d'*instinct* à l'effort soudain que nous faisons pour reprendre notre équilibre quand nous sommes en danger de tomber, et à quelques autres mouvements instantanés de conservation, toutes les fois qu'un péril inattendu nous menace. — Voyez les *Essais sur les facultés actives*, traduct. franç., tome VI, p. 16, 17 et suiv.

Dans ce cas particulier, mes idées s'accordent parfaitement (excepté sur un seul point) avec les judicieuses réflexions qui suivent, et que S'Gravesande a présentées il y a déjà longtemps :

« Il y a quelque chose d'admirable dans le moyen ordinaire dont les hom-
« mes se servent pour s'empêcher de tomber : car dans le temps que, par
« quelque mouvement, le poids du corps s'augmente d'un côté, un autre
« mouvement rétablit l'équilibre dans l'instant. On attribue communément
« la chose à un *instinct naturel*, quoiqu'il faille nécessairement l'attribuer à
« *un art* perfectionné par l'exercice.

« Les enfants ignorent absolument cet art dans les premières années de
« leur vie, ils l'apprennent peu à peu, et s'y perfectionnent, parce qu'ils ont
« continuellement occasion de s'y exercer, exercice qui, dans la suite,
« n'exige presque plus aucune attention de leur part ; tout comme un musicien
« remue les doigts, suivant les règles de l'art, pendant qu'il aperçoit à peine

Avant Bacon, les partisans de la philosophie aristotélique avaient l'habitude, dans l'explication des phénomènes de la nature, de substituer les causes *finales* aux causes *physiques*. Aujourd'hui on paraît en général prendre pour accordé que lorsque *la cause physique* a été découverte, toute spéculation relative aux *causes finales* ou au *dessein* est interdite, comme si, en réalité, *les causes physiques* étaient autre chose que les moyens mêmes par lesquels *le dessein* réalise ses *fins*, ou, s'il nous est permis de conserver la phraséologie scolastique, comme si les causes physiques étaient autre chose que les instruments des causes finales. Ainsi, lorsque Darwin a rapporté au sens de l'odorat, ou à l'influence des sensations et des désirs naturels, quelques-uns des *instincts* communément attribués aux animaux, il semble avoir cru que l'ensemble du phénomène s'explique par l'action aveugle des causes physiques. Il ne paraît pas s'être aperçu que dans ces cas ses théories, même en les supposant justes, non-seulement laissent toute sa force à l'ancien argument en faveur du *dessein*, mais encore fournissent de nouvelles preuves de l'harmonie, de l'unité et de l'étendue du plan en vertu duquel le monde

« qu'il y fasse la moindre attention.» — *OEuvres philosophiques* de M. S'Gravesande, p. 121, seconde partie, Amsterdam, 1774.

La seule objection que j'aie à faire porte sur cette pensée que l'effort en question est le résultat *d'un art*. N'est-on pas évidemment beaucoup plus loin de la vérité en rattachant ce phénomène à cette source, qu'en l'expliquant, avec Reid, par l'instinct? *L'art* implique l'intelligence, la connaissance d'une *fin*, et le choix des *moyens*. Mais y a-t-il quelque ombre de tout cela dans une opération commune à toute l'espèce (y compris les idiots et les insensés), et que les animaux exécutent aussi bien que les êtres raisonnables?

Les perceptions acquises de nos différents sens, et plus particulièrement *les perceptions acquises* de la vue (si bien expliquées par Berkeley) nous fournissent une preuve encore plus frappante de la justesse de cette remarque. Les philosophes conviennent généralement aujourd'hui que c'est par l'expérience que nous apprenons à juger des distances et des figures des objets; mais de quel droit attribuons-nous cette acquisition à un *art* de l'individu, lorsqu'elle appartient invariablement à l'espèce entière? Je proposerais donc d'appeler ces acquisitions *acquisitions instinctives*, bien que je sache qu'on pourrait, en chicanant, me dire que c'est une contradiction dans les termes. Cette expression me semble, au contraire, un énoncé simple et exact du fait; admettant, d'un côté, la part de l'expérience dans la formation de cette habitude, et montrant, de l'autre, la nécessité d'une détermination instinctive pour expliquer l'universalité et le développement si précoce de cette acquisition.

physique et le monde moral sont disposés l'un à l'égard de l'autre de manière à concourir également à l'accomplissement de la même fin.

La sagesse que la nature manifeste dans les instincts des bêtes éclate plus particulièrement chez ces espèces qui s'associent en communautés politiques, comme les abeilles et les castors. Nous rencontrons là des animaux qui, considérés individuellement, ne montrent qu'un très-faible degré d'intelligence (1), et qui pourtant réunis ensemble produisent des ouvrages qui nous étonnent par leur grandeur et par l'habileté qu'ils supposent. Faudrait-il ici supposer, ou bien que chaque individu est capable de s'élever à la conception du dessein général à la réalisation duquel il travaille, ou bien qu'il existe dans la communauté une sorte de maître ouvrier qui distribue à ses membres leurs différentes tâches, et combine les efforts de tous pour leur avantage commun? L'habileté même de leurs ouvrages, et l'uniformité qu'on remarque de siècle en siècle dans leurs travaux démontrent complétement l'absurdité de cette double hypothèse.

« C'est, dit Reid, un problème de mathématiques très-« curieux de déterminer sous quel angle précis les trois plans « qui composent le fond d'une cellule doivent se rencontrer « pour offrir la plus grande économie ou la moindre dépense « possible de matériaux et de travail.

« Ce problème appartient à la partie transcendante des ma-« thématiques, et est l'un de ceux qu'on appelle problèmes de « *maxima* et de *minima*. Il a été résolu par quelques mathé-« maticiens, particulièrement par l'habile Maclaurin, d'après « le calcul infinitésimal, et l'on trouve cette solution dans les

(1) Voyez les articles *Abeille* et *Castor* dans l'*Histoire naturelle* de Buffon. Dans la relation si intéressante que le professeur Pictet a donnée de son voyage en Angleterre, il nous parle d'une visite qu'il fit en compagnie de sir Joseph Banks, à un vieux castor aveugle que celui-ci gardait depuis dix ans dans une pièce d'eau dans son habitation de *Spring Grove*. Les curieux détails qu'il nous donne prouvent que cet animal déployait beaucoup d'intelligence et d'aptitude mécanique pour certaines fins particulières, mais ces fins n'avaient aucun rapport à sa situation actuelle, bien qu'elles fissent évidemment partie des instincts systématiques qu'il manifeste dans l'état de société. En deux mots, le castor nous apparaît ici comme une espèce de roue détachée d'une machine, dont les dents prouvent le rapport qu'elle avait avec d'autres roues destinées à coopérer au même résultat.

« Transactions de la Société royale de Londres. Ce savant a « déterminé avec précision l'angle demandé; et il a trouvé, « après la plus exacte mesure que le sujet pût admettre, que « c'est l'angle même sous lequel les trois plans du fond de la « cellule se rencontrent dans la réalité.

« Demanderons-nous maintenant quel est le géomètre qui « a enseigné aux abeilles les propriétés des solides, et l'art de « résoudre les problèmes de *maxima* et de *minima?* Nous « n'avons pas besoin de dire que les abeilles ne savent rien de « tout cela; elles travaillent très-géométriquement, sans au- « cune connaissance de la géométrie: à peu près comme un « enfant qui, en tournant la manivelle d'un orgue de Barbarie, « fait de bonne musique sans être musicien.

« L'art n'est pas dans l'enfant, mais dans celui qui a fait « l'orgue. De même, quand une abeille construit son rayon « d'une manière si géométrique, la géométrie n'est pas dans « l'abeille, mais dans le grand géomètre qui a fait l'abeille et « tout ce qui existe, avec nombre, poids et mesure (1). »

Bien qu'on puisse admettre en toute assurance, comme

(1) *Œuvres* de Reid, traduction française, tome IV, p. 14, 15. J'ai évité à dessein toute discussion relative aux instincts des insectes. Le docteur Darwin avoue lui-même que nous n'avons qu'une connaissance très-imparfaite de leurs différentes espèces. « Leurs occupations, dit-il, leur genre de vie, « et *jusqu'au nombre de leurs sens* tout diffère des nôtres, et ils ne diffèrent « pas moins entre eux sous ces différents rapports. » (Zoonomia, tome I, p. 252.) Par ces motifs, je n'ai parlé que des animaux qu'on peut présumer mieux étudiés par les naturalistes.

Je ne puis cependant laisser échapper cette occasion de dire avec quel plaisir j'ai lu les détails des recherches faites sur les fourmis par M. Hubert de Genève. Je n'ai pas eu son ouvrage même à ma disposition, mais j'en ai lu un excellent résumé dans le vingtième volume de la *Revue d'Édimbourg*. La connaissance que j'ai des écrits de son illustre père, et ma confiance en l'exactitude d'un observateur formé à l'école de Genève, ont beaucoup ajouté à l'intérêt que ces recherches m'ont inspiré. Toutefois, je me permettrai de dire que l'auteur ou son interprète s'est laissé parfois trop emporter par son imagination. C'est ce qu'on peut voir notamment dans l'exposition qu'il fait des diverses manières dont les différentes espèces de fourmis construisent leurs habitations. « En traçant le plan des cellules et des galeries, chaque « fourmi paraît suivre sa propre imagination; il devrait résulter souvent de « là un défaut d'accord entre les diverses parties du travail; mais il ne paraît « pas qu'elles soient jamais embarrassées par des difficultés de ce genre. On « rapporte que, dans une fourmilière, deux cloisons avaient été construites « d'une hauteur si inégale, que le plafond de l'une, en se prolongeant, ne « serait resté qu'à la moitié de la hauteur de l'autre. *Une fourmi plus expéri-* « *mentée arrivant sur les lieux sembla frappée de ce défaut*, et à l'instant

une conséquence des considérations précédentes, que, dans les actions des animaux, éclate une sagesse qui doit être rapportée à une origine plus élevée, il est néanmoins incontestable que certaines acquisitions sont laissées à l'expérience des individus. « C'est de cette manière (a dit depuis longtemps « Hume) qu'ils connaissent les propriétés les plus frappantes « des objets extérieurs, et que peu à peu, depuis leur nais- « sance, ils apprennent à se familiariser avec la nature du feu, « de l'eau, des pierres, de la terre; à distinguer le haut, le « bas, etc., et les effets de toutes ces choses. L'ignorance et « l'inexpérience des plus jeunes sont ici faciles à distinguer « de l'adresse et de la sagacité des vieux, qui ont appris, par « une longue observation, à éviter ce qui leur est nuisible, et « à rechercher ce qui leur donne du plaisir. Un cheval accou- « tumé à vivre aux champs apprend à quelle hauteur précise « il peut sauter, et jamais il ne tentera ce qui excède ses « forces ou son agilité. Un vieux lévrier laissera aux plus « jeunes le rôle le plus fatigant de la chasse, et il se placera « lui-même de manière à rencontrer le lièvre dans ses détours; « et les conjectures qu'il forme à cette occasion ne sont fondées « que sur ses observations et son expérience.

« Ceci est rendu encore plus évident, ajoute Hume, par « les effets que la discipline et l'éducation produisent sur les « animaux, qui, à l'aide des récompenses et des punitions, « peuvent apprendre une suite d'actions les plus contraires à « leurs instincts et à leurs penchants naturels. N'est-ce pas « l'expérience qui fait que le chien a peur quand vous le me- « nacez, ou que vous prenez un bâton pour le battre? N'est- « ce pas encore l'expérience qui fait qu'il répond à son nom, « et qu'il infère de ce son tout à fait arbitraire que c'est à lui « que vous parlez plutôt qu'à tel ou tel de ses compagnons, et « que vous avez l'intention de l'appeler, lorsque vous pronon-

« même elle abattit le plafond commencé, donna à l'une des cloisons la hau- « teur convenable, et fit un nouveau plafond avec les matériaux du premier.» (*Revue d'Édimbourg*, tome XX, p. 149.) Mais le fait le plus extraordinaire que les recherches de M. Huber aient mis en lumière, c'est l'existence d'une espèce de grandes fourmis qu'il appelle *amazones*, et qui paraissent avoir un métier analogue à celui de nos négriers.

Voyez la note F.

« cez ce mot d'une certaine manière et avec un certain « accent (1) ? » Il n'est pas facile de déterminer jusqu'à quel point on pourrait ajouter au nombre et à l'étendue de ces acquisitions, en plaçant un animal dans des situations artificielles (en s'opposant, par exemple, à la satisfaction de ses besoins naturels). On trouvera quelques observations et quelques expériences intéressantes en ce genre dans le premier volume (si ma mémoire ne me trompe pas) des *Variétés littéraires* de M. Suard (2). Nous trouvons des exemples analogues dans les procédés à l'aide desquels on dresse les chiens, les chevaux, les oiseaux et autres animaux, à faire ces tours extraordinaires qui, dans tout pays, sont pour la foule un objet favori d'amusement, et qui, à certains égards, ne sont pas indignes de l'attention des philosophes (3).

Ces faits prouvent jusqu'à l'évidence que les animaux, pas plus que l'homme, ne sont sous l'influence exclusive d'un *instinct pur* et *sans mélange*, et que ce principe est, dans tous

(1) *Essais* de Hume.

(2) Dans ces cas-là, attribuerons-nous aux animaux la délibération et le choix, ou considérerons-nous leurs opérations comme le résultat d'*instincts latents*, développés par les situations exceptionnelles où ils se trouvent placés ? Je ne présente cette dernière idée que sous la forme d'une question, mais diverses circonstances peuvent être alléguées en sa faveur. Il y a une chose bien certaine, c'est que les acquisitions extraordinaires de l'individu sont limitées aux *occasions* extraordinaires qui leur ont donné naissance, et ne lui communiquent aucune supériorité intellectuelle sur les animaux de la même espèce. Ces *occasions*, c'est l'industrie *humaine* qui les fait naître, comme lorsque le physiologiste soustrait une plante à l'action de la lumière, dans le but de déterminer la part de cet élément dans la couleur, l'odeur et le développement des végétaux.

(3) Perse, dans le prologue de ses satires, a indiqué avec beaucoup de précision le principe d'après lequel se développent les facultés latentes des animaux :

Quis expedivit psittaco suum χαῖρε,
Picasque docuit nostra verba conari ?
Magister artis ingenique largitor
Venter, negatas artifex sequi voces.

Depuis que ceci est écrit, j'ai trouvé dans Leibnitz la même remarque et la même citation. « Nec minus animalibus gubernandis præmia prosunt, nam « esurienti animali alimenta præbens, ab eo obtinebit quod alioqui nullo « pacto extorserit. Generale instrumentum est, escæ cum parent copia, cum « abnuunt denegatio. *Quis expedivit*, etc., etc. » — Leib. *Op.*, tom. I, p. 167. Edit. Dutens.

les cas, susceptible d'être modifié par l'observation et l'expérience. Je suis pourtant disposé à croire que si on examine de près les tâtonnements des animaux, on trouvera qu'ils sont renfermés dans des limites très-étroites, et que deux ou trois expériences suffisent pour les faire entrer dans la bonne voie. En faisant ces expériences, ils sont probablement excités par quelque impulsion instinctive, sans perception claire du but auquel elles doivent servir, et, ce but une fois atteint, il n'est pas étonnant que l'animal continue ensuite d'exécuter l'opération particulière qui lui a réussi (1).

(1) J'ai souvent été frappé de cette idée, en observant les efforts que fait un oiseau pour s'échapper d'un appartement dans lequel il est entré par une fenêtre ouverte. En commençant, tous ses mouvements sont dirigés vers la lumière ; mais son inexpérience à l'égard de la nature du verre, qui offre deux qualités assez rarement réunies, la transparence et la solidité, rend pendant longtemps ses efforts inutiles. Le nombre de ses essais croît en proportion du nombre des fenêtres, ou plutôt en proportion du nombre des carreaux ; et d'une autre part, s'il y avait seulement une ouverture dans le mur, ou si tous les carreaux de vitre étaient enlevés, l'oiseau se sauverait à la première tentative, et on le verrait ensuite passer et repasser sans craindre le moins du monde les conséquences. Quelque chose d'analogue a lieu peut-être pour les abeilles et les autres insectes qui travaillent avec une régularité géométrique : conjecture qui, si j'ai bien compris Buffon, s'accorde, dans les points essentiels, avec sa doctrine sur ce point.

Ceci posé, je ne voudrais pas rejeter comme absurde l'anecdote ingénieuse et au fond nullement impossible du mulet et du philosophe, que Charron nous cite comme une preuve décisive des facultés de raisonnement possédées par les animaux. « Le mulet du philosophe Thalès, portant du sel et traversant un ruisseau, se plongeait dedans avec sa charge, pour la rendre plus « légère, l'ayant une fois trouvée telle y estant par accident tombé, mais estant « après chargé de laine ne s'y plongeait plus. » Après avoir cité diverses anecdotes semblables, qui reposent à peu près sur le même genre d'évidence que la précédente, il conclut ainsi : « Toutes ces choses comment se peuvent-elles « faire sans discours et ratiocination, conjonction et décision? C'est en être « privé que ne connoistre cela. » — *De la Sagesse*, liv. I, chap VIII.)

La facilité avec laquelle les enfants apprennent la langue maternelle, nous fournit un nouvel exemple de ce que nous considérions ici comme spécialement propre aux animaux. Si le nombre des sons alphabétiques était plus considérable qu'il ne l'est en effet, la difficulté de la prononciation aurait augmenté à proportion; et il serait impossible que les habitants des différentes parties du globe parvinssent à se faire comprendre les uns des autres. C'est le nombre limité des voyelles et des consonnes, qui, dans ce cas, produit cette *abscissio infiniti* qui a tant d'importance dans l'exercice de nos facultés, et qui est si essentielle au succès de nos efforts instinctifs pendant la période de notre vie où nos expériences sont faites sans une vue claire de leur objet.

Le docteur Holder, dans ses *Éléments du langage*, recommande aux instituteurs des sourds et muets l'application d'une règle générale évidemment

Mais il y a ici une circonstance qui mérite toute notre attention : la possession exclusive et incommunicable de ces acquisitions, pour l'animal qui les a faites. Tout périt avec l'individu, sans que ce qu'il a appris soit imité par d'autres animaux de la même espèce, ou transmis aux générations futures par l'enseignement des parents. Il y a plus : l'individu lui-même oublie entièrement ce qu'il sait, si les soins et la discipline de l'homme ne le forcent pas à se le rappeler et à l'appliquer constamment.

Il paraîtrait donc que ces acquisitions, quelque loin qu'elles puissent aller, ne sont pas chez l'animal un produit de la science et de la raison, mais l'effet de l'instinct, modifié dans sa manifestation par les circonstances extraordinaires au milieu desquelles il agit. Tout ce qu'on en peut conclure, c'est que les instincts des animaux ont un certain degré de latitude, une certaine aptitude à s'accommoder aux accidents extérieurs. Elles ne nous autorisent dans aucun cas à croire que la nature de l'animal s'est *perfectionnée* dans son ensemble, puisque les qualités acquises ne se combinent pas, chez lui, avec les instincts préexistants, mais s'y substituent, et que si l'animal les conserve, ce n'est point en vertu d'une *connaissance* qui soit sienne, mais par suite de la constante surveillance de l'être intelligent qui les lui à communiquées.

Je ferai encore remarquer, avant de quitter ce sujet, que la comparaison entre l'homme et les animaux a été instituée, en général, d'une manière peu franche et illogique, la raison qui distingue l'espèce humaine ayant été d'ordinaire mise en opposition, non avec les instincts de telle ou telle espèce particulière, mais avec les instincts de tous les animaux en général, considérés comme réunis dans un seul individu. Nous comparons l'homme, non point avec le cheval, le chien ou le castor, mais avec les animaux en général ; et lorsque nous trou-

déduite de ses propres observations, qui confirme ces remarques. « Écrivez « *p* et *b*, et faites signe à votre élève d'essayer de les prononcer, et dirigez-le « en lui montrant les mouvements de vos lèvres dans ces articulations, mou- « vements qui, *après quelques efforts, lui feront rencontrer l'une d'entre elles.* »

Les expériences instinctives des bêtes sont, suivant toutes les probabilités, resserrées dans des limites encore plus étroites, leurs facultés ayant bien moins de portée, et leurs besoins physiques étant bien plus pressants.

vons un point dans lequel il est surpassé par quelque animal, nous croyons avoir réussi à rabaisser sa prétendue supériorité. Les vues de Pope sur ce sujet sont beaucoup plus philosophiques : « Ta raison ne réunit-elle pas toutes les facultés de ces êtres qui te sont tous soumis? » ce qui ne veut pas dire que la raison n'est que le résultat de la combinaison de différents instincts ; car on doit la considérer, au contraire, comme une faculté d'un ordre supérieur, destinée par elle-même à accomplir ces fins si nombreuses auxquelles concourent les instincts infiniment variés de la bête.

La supériorité de la raison sur l'instinct n'est jamais plus évidente que dans ces cas mêmes où l'on suppose qu'elle emprunte ses lumières aux animaux. Dans ces cas, en effet, ce n'est pas par une imitation aveugle (penchant dont on peut observer les traces chez différentes espèces d'animaux) qu'elle agit, mais en dégageant *le principe* d'après lequel l'instinct réalise sa fin, et en l'ajoutant à la masse de ses ressources expérimentales. Et il n'est pas moins remarquable que les facultés imitatives des animaux semblent s'exercer avec un très-faible degré d'intention, ou de délibération et que, dans aucun cas, elles ne servent au perfectionnement soit de l'espèce, soit de l'individu.

Je ne veux pas terminer cette section sans dire quelques mots de l'instinct que manifestent les animaux, lorsqu'ils sont sous l'influence des affections de famille. Addison observe que l'affection instinctive de quelques animaux pour leurs petits semble plus énergique et plus vive que celle des êtres raisonnables, et, pour le prouver, il cite un fait que cette aimable écrivain se serait probablement abstenu de raconter, à cause du caractère de cruauté qui l'accompagne, s'il n'eût eu l'avantage de placer sous un jour tout à fait intéressant l'un des plus étonnants phénomènes qui puissent se présenter à notre observation. Je veux parler de l'attachement instinctif des animaux pour leurs petits, et les soins qu'ils prennent de leur conservation. « Un habile anatomiste ouvrit un jour une « chienne, et au moment où elle souffrait les plus atroces dou- « leurs, il lui présenta un de ses petits ; elle se mit immédia- « tement à le lécher, et pendant tout ce temps, elle parut in-

« sensible à ses propres tourments. Lorsqu'on l'éloignait d'elle, « elle tenait ses yeux fixés sur lui, et poussait une sorte de gé- « missement qui paraissait plutôt déterminé par l'éloignement « de son petit que par le sentiment de ses propres douleurs. »

L'examen de l'économie de la nature dans les phénomènes que nous présentent les animaux, et la comparaison de leurs instincts avec les circonstances physiques de leur situation extérieure, forment un des plus beaux sujets de spéculation de l'histoire naturelle; et pourtant l'attention des naturalistes s'est rarement dirigée de ce côté. Non-seulement Buffon, mais encore Ray et Derham, n'ont fait que l'effleurer, et je ne connais que lord Kames qui l'ait étudié d'une manière spéciale dans un court supplément de l'une de ses Esquisses. Cet appendice a pour titre : « de la Propagation des Animaux, et du soin qu'ils ont de leur progéniture. » Malgré quelques erreurs et plus d'une conclusion prématurée, ce petit écrit renferme plusieurs remarques intéressantes sur la bonté et la sagesse que la Providence fait éclater dans le gouvernement de cette classe de créatures.

Il est impossible de dire jusqu'à quel point ce que les bêtes sentent pour leur progéniture ressemble à ce que nous éprouvons nous-mêmes dans les mêmes circonstances. Il y a ici probablement beaucoup plus de différence qu'on ne serait disposé à l'admettre d'après une vue superficielle du sujet. Mais quelles que soient les conclusions que la philosophie puisse autoriser sur ce point, il est certain qu'il n'y a pas d'illusion plus agréable que celle qui nous fait assimiler les affections de famille des animaux aux nôtres, et qui nous inspire pour eux un intérêt sympathique lorsqu'ils sont sous l'influence de ce doux instinct. Il n'est pas d'occasion où nous soyons plus fortement tentés d'appliquer aux opérations de l'instinct la remarquable expression d'Aristote, qui les appelle Μιμήματα τῆς ἀνθρωπινῆς ζωῆς.

Ce qui me fait soupçonner que les sentiments des animaux à l'égard de leurs petits sont essentiellement différents des nôtres, c'est surtout ce fait, que, chez toutes les espèces, aussitôt que le but de l'affection des parents pour les petits est atteint, leur union cesse entièrement; et il n'y a aucune raison de

croire que les membres de la famille conservent quelques souvenirs de leur premier attachement, ou même qu'ils soient capables de se distinguer des autres individus de la même espèce. La différence radicale de ce qui se passe dans l'espèce humaine en pareille circonstance imprime son principal caractère de beauté au passage suivant de Thomson, dont le dernier vers ne saurait être lu sans émotion par tout homme qui a éprouvé le sentiment paternel ou filial. Ce passage fait partie de la *dernière leçon* donnée par deux oiseaux à leurs petits pour leur apprendre à voler.

« Devant eux volent leurs parents, qui les guident; ils les menacent, les exhortent, leur commandent et les forcent d'avancer. — L'air agité reçoit le léger fardeau, et leurs ailes, instruites par la nature, fendent le mobile élément. Ils ont touché la terre, et bientôt, plus rapides, ils conduisent plus loin et plus loin encore leur vol qui se prolonge sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin toute crainte s'évanouisse et que toutes leurs facultés soient pleinement développées. Alors les parents, voyant leur tâche accomplie, et leur agile couvée planant dans les airs, se réjouissent une dernière fois, et l'oublient pour toujours. (1) »

Une remarque fort juste d'Addison nous fera paraître cette particularité de la vie des animaux plus étonnante encore : « L'a-
« mour du mâle et de la femelle pour leurs petits, dit-il, peut
« s'étendre au delà du temps ordinaire, si la conservation de
« l'espèce l'exige, comme nous pouvons le voir chez les oiseaux
« qui chassent leurs petits dès qu'ils sont capables de chercher
« leur nourriture, mais qui continuent de les nourrir si on les
« retient dans leurs nids ou si on les enferme dans une cage,

(1) ——— down before them fly
The parent guides, and chide, exhort, command,
Or push them off.—The surging air receives
The plumy burden, and their self-taught wings
Winnow the waving element. On ground
Alighted, bolder up again they lead
Farther and farther on the lengthening flight,
Till vanish'd every fear, and every power
Rous'd into life and action, light in air
Th' acquitted parents see their soaring race,
And once rejoicing never know them more.

« ou si, par tout autre raison, ils sont hors d'état de pourvoir à « leurs besoins (1). »

SECTION II.

En quoi consiste donc, pourra-t-on nous demander, la différence entre l'homme et l'animal? Leurs facultés diffèrent-elles seulement *en degré*, ou y a-t-il une différence essentielle entre la nature rationnelle et la nature animale?

Sur ce point, les philosophes en général sont tombés dans les extrêmes, et particulièrement les philosophes français des deux derniers siècles; les disciples de Descartes ayant soutenu qu'il n'y a aucune faculté commune à l'homme et à l'animal, dans lequel ils ne voyaient même qu'une pure machine, tandis que les matérialistes français de notre temps rejettent toute théorie qui distingue l'âme rationnelle du principe des actions animales.

(1) Cette remarque d'Addison me fournit l'occasion de réfuter une fois pour toutes les nombreux passages dans lesquels Darwin conclut de la modification d'un instinct par les circonstances extérieures, que cet instinct n'existe réellement pas. Il raisonne ici d'après le principe général, que toutes les opérations des instincts sont *forcées* et *nécessaires*, et que par conséquent ils ne sauraient être modifiés par des causes accidentelles. D'après ce principe, les exemples cités par Addison démontreraient que l'attachement des oiseaux pour leurs petits n'est pas *instinctif*, tandis qu'en fait ils nous fournissent la preuve la plus manifeste du contraire.

Les extraits qui suivent donneront une idée suffisante des passages de Darwin auxquels je fais ici allusion. « Cet état d'engourdissement des hirondelles est « établi sur les témoignages de nombreuses observations tant anciennes que « modernes. Aristote, parlant des hirondelles, dit qu'elles passent en hiver « dans des climats plus chauds, si elles n'en sont pas séparées par une grande « distance; dans le cas contraire, elles s'enterrent dans les pays mêmes qu'elles « habitent. »

. . . . . .

« Leurs migrations ne dépendent donc pas d'un *instinct nécessaire*, puisque « les migrations elles-mêmes ne sont pas *nécessaires*. » — *Zoonomie*, t. I, p. 232, 233.

« Tous les oiseaux de passage peuvent vivre dans les climats où ils nais- « sent : ils sont exposés dans leurs migrations aux mêmes accidents et aux « mêmes difficultés que les hommes dans la navigation; les mêmes espèces « d'oiseaux émigrent de certaines contrées, et résident dans d'autres. On voit, « par toutes ces circonstances, que les migrations des oiseaux ne sont pas « produites par un *instinct nécessaire*, qu'elles ne sont que des progrès ac- « cidentels, semblables à ceux des arts parmi les hommes, enseignés direc- « tement ou transmis par tradition d'une génération à une autre. » — *Ibid.*, p. 236, 372.

Addison me semble n'avoir eu sur cette question que des idées assez vagues, ou même contradictoires, mais, en substance, plus voisines de la doctrine de Descartes que de celle d'aucun autre philosophe. « Il n'y a rien, suivant moi, dit-il, (n° 120 « *du Spectateur*) de plus mystérieux dans la nature que cet « instinct des animaux, qui s'élève au-dessus de la raison, et « qui en est tout à fait privé. On ne peut l'expliquer par « aucune des propriétés de la matière, et, en même temps, il « agit d'une façon si étrange, qu'on ne peut le considérer « comme la faculté d'un être intelligent. A mes yeux, il en « est de ce principe comme de celui de la gravitation dans les « corps, lequel ne saurait être expliqué ni par des qualités « inhérentes aux corps eux-mêmes, ni par aucune loi méca- « nique. Ainsi que l'ont pensé les plus grands philosophes, il « serait plutôt une impulsion immédiate du premier moteur, « ou l'énergie divine agissant dans les créatures. » Dans un autre passage, il s'exprime ainsi : « De même que les différents « principes qui agissent dans les animaux ne sauraient être « appelés Raison, de même, quand nous leur donnons le nom « d'instinct, nous entendons par ce mot désigner une chose « dont nous n'avons aucune connaissance. Pour moi, j'y re- « connais l'immédiate direction de la Providence, et une opé- « ration de l'Être suprême, semblable à celle qui pousse vers « leurs centres toutes les parties de la matière. »

Les opinions des anciens stoïciens semblent s'être encore moins écartées de la théorie cartésienne. C'est ce que nous apprenons par un passage de Plutarque, dans lequel il est dit que les animaux, d'après les doctrines de cette secte, οὔ θυμοῦσθαι, ἀλλ' ὥσανει θυμοῦσθαι, οὔ φοβεῖσθαι, ἀλλ' ὥσανει φοβεῖσθαι, οὔ βλέπειν, ἀλλ' ὥσανει βλέπειν, c'est-à-dire « que les bêtes ne « souffrent pas, mais paraissent souffrir; ne sont pas effrayées, « mais paraissent effrayées; ne voient pas, mais paraissent « voir (1). »

Toutefois, c'est surtout Descartes qui, dans les temps modernes, a rendu cette doctrine célèbre, et c'est principalement à l'autorité de son nom qu'il faut attribuer la faveur dont elle

(1) Plutarque, *de Solertia animalium*.

a joui en France et en Angleterre, dans la première partie du dernier siècle (1). Les philosophes français sont, en général, depuis fort longtemps, tombés dans l'extrême opposé, et ont employé tout leur esprit à expliquer la supériorité si vantée de l'homme par des circonstances purement accidentelles de son organisation, ou des conditions extérieures. Le passage suivant d'Helvétius donnera une idée suffisante de ces théories :

« On a beaucoup écrit, dit cet écrivain agréable, quoique « paradoxal, sur l'âme des bêtes; on leur a tour à tour ôté et « rendu la faculté de penser; et peut-être n'a-t-on pas assez « scrupuleusement cherché, dans la différence du physique de « l'homme et de l'animal, la cause de l'infériorité de ce qu'on « appelle l'âme des animaux.

« 1° Toutes les pattes des animaux sont terminées, ou par « de la corne, comme dans le bœuf et le cerf, ou par des

(1) Baillet dit que le grand Pascal regardait cette théorie comme l'une des parties les plus estimables de la philosophie de Descartes, probablement à cause de la facile explication qu'elle fournit des souffrances apparentes auxquelles les animaux sont exposés. « Au reste cette opinion des automates est « ce que M. Pascal estimait le plus dans la philosophie de M. Descartes. » Baillet, *Vie de Descartes*, tome II, p. 537.

N'ayant pas en ce moment à ma disposition l'ouvrage de Baillet, je cite ce passage sur l'autorité de Bayle. (Voyez son *Dictionnaire*, article *Gomezius Pereira.*) Pour montrer à quel point le P. Malebranche était convaincu de cette doctrine, un ami de Fontenelle raconte l'anecdote suivante qu'il dit tenir de Fontenelle lui-même. (*Mercure de France* du mois de juillet 1757.) « M. de Fontenelle contait qu'un jour étant allé voir Malebranche aux PP. de « l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, une grosse chienne de la maison, et qui « était pleine, entra dans la salle où ils se promenaient, vint caresser le P. Ma- « lebranche, et se rouler à ses pieds. Après quelques mouvements inutiles « pour la chasser, le philosophe lui donna un grand coup de pied, qui fit jeter « à la chienne un cri de douleur, et à M. de Fontenelle un cri de compassion. « — Eh quoi! lui dit froidement le P. Malebranche, ne savez-vous pas bien « que cela ne sent point? »

L'opinion de Malebranche sur ce point paraît avoir varié; car il est certain que dans la première période de sa vie il croyait que les animaux étaient des êtres sentants. On dit qu'un jour, pressé par ses amis qui dirigeaient contre la justice de Dieu des objections sceptiques tirées des souffrances des animaux, le bon père répliqua : *Apparemment ils ont mangé du foin défendu* On peut présumer que cette conversation eut lieu à une époque où il ne connaissait pas encore les ouvrages de Descartes.

Sur cette question de l'automatisme, Fontenelle, bien que zélé cartésien, eut le bon esprit de se séparer ouvertement de son maître, et d'approuver même le sarcasme de la Motte qui disait : « que cette opinion sur les animaux était *une débauche de raisonnement* »

« ongles, comme dans le chien et le loup, ou par des griffes, « comme dans le lion et le chat; or cette différence d'organi- « sation entre nos mains et les pattes des animaux, les prive « non-seulement, comme le dit M. de Buffon, presque en « entier du sens du tact, mais encore de l'adresse nécessaire « pour manier aucun outil, et pour faire aucune des décou- « vertes qui supposent des mains.

« 2° La vie des animaux, en général plus courte que la « nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'observations, ni, « par conséquent, d'avoir autant d'idées que l'homme.

« 3° Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par « la nature, ont moins de besoins et doivent, par conséquent, « avoir moins d'invention; si les animaux voraces ont, en gé- « néral, plus d'esprit que les autres animaux, c'est que la « faim, toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruses « pour surprendre leur proie.

« 4° Les animaux ne forment qu'une société fugitive devant « l'homme, qui, par le secours des armes qu'il s'est forgées, « s'est rendu redoutable aux plus forts d'entre eux.

« L'homme est d'ailleurs le plus multiplié sur la terre; il « naît, il vit dans tous les climats, lorsqu'une partie des autres « animaux, tels que les lions, les éléphants et les rhinocéros « ne se trouvent que sous certaines latitudes. Or, plus l'espèce « d'un animal susceptible d'observation est multipliée, plus « cette espèce d'animal a d'idées et d'esprit.

« Mais, dira-t-on, pourquoi les singes, dont les pattes sont « a peu près aussi adroites que nos mains, ne font-ils pas des « progrès égaux aux progrès de l'homme? C'est qu'ils lui restent « inférieurs à beaucoup d'égards; c'est que les hommes sont « plus multipliés sur la terre; c'est que parmi les différentes « espèces de singes, il en est peu dont la force soit comparable « à celle de l'homme; c'est que les singes sont frugivores, « qu'ils ont moins de besoins, et, par conséquent, moins d'in- « vention que les hommes; c'est que d'ailleurs leur vie est « plus courte, etc. C'est qu'aussi la disposition organique de « leur corps les tenant, comme les enfants, dans un mouve- « ment perpétuel, même après que leurs besoins sont satis- « faits, les singes ne sont pas susceptibles de *l'ennui*, qu'on

« doit regarder, ainsi que je le prouverai dans le troisième « discours, comme un des principes de la perfectibilité de l'es- « prit humain (1). »

Il y a certes de quoi s'étonner que Helvétius oublie dans cette théorie l'absence du langage, faculté sans laquelle la multiplication des individus ne saurait en rien contribuer au perfectionnement de l'espèce. Et cette absence du langage chez les animaux ne tient pas à un vice des organes de la voix, comme le prouvent de reste les espèces animales douées à un assez haut degré de la faculté d'articuler; elle indique donc, évidemment, la privation des principes supérieurs dont dépend l'usage des signes artificiels. Mais nous reviendrons plus loin sur cette question.

Parmi les considérations d'Helvétius, la *première* seule me semble mériter quelque attention. Lorsque l'on considère que l'homme n'est pas doué seulement du sens du toucher absolument indispensable pour l'appréciation des objets extérieurs, mais qu'il a, en outre, à sa disposition l'admirable mécanisme de la main, qu'Aristote appelle si justement *l'instrument des instruments*, et sans laquelle la pratique de plusieurs des arts les plus nécessaires à la vie serait tout à fait impossible, on comprend qu'Helvétius ait pu être conduit à cette conclusion, que « si le poignet de l'homme eût été terminé par un « pied de cheval, notre espèce errerait encore dans les « forêts (2). » Et Helvétius n'est pas le seul philosophe qui ait adopté cette conclusion. Elle est entrée dans les spéculations de plus d'un métaphysicien anglais; et, à quelques exceptions près, les métaphysiciens français l'ont considérée longtemps comme un article de foi. Buffon, bien avant Helvétius, avait été jusqu'à en faire un argument contre l'usage où l'on est d'emmailloter les enfants. « Dans l'enfant nouveau-né, dit-il, « les mains restent aussi inutiles que dans le fœtus, parce qu'on « ne lui donne la liberté de s'en servir qu'au bout de six à sept « semaines; les bras sont emmaillotés avec tout le reste du

(1) *De l'Esprit*, discours I, chap. I.

(2) « Si la nature, au lieu de mains et de doigts flexibles, eût terminé nos poi- « gnets par un pied de cheval, qui doute que les hommes ne fussent encore « errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs ? » *De l'Esprit*, p. 2.

« corps jusqu'à ce terme, et je ne sais pourquoi cette manière « est en usage. Il est certain qu'on retarde par là le développe- « ment de ce sens important (le toucher), duquel toutes nos « connaissances dépendent. Un homme, ajoute-t-il, n'a « peut-être beaucoup plus d'esprit qu'un autre que pour avoir « fait dans sa première enfance un plus grand et un plus « prompt usage de ce sens. » Buffon applique ensuite la même idée aux animaux. « Les animaux qui ont des mains pa- « raissent être les plus spirituels; les singes font des choses si « semblables aux actions mécaniques de l'homme, qu'il « semble qu'elles aient pour cause la même suite de sensa- « tions corporelles; et c'est aussi ce qui a lieu chez l'éléphant « dont la trompe est un organe du toucher et analogue à celui « de l'homme (1). Les poissons dont le corps est couvert « d'écailles et qui ne peuvent se plier, doivent être les plus « stupides de tous les animaux, car ils ne peuvent avoir aucune « connaissance de la forme des corps, puisqu'ils n'ont aucun « moyen de les embrasser. Les serpents sont cependant « moins stupides que les poissons, parce que, quoiqu'ils « n'aient point d'extrémités et qu'ils soient recouverts d'une « peau dure et écailleuse, ils ont la faculté de plier leur corps « en plusieurs sens sur les corps étrangers, etc. (2). »

Pour porter un jugement exact sur cette célèbre doctrine (évidemment suggérée par la philosophie qui enseigne que toutes nos connaissances dérivent des sensations), il faut bien faire attention à la distinction qui existe entre le perfectionnement des arts et le perfectionnement de l'individu, deux choses qui sont si loin de marcher ensemble, que les mêmes

(1) Aussi la désigne-t-on en latin par le même mot. « Manus (dit Cicéron) « etiam data elephanto.» — *De Nat. deor.*, 2, 47. A l'extrémité de cette trompe est un appendice en forme de *doigt*, dont l'animal se sert pour saisir les petits objets. Quelques-uns des éléphants que l'on a montrés au public en Angleterre avaient été dressés à prendre à terre avec cette espèce de doigt un demi-schelling, à pousser le verrou d'une porte, et même à défaire des nœuds d'une corde.

J'apprends par des témoignages les plus authentiques, que l'éléphant à l'état sauvage ne se distingue pas des autres animaux par son intelligence, et que c'est surtout par son extraordinaire docilité, qui le rend éminemment disciplinable, qu'il a sur eux quelque supériorité.

(2) *Histoire naturelle*, des *sens*, du *toucher*.

causes qui aident à l'avancement de l'une, entravent souvent les progrès de l'autre. Le progrès des arts, par exemple, suppose la division du travail; mais, par opposition, l'intelligence de l'individu n'est jamais plus abaissée que lorsque cette division est poussée jusqu'à ses dernières limites. Le progrès des arts, en outre, suppose une foule de conditions extérieures, telles que les matériaux sur lesquels l'art opère, et les instruments pour les façonner. Mais les facultés intellectuelles de l'individu, loin d'avoir besoin des faveurs et des libéralités de la nature, ne se développent jamais avec plus de force que lorsqu'elle a été la plus avare de ses dons. C'est ainsi que les arts peuvent rester dans un état d'infériorité relative là où le fer est inconnu. Mais la privation même de ce puissant auxiliaire stimule l'esprit d'invention et excite l'homme à y suppléer par une plus grande dextérité manuelle; à peu près de même qu'un individu qui a eu le malheur de perdre une de ses mains, devient bientôt capable de faire avec celle qui lui reste à peu près tout ce qu'il faisait avec les deux.

Supposons, pour un moment, que, dans notre espèce, le poignet eût été terminé par une corne semblable à celle du cheval, quelle en aurait été la conséquence? On doit avouer que la connaissance des propriétés des corps eût été extrêmement limitée, et que les arts seraient restés dans un état d'enfance relative. Et ce ne sont pas là les seuls inconvénients auxquels l'homme eût été exposé. Une partie considérable de notre vie aurait dû être nécessairement employée à apprendre à suppléer à l'imperfection de nos perceptions originales, en les comparant entre elles, et en les corrigeant les unes par les autres, et par suite, une bonne partie du temps que nous consacrons maintenant au développement intellectuel et à la culture des arts utiles ou agréables aurait été perdue. Mais enfin, nous aurions toujours été des *hommes*, en possession de toutes les facultés qui caractérisent la nature humaine, et nous aurions conquis en partie, à l'aide de l'expérience et des ressources de notre intelligence, les avantages dont nous jouissons aujourd'hui grâce à l'usage de la main. Il y a plus: l'esprit d'invention et de découverte étant, dans cette suppo-

sition, puissamment excité dès le premier âge, peut-être la multiplicité même des besoins eût donné à quelques-unes de nos facultés intellectuelles un développement plus précoce.

A l'appui de ces observations, nous remarquerons qu'on a vu souvent des individus nés sans mains, et qui pourtant n'étaient pas inférieurs en intelligence au reste de leur espèce. Un des plus curieux exemples de ce genre, est celui d'un Allemand appelé *Buckinger*, qui, au commencement du siècle dernier, parcourait l'Angleterre où on le montrait comme une curiosité. Il était venu au monde sans jambes ni bras, et, malgré cette difformité, il pouvait, avec un de ses moignons, dont le bout était fendu et fourchu, non-seulement jouer de différents instruments de musique, mais encore écrire et dessiner avec la plus grande netteté d'exécution. On conserve dans la salle du conseil d'Édimbourg un beau spécimen de son talent pour le dessin, dont l'authenticité est attestée par plusieurs magistrats et fonctionnaires publics du temps, qui avaient été témoins oculaires de l'exécution de ces morceaux.

Montaigne avait eu occasion d'observer deux exemples très-curieux de ce genre, et il les a mentionnés dans ses *Essais*. « Je viens de veoir chez moy un petit homme natif de Nantes, « nay sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que « luy debvoient ses mains, qu'ils en ont à la vérité à demy « oublié leur office naturel. Au demeurant, il les nomme « ses mains; il trenche, il charge un pistolet et le lasche; il « enfile son aiguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se « peigne, il joue aux chartes et aux dez, et les remue avecques « autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'aultre; l'argent « que je luy ay donné (car il gaigne sa vie à se faire veoir) « il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre « main. J'en veis un aultre, estant enfant, qui manioit une « espée à deux mains et une hallebarde, du ply du col, à « faulte de mains, les jectoit en l'air et les reprenoit; lanceoit « une dague, et faisoit craqueter un fouet, aussi bien que « charretier de France (1). »

A tous ces faits j'en ajouterai un, qui est à ma connais-

(1) *Essais* de Montaigne, livre I, chap. XXII. Un fait tout à fait analogue

sance personnelle. Je veux parler d'une jeune femme du comté de Somerset, appelée Beffin, qui passa, il y a quelques années, plusieurs mois à Édimbourg, et qui, je crois, vit encore. Elle était, à certains égards, encore plus disgraciée que Buckinger, car elle n'avait pas à l'un de ses moignons cette espèce de fourche, dont celui-ci savait si bien se servir. En conséquence, elle était obligée (principalement pour les ouvrages d'aiguille, dans lesquels elle excellait) d'employer sa bouche, sa langue et ses dents. En écrivant et en dessinant, elle dirigeait sa plume ou son crayon en les serrant entre sa joue et son épaule droite. Ses facultés intellectuelles me parurent très-développées, et l'expression de sa physionomie (particulièrement celle de ses yeux) était gaie et enjouée, bien que pensive et intéressante.

On pourrait peut-être objecter à la conclusion que je veux tirer de ces faits, que ces individus ont vécu dans la société

au dernier cité par Montaigne, est rapporté par Gaspar Schott, savant jésuite du XVIIe siècle.

« Il y a eu des hommes sans bras, chez qui ce vice de conformation était « compensé par une dextérité merveilleuse des pieds, des épaules, etc. Am- « broise Paré parle d'un homme de quarante ans, sans bras, vu à Paris, et « qui avec les épaules, la tête et le col, remplaçait le service des mains; il « vola, assassina, et fut pendu. » *Notice raisonnée des ouvrages de* Gaspar Schott, à Paris, 1785, p. 39.

Ambroise Paré, sur l'autorité duquel on s'appuie dans ce passage, était un célèbre anatomiste du XVIe siècle. On peut induire le degré de confiance que mérite son témoignage de sa qualité même de chirurgien du roi, charge qu'il occupa sous les règnes successifs de Henri II, François II, Charles IX et Henri III.

M. Johnson, le savant traducteur de l'*Histoire des découvertes*, par Beckman, parle, d'après Camerarius, d'un certain Thomas Schweiker, né à Halle en Souabe, en 1586. Camerarius assure avoir vu cet homme, né sans bras, non-seulement écrire, mais encore tailler des plumes avec ses pieds.

« Nam cum in editiore loco, qui æquaret altitudinem tabulæ, in qua escu- « lenta apposita erant, consedisset, apprehenso pedibus cultro, scindebat « panem, et alios cibos; pedes eo postea, necnon et potum, veluti manus, « ori porrigebant. Peracto prandio pedibus pingebat, nobis omnibus videnti- « bus, tam elegantes latinas litteras ac Germanicas, ut exempla earum, « quasi rem insolitam, nobiscum sumeremus. Postulantibus etiam nobis, « culteflo parabat calamos ad scribendum aptissimos, quos postea nobis « donabat. »

Je dois à ce même écrivain l'indication d'un ouvrage où l'on trouve plusieurs faits du même genre. Cet ouvrage est intitulé : « *Monstrorum Historia* « *Memorabilis a Joanne Georgio Schenkio a Grafemberg filio*, Francofurti, « 1609. » Voy. la note G.

de leurs semblables, et que c'est de ceux-ci, et non de leur propre expérience, qu'ils avaient appris ce qu'ils savaient. Mais n'y a-t-il pas une foule d'animaux qui jouissent de la société de l'homme, et quand a-t-on vu qu'ils aient profité de ce moyen de s'instruire ou que même ils aient appris à copier et à reproduire les actions humaines? On dira que c'est la différence de leur nature qui les en empêche, mais s'il en est ainsi, d'où vient que l'homme a puisé dans l'observation de *leurs* instincts assez d'idées utiles pour rendre plausible l'opinion qui attribue à cette source l'origine de quelques-uns des arts dont l'humanité retire le plus d'avantages?

Une dernière considération me semble, pour le dire en passant, fournir une preuve des plus palpables de la différence radicale de l'homme et de l'animal, c'est que, bien qu'à même d'observer tous les jours et dans le plus petit détail les actions de l'homme, les animaux semblent tout à fait incapables de tirer aucun avantage de ce qu'ils voient. L'industrie humaine rend plus douce l'existence de plusieurs d'entre eux, et pourtant aucun d'eux n'est capable d'imiter les actes dont leur propre expérience leur a fait sentir l'utilité. Plusieurs animaux domestiques, par exemple, aiment la chaleur artificielle, et l'on dit qu'on a vu des singes, même dans l'état sauvage, se réunir autour d'un feu que les hommes avaient allumé. Mais aucun d'eux n'a jamais appris l'art si simple de jeter au milieu de ce feu un fagot de bois pour l'entretenir. Le chien lui-même, l'un des animaux les plus intelligents, a tous les jours l'occasion d'observer la manière dont nous apprêtons nos aliments, sa nourriture même est préparée au moyen du feu, et pourtant on ne l'a jamais vu faire griller sur des charbons un morceau de viande crue. Quelque faible que puisse paraître cette barrière entre la nature animale et la nature rationnelle, elle est tout à fait infranchissable, et certes, si nous réfléchissons aux ravages qu'aurait pu causer l'emploi inconsidéré d'un élément aussi dangereux que le feu, nous aurons de nombreuses raisons d'admirer la sagesse qui n'en a accordé l'usage qu'à notre espèce, à l'exclusion de tous les autres habitants du globe.

L'opinion que je combats n'est pas particulière aux modernes philosophes de la France. Nous savons, par les Mémoires de Xénophon, qu'elle avait cours parmi les sophistes de l'antiquité, et la réfutation qu'en fait Socrate est aussi philosophique et aussi satisfaisante qu'aucune de celles que les progrès de la science pourraient aujourd'hui fournir.

« Et peux-tu donc douter, Aristodème, que les dieux prennent soin de l'homme? Lui seul ne jouit-il pas du privilége d'avoir une stature droite? Ils ont sans doute donné aux autres animaux des pieds pour aller d'un endroit à l'autre; mais ils ont, en outre, donné à l'homme l'usage des mains. Tout animal a bien une langue; mais, à l'exception de l'homme, quel l'animal a le pouvoir de rendre ses pensées intelligibles aux autres?

« Et ce n'est pas seulement en ce qui regarde le corps, que les dieux se sont montrés bienfaisants pour l'homme. Qui ne voit qu'il est lui-même comme un dieu au milieu de la création visible, tant il surpasse tous les autres animaux par les qualités de son corps et de son âme. Car si le corps d'un bœuf avait été joint à l'âme d'un homme, celle-ci lui eût été bien peu utile, parce qu'elle n'aurait pu exécuter ses desseins; et la forme humaine n'aurait pas été plus utile aux bêtes, tant qu'elles seraient restées privées d'intelligence. Mais en toi, Aristodème, ont été unis une âme, admirable et un corps non moins merveilleux, et tu oserais dire, après cela : les dieux n'ont nul souci de moi? Que veux-tu donc de plus pour te convaincre de leur sollicitude? »

On trouve dans le traité de Galien *De Usu partium* un passage bien remarquable dans le même sens : « L'homme étant le plus sage des animaux, il a aussi des *mains* qui sont parfaitement appropriées aux desseins d'un animal raisonnable. Car ce n'est pas parce qu'il a des mains qu'il est plus sage que tous les autres, comme le prétendait Anaxagore, mais c'est parce qu'il est plus sage que tous les autres qu'il a des mains, ainsi qu'Aristote l'a beaucoup plus judicieusement remarqué. Ce ne sont pas ses mains, c'est sa raison

« qui a rendu l'homme habile dans les arts. Les mains ne sont « que les instruments avec lesquels les arts sont exercés (1). »

Ces considérations générales semblent suffisantes pour prouver que les facultés de l'esprit humain ne sauraient être mises en comparaison avec les instincts des animaux, la différence qui les sépare étant une différence, non de degré, mais d'espèce. Peut-être est-ce là le seul cas où cette régulière gradation, que nous observons partout dans l'univers, manque complétement. Le fait est d'autant plus frappant, qu'il n'a lieu qu'à l'égard de l'*esprit* de l'homme; car son organisation *corporelle* ne diffère de celle de quelques animaux que par des nuances qu'il est difficile et peut-être impossible de déterminer. Mais cela seul nous montre sous le plus beau jour ces prérogatives intellectuelles auxquelles il doit son empire incontesté sur le globe, et qui ouvrent un champ sans borne à sa perfectibilité, au milieu des espèces qui semblent condamnées à conserver à tout jamais leur rang primitif dans l'échelle des êtres.

SECTION III.

Cependant la même question métaphysique, ou plutôt logique, revient toujours : Quelles sont les facultés spécialement propres à l'homme, et qui ont été entièrement refusées aux animaux ?

En examinant cette question, il ne faut pas perdre de vue que l'évidence à laquelle il nous est donné d'atteindre est, par la nature même du sujet, bien loin d'être complète. Quand il s'agit de notre propre espèce, nous pouvons juger des facultés intellectuelles des autres hommes, non-seulement d'après les *signes* d'intelligence que manifeste leur conduite, mais encore d'après la *connaissance directe* qu'ils peuvent nous donner des opérations dont ils ont conscience. Mais quand il s'agit des animaux, tout ce que nous connaissons de leur nature est conclu de *signes extérieurs*, qui sont souvent

(1) *De Usu part.*, lib. I, chap. III.

obscurs et équivoques, et qui, dans aucun cas, ne peuvent nous fournir les indications précises que nous possédons sur l'homme. Lorsque leurs actions extérieures ressemblent à celles de l'homme, nous sommes naturellement portés à les rattacher à la même cause. Quand un chien hurle, par exemple, à la suite d'un coup qu'on lui a donné, nous en concluons qu'il éprouve de la douleur. Lorsqu'il caresse son maître, après une longue absence, nous en concluons que ces témoignages d'affection sont fondés sur quelque chose d'analogue à la mémoire. Mais pourtant ces inductions n'ont pas le même caractère de certitude que celles que nous formons sur les facultés des êtres raisonnables, qui, en nous donnant la description de ce qui se passe en eux, nous fournissent par là le moyen de comparer leurs phénomènes intellectuels avec les nôtres. Malgré ces circonstances (qui, nous en convenons, sont de nature à ôter à notre argument un peu de sa force) on peut, je pense, justifier les conclusions qui précèdent par la maxime reçue en philosophie naturelle, que des effets semblables doivent être rapportés à des causes semblables. Et c'est sur ce principe que nous pouvons, suivant moi, rejeter comme antiphilosophique la théorie de Descartes qui représente les bêtes comme de simples machines. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est là toute l'évidence que comporte la nature du sujet, et que contester sa légitimité, c'est renoncer par là même à toute recherche sur cette question (1).

(1) Dans le passage qui suit, Laplace me semble avoir, en général, parfaitement raisonné. L'analogie qu'il signale entre les affinités chimiques et ce qu'il appelle les *affinités animales* est trop hypothétique pour mériter beaucoup d'attention; et si je la rappelle ici, c'est uniquement à cause de la déférence qu'on doit aux conjectures d'un écrivain aussi illustre, quelque chimériques qu'elles puissent être.

« L'analogie est fondée sur la probabilité que les choses semblables ont des « causes du même genre, et produisent les mêmes effets. Plus la similitude « est parfaite, plus grande est cette probabilité. Ainsi nous jugeons, sans au« cun doute, que des êtres pourvus des mêmes organes, exécutant les mêmes « choses et communiquant ensemble, éprouvent les mêmes sensations, « et sont mus par les mêmes désirs. La probabilité que les animaux qui se « rapprochent de nous par leurs organes ont des sensations analogues aux « nôtres, quoiqu'un peu inférieure à celle qui est relative aux individus de « notre espèce, est encore excessivement grande; et il a fallu toute l'influence « des préjugés religieux, pour faire penser à quelques philosophes que les « animaux sont de purs automates. La probabilité de l'existence du sentiment

En conséquence, nous sommes fondés, en vertu de ce principe, à attribuer aux animaux les facultés de sensation, de perception et de mémoire. On peut douter qu'ils possèdent la faculté de réminiscence. Si les plus intelligents d'entre eux en sont doués, ce n'est certainement qu'au degré le plus bas. Comme quelques-uns paraissent avoir des rêves, et être affectés par des objets absents, on peut conjecturer qu'ils ne sont pas complétement privés de la faculté de conception (imagination). Des phénomènes sans nombre établissent qu'il y a dans leur esprit quelque chose d'analogue au principe d'association. Il suffit de citer le moyen employé pour apprendre aux ours à danser, qui consiste à les faire marcher sur un plancher brûlant au son de quelque instrument de musique, et celui qu'on emploie pour dresser les chevaux de remonte, par la liaison qu'on établit entre l'idée du fourrage et le bruit du tambour. Il faut même, dans mon opinion, leur attribuer quelque degré d'art, c'est-à-dire, la capacité de former certaines combinaisons fort simples de moyens pour des fins particulières. Je sais que certains théoriciens contesteront ce point, mais, en ce moment, je suis plus disposé à leur attri-

« décroît à mesure que la similitude des organes avec les nôtres diminue; « mais elle est toujours très-forte, même pour les insectes. En voyant ceux « d'une même espèce exécuter des choses fort compliquées exactement de la « même manière, de générations en générations et sans les avoir apprises, « on est porté à croire qu'ils agissent par une sorte d'affinité, analogue à celle « qui rapproche les molécules des cristaux, mais qui, se mêlant au senti- « ment attaché à toute organisation animale, produit, avec la régularité des « combinaisons chimiques, des combinaisons beaucoup plus singulières. On « pourrait peut-être nommer *affinité animale* ce mélange des affinités élec- « tives et du sentiment. Quoiqu'il existe beaucoup d'analogie entre l'organi- « sation des plantes et celle des animaux, elle ne me paraît pas cependant « suffisante pour étendre aux végétaux la faculté de sentir, comme rien n'au- « torise à la leur refuser. » *Essai philosophique sur les probabilités*, p. 203, 204.

Dans cette comparaison des opérations régulières et compliquées de certains insectes avec la régularité des combinaisons chimiques de la cristallisation, Laplace va peut-être au delà des limites d'une saine philosophie. Toutefois son hypothèse des *affinités animales* n'est pas sans importance, puisqu'elle fournit une preuve décisive du mépris qu'il avait pour ces théories qui voudraient nous faire considérer les travaux de certains insectes, comme analogues aux arts mécaniques de l'espèce humaine, et, en conséquence, comme des produits de la *raison*. De quelque manière qu'on explique le fait, toujours est-il que Laplace ne paraît pas avoir cru que l'habileté de l'œuvre dût être attribuée à l'animal.

buer trop, que trop peu ; car, alors même qu'on leur accorderait tout ce qu'on a pu réclamer pour eux, nous trouverions toujours une ligne de démarcation nettement et fortement tranchée entre la nature animale et la nature raisonnable.

Cette ligne est marquée par la faculté du langage artificiel, faculté qu'aucune espèce animale ne possède, même au plus bas degré (1). Sans doute les animaux ont des signes naturels et la faculté de comprendre leur signification, lorsqu'ils sont employés par des individus de leur espèce, mais on ne découvre en eux aucun vestige de la faculté d'employer des signes arbitraires, et de les faire servir au raisonnement. Quand on admettrait qu'ils possèdent toutes nos autres facultés, cette seule lacune les rendrait complétement incapables de former des idées générales, et bornerait exclusivement leurs connaissances aux objets et aux événements particuliers (2). Ce n'est pas tout. Cette même lacune aurait encore pour effet de renfermer chaque individu dans le cercle de ses acquisitions personnelles, et rendrait impossible tout progrès résultant de la communication mutuelle des idées et de la transmission des connaissances d'une génération à l'autre.

Les faits recueillis par Darwin, pour prouver que les animaux ont la faculté de raisonnement, montrent seulement qu'ils possèdent une certaine habileté mécanique. Tel est, par exemple, le fait qu'il rapporte au sujet d'un vieux singe d'*Exeter-Change*, à Londres, « lequel, ayant perdu ses dents, « prenait une pierre dans sa main, quand on lui donnait des « noix, et les cassait l'une après l'autre avec cette pierre, se « servant ainsi, comme l'homme, d'un instrument pour at- « teindre son but. »

Dans le premier volume de cet ouvrage (p. 156, 157), j'ai cité un fait encore plus extraordinaire, relatif à la sagacité d'un singe, que M. Bailly rapporte dans sa *Lettre sur les animaux*, et j'ai joint à ce récit la réflexion suivante : « En admettant même que cette anecdote soit exacte dans tous ses détails, une distinction essentielle n'en subsiste pas moins entre

(1) Voyez la note H.
(2) Voy. tome I, chap. IV, section V.

l'homme et l'animal. Dans aucune des inventions qui sont attribuées aux animaux, on ne trouve rien d'analogue aux procédés intellectuels par lesquels l'esprit humain forme des conclusions générales, et qui, d'après les principes posés précédemment présupposent l'emploi des termes abstraits. Ainsi, les facultés à l'aide desquelles nous classons les objets, et employons les signes comme instruments de la pensée, sont, autant que nous pouvons en juger, propres à l'espèce humaine (1). »

A quoi tient cette incapacité pour le langage, c'est là une question beaucoup plus difficile. Locke l'attribue (et, à mon avis, avec beaucoup de vraisemblance) à l'absence de la faculté d'abstraire, dont on ne découvre pas la moindre trace chez les animaux (2). Cette hypothèse, comme on le voit

(1) Un éléphant femelle que l'on montrait, dans ces derniers temps, à *Exeter-Change*, employait tous les jours un artifice non moins ingénieux que celui de ce singe. Lorsque le gardien plaçait un shilling sur les planches qui séparent la salle de l'escalier, et lui ordonnait de le ramasser, aussitôt il dirigeait sa trompe de ce côté, et *ne trouvant pas le shilling à la portée de cet organe*, il se mettait à souffler avec violence sur les planches, de manière à soulever le shilling et à lui permettre de le saisir. Assurément, le plus grand nombre des spectateurs ne pouvaient guères s'empêcher de penser que ce *tour* était, comme tous les autres, entièrement dû aux leçons et à la discipline du cornac. Sans prétendre suspecter le moins du monde la véracité de M. Bailly ou de ses amis, je me permettrai d'exprimer mes doutes quant à la question de savoir, si une connaissance aussi détaillée et aussi complète de leur singe ne nous autoriserait pas d'expliquer à peu près de la même manière son apparente sagacité, surtout si nous considérons combien l'éducation de cet animal est favorisée par les facultés d'imitation qu'il possède à un si haut degré.

(2) « Je regarde comme une chose certaine qu'il n'y a chez les animaux « aucun pouvoir d'abstraire, et que c'est la formation des idées générales qui « fait la distinction entre l'homme et l'animal, et que c'est là une préémi- « nence à laquelle les facultés des bêtes ne sauraient atteindre en aucune fa- « çon, etc., etc. » (*Essais*, etc, liv. II, chap. XI, section X.) L'objection de Darwin paraîtra peut-être, aux yeux d'un lecteur instruit, trop frivole pour mériter une réponse sérieuse, mais pour d'autres une réponse ne sera pas inutile. « M. Locke, dit-il, a émis l'opinion que les animaux n'ont pas d'idées « abstraites ou générales, et il pense que là est la barrière qui sépare l'homme « de la brute. Mais l'évêque Berkeley et M. Hume ayant démontré que les « idées abstraites n'ont pas d'existence dans la nature, ni même dans l'esprit « de leurs inventeurs, nous sommes forcés de recourir à une autre marque « de distinction. » — *Zoonomia*, tome I, p. 264, troisième édition.

Ceux qui sont au courant de la question reconnaîtront sans peine que Darwin s'est complètement mépris sur le point en discussion. Lorsque Berkeley et Hume ont nié l'existence des idées *abstraites* ou *générales* (adjectifs que

clairement par ce que j'ai déjà dit sur ce sujet, rend parfaitement raison des phénomènes; car c'est l'abstraction qui nous permet de classer les objets de nos connaissances, et de faire des raisonnements à l'aide des termes généraux. Et peut-être, dans une recherche de ce genre, est-ce là la plus forte présomption que l'on puisse présenter à l'appui d'une conclusion particulière.

En conséquence, à la question qu'on se fait souvent : Si les bêtes sont capables de raisonnement, nous répondrons : Que si par *raisonnement* on entend l'aptitude à employer des moyens mécaniques, pour accomplir une fin particulière, quelques-unes des espèces les plus intelligentes offrent des phénomènes qui ne peuvent être expliqués que par cette faculté. Mais si par le mot *raisonnement* on entend la faculté d'aider les opérations de la pensée au moyen des signes artificiels, et d'arriver ainsi à des conclusions générales ou scientifiques, nous affirmerons, sans hésiter, qu'on ne constate que chez l'homme l'existence d'une telle faculté (1).

Darwin considère comme parfaitement synonymes), ils n'ont jamais entendu contester le pouvoir qu'a l'esprit humain de faire des *raisonnements généraux* pour arriver à des *conclusions générales*. La différence entre eux et leurs antagonistes porte seulement sur *la manière* dont ces raisonnements sont produits, les uns l'expliquant par la supposition d'idées *abstraites-générales*, les autres par la faculté qu'a l'esprit humain d'employer des *mots* ou *signes* dans un sens générique, comme l'algébriste emploie les lettres de l'alphabet pour arriver à des théorèmes généraux. Ainsi la doctrine de Locke se réduit en substance à ceci : que les animaux sont incapables des opérations mentales (quelles qu'elles puissent être) dont dépend la faculté de former des propositions générales, et, en conséquence, cette doctrine n'est pas le moins du monde engagée dans le résultat que peut avoir la controverse entre les réalistes et leurs adversaires.

Il est surprenant qu'un penseur aussi pénétrant que Darwin ait pu s'imaginer, après tout ce qui a été écrit à ce sujet, qu'une des circonstances qui distinguent le philosophe des autres hommes, c'est qu'il a la faculté de raisonner sans le secours des mots, tandis qu'en fait, sans l'usage des mots (ou de quelque autre espèce de signes artificiels), la faculté du raisonnement *général* n'existerait même pas. « M. Horne Tooke a démontré (je cite les « propres expressions de Darwin) que ce qu'on appelait *idées générales* n'é« taient en réalité que des *termes généraux ;* de là les erreurs nombreuses « qui se glissent dans nos raisonnements oraux, et en conséquence celui qui « peut raisonner sans le secours des mots raisonne avec beaucoup plus « d'exactitude que celui qui ne fait que comparer les idées qui lui sont suggé« rées par les mots, *rare faculté qui distingue les philosophes des sophistes.* » — *Zoonomia*, t. I, p. 178, troisième édition, 1801.

(1) Charron, et d'autres écrivains après lui, ont été conduits à adopter une

Si, cependant, l'on conservait encore des doutes sur la valeur de cette hypothèse, nous rappellerions encore une fois, que les faits qu'elle est destinée à expliquer sont au-dessus de toute discussion. Peut-on citer un seul cas où une espèce animale quelconque ait amélioré sa condition, en remontant aux plus anciens documents fournis par les historiens de la nature? Les abeilles ont-elles avancé d'un seul pas depuis le temps de Virgile? Jusqu'à ce qu'on cite quelque fait authentique de ce genre, toutes les histoires extraordinaires recueillies par Darwin et autres (en accordant même l'authenticité parfaite de quelques-unes), ne seront d'aucun poids pour établir la conclusion que ces auteurs semblent vouloir en tirer. Nous pouvons nous tromper quant aux facultés particulières qui sont les attributs essentiels de l'homme, mais il doit certainement posséder quelques facultés distinctives, auxquelles il doit le développement progressif dont lui seul est capable parmi tous les autres habitants du globe. C'est par une observation analogue, que Rousseau coupe court aux disputes logiques,

opinion différente, parce qu'ils n'ont pas fait attention à la distinction importante déjà établie dans le second volume de cet ouvrage (page 163) entre l'assimilation ou confusion des objets, résultat d'une perception grossière et indistincte, et cette classification scientifique qui repose sur l'examen et la comparaison des individus. « Les bestes des singuliers, concluent les univer- « sels, du regard d'un homme seul cognoissent tous les hommes, etc. — *De la Sagesse*, liv. I, chap. VIII.

« A mesure qu'une contrée est plus sauvage (dit Humboldt dans ses « voyages dans les régions équinoxiales du nouveau continent), l'instinct des « animaux domestiques semble acquérir plus d'adresse et de sagacité. Quand « les mulets se sentent en danger, ils s'arrêtent en tournant leur tête à droite « et à gauche; le mouvement de leurs oreilles semble indiquer qu'ils réfléchissent sur le parti qu'ils doivent prendre. Leur résolution est lente, mais « toujours juste, si elle est libre, c'est-à-dire si l'imprudence des voyageurs « ne vient pas la traverser ou la précipiter. C'est surtout sur les Andes, pendant des voyages de six ou sept mois à travers des montagnes sillonnées par « des torrents, que l'intelligence des chevaux et des bêtes de somme se déploie « de la manière la plus étonnante. Aussi entendez-vous les montagnards vous « dire : Je ne vous donnerai pas la mule dont le pas est le plus doux, mais « celle qui raisonne le mieux, *la mas racional*. Cette locution populaire, suggérée par une longue expérience, combat le système des machines animées « beaucoup mieux peut-être que tous les arguments de la philosophie spéculative. » — *Relation*, etc., tome III, p. 105.

La manière dont les montagnards d'Amérique s'expriment à cette occasion me paraît parfaitement juste. L'emploi le plus correct des termes permet d'appliquer le mot *raisonnement* à toute combinaison de moyens pour une fin particulière, tout aussi bien qu'à l'usage le plus savant des termes abstraits,

sur la distinction entre l'homme et les animaux. « Quand les « difficultés qui environnent toutes ces questions laisseraient « quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et « de l'animal, il y a une autre qualité spécifique qui les dis- « tingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, « c'est la faculté de se perfectionner; faculté qui, à l'aide des « circonstances, développe successivement toutes les autres, « et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu : « au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce « qu'il sera toute sa vie; et son espèce, au bout de mille ans, « ce qu'elle était la première année de ces mille ans. »

J'ajoute ici avec plaisir les éloquentes et philosophiques réflexions de Buffon sur le même sujet.

« Il faut distinguer deux genres de perfectibilité, l'un sté- « rile et qui se borne à l'éducation de l'individu, et l'autre « fécond, qui s'étend sur toute l'espèce, et qui s'étend autant « qu'on le cultive par les institutions de la société. Aucun « des animaux n'est susceptible de cette perfectibilité d'es-

dans le but d'obtenir une conclusion générale ou un théorème. Mais il n'en est pas moins vrai que ces deux procédés intellectuels sont essentiellement différents dans leurs effets, et si nous accordons aux animaux la capacité d'exécuter l'un, nous leur refusons complétement celle d'employer l'autre.

Dans un article sur *l'Instinct*, écrit, si je ne me trompe, par un éminent naturaliste, le chevalier de Lamarck (voyez le *Nouveau dictionnaire d'Histoire Naturelle*, tome XVI, Paris, 1817), je trouve la phrase suivante : « M. Fréd. Cuvier, qui a fort bien examiné le jeune orang-outang apporté « vivant en Europe, *établit* qu'il est capable de généraliser ses idées, et de « les abstraire par la force du raisonnement. » Lorsque ce Mémoire de M. Fréd. Cuvier parut pour la première fois dans les *Annales* du Muséum d'histoire naturelle, je le lus avec beaucoup de plaisir et de profit, mais je ne puis en aucune façon admettre que les faits qu'il citait fussent suffisants pour *établir* que l'animal en question possédait les facultés d'abstraire et de généraliser. Tout au contraire, il me sembla (autant que je m'en souviens) que tous les phénomènes dont il donne la description pouvaient être facilement expliqués au moyen de la distinction indiquée au commencement de cette note. On n'a pas d'ailleurs assez tenu compte de l'instinct d'imitation, si prononcé chez ces animaux, et sous l'impulsion duquel ils copient aveuglément plusieurs actions qui chez l'homme doivent être rapportées aux principes rationnels de sa nature. Il faudrait aussi avoir égard au penchant qu'ils ont à *grimper*, et qui est si admirablement servi par la structure de leur corps. Peut être trouvera-t-on que l'argument de M. F. Cuvier prouve trop; car il s'ensuivrait que cet orang-outang (qui n'avait, lorsqu'il est mort, que quinze ou seize mois) savait abstraire, généraliser et raisonner, à un âge où aucune trace de ces facultés ne se laisse apercevoir dans les enfants les plus précoces de notre espèce.

« pèce; ils ne sont aujourd'hui que ce qu'ils ont été, que ce « qu'ils seront toujours, et jamais rien de plus, parce que « leur éducation étant purement individuelle, ils ne peuvent « transmettre à leurs petits que ce qu'ils ont eux-mêmes « reçu de leurs père et mère : au lieu que l'homme reçoit « l'éducation de tous les siècles, recueille toutes les institu- « tions des autres hommes, et peut, par un sage emploi du « temps, profiter de tous les instants de la durée de son es- « pèce, pour la perfectionner tous les jours de plus en plus. « Aussi quel regret ne devons-nous pas avoir à ces âges fu- « nestes où la barbarie a non-seulement arrêté nos progrès, « mais nous a fait reculer au point d'imperfection d'où nous « étions partis! Sans ces malheureuses vicissitudes, l'espèce « humaine eût marché, et marcherait encore constamment « vers cette perfection glorieuse, qui est le plus beau titre de « sa supériorité, et qui seule peut faire son bonheur. »

De l'absence de la faculté d'abstraire dérivent encore d'autres imperfections. J'ai précédemment fait voir que l'imagination (en désignant sous ce terme une faculté créatrice) suppose l'abstraction, et, en conséquence, nous devons considérer l'imagination, prise en ce sens, comme une faculté exclusivement propre à une nature raisonnable. Cette conclusion semble d'accord avec les faits ; car, bien que les animaux donnent des signes de la faculté de conception, aucun d'eux ne manifeste la capacité de former des combinaisons nouvelles. C'est là du reste ce que fait aisément prévoir leur condition stationnaire, comparée à la nature progressive de l'homme. Pour *lui*, l'imagination est un aiguillon puissant d'action et de progrès ; pour les animaux, elle ne serait qu'une source de peines et de misères.

C'est à cette absence d'imagination, jointe à l'incapacité du raisonnement, que nous attribuerons aussi le frappant contraste qu'offre avec notre propre condition la condition des animaux, en ce qu'ils ne se laissent guider que par les impulsions *présentes*, sans songer aux conséquences éloignées. Cicéron, dans le passage qui suit, a développé ce contraste avec autant de précision que de force : « Sed inter hominem et bel-

« luam hoc maxime interest, quod hæc tantum quantum sensu « movetur, ad id solum quod adest, quodque præsens est, « se accommodat, paullulum admodum sentiens præteritum « aut futurum. Homo autem quod rationis est particeps, « per quam consequentia cernit, causas rerum videt, earum- « que prægressus et antecessiones non ignorat ; similitudines « comparat, et rebus præsentibus adjungit, atque annectit « futuras; facile totius vitæ cursum videt, ad eamque degen- « dam præparat res necessarias (1). »

Pendant que quelques auteurs accordent la raison aux animaux, d'autres s'efforcent de montrer que, dans toutes ses actions, l'homme n'est guidé que par l'instinct, et que la raison n'est qu'un instinct d'une espèce particulière. M. Smellie, dans sa *Philosophie de l'Histoire Naturelle*, a essayé de donner à ce paradoxe une nouvelle forme, mais l'idée est bien plus ancienne que ses écrits, car le docteur Martin Lister, et d'autres peut-être avant lui, l'avaient déjà émise depuis longtemps. « L'homme, dit ce dernier écrivain, est un animal « tout comme le premier quadrupède venu, et la plupart de « ses actions se réduisent à l'instinct, quels que soient les prin- « cipes que la coutume et l'éducation aient pu y ajouter. » Je ne nierai pas qu'il ne soit possible, à l'aide de définitions arbitraires, de dire des choses plausibles en faveur de cette opinion ou de tout autre. Mais toujours est-il que tout homme de bon sens doit sentir et reconnaître que les mots raison et instinct, dans leur acception ordinaire, suggèrent deux idées complétement distinctes, et il n'est pas moins facile d'indiquer (ainsi que j'ai déjà essayé de le faire) quelques-unes de leurs différences caractéristiques. En général, bien que la foule confonde souvent des choses qui doivent être distinguées, il y a pourtant fort peu de circonstances, si même il s'en trouve, où des hommes de diverses époques et de pays différents se soient accordés à distinguer par des noms différents des choses dont plus tard l'analyse philosophique aurait montré l'identité. J'abandonnerai donc sans autre commentaire l'appréciation de

(1) *De Officiis*, lib. I, IV.

cette dispute de mots à la bonne foi de mes lecteurs. J'en ai assez dit, je pense, dans la première section de ce chapitre pour en démontrer la futilité (1).

(1) J'extrais le passage suivant d'un article sur l'*Ame des bêtes*, faisant partie du second volume d'un ouvrage français, intitulé : *Dictionnaire des Sciences Naturelles* (publié à Paris en 1804). L'accord qu'il y a entre les opinions de son auteur (l'illustre Cuvier), et celles que j'ai développées dans le précédent chapitre et en d'autres endroits de ces éléments, me paraît donner à mes propres conclusions un caractère de certitude que je ne leur aurais peut-être pas reconnu sans cette coïncidence. J'y trouve en même temps un motif de croire que la théorie d'Helvétius, qui régnait encore en France il y a peu d'années, a fait place maintenant, pour les observateurs les plus circonspects et les plus indépendants, à une philosophie moins dégradante pour la dignité de la nature humaine, et plus favorable au bonheur du genre humain.

« On ne peut donc nier qu'il n'y ait dans les bêtes perception, mémoire, « jugement et habitude, et l'habitude elle-même n'est autre chose qu'un ju- « gement devenu si facile pour avoir été répété, que nous nous y conformons « en action avant de nous être aperçus que nous l'avons fait en esprit. Il « nous paraît même qu'on aperçoit dans les bêtes les mêmes facultés que « dans les enfants ; seulement l'enfant perfectionne son état, et il le perfec- « tionne à mesure qu'il apprend à parler, c'est-à-dire à mesure qu'il forme « de ses sensations particulières des idées générales, et qu'il apprend à ex- « primer des idées abstraites par des signes convenus. Ce n'est aussi que de « cette époque que date en lui le souvenir distinct des faits. La mémoire his- « torique a la même origine et le même instrument que le raisonnement ; cet « instrument, c'est le langage abstrait.

« Pourquoi l'animal n'est-il point susceptible du même perfectionnement « que l'enfant ? Pourquoi n'a-t-il jamais ni langage abstrait, ni réflexion, ni « mémoire détaillée des faits, ni suite de raisonnements compliqués, ni « transmission d'expériences acquises ? ou, ce qui revient au même, pour- « quoi chaque individu voit-il son intelligence renfermée dans des bornes si « étroites, et pourquoi est-il forcé de parcourir précisément le même cercle « que les individus de la même espèce qui l'ont devancé ? Nous verrons à « l'article *Animal* que les grandes différences qui distinguent les espèces « suffisent bien pour expliquer les différences de leurs facultés; mais en est-il « qui puissent rendre raison de l'énorme distance qui existe, quant à l'intelli- « gence, entre l'homme et le plus parfait des animaux, tandis qu'il y en a si « peu dans l'organisation ? » — *Dictionnaire des Sciences Naturelles*, art. *Ame des bêtes* Voy. la note I.

NOTES

ET

ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTE A, page 142.

L'anecdote suivante sur Campanella nous est racontée par un ancien auteur français, qui se donne pour témoin oculaire des faits.

« Si un homme s'essaie à contrefaire l'extérieur d'un autre, s'il s'imagine avoir ses cheveux, ses yeux, son nez, sa bouche, etc., toute sa physionomie, il peut parvenir de cette manière à connaître les inclinations naturelles et les pensées de cet individu par celles qu'il aperçoit en lui-même pendant qu'il le contrefait. Cette opinion repose sur l'expérience de Campanella, qui s'exprime à ce sujet en ces termes : « Cum quis hominem videt, statim imaginari oportet, se na-
« sum habere, ut alter habet, et pilum, et vultum, et frontem, et
« locutionem : et tunc qui affectus, et cogitationes in hac cogitatione
« illi obrepunt, judicat homini illi esse proprios, quem ita imagi-
« nando contuetur. Hoc non absque ratione et experientia. Spiritus
« enim format corpus, et juxta affectus innatos ipsum fingit, expri-
« mitque (*De sensu rerum et magia*). » J'avais toujours pensé que Campanella voulait dire seulement, ainsi que ses expressions semblent l'indiquer, qu'un homme pouvait s'imaginer avoir le même extérieur qu'un autre ; mais me trouvant à Rome, et ayant appris qu'il était tombé entre les mains de l'inquisition, je pris la peine d'aller le visiter dans les prisons du Saint-Office, pour satisfaire ma curiosité sur ce point. On m'introduisit, ainsi que quelques abbés qui se trouvaient avec moi, dans la chambre qu'il occupait. Dès qu'il nous aperçut, il vint à nous et nous pria d'attendre quelques instants pour lui laisser le temps d'achever une petite note qu'il écrivait au cardinal Magaloti. Pendant que nous étions assis, nous observâmes qu'il faisait de temps en temps des grimaces ; nous crûmes qu'elles étaient chez lui l'effet de la folie ou plutôt des douleurs qu'il avait ressenties au milieu des tortures. En effet, ses jambes étaient horriblement meurtries, et ses cuisses n'avaient presque plus de chair ; car on la lui avait enlevée pièce à pièce pour le forcer d'avouer les crimes dont il était accusé. Mais un savant Allemand publiera bientôt l'histoire de sa vie et de ses malheurs. Pour revenir donc à notre sujet, une des

personnes de la compagnie lui ayant demandé, dans le cours de la conversation, s'il souffrait, il répondit en souriant que non. Et pensant que les grimaces qu'il avait faites nous avaient troublé quelque peu, il nous dit qu'au moment où nous étions entrés il s'imaginait être le cardinal Magaloti, tel qu'on le lui avait dépeint, et il nous demanda en même temps si ce n'était pas un homme très-chevelu. Moi qui avais lu le passage dont il s'agit dans l'ouvrage que je viens de citer, je compris alors que ces grimaces étaient absolument nécessaires pour connaître avec exactitude les inclinations naturelles d'un autre homme. Je ne rapporterai pas ici ce qui se passa entre nous dans cette entrevue, parce que cela est tout à fait étranger à mon sujet. »

(*Curiosités inouïes,* écrites en français, par Jacques Gaffarel, et traduites en anglais par Edmond Chilmead, chapelain de Christ-Church, à Oxford, Londres, 1650.)

Le traducteur a mis en tête de ce livre (qui n'a aucune espèce de valeur, car il ne renferme que des rêveries astrologiques), le témoignage suivant tiré de Léon Allatius, auteur d'un ouvrage intitulé : *Apes Urbanæ.* « Curiosus hic liber intra sex menses ter fuit editus : bis Parisiis, et semel alia Galliarum in urbe innominata. » Le seul exemplaire de la traduction que j'ai pu rencontrer fait partie de la bibliothèque du comte de Minto.

NOTE B, page 224.

Le bronze façonné par l'artiste, la mélodie des chœurs, etc.
Akenside, *Ode au Sommeil.*

Ces vers et quelques autres passages des œuvres de ce poëte seront lus avec plus d'intérêt encore, lorsqu'on saura que ce n'est pas l'imagination seule qui les lui a inspirés. Je veux parler des passages où se révèle chez lui le sentiment intime de facultés dignes d'un théâtre plus élevé que celui où le sort l'avait placé. Akenside, pendant qu'il étudiait à Édimbourg, était membre d'une société médicale qui venait de s'y former (1), et il y brillait par son éloquence. Le docteur Robertson, qui, à la même époque, étudiait la théologie dans la même université, me disait qu'il s'était souvent rendu à ces réunions, principalement pour y entendre les discours d'Akenside. Le grand objet de son ambition était alors d'entrer au parlement, et il nourrissait l'espérance hardie d'y parvenir, croyant d'ailleurs que ses talents étaient plus propres à cette carrière qu'à celle où

(1) Je tiens du docteur Jacques Grégory, dont le père, le docteur Jean Grégory, était le contemporain et l'ami intime d'Akenside, que ce fut dans cette société que les doctrines du grand Boerhaave furent d'abord renversées.

il était entré. Il avait probablement raison de penser ainsi ; car il était généralement considéré par ses compagnons d'étude comme bien inférieur à plusieurs d'entre eux dans la science médicale.

Le peu de renseignements que le public possède sur la vie et le caractère d'Akenside, sera, je pense, une excuse suffisante pour les petites particularités que je viens de rappeler.

NOTE C, page 232.

Le docteur Thomas Brown était un homme du plus rare talent, d'une instruction très-étendue et variée, et, dans les discussions métaphysiques qui n'étaient pas trop profondes, un des plus subtils et des plus habiles disputeurs que j'aie connus ; mais, comme la plupart des hommes d'un esprit vif, il se fiait trop à la promptitude de son jugement, et se pressait trop de conclure qu'il n'y avait pas de difficulté là où il ne les apercevait pas immédiatement ; sans assez réfléchir que, dans cette science, beaucoup plus que dans tout autre, le succès des recherches dépend surtout de cette faculté de *réflexion patiente*, à laquelle Newton avait la modestie d'attribuer ses plus grandes découvertes. Je suis obligé de dire que le docteur Brown manquait presque totalement de cette faculté, et c'est à ce défaut plus qu'à tout autre cause, que j'attribuerais volontiers l'impropriété et le vague de son langage philosophique dans plusieurs questions importantes (1). C'est à cette cause que nous devons attribuer aussi

(1) Je me contenterai ici d'un seul exemple. Je veux parler de l'emploi qu'il fait des mots *vouloir* et *désirer* comme synonymes, confusion qui préjuge la question relative à la liberté de la volonté. Je choisis cet exemple de préférence à tout autre, pour plusieurs raisons : en *premier lieu*, parce que la distinction que ces mots consacrent avait été longtemps auparavant nettement marquée par Locke, dont les observations sur ce point se réduisent en substance aux deux propositions suivantes : 1° qu'au même moment un homme peut *désirer* une chose, et en *vouloir* une autre ; 2° qu'au même moment un homme peut éprouver des *désirs* contraires, tandis qu'il ne peut avoir des *volontés* contraires. Locke accompagne ces deux observations de cette remarque épigrammatique. « Je trouve la *volonté* souvent confondue avec le *désir*, et « l'une de ces choses prise pour l'autre, et cela par des gens qui seraient fâ- « chés qu'on les soupçonnât de n'avoir pas des notions fort distinctes des « choses, et de ne pas savoir en parler clairement. » (*Essai sur l'Entend. Hum.*, tome I, p. 203.) *En second lieu* parce que le docteur Brown est tombé dans cette erreur de très-bonne heure ; et comme j'étais désireux de la corriger, et que, dès cette époque, je savais combien il avait de répugnance à abandonner ses opinions, j'essayai d'appeler indirectement son attention sur ce sujet, en transcrivant le passage de Locke que je viens de citer dans une note (que Brown, j'en étais sûr, ne manquerait pas de lire) placée à la fin de la seconde édition de mon premier volume, note O. Voulant lui faire parvenir cette insinuation avec tous les ménagements possibles, je ne dis pas un mot de sa méprise, mais j'y citai un passage de son antagoniste

la consistance qu'il a donnée à certaines doctrines, qui, aux yeux de penseurs plus circonspects et plus profonds, paraissent avoir une tendance pratique complétement en désaccord avec ses opinions et ses principes connus. En somme, la remarque que la Harpe a faite au sujet de son ami Voltaire, pour excuser les contradictions que l'on trouve dans ses spéculations métaphysiques, peut être appliquée au docteur Brown, et peut-être à la plupart des autres poëtes qui s'engagent dans des recherches semblables. « Les objets de méditation « étaient trop étrangers à l'excessive vivacité de son esprit. Saisir for- « tement par l'imagination les objets qu'elle ne doit montrer que « d'un côté, c'est ce qui est du poëte ; les embrasser par toutes les « faces, c'est ce qui est du philosophe, et Voltaire était trop exclu- « sivement l'un pour être l'autre. » *Cours de littérature,* t. XV, p. 46, 47.

Le jugement que porte sur l'ouvrage posthume du docteur Brown son ingénieux biographe et ami confirme pleinement la vérité de quelques-unes de ces observations. « *Ce qui ajoute du prix aux* « *leçons imprimées,* c'est que presque toutes les leçons renfermées « dans les trois premiers volumes furent écrites pendant la première « année de son professorat, et le reste pendant la saison suivante.

« En revenant sur ses leçons l'année d'après, sa surprise fut grande « de voir qu'il n'y avait presque rien à y changer. Il ne put s'en « rendre compte qu'en supposant que *son esprit avait été dans un* « *état de puissante excitation.* Comme il continua de lire les mêmes « leçons jusqu'à sa mort, elles ont été imprimées d'après ses ma- « nuscrits et telles qu'il les avait lui-même écrites, sans addition ni « retranchement. » (*Mémoire sur la vie et les écrits* de Thomas Brown, D. M., par le révérend D. Welsh, ministre de Crossmichael, p. 196). Quelques pages plus haut, cet auteur nous fait savoir (ce dont je m'étais toujous douté), que Brown « n'avait jamais ré- « fléchi sur les sujets qu'il traite dans plusieurs de ses leçons, avant « de prendre la plume, et que quelques-unes de ses théories se pré- « sentèrent à son esprit, au moment même où il écrivait, p. 193. »

En une autre occasion nous apprenons de la même source, « que « le docteur Brown préférait la poésie à la philosophie. La rapidité « avec laquelle il arrivait à la connaissance des questions agitées « par les philosophes, lui faisait considérer comme une tâche en- « nuyeuse l'obligation de s'arrêter à ces points intermédiaires dont « les autres écrivains ont besoin ; la promptitude plus grande de son

Darwin qui, par une coïncidence singulière et assez plaisante, est tombé dans la même erreur de langage. J'avoue que ce ne fut pas sans regret que, dans la troisième édition de l'ouvrage du docteur Brown intitulé : *Cause et effet,* publiée vers la fin de l'année 1818, je vis que non-seulement il continuait à soutenir cette erreur, mais encore qu'il avait consacré plusieurs pages à réfuter les philosophes qui avaient fait cette distinction. (Voyez p. 49 et suivantes.)

« coup d'œil lui faisait trouver dans ses conclusions une évidence in-« tuitive (*Ibid.*, p. 394). » Le même écrivain observe dans une note, que, « lorsque le docteur Brown mit sous presse la troisième édition « de son traité *Sur la cause et l'effet*, il avait dit, en relisant quel-« ques-uns des passages les plus abstraits, *ceci me semble, en vérité,* « *ressembler plutôt à une table de multiplication qu'à tout autre* « *chose* (1). »

Le respectable auteur auquel j'ai emprunté ces détails, plein d'une sollicitude bienveillante, quoique parfois peu réfléchie, pour la réputation de son ami, les considère comme ajoutant une valeur toute particulière à son livre posthume; mais il eût peut-être agi plus sagement, s'il les avait rapportés simplement comme des motifs d'excuse pour les imperfections inévitablement inséparables des travaux de tout homme qui n'écrit pas sous l'influence immédiate de l'inspiration.

Mais les passages qui méritent le plus d'être critiqués dans le livre de M. Welsh (parce que le ton imposant qu'il lui a plu d'y prendre pourrait tromper les esprits superficiels), sont ceux dans lesquels il parle du talent d'*analyse* du docteur Brown, tandis qu'il aurait dû plutôt avertir les commençants (qui sont toujours le plus exposés à se laisser égarer par une vanité présomptueuse) du danger qu'il y a à essayer d'analyser des choses qui ne sont pas susceptibles d'analyse, ou les exhorter (pour employer le langage familier, mais expressif, de Locke) « *à s'arrêter quand ils sont au bout de leur chaîne.* » Ceux qui sont compétents pour juger de ces matières comprendront en même temps ma pensée, si je les prie, après avoir lu les trois longues leçons du docteur Brown sur *l'identité personnelle*, de parcourir le très-court essai sur le même sujet que l'évêque Butler a annexé à son *Analogie*.

Les passages de l'ouvrage du docteur Brown que j'ai lus avec le plus de plaisir, sont ces pages éloquentes, d'une tendance morale et pratique, dans lesquelles, sans donner carrière à un esprit de faux raffinement, il s'abandonne à l'impulsion puissante de sa propre sensibilité. Ces pages ont pour moi un charme tout particulier, parce que j'y trouve une peinture fidèle de son âme bienveillante, libérale et élevée.

Ce n'est qu'avec répugnance que je présente quelques-unes de ces remarques. Elles m'ont été, pour ainsi dire, arrachées par la lecture

(1) En feuilletant ce gros volume (ce que je n'avais pas fait avant d'avoir lu le livre de M. Welsh), j'ai souvent été forcé de reconnaître la vérité de cette vieille maxime que « ce qui a été le plus facilement écrit n'est pas tou-« jours ce qu'il y a de plus facile à lire. » Quiconque aura le courage de le lire avec soin depuis le commencement jusqu'à la fin, et sera assez heureux pour allier à la faculté d'un lecteur patient celle plus rare encore d'une patiente réflexion, pensera peut-être avec moi que le mot du docteur Brown rappelé dans le passage qui précède aurait pu tout aussi bien être supprimé.

de l'ouvrage de ce biographe, qui n'a pas toujours autant de jugement que de savoir, et qui, malgré *les secours qu'il a puisés dans la phrénologie* (1), me semble être souvent dans l'illusion (qui a si souvent égaré le docteur Brown), d'imaginer qu'il a touché le fond de l'Océan, quand il est arrivé au bout de sa sonde. Après les censures sévères et peu respectueuses dont le docteur Reid est l'objet dans ces leçons, et sur lesquelles M. Welsh a appelé mon attention, un silence absolu de ma part pourrait être considéré comme un aveu de leur justesse, et comme une approbation de cette nouvelle manière d'improviser la philosophie. J'ai pensé, en conséquence, que je devais à la mémoire de mon vénérable et révéré maître cette déclaration publique de mes sentiments, alors même qu'elle ne m'aurait pas été impérieusement commandée par l'intérêt profond que je ne cesserai jamais de prendre aux progrès futurs de la philosophie de l'esprit humain.

Comme il est plus que probable que c'est ici la dernière occasion que j'aurai de m'adresser au public, je ne puis m'empêcher de recommander instamment à l'attention de mes successeurs dans cette branche d'étude, ces mémorables paroles de Locke, dans une de ses lettres à son ami Molyneux : *Les plus grands génies ne se rendent pas maîtres d'un sujet sans y beaucoup penser;* paroles auxquelles je me permettrai d'ajouter, dans l'intérêt des jeunes gens et des hommes sans expérience, qu'ils doivent se garder de la vanité de croire que leur esprit est dans une disposition favorable à la découverte de la vérité, *lorsqu'il est dans un état de puissante excitation.*

NOTE D, page 237.

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ.
(HORAT. *Sat.* lib. I, 10.)

« To Virgil, the Muses that delight in rural scenes have granted the *delicate* and the *elegant.* »

Voilà comment ce passage est rendu par Christophe Smart, dont la traduction d'Horace, malgré la négligence que cet ingénieux et infortuné écrivain a apportée à son travail, mérite plus d'attention que

(1) Quant à l'admiration que M. Welsh a vouée à la phrénologie, voyez sa Vie du docteur Brown, note N, p. 519. Je me contenterai de citer une seule phrase de cette longue et amusante note. « Je suis convaincu que le temps « n'est pas loin où, si grand que soit le mérite du docteur Brown à tous autres « égards, on reconnaîtra que son *plus grand mérite* consiste à s'être approché « de quelques-unes des doctrines de la phrénologie, sans le secours de l'*in-* « *strument* que la phrénologie fournit. »

la plupart des traductions en prose du poëte latin. Je ne puis m'empêcher de penser, que, dans le choix de ces deux épithètes, il s'est mépris sur le sens de son auteur. Quant à la *première,* lorsque je réfléchis aux nombreux traits de pathétique qui se présentent dans Virgile, je ne puis douter que le mot *molle* doit se prendre ici dans le même sens que dans ce passage si connu de Juvénal :

Mollissima corda
Humano generi dare se natura fatetur
Quæ lacrymas dedit. Hæc nostri pars optima sensus.

En rendant *facetum* par *élégant,* Smart a évidemment été trompé par le passage suivant de Quintilien : « Facetum non tantum circa « ridicula opinor consistere. Neque enim diceret Horatius *facetum* « carminis genus natura concessum esse Virgilio. Decoris hunc magis « et excultæ cujusdam elegantiæ appellationem puto » (Lib. VI, chap. III). Mais il est clair, par la manière même dont Quintilien amène ce commentaire, qu'il n'entend pas *exclure* de la signification de ce mot la qualité qui, dans notre langue, est représentée par le mot *humorous;* c'est là, au contraire, ce qu'il semble considérer comme le sens primitif et le plus ordinaire; il ajoute seulement, comme une opinion qui lui est personnelle, qu'Horace voulait exprimer quelque chose *de plus,* à savoir, une certaine délicatesse d'esprit et de goût, qui sait renfermer cette *humour* dans les limites du *decorum* (1). Peut-être veut-il aussi faire entendre que cette délicatesse de goût formait le caractère distinctif du génie de Virgile, bien plus que la qualité exprimée par le mot *facetum*, pris dans son acception commune. Il est certain qu'un rapide discernement des limites que les convenances imposent à l'*humour* est le signe le moins équivoque d'un esprit élégant et fin, et de là vient probablement que *lepidus,* aussi bien que *facetus*, suggère à la fois l'idée d'*humour* et celle d'*élégance.* « Socratem opinor in hac ironia dissimulationeque longe « lepore et humanitate omnibus præstitisse. *Genus est perele-* « *gans* (2). » C'est cette combinaison qui distingue à un si haut degré le goût d'Addison.

Il y a une affinité semblable entre les différentes significations du mot *urbanus.* On voit clairement comment ce mot a perdu son sens littéral pour désigner un homme d'esprit; c'est que l'esprit ne se po-

(1) C'est dans le même but que Cicéron a remarqué que le mot *facetum* ne s'applique pas à tout ce qui est ridicule. Il excepte entre autres choses la bouffonnerie, les grimaces, et tout ce qu'on nomme la grosse gaieté. « Atque « hoc etiam animadvertendum est, non esse omnia ridicula faceta. Quid « enim potest esse tam ridiculum, quam sannio est? etc., etc.» (Cic. *De Ora-* « *tore*, lib. II, 61.)

(2) Cicéron, *De Oratore*, lib. II, 61.

lit que par le commerce des personnes à manières distinguées, lesquelles ne se trouvent guères que dans une grande ville. De même que le mot *facetum* a fini par signifier, tout en conservant sa première acception, le plus haut degré du goût et de l'élégance, de même le mot *urbanus* a pris une extension analogue, à tel point que ce qui avait d'abord été regardé comme accessoire, est devenu ensuite la qualité principale (probablement parce qu'elle est la plus rare) exprimée par ce mot. En conséquence, Horace paraît avoir considéré le jugement, qui règle et tempère les écarts de l'esprit, comme la plus importante des qualités liées à ce talent.

> Interdum urbani parcentis viribus, atque
> Extenuantis eas consulto.

Il est certes curieux que ces trois mots *facetus*, *lepidus* et *urbanus* expriment tous trois, en même temps qu'un certain tour agréable et plaisant de l'esprit, l'élégance et le raffinement du goût et des manières. N'est-ce pas une preuve que les Romains considéraient le bon emploi de ce dangereux talent comme la marque la plus infaillible d'une exquise délicatesse ?

Ces remarques suffiront, j'espère, pour justifier l'interprétation du mot *facetum* donnée à la page 237. On pourrait objecter que les passages dans lesquels Virgile laisse percer quelques traits d'*humour*, sont en trop petit nombre pour faire de cette qualité un des attributs caractéristiques de son génie. Mais ses Églogues montrent assez qu'il possédait ce talent, s'il eût voulu en user, et, suivant toutes les probabilités, Horace connaissait plusieurs de ses productions que l'excessive délicatesse de son goût l'empêcha de publier.

NOTE E, page 254.

« Il paraît certain que c'est le toucher qui nous apprend à connaître les distances où nous sommes des objets. Lorsque l'aveugle de « Cheselden eut recouvré la vue, tous les objets lui paraissaient être « dans ses yeux ; du moins on l'assure. Mais les perceptions qui « peuvent résulter du toucher, pour ce qui concerne la forme des « corps, ne dépendent pas seulement de la sensibilité des organes ; « elles dépendent encore de leur structure et de leur mécanisme. A « cet égard l'homme a une immense supériorité sur la plupart des « animaux. On s'explique comment l'expérience peut lui faire distinguer et reconnaître les formes des corps ; il a la faculté de les « palper en tout sens, et il peut, dans son enfance, s'éclairer par ces « tentatives, sans qu'il en résulte pour lui des dangers ; ses parents « le surveillent et le protègent. Les animaux dont les doigts sont

« enveloppés de corne et le corps revêtu de téguments épais, et qui « se conduisent presque d'eux-mêmes dès le premier moment de « leur vie, ne se prêtent pas à cette explication ; et l'on trouve dans « ce cas plusieurs mammifères et plusieurs oiseaux, qui cependant « perçoivent les distances avec au moins autant d'exactitude que « nous. Il était donc important de rechercher l'origine de ces per- « ceptions. Pour cet effet, j'ai réuni beaucoup d'observations qui « m'ont démontré que, dans un grand nombre de cas, ce phénomène « est *instinctif;* car plusieurs de ces animaux, en paraissant à la lu- « mière, voient de suite les objets hors de leurs yeux, et même à « leur distance réelle ; il les fuient, les évitent et se conduisent à « leur égard comme si un long usage eût consommé leur expérience. « La nature de ce Mémoire ne me permet pas d'entrer dans le dé- « tail de ces observations que je ferai connaître plus tard dans mon « travail spécial sur l'origine des actions des animaux. »

(Examen de quelques observations de M. Dugald Stewart qui tendent à détruire l'analogie des phénomènes de l'instinct avec ceux de l'habitude, par M. Fréderic Cuvier. *Mémoires du muséum d'histoire naturelle*, tome X. Paris, 1823, p. 257, 258.)

Après ces observations d'un naturaliste aussi consommé, ajoutées à celles de M. Adam Smith, citées dans le texte, j'ose me flatter que les conclusions auxquelles elles conduisent doivent maintenant être considérées comme au-dessus de toute controverse.

Que les animaux tirent de l'instinct la connaissance de beaucoup de choses que l'homme apprend par l'expérience seule, c'est sans doute un fait évident, admis par les meilleurs philosophes de toutes les époques ; mais aujourd'hui que les savants ont fait tant d'efforts pour expliquer les phénomènes de l'instinct chez tous les animaux, raisonnables et irraisonnables, il devient nécessaire d'insister sur certaines vérités que tout homme dont le jugement n'est pas dévié par une fausse science est prêt à admettre sur le témoignage de ses sens.

NOTE F, page 271.

« Il y a une espèce de grosses fourmis que M. Huber appelle « *amazones*, qui habitent les mêmes trous qu'une espèce inférieure, « la fourmi *noire cendrée*, et que l'on peut considérer comme ses « auxiliaires. Dès que les chaleurs de l'été commencent, les amazones « rassemblent leurs forces, et, laissant leurs auxiliaires prendre soin « de la fourmilière, elles sortent dans un ordre régulier, et se « partageant parfois en deux troupes, mais plus souvent formant un « seul corps d'armée, elles se dirigent vers le point d'attaque, qui « est toujours une fourmilière appartenant à des fourmis de la même « espèce que les auxiliaires avec lesquelles elles vivent. Celles-ci

« repoussent l'attaque avec courage; mais elles sont bientôt forcées « de fuir devant les forces supérieures des assiégeants, qui pénètrent « par la brèche qu'ils ont faite, et commencent par enlever de la « fourmilière tous les œufs et toutes les larves qu'ils peuvent trou- « ver. Les vainqueurs chargés de ce butin, reviennent dans leurs « propres demeures, et le confient aux soins des fourmis noires « cendrées de leur communauté, qui les attendent dans la plus vive « anxiété. Ces œufs et ces larves sont gardés, nourris et élevés par « les auxiliaires avec le même soin, avec la même assiduité que « leur propre progéniture. Les fourmis qui en naissent s'incorporent « ainsi avec le temps dans la société de celles qui les ont dérobées, et « à l'égard desquelles elles auraient nourri une haine instinctive et « invétérée, si elles avaient été élevées chez elles. L'unique but « que se proposent les amazones dans ces expéditions est de faire « des recrues dans l'intérêt de leur communauté, et la seule occupa- « tion de leur vie est de conduire ces entreprises de maraudeurs. Elles « ne participent à aucun des travaux ordinaires de la communauté. « Le soin de bâtir et de réparer leur ville, de pourvoir à la nourri- « ture commune, d'élever les jeunes fourmis, est exclusivement confié « aux auxiliaires dont les services leur sont acquis par droit de con- « quête. En temps de paix, les amazones sont entièrement inactives, « et dépendent de la classe laborieuse des auxiliaires, qui les nour- « rissent et les soignent, satisfont à tous leurs besoins, et les trans- « portent dans les lieux où la température est plus douce. En un mot, « ce sont des gentilshommes servis par leurs domestiques, qui sem- « blent ne garder aucun ressentiment de l'outrage qui leur a été fait « par leurs maîtres, et qui au contraire ont pour eux la tendre affection « des enfants pour leurs parents Les dures relations de maître et « d'esclave semblent en effet entièrement exclues de cette singulière « association d'insectes. Pour avoir une juste idée de ce système, il « faut se souvenir que chaque espèce se compose d'individus de trois « sexes différents, ayant des fonctions parfaitement distinctes; que « chaque insecte passe successivement par trois degrés de transforma- « tion, et que, outre les fourmis, plusieurs espèces de pucerons sont « aussi logées sous le même toit. Dans quelques nids, notre auteur « a trouvé des fourmis auxiliaires d'une espèce autre que les noires « cendrées, et qui sont appelées *mineuses*, mais qui sont d'ailleurs « à l'égard des amazones dans la même condition que les noires « cendrées, et enlevées à leurs parents par les mêmes procédés de « violence.

« Les amazones ne sont pas les seules fourmis qui fassent cette « espèce de traite des nègres; les fourmis *sanguines* offrent des « faits analogues. L'auteur a même découvert des nids dans lesquels « les fourmis sanguines sont accompagnées des deux espèces d'auxi- « liaires dont nous venons de parler, d'où résulte une triple associa-

« tion de races de fourmis, ayant des mœurs et des habitudes fort « différentes, mais concourant toutes aux mêmes travaux. » *Revue d'Édimbourg*, tome XX, p. 163, 164.

M. Latreille, auteur de l'article *Insectes* dans le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*, tout en confirmant par ses propres observations tous les faits merveilleux rapportés par M. Huber au sujet des fourmis, a essayé de les présenter sous un point de vue beaucoup plus conforme à l'analogie générale de la nature. Quelques-unes de ses observations me semblent si curieuses, que je suis tenté de les joindre à ce passage de la *Revue d'Édimbourg*.

Pour attirer sur ces remarques l'attention qu'elles méritent, je dois rappeler que M. Latreille est considéré par ses compatriotes comme le premier entomologiste de l'Europe. Parmi beaucoup d'autres ouvrages, son livre intitulé : *Genera Crustaceorum et Insectorum* (4 vol. in-folio.), jouit de la plus haute autorité. Il a aussi travaillé au troisième volume du *Règne animal* de Cuvier.

« L'abeille est de tous ces insectes celui dont l'instinct est le plus « parfait, le seul qui n'ait point d'habitudes carnassières ; et son « existence est un bienfait de la nature; les autres sont nées pour la « destruction : elles semblent au contraire être faites pour assurer la « fécondation des végétaux en transportant des unes aux autres le « pollen de leurs fleurs que les vents seuls n'auraient pas aussi cer- « tainement propagé..... — Quoique l'instinct de ces insectes soit « assujetti à une marche uniforme, il est cependant des cas extraor- « dinaires où, pour le salut de leurs races, ils varient leurs procédés. « L'auteur de la nature a prévu les circonstances particulières, et a « permis à l'instinct de se modifier avec elles, autant qu'il le fallait « pour la permanence des sociétés qu'il avait formées. C'est ainsi « que pour réparer la perte des abeilles femelles, l'unique espoir de « leur société, il apprend aux abeilles neutres à transformer la larve « d'un individu de leur caste, qui n'est pas âgé de plus de trois jours, « en une larve de reine ou de femelle ; c'est ainsi encore que cette « espèce d'abeille solitaire (*osmie du pavot*) qui revêt l'intérieur de « l'habitation de ses petits d'une tenture formée de morceaux arrondis « de pétales de coquelicot, emploie au même usage, lorsqu'elle en est « dépourvue, les pétales de fleurs de navet; il est évident que dans « cette occasion le sentiment intérieur qui la guide sait se plier à la « nécessité.

« Les sociétés dont nous avons parlé jusqu'ici sont toutes composées « d'individus de la même espèce ; mais deux sortes de fourmis, que « l'on désigne par les dénominations de *roussâtre* et de *sanguine*, « nous présentent à cet égard un fait bien étrange dont l'observation « est due à M. Huber fils. Les sociétés de ces insectes sont mixtes ; on « y trouve, outre les trois sortes d'individus ordinaires, des neutres « provenus d'une ou même de deux autres espèces de fourmis enle-

« vées de leurs foyers sous la forme de larves ou de nymphes. Les « neutres de l'espèce roussâtre composent un peuple de guerriers, et « de là viennent les noms d'amazones, de légionnaires, sous lesquels « M. Huber les a désignés. Vers le moment où la chaleur du jour « commence à décliner, si le temps est favorable, et régulièrement « à la même heure, du moins pendant plusieurs jours consécutifs, ces « fourmis quittent leurs nids, s'avancent sur une colonne serrée « et plus ou moins nombreuse, suivant la population, et se dirigent « jusqu'à la fourmilière qu'elles veulent envahir, y pénètrent « malgré la résistance des propriétaires, saisissent avec leurs mâ- « choires les larves ou les nymphes des fourmis neutres de l'habita- « tion, et les transportent, en suivant le même ordre, dans leur « propre domicile. D'autres fourmis neutres de l'espèce conquise, « nées parmi les guerriers, et autrefois arrachées aussi dans l'état « de larve à leur terre natale, prennent soin des larves nouvelle- « ment apportées, ainsi que de la postérité même de leurs ravis- « seurs. Ces fourmis étrangères, que M. Huber compare à des nègres « esclaves et à des ilotes, appartiennent aux espèces que j'ai dési- « gnées dans mon histoire de ces insectes sous les noms de *noires* « *cendrées* et de *mineuses*.

« Les fourmis amazones s'emparent indistinctement de l'une ou « de l'autre. J'avais été témoin, en 1802, d'une de leurs excursions « militaires. L'armée traversait une de nos grandes routes dont elle « couvrait la largeur sur un front d'environ deux pieds ; j'attribuais « les mouvements à une émigration forcée ; cependant, d'après la « forme de cette espèce, j'avais déjà soupçonné, avant que M. Huber « en publiât l'histoire, qu'elle avait des habitudes particulières. J'ai « trouvé cette fourmi dans les bois des environs de Paris, et tous les « faits avancés par ce naturaliste ont été vérifiés. J'essaierai d'en « donner une explication et de prouver qu'ils sont en harmonie avec « d'autres lois déjà connues. Les fourmis neutres enlevées par les « guerriers de la fourmi amazone ne sont qu'expatriées, et leur con- « dition n'éprouve aucun changement ; toujours libres, toujours des- « tinées au même service, elles retrouvent dans une autre famille des « objets qui les auraient attachées à la leur, et même des petits de « leur propre espèce ; elles les élèvent ainsi que ceux de leurs con- « quérants. Ne voyons-nous pas plusieurs de nos oiseaux domestiques « nous donner l'exemple de pareilles adoptions, et se méprendre « dans l'objet de leur tendresse maternelle ? Les fourmis neutres ne « sont donc ni des esclaves ni des ilotes. Afin de diminuer certaines « races et d'en propager d'autres, la nature, toujours fidèle à son « système d'action et de réaction, a voulu que plusieurs animaux « vécussent aux dépens de quelques autres ; les insectes, dont les es- « pèces sont si multipliées, nous en fournissent une infinité de preu- « ves. C'est ainsi que dans la famille des abeilles, celles qui forment

« le genre des nomades vont déposer leurs œufs dans les nids que « d'autres abeilles ont préparés à leurs petits, et les provisions que « celles-ci avaient rassemblées deviennent la proie de la postérité « des nomades. Ces sortes de larcins eussent été insuffisants à des in- « sectes qui, comme les fourmis amazones, sont réunis en grandes « corporations; les vivres auraient bientôt été épuisés; il n'y avait « de remède sûr que de s'approprier ceux qui les récoltent et de pro- « fiter, non-seulement de leurs labeurs d'un jour, mais de ceux de « toute leur vie. Au surplus il était physiquement impossible aux « fourmis amazones, d'après la forme de leurs mâchoires et des par- « ties accessoires de leur bouche, de préparer des habitations à leur « famille, de lui procurer des aliments et de la nourrir; leurs gran- « des mâchoires en forme de crochets annoncent qu'elles ne sont des- « tinées qu'au combat; leurs société sont peu répandues, au lieu « que celles des fourmis *noir-cendré* et *mincuses* sont fort abon- « dantes dans notre climat. Par leurs habitudes parasites ces fourmis « amazones mettent un obstacle à la trop grande propagation des der- « nières et l'équilibre est rétabli. . . . . — »

« — De tout ce que je viens d'exposer je me plais à déduire cette « conséquence: les lois qui régissent les sociétés des insectes, celles « mêmes qui nous paraissent les plus anomales, forment un système « combiné avec la sagesse la plus profonde, établi primordialement; « et ma pensée s'élève avec un respect religieux vers cette raison « éternelle qui, en donnant l'existence à tant d'êtres divers, a voulu « en perpétuer les générations par des moyens sûrs et invariables « dans leur exécution, cachés à notre faible intelligence, mais tou- « jours admirables. »

(*Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*. Tom. XVI, p. 253 et suiv. Paris 1817.)

NOTE G, page 286.

Je dois à mon neveu, le docteur Miller, médecin à Exeter, les curieux renseignements qui suivent, tirés de l'*Histoire et les antiquités du comté de Somerset*, publiées par Collinson en 1791.

« En l'année 1765, une femme de cette paroisse (Ditcheat) appelée « Kingston, mit au monde un enfant bien portant, mais sans bras « ni épaules. Il fut baptisé sous le nom de William, et, chose étrange! il « est encore vivant, et jouit, malgré cette difformité, de toute la force, « de toutes les facultés et de toute l'adresse des hommes les plus « adroits et les mieux conformés, et remplit toutes les fonctions de la « vie. Il prend sa nourriture, s'habille et se déshabille lui-même, se « peigne, fait sa barbe avec le rasoir qu'il tient avec les doigts des pieds, « cire ses souliers, allume son feu, écrit ses billets et ses comptes,

« et vaque en général à toutes les occupations domestiques. Étant « fermier de son état, il exécute les travaux ordinaires de la cam- « pagne; il distribue le fourrage au bétail; il fait des meules; coupe « son foin, selle et bride son cheval avec ses pieds. Il peut soulever « dix picotins de fèves avec ses dents; avec ses pieds il lance un lourd « marteau plus loin que d'autres hommes ne pourraient le faire avec « leurs bras. Ayant eu un jour à se battre avec un vigoureux adver- » saire, il est sorti victorieux. Ajoutez qu'il s'est marié récemment « avec une jeune femme d'une famille respectable. Ces faits sont au- « thentiques et notoires dans ce pays et dans le voisinage. »

Le docteur Miller ajoute : « Le recteur actuel de Ditcheat, le ré- « vérend William Leir, m'apprend dans une lettre que je viens de « recevoir, que les particularités ci-dessus sont parfaitement exactes, « que cet individu extraordinaire est encore en vie, et dans un par- « fait état de santé; qu'il s'est marié deux fois, et a eu dix enfants, « tous parfaitement conformés. »

Un autre correspondant du docteur Miller, M. Spencer d'Oakill, écrit ce qui suit : « Je connais personnellement William Kingston « depuis trente ans et plus; il est en effet, ainsi que vous le dites, « sans mains et sans bras; mais il n'est certainement pas capable « d'exécuter *toutes* les opérations que vous énumérez. Il est vrai « qu'il écrit avec ses pieds d'une manière fort lisible, et si ma mé- « moire ne me trompe pas, je le lui ai vu faire moi-même, il y a un « grand nombre d'annés. Il peut aussi avec ses dents soulever des poids « très-lourds; il s'en sert également pour tenir la bride quand il va « à cheval; ce dont j'ai été témoin moi-même. J'ai entendu dire « qu'il selle et bride son cheval, et que bien qu'en apparence il ne « soit pas très-fort (je ne crois pas qu'il ait plus de cinq pieds et cinq « ou six pouces anglais), il s'est battu, dit-on, plus d'une fois, et est « resté vainqueur; sa méthode dans ces cas consiste à se précipiter « tête baissée comme un furieux sur son adversaire, et à le frapper « à l'estomac en lui donnant en même temps un croc en jambes. »

Dans une lettre postérieure de M. Spencer, il est dit que : « King- « ston songe à se débarrasser bientôt de sa petite ferme, et à se « faire voir comme un phénomène de la nature. Il a une petite « propriété, mais qui ne lui suffit pas pour subsister. »

J'ai reçu avec le plus grand plaisir cette communication, dans la pensée que ces faits anormaux ne sauraient être trop connus et authentifiés. L'histoire de W. Kingston rappelle exactement cet Indien que Strabon et Dion Cassius comparent à un Hermès (Voyez ci-dessus p. 88, note 2).

Depuis que ce qui précède est écrit, un ami m'a envoyé le quatrième volume des *Mémoires de la société wernérienne*, seconde partie, dans laquelle se trouve un article extrêmement intéressant du docteur Hibbert sur les *expédients naturels employés par Mark*

Yarwood, jeune garçon du Cheshire, pour suppléer à l'absence congéniale des avant-bras et des mains.

Comme le docteur Hibbert lui-même a eu l'occasion d'examiner cet individu, il a constaté les particularités du cas dont il s'agit avec toute l'habileté et toute l'exactitude d'un observateur médecin. Son travail ne saurait donc être cité par fragments, et je dois en conséquence me contenter de le recommander à l'attention du lecteur, comme un document aussi curieux qu'instructif.

Après avoir parcouru ces renseignements authentiques, que j'ai peut-être multipliés plus qu'il n'était nécessaire, le lecteur pourra par lui-même apprécier ce paradoxe d'Helvétius, que : « Si « le poignet de l'homme avait été terminé par le pied d'un cheval, « notre espèce serait encore errante dans les forêts » J'espère qu'il préférera avec moi sur ce point le parfait bon sens de Galien, dans le passage que j'ai déjà cité, à la conclusion plus subtile de la science moderne, conclusion qui, au moment où la philosophie d'Helvétius était à l'apogée de sa popularité, était invoquée d'un ton de triomphe comme un incontestable axiome, non-seulement en France, mais encore dans ce pays. Je donne ici la traduction latine du passage de Galien; elle rend beaucoup mieux que l'Anglais la concision et la force de l'original : « Ut autem sapientissimum animalium est homo, « sic et manus sunt organa sapienti animali convenientia. Non « enim quia manus habuit, propterea est sapientissimum, ut Anaxa- « goras dicebat; sed quia sapientissimum erat, propter hoc manus ha- « buit, ut rectissime censuit Aristoteles. Non enim manus ipsæ ho- « minem artes docuerunt, sed ratio. Manus autem ipsæ sunt artium « organum. »

NOTE H, page 292.

Il convient de dire ici un mot de la fameuse histoire (citée par Locke d'après sir William Temple) d'un vieux perroquet avec lequel le prince Maurice conversa au Brésil (1). On ne peut guère douter que le prince Maurice, de la bouche duquel sir William Temple tenait ces détails, ne fût persuadé de la vérité des faits qu'il attestait; et à la manière dont Locke raconte cette anecdote, on peut présumer que sir William lui même ne la considérait pas comme tout-à-fait incroyable.

« J'ai eu soin, dit Locke, de présenter au lecteur cette histoire « dans toute son étendue et dans les termes mêmes de l'auteur, parce « qu'il ne l'a pas trouvée tout à fait incroyable; il n'est pas présu- « mable en effet qu'un homme de ce mérite eût voulu, lorsque rien « ne l'y obligeait, mettre sur le compte d'un homme dont il se dit

(1) *Essai sur l'entend. hum.*, liv. II, chap. XXVII, § 8.

« l'ami, et d'un prince auquel il reconnaît beaucoup d'honnêteté et « de piété, un récit qu'il eut dû trouver tout à fait ridicule, s'il n'y « avait pas un peu cru lui-même. »

Quant à l'opinion personnelle de Locke sur ce récit, il nous laisse dans la plus complète ignorance. Toutefois, on peut présumer qu'il n'ajoutait pas grande foi à cette histoire, à en juger par la manière dubitative dont il en parle ; hésitation assez peu d'accord (lorsque l'on considère l'autorité du témoignage du chevalier Temple) avec cette crédulité pour les faits extraordinaires dont ce grand homme a donné tant de preuves dans le premier livre de son Essai, et qui semble avoir été le principal défaut de son esprit.

Je n'ai pas cru nécessaire de reproduire ici les détails de ce conte, qui a dû nécessairement rester profondément imprimé dans la mémoire de tous ceux qui ont lu l'Essai de Locke. Et même, j'ai rencontré quelques-uns de ses admirateurs déclarés, qui semblaient ne se rappeler guère autre chose de ce livre que l'histoire du perroquet.

Après tout, peut-être, il ne serait pas aussi facile qu'on se l'imagine au premier abord d'établir les preuves sur lesquelles nous nous appuyons pour rejeter sans hésitation, comme tout à fait incroyables et absurdes, des choses qui ont été admises comme certaines, ou du moins comme probables, par des hommes tels que sir William Temple et le prince Maurice. Cette recherche mérite de fixer l'attention de ceux qui aiment à constater le progrès graduel de la raison humaine, et à examiner les circonstances dont ce progrès dépend.

Ce fait me suggère une autre question qui me paraît au plus haut point intéressante et curieuse. Supposons pour un moment que ce fait nous soit confirmé par le témoignage de nos propres sens, et que nous voyions et entendions effectivement un animal, un chien, par exemple, converser avec son maître à l'aide du langage articulé (1); on ne saurait douter, je pense, qu'un tel spectacle ne fût au plus haut degré, choquant et pénible; c'est ainsi qu'il nous apparaît, du moins à *quelque* degré, quand nous nous contentons de nous le représenter par l'imagination. Or, à quel principe de notre nature devons-nous rapporter l'émotion pénible qu'exciterait un fait de ce genre? Je crois qu'il faut, en très-grande partie, l'expliquer par la sympathie que nous inspirerait dans ce cas la condition d'une âme raisonnable unie à des formes bestiales et condamnée par la nature au sort des brutes. Nous ne pouvons nous empêcher de ressentir quelque chose de semblable, lorsque notre œil rencontre l'œil réfléchi et sérieux de l'éléphant. Par suite de la liaison intime et permanente qui s'établit de bonne heure entre l'idée de

(1) Leibnitz prétend avoir vu lui-même un chien de cette espèce. Voyez ce que j'ai dit à ce sujet dans la seconde partie de la Dissertation placée en tête du supplément de l'*Encyclopædia britannica*, p. 225.

langage et celle de raison, la faculté de prononcer des sons articulés serait, je pense, désagréable par elle-même chez un chien, alors même qu'il ne donnerait aucun signe d'une intelligence supérieure au reste de l'espèce. Il n'y a que notre expérience du vocabulaire limité et insignifiant des perroquets, jointe aux plaisantes méprises qu'ils commettent continuellement dans son application, qui puisse nous faire trouver dans ces oiseaux un sujet d'amusement. Aussi sir William Temple nous dit-il : « Qu'un des chapelains du prince « Maurice, qui avait été témoin de ses conversations avec le perro- « quet du Brésil, et qui habitait la Hollande, ne put, à dater de cette « époque, souffrir les perroquets; et disait qu'ils étaient tous pos- « sédés du diable. »

Ce qui m'a conduit à poser cette question, c'est principalement un passage que j'ai récemment rencontré dans les conjectures de Huyghens sur le monde planétaire, dans lequel cet illustre écrivain signale également l'horreur qui nous saisirait à la vue d'un animal qui, avec une forme tout à fait différente de la nôtre, posséderait les mêmes facultés de langage et de raison. Il explique ce sentiment par la comparaison que nous établirions en ce cas entre ces manifestations anormales et monstrueuses et nos idées préconçues de beauté et de laideur, idées qu'il résout (beaucoup trop précipitamment, à mon avis) dans les effets de la coutume et de l'habitude. La vraie théorie me semble avoir des racines plus profondes dans la nature humaine. Si cet animal ressemblait à quelqu'un de ceux que nous connaissons déjà, l'horreur qu'il nous inspirerait s'expliquerait facilement par les raisons données précédemment; s'il ne différait de l'homme que dans les dimensions et les proportions relatives du corps, j'attribuerais la désagréable impression dont il s'agit à l'expérience journalière que nous avons de l'admirable appropriation des organes et des formes du corps humain aux différentes fonctions qu'il est destiné à remplir, et à notre sympathie pour les souffrances d'un être qui semblerait si mal organisé pour la situation dans laquelle il est destiné à vivre. Cependant ce passage tout entier mérite d'être lu, parce que c'est là que, pour la première fois, cette théorie, l'influence de l'habitude sur nos idées du beau (attribuée par M. Smith au père Buffier, et adoptée ensuite par sir Reynolds) a été poussée jusqu'à ses dernières limites.

« Etenim omnino cavendum est ab errore vulgi, cum animum ra- « tionis capacem non alio in corpore, quam nostris simili habitare « posse sibi persuadet. Ex quo factum est, ut populi pene omnes, at- « que etiam philosophi quidam, humanam formam diis adscripserint. « Hoc vero nonnisi ab hominum imbecillitate et præjudicata opi- « nione proficisci quis non videt? Uti illud quoque, quod eximia « quædam pulchritudo humani corporis esse putatur : cum tamen ab « opinione et assuetudine id totum quoque pendeat, affectuque eo,

« quem cunctis animalibus natura provida ingeneravit, ut sui simi-
« libus maxime caperentur. Illa verò tantum possunt, ut non sine
« horrore aliquo animal homini multum dissimile conspectum iri
« credam, in quo rationis et sermonis usus reperiretur. Nam si tale
« solummodo fingamus aut pingamus, quod, cætera homini simile,
« collum quadruplo longius habeat, vel oculos rotundos duploque
« amplius distantes; continuo eæ figuræ nascuntur, quas non possi-
« mus intuentes non aversari, quamvis ratio deformitatis nulla reddi
« queat. » — Christiani Hugenii *Cosmotheoros*, lib. I.

NOTE I, page 299.

Ayant cité plus d'une fois le baron Cuvier dans le cours de ce chapitre, je ne veux pas terminer ces Notes sans consigner ici l'aveu qu'il a fait avec tant de franchise à l'égard du peu de connaissance que nous avons des fonctions des différentes parties du cerveau. Dans un moment où l'on fait chaque jour tant d'efforts pour vicier la philosophie de l'esprit humain par des spéculations chimériques sur cet organe, il peut être utile d'opposer à ces présomptueuses rêveries le jugement modeste et circonspect du plus grand physiologiste et anatomiste de ce siècle.

« Il y a donc dans notre corps une partie dont le bon état est une
« condition de la pensée; nous ne pensons qu'avec cet organe comme
« nous ne voyons qu'avec l'œil; et remarquez que c'est là un fait
« de simple histoire naturelle, qui n'a rien de commun avec le
« système méthaphysique qu'on nomme matérialisme, système d'au-
« tant plus faible que nous avons encore bien moins de notions sur
« l'essence de la matière que sur celle de l'être pensant, et qu'il
« n'éclaircit par conséquent aucune des difficultés de ce profond
« mystère. » (*Dictionn. des Sciences nat.* Art. AME DES BÊTES.)

« La nature du principe sensitif et intellectuel n'est point du
« ressort de l'histoire naturelle, mais c'est une question de pure ana-
« tomie que celle de savoir à quel point du corps il faut qu'arrivent
« les agents physiques qui occasionnent les sensations, et de quel
« point il faut que partent ceux que produisent les mouvements
« volontaires, pour que ces sensations et ces mouvements aient
« lieu. C'est ce point commun, terme de nos rapports passifs et
« source de nos rapports actifs avec les corps extérieurs, que l'on a
« nommé le siége de l'âme ou le *sensorium commune.* »

. . . . . .

« Il est facile de conclure que c'est dans le cerveau que doit se
« trouver ce *sensorium* que l'on cherche. Mais il n'est pas aussi aisé
« de déterminer la partie du cerveau qui est spécialement consacrée
« à cette fonction importante. Cet organe, qui cesse totalement ses
« fonctions à la moindre compression, peut perdre des portions

« considérables de sa substance sans qu'on remarque d'affaiblisse-
« ments sensibles dans ces mêmes fonctions. Ce n'est donc pas tout
« le cerveau qui est le *sensorium commune*, mais seulement quel-
« ques-unes de ses parties ; mais laquelle?

« Ici l'expérience ne peut pas nous conduire fort loin. Des bles-
« sures qui pénètrent profondément dans la substance du cerveau,
« produisent des désordres trop violents et trop subits dans l'écono-
« mie animale, pour qu'on puisse nettement distinguer les effets
« propres à chacune d'elles.

« A la vérité, on a cru remarquer que les blessures du *cervelet*
« arrêtaient les mouvements vitaux et involontaires, tels que celui
« du cœur, et que celles du cerveau exerçaient leur influence prin-
« cipale sur les mouvements animaux et volontaires ; mais cette
« observation n'est pas confirmée. On a donc été obligé de se con-
« tenter du raisonnement, et c'est ce qui a fait diverger les opi-
« nions.

« D'abord il était naturel de chercher ce point central à quelque
« endroit où tous les nerfs parussent se rendre; mais comme il n'y a
« pas un tel endroit, et que l'œil ne peut suivre les nerfs que jus-
« qu'à des points encore assez éloignés les uns des autres, l'imagina-
« tion a tracé le reste de leur route ; les uns ont donc supposé qu'ils
« arrivaient tous au cervelet, d'autres à la glande pinéale, d'autres
« au corps calleux.

« Descartes a pris le parti de la glande pinéale, et a rendu cé-
« lèbre ce petit corpuscule ; mais il est peu vraisemblable qu'il
« remplisse de si hautes fonctions, parce qu'il est souvent altéré, et
« contient presque toujours des concrétions pierreuses. Bontekoë,
« Lancisi et Lapeyronie sont ceux qui ont parlé pour le corps calleux:
« mais cette partie manque à tous les animaux non-mammifères,
« et il est à croire que le *sensorium commune* doit être une partie
« essentielle, et qui disparaît ou change de forme la dernière de
« toutes.

« La même objection a lieu par rapport au *septum lucidum* adopté
« par Digby.

« Enfin, pour ce qui concerne le cervelet, dont l'importance a été
« soutenue par Drelincourt, il y a cette grande difficulté, que c'est
« presque la seule partie du cerveau où l'on ne voit clairement
« aucun nerf se rendre.

« On ne peut guère non plus regarder comme le siège de l'âme
« quelque partie double, comme les corps cannelés, pour lesquels
« s'est déclaré Willis, et les deux grands hémisphères, ou plutôt
« leur partie médullaire, appelée centre ovale, et défendue par
« Vieussens. *D'ailleurs Sœmmering nous paraît assez bien*
« *prouver qu'aucune partie solide n'est propre à cette impor-*
« *tante fonction*. Il semble en effet que les nerfs agissent en con-

« duisant quelque fluide vers le cerveau ou vers les muscles, et que « le sujet corporel, affecté par l'arrivée ou le départ des fluides des « différents nerfs, doit lui-même être fluide pour être susceptible « de modifications mécaniques ou chimiques, aussi rapides et aussi « variées que le sont les différents états que ces modifications occa- « sionnent dans l'âme. *C'est d'après cette manière de voir que « Sœmmering regarde l'humeur renfermée dans les ventricules « du cerveau comme le véritable organe de l'âme.* » (Ibid., art. Siége de l'ame.)

APPENDICE

A

LA TROISIÈME PARTIE, DEUXIÈME CHAPITRE.

NOTICE SUR JAMES MITCHELL,

JEUNE GARÇON SOURD ET AVEUGLE DE NAISSANCE.

(Extraite des *Transactions* de la Société royale d'Édimbourg, vol. VII, part. I (1).

Le Mémoire que je vais soumettre à l'examen de la Société Royale a pour objet l'histoire intéressante d'un jeune garçon, qui est né aveugle et sourd, et qui, par conséquent, a tiré toute sa connaissance des choses extérieures, des sens du toucher, du goût et de l'odorat.

Il y a plus d'un an que j'ai eu connaissance de ce fait par

(1) La liaison de cet appendice avec le chapitre précédent pourra échapper, au premier abord, à un lecteur superficiel; mais elle sera facilement aperçue par tous ceux qui sont en état de comprendre les liens étroits qui unissent les détails minutieux rapportés dans cet appendice avec quelques-unes des questions relatives aux facultés caractéristiques de l'esprit humain. Dans la solitude où se trouve Mitchell au milieu de la société, et réduit, comme il est, dans son commerce avec le monde matériel, aux plus étroites limites possibles, quel contraste ne présente-t-il pas avec les animaux les plus intelligents, quoique ceux-ci soient entourés de tous les arts de l'homme civilisé et en pleine possession de toutes leurs facultés perceptives externes! Même dans ses occupations et ses amusements d'enfant, on peut discerner les rudiments d'une nature raisonnable et perfectible, et plus particulièrement encore dans le fonds de connaissances, tout restreint qu'il est, qu'une curiosité vive et spontanée lui a fait acquérir; et je serais même presque tenté de dire que quelques-unes de ces occupations mériteraient le nom plus relevé d'*expériences*. Un philosophe attentif remarquera que ce jeune garçon possédait bien d'autres principes et facultés qu'on ne saurait trouver dans aucun animal, le sens du plaisant, par exemple, ou tout au moins, la faculté du rire, faculté dont Milton a justement dit :

Le sourire, refusé aux brutes, émane de la raison.

mais, par-dessus tout, la capacité d'entretenir un commerce avec d'autres êtres raisonnables au moyen de signes conventionnels. Jusqu'à quel point la

mon savant ami, M. Wardrop, chirurgien de Londres, dont les connaissances scientifiques et l'habileté dans sa profession vous sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Les renseignements qu'il me communiqua *alors* étaient d'une extrême généralité, mais néanmoins plus que suffisants pour exciter toute ma curiosité. « Je donne dans ce moment « mes soins, me disait-il, à un malade, dont le cas, je crois, est « *unique*. C'est un garçon de quatorze ans, qui est né *aveugle* « *et sourd*, et par conséquent aussi *muet*. Ses sens du toucher « et de l'odorat sont d'une délicatesse merveilleuse, car c'est « par leur seul moyen qu'il a acquis une connaissance très-« exacte des choses extérieures, et est en état de distinguer « facilement les gens qu'il connaît des étrangers. Ses facultés « intellectuelles sont très-développées. Il est évidemment ca-» pable de réflexion et de raisonnement, et il a une très-vive « affection pour ses parents. Il a le palais très-délicat, et ne « prend que la nourriture la plus simple. J'ai opéré l'un de « ses yeux avec succès; le monde visible l'amuse beaucoup, « bien qu'il se méfie des connaissances qui lui viennent par la « vue. Un jour je lui donnai des habits neufs et de couleur « *éclatante*, ce qui le réjouit au delà de toute expression. « C'est la plus intéressante scène de plaisir *sensuel* que j'aie « jamais contemplée (1). »

La première idée qui me frappa, en recevant ces renseignements, fut qu'une combinaison aussi extraordinaire de circonstances pourrait peut-être fournir une occasion favorable de vérifier ou de rectifier d'une manière décisive quelques détails de la célèbre histoire de Cheselden, sur lesquels on a récemment élevé des doutes sérieux, par suite de leur désaccord avec les résultats de l'expérience de M. Ware (2). Je crus que

culture de ses facultés intellectuelles aurait pu être poussée par le perfectionnement et l'extension de ces rudiments de langage, c'est ce qu'il est difficile de conjecturer.

J'aurais pu me contenter, je le sais, de placer ici un simple résumé de ce Mémoire; mais comme la valeur des détails qui y sont contenus dépend entièrement de leur authenticité et de leur exactitude, il m'a paru plus convenable de le réimprimer littéralement tel qu'il a été d'abord écrit. Le lecteur pourra ainsi juger par lui-même de la valeur de chaque fait que j'ai jugé important de relater.

(1) Cette lettre était datée du 4 octobre 1810.

(2) L'article de M. Ware, dont il s'agit ici, se trouve dans les *Transactions philosophiques* de 1801. L'argument qu'il est supposé fournir contre Cheselden (fondé sur le cas de M. W.), m'a toujours semblé ne rien prouver, parce qu'il prouverait trop. On raconte de ce malade (un enfant qui recouvra la

la répétition des observations et des expériences de Cheselden serait facilitée par la *surdité* totale du malade en question, attendu que les jugements qu'un aveugle est en état de former sur les distances (au moins sur les *petites*) au moyen de l'oreille, approchent beaucoup pour l'exactitude de ceux que nous sommes habitués à former à l'aide des yeux. Je fus un jour témoin de la précision avec laquelle M. Gough de Kendal (le plus intelligent sans comparaison des aveugles-nés que j'aie rencontrés), devina les dimensions d'une chambre spacieuse, quelques minutes après y être entré. L'erreur qu'il commit était tout à fait insignifiante, car elle ne dépassait pas celle qu'aurait pu faire l'œil exercé d'un charpentier ou d'un architecte. On ne doit pas s'attendre à ce qu'un opérateur, quelque adroit qu'il soit dans son art, fasse suffisamment attention à ces circonstances collatérales, ni qu'il comprenne pleinement la difficulté que doit éprouver un aveugle mis soudainement

vue à l'âge de sept ans, après avoir été aveugle dès sa plus tendre enfance) que, deux jours après l'opération, le mouchoir qu'il avait sur les yeux ayant glissé, il distingua la table à côté de laquelle sa mère était assise. « La table était à environ une toise et demie de lui, et il observa *qu'elle était couverte de drap vert* (ce qui était vrai), et qu'elle était un peu trop éloignée pour qu'il pût y atteindre. »

M. Ware nous apprend ensuite « qu'il tint une lettre devant son malade, à la distance d'environ douze pouces, et que celui-ci lui dit, après une courte hésitation, que *c'était un morceau de papier*, qu'il était carré, ce qu'il reconnut à ses angles, et qu'il était plus long dans un sens que dans l'autre. » — « Ensuite (dit-il) je lui montrai une petite boîte oblongue couverte de cuir rouge, et il me dit qu'elle était *rouge*, carrée et pointue à ses quatre angles. Mais l'observation qui me parut la plus remarquable, fut celle relative à un godet en pierre blanche, qu'il appela d'abord un bassin *blanc*, mais, se ravisant bientôt après, il dit que c'était un godet, parce qu'il avait une anse. »

Je n'ai pas le moindre doute sur l'exactitude et la fidélité de ce récit. Mais la seule conclusion qu'on en puisse tirer avec certitude, c'est que le patient voyait trop bien *avant* l'opération, pour que ses perceptions *après* l'opération pussent avoir la moindre valeur pour décider le point en question. Pour qu'il fût en état de reconnaître du *drap vert* et *un morceau de papier blanc*, à l'instant même où le bandeau se dérangea, *il fallait* que la vision fût chez lui, avant que M Ware l'eût connu, assez complète pour lui donner une variété de *sensations* propres à lui fournir les matériaux d'un *langage visuel* imparfait, sensations qui, si elles ne donnent pas exactement les distances comparatives des objets à l'œil, suffisent du moins pour transmettre par le canal de cet organe l'indication de *la distance en général*, ou de ce que Berkley appelle *l'extériorité*; et peut-être aussi quelque perception confuse des diversités de *la figure visible*. Les plus légères et, pour nous, les plus insaisissables nuances de ces sensations seraient, pour un pareil individu, des *signes* de tous les changements d'état des objets environnants avec lesquels elles ont une relation quelconque.

Puisque j'ai nommé M. Ware, je crois que c'est justice à son égard d'ajouter

en possession d'un nouveau sens, lorsqu'il essaie de distinguer, dans l'estimation des distances, les perceptions de l'œil de celles de l'ouïe ou de l'odorat. Quelque chose de semblable, en effet, ou tout au moins d'extrêmement analogue, nous arrive à chaque instant à nous-mêmes dans les jugements que nous portons sur la beauté ou la difformité des objets visibles, sans que nous nous doutions le moins du monde de l'influence exercée sur ces jugements par les impressions concomitantes d'odeur ou de son.

En conséquence de ce point de vue, je conçus l'espoir que les particularités de ce cas pourraient offrir quelques facilités, qu'on n'avait point encore rencontrées, pour établir sur des preuves palpables et incontestables la distinction des perceptions originelles et des perceptions acquises de la vue, et que, en même temps, l'impossibilité où se trouvait le sujet de répondre par la parole aux questions qu'on pourrait lui adresser, relativement au monde nouveau dans lequel on venait de

qu'il ne me paraît pas lui-même disposé à pousser son argument contre Cheselden aussi loin que l'ont cru quelques écrivains récents. Dans les passages suivants, il paraît non-seulement admettre la vérité du principe d'optique qu'il est supposé avoir attaqué, mais encore il explique, de la manière que je viens de le faire, l'apparente contradiction qui existe entre sa propre expérience et celle de son prédécesseur.

« Qu'on me permette (dit-il) d'ajouter qu'en faisant des recherches sur « deux enfants de l'âge de sept à huit ans que je soigne en ce moment, tous « deux aveugles de naissance et *n'ayant encore subi aucune opération*, je « trouve que la connaissance qu'ils ont des couleurs, toute bornée qu'elle « est, suffit pour les mettre en état de dire si les objets colorés sont rapprochés ou éloignés d'eux; par exemple, s'ils sont à la distance de deux pouces « ou de quatre.

. . . . . .

« Je sais que mes observations non-seulement diffèrent de celles qui sont « rapportées du malade de M. Cheselden, mais encore paraissent, *au premier « abord*, être en contradiction avec ce principe d'optique *généralement et « justement reçu*: que les sens de la vue et du toucher n'ont d'autre connexion que celle qui est formée par l'expérience, et que, par conséquent, « les idées suggérées par le toucher ne peuvent en aucune façon servir à « apprécier, soit la distance, soit la forme des objets visibles. On devrait se « rappeler cependant que les personnes qui ont la cataracte ne sont pas, à « la rigueur, aveugles, bien qu'elles soient privées de toute vision utile. Les « exemples que j'ai rapportés prouvent que la connaissance qu'elles ont des « couleurs, tout obscure et confuse qu'elle est, suffit pour leur donner quelque idée de la distance. Lors donc que leur vue sera éclaircie par l'enlèvement du crystallin opaque qui interceptait la lumière, et que la couleur « des objets sera rendue par la plus intense, est-il difficile ou antiphilosophique de concevoir que leurs idées de distance se fortifieront et s'étendront au point de leur donner une connaissance du contour et de la figure « des objets dont ils connaissaient déjà la couleur? »

l'introduire, fixerait nécessairement l'attention des assistants sur d'autres signes d'une nature moins ambiguë, et mettrait les résultats de leurs observations hors de toute controverse. Ce n'est pas que, même dans *cette* supposition, toute difficulté dût disparaître, car on sait que certaines informations sur la *distance* peuvent au besoin être transmises à un aveugle, non-seulement par le sens de l'odorat, mais encore par quelques-unes de ces *sensations* qu'on rapporte ordinairement au sens du toucher (1). Ainsi donc, en observant les premières perceptions visuelles, même d'un individu né sourd et aveugle, il faut une attention très-délicate pour s'assurer de la vérité. Mais qu'il y a loin de là aux précautions nombreuses et compliquées qu'on doit prendre dans les cas où le sujet est averti, par chaque question qu'on adresse à son oreille, de la distance et de la position relative de l'interrogateur? Rien de plus juste que ces paroles de Diderot : « Préparer et interroger un aveugle-né n'eût point été une occupation indigne des talents réunis de Newton, Descartes, Locke et Leibnitz. » Je rappelle cette remarque, parce que le haut degré de perfection auquel cette branche de la chirurgie a été portée de nos jours permet d'espérer que ces sortes d'opérations, et les occasions qu'elles fournissent à l'expérience philosophique, deviendront plus nombreuses ; et il est important que ceux qui pourront être assez heureux pour en profiter, connaissent parfaitement la délicatesse et la complexité des phénomènes qu'ils doivent observer et décrire (2).

En me livrant à ces réflexions, je supposais que la cécité du jeune homme était complète, ne faisant pas assez attention au sens complexe dans lequel (comme Cheselden l'avait observé) le mot *cécité* est pris par les chirurgiens. « Cet individu « était *aveugle* (dit Cheselden, en parlant du malade dont « il a si bien raconté l'histoire) *comme on le dit de tous ceux* « *qui ont la cataracte*, bien qu'ils ne soient pas, pour cela, « aveugles au point de ne pas distinguer le jour de la nuit, « et que la plupart distinguent, à une forte lumière, le noir,

(1) L'aveugle du Puiseaux (dont parle Diderot) jugeait de la distance où il se trouvait du feu au degré de chaleur, et du voisinage d'un obstacle solide à l'action ou au choc de l'air sur son visage. La même chose est rapportée du docteur Saunderson par son successeur M. Colson.

(2) Ceux à qui un pareil sujet d'observation peut se présenter trouveront quelques indications judicieuses dans la *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*.

« le blanc et l'écarlate, mais ils ne peuvent percevoir la forme « d'aucun objet. Il en était de même de ce jeune homme. » J'ai appris qu'il en était ainsi, et à un degré beaucoup plus grand encore, du jeune garçon qui est l'objet de ce mémoire; si bien que son état paraît se rapprocher beaucoup plus de de celui du malade de M. Ware que de celui de Cheselden.

« A l'époque (observe M. Wardrop) où ce garçon commença « à marcher, il paraissait être attiré par les couleurs bril- « lantes et éblouissantes, et quoique tout ce qu'on sait de ses « habitudes semble prouver qu'il retirait peu d'*instruction* « de l'organe de la vue, il en recevait cependant beaucoup « de *plaisir*. Il avait coutume de placer entre son œil et les « objets lumineux les corps qui, ainsi éclairés, lui donnaient « une plus vive sensation de lumière, et c'était un de ses « principaux amusements de concentrer les rayons du soleil, « au moyen de morceaux de verre, de cailloux transparents, « ou de substances semblables, qu'il tenait entre son œil et la « lumière, et retournait dans tous les sens. Souvent même il « brisait avec les dents certains corps pour leur donner une « forme qui lui plût. Il satisfaisait son goût pour la lumière « de beaucoup d'autres façons. Il se retirait dans quelque « hangar, ou dans quelque chambre à sa portée, fermait les « fenêtres et les portes, et y restait un temps considérable, les « yeux fixés contre un petit trou ou une fente qui laissait passer « les rayons du soleil, et les recevait avec avidité. Il se reti- « rait aussi, pendant les nuits d'hiver, dans un coin obscur « de la chambre, et allumait une lumière pour son amusement. « Dans ces occasions, tout comme dans la satisfaction de ses « autres sens, sa physionomie et ses gestes manifestaient « une ardeur et une curiosité on ne peut plus intéressantes.

« Il était difficile, sinon impossible, de s'assurer avec préci- « sion du degré de vision dont il jouissait; mais la finesse ex- « traordinaire que le toucher et l'odorat avaient acquise chez « lui, par suite de l'exercice qu'il leur donnait pour suppléer au « sens de la vue, nous autorise à conclure avec assurance qu'il « ne retirait que peu ou point de secours de ses yeux, comme or- « ganes de la vision. D'ailleurs, l'état morbide de ses yeux ne « devait guère lui permettre de distinguer autre chose que les « couleurs et les différences d'intensité de la lumière. »

Ces circonstances de l'état du sujet avant qu'il fût opéré, prouvaient évidemment que ce cas ne pouvait en aucune façon servir à vérifier les conclusions de Cheselden. Loin de là, ses

habitudes d'observation et même d'*expérience* sur ses sensations visuelles, combinées avec la finesse de ses perceptions olfactives, donnaient la presque certitude que les résultats d'une opération heureuse sur les yeux seraient semblables à ceux décrits dans le rapport de M. Ware. Telle a été, en effet, l'issue de cette nouvelle expérience, de laquelle cependant M. Wardrop (je dois le faire remarquer à son honneur d'observateur attentif et de philosophe) s'est abstenu de tirer aucune conclusion contraire au récit de Cheselden, récit que rien ne peut infirmer, tant qu'il ne se sera pas présenté le cas d'un malade guéri d'une cécité *totale* ou *presque totale*, et que ce cas n'aura pas été observé et examiné avec toutes les précautions minutieuses qu'exige un phénomène aussi délicat et aussi compliqué.

Je ne suivrai pas M. Wardrop dans les détails de l'opération chirurgicale, dans laquelle il fut forcé, par l'état particulier de son patient, d'employer un appareil mécanique pour fixer le corps et la tête dans une position immobile. J'espère qu'il communiquera bientôt lui-même au public l'histoire de tout ce qui s'est passé, et je serais fâché d'enlever à son travail une partie quelconque de son intérêt (1). Je n'ai à m'occuper ici, pour l'objet que j'ai en vue, que des résultats généraux de son mémoire; et, ces résultats, je prendrai la liberté de les exposer dans les termes mêmes de M. Wardrop :

« Quand l'opération fut finie, il exprima une grande satisfaction; il regarda autour de lui et sembla distinguer les objets. On ne put cependant s'en assurer d'une manière tout à fait certaine, car des expériences trop répétées auraient nui à son rétablissement, mais on put s'en apercevoir au changement qui se fit dans l'expression de son visage. Après qu'on lui eut entièrement couvert les yeux, on le porta chez lui et on le mit au lit dans une chambre obscure; après quoi, il fut saigné au bras....

« Le quatrième jour, j'examinai l'œil avec soin et observai l'état de la vision. — Je trouvai que le crystallin (qui avait été poussé en haut et en arrière) s'était déplacé et qu'il couvrait environ un quart du bord supérieur de la pupille. L'autre par-

(1) Ce très-curieux et intéressant mémoire a été publié depuis sous le titre de : *Histoire de* James Mitchell, *jeune garçon aveugle et sourd de naissance*, accompagnée du compte-rendu de l'opération pratiquée pour lui rendre la vue, par James Wardrop, médecin de la Soc. Roy. d'Édimbourg. — Londres, chez John Murray, etc., etc., 1813.

tie de la pupille était tout à fait transparente, et tout le sang qui s'était répandu dans la chambre antérieure, pendant l'opération, était maintenant absorbé. Voulant m'assurer si le malade pouvait distinguer les objets, je plaçai sur le lit un livre qu'il aperçut sur le champ; et dans plusieurs de ces essais il parut juger assez exactement de la distance.

« Le cinquième jour il quitta le lit, et on le mit dans une chambre qui avait une lumière égale et modérée. Il marchait dans la chambre avec aisance; l'expression de son visage était beaucoup changée et indiquait la jouissance de la vision; à la vérité, *avant* l'opération, il marchait déjà avec beaucoup de liberté; et même sur une route raboteuse et inégale, il ne paraissait éprouver aucune secousse.

« Il paraissait très-bien connaître les meubles de la chambre qu'il avait habitée plusieurs jours avant l'opération; mais, quoiqu'il distinguât évidemment et qu'il essayât de toucher les objets placés devant lui, jugeant assez exactement de leurs distances, cependant il semblait ne pas se fier beaucoup à ses perceptions visuelles, et il détournait toujours la tête pendant qu'il tâtait avec soin la surface des objets qu'on lui présentait.

« Le sixième jour, il parut plus fort et s'amusait beaucoup à regarder par la fenêtre, paraissant observer les charrettes et les voitures qui passaient dans la rue. Un schelling ayant été placé au milieu de la table, il mit aussitôt la main dessus.

« Le septième jour, l'inflammation avait à peu près disparu, et il aperçut un morceau de papier blanc, à peu près de la grandeur d'un pain à cacheter, qui était sur la table. Je l'emmenai dans la rue, et il parut s'intéresser beaucoup à la scène agitée qui se passait autour de lui; et, parfois, il semblait effrayé. Un pilier qui supportait un échafaud, à la distance de deux ou trois toises, attira surtout son attention; il s'en approcha avec timidité, marchant à tâtons et étendant la main en avant avec précaution jusqu'à ce qu'il le touchât. »

M. Wardrop nous laisse le soin de former nous-mêmes un jugement sur ces faits importants. Quant à moi, je dois reconnaître que, toute concession faite : 1° aux *sensations* visuelles qui étaient familières à ce jeune garçon dès son enfance, et 2° à la connaissance exacte qu'il avait acquise des choses extérieures par la comparaison des perceptions de l'*odorat* et du *toucher*, le résultat paraît, en somme, aussi favorable qu'on aurait pu raisonnablement l'espérer, à la théorie berkéleyenne de la vision,

et je n'y vois rien, non plus, qui ne puisse parfaitement se concilier avec le *sens général* du récit de Cheselden (1).

La grande impression produite récemment sur l'esprit public par le rapport de M. Ware, et l'appui que probablement beaucoup de lecteurs s'imaginèrent y trouver contre les conclusions de Cheselden, expliqueront suffisamment la longueur des développements dans lesquels je viens d'entrer, ou, s'il est besoin de plus d'excuses, j'ose espérer qu'on aura égard au vif désir que j'ai d'obtenir des opérateurs éclairés de notre époque qu'ils contribuent à confirmer, par une plus grande somme de témoignages, l'une des plus belles et en même temps des plus importantes théories de la philosophie moderne.

M. Wardrop entre ensuite dans les détails circonstanciés et très-intéressants d'un incident dont il a été fait mention dans un passage déjà cité de l'une de ses lettres ; je veux parler de la joie manifestée par son malade quand il fut vêtu pour la pre-

(1) Je dis le *sens général* du récit de Cheselden, parce que quelques-unes des *expressions* qu'il attribue à son malade doivent, selon moi, être entendues dans une acception très-large. En effet, si nous réfléchissons un moment à l'étonnement et à l'agitation que doit produire l'acquisition d'un nouveau sens, nous ne pouvons manquer de nous convaincre que la valeur du récit dépend beaucoup plus de la conviction que *l'ensemble* des circonstances du fait a laissée dans l'esprit de Cheselden, que des réponses *verbales* (quelque intelligentes et satisfaisantes que soient beaucoup d'entre elles) que le malade fit aux questions des assistants. C'est pour *cette* raison, entre autres, que j'ai signalé les avantages que Cheselden aurait eus en observant et décrivant les *faits* qui se passaient sous ses yeux, si son patient avait été *sourd* aussi bien qu'*aveugle*, comme le sujet dont il est question dans ce mémoire.

Je crois à propos de relever ici une expression employée par le jeune homme de Cheselden, à raison de l'importance que M. Ware semble disposé à y attacher, comme étant en désaccord avec le langage dont se servait son malade à lui (monsieur W.) : « Lorsque le jeune homme commença à voir (dit Che-« selden), il était si loin de porter un jugement sur les distances, qu'il croyait « que tous les objets sans exception touchaient à ses yeux, *ainsi qu'il s'ex-« primait lui-même*, comme ce qu'il touchait lui touchait la peau. » Je ne puis croire que Cheselden ait entendu cette expression à la lettre, car le sens littéral indique une chose impossible. La signification la plus simple de ces mots est que l'objet semblait *contigu à la cornée* ou en *contact avec elle*, tandis qu'en réalité l'office de *la cornée* consiste uniquement à transmettre les rayons à la *rétine*, ce qu'elle fait sans éprouver elle-même aucune impression dont nous ayons conscience. M. Adam Smith a aussi relevé cette manière de parler, quoique par des raisons un peu différentes. « Lorsque ce « jeune homme disait (je cite les paroles de M. Smith) que les objets lui tou-« chaient les yeux, il ne pouvait certainement pas vouloir dire que les objets « pressaient contre ses yeux ou leur résistaient, car les objets de la vue « n'agissent jamais sur l'organe d'une manière qui ressemble à la pression ou « à la résistance. Il ne pouvait vouloir dire rien de plus, sinon qu'ils étaient

mière fois d'habits de *couleur éclatante*. Je ne transcrirai que quelques lignes de cette partie de son mémoire.

« Sa préférence pour certaines couleurs paraissait dépendre « entièrement de leur éclat comparatif. Il aimait en général les « objets blancs et encore plus ceux de couleur rouge. Un gilet « ou des bas blancs lui plaisaient extrêmement, et il donnait « toujours une préférence marquée aux gants jaunes. Un jour « je l'observai qui tirait de sa poche un morceau de cire d'Es- « pagne rouge, qu'il avait gardé à cause de la beauté de sa cou- « leur... On lui donna une paire de lunettes vertes, à l'effet de « diminuer l'influence de l'éclat du soleil sur son œil encore « irritable, et il en retira aussi beaucoup de plaisir. Quand il « les mit pour la première fois, il poussa un éclat de rire plein « de contentement.

Quelques semaines après avoir reçu la communication de M. Wardrop sur ce sujet, j'appris par une autre source que son malade avait quitté Londres, et comme je n'avais pris de

« adjacents à ses yeux, *ou peut-être, pour parler plus rigoureusement, qu'ils « étaient dans ses yeux* *. » L'idée de M. Smith, dans ce dernier membre de phrase, était, je crois, que la situation locale de l'objet était rapportée par le patient à la *rétine* où se peint l'image de l'objet. Or, j'avoue que, quoique je sois parfaitement d'accord avec M. Smith, dans sa critique de Cheselden, je ne suis nullement convaincu que la correction qu'il propose dans le langage du jeune opéré soit irréprochable, car il ne me paraît pas que l'impression d'une lumière *modérée* sur la *rétine* soit accompagnée d'une sensation rapportée à la partie du corps sur laquelle elle a lieu. Il est vrai que quand la lumière est assez forte pour produire de la *douleur*, le cas est différent; car alors une sensation du *tact* se joint aux sensations de la *vue*, et c'est le propre de toutes les sensations du *toucher* d'être accompagnées de la perception de la *situation locale* de leurs causes excitantes; ce qui, on le sait, n'a pas lieu pour les sensations de l'odorat et du son, et ni non plus, je crois, avant l'expérience, pour les sensations visuelles. Si, par conséquent, un individu, placé dans ces circonstances, rapportait *localement* ses premières impressions visuelles à l'organe qui les reçoit, j'attribuerais ce phénomène plutôt aux sensations concomitantes de *douleur* (produites par l'opération ou par l'impression trop soudaine d'une forte lumière) qu'aux sensations qui appartiennent exclusivement au sens de la vue. Mais il est inutile pour le moment de pousser plus loin cette discussion, puisque l'opinion que nous pourrions nous former là-dessus (quelle qu'elle pût être) ne saurait, dans aucun cas, infirmer cette déclaration positive de Cheselden, à savoir que, « *d'après ses propres observations*, lorsque son opéré « commença à voir, il n'était pas en état de former un jugement sur les dis- « tances. » Le reste de la phrase n'est qu'un commentaire vague et inintelligible du jeune homme lui-même sur ce simple fait.

(*) Voyez *Essais sur les sens externes*, par Adam Smith, publié dans ses ouvrages posthumes.

renseignements ni sur sa famille ni sur le lieu de sa naissance, j'avais abandonné pendant plusieurs mois l'espoir d'en avoir encore des nouvelles, quand son souvenir me fut très-inopinément et très-agréablement rappelé par une lettre que je reçus, la semaine dernière, de M. le professeur Glennie, le très-savant et digne successeur du docteur Beattie, à l'université d'Aberdeen. Dans cette lettre de M. Glennie se trouvait « un rapport sur James Mitchell, jeune garçon du comté de Moray, né aveugle et sourd, » rédigé, à la demande de M. Glennie, par un ecclésiastique du voisinage. Il résulte de ce rapport que cet individu est le même qui fut opéré par M. Wardrop, et il paraît, en outre, que, quoique sa cécité soit revenue peu de temps après l'opération, les particularités de son état actuel ne laissent pas d'être encore à présent, *sous une forme nouvelle et très-différente*, un sujet d'examen et de recherches non moins intéressant que si l'opération de M. Wardrop eût été suivie d'un succès permanent.

Un court extrait de la lettre de M. Glennie sera la meilleure introduction que je puisse mettre à l'histoire qui va suivre.

« Je vous envoie ci-joint un rapport sur le fils d'un ecclésias-
« tique, sourd et aveugle de naissance. Ce rapport, bien qu'in-
« complet, est cependant une réponse exacte à une série de
« questions que j'avais posées à l'ecclésiastique qui a pris la
« peine de le rédiger. Comme il s'est offert de bonne grâce à ré-
« pondre à toutes les autres questions que je pourrais lui faire,
« j'en ai préparé encore un assez grand nombre, pour qu'on
« puisse constater l'état actuel de l'esprit du jeune homme
« aussi rigoureusement que possible. Je crois que des expé-
« riences et des observations exactes sur des malades placés
« dans les mêmes conditions que ce malheureux jeune homme,
« jetteraient beaucoup de lumières sur nos facultés intellec-
« tuelles. J'ai l'intention d'aller le voir pendant les vacances
« d'été, mais je n'ignore pas qu'il y a peu à faire dans un cas
« pareil, même dans une visite de quelques jours, en compa-
« raison de ce qui pourrait être fait par les personnes qui sont
« constamment avec lui, si l'on pouvait leur apprendre à faire
« les expériences convenables. A cet effet, la seule chose à la-
« quelle je puis penser, c'est de conseiller à la mère et à la
« sœur de lire les histoires de quelques exemples semblables,
« afin d'attirer leur attention sur leurs propres méthodes de
« communication, dont l'habitude les empêche de se rendre

« compte. Mais je dois m'abstenir d'entrer maintenant dans la « discussion détaillée de ce cas qui me paraît très-intéres- « sant. »

. . . . . .

Avant de vous lire le rapport dont il est question dans l'extrait précédent, je crois convenable d'avertir que le nom de l'auteur ne m'a pas été communiqué, et qu'en conséquence cet écrit, dans sa forme actuelle, ne pourrait avec convenance être soumis à la discussion ou à la critique. Tout le monde reconnaîtra qu'il révèle une intelligence et un talent d'observation peu communs, mais il m'est parvenu si tard, que je n'ai pas eu le temps de demander à l'auteur, par l'entremise de M. Glennie, la permission de le communiquer à la société (1).

Réponses à quelques questions adressées à un ecclésiastique du comté de Moray, par M. le professeur GLENNIE, *du collége Mareschal à Aberdeen, relativement à* JAMES MITCHELL, *garçon de seize ans, né aveugle et sourd.*

« Le sujet de cette courte notice est le fils du révérend Do- « nald Mitchell, ancien ministre de Ardclach, paroisse du High- « land, située sur les bords du Findhorn. Il naquit le 11 no- « vembre 1795; il est l'avant dernier de six enfants. Tous ses « frères et sœurs, ainsi que son père et sa mère, sont tout à « fait exempts de l'affection dont il est atteint; ils sont bien « conformés et en parfaite santé. Sa mère, qui est une femme « d'intelligence et de bon sens, s'aperçut de très-bonne heure « de son malheureux état; elle constata qu'il était *aveugle,* « en remarquant qu'il ne manifestait aucun désir de tourner « les yeux vers la lumière ni vers les objets brillants; et bien- « tôt après (dans son extrême enfance également) elle s'assura « qu'il était *sourd,* en observant qu'aucun bruit, quelque grand

(1) J'ai appris depuis de M. Glennie que ce rapport a été écrit par le révérend Thomas Macfarlane, ministre d'Édinkillie, dans le presbytère de Forres. M. Glennie ajoute une phrase que je demande la permission de citer, pour m'excuser de la liberté que je prends de nommer M. Macfarlane sans son autorisation expresse, ce que certainement je n'aurais osé faire, si je n'avais été pleinement persuadé que tous ceux qui sont compétents pour former un jugement sur de pareils sujets lui auront la plus grande obligation pour son très-intéressant et très-satisfaisant rapport.

« Ayant communiqué à M. Macfarlane le désir que vous aviez de faire im- « primer son mémoire, je suis certain qu'il ne s'y oppose pas, bien qu'il ne « se soit pas expliqué positivement là-dessus. »

« qu'il fût, ne pouvait le réveiller lorsqu'il dormait. En gran-
« dissant, il laissa voir une finesse des plus extraordinaires du
« toucher et de l'odorat, étant de très-bonne heure en état
« de distinguer, à l'aide de ces sens, les étrangers des membres
« de sa famille et les objets qui lui appartenaient. Dans son en-
« fance, une de ses habitudes le plus remarquables, était de
« frapper sur ses dents avec tout ce qu'il pouvait saisir; il fai-
« sait cela pendant des heures entières, et il paraissait particu-
« lièrement charmé si c'était une clé ou quelque instrument
« qui rendît un *son aigu* en frappant sur ses dents. Cela sem-
« blerait indiquer que le nerf auditif n'était pas tout à fait en-
« gourdi.

« En 1808, et ensuite en 1810, son père le conduisit à Lon-
« dres, où des opérations furent pratiqués sur ses yeux par les
« plus éminents chirurgiens avec *très-peu* de succès, ou plutôt
« *sans* succès (permanent (1). On essaya à la même époque
« de lui rendre le sens de l'ouïe en perçant le tympan, mais
« cette opération manqua tout à fait.

« Telle est la courte *histoire* de ce pauvre enfant; il me reste
« maintenant à dire un mot de sa physionomie, de sa con-
« duite, des sentiments dont il semble animé, de la manière
« dont il manifeste ses désirs, et des moyens qu'on emploie
» pour l'instruire et communiquer avec lui.

« 1. Sa physionomie, malgré sa malheureuse infirmité, n'in-
« dique nullement l'idiotisme, elle porte au contraire la mar-
« que évidente de la pensée. Quelquefois ses traits (à l'église,
« par exemple, et pendant le temps de la prière de la famille),
« sont parfaitement composés et calmes. Quand il s'aperçoit
« de la présence d'un étranger ou de quelque objet qui excite
« sa curiosité, son visage paraît s'animer, et lorsqu'il est con-

(1) Qu'*une* de ces opérations ait eu un grand succès *dans le commencement*, c'est ce qui résulte non-seulement des extraits déjà cités du récit de M. Wardrop, mais encore du passage suivant d'une lettre qui lui fut adressée par le révérend M. Mitchell. Cette lettre est datée du 5 octobre 1810, environ un mois après que M. Mitchell et son fils eurent quitté Londres pour retourner chez eux par mer. « James parut s'amuser beaucoup de ce « voyage tant que nous fûmes sur la rivière, jusqu'à Yarmouth Roads. Pen- « dant le reste du voyage, nous étions si loin en mer, qu'il y avait peu de « chose qui pût attirer son attention, excepté les objets qui étaient autour « de lui sur le pont.... Son œil maintenant n'est plus rouge, comme il était « quand nous avons quitté la ville, et la cataracte est toujours mobile, couvrant « tantôt plus tantôt moins la pupille. Quoique sa vue n'ait pas beaucoup « gagné depuis notre départ de Londres, je suis néanmoins convaincu que « ce qu'il a acquis lui rend de très-grands services. »

« trarié ou irrité, sa physionomie prend un air de férocité « très-marqué. Il a pour son âge des formes athlétiques et une « apparence tout à fait robuste.

« 2. Il se conduit en société avec beaucoup plus de conve- « nance qu'on ne pourrait le supposer, circonstance due sans « doute à la sollicitude de ses parents et de sa sœur aînée. Il « prend sa nourriture lui-même. Quand un étranger arrive, « son odorat l'informe immédiatement et sûrement de sa pré- « sence; guidé par ce sens, il s'approche du nouveau venu et « commence alors à l'*examiner* en le touchant. Dans l'endroit « écarté où il habite, les visiteurs mâles sont les plus om- « breux; aussi la première chose qu'il fait, en général, c'est « de s'assurer si l'étranger porte ou ne porte pas de bottes; « s'il en a, il quitte immédiatement l'étranger, va dans l'an- « tichambre, cherche en tâtant, et examine avec soin son fouet; « il se rend ensuite à l'écurie, et palpe son cheval avec toutes « les apparences d'une grande attention. Il est arrivé parfois « que les visiteurs viennent en voiture. Dans ces occasions, « il ne manque jamais d'aller à l'endroit où est la voiture, « en examine toutes les parties avec beaucoup de curiosité, et « essaie une infinité de fois l'élasticité des ressorts. Dans tout « cela, il n'est incontestablement guidé que par l'odorat et le « toucher, sans aucun secours de la vue; car, dans une vi- « site que je fis dernièrement à sa mère, je passai à côté de « lui, près de la maison, à la distance de quelques pieds, « sans qu'il m'aperçut; et lui ayant offert un verre de punch « après dîner, il tendit la main en tâtonnant, comme quel- « qu'un qui est dans des ténèbres complètes.

« 3. Le sentiment dont il paraît, au moins pour un étran- « ger, être le plus fortement agité, est la curiosité ou un désir « très-vif de connaître tout ce qui est nouveau pour lui. Il « paraît avoir une affection très-vive pour sa famille; il ma- « nifesta un chagrin extrême à la mort de son père, s'é- « tendit sur le cercueil, après qu'on y eut mis le corps, avec « des signes de grande douleur; il alla ensuite souvent à sa « tombe, se jetant dessus, frappant doucement le gazon et se « lamentant beaucoup. Il est également capable d'éprouver « de la joie, et rit souvent de bon cœur. Il éprouve un plai- « sir extrême à avoir des habits neufs, et comme c'est en dé- « chirant ses habits qu'il exprime le plus ordinairement « sa colère, de même sa plus grande punition est d'être « obligé de les porter déchirés. Il est sujet à la colère, quand

« il est contrarié dans ses désirs, ou bien lorsqu'il s'aperçoit « qu'on a enlevé quelqu'un de ses vêtements ou de ses jouets « du coffre dans lequel il les serre.

« 4. Quant à la manière dont il communique ses senti- « ments et ses désirs, je serais fort embarrassé de donner les « renseignements désirables. Il est certain que les personnes « de sa famille savent parfaitement dans quelle disposition « d'esprit il est et ce qu'il veut, et il leur transmet ses désirs « en présence des étrangers, sans que ceux-ci s'en aperçoivent. « Quand il a faim, il s'approche de sa mère ou de ses sœurs, « les touche d'une manière expressive et indique l'appar- « tement où se trouve le garde-manger. S'il veut des bas, « il indique ses jambes, et c'est de cette façon qu'il fait con- « naître ses désirs dans tous les autres cas. On lui apporta « dernièrement une paire de souliers qu'il trouva trop étroits. « Sa mère les prit alors et les mit dans un petit cabinet; « bientôt après, une pensée parut le frapper; il parvint à se « procurer la clé du cabinet, ouvrit la porte, prit les souliers, « et les mit à un jeune garçon qui le sert, auquel ils allèrent « très-bien. Cette action suppose une grande réflexion, et montre « qu'il a dû faire des observations précises, qu'on ne re- « marqua pas dans le temps. Quand il est malade et qu'il a « la fièvre, ce qui arrive quelquefois, il indique sa tête ou « bien il prend la main de sa mère et la place vis à vis le « cœur, dans l'intention, ce semble, de lui faire observer qu'il « bat plus fort qu'à l'ordinaire. Il n'essaie jamais d'exprimer « ses sentiments par la voix, excepté quand il est en colère; « dans ce cas, il mugit de la manière la plus étrange. Il ex- « prime sa satisfaction ou son plaisir en tapant doucement « la personne ou l'objet qui excite ce sentiment. Son odorat « étant d'une extraordinaire finesse, il éprouve par ce sens « des impressions désagréables, dont les personnes qui sont « près de lui ne souffrent nullement; il exprime alors son « déplaisir en portant la main à son nez et en s'éloignant « rapidement. Le sens du goût paraît aussi être chez lui « très-fin, et lorsqu'on lui donne quelque mets, souvent il « témoigne le plaisir qu'il éprouve par des éclats de rire, « et en faisant claquer ses lèvres.

« 5. Son père, de son vivant, avait beaucoup de peine à « le conduire, et sa mère en a encore; mais sa sœur aînée « paraît avoir sur lui plus d'ascendant et plus d'empire que « personne. Le principal moyen qu'elle emploie pour lui faire

« connaître ce qu'elle veut qu'il fasse, c'est, à ce qu'il paraît, « de lui toucher la tête avec la main, ce qu'elle fait avec di- « vers degrés de force et de différentes manières, et il paraît « comprendre sur-le-champ son intention. Bref, en le récom- « pensant quand il se conduit bien, et en lui ôtant les objets « qui lui plaisent, quand il se conduit mal, on lui a donné « le sentiment de ce qu'il convient de faire ou de ne pas « faire, à un bien plus haut degré qu'on n'oserait l'espérer « d'un individu placé dans une situation aussi malheureuse. »

Depuis que le récit précédent m'est parvenu, j'ai eu la bonne fortune d'en recevoir un autre, très-important et très-authentique, qui sert à le compléter, de la part du docteur John Gordon, nouveau collègue dont je demande la permission de féliciter la Société. Lui ayant communiqué, d'après le conseil de notre collègue le docteur John Thomson, la lettre de M. Glennie, avec le rapport qui y est joint, il se chargea, de la façon la plus obligeante, d'y ajouter tous les détails dont il avait personnellement connaissance. L'habileté avec laquelle il a accompli cette tâche, au milieu de ses autres occupations, sera, j'en suis sûr, hautement appréciée par la Société.

Supplément au rapport précédent sur James Mitchell, par John Gordon, D. M.

« Le jeune garçon qui est le sujet de l'intéressante commu- « nication qui précède me fut amené par son père à Forres, « dans l'automne de 1808.

« Je trouvai, en l'examinant, qu'il avait la cataracte aux « deux yeux. Dans tous les deux, le crystallin avait une cou- « leur nacrée et paraissait être d'une consistance solide; mais « les pupilles montraient une contraction et une dilatation « très-visibles, quand on augmentait ou diminuait subitement « la lumière. Le pavillon de chaque oreille et le conduit « auditif externe avaient la forme et la grandeur naturelles; « la région pharyngienne ne présentait non plus rien d'anormal.

« Les mouvements qui se produisaient dans l'iris, quand on « faisait varier la quantité de lumière reçue dans les yeux, me « portaient à penser que la rétine n'était pas complétement « insensible, et à proposer d'essayer d'écarter la lentille

« opaque de l'axe de la vision par une opération chirurgicale.
« D'ailleurs les circonstances suivantes servaient à confirmer
« cette opinion. En premier lieu, M. Mitchell m'apprit qu'il
« avait souvent vu son fils rester assis, une heure durant, vis à
« vis un petit trou du mur méridional d'une hutte contiguë à
« son habitation, de façon à recevoir directement dans les yeux
« les rayons du soleil qui traversaient ce pertuis pendant une
« partie de la matinée. L'enfant ne pouvait avoir d'autre motif
« de se mettre dans cette position que de se procurer quelque
« sensation agréable de lumière, et il n'est pas improbable que
« l'espèce de plaisir que paraissait lui causer la lumière du
« soleil provenait de ce que ses yeux étaient devenus plus im-
« pressionnables, étant resté longtemps dans l'obscurité
« qui régnait dans la cabane. En second lieu, j'observai qu'il
« tournait très-fréquemment le visage vers la fenêtre de
« l'appartement et qu'il appuyait ensuite avec force ses doigts
« entre le sourcil et la paupière supérieure de l'un de ses
« yeux, de façon à produire un léger degré de distorsion et une
« protrusion très-désagréable du globe de l'œil. Je supposai que,
« en comprimant le globe de l'œil de cette façon, ou bien il s'o-
« pérait dans l'organe quelque changement au moyen duquel
« il obtenait une impression plus distincte de la lumière, ou
« que la seule pression de la rétine produisait la sensation d'un
« anneau ou d'une tache lumineuse qu'il avait du plaisir à
« regarder. Quand je lui mis mon crayon d'argent dans la main,
« après l'avoir vivement tourné entre ses doigts et appliqué à
« son nez, à ses lèvres et au bout de la langue, il l'agita
« avec force entre ses dents, et son père m'assura qu'il faisait
« de même de toutes les substances dures qu'il pouvait porter
« à sa bouche, et qu'il paraissait avoir du plaisir à répéter ce
« mouvement, surtout avec des corps métalliques. Cette circon-
« stance me fit conclure que les vibrations, communiquées à
« travers les parties solides de la tête, étaient capables de pro-
« duire chez lui, jusqu'à un certain degré, des sensations de
« son. Mais ces sensations étaient évidemment si faibles, en
« comparaison de celles que les individus affectés d'obstruc-
« tion de la trompe d'Eustache peuvent éprouver par l'inter-
« médiaire des os de la tête, que je ne pus m'empêcher de
« croire que la surdité dans ce cas ne tenait point au défaut
« d'air dans la caisse du tympan, mais à quelque anomalie
« considérable dans la structure du nerf auditif. Ainsi, quoi-
« qu'il ne pût résulter aucun mal de la perforation de la mem-

« brane du tympan, je n'attendais pas de cette opération une « grande amélioration du sens de l'ouïe.

« Ayant ainsi apprécié l'état de l'enfant, je conseillai forte- « ment à son père de le conduire à Londres et de le confier aux « soins de M. Ware et de M. Astley Cooper, pour que l'opéra- « tion de l'abaissement ou de l'extraction de la cataracte fût « pratiquée sur l'un de ses yeux ou sur tous les deux, et pour « qu'on perforât le tympan des deux oreilles.

« Au bout de quelques semaines, M. Mitchell se rendit avec « son fils à Londres. M. Astley Cooper perça la membrane « des deux tympans. mais sans la moindre utilité. Feu « M. Saunders opéra l'œil gauche par abaissement. Il est « à croire qu'il fit tous ses efforts, autant que la violence « des mouvements de l'enfant le lui permit, pour déplacer « la cataracte, mais l'opération n'amena pas la moindre amé- « lioration.

« Dans l'été de 1810, quelques mois après son retour de « Londres, le jeune Mitchell me fut amené par son père à « Forre. L'ayant placé sur une chaise devant moi et lui ayant « saisi la tête pour examiner ses yeux, cette position parut lui « rappeler immédiatement les opérations douloureuses dont « cet examen avait été autrefois suivi, et il se retira en arrière « sur sa chaise, comme saisi d'une frayeur subite. En le frappant « doucement sur la joue, néanmoins, je calmai promptement « ses craintes. La cataracte de l'œil gauche, dans lequel l'ai- « guille avait été introduite, avait perdu sa blancheur et pa- « raissait abaissée, mais le crystallin était encore opaque, et « l'enfant était en somme aussi aveugle que lorsque je le vis « pour la première fois. La pupille de chaque œil cependant « s'élargissait très-distinctement quand je plaçais ma main « devant le visage de l'enfant, et elle se contractait de nouveau, « quand je l'écartais ; je reconnus en outre avec satisfaction que, « lorsque la quantité de lumière reçue dans l'œil augmentait, « l'enfant exprimait son plaisir par un sourire. La cataracte de « l'œil droit paraissait aussi solide qu'auparavant, et je con- « servai, par conséquent, l'espoir qu'il serait possible de l'en- « lever tout à fait par l'extraction. Quand j'exprimai cette « opinion à M. Mitchell (qui, pour le dire à l'honneur de sa « mémoire, a toujours montré la plus vive sollicitude pour amé- « liorer la triste condition de son enfant), il résolut sur-le- « champ de se rendre une seconde fois à la capitale, et, con- « formément à ma demande, de confier entièrement le traite-

« ment de son fils au jugement et à l'habileté de mon ami « M. Wardrop. Quelques semaines après, M. Wardrop m'é- « crivit qu'ayant résolu d'essayer d'extraire la cataracte de l'œil « droit, il avait tâché, au moyen d'un appareil mécanique et « avec l'assistance de ses aides, de fixer la tête de l'enfant dans « l'immobilité requise pour cette opération délicate, mais que « celui-ci s'était tellement démené, qu'il avait fallu y renoncer. « L'essai d'extraction fut donc abandonné, mais, bientôt après, « j'eus la satisfaction d'apprendre de M. Wardrop qu'il était « parvenu, en se servant de l'aiguille, à abaisser la cataracte et « à l'écarter de l'axe de l'œil, de sorte que son jeune malade « avait pu voir un très-petit objet blanc sur une table. Ce « succès partiel de l'opération de M. Wardrop me fit espé- « rer avec quelque confiance une plus grande amélioration « dans la vision du jeune Mitchell, à la suite de l'absorption « graduelle de quelques-uns des fragments du crystallin ou de « sa capsule. Mais j'ai été tout à fait trompé dans cette attente. « Au mois de juin dernier, je le vis souvent chez son père, et « je pus à mon aise observer ses mouvements. Lorsqu'il s'ap- « prochait de quelque objet, tel qu'un mur ou une voiture, « assez grand pour lui cacher l'horizon, il paraissait s'aperce- « voir de sa proximité seulement par l'interception de lumière « qui en résultait, et il étendait avec précaution ses mains en « avant, cherchant à toucher ce qui était si voisin de lui. Mais « il ne paraissait nullement capable de percevoir les petits « objets, ni de distinguer une couleur d'une autre. Sa vue, loin « de continuer à s'améliorer depuis l'heureuse opération de « M. Wardrop, s'est évidemment affaiblie. On peut encore « voir un fragment du crystallin ou de sa capsule, très-blanc « et très-opaque, derrière une moitié de la pupille, et l'on « aperçoit très-bien, à travers la moitié inférieure, une « opacité plus legère dans les parties situées plus en arrière [1].

« En somme, je suis d'avis que si l'on pouvait décider plus « tard cet infortuné et intéressant garçon, soit en lui faisant « connaître, à l'aide de quelque langage particulier, ce dont il

(1) ..... « Vous verrez, par l'exposé de l'état de la cataracte immédia- « tement après l'opération, qu'une portion du corps opaque est encore suspen- « due sur une partie de la pupille. On m'a dit dernièrement que maintenant « il voit peu ou point. S'il en est ainsi, je soupçonne que la cataracte sera « venue couvrir l'ouverture entière de la pupille, au lieu d'être complétement « résorbée ou d'être restée à l'écart, comme on aurait pu l'espérer. » — *Extrait d'une lettre de M. Wardrop à M. Stewart (datée du 10 août 1812).*

« s'agit, soit en le convainquant de plus en plus de la tendresse « et des bonnes intentions de ses parents, à se soumettre pa- « tiemment à l'opération de l'abaissement ou de l'extraction, « l'on devrait répéter l'une ou l'autre de ces opérations sur l'un « des yeux ou sur tous les deux. Il faut avouer, en même « temps, que, puisque les essais qu'on a déjà faits n'ont « pu lui rendre la faculté de la vision distincte, ni même la « perception des différences les plus frappantes dans les degrés « et les espèces de lumière, il est à craindre que le nerf opti- « que, bien qu'il ne manque pas tout à fait, ne soit au moins « imparfait dans sa structure.

« Je n'ai que peu de chose à ajouter aux détails contenus « dans le rapport de M. Glennie sur les manières et la conduite « générale du jeune Mitchell. Les connaissances qu'il a acquises « par les sens du toucher, du goût et de l'odorat, paraissent « aussi étendues que le seraient celles d'un individu en posses- « sion de toutes ses facultés, qu'on aurait empêché, par un « moyen quelconque, de se servir de ses yeux et de ses oreilles « pendant le même espace de temps, dès sa naissance, et qui, « comme lui, aurait vécu isolé à la campagne. La suite de ses « pensées paraît être soumise aux mêmes principes que celle « des esprits les plus sains. Ses actions n'indiquent ni désordre « ni idiotisme; tout ce qu'il fait paraît avoir sa source dans des « motifs raisonnables. Il doit évidemment ses sensations les « plus agréables aux sens du goût et de l'odorat; et je n'ai « jamais rien aperçu de choquant dans ses manières, si ce n'est « l'ardeur et la voracité avec lesquelles il prend sa nourriture. « Le sens du toucher est aussi une source d'amusement pour « lui. Son père me dit qu'il l'avait vu souvent passer plusieurs « heures à choisir dans le lit de la rivière, qui coule à quelques « toises de sa maison, des pierres rondes, à peu près du même « poids et ayant un certain degré de poli; il les plaçait en cer- « cle sur le bord, et puis s'asseyait au milieu.

« Il a minutieusement exploré, à l'aide de ses organes du « toucher, une certaine étendue du terrain qui entoure la mai- « son, et il parcourt, à ce qu'il paraît, toutes parties de cet « espace sans crainte et sans guide. Je crois que ce terrain n'a « pas plus de deux cents toises dans tous les sens, mais il est « probable qu'il ne se passe pas de jour, sans que Mitchell ne « s'assure avec précaution, à l'aide du tact, du chemin qui con- « duit aux endroits qu'il n'a pas déjà explorés, et c'est ainsi « qu'il étend par degré le champ encore très-circonscrit de ses

« observations. Ce fut dans un de ces voyages de découverte « que son père l'aperçut avec effroi grimpant sur les mains et « les genoux, le long d'un pont en bois fort étroit qui traverse « la rivière à un endroit où le courant est profond et rapide. « On le retint immédiatement, et son père, pour lui ôter l'en- « vie de recommencer une aussi périlleuse tentative, com- « manda à un domestique, aussitôt qu'il fut hors de danger, de « le plonger une ou deux fois dans la rivière. Cette mesure eut « l'effet qu'on en attendait.

« C'est par suite de la même sollicitude que les domestiques « avaient ordre de l'empêcher d'aller à l'écurie, ce qu'il ne « manque jamais de faire, dès qu'il s'aperçoit, à la pré- « sence d'un fouet de plus dans l'antichambre, que quelque « visiteur a amené un cheval avec lui. On m'a assuré que, se « voyant plusieurs fois contrarié sur ce point, il eut un jour la « finesse de fermer la porte de la cuisine sur les domestiques, « dans l'espoir de n'être pas dérangé dans sa visite à l'écurie.

« Son père me raconta un jour une anecdote, qui montre à « la fois, d'une manière bien frappante, et la ténacité de sa mé- « moire et les sentiments bienveillants dont il est susceptible. « Il s'était fait une grave blessure au pied et il avait coutume, « pendant son traitement, d'être assis près du feu, le pied ap- « puyé sur un petit tabouret. Plus d'un an après, un jeune « domestique, qui jouait habituellement avec lui, fut forcé de « rester assis sur une chaise pour le même motif. Le jeune Mit- « chell, s'apercevant que son compagnon restait plus longtemps « dans la même position qu'il n'avait coutume de faire, l'exa- « mina attentivement et parut deviner promptement, aux lin- « ges dont ses pieds étaient entourés, la cause de son immo- « bilité. Il monta aussitôt à un grenier, chercha parmi beaucoup « d'autres meubles le petit tabouret qui avait autrefois servi « d'appui à son membre blessé, le descendit à la cuisine et « plaça doucement dessus le pied du jeune domestique (1).

« La dernière fois que je vis le jeune Mitchell, ce fut à la

(1) Un autre fait très-analogue à celui-ci et non moins intéressant fut communiqué à M. Glennie par Hugh Irvine, Esq. (fils de M. Irvine de Drum). Je le rapporte dans les termes mêmes de M. Irvine :

« Un ecclésiastique, M. Leslie de Darkland, étant un jour chez M. Mitchell, « mademoiselle Mitchell l'emmena dehors pour lui faire voir je ne sais plus « quoi. A leur retour, James Mitchell s'aperçut (sans doute par l'odorat) « que les souliers de sa sœur étaient mouillés. Il s'approcha, tâta les souliers « et ne la laissa en repos que lorsqu'elle eût changé de chaussure. »

« triste occasion des funérailles de son père, au mois de juin « dernier. Il paraîtrait, d'après le récit de M. Glennie, que ce « garçon, même avant l'enterrement de son père, avait témoi- « gné par son chagrin et ses plaintes qu'il connaissait l'irrépa- « rable perte qu'il avait faite. La profonde douleur à laquelle « la famille était alors en proie m'empêcha de prendre des in- « formations sur ce point. Mais la conduite de ce pauvre en- « fant, le jour des funérailles, me sembla si peu empreinte de « douleur, que je ne puis m'empêcher de douter un peu de « l'exactitude des renseignements de M. Glennie. Une preuve de « l'estime sincère dont jouissait M. Mitchell, pour sa haute mo- « ralité et sa piété exemplaire, c'est que plusieurs centaines de « ses amis et de ses paroissiens s'assemblèrent pour accompa- « gner ses restes. Pendant que cette foule attendait, devant la « maison, que le convoi se mît en marche, le jeune Mitchell « tantôt parcourait rapidement la foule, touchant presque « tous les individus et en examinant quelques-uns très-minu- « tieusement, tantôt s'amusait à ouvrir et à fermer les portières « des voitures, ou à relever et abaisser les marchepieds, ou « bien il s'approchait tout d'un coup du cercueil qui était « placé sur des chaises devant la porte de la maison, le par- « courait avec les doigts d'un air plutôt gai que triste, puis s'en « éloignait en sautillant, sans le moindre signe de douleur. Il « suivit le cortége jusqu'au cimetière et retourna après l'enter- « rement, paraissant aussi peu ému qu'auparavant. Mais le « lendemain matin, comme je l'ai appris depuis, et pendant « plusieurs jours ensuite, il visita le lieu de la sépulture, frappa « doucement le gazon dont on l'avait recouvert, et à la fin, « comme ayant perdu l'espoir du retour de son père, il devint « triste jusqu'aux larmes » (1).

(1) Quelque temps après la lecture de ce mémoire, j'informai M. Glennie de la différence qui existait entre le récit de M. Macfarlane et celui de M. Gordon, relativement à la conduite du jeune Mitchell le jour des funérailles de son père. Dans une lettre qu'il m'a écrite récemment (le 10 mai 1812) se trouve un passage d'une lettre de M. Macfarlane (du 7 mai), que je crois convenable de joindre aux détails précédents, comme un document de la plus grande importance sur ce point intéressant, le seul sur lequel les deux récits ne soient pas parfaitement d'accord.

« Dans le mémoire que je vous envoyai sur James Mitchell, j'ai dit que cet « enfant paraissait très-affligé et très-chagrin le jour des funérailles de son « père. Maintenant j'affirme de la manière la plus positive que, m'étant ap- « proché du cercueil qui renfermait le corps de son père au moment où on « le sortait de la maison et qu'on le plaçait sur des chaises, dans la cour « qui précède le presbytère, je vis James Mitchell venir de la maison dans

M. Wardrop, dans une de ses lettres déjà citée, assure que le cas qui fait l'objet de ce mémoire est, à sa connaissance, *unique*. Je suis porté à le croire aussi, autant qu'on peut le conclure du silence des savants (1).

« la plus grande agitation. Il tournait rapidement la tête en *flairant* de tous « côtés, se dirigeant évidemment à l'aide de l'odorat. Il vint droit au cer- « cueil, le flaira avec force pendant quelques secondes, puis il se coucha sur « le cercueil la face tournée en bas, et l'entoura de ses bras, laissant voir « dans ses traits les marques de la plus vive douleur. J'étais tout près de lui ; « un moment après, je lui tapai la tête une ou deux fois, sur quoi il se leva « et rentra dans la maison. Ceci se passa au moment même de la sortie du « cercueil, et environ vingt minutes avant qu'on l'enlevât pour le porter au « cimetière. L'exactitude des renseignements que j'ai donnés à ce sujet ayant « été mise en doute, j'ai différé à dessein de vous écrire avant d'avoir par- « lé au révérend Pryse Campbell, ministre d'Ardersier et beau-frère de ma- « dame Mitchell, lequel assistait aux funérailles et en régla toutes les dispo- « sitions. J'ai eu occasion de le voir, il y a quinze jours, à notre synode « provincial. Je lui demandai s'il avait observé quelques marques de chagrin « chez James Mitchell le jour des funérailles de son père. Il me répondit qu'il « observa les marques les moins équivoques de douleur dans sa physionomie, « et ajouta une circonstance qui m'avait échappé, c'est que, au moment où « l'on allait enlever le cercueil pour le porter au cimetière, James Mitchell « s'y attacha, s'efforçant d'empêcher qu'on ne l'emportât, et que lui « (M. Campbell) fut obligé d'en éloigner Mitchell par force. »

Après avoir cité ce passage, M. Glennie ajoute : — « M. Macfarlane, dans « ses remarques sur la contradiction apparente entre le récit du docteur Gor- « don et le sien propre, a exprimé la même idée qui m'est venue sur-le-champ « à la lecture de votre dernière lettre. » Voici ses expressions : « Je ferai ob- « server que les circonstances rapportées par le docteur Gordon, savoir, que « Mitchell courait à travers la foule, et touchait chaque individu, ne suffisent « pas, à mon avis, pour prouver qu'il ne s'était pas aperçu de la perte qu'il « avait faite, et n'en éprouvait aucun chagrin. En agissant de cette manière, « Mitchell ne faisait (si l'on peut s'exprimer ainsi) que *passer en revue* les « gens qui étaient autour de lui. Il ne pouvait le faire avec les yeux ; dans son « vif désir d'examiner cette foule, il le fit à l'aide des sens dont il a l'usage. « Bref, il était affligé ; mais, dans cette circonstance, sa curiosité l'emportait « sur sa douleur. » La remarque fait certainement honneur à la sagacité de M. Macfarlane, et contribue beaucoup, à mon avis, à mettre d'accord les deux récits. J'espère pouvoir bientôt obtenir, par l'intermédiaire du docteur Gordon qui se propose de passer une partie de l'été dans ce pays, de la mère et de la sœur du jeune homme un récit encore plus circonstancié de sa conduite générale et de l'état de ses sentiments à cette époque critique de sa vie. On trouvera sur ce sujet quelques détails très-intéressants (qui m'ont déjà été communiqués) dans une lettre du docteur Gordon annexée à ce mémoire (20 mai 1812).

(1) Dans la lettre pleine d'esprit et d'imagination de Diderot sur les *aveugles*, il parle souvent du cas hypothétique d'un *aveugle sourd-muet*. Dans un de ces passages, il fait la remarque, quelque peu bizarre, que si un pareil individu se mettait à philosopher sur l'homme, suivant la méthode de Descartes, il placerait le siége de l'âme au bout des doigts, et que très-probablement après un effort de profonde méditation, il éprouverait une aussi

Ce qui prouve au moins que le cas est fort *rare*, c'est un passage du *Cours d'instruction à l'usage des sourds-muets* de l'abbé Sicard, dans lequel il en est question, comme d'une hypothèse dont, selon lui et son prédécesseur, l'abbé de l'Épée,

forte douleur aux doigts que nous à la tête. On pourrait conclure de la phrase suivante que Diderot avait réellement vu des individus dans le même état que Mitchell, ou qu'il en avait entendu parler; mais, dans ce cas, il est permis de croire qu'il ne se serait pas contenté de parler d'une manière si vague et si équivoque d'un fait si anomal, et si curieux dans l'histoire physique de l'homme : « *Faute d'une langue, la communication est entièrement* « *rompue entre nous et ceux qui naissent sourds, aveugles et muets; ils* « *croissent, mais ils restent dans un état d'imbécillité.* »

Dans ces vallées des Alpes, en effet, où la maladie du *crétinisme* est commune, on dit qu'on trouve de nombreux exemples d'une privation presque complète de tous les sens; mais, dans ces cas, l'individu offre, dans son état d'abaissement intellectuel, un contraste bien frappant avec celui qui est l'objet de ce mémoire. L'engourdissement *universel* des facultés perceptives du *crétin* est évidemment un effet du désordre primitif qui détruit son intelligence, tandis que dans le sujet qui nous occupe (comme dans tous les exemples où l'intelligence est intacte) l'esprit, réduit à l'exercice d'une seule classe de ses facultés, déploie sa vigueur naturelle en l'y concentrant tout entière. L'observation suivante se rapporte à *un cas extrême de crétinisme*, car il paraît que cet état admet des degrés divers; elle est extraite d'une description de cette maladie endémique, la plus circonstanciée et aussi la plus exacte, je crois, de toutes celles qui m'ont passé sous les yeux.

« La sensibilité du *crétin* est extrêmement obtuse : il ne craint ni le froid, « ni le chaud, ni la vermine, ni même les coups qui seraient insupportables « à d'autres.

« Les crétins sont la plupart évidemment sourds et muets, bien que j'en « aie rencontré quelques-uns qui tressaillaient au bruit d'un coup de pisto- « let. Il paraîtrait que le son produit quelque impression passive chez ces « derniers, mais ils sont certainement incapables d'*écouter* ce qui se passe « autour d'eux. L'organe de l'odorat est insensible, et celui du goût n'est « qu'imparfaitement développé. Le sens de la vue paraît être le seul qui ne « soit pas atteint par la maladie, mais celui-là même ne leur est pas d'un « grand secours. Ils regardent avec indifférence le spectacle de la nature; et « s'ils voient, il est difficile de dire qu'ils *perçoivent*.

« Cette maladie est particulière à l'espèce humaine. Toutes les classes d'ani- « maux, depuis l'huître jusqu'au singe, possèdent un degré *d'intelligence* « suffisant pour se procurer leur propre subsistance. Le *crétin*, au contraire, « mourrait de faim si d'autres ne pourvoyaient à ses besoins. » — (*Traité du goître et du crétinisme*, par F. E. Fodéré, ancien médecin des hôpitaux civils et militaires, à Paris, an VII.)

Depuis que cette note a été écrite, j'ai reçu une lettre de M. Glennie, dans laquelle il fait observer, et très-justement, à mon avis, que le cas de Mitchell n'est probablement pas aussi rare qu'on serait tenté de le croire au premier abord. « Parmi les qualités qui distinguent cette honorable famille, « dit-il, il en est une en particulier qui mérite d'être remarquée, c'est l'ab- « sence des préjugés qui auraient pu s'opposer à ce qu'on connût quelque « chose de l'état intellectuel de cet enfant. . . . . .

« J'ai lieu de croire qu'il existe d'autres individus dans la même condition

la réalisation n'est pas tout à fait improbable, parmi les nombreuses calamités physiques auxquelles notre espèce est sujette. Il paraît, d'après cet ingénieux écrivain, que l'abbé de l'Épée, quelques années avant sa mort, était allé jusqu'à faire annoncer dans des journaux du continent, avec cette bienveillance qui le caractérisait, qu'il se chargeait de l'entretien et de l'instruction de tout enfant qui viendrait au monde dans ce malheureux état; M. Sicard, de son côté, ne s'est pas contenté d'exposer le principe général que l'abbé de l'Épée avait l'intention d'appliquer à l'éducation d'un pareil élève, mais il a fait lui-même quelques remarques judicieuses sur les imperfections du plan que son prédécesseur se proposait de suivre en pareil cas. Je saisis cette occasion d'en recommander la lecture à ceux qui pourront essayer de continuer l'éducation du jeune Mitchell. Le passage suivant de la Préface pourra, en attendant, fournir quelques indications utiles.

« Mais s'il se trouvoit quelque sourd-muet pour qui cette communication fût impossible; si le sens de la vue manquoit encore à cet infortuné; si dans l'ordre des exceptions de la nature, si parmi ces mutilations affligeantes nous trouvions sur nos pas un sourd muet et aveugle à la fois, quels seroient nos moyens? A quelle distance immense il seroit des autres hommes, cet homme si cruellement dégradé! qu'il seroit grand et difficile à combler l'intervalle entre lui et nous! Quel instituteur donner à cet enfant si affligé? Seroit-ce celui des muets?

« que le jeune Mitchell, mais ces cas sont, de nos jours, tenus si secrets, « qu'ils ne sont pas même connus dans l'intérieur de la famille. »

Pendant l'impression de cet appendice, j'ai appris de mon imprimeur (dont les conseils pleins d'intelligence et d'amitié m'ont été souvent utiles) qu'un cas pareil sous quelques rapports à celui de Mitchell est rapporté dans une Description des Iles Schetland, par Samuel Hibbert, D. M., membre de la Société royale d'Édimbourg, publiée à Édimbourg en 1823. L'infortuné dont il s'agit est natif de la petite île de Fetlar; il s'appelle David-Gilbert Tait, et il avait vingt-six ans à l'époque où M. le docteur Hibbert le vit. Sa cécité et sa surdité paraissent être encore plus complètes, si c'est possible, que celles de Mitchell; mais il présente, à d'autres égards, un sujet beaucoup moins intéressant d'observation, à en juger par les détails rapportés par M. le docteur Hibbert; car, outre l'absence de deux des sens externes les plus importants, son intelligence est si obtuse, qu'il est tout à fait incapable d'éducation. Son état intellectuel se rapproche des *cas extrêmes de crétinisme* rapportés dans la première partie de cette note. Du reste, le récit du docteur Hibbert, qui lui fait honneur comme observateur pénétrant et philosophe, contient beaucoup de faits curieux sur l'état physique de Tait. Ces faits acquièrent un intérêt de plus par le contraste qu'ils présentent avec l'état et les habitudes de Mitchell. — 28 août 1826.)

Mais tout son art se borne à rendre la pensée visible, à représenter à l'organe de la vue matérielle les opérations de l'œil intellectuel, et l'infortuné qui a cet organe n'en a pas le sens.

« Je crois avoir prouvé que, dès le commencement, l'homme avoit deux moyens pour l'expression de ses idées; qu'au lieu de choisir une imitation sonore, il auroit pu se déterminer pour les signes manuels. Pourquoi ces signes ne viendroient-ils pas ici à notre secours? car si les yeux nous manquent pour voir ces signes, n'avons-nous pas les mains pour les toucher?

« Et si les ténèbres de la nuit n'empêchent pas Massieu de voir par ses mains ce que lui expriment les miennes, pourquoi, pendant le jour, qui est pour lui une profonde nuit, notre sourd-muet aveugle ne le verroit-il pas aussi?

« Ah! si l'essai que je voudrois en faire n'étoit pas inutile; si, comme je l'ai fait pour les sourds-muets, je réussissois à donner une âme à celui-ci, un pareil succès me rendroit plus heureux que ne pourroit l'être celui qui en seroit et l'objet et la cause.

« Mon illustre prédécesseur osa bien s'en flatter. Il ne craignoit pas d'offrir, par la voie des journaux du temps, de se charger d'une éducation qui avoit toujours paru impossible, même depuis que ses succès avoient accoutumé la foi aux plus grandes merveilles.

« Voici les moyens qu'il me communiqua :

« Un alphabet en fer poli devoit lui servir à former la nomenclature des objets sensibles et des actions dont la connaissance pourroit être soumise au sens du tact. Il espéroit familiariser les mains de l'élève avec ces caractères, et de faire faire à ses mains l'office de ses yeux; de lui faire toucher l'objet, d'une main, et de lui en faire distinguer le nom, de l'autre. Son génie inventeur auroit sans doute imaginé le reste en opérant.

« Je ne me dissimule pas qu'ici les difficultés naîtroient à chaque pas. Car, comment convenir, sans se voir et sans jamais s'entendre, du signe à établir entre l'objet et son signe?

« Je croiois devoir intéresser l'instinct. Je ne donnerois à l'élève un objet agréable, qu'autant qu'il voudroit s'appliquer à en retenir le nom, à en faire le signe, à en combiner les caractères (1). Ce premier pas seroit peut-être suivi d'un second; ce

(1) Dans le cas de Mitchell, on éprouverait probablement beaucoup moins les difficultés dont il s'agit ici, par suite de l'emploi qu'on a déjà fait de ces

seroit la distinction des qualités ou modes des objets. Les couleurs, ainsi que les sons, on le sent bien, n'entreroient pas dans notre échelle; mais les formes des corps qui sont du domaine du tact, seroient les bases de cette métaphysique nouvelle, et les premiers degrés de cette éducation; et puisque, par analogie, les qualités qui frappent le sens de la vue, ont conduit les sourds-muets à la découverte des qualités purement abstraites, morales et intellectuelles, pourquoi celles qui frappent le sens du toucher ne nous mèneroient-elles pas au même but? Les procédés, dont cet ouvrage donnera le tableau, n'auroient besoin, pour servir au sourd-muet aveugle, que d'être présentés en relief.

« Les changements qu'il faudroit y faire nous seroient indiqués par la nécessité. Celui-ci deviendroit, comme le sourd-muet l'a été plus d'une fois, le maître de son instituteur.

« Ses progrès successifs indiqueroient, à chaque pas, le pas nouveau qu'il faudroit faire. Au lieu de parler aux yeux, il faudroit parler à la main (1).

« Puisse un pareil système d'instruction n'être qu'un objet de pure spéculation, et l'application n'en devenir jamais nécessaire! Puisse ne jamais naître un enfant assez malheureux, pour n'avoir pour l'oreille et pour l'œil que la main! Mais comme un pareil écart de la nature n'est malheureusement que trop possible, songeons d'avance au moyen de le réparer. Rendre un homme à la société, à sa famille, à lui-même; lui rendre à lui-même la société, ses semblables et sa famille, seroit

pressions significatives sur le front, dont sa sœur lui a appris à comprendre le sens. Si ce fait est exact, l'esprit inventif de cette sœur lui a déjà fait franchir le premier pas, et le plus difficile, dans l'éducation de son frère.

M. Wardrop remarque, dans un de ses rapports, l'extrême docilité de Mitchell et son obéissance aux ordres de sa sœur qui, pendant son séjour à Londres, « fut sa compagne et son guide constant. » « On était étonné « (ajoute-t-il) de la promptitude avec laquelle elle lui faisait connaître par « signe ce qu'elle voulait. »

(1) On a lieu d'être surpris que l'abbé Sicard ait passé sous silence le secours que l'odorat semble particulièrement propre à fournir pour élever l'*édifice métaphysique* qu'il propose. Quelques-uns des mots métaphysiques les plus significatifs (le mot *sagacité*, par exemple) sont empruntés à ce sens, et la place élevée que ses sensations occupent dans le langage poétique de toutes les nations montre les rapports qu'ont ces sensations avec les opérations de l'imagination et les émotions morales du cœur. D'ailleurs, la variété infinie des modifications dont elles sont susceptibles pourrait, par voie d'association, être d'un grand secours pour la mémoire.

Une des meilleures écoles pour l'éducation d'un pareil élève serait probablement un jardin botanique bien ordonné.

une jouissance trop douce et une conquête trop belle, pour en rejeter l'espérance. »

Pour le développement des observations qui précèdent, je renvoie à l'ouvrage même. Ceux qui le liront avec attention et entreront pleinement dans les vues de l'auteur, n'auront pas de peine à apercevoir les différentes modifications à faire à son plan, pour l'adapter à un cas comme celui de Mitchell. Ses principes fondamentaux sont généraux et profondément philosophiques. Comme ils sont tous déduits de l'étude attentive de la manière dont les enfants acquièrent insensiblement l'usage du discours oral, il sont applicables à toutes les espèce de *signes* par lesquels un esprit peut se mettre en relation avec un autre. En attendant, qu'on me permette d'ajouter à la citation précédente les détails que donne M. Sicard, sur sa première leçon à Massieu ; il y relève une méprise très-naturelle, dans laquelle sont tombés presque tous ceux qui ont entrepris l'éducation des sourds-muets, et qu'il convient, par conséquent, de signaler aux personnes qui voudraient continuer celle de Mitchell.

« La première leçon eut l'alphabet pour objet.

« Je n'avois pas encore réfléchi sur l'imperfection de ce moyen, qui, dès le premier pas, contrarioit la marche analytique, sans laquelle, Massieu n'eût été qu'un grossier automate. En effet, me suis-je dit depuis, que peuvent dire à la raison une suite de caractères abstraits et sans valeur déterminée, ordonnés sans motif et au hasard, dont on ne peut montrer aucun équivalent dans la nature? Mais c'étoit ainsi que commençoit mon illustre maître, et tous ses moyens étoient alors sacrés pour moi. »

Dans un autre passage, M. Sicard relève plus énergiquement encore l'absurdité qu'il y aurait à vouloir enseigner à un pareil élève à lire ou à copier des lettres isolées, dans l'ordre que présente notre alphabet. « Quel intérêt, demande-t-il, « Massieu auroit-il pu éprouver pour des caractères qui ne « signifient rien et occupent, sans qu'on sache pourquoi, une « certaine place dans une série arbitraire? Je dirigeai donc « tout d'abord son attention sur les mots, sans même lui ex- « pliquer que les éléments de ces mots étoient des lettres, ni « surtout que ces lettres étoient des voyelles et des consonnes. « Comment, en effet, lui auroit-il été possible d'attacher « quelque idée aux termes techniques de la grammaire, alors « qu'il ne possédoit pas encore de langage, et n'avoit que « quelques idées fugitives à fixer et à exprimer? »

Dans ces extraits, M. Sicard explique avec candeur par quels raisonnements il fut conduit à l'idée simple, mais lumineuse, de modeler son plan d'instruction, non sur l'exemple d'un maître d'école qui enseigne à lire à un enfant, mais sur l'exemple de l'enfant lui-même, quand il acquiert l'usage de sa langue maternelle (ce qui, à mon avis, est la plus importante des nombreuses améliorations qu'il a introduites dans son art). De ces deux méthodes, la première, il faut l'avouer, est beaucoup moins compliquée, et lorsque l'objet principal du maître est d'apprendre seulement à articuler, on la trouvera probablement la plus aisée et la plus efficace dans la pratique. Mais le but de Sicard était d'une nature différente et plus élevée; il ne voulait pas étonner le vulgaire par la transformation subite d'un enfant muet en un *automate* parlant; mais, en laissant agir la nature, qui a elle-même tout disposé pour l'évolution progressive de nos facultés intellectuelles, transformer son élève en un être raisonnable et moral. Les détails de ses leçons ne sont donc pas intéressants seulement pour le petit nombre de ceux qui peuvent être chargés de l'éducation d'*exceptions* malheureuses telles que Massieu ou Mitchell, mais encore pour tous ceux qui aiment à remonter aux principes élémentaires de la connaissance humaine et à observer la première évolution de l'intelligence naissante (1).

Je sais que, pour compléter l'histoire de Mitchell, il resterait encore un grand nombre de points curieux à constater, et sans mon vif désir de la donner sans plus de délai au public, même dans son état actuel d'imperfection, je l'aurais gardée en mains jusqu'à ce que j'eusse reçu de plus amples informations. Je désirerais, je l'avoue, qu'on trouvât les moyens d'amener ce jeune homme à Édimbourg, ou plutôt (comme il est habitué à l'air et à la liberté de la campagne) dans quelque tranquille résidence des environs; dans un lieu, en un mot, situé de manière à fournir l'occasion d'examiner, sous les yeux de cette société, les détails d'un cas qui, il faut l'espérer, ne se reproduira pas de nos jours. Il résulte du rapport de M. Gordon qu'on pourrait peut-être tenter, plus tard, l'extraction de la cataracte. Si cela avait lieu et que l'opération réussît, je n'ai pas besoin de dire tout ce qu'elle ajouterait au bonheur de ce jeune homme et à

(1) Voyez la Note à la fin du Mémoire.

l'intérêt qu'il présente comme objet de recherches philosophiques. Mais dans le cas même où cette espérance serait déçue, il reste encore une étude à faire, non moins intéressante qu'aucune des questions relatives à la théorie de la vision, ce serait de s'assurer jusqu'à quel point il serait possible, en suivant la méthode de l'abbé Sicard, de cultiver les facultés intellectuelles et morales d'un être humain privé des deux sens qui sont les véhicules ordinaires de toutes nos connaissances acquises. Je ne crois pas, non plus, que cette expérience rencontrât des difficultés insurmontables, comme on pourrait le supposer tout d'abord ; car je sais de bonne source que l'aînée de ses sœurs, dont le bon sens lui a déjà fait inventer quelques moyens imparfaits de communication avec son malheureux frère, possède tous les talents nécessaires pour mettre à exécution un plan quelconque d'éducation. Il a aujourd'hui deux ans de plus seulement que n'avait Massieu, le célèbre élève de Sicard, quand son éducation commença; et il paraît que Massieu, malgré l'inestimable avantage de la vue, n'avait pas, à cet âge, les facultés rationnelles plus développées que Mitchell.

Je dois en même temps faire observer ici, pour ma propre justification, que je n'ai pas, à l'égard de Mitchell, les espérances hardies que l'abbé Sicard aurait probablement conçues dans un cas pareil. Si l'on pouvait, il est vrai, confier l'éducation de Mitchell à cet homme éminent, nul doute qu'on n'obtînt des résultats que nous ne pouvons prévoir, mais la différence entre l'état de Mitchell et celui de Massieu est si immense, que les conclusions fondées sur l'histoire de l'un sont, (à moins de grandes modifications) tout à fait inapplicables à l'autre. La lenteur que met le sens du toucher à connaître le monde extérieur, comparée aux rapides perceptions de l'œil, retarderait infiniment, dans la supposition la plus favorable, le progrès de Mitchell dans l'acquisition des premiers éléments de la connaissance. Ceci, cependant, ne prouve rien contre l'essai à faire ni ne tend à diminuer la valeur des résultats auxquels il pourrait conduire. La plus légère extension de la sphère intellectuelle de Mitchell, au moyen d'un système perfectionné de *signes*, et surtout le moindre développement donné à quelqu'une de ses facultés engourdies, pourraient fournir à la philosophie des *données* non moins importantes que les acquisitions les plus étendues.

Puisque j'ai prononcé plusieurs fois le nom de Massieu, je

crois convenable de joindre aux remarques précédentes la description que l'abbé Sicard nous a donnée de son état, à l'époque où commença leur connaissance. Elle pourra servir à montrer que l'idée d'entreprendre l'éducation de Mitchell, même à l'âge de seize ans, n'est pas tout à fait chimérique.

« On se fera facilement l'idée du caractère et des mœurs de Massieu, quand on saura qu'il était né dans une chaumière, à six lieues de Bordeaux ; qu'il n'avait jamais connu d'autres individus que ses parents, qui même n'avaient pas pris la peine de lui communiquer des idées purement physiques. Toute son enfance s'était passée à garder un troupeau, et toutes ses idées avaient été bornées au cercle des objets qui avaient frappé ses regards incertains. Massieu était l'homme des bois, ne connaissant que les habitudes purement animales, s'étonnant et s'effrayant de tout. En venant à Bordeaux, il n'avait cru ne changer que de séjour, et il avait imaginé qu'il y serait employé à la garde d'un autre troupeau. Ses regrets se reportaient sans cesse vers le lieu qui avait été témoin des premiers jeux de son enfance. Tout ce qu'il voyait lui paraissait un danger, chaque mouvement qu'on lui commandait, un piége. Qu'il était loin, cet enfant si simple, de songer qu'il venait s'instruire et apprendre à devenir un homme, quand il se regardait comme l'égal des animaux confiés à sa garde ! Sa physionomie enveloppée et sans aucun caractère, son regard timide et mal assuré, son air niais et soupçonneux, la difficulté de prendre encore cet aplomb juste sans lequel l'esprit divague, et n'est jamais propre à peser les idées et à les comparer..... Tout semblait annoncer que Massieu n'était susceptible d'aucune instruction. Mais il ne fut pas longtemps sans donner les plus flatteuses espérances. »

En laissant entièrement de côté toute conjecture sur les progrès possibles de Mitchell dans l'avenir, les détails que nous possédons déjà fournissent des *données*, d'où l'on peut tirer quelques conclusions importantes, touchant les facultés de l'esprit humain, considérées dans leur contraste avec les instincts des animaux. Les *Transactions* de cette Société n'étant pas un lieu convenable pour les exposer, je me suis borné, dans tout ce Mémoire, au détail des *faits*, me réservant d'en tirer plus tard les conséquences philosophiques auxquelles ils peuvent conduire.

Ce n'est pas, non plus, sous ce rapport seulement que le cas de Mitchell mérite de fixer l'attention. L'examen de ses

facultés de perception externe (considérées simplement comme objets de l'histoire naturelle) (1) promet dans les circonstances particulières de son état, un champ d'étude, qui, s'il s'est jamais présenté auparavant dans les annales de notre espèce, ne paraît pas avoir été exploité par la science. La délicatesse de tact et la finesse d'ouïe des aveugles montrent combien l'exercice simultané de nos différents sens s'oppose à la perfection de chacun d'eux. Il reste à constater quel degré de perfectionnement les perceptions du toucher, du goût et de l'odorat peuvent atteindre dans un individu qui ne possède que ces sens (2).

Je n'ai plus qu'un mot à dire, avant de terminer ce Mémoire, c'est qu'un des motifs qui m'ont engagé à le soumettre à la Société Royale a été l'espoir qu'il pût contribuer à assurer un revenu convenable à celui qui en est l'objet, et peut-être aussi une indépendance suffisante à ceux des membres de sa famille pour lesquels il est depuis si longtemps un pesant fardeau. Je ne parle pas seulement de sa mère, dont les droits sont trop évidents, mais surtout de l'aînée de ses sœurs, qui, dès l'enfance de Mitchell, a été chargée de sa surveillance et de son éducation. Les meilleures années de sa vie ont été con-

(1) Je ne puis m'empêcher de citer ici une observation très-curieuse de M. Wardrop, relativement aux préférences et aux antipathies manifestées par Mitchell, par suite de *l'expression morale* (s'il m'est permis de le dire ainsi) qu'il paraît avoir attachée à certaines sensations de l'odorat. « Quand « un étranger, dit-il, s'approchait de lui, il s'empressait de toucher quelque « partie de son corps, lui prenant ordinairement le bras qu'il flairait, et après « deux ou trois fortes inspirations, il paraissait décidé dans son opinion. S'il « arrivait qu'elle fût défavorable, il s'éloignait subitement avec l'apparence « du dégoût; si elle était favorable, il se montrait disposé à plus d'intimité, « et sa physionomie exprimait plus ou moins de satisfaction. »

(2) On m'a rapporté que « Mitchell a suivi les traces d'un individu à la « distance de deux milles, sans autre guide que le sens de l'odorat. » Mais ce fait ne reposant que sur un ouï-dire, je ne l'ai point rapporté dans le texte, et si je le mentionne ici, c'est surtout dans l'espoir d'obtenir des renseignements plus précis et plus authentiques sur ce point.

Il serait à désirer aussi qu'on eût quelques détails sur le degré de finesse de son organe du goût et sur ses préférences en fait de nourriture.

Neque inutile foret, neque ab honestissima sapientia alienum, novisse quomodo hic miserandus, jam puber factus, se habuerit quoad res venereas; hunc appetitum an senserit nec ne; qua forma, quibus indiciis se prodiderit; feminarum an virorum consortio adolescenti magis placeat; socii sexum an olfactu dignoscere videatur. Hæc et similia bene multa, dictu parum decora, scitu vero non indigna, si modo observandi copia data fuerit, unicuique in mentem venient cui naturæ humanæ scientia est cordi, quique infelicissimum et pene singularem illius statum rite contemplabitur.

sacrées jusqu'ici aux soins continuels et pénibles qu'exige le triste état de cet infortuné; la continuation de ces soins affectueux est si essentielle à l'existence de son frère qu'indépendamment de ce qu'elle mérite par elle-même, elle doit nécessairement être comprise dans tout arrangement qui aura surtout en vue l'amélioration et le bonheur de ce jeune garçon. Les fonds de la Société sont, je le sais, tout à fait insuffisants pour cela. Mais si vous daignez recommander cette affaire à votre conseil, je ne doute nullement qu'on ne trouve quelque moyen de réaliser une mesure qui, dût-elle ne rien ajouter matériellement à la somme des connaissances utiles, préviendrait au moins les regrets qu'on pourrait éprouver plus tard d'avoir laissé passer une occasion si rare d'observation et d'expérience philosophiques, sans essayer de la faire tourner à l'avantage de la science.

NOTE (p. 349).

Si j'ai tant insisté sur le mérite philosophique du plan d'instruction pour les muets de Sicard, c'est non-seulement parce que les principes fondamentaux de cet écrivain peuvent être facilement appliqués (*mutatis mutandis*) au cas de Mitchell, mais encore parce que son livre n'a pas excité, dans ce pays, toute l'attention qu'il mérite auprès des hommes qui se dévouent à la même profession. La plus forte preuve qu'on puisse en donner, c'est l'importance que beaucoup de nos professeurs attachent à la *faculté d'articulation,* laquelle ne saurait jamais, ou bien rarement, compenser, pour un sourd de naissance, le temps et les peines employés à l'acquérir. Cette erreur vint sans doute, d'abord, de ce qu'on confondait, par une illusion très-naturelle, quoique très-grossière, le don de la parole avec celui de la raison; mais elle a été surtout entretenue et propagée en Angleterre par l'usage où l'on est de joindre à cette branche d'*industrie* celle beaucoup plus lucrative du traitement des défectuosités organiques de la parole. En outre, l'art de faire parler un muet (qui, au fond, n'est guère au-dessus de celui de dresser des étourneaux et des perroquets) paraîtra toujours à la foule un tour d'adresse bien plus merveilleux que de développer sans bruit les facultés latentes de l'entendement; résultat qui ne tombe pas, comme l'autre, sous les sens, et dont très-peu de personnes sont en état de constater l'existence ou d'apprécier la valeur. Il n'est donc pas étonnant que ceux

même entre les instituteurs qui sentent parfaitement ces vérités persistent dans la tâche difficile et relativement infructueuse de donner à leurs élèves l'espèce d'instruction qui peut seule fournir une échelle sur laquelle le public mesure le succès de leurs travaux.

L'exemple du docteur Wallis d'Oxford, le plus éminent des écrivains anglais qui se sont occupés de cette étude, a probablement beaucoup contribué à égarer ses successeurs. Il y fut primitivement amené (comme il le raconte lui-même) par ses recherches analytiques sur la formation mécanique des sons articulés, sujet qu'il paraît avoir médité profondément et avec succès; aussi, la première chose qu'il fit avec ses deux élèves les plus distingués (Popham et Whaley), fut de leur apprendre à *parler*. Il raconte en outre que, dans plusieurs cas, il avait appliqué les mêmes principes au traitement des défectuosités des organes de la parole. C'est, en effet, évidemment à cette branche de son art qu'il attribuait surtout son mérite comme instituteur des muets. Ses succès dans le perfectionnement de leurs facultés intellectuelles ne sont pas comparables à ceux de l'abbé Sicard; et il est remarquable que les élèves dont il vante le plus les progrès sont ceux, en petit nombre, avec lesquels il ne communiquait que par écrit, sans leur faire perdre le temps à apprendre le discours oral. « Alios aliquot surdos loquelam « docere non agressus sum, sed solummodo ut res scriptas me- « diocriter intelligerent, suaque scripta quadantenus insinua- « rent : qui tempore non longo progressus eos fecerint, rerum- « que plurimarum notitiam acquisiverint, multo ultra quam « quod putabatur fieri posse a quoquam in eorum circumstan- « tiis posito; fuerintque plane capaces acquirendi (si plenius « exculti) ultiorem cognitionem quæ possit scripto impertiri. » Voyez Wallisii *Opera mathemat.*, vol. III, p. 696; voyez aussi sa lettre à M. Beverley, dans les *Transactions de la Société Royale de Londres* pour l'an. 1698. — Je suis obligé de citer la traduction latine, n'ayant pas les *Transactions philosophiques* sous la main.

Après avoir ainsi payé le tribut de mon sincère respect aux lumières et à l'humanité d'un célèbre étranger, j'éprouve le besoin de saisir la seule occasion qui peut s'offrir à moi de sauver de l'oubli le nom d'un écrivain écossais, dont le mérite a été, par un étrange hasard, ignoré de ses contemporains et de ses successeurs. L'homme dont je veux parler est George Dalgarno qui, il y a plus de cent trente ans, fut conduit par ses propres

réflexions à adopter *a priori*, sur l'éducation des muets, le principe général dont la découverte par la voie de l'expérience et l'heureuse application ont répandu, de nos jours, un éclat si grand et si mérité sur le nom de Sicard. J'ai parlé déjà de Dalgarno dans une note du premier volume de cet ouvrage (p. 416), comme étant l'auteur d'un traité très-ingénieux intulé *Ars signorum*, duquel il résulte incontestablement qu'il est le précurseur de l'évêque Wilkins dans ses considérations sur un *caractère réel* et une *langue philosophique;* et il est maintenant évident pour moi, d'après une connaissance plus approfondie des fragments qu'il a laissés, que, s'il n'a pas frayé la route au docteur Wallis dans la tentative d'apprendre aux muets à parler, il avait conçu, sur les moyens de les instruire, des idées beaucoup plus profondes et plus étendues que toutes celles qu'on rencontre dans les œuvres de ce savant écrivain, antérieurement à la date des publications de Dalgarno. Je ne m'étendrai pas pour le moment sur les droits de celui-ci relativement à ces deux points; mais je ne puis me refuser le plaisir de transcrire quelques paragraphes, pour justifier ce que j'ai dit précédemment de la coïncidence remarquable entre quelques-unes de ses idées théoriques et les résultats pratiques de l'académicien français.

« Je crois qu'on pourrait réussir à se faire comprendre, même « d'un enfant muet au berceau, quand il commence *risu cognoscere matrem*, pourvu que la mère ou la nourrice eût la « main aussi déliée que les femmes ont communément la langue. Par exemple, je ne doute pas que les mots *main, pied,* « *chien, chat, chapeau,* etc., écrits comme il faut et présentés « à l'œil de l'enfant muet, en lui indiquant le mot par la chose « et *vice versa,* seraient connus et retenus aussi promptement « que les retient l'enfant aveugle en les entendant prononcer; « et comme je pense que l'œil est aussi docile que l'oreille, je « ne vois pas de raison pourquoi l'on ne ferait pas de la main « un organe aussi souple que la langue, ni pourquoi l'on ne lui « ferait pas former des caractères, sinon parfaitement tracés, « du moins lisibles, aussi promptement que l'on fait imiter et « répéter à la langue des sons articulés. . . . . .

« Les difficultés pour apprendre à lire, d'après la méthode ordinaire, sont si grandes, qu'il y a lieu de s'étonner que quelques enfants parviennent à les surmonter. Or l'enfant sourd « traverse en sûreté, sous la conduite de sa mère, tous ces rochers et ces bancs de sable. La distinction des lettres, leurs

« noms, leur valeur, leur ordre, la division des mots en sylla-
« bes, leur recomposition, à quoi l'on peut ajouter le ton et l'ac-
« cent, rien de tout cela ne vient arrêter ses progrès.... Après
« l'instruction de la nourrice, il est vrai, et quand il en vient à
« la grammaire, il faut qu'il se mette à apprendre à connaî-
« tre les lettres écrites par leur figure, leur nombre, leur or-
« dre, etc., etc. »

Le même auteur observe ailleurs que « l'âme peut exercer ses
« facultés par le ministère d'un sens quelconque; que, par consé-
« quent, quand elle est privée de ses principaux secrétaires, l'œil
« et l'oreille, elle doit se contenter du service de ses laquais et de
« ses marmitons, les autres sens, lesquels ne sont pas moins
« dévoués et fidèles à leur maîtresse que l'œil et l'oreille, quoi-
« que moins prompts à faire ses commissions. »

Je n'ajouterai plus qu'une phrase, qui mettra les lecteurs en état de juger, sans aucun commentaire de ma part, avec quelle sagacité et quel succès ce penseur vraiment original était parvenu à quelques-uns des plus profonds résultats de l'expérience d'un siècle plus éclairé.

« Mon dessein n'est pas de donner un système méthodique
« des règles grammaticales, mais seulement des indications
« générales telles que, par leur moyen, un maître intelligent
« puisse enseigner à son élève sourd, l'usage vulgaire et
« l'ὅτι (1) d'une langue, de sorte que cet élève soit plus capa-
« ble d'être instruit du διὰ ὅτι (2) par les règles de la gram-
« maire, quand son jugement sera mûr pour cette étude:
« ou, plus simplement, mon but est de rapprocher, autant que
« possible, la manière d'enseigner à lire et à écrire à un sourd
« de celle d'enseigner aux enfants à parler et à comprendre
« leur langue maternelle. »

En conséquence de cette idée générale, il a traité, dans un chapitre très-court, *du dictionnaire d'un sourd,* et dans un autre, de *la grammaire pour les sourds;* ils contiennent l'un et l'autre (malgré la bizarrerie et le pédantisme du style) beaucoup d'indications précieuses qui, si je ne me trompe, seraient de la plus grande utilité, non-seulement à ceux qui peuvent être chargés de l'instruction d'élèves tels que Mitchell ou Massieu, mais encore à tous ceux qui s'occupent de la première éducation de l'enfance.

(1) Ὅτι, *quod*, le fait.
(2) Διὰ ὅτι, *cur*, la cause, la raison.

(*Note* de l'Éditeur.)

L'ouvrage d'où ces citations sont extraites est un tout petit volume intitulé *Didascalocophus*, ou le Maître des Sourds-Muets, imprimé au Théâtre, à Oxford, 1680. Comme je ne l'avais jamais vu citer par aucun des écrivains postérieurs, j'en ignorais absolument l'existence, lorsqu'un exemplaire acheté à Londres sur un étalage de boutique me fut envoyé, il y a quelques années, par un ami qui, au milieu d'une multitude d'occupations plus pressantes, n'a jamais perdu de vue les études philosophiques de ses jeunes années. Je n'ai pu rien apprendre sur l'auteur que ce qui est contenu dans la courte notice suivante que j'emprunte à Anthony Wood : « Le lecteur « sera peut-être bien aise de savoir qu'un certain George Dal- « garno, Écossais, à écrit un livre intitulé : *Ars signorum*, etc. « Londres, 1660. L'auteur communiqua ce livre, avant de le « faire imprimer, au docteur Wilkins, *lequel, y prenant l'idée* « *d'un plus grand sujet*, le traita et l'amena au point où vous « le voyez. Ce Dalgarno naquit à Old Aberdeen, et fut élevé « à l'université à New Aberdeen ; il tint une école particulière « de grammaire avec beaucoup de succès, pendant environ » trente années, dans les paroisses de Saint-Michel et de Sainte- « Marie Madeleine à Oxford ; il écrivit aussi le *Didascalocophus*, « ou le Maître des Sourds-Muets ; et étant mort de la fièvre, « le 28 août 1687, à l'âge de plus de soixante ans, il fut « enterré dans le côté nord de l'église de Sainte-Marie-Made- « leine. » (*Ath. Oxon.*, vol. II., p. 506-7.)

L'obscurité dans laquelle Dalgarno vécut et l'oubli complet dans lequel son nom est tombé ont lieu d'étonner, quand on considère qu'il parle du docteur Seth Ward, évêque de Sarum, du docteur John Wilkins, évêque de Chester, et du docteur John Wallis, professeur d'astronomie à Oxford, comme étant de ses amis. Il est encore plus étonnant qu'il ne soit jamais question de lui, ni dans les œuvres de Wilkins ni dans celles de Wallis, écrivains qui ont dû, l'un et l'autre, tirer de grands secours de ses spéculations.

Ce manque de loyauté de la part de Wilkins a été relevé par l'un de ses biographes. « Dans l'épître qui sert de pré- « face à *l'Essai sur un caractère réel*, le docteur Wilkins « fait mention de plusieurs personnes qui l'ont aidé dans cet « ouvrage, particulièrement Willoughby, Ray, le docteur Wil- « liam Lloyd et autres ; mais il est remarquable qu'il ne « parle pas de Dalgarno, ce qui surprend d'autant plus que le « nom du docteur Wilkins est imprimé à la marge de la let-

« tre du roi Charles II, placée en tête du livre de Dalgarno, « comme étant un de ceux qui informèrent Sa Majesté du « dessein de Dalgarno et l'approuvèrent comme une chose qui « pourrait être d'une singulière utilité pour faciliter les rela- « tions entre les peuples de différentes langues, ce qui déter- « mina Sa Majesté à accorder sesdites lettres de recomman- « dation à tous ceux de ses sujets, particulièrement du clergé, « qui connaissaient l'imperfection de l'art en ce point. » (*Biog. Britan.*, art. Wilkins.) (1).

Que les idées de Dalgarno sur l'éducation des muets n'aient pas été tout à fait inutiles au docteur Wallis, c'est ce qu'avoueront facilement, je pense, ceux qui prendront la peine de comparer la lettre de celui-ci à M. Beverley, (publiée dix-huit ans après le traité de Dalgarno), avec son *Tractatus de loquela*, publié en 1653. On trouve dans cette lettre quelques remarques importantes sur la manière d'apprendre aux muets la signification des mots, et cependant Dalgarno n'y est pas nommé une seule fois.

Si quelques-uns des détails et des digressions de cette Note paraissaient trop étrangers à l'objet principal du Mémoire précédent, je ne puis donner pour excuse que mon vif désir de rendre justice, même à la distance d'un siècle, à la mémoire d'un homme de talent, méconnu par ses contemporains, et déjà en danger d'être complétement oublié par la postérité. Pour ceux qui auront la curiosité de lire son livre, l'originalité de ses idées et l'application facile qu'offrent quelques-uns de ses principes au cas particulier qui nous occupe, fourniront d'elles-mêmes une excuse suffisante.

(1) Dans l'*Histoire biographique* de l'Angleterre par Grainger, il est parlé d'une publication encore plus ancienne que l'*Ars signorum*, intitulée : « Le « Caractère universel, à l'aide duquel toutes les nations du monde peuvent com- « prendre les idées les unes des autres, en lisant leur propre langue dans une « écriture commune, par Cave Beck, recteur de Sainte-Hélène, à Ipswich, « 1657. » Je n'ai jamais vu ce livre.

Le nom de Dalgarno (ou Dalgarus, comme il est écrit quelquefois) n'est pas tout à fait inconnu sur le continent. Leibnitz parle souvent de son *Ars signorum*, et Fontenelle également dans l'*Éloge de Leibnitz*. Ses idées sur l'éducation des muets sont, à ce qu'il paraît, complétement ignorées. Le fait est qu'elles étaient trop fines et trop élevées pour être convenablement appréciées à l'époque où il écrivait.

QUELQUES RENSEIGNEMENTS ADDITIONNELS RELATIFS A JAMES MITCHELL, REÇUS DEPUIS QUE LE MÉMOIRE PRÉCÉDENT A ÉTÉ LU A LA SOCIÉTÉ ROYALE.

N° I.

Extrait d'une lettre du docteur GORDON *à M.* STEWART.

Édimbourg, 30 mars 1812.

« .... Quelques jours après votre retour à la campagne, j'écrivis à l'un de mes amis qui habite près de Forres, pour lui poser plusieurs questions relativement à Mitchell, le priant d'obtenir les réponses de mademoiselle Mitchell, si c'était possible. Je demandai en particulier à être éclairé sur la manière dont ce garçon s'était comporté à la mort de son père, attendu que ce que j'avais vu moi-même de sa conduite le jour des funérailles ne confirmait pas les renseignements de M. Glennie sur ce point. J'ai obtenu *directement* de mademoiselle Mitchell les détails curieux qui suivent :

« A la prière de sa sœur, on permit à Mitchell de toucher le corps de son père. Dès qu'il l'eut touché, il recula avec horreur. C'était la première fois de sa vie qu'il touchait un cadavre *humain*. On l'a vu s'amuser avec une *volaille* morte, la plaçant à différentes reprise sur ses jambes et riant quand elle tombait.

« Il n'a montré aucun signe de douleur en conséquence de la mort de son père.

« Quand on amena un tailleur pour lui faire des habits de deuil, il le conduisit dans l'appartement où son père était mort, penchant la tête et le cou en arrière en indiquant le lit, puis il le mena au cimetière, à l'endroit où son père avait été enterré.

« Dans une maladie très-grave qu'il fit dernièrement, on le mit dans le lit où son père était mort. Il ne voulut pas y rester un moment, mais il devint tout à fait tranquille quand on le porta dans un autre.

« Un jour (c'était peu de temps après la mort de son père), s'étant aperrçu que sa mère était malade et au lit, on le vit pleurer.

« Trois mois après la mort de son père, un ecclésiastique étant chez eux, un dimanche soir, il indiqua la bible de son père, et puis fit signe à la famille de s'agenouiller.

« Dernièrement, sa mère étant dehors, sa sœur calma le désir inquiet qu'il montrait de son retour en lui plaçant doucement la tête sur un oreiller, autant de fois que sa mère avait encore de nuits à rester dehors, ce qui voulait dire qu'il dormirait autant de fois avant son retour (1).

« Pendant son dernier séjour à Londres, se trouvant chez un ami de son père qui avait habitude de fumer, on lui présenta une pipe, il la fuma, ce qui parut le réjouir beaucoup. Tout récemment, un monsieur vint faire une visite à Ardclach. Il avait aussi l'habitude de fumer, et comme il avait du tabac, il demanda une pipe. Mademoiselle Mitchell donna à son frère un demi-penny et lui fit sentir le tabac. Il comprit ce signe, alla chez un cordonnier du voisinage qui vendait des pipes, et retourna avec une seulement à la main. On soupçonna qu'il en avait une autre sur lui, et comme on le lui donna à entendre, il finit par déboutonner son gilet et en tira, en riant beaucoup, la seconde pipe. Le dimanche suivant, sa sœur lui ayant donné, comme à l'ordinaire, un demi-penny, à l'église, pour mettre dans le tronc des pauvres, il le plaça aussitôt entre ses dents comme une pipe et se mit à rire; mais sa sœur l'ayant réprimandé, il jeta le demi-penny dans le tronc.

«Il aime toujours à jouer aux gens le tour de les enfermer dans la maison ou dans l'écurie. Le patron de la paroisse, M. Dunbar Brodie (qui, j'ai lieu de le croire, a rendu plus de services que personne à la famille Mitchell), étant venu dernièrement à Ardclach, le jeune Mitchell trouva le moyen de le faire prisonnier de cette manière, pendant quelques minutes, riant et sautant pendant tout ce temps. Dans cette occasion, on remarqua qu'il appliquait son œil à un trou de la porte de l'écurie, comme pour observer les mouvements des personnes qui étaient dedans. Mais quoique mon ami m'écrive que, l'autre jour, ayant tendu la main à Mitchell, celui-ci la saisit, on ne peut guère comprendre

(1) Il paraîtrait que c'est là le signe dont mademoiselle Mitchell a l'habitude de se servir en pareille occasion, et la promptitude avec laquelle son frère l'interprète indique, de la part de celui-ci, un assez haut degré d'intelligence et de réflexion. J'emprunte un incident du même genre à un rapport de M. Wardrop, que j'ai dans ce moment sous les yeux. (*Note de* Dugald-Stewart.)

« Quand ses nouveaux habits furent prêts, je priai sa mère de ne pas les « lui laisser mettre avant que je ne fusse présent. On lui fit comprendre en « conséquence qu'il les aurait dans deux jours. Cela fut fait en lui fermant « les yeux et en lui courbant la tête deux fois pour lui indiquer qu'il avait « deux sommeils à faire auparavant. »

que sa vue se fût subitement améliorée au point de voir les objets dans une écurie obscure, à travers un trou de la porte, sans que cette amélioration se manifestât avec une extrême évidence dans d'autres occasions.»

N° II.

Série de questions relatives à JAMES MITCHELL, *proposées par M.* GLENNIE, *avec les réponses de mademoiselle* JANE MITCHELL (1).

D. 1. — M. Wardrop a-t-il opéré les yeux seulement ou les oreilles aussi?

R. — M. Wardrop n'a opéré que l'œil droit.

D. 2 — Les tympans des oreilles ont-ils été percés pendant la première ou pendant la seconde visite à Londres?

R. — Ils l'ont été pendant la première visite; l'un par M. Astley Cooper, l'autre par feu M. Saunders, du dispensaire de Londres.

D. 3. — Est-il vrai qu'on joua d'un instrument de musique dans la chambre pendant la perforation des oreilles? Mitchell y fit-il attention?

R. — Quelques jours après ces opérations, étant chez un ami, il appliqua son oreille contre un violon, et le son parut lui faire plaisir (2).

(1) Bien que quelques-uns des renseignements contenus dans ce numéro se trouvent déjà dans les rapports du docteur Gordon et de M. Wardrop, j'ai jugé convenable d'insérer ici cette pièce en entier, non-seulement à cause du nouveau jour qu'elle jette sur divers points très-intéressants et très-importants, mais encore à cause de la grande autorité qu'elle reçoit du nom de mademoiselle Mitchell. (Note de Dug.-Stew.)

(2) Les détails suivants, relatifs à l'état de surdité de Mitchell, ont été fournis par M. Wardrop qui le vit à Londres. (Note de Dug.-Stew.)

. . . . . «.Quand on lui donnait un trousseau de clefs, il les saisissait avec « avidité, et les maniait séparément en les suspendant entre deux doigts « de façon à les laisser balancer librement. Ensuite, après les avoir fait tou- « tes tinter entre ses dents, il en choisissait une dont le son paraissait lui plaire « le plus. C'était là un de ses amusements favoris, et l'on ne saurait croire « combien de temps il y fixait son attention, ni avec quelle ardeur il le re- « nouvelait dans toutes les occasions. M. Brougham, ayant remarqué cette « circonstance, lui apporta une tabatière à musique (colifichet français con- « tenant un petit instrument de musique qui jouait des airs par le moyen « d'un ressort), et la plaça entre ses dents. Cela parut non-seulement exciter « sa surprise, mais lui procurer un plaisir extrême, et son père et sa sœur, « qui étaient présents, firent la remarque qu'ils ne l'avaient jamais vu si pré- « occupé. Tant que l'instrument continua de jouer, il le tint serré entre ses

D. 4. — Montre-t-il un grand désir d'examiner *tous* les objets à l'aide du toucher?

R. — Oui. Les petits objets, il les applique contre ses dents et les tâte avec le bout de sa langue; les grands, il les palpe avec soin avec les doigts.

D. 5. — Un objet *nouveau* lui fait-il beaucoup de plaisir?

R. — Il y a des objets qui ne paraissent pas exciter son attention, d'autres paraissent l'exciter; quand il y soupçonne quelque mécanisme, il essaie de le découvrir en les palpant: il montre une prédilection particulière pour les serrures et les clefs.

D. 6. — Montre-t-il quelque préférence pour l'attouchement des choses, suivant qu'elles sont polies, rudès ou pointues?

R. — S'il en a, c'est pour les objets polis; quand il a un morceau de bois raboteux, il essaie de le rendre poli avec ses dents ou le fait polir avec un canif au jeune garçon qui le sert.

D. 7. — Aime-t-il les exercices corporels?

R. — Il aime extrêmement à courir, à marcher et à aller en voiture.

D. 8. — Montre-t-il quelque sentiment du danger?

R. — Il montre un sentiment du danger du feu, de l'eau et des instruments tranchants.

D. 9. — A-t-on besoin de le suivre, pour l'empêcher de se faire du mal?

R. — On a besoin de le suivre seulement pour l'empêcher de s'égarer.

D. 10. — Connaît-il l'usage des choses?

R. — Il connaît l'usage de toutes les choses ordinaires, et il a du plaisir, quand on lui apprend l'usage d'une chose qu'il ne connaissait pas.

D. 11 — A-t-il appris à faire quelque espèce d'ouvrage?

R. — Non. Ce qu'il sait faire se réduit à aider quelque garçon de ferme, pour lequel il aura de l'attachement, dans ses travaux habituels, surtout dans le nettoiement de l'écurie. Il a essayé de réparer des dégradations dans les bâtiments de la ferme et de bâtir de petites maisons avec du gazon, dans lesquelles il laisse quelques ouvertures libres, ressemblant à des fenêtres. On a voulu lui apprendre à faire des paniers; mais il manque d'application pour terminer quoi que ce soit.

« dents, et même quand la musique eut cessé, il garda la tabatière à la bou-
« che, et l'examina minutieusement avec les doigts; la plus grande curiotité
« se peignait dans ses gestes et dans sa physionomie. »

D. 12. Quitte-t-il quelquefois la maison, et aime-t-il à sortir ?

R. — Il semble n'avoir pas de plus grand plaisir que de s'échapper de la maison ; mais il revient toujours à l'heure des repas.

D. 13. Est-il chagrin lorsqu'il est séparé de ses amis et des personnes qui le servent ?

R. — Il montre beaucoup de chagrin lorsqu'il est séparé de ses amis, mais il paraît *maintenant* n'éprouver aucune peine lorsqu'on change les gens qui le servent, comme il faisait autrefois.

D. 14. — Aime-t-il à se mêler avec les jeunes garçons de son âge et à jouer avec eux ?

R. — Il ne se joint jamais aux jeunes gens de son âge et il ne montre aucun penchant à s'amuser avec eux ; mais quelquefois il désire que le petit garçon qui l'accompagne, l'aide à faire voguer sur l'eau divers objets, etc.... Cependant il aime les petits enfants et les prend dans ses bras.

D. 15. — A-t-il le sentiment de sa malheureuse situation ?

R. — Il sent que sa vue est imparfaite, mais il n'éprouve aucun sentiment pénible sur son état.

D. 16. — Est-il sensible aux sons bruyants ou à la musique ?

R. — Aux sons *très*-bruyants, oui ; mais il ne semble pas en être affecté désagréablement.

D. 17. - Fait-il la distinction du rang des personnes ?

R. — Il préfère les personnes qui sont bien habillées aux autres, et il ne mangerait pas volontiers dans la cuisine.

D. 18. — A-t-il le sentiment du ridicule ?

R. — Il l'a certainement à quelque degré ; ainsi, par exemple, il prend plaisir à pousser la porte sur les gens et à les tenir enfermés, et si on lui en fait autant, il paraît d'abord s'en amuser, mais si on continue trop longtemps, il se fâche.

D. 19. — A-t-il des sentiments de dévotion ?

R. — Il est possible qu'il n'en ait pas, mais il reste assis tranquillement à l'église et se met agenoux pendant la prière de la famille.

D. 20. — A-t-il le sentiment du bien et du mal?

R. Il l'a indubitablement ; car si on lui fait doucement comprendre qu'il s'est mal conduit, il montre du chagrin ; mais si on le traite durement, il se met en colère.

N° III.

Lettre de M. Gordon *à M.* D. Stewart.

Édimbourg, 26 octobre 1812.

« Mon cher Monsieur,

« Pendant mon séjour dans le Morayshire, dans le mois d'août dernier, je dus profiter du voisinage d'Ardclach pour faire une visite à la famille Mitchell. J'ai maintenant à vous communiquer, suivant ma promesse, quelques particularités relatives au sujet de votre Mémoire, que cette visite m'a mis à même de recueillir. Quelques-unes, comme vous le verrez aisément, sont des résultats de mes propres observations sur le jeune garçon lui-même; j'ai recueilli les autres de mes conversations avec sa sœur aînée, que j'ai été fort heureux de rencontrer chez elle.

« Je devais, d'après ce qu'on m'avait dit avant ma visite, m'attendre à trouver une grande amélioration dans la vision du jeune Mitchell, et je n'ai pas été très-longtemps avec lui sans m'assurer qu'il en était réellement ainsi. En conséquence, je voulus examiner ses yeux avec attention. Douze mois auparavant, ainsi que je l'ai dit dans le supplément au récit du professeur Glennie, on pouvait apercevoir des fragments du cristallin, très-blancs et opaques, derrière la moitié de la pupille de chaque œil, et dans l'autre moitié une opacité moins forte, ou une espèce de teinte grisâtre dans les parties plus profondes. Le seul changement appréciable qui pût m'expliquer l'amélioration de la vision, c'est une diminution de cette dernière opacité dans les deux yeux. En ce moment il y a un fragment très-blanc de cristallin, derrière la moitié supérieure de la pupille de l'œil droit; et dans la moitié inférieure, les humeurs paraissent presque complétement noires. L'œil gauche présente une opacité blanchâtre derrière la moitié inférieure et interne de la pupille, et derrière la moitié supérieure et interne les humeurs sont d'un gris sombre. Les pupilles se contractent et se dilatent comme d'ordinaire, suivant les variations d'intensité de la lumière.

« Il n'est pas facile de déterminer le degré précis de sa faculté visuelle. Il ne voit que les corps très-éclatants, ou les corps de couleur sombre placés sur un plan fortement éclairé. Par conséquent, de tous les objets qui l'entourent,

il ne voit guère que ceux qui sont assez gros, et placés à une très-petite distance. Il peut distinguer une pièce de monnaie à la distance de deux ou trois pieds, et le visage d'une personne à six pieds. Mais il me paraît évident qu'il ne perçoit distinctement les *limites* d'aucun objet, même le plus éclatant. En effet, dès qu'il est parvenu à l'aide de sa faible vue à saisir un objet avec ses mains, il ne le regarde plus, et se met à l'examiner avec ses doigts, sa langue, ses lèvres et son nez, comme s'il était complétement aveugle.

« Qu'il puisse maintenant distinguer des différences dans la lumière et les couleurs, c'est ce qui me paraît résulter évidemment des amusements auxquels il aime, au dire de sa sœur, à se livrer quelquefois, et qui consistent à réunir ensemble des objets de la même couleur. Ainsi, par exemple, ayant un jour trouvé des fleurs de moutarde sauvage, on le vit s'approcher d'un officier, et placer les fleurs auprès de la partie jaune de son épaulette. On le voit souvent aussi cueillir dans les champs des fleurs d'une même espèce, telles que des bluets, des coquelicots ou des marguerites. Il paraît pourtant que les couleurs les plus éclatantes sont les seules qu'il puisse distinguer, et parmi les dernières, c'est le *rouge* qu'il semble préférer. Un objet rouge attire plus son attention que tout autre, et il le regarde plus longtemps. Parmi les femmes qui, le dimanche, passent devant le presbytère, en allant à l'église, il suit de préférence celles qui ont des robes rouges. Mademoiselle Mitchell pense qu'il n'aime pas l'obscurité, car elle a remarqué que lorsqu'il va d'un lieu à un autre dans la maison, lorsque la nuit est arrivée, il précipite sa marche, et qu'il paraît content lorsqu'il arrive dans un appartement où il y a du feu ou de la lumière.

« J'ai remarqué qu'il juge par la vue de la *direction* des corps avec une exactitude parfaite; mais lorsqu'on place devant lui un objet dont la dimension réelle lui est inconnue, il ne paraît pas pouvoir au premier moment apprécier sa *distance* avec une certaine justesse. Lorsque je présentais une tabatière en argent à deux pieds de son visage, il plaçait sa main exactement dans la *direction* de la boîte, mais il l'avançait ensuite peu à peu, jusqu'à ce qu'elle fût en contact avec elle. C'est là, du reste, ce que je m'attendais à voir, et ce qu'on observe, je pense, chez tous les individus qui sont presque aveugles par la même cause. La perception de la *direction* des

corps, qui dépend évidemment de la portion de la rétine impressionnée par les rayons qui en partent, peut également avoir lieu dans la vision la plus faible comme dans la plus parfaite. Mais chez Mitchell la vision est trop imparfaite pour qu'il perçoive ces *petites différences de couleurs et d'intensité de la lumière*, au moyen desquelles les individus dont les yeux sont sains apprécient la *distance relative* des corps.

« En somme, il me paraît évident que la vue de ce jeune garçon, bien que trop imparfaite encore pour qu'on essaie de lui faire comprendre un *langage visible*, s'est considérablement améliorée dans ces douze derniers mois. Je recommanderais même de nouveau, et plus vivement encore, qu'on tente de rechef, si les dispositions du jeune homme le permettent, d'enlever les cataractes, car aujourd'hui je ne crois plus autant à une altération congéniale des nerfs optiques. Il convient aussi d'ajouter que sa sœur est convaincue qu'il voit mieux certains objets au clair de lune que pendant le jour; ce qui semblerait prouver que l'opacité de ses yeux est, comme dans d'autres cas de cataracte, purement locale, de sorte que lorsque la pupille est très-dilatée, la rétine reçoit quelques rayons de lumière qui lui arrivent à travers les parties plus transparentes des humeurs, plus éloignées de l'axe visuel que les parties opaques.

« *L'ouïe* est toujours aussi imparfaite qu'elle l'était. Il conserve l'habitude de frapper sur ses dents avec les corps durs; mais en y réfléchissant mieux, je croirais volontiers que, dans cette manœuvre, il n'a pas seulement pour but de se procurer des sensations de son, mais qu'en outre elle lui sert à apprécier les différences de dureté des corps. En effet, les dents sont susceptibles d'éprouver une sensation très-distincte, lorsqu'on frappe dessus avec un corps dur, effet qu'il faut attribuer probablement aux nerfs de la membrane qui revêt leur cavité, et cette sensation est différente suivant le degré de dureté des corps. Je ne doute pas qu'il ne puisse reconnaître par ces sensations seules que le plomb est plus mou que l'acier, et l'acier plus dur que l'ivoire, quoique ces diverses substances soient d'une dureté égale pour les organes propres du toucher. Mais en supposant qu'il ne tire aucun parti de cette sensation tactile des dents elles-mêmes, il est probable que lorsqu'il frappe ainsi sur ces organes, ce n'est pas tant pour s'assurer qu'ils rendent des sons, que pour savoir quelle espèce

de son ils produisent, et induire de là d'autres propriétés qu'il sait par expérience être constamment associées à telle ou telle nature de son.

« Sa manière d'examiner un objet nouveau pour lui est absolument la même qu'il y a quatre ans, lorsque je le vis pour la première fois. Il commence, dès qu'on le lui donne, par le parcourir légèrement avec le bout des doigts; puis il le porte à sa bouche, dont il paraît se servir dans ce cas comme organe du toucher aussi bien que comme organe du goût; et enfin, si la nature et la dimension du corps le permettent, il l'agite entre ses dents. Il exécute tous ces mouvements avec une singulière rapidité; il met très-peu de temps à reconnaître par les organes du toucher, du goût et de l'odorat, les qualités des corps que nous nous contentons d'inférer de leur seule apparence visible.

« Son odorat est incontestablement d'une finesse extrême. Mais je n'ai rien observé ni appris qui prouve qu'il puisse, au moins dans une chambre, découvrir, à l'aide de ce sens seul, la présence d'une personne à la distance de douze pieds. On a dit qu'il pouvait, guidé par l'odorat seulement, suivre la trace des pas d'un individu pendant deux milles, mais sa sœur m'a assuré que c'est un conte sans fondement. Quant à la faculté de déterminer la *direction* d'un objet par quelque *qualité* odorante *spéciale*, analogue à ces qualités du son par lesquelles nous jugeons de la direction des corps sonores, je n'ai pas remarqué qu'il fût mieux partagé que les autres sous ce rapport. Il n'est pas vraisemblable, en effet, que ses facultés diffèrent des nôtres en espèce, quelque différentes qu'elles puissent être en nombre et en degré (1).

« Depuis que sa vue s'est améliorée, ses excursions ont été plus hardies et plus lointaines. Il est allé quelquefois jusqu'à trois milles loin de la maison. Il fait le plus souvent ces expéditions sans guide; mais un petit garçon est chargé de le suivre

(1) Hic adolescens, annum nunc agens 18, et optima semper usus valetudine, vegetus est et admodum robustus : quin et solita ætate pubescere visus est, partibus genitalibus ut in viris se habentibus; neque dubitari potest quin brevi futurus sit εὐπώγον, labiis et mento densa jam inumbratis lanugine. Curiose autem percontanti famuli et amici (masculini scilicet sexus; quos solos de his rebus interrogare fas erat) omnes mihi testabantur nihil se observasse unde colligerent illum veneris stimulum unquam sensisse, vel differentiæ sexus notionem habuisse.

Le lecteur peut comparer ce paragraphe avec la note latine du docteur Hibbert dans son Mémoire sur David Tait.

et de ne pas le perdre de vue; et Mitchell a le bon sens, lorsqu'il croit apercevoir quelque obstacle sérieux sur sa route, d'attendre que son petit compagnon le rejoigne et lui prête son assistance.

« Dernièrement, se trouvant sur la route, près du presbytère, il rencontra un homme monté sur un cheval qui avait été acheté à sa mère quelques semaines auparavant; il s'approcha de cet animal, le tâta, et parut le reconnaître immédiatement. L'individu mit aussitôt pied à terre pour voir ce que ferait Mitchell, et il s'amusa beaucoup de voir Mitchell conduire le cheval à l'écurie de sa mère, lui ôter la selle et la bride, lui donner du foin et se retirer ensuite, après avoir fermé la porte et mis la clef dans sa poche.

« Lorsqu'il veut communiquer ses idées à une personne placée près de lui, il emploie des *signes naturels*, et il est assez remarquable que la plupart de ces signes sont adressés à la *vue*. Cette circonstance me semble prouver clairement qu'il sait fort bien que la faculté visuelle des autres personnes est bien supérieure à la sienne, et on peut dès lors espérer que le sentiment qu'il a de cette infériorité pourra l'engager, lorsque sa raison sera un peu plus mûre, à se soumettre plus tranquillement qu'il ne l'a fait jusqu'ici aux essais qu'on pourrait tenter pour améliorer sa vue.

« Voici quelques exemples des signes dont il se sert pour exprimer ses pensées. Dès que je commençai à examiner ses yeux, en face de la fenêtre, il se tourna du côté de sa sœur, et étendit latéralement son bras dans toute sa longueur; geste qu'il emploie d'ordinaire, à ce que me dit sa sœur, pour indiquer Londres. C'est évidemment un signe naturel de distance, et il n'est pas besoin d'expliquer l'association d'idées qui a dû le lui suggérer. Pour dire qu'il est allé à cheval, il lève son pied et l'embrasse avec les doigts de ses deux mains réunies sous la semelle, à la manière d'un étrier. Pour exprimer qu'il veut manger, il met sa main sur sa bouche, et lorsqu'il veut aller se coucher il penche la tête de côté, comme pour l'appuyer sur un oreiller. Lorsque j'arrivai à Ardclach, le jeune Mitchell n'était pas à la maison; il était allé chez le cordonnier, demeurant à quelque cents pas de là, où il attendait avec une extrême impatience une paire de souliers neufs. On le ramena au presbytère; mais après être resté avec nous dans la salle à manger environ une demi-heure, il témoigna un vif désir de s'en aller, et en s'approchant de la porte il fit un geste qui indiquait sans

équivoque où il allait : c'était l'imitation exacte des mouvements du cordonnier qui tire son fil.

« Les signes qu'on emploie pour communiquer avec lui s'adressent tous aux organes du *toucher*. Les plus importants sont ceux que sa sœur a inventés pour lui faire connaître son approbation ou sa désapprobation, son consentement ou son refus. La manière dont elle les explique est tout à fait satisfaisante. Son frère a toujours eu beaucoup d'attachement pour elle, et elle a toujours eu beaucoup d'empire sur lui. Il recherche son approbation. Lorsqu'elle veut exprimer la plus *haute approbation* de sa conduite, elle lui donne gaiement des petits coups sur la tête, sur le dos ou sur la main ; cette même action exécutée plus froidement signifie un *simple assentiment*, et pour lui témoigner son *déplaisir*, il lui suffit de lui refuser ces marques de contentement et de le repousser doucement.

« Lorsque je dis à mademoiselle Mitchell qu'il serait du plus haut intérêt, quoique très-difficile et ennuyeux, d'essayer d'apprendre à son frère la signification des *mots écrits*, et que je lui expliquai brièvement la méthode qu'il conviendrait de suivre pour cela, elle témoigna la plus grande répugnance à entreprendre une pareille tâche, et objecta principalement contre la possibilité de la réussite le défaut absolu d'attention du jeune homme. Cependant je ne peux m'empêcher de croire que cet obstacle diminuerait probablement aussitôt qu'il aurait éprouvé l'influence magique d'un petit nombre de mots. Peut-être pourrait-on, dans un essai de ce genre, procéder comme il suit.

« Il faudrait d'abord donner à Mitchell un *livre en corne*, sur lequel les lettres seraient gravées en relief. Sa sœur devrait ensuite, en lui promettant quelque objet attrayant, un morceau de sucre, par exemple, ou un jouet, placer son doigt indicateur sur les lettres composant le nom de l'objet désiré, avant de le lui accorder. Je ne doute pas qu'en répétant souvent cet exercice, il ne parvienne bientôt à diriger lui-même son doigt sur les mêmes lettres, lorsque le même objet lui serait présenté, et enfin à se servir du signe nécessaire pour l'obtenir. Ce premier pas une fois fait, il n'est pas déraisonnable d'espérer qu'on pourrait lui faire comprendre peu à peu la signification de tous les mots de la langue, exprimant une ou plusieurs idées, en exceptant, bien entendu, tous ceux qui expriment les idées qu'il ne peut pas avoir acquises par l'ex-

périence, par suite de l'imperfection de sa vue et de son ouïe. Ce *livre en corne* aurait en outre cet avantage que, si les lettres étaient peintes en noir, Mitchell pourrait communiquer avec les personnes à une distance considérable. Une fois en possession de cette espèce de langage, on pourrait, si c'était nécessaire, employer concurremment deux autres moyens de communication. Le premier consisterait à tracer les mots sur la paume de sa main avec le bout du doigt; et le second à se servir du langage ordinaire des doigts. Mais combien serait déjà précieuse l'acquisition du principal de ces langages, même sans le secours de ces moyens auxiliaires!

« Pendant ma visite, je fus témoin de quelques faits qui prouvent combien il aime qu'on badine et qu'on joue avec lui, et que s'il y a quelque chose de plaisant dans les idées qu'on lui communique, il sait le saisir parfaitement et en rit. Deux ou trois fois, sa sœur le voyant marcher dans la chambre pour sortir, l'arrêta à la porte sans être vue de lui, pour l'en empêcher; et lorsqu'il la trouvait ainsi à l'improviste devant lui, il reculait en souriant, et paraissait se prêter à cette petite niche avec une bonne humeur parfaite. Je lui avais donné mon fouet, qui semblait lui plaire beaucoup; une ou deux fois, sa sœur le lui ôta brusquement des mains par surprise; et il témoigna tout de suite par des rires qu'il savait bien qui le lui avait enlevé, et saisissant rapidement sa sœur, il essaya de le lui arracher. Ce badinage l'amusa évidemment beaucoup, mais mademoiselle Mitchell m'assura qu'il se serait certainement fâché, si on l'eût continué plus longtemps. Un gros chien de Terre-Neuve, appartenant à un monsieur qui m'accompagnait, étant entré dans la pièce où nous étions, rien de plus expressif que l'air de surprise de Mitchell à l'aspect de cet animal. Sa sœur s'étant aperçue de son étonnement, prit aussitôt son bras et l'éleva en l'air au-dessus de sa tête, geste qu'il emploie (à ce qu'il paraît), pour indiquer l'action de *monter à cheval*. Mitchell le comprit immédiatement, et se mettant à rire, il fit un mouvement comme s'il eût voulu monter sur le chien.

« Un de ses plus grands sujets de satisfaction, c'est d'avoir des habits neufs. Dès l'instant qu'on lui a pris mesure, il n'est pas une heure en repos tant qu'on ne lui a pas apporté ses nouveaux vêtements; il semble ne pas s'occuper d'autre chose. Il persécute littéralement le tailleur ou le cordonnier, jusqu'à ce que les habits ou les souliers soient prêts : il ne les quitte

plus depuis le matin jusqu'au soir, jusqu'à ce qu'ils aient fait le dernier point.

« Avant de quitter Ardclach, j'eus l'occasion de causer très-longuement avec mademoiselle Mitchell sur la conduite de son frère, à l'époque de la mort de leur père. Ses réponses sur ce point furent tout à fait conformes à celles qu'elle avait eu la bonté de me faire parvenir, le mois de mars dernier, par l'intermédiaire de mon ami, M. Lauder Dick de Relugas, et que je vous transmis immédiatement. Elle me dit que lorsqu'elle eut permis à son frère de toucher le corps de son père, il s'en éloigna avec un air de surprise, mais sans manifester le moindre signe de chagrin. Elle dit aussi qu'il toucha le corps après qu'on l'eut mis dans la bière, sans trahir aucune émotion pénible. Vers le soir, cependant, après l'enterrement, elle vit Mitchell aller sur le lieu de la sépulture, et frapper sur le gazon avec ses *deux* mains; mais n'étant pas dans ce moment là assez près de lui pour observer l'expression de sa physionomie, elle ne saurait dire s'il faisait cela par affection, où seulement pour imiter l'action de battre le gazon. Il paraît qu'il retourna pendant plusieurs jours à la tombe de son père, mais qu'il discontinua peu à peu ses visites. Il est digne de remarque, cependant, qu'il a assisté depuis à tous les enterrements qui ont été faits dans le même cimetière. Il paraît donc qu'il n'est pas vrai qu'il ait versé des larmes sur la tombe de son père, comme je le disais dans mon supplément à la relation du professeur Glennie. Mademoiselle Mitchell m'autorise à déclarer que ni dans cette occasion, ni dans aucune autre, elle n'a vu *elle-même* son frère témoigner d'une manière non équivoque quelque chagrin de la mort de son père; mais un ami de la famille, le révérend M. Campbell d'Andersier, lui a dit dernièrement qu'il avait vu lui-même le jeune Mitchell, sous le porche de l'église, répandre des larmes, aussitôt après avoir quitté l'appartement où l'on avait déposé le corps de son père avant l'enterrement.

« En somme, cependant, je n'ai rien appris qui doive me faire modifier l'opinion que je m'étais faite des sentiments de Mitchell le jour de l'enterrement. C'est par suite de ma pleine et entière conviction à cet égard, et dans la pensée que le professeur Glennie avait reçu des informations de personnes moins bien placées que moi pour apprécier convenablement les faits, que je pris la liberté, dans mon supplément à son récit, d'émettre quelques doutes sur l'exactitude de ses renseignements sur ce

point particulier. J'ai appris depuis, cependant, que tous les détails du Mémoire de M. Glennie lui furent communiqués par mon ami, M. Macfarlane, qui était, ainsi que moi, présent dans cette triste occasion. Tout en regrettant de différer d'opinion avec un homme qui a si habilement exposé d'autres détails de l'histoire de Mitchell, je connais trop la bonne foi et la libéralité de son esprit pour me permettre de dire qu'il s'est trompé sur ce point particulier, et qu'il a pris pour du chagrin chez le jeune Mitchell ce qui n'était que de la curiosité. Je me suis entretenu à ce sujet avec mes amis, M. Lauder Dick de Relugas, M. Smith d'Earlsmill, et le médecin de la famille, M. Straith, chirurgien à Forres, qui, tous trois, ont assisté aussi aux funérailles, et qui étaient plus familiers encore que moi avec les habitudes et les manières de Mitchell; et je me suis assuré que leur opinion est exactement conforme à la mienne. Nous le vîmes tous entourer la bière de ses bras, mais, loin d'attribuer cette action au chagrin, dont nous n'apercevions d'ailleurs aucune trace dans sa physionomie, nous jugeâmes qu'il n'avait d'autre but que celui qui le fit venir, un instant après, vers nous, en sautant, et tâter, en souriant, nos habits, c'est-à-dire le plaisir qu'il éprouve à examiner les objets qui sont nouveaux pour lui. M. Lauder Dick, qui m'a accompagné dans toutes mes visites à Ardclach, et qui avait avec cette famille des relations intimes d'amitié et d'intérêt, a bien voulu me communiquer sur ce sujet quelques remarques qui m'ont paru si justes, que je prendrai la liberté de les rapporter ici : « D'après les observations, m'écrit-il, que « je fis à cette époque avec toute l'attention que l'intérêt ex- « trême que je portais à cet enfant pouvait exciter, il me parut « certain qu'il ne s'occupa du cercueil que comme d'un objet « d'une forme et d'une dimension différentes de tout ce qu'il « avait vu jusque-là, et qu'il ne montra aucun signe de cha- « grin. Lorsque le convoi se mit en marche, ses gestes étaient « plutôt ceux d'un petit garçon vif et folâtre, que ceux d'un « jeune homme affligé et qui a le sentiment de la perte d'un « père. Comme il est sûr que Mitchell n'avait jamais touché de « corps mort, et ne pouvait non plus savoir ce que c'est qu'un « enterrement, on ne peut, ce me semble, imaginer qu'il ait « éprouvé du chagrin aux funérailles de son père, sans supposer « en même temps qu'il avait une idée innée de la mort. »

« Je suis, mon cher Monsieur, avec la plus parfaite considération, votre très-humble serviteur.

JOHN GORDON. »

Post-scriptum.

« Avant de vous expédier cette lettre, j'en ai fait passer une copie à mademoiselle Mitchell, pour qu'elle voulût bien la lire et la corriger, et je me fais un plaisir d'y joindre l'extrait suivant de son obligeante réponse :

« Sur votre demande, je viens de lire votre lettre à M. Stewart avec autant d'attention que me l'a permis le court espace « de temps pendant lequel je l'ai gardée entre les mains; et je « pense que vous avez exposé de la manière la plus exacte les « faits relatifs à mon frère, dont je vous avais fait part.

« Mon frère semble très-satisfait de notre changement de résidence (1). Il sort toujours très-souvent, comme il faisait à Ardclach. Il se promène à plusieurs milles à la ronde de la petite « ville où nous sommes, s'amuse à visiter les boutiques des charpentiers et autres artisans, maniant leurs outils et cherchant « à deviner ce qu'ils font. Jusqu'à présent il n'a manifesté aucune envie de retourner à Ardclach, et il est, je pense, aussi « heureux que lorsqu'il y était. »

N° IV.

Pendant que je revoyais cette dernière feuille, j'ai eu le plaisir de recevoir la lettre suivante de mon ami sir James Mackintosh. Je n'ai pas besoin de parler de la satisfaction que j'éprouve d'attirer sur l'objet de mon travail l'intérêt que son nom ne peut manquer de lui assurer.

Lettre de sir JAMES MACKINTOSH *à M.* STEWART.

Édimbourg, 25 novembre 1812.

« Mon cher Monsieur,

« En conséquence de la conversation que nous eûmes à Kinneil, en août dernier, j'écrivis à madame Mitchell dès mon arrivée dans le Nairnshire, et le 9 octobre j'eus avec James Mitchell et sa sœur une entrevue qui dura plusieurs heures. Je dirigeai mes observations sur les circonstances les plus importantes de l'état physique et mental de ce malheureux et intéressant jeune homme.

(1) Depuis quelques mois mademoiselle Mitchell et sa famille ont quitté Ardclach pour aller habiter à Nairn.

« Le résultat de mes recherches n'est guère cependant qu'une confirmation assez inutile des renseignements que vous avez déjà reçus, et spécialement de ceux du docteur Gordon, qui paraît avoir fait son examen avec beaucoup d'exactitude et de discernement philosophique.

« Pendant la vacance de la paroisse de son père, les paroissiens se réunissaient le dimanche pour l'office divin et l'instruction religieuse, et un des plus anciens lisait les prières d'une voix haute et perçante, qui paraissait déplaire beaucoup à Mitchell. Cela arriva trop souvent pour qu'on l'attribue à une simple coïncidence.

« Quoique sa conduite soit décente, il paraît que c'est plutôt par l'influence de l'habitude et de l'instruction que par le sentiment des convenances. Lorsque dans sa famille les femmes se déshabillent, il se tourne d'un autre côté. Il n'y a pas d'hommes dans la maison : mais on l'a vu, dans une occasion récente, faire de même avec des hommes.

« Sa contenance et sa physionomie ne trahissent que très-peu l'imperfection de ses sens. J'oserais même dire, quelque singulier que cela puisse paraître, qu'il a l'air intelligent. Il examinait toutes les parties de la pièce où nous étions avec tous les signes d'une intelligente observation.

« Sa sœur est une jeune femme d'un extérieur et de manières extrêmement agréables, et d'une modestie, d'une circonspection et d'un discernement véritablement rares. Jamais probablement un être aussi disgracié de la nature que ce pauvre jeune homme n'a eu un guide si intelligent et si bon.

« Vous voudrez bien ne pas me trouver trop chimérique, si j'ajoute que l'exercice habituel de la bienfaisance me semble avoir laissé des traces sur sa personne, et avoir donné à ses traits naturellement gracieux une expression plus agréable encore que la beauté. Elle a tant d'aversion pour l'exagération, et elle est si supérieure au vain plaisir d'exciter de l'étonnement, qu'il importe beaucoup aux recherches de la philosophie, aussi bien qu'à l'humanité, qu'elle continue d'avoir soin de son frère et de le diriger. Le séparer d'elle, serait pour ce malheureux jeune homme une irréparable calamité. Elle a déjà, par ses seules ressources, détruit les obstacles qui semblaient devoir toujours empêcher toute communication entre son esprit et celui des autres, et, ce qui est plus important, l'ascendant à la fois doux et ferme qu'elle exerce lui épargne une grande partie de ce qu'il au-

rait eu à souffrir des violences de son humeur, troublée et exaspérée comme elle est par ses efforts impuissants pour exprimer ses pensées et ses désirs, et par la véhémence des gestes qu'il emploie pour suppléer aux signes qui lui manquent, et non contenue par les considérations qui nous forcent à reprimer notre colère, lorsque nous voyons ses excès désapprouvés par nos semblables. »

« Je suis, mon cher Monsieur, avec la plus parfaite estime, votre dévoué.

J. MACKINTOSH. »

Supplément à l'histoire de JAMES MITCHELL.

12 septembre 1826.

Quelque temps après que cet appendice eut été livré à l'impression, je réfléchis qu'il serait convenable d'avoir quelques renseignements nouveaux sur l'état actuel de James Mitchell, et, si c'était possible, une esquisse de son histoire, depuis les dernières informations communiquées par feu le docteur Gordon. Dans cette vue je priai mon ami M. Macvey Napier, de demander à sir Thomas Dick Lauder tous les détails qu'il jugerait à propos de communiquer. Le vif intérêt que sir D. Lauder a toujours porté à cette famille, et ses habitudes bien connues d'observation philosophique, me faisaient compter sur lui, plus que sur toute autre personne de ma connaissance, pour obtenir les renseignements que je tenais tant à me procurer. Je ne voulais pas m'adresser directement à mademoiselle Mitchell, de peur qu'elle n'eût de la répugnance à écrire de nouveau sur un sujet si triste. Les détails qui suivent (pour lesquels je demande la permission de témoigner ma reconnaissance à mademoiselle Mitchell et à sir Thomas) sont une preuve flatteuse de l'obligeante promptitude avec laquelle ce dernier a satisfait à ma demande.

Lettre de sir TH. DICK LAUDER *de Fountainhall, baronnet, à M. le professeur* NAPIER.

Relugas, 31 août 1826.

« Mon cher Napier,

« Conformément au désir de M. Stewart, je m'empresse de vous transmettre tous les renseignements que j'ai pu me procurer sur le jeune Mitchell. Vous les trouverez dans la lettre

très-claire et très-satisfaisante que son aimable sœur vient de m'envoyer en réponse à quelques questions que je lui avais adressées, dès que j'eus reçu les vôtres. Je crois que ce serait faire tort à elle et au sujet que de modifier où d'abréger sa missive. Je la transcris donc ici tout entière pour l'instruction de M. Stewart.

Nairn, 28 août 1826.

« Mon cher Monsieur,

« J'ai reçu hier votre très-honorée du 26 courant, et comme « c'était dimanche je ne pus, à mon grand regret, m'occuper « immédiatement de vous donner connaissance des circon- « stances de la vie de mon frère, durant la période indiquée « par le docteur Napier, c'est-à-dire depuis la mort de notre « regrettable ami le docteur Gordon. En revoyant ma corres- « pondance, je trouve que les incidents les plus remarquables « de sa conduite ont eu lieu avant cet événement, et ont été « communiqués par l'intermédiaire du docteur Gordon à « M. Stewart; par exemple, le danger qu'il courut d'être noyé, « et la crainte de la mort qu'il manifesta pendant la seule ma- « ladie grave qu'il ait éprouvée. J'eus l'honneur de transmet- « tre directement à M. Stewart, comme vous m'y aviez en- « gagée, sa conduite à l'époque de la mort de notre mère (1). Il « n'y a donc de nouveau pour M. Stewart que ce qui s'est passé « depuis, c'est-à-dire l'influence que ces circonstances parais- « sent avoir eue sur ses actions. Quant au premier de ces évé- « nements, il eu pour résultat, comme on devait s'y attendre, « de l'empêcher pendant quelque temps d'aller à la rivière; « mais à mesure que le souvenir de son danger s'effaça, il recom- « mença ses courses au bord de l'eau. Cependant, autant que j'ai « pu le savoir, il ne monta plus sur aucun bateau dans des « circonstances semblables. Quelque temps après il courut « un danger d'un autre genre dont je n'ai pas parlé, je crois, « et dont le souvenir a beaucoup influé sur sa conduite. Le jour « du couronnement du roi régnant, on mit deux chevaux de plus « à la malle-poste, conduits par un postillon qui ne connaissait « pas le malheureux état de James. Par suite de cette circon- « stance et de l'encombrement de la rue, il fut renversé par

(1) Plusieurs des lettres dont il est ici question ont été malheureusement égarées, et on ne peut les retrouver en ce moment. Voyez, pour une communication du docteur Gordon relative à Mitchell, les *Transactions de la Société Royale d'Édimbourg*, tome VIII, 1re part., p. 129.

« les chevaux et resta littéralement une minute ou deux sous « leurs pieds. Il fut relevé dans un état d'insensibilité presque « complète, probablement causée par la frayeur, car lorsqu'on « l'eut déshabillé et qu'il fut examiné par le docteur Smith, on « ne lui trouva aucune blessure, sauf une légère contusion à « l'une de ses mains, sur laquelle un des fers des chevaux avait « laissé son empreinte. Peu de temps après cet accident, un « voyageur qui arrivait en chaise de poste le vit se jeter sur « le parapet du pont au moment où la vibration du sol l'a- « vertit de l'approche d'une voiture, et y rester jusqu'à ce « qu'il eût passé. J'ai toujours remarqué depuis qu'il se range « rapidement de côté dès qu'on le prévient de l'arrivée d'une « charrette. Je crois que la mort de ma mère n'a pas été sans « influence sur sa conduite et a contribué plus que tout autre « événement de sa vie à adoucir son caractère, particulièrement « dans toutes les circonstances où je suis moi-même intéressée. « Pendant que ma mère vivait, c'est toujours à elle qu'il s'a- « dressait lorsque je refusais de complaire à quelqu'un de ses « caprices, et trop souvent avec succès; mais, depuis sa mort, « il essaie rarement de me faire des demandes de ce genre, ou, « s'il le fait et que je refuse, il saisit la première occasion de « vaincre son mécontement et de faire sa paix avec moi. Un « jour, par exemple, ayant cassé sa pipe, il crut pouvoir se « permettre de prendre, pour en acheter une autre, quelques « sous qu'on avait oubliés par hasard dans un buffet ou- « vert, et il vint se pendre à mon cou tenant à la main sa pipe « brisée dans laquelle il avait fourré un demi-sou. Me voyant « forcée de m'expliquer, je lui fis tranquillement signe de re- « placer le demi-sou dans le buffet, ce qu'il fit immédiate- « ment, mais avec beaucoup de mauvaise humeur, et il sortit « de la chambre en fermant violemment la porte sur lui. Il re- « tourna cependant bientôt avec une pipe neuve, ayant été « plus heureux dans l'appel qu'il venait de faire à ses amis du « dehors (qui sont assez nombreux); sa bonne humeur était « tout à fait revenue, et il me montra son butin, s'attendant « évidemment à me voir partager son contentement, attente « que je ne jugeai pas *nécessaire* de tromper, car ce qui lui est « donné par les étrangers est reçu par lui comme une simple « libéralité, tandis que ce que je lui donne moi-même ets en- « suite, dans les mêmes occasions, exigé comme un droit; de « sorte que je dois pour chaque chose m'astreindre rigoureu- « sement à une règle. En conséquence, je lui fis une allocation

« fixe de deux pipes et d'environ un tiers d'once de tabac par « jour, dont la distribution se faisait à des heures régulières. « Il y a deux jours, il manifesta à l'occasion de son tabac un « vif sentiment de justice. On a l'habitude de lui donner après « dîner une nouvelle pipe, qu'on apporte d'ordinaire dans le « salon un peu avant. Comme il sait où on la place, il la prend « quelquefois pour s'amuser en attendant qu'on se mette à ta- « ble. Un jour, il cassa la pipe, soit par hasard, soit qu'elle lui « déplût, et mit le tabac dans une autre qu'il avait dans sa po- « che. Je remarquai son action, mais je ne fis aucun objection « sur cela jusqu'au moment où il vint, comme de coutume, « après le dîner, réclamer sa pipe. Je pris alors les deux allu- « mettes qu'on lui donnait d'ordinaire pour l'allumer et les lui « mis dans la main; il les prit très-tranquillement et se mit à « fumer avec sa vieille pipe sans en demander une autre, jus- « qu'au lendemain matin après le déjeuner, comme c'était son « droit. L'effet le plus marqué que produisit sur lui la mort de « ma mère fut la crainte de me perdre aussi. Il parut pendant « quelque temps ne pas vouloir me quitter même un instant, « et lorsque je m'éloignais de lui, il se mettait à me chercher « dans toute la maison. Maintenant encore, bien qu'il ne « paraisse pas avoir la même crainte, il est curieux de voir les « efforts qu'il fait pour s'assurer mes services personnels. J'ai « su qu'il lui est arrivé de guetter pendant une demi-heure « et plus les mouvements de la domestique, attendant qu'elle « ne soit plus là pour venir tout de suite me demander d'allu- « mer sa pipe, ou tout autre petit service, certain qu'il est de « ma complaisance en l'absence de la servante, bien que je ne « veuille pas le mettre tellement sous ma dépendance qu'il ne « puisse s'accoutumer à recourir à elle quand il le faut. Lors- « qu'il m'arrive de m'absenter de la maison un jour ou deux, il « me réserve soigneusement tout les petits raccommodages dont « ses habits peuvent avoir besoin; et, s'il s'absente lui-même, « il est presque certain qu'il aura toujours quelque chose à me « faire faire à son retour. Ce sont là des circonstances bien tri- « viales, mais c'est uniquement par de petits incidents de ce « genre qu'on peut juger de ce qui se passe dans son esprit. Il « continue à s'intéresser beaucoup aux travaux de divers arti- « sans de la ville, et principalement des maçons, examinant « minutieusement ce qu'ils ont fait pendant son absence, et « montant hardiment sur leurs échafaudages, en quoi il a été « miraculeusement préservé jusqu'ici de tout accident sérieux.

« Dernièrement, lorsqu'on a fait la toiture du nouveau bâti-
« ment ajouté à notre maison, je le vis monter sur le toit avec
« l'échelle du couvreur; puis s'y coucher, et, appuyant son
« pied sur les parties saillantes de la surface, le parcourir en
« rampant; je l'observai ainsi pendant quelque temps jusqu'à
« ce que la peur que j'avais qu'il ne glissât me fit détourner
« les yeux. Il est si inoffensif que tout le monde veille à sa sû-
« reté et pourvoit même à ses amusements; on lui permet par-
« ticulièrement d'entrer dans les maisons et de toucher à tout
« ce qu'il lui plaît, car il n'essaie jamais de rien emporter, et
« il ne gâte ni ne brise rien de ce qu'il prend. Ces visites sans
« cérémonie ne lui ont même, je crois, attiré rien de fâcheux,
« si ce n'est une seule fois dans la circonstance que voici. Il y a
« environ trois ans, la famille N... vint s'établir dans notre voi-
« sinage. Ces nouveaux voisins ignoraient la situation et les ha-
« bitudes de Mitchell. Il arriva donc que lorsqu'il alla faire sa
« visite accoutumée dans cette maison, où les derniers occu-
« pants le laissaient faire tout ce qu'il voulait, et qu'il com-
« mença à faire la revue des parapluies et autres objets déposés
« dans l'antichambre, on crut qu'il voulait les emporter. Les
« gens de la maison commencèrent par l'interpeller vivement,
« mais, ne recevant aucune réponse, ils se jetèrent sur lui et
« le mirent de force à la porte, non sans recevoir de lui les
« coups de pied et les coups de poing qu'il put leur adminis-
« trer dans la lutte. Quelques instants après, deux messieurs
« qui le connaissaient l'entendirent crier avec rage. Ils essayè-
« rent de le retenir et de l'apaiser, mais il se démenait si fu-
« rieusement qu'ils ne purent y parvenir; et, tout en étant fâ-
« chés de le voir dans cet état, ils ne purent s'empêcher de rire,
« lorsqu'en approchant de la maison, ils aperçurent une do-
« mestique regarder en tremblant par la porte entr'ouverte,
« et les autres personnes de la famille, qui étaient des femmes
« pour la plupart, postées à toutes les fenêtres, et cherchant à
« voir l'individu qui venait de leur causer tant de trouble et de
« frayeur. Depuis quatre ans, James a cessé d'aller à l'église,
« probablement à cause de l'ennui qu'il éprouve à être ren-
« fermé. Lorsqu'il s'aperçoit que je me dispose à me rendre au
« service divin, il met résolûment son chapeau sur sa tête, et
« il m'accompagne même jusqu'au bout de l'allée; et si je lui
« donne ma bible à porter, il refuse poliment de la prendre,
« ce qu'il faisait cependant autrefois lorsqu'il avait l'intention
« de venir avec moi. Pendant le service du matin, il se pro-

« mène aux environs; mais, dans l'après-midi, il veut rester « à la maison, à moins qu'il n'aille, comme il lui arrive très- « fréquemment ce jour-là, faire une visite à sa tante à Arder- « sier. Il y a peu de temps, étant un jour arrivé à Ardersier « de meilleure heure que de coutume, ma tante le conduisit « avec elle à l'église, mais je sais que depuis il a toujours eu « soin de faire sa visite un peu plus tard.

« Telles sont les particularités que mes propres observations « et mes souvenirs me mettent à même de vous faire connaître. « J'espère que vous y pourrez trouver quelque chose pour « M. Stewart; et je ne chercherai pas à justifier la manière « dont je vous écris tout ceci, n'ayant eu d'autre soin, dans « cette lettre, que de vous donner le plus de matière que « j'ai pu dans le moins de temps possible. J'ai réfléchi « maintes fois à la visite de James à Relugas. Le seul point « sur lequel on s'est, je crois, trompé, c'est sur cette cir- « constance qu'il aurait voulu payer sa nourriture, car je « n'ai jamais remarqué qu'il ait d'autre idée de l'argent que « comme d'un moyen de se procurer des pipes et du tabac. « On m'a dit qu'ayant un jour reçu d'un étranger qui passait « une demi-couronne, il était entré dans une boutique et avait « déposé la pièce sur le comptoir, et que, comme on ne lui « donnait pas tout de suite ce qu'il souhaitait, il la jeta de « l'autre côté de la rue, comme chose de nulle valeur. Dans « une autre occasion, il apporta à la maison une pièce de « monnaie pareille et la donna à la servante, qui, par hasard, « était, ce jour-là, la seule personne de la maison qu'il pût « rencontrer. Vous aurez la bonté de me pardonner la li- « berté que je prends de revenir sur ce fait. Bien que la con- « clusion que vous en avez tirée soit la plus naturelle, cepen- « dant, d'après tout ce que je connais de ses habitudes, je ne « considère son action que comme un simple témoignage de « satisfaction.

« Je suis, mon cher Monsieur, etc.

« JANE G. MITCHELL. »

« Après vous avoir donné tout au long la lettre de mademoiselle Mitchell, je vais vous rendre compte en détail des circonstances de la visite à laquelle elle fait allusion. Au mois de mai dernier, vers le milieu du jour, je vis Mitchell passer de-

vant la fenêtre de ma salle à manger, et l'ayant reconnu sur-le-champ, je m'avançai sur le seuil de ma porte et je me plaçai devant lui au moment où il entrait. Je le pris par la main, lui frappai doucement l'épaule et le fis entrer dans la pièce que je venais de quitter, et l'ayant présenté à madame Cumin, la seule personne qui s'y trouvât, il lui toucha la main. Je le conduisis ensuite au sofa, sur lequel il s'assit, et se trouvant très-fatigué, il se renversa en arrière, pensant appuyer son dos; mais le sofa étant un de ceux qui n'ont pas de dossier, il resta tout surpris et se mit aussitôt à tâter en tout sens le meuble pour reconnaître sa forme. Je pris alors sa main et la portai à sa bouche, pour lui faire comprendre qu'on lui donnerait quelque chose à manger. Il mit aussitôt la main dans la poche de sa veste où il y avait quelques sous, comme s'il avait eu l'intention d'en prendre. C'est à cette circonstance que Mademoiselle Mitchell fait allusion à la fin de sa lettre. Mon impression fut qu'il voulait faire entendre qu'il paierait la nourriture qu'on lui donnerait. Mademoiselle Mitchell semble croire que ce ne fut qu'un signe général de simple satisfaction. Cependant, son geste suivit de si près le mien, que je ne puis guère douter qu'il n'en fût la conséquence. Il serait possible encore qu'il eût mal interprété mon avertissement et qu'il eût imaginé qu'il s'agissait d'une pipe et de tabac, ce qui mettrait nos deux opinions d'accord. Je lui préparai, sans perdre de temps, une petite collation, et lui donnai en même temps un cigare. Il le prit, le flaira, et le mit ensuite dans sa poche avec un sourire de satisfaction extrême. Je pris un autre cigare, et l'ayant allumé, je le mis dans sa main. Il le porta immédiatement à son nez, mais, dans ce mouvement, le vif éclat du bout allumé frappa son œil, qui est très-sensible à la lumière, quoiqu'il ne perçoive pas la forme des objets, et arrêta sa main. Il regarda un instant le cigare, le tourna en tous sens, et, après l'avoir éteint en le pressant entre l'index et le pouce, il le mit aussi dans sa poche, en ayant l'air de s'amuser beaucoup. Je vis par là qu'il ne savait pas ce que c'était qu'un cigare et qu'il reconnaissait seulement que c'était du tabac. En conséquence, j'en pris un troisième, et après l'avoir allumé et en avoir tiré deux ou trois bouffées, de manière à lui faire sentir l'odeur de la fumée, je le mis dans sa main que je guidai pour le lui faire porter à sa bouche. Il comprit cette fois ce dont il s'agissait, et il commença à fumer avec beaucoup de plaisir. La fumée du bout allumé du cigare venait piquer ses yeux, ce qui parais-

sait l'incommoder; mais cet inconvénient ne le déconcerta pas. Tenant toujours le cigare entre l'index et le pouce, il leva le doigt du milieu, et l'appliquant sur sa paupière pour la tenir fermée, il continua à fumer jusqu'à ce que je jugeai à propos de lui ôter de la bouche le bout de cigare qui était à sa fin. En ce moment, madame Lauder entra et je fis demander les enfants. Je les lui présentai tous l'un après l'autre; il tâta leurs têtes; mais cette cérémonie parut lui faire peu de plaisir. On apporta alors à déjeuner, et je le conduisis à une chaise près de la table. Je mis une serviette sur ses genoux, et comprenant très-bien ce qu'il allait faire, il rapprocha sa chaise aussi près que possible de la table, comme pour préserver le tapis de tout accident, et déploya la serviette de manière à protéger ses habits. Je l'aidai à prendre du bouillon, et je guidai deux ou trois fois sa cuiller, après quoi je le laissai faire tout seul; il continua à avaler son bouillon, la tête penchée sur la table, sans en répandre une goutte, cherchant à tâtons le pain, dont il mangeait morceaux sur morceaux avec le plus grand appétit. Il faut dire qu'il était en course depuis plusieurs jours, qu'il était allé à Ardclach, le lieu de sa naissance, qu'il avait fait une longue marche dans la matinée, et qu'il avait par conséquent grand'faim. Ma maison est, comme vous savez, à dix-sept milles de Nairn. Je coupai pour lui un morceau de viande froide, qu'il mangea en se servant très-adroitement de sa fourchette, buvant de temps en temps de la bière sans en laisser perdre une goutte. Lorsqu'il eut fini, il resta assis quelques minutes, et il se leva comme pour sortir. Je lui donnai alors un verre de vin, et chacun de nous lui ayant touché la main, il se dirigea vers la porte où je lui remis son chapeau, et, le prenant par la main, je le conduisis jusqu'à la porte qui était fermée, comme je le lui fis reconnaître, et, l'ayant ouverte, je le conduisis sur la route. Arrivés là, je pris son bras et le plaçai dans la direction qu'il devait prendre; puis je lui touchai une dernière fois la main, et il se mit à marcher d'un bon pas dans la direction indiquée.

« Il y a quelques années, Mitchell était déjà venu à Relugas. Mais j'étais malheureusement absent dans ce moment-là, et comme personne autre ne le connaissait, son allure bizarre le fit prendre pour un fou ou un homme ivre, et comme on lui ferma la porte, il s'en alla. Il n'était plus venu depuis, jusqu'à sa dernière visite; mais j'ai quelque espoir que la bonne réception que nous lui avons faite l'engagera à revenir dans

une de ses prochaines excursions. Il a l'air si intelligent et si bon, qu'il a intéressé toute la famille et nous a fait plaisir à tous.

« Veuillez avoir la bonté de dire à M. Stewart qu'il m'a fait beaucoup d'honneur en s'adressant à moi. Je lui ai fait connaître tout ce que ma mémoire me rappelle, et je vous prie de l'assurer que s'il a quelques questions à me faire, je serais très-heureux d'y répondre de mon mieux, et j'espère qu'il ne se fera aucun scrupule d'user de moi en toute circonstance. Croyez-moi, mon cher Napier, votre bien dévoué.

THOMAS DICK LAUDER. »

Après avoir lu ces lettres, dont les moindres détails m'ont vivement intéressé, je ne peux que regretter plus vivement que le plan que j'avais formé pour l'éducation de Mitchell n'ait pu être mis à exécution.

Son intelligence (manifestée par la prudence que son expérience, toute limitée qu'elle est, lui a fait acquérir peu à peu, et surtout par cette prévoyance qui lui fait craindre l'avenir) me semble bien plus développée que je ne l'avais d'abord pensé. Quelle précieuse occasion on a ainsi perdue d'enrichir l'histoire naturelle de l'esprit humain! et certainement je n'aurais rien négligé pour ma part dans une entreprise dans laquelle j'aurais eu la coopération bienveillante de la Société Royale d'Édimbourg.

FIN.

TABLE

DU TOME TROISIÈME.

CONTINUATION DE LA SECONDE PARTIE.

DU LANGAGE..... Page. 1

CHAPITRE I.

SECTION I. Langage naturel..... 2

SECT. II. Du langage artificiel..... 17

DE L'ORIGINE ET DE L'HISTOIRE DU LANGAGE.

Première partie..... 19

Deuxième partie..... 38

SECT. III. Du langage considéré comme instrument de la pensée..... 53

SECT. IV. Observations diverses sur le langage..... 61

SECT. V. Observations diverses sur le langage. — Suite. 70

SECT. VI. Suite des observations diverses sur le langage. — Conjectures relatives à l'origine du sanscrit. 77

APPENDICE I..... 105

APPENDICE II..... 114

CHAPITRE II. Du principe ou lois de l'imitation sympathique.

Sect. I. De notre penchant pour cette espèce d'imitation..... 116

Sect. II. De la faculté d'imitation..... 133

Sect. III. De certains phénomènes qui semblent pouvoir s'expliquer, en partie, par les principes qui précèdent..... 148

Sect. IV. Des avantages qui résultent de cette constitution de la nature humaine..... 162

Appendice..... 173

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I. Des variétés de la constitution intellectuelle de l'homme.

Sect. I. Observations générales..... 186

Sect. II. Le métaphysicien..... 192

Sect. III. Le mathématicien..... 202

Sect. IV. Le poëte..... 223

Sect. V. Les sexes..... 239

Sect. VI. Conclusion du chapitre premier..... 246

CHAPITRE II. Comparaison entre les facultés de l'homme et celles des animaux.

Sect. I. 251

SECT. II 278

SECT. III 289

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS 301

APPENDICE à la troisième partie, deuxième chapitre. — Notice sur James Mitchell, jeune garçon sourd et aveugle de naissance 321

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.